LIBRARIES
UNIVERSITY OF WISCONSIN–MADISON

Histoire illustrée de la guerre de 1914. Tome 9 1919

Hanotaux, Gabriel, 1853-1944
Paris: Gounouilhou, 1919

https://digital.library.wisc.edu/1711.dl/PMWQBHKMU2C5Z8A

Copyright by Gabriel Hanotaux, 1919.

For information on re-use see:
http://digital.library.wisc.edu/1711.dl/Copyright

The libraries provide public access to a wide range of material, including online exhibits, digitized collections, archival finding aids, our catalog, online articles, and a growing range of materials in many media.

When possible, we provide rights information in catalog records, finding aids, and other metadata that accompanies collections or items. However, it is always the user's obligation to evaluate copyright and rights issues in light of their own use.

728 State Street | Madison, Wisconsin 53706 | library.wisc.edu

GABRIEL HANOTAUX

de l'Académie Française

HISTOIRE ILLUSTRÉE DE LA GUERRE DE 1914

Library
of the
University of Wisconsin

HISTOIRE ILLUSTRÉE

DE LA

GUERRE DE 1914

Copyright by
Gabriel Hanotaux,
1919

Tous droits de reproduction,
de traduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.

GABRIEL HANOTAUX

de l'Académie Française

HISTOIRE ILLUSTRÉE

DE LA

GUERRE DE 1914

TOME NEUVIÈME

GOUNOUILHOU, ÉDITEUR

PARIS, 30, RUE DE PROVENCE. — BORDEAUX, 8, RUE DE CHEVERUS

1919

232024
JAN 20 1920
+ F0807
+H19
9

CHAPITRE XXXIII

L'INVASION

Caractères généraux de l'invasion. — La volonté et les responsabilités du Haut État-Major allemand. " Nous sommes des barbares ". — L'invasion dans l'Est, dans le bassin de la Seine, en Picardie.

Au cours des chapitres précédents, nous avons montré les possibilités stratégiques qui s'offraient à l'armée allemande et à l'armée française, nous nous sommes efforcés de dégager la pensée du Haut Commandement et des états-majors, nous avons décrit les batailles qui se sont livrées sur la Meuse, sur l'Aisne, sur l'Oise, sur la Somme, esquissé les mouvements de retraite qui amenèrent les armées sur les gradins de l'hémicycle de la Brie, de la Champagne et de l'Argonne. Sur un front immense, les troupes se meuvent. Pas une ville, pas un village, pas un pouce de terrain qui n'ait vu passer la guerre. A travers les campagnes, l'exode des populations; la retraite des troupes françaises, l'invasion des colonnes allemandes, triple spectacle douloureux! *C'est la guerre!* ce qui, d'après la conception allemande en pays étranger, veut dire un système organisé de pillages, de meurtres et de tortures morales.

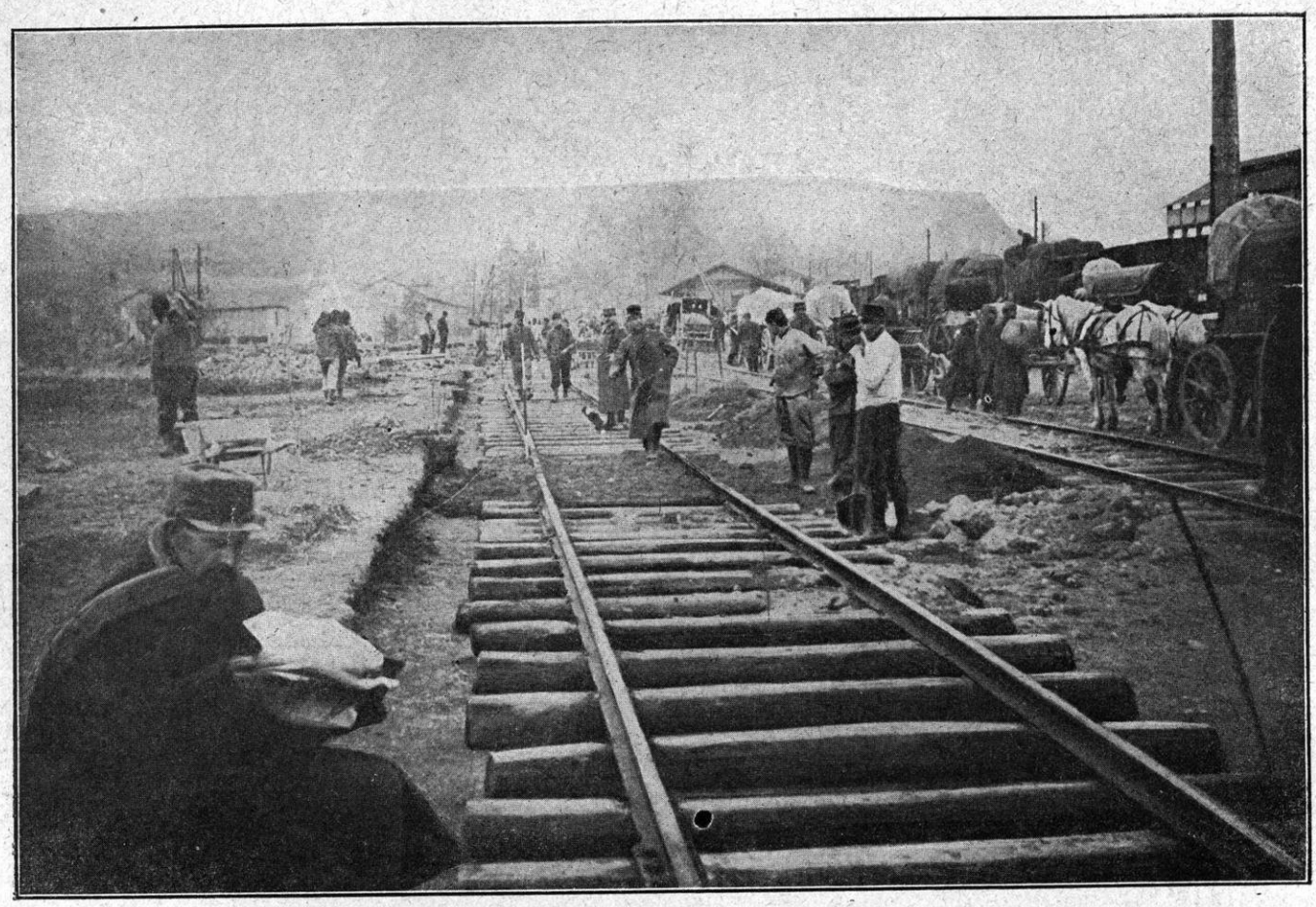
LES CARACTÈRES GÉNÉRAUX DE L'INVASION

Précédée d'une atmosphère de terreur qui lui ouvrait les rues désertes des villes et des villages, scandant son pas lourd par les chants orgueilleux du pangermanisme, roulant le bruit formidable de ses canons, de ses convois, suant l'alcool, le vin et la haine, l'invasion, d'une poussée de quatre cents kilomètres de front, descendait sur la France.

Les villages tressaillaient au moindre bruit qui montait des plaines ou surplombait des hauteurs. Sur toutes les routes convergeant vers Amiens, vers Paris, vers Châlons, vers Bar-le-Duc, les populations, ayant rassemblé, en hâte, les tristes souvenirs des maisons familiales, le plus souvent ayant enterré ou muré dans des cachettes, les bijoux, les bibelots, le linge, partaient, abandonnant les moissons. Pêle-mêle, les voitures, les autos, les bestiaux, les brouettes, les carrioles surchargées de paquets, de valises, d'ustensiles, de matelas, se hâtaient vers un but inconnu, mêlés aux troupes et les gênant de leur fuite désespérée.

« 26 *août* (Roche, près d'Attigny). — Le flot des émigrants grossit d'heure en heure. Ce ne sont pas seulement des piétons. De lourds véhicules passent, maintenant, chargés de femmes et d'enfants assis sur de la literie, des malles ou des paquets, et sont suivis de théories de jeunes filles ou de vieillards flanquées d'adolescents cyclistes. Tout ce monde a le regard trouble, l'allure ivre. S'ils sont ivres, c'est de terreur. Leurs yeux ont gardé la vision de la bataille, des incendies; ils entendent encore les cris des mourants et racontent la fuite parmi les péripéties mal précisées, en leur émotion. Ils arrivent de Charleville, de Sedan et des bourgs ou des villages de cette région; ils ont tout abandonné, n'ont qu'un mobile, celui de sauver

1



SOLDATS DU GÉNIE RÉPARANT UNE VOIE FERRÉE

leur existence, celle de leurs enfants, l'honneur de leurs filles. Un vieux, qui s'est arrêté avec sa charrette où s'entassent des malheureux, me demande un seau d'eau pour son cheval. Comme les autres, il a l'œil fou, l'attitude flageolante. Je le questionne, tandis que sa bête boit. Il me dit être venu de Belgique, des environs de Tirlemont. Des pâturages où il travaillait, il a vu l'envahissement de son terroir par des hordes plus nombreuses que les feuilles d'un chêne de cent ans ; il a assisté à l'incendie de son village, de sa ferme et, quand il a aperçu ses fils s'enfuir en courant, il a enfourché le premier venu de ses dix-neuf chevaux paissant. Depuis, sans avoir pu rejoindre ses enfants, il erre. A Gespunsart, on lui a prêté des harnais et la charrette. Maintenant, il s'emploie à transporter des émigrants. Où les conduit-il ? Il n'en sait rien. Il devance l'armée française en retraite et ne s'arrêtera que quand elle s'arrêtera. Je lui demande s'il faut accorder créance aux récits d'atrocités. Son visage se fait plus hagard et son maintien plus tremblant : « Ce que j'ai vu, madame, dit-il, est si horrible que je n'oserais le raconter. Ah ! oui, c'est trop affreux, trop ! »

« Les terriens de Roche ont des entêtements inexplicables. Il est vrai que ces entêtements sont une vertu. L'invasion est à leur porte, inévitable ; cela ne les empêche pas de s'acharner au travail de la moisson, et ils ne comprennent même pas qu'ils devraient, avant tout, préserver ce qu'ils possèdent chez eux ..

« 29 *août*. — Piétons, charrettes et chariots bondés d'objets hétéroclites, sur lesquels sont couchés des vieillards et des malades abrités d'une bâche tendue et soutenue par des bâtons fichés aux quatre coins du véhicule. Des vaches, des poulains, des veaux, sont poussés au petit bonheur dans ce fouillis. Les gens sont mornes, toujours. Beaucoup ont revêtu leurs plus beaux habits, pensant probablement que ce serait autant de gagné sur l'ennemi et c'est un spectacle lamentable et ridicule que de voir des femmes à l'allure provinciale et campagnarde clopinant sur des talons Louis XV éculés par la marche, suffoquant dans des corsets droits et de collantes jupes fripées et salies, arborant sur leurs fronts humiliés des chapeaux garnis de prétentieux panaches et exhibant, par l'échancrure de chemisettes décolletées, des gorges recuites par le soleil. Parmi les fuyards, nous reconnaissons des personnes de villages voisins, dont les visages, naguère joviaux et prospères, sont aujourd'hui tirés et amaigris. Nous leur crions : « Comment, c'est vous ! Que se passe-t-il ? » Ils lèvent vers le ciel leurs regards désolés et, tandis que les gendarmes leur font signe de ne pas s'arrêter, ils balbutient des paroles que le tumulte empêche d'entendre » (1).

Voilà l'exode dans les Ardennes, après les batailles de la Meuse et de Signy-l'Abbaye.

(1) Isabelle Rimbaud. *Dans les remous de la bataille.*

BAR-LE-DUC. — TOUR DE L'HORLOGE PRÉFECTURE ET PALAIS DE JUSTICE

Voici maintenant une scène de l'arrière de la bataille de Guise.

Rien n'explique mieux la sincérité des impressions de ces journées troublées que ces simples notes, prises par une réfugiée de La Fère, au centre même de l'invasion qui déferle furieusement vers le cœur de la France, par la vallée de l'Oise :

« 25 *août.* — A Tergnier, paraît-il, il passe des trains énormes de gens qui fuient la Belgique. Nous n'avons rien à craindre; officiellement on nous rassure. D'ailleurs, nous sommes bien défendus; ces jours-ci, nous avons vu arriver une escadrille d'avions anglais et, depuis, le ciel en est sillonné; ils volent continuellement du sud au nord et du nord au sud. Cet après-midi, mon mari était en colère après notre propriétaire, qui se dit Alsacien. Ce dernier prétendait que les Allemands occupaient Sedan après l'avoir bombardé; c'est invraisemblable! Comment le saurait-il ? Depuis ce matin, nous ne recevons ni lettres ni journaux...

« 28 *août.* — Le dépôt du régiment est parti. Hier, je devais faire ma malle pour partir avec mon mari, mais on nous a encore rassurés; si l'on envoie le dépôt ailleurs, c'est pour laisser la place à des troupes de passage.

« 29 *août.* — Voici le tambour de ville : hier, on nous rassurait; aujourd'hui on nous avertit que si des patrouilles de uhlans passent, il ne faut pas nous « émouvoir ». Se moque-t-on de nous ? Quelques chariots passent remplis de gens qui s'en vont au hasard. Le canon se fait encore un peu entendre dans le lointain, vers l'ouest et même le sud-ouest ? Que signifie cela ? Plus de sentinelles aux portes. Serions-nous abandonnés ? Voici des blessés qui arrivent par petits groupes; certains en soutiennent d'autres et la petite ville silencieuse s'emplit de spectres sanglants. Le cauchemar continue. La nuit est magnifique; mais le canon tonne et sa voix semble plus profonde dans l'obscurité...

« 30 *août. (Après la Bataille de Guise.)* — A 5 heures du matin, il y a un brouillard épais. Vite je réveille les enfants, je mets dans une valise un peu de linge, quelques papiers précieux, quelques bijoux, un gros morceau de pain et du chocolat.

« Je vais chercher un laissez-passer à la mairie. Nous jetons un dernier coup d'œil à tout ce qu'il nous faut abandonner et nous partons. Dans les promenades, si paisibles d'habitude, on creuse des tranchées, on abat des arbres. Les femmes et les enfants, dans le faubourg, sont sur le pas des portes, guettant ceux qui passent avec anxiété ou curiosité; maintenant, c'est la campagne et personne. Vers neuf heures, nous nous arrêtons dans une ferme pour manger un peu et nous reposer. Nous repartons; la route monte, le brouillard s'est levé et le soleil est très chaud. Arrivés à Saint-Gobain, nous essayons de nous rafraîchir et de déjeuner; mais il n'y a plus de pain et le pays est plein de gens qui attendent les événements. Continuellement les troupes passent. Une alerte se produit au milieu de l'après-midi : tout à coup, nous entendons des cris de frayeur, des femmes courent dans la rue; au détour d'un chemin, elles ont aperçu un casque à pointe, mais, heureusement, il est encadré par deux cavaliers anglais, le poignard à la main, ils viennent de le faire prisonnier.

« 31 *août.* — Un automobiliste, qui m'avait promis de me conduire vers le sud, me fait dire qu'il est parti en hâte dans la direction de Reims avec sa famille. Nous voilà donc réduits à nos jambes. Il est deux heures, la chaleur est forte, mais une partie de notre route est sous bois. Arrivés tout en haut de Saint-Gobain, nous nous retournons une dernière fois; dans le lointain, un carré d'arbres indique le fort de Mayot. Un régiment nous croise. Il est arrivé à la gare la plus proche et vient de Caen. Notre valise nous scie les doigts; je me demande si nous sommes dans le bon chemin, car toutes les bornes ont leurs indications effacées volontairement. Voici Prémontré. J'aperçois un banc et je m'y laisse tomber, je n'en puis plus, les enfants sont moins fatigués. Nous couchons chez une vieille paysanne. Toute la nuit, des troupes passent; j'entends leurs pas cadencés.

« 1er *septembre,* — Avant six heures du matin, nous partons. Le temps est splendide, l'air des bois embaume; on entend, un peu de tous côtés, des coups de fusil. Nous voici dans Anizy et quelle n'est pas notre stupeur, en constatant que la route qui vient du nord est complètement encombrée sur la chaussée, sur les bas-côtés d'une foule compacte, bêtes et gens, militaires et voitures chargées de meubles; tout cela fuit lentement.

« On m'affirme que la voie du chemin de fer est coupée depuis la veille au soir. La gare est déserte. Nous grimpons dans une voiture militaire qui nous descend à Pinon. Des gens viennent à nous avec leurs paquets en disant : « On ne peut plus passer, on se bat là-bas. Qu'allons nous devenir ? » Voici un convoi commandé par un officier d'administration. Nous montons. Bientôt des cavaliers nous arrêtent, puis nous laissent passer. En haut d'un grand plateau du Soisonnais, des uniformes épars, puis, tout-à-coup, un bruissement sinistre et une violente détonation, puis une autre; nous dégringolons des voitures, les chevaux se cabrent, on dégage péniblement les blessés et nous voici à plat ventre dans le fossé; en tournant la tête, je vois tournoyer un bloc noirâtre, qui va se perdre dans un champ à côté. Notre voiture a un timon brisé. Une nouvelle salve, nous voilà encore à plat ventre. Enfin, nous sommes hors de portée, ma fillette pleure, mon petit garçon qui a cinq ans et demi est en colère et dit aux soldats qu'il rencontre de tuer tous les Boches; mon grand garçon arrive en larmes, ne sachant ce que nous étions devenus. Pinon... on répare la voiture. En route pour Vailly; nous sommes escortés par des cavaliers qui fouillent les bois. Les zouaves se sont battus toute la matinée *(Affaire de Vauxaillon).* Vailly. On descend. Puis on nous crie de passer l'Aisne, car le pont va sauter. Mon fils a bien du mal à se dégager de la foule avec un gros pain qu'il a réussi à se procurer. Un train est sous pression pour Reims. Faut-il le prendre ? Je me décide à passer l'Aisne; nous nous engageons sur le pont en glissant entre les caissons d'artillerie et nous retrouvons notre voiture militaire qui nous

POPULATIONS CIVILES FUYANT A L'APPROCHE DE L'ENNEMI

conduit à Braine. La route est tellement encombrée que nous avançons avec peine, et cela dure toute la nuit.

« 2 *septembre.* — Au petit jour, arrêt, puis un ordre au chef de convoi : « Dépêchez-vous de passer, car on va tirer ». Nous sommes à Coincy ; nous allons vers Jaulgonne où le chemin de fer marche encore. La Marne. Un train avec une machine blindée. Encombrement fou. Nous réussissons à monter. La Ferté-sous-Jouarre. Le soir, des Anglais, devant leurs grands feux, gesticulent, prennent leurs fusils ; nous croisons un train qui reçoit une grêle de balles.

« 3 *septembre.* — Vers huit heures du matin, départ pour Juvisy, nous mettons toute la journée pour arriver à Versailles. Nous croisons un long train de réfugiés belges, ardennais, etc. Il y en a qui voyagent depuis huit jours. Des enfants pleurent, ils sont malades. Nous arrivons à Paris à dix heures du soir.

« 4 *septembre.* — Ce soir, nous partons pour Orléans ; on craint l'arrivée des Allemands jusqu'à Paris. Des milliers de personnes encombrent la gare d'Austerlitz. Nous mettons treize heures pour arriver à Orléans ».

C'est par centaines de mille, que les réfugiés ont quitté leur foyer. La France du Nord se vidait. Était-ce pour quelques jours, pour quelques semaines, pour quelques mois ? Qui eut pensé pour plus de quatre années ?... Des trésors de courage et d'abnégation se sont révélés pendant ces heures, si lourdes, dans les plus modestes familles françaises de ces vaillantes régions frontières.

« *Sarcy-Bauthemont, dans les Ardennes* (Journal d'une petite française de 13 ans). — Tous les jours, les paysans entendent au loin gronder le canon. Faut-il partir ? Faut-il rester ? Cruel problème. De cinq heures du matin à dix heures du soir, les roulements sinistres ne cessent point. « Nous étions bien angoissés, nous pleurions, car nous nous voyions d'avance sur les routes, ne sachant où aller. Nous avions déjà si bien travaillé dans la ferme. Notre cher papa s'était tant fatigué et avait eu tant de peine pour cultiver nos terres. Nous avions notre grange pleine de foin, de blé, d'avoine, un sac de farine et un de son. Nous avions également six belles génisses, une bonne vache laitière, trente-six lapins, vingt-cinq poules et poulets, une couvée de petits poussins, des canards, des oies, deux bons porcs, que nous devions tuer au mois d'octobre ! Cela nous faisait de la peine d'abandonner tout cela ! » Mais les Allemands ne sont plus qu'à douze kilomètres. Alors, on prépare tout fiévreusement. La lessive est faite. Les tableaux sont portés au grenier. « On en a laissé un seul, accroché au mur : le Sacré-Cœur de Jésus, afin qu'il protège notre maison. Maman a écrit un petit billet, qu'elle a fixé derrière le cadre, recommandant aux Allemands d'épargner notre maison, en leur

expliquant qu'elle était le refuge d'une famille de dix enfants, partis en exil. » La vache est traite pour la dernière fois; la carriole, munie d'une bâche, attend devant la porte: on y entasse deux matelas, quatre couvertures, un oreiller et quatre draps. On part. A chaque instant, des fuyards se joignent au cortège. Ils parlent et ce qu'ils disent est terrible à entendre. Le curé de Noiron, qui est parti avec sa bicyclette et sa valise, raconte que « les Allemands étaient là. Au même moment, trois fermes et la mairie étaient en flammes. Ils ont tué des hommes et plusieurs personnes de Noiron qui étaient avec nous. En voyant cela, j'ai pris la fuite aussi. » Le cheval, effrayé par le canon, fait ses quarante kilomètres par jour. A Vitry-les-Reims, la mère et les enfants arrivent chez des amis. « Mes frères et sœurs ont couché dans des lits, maman, ma petite sœur et moi dans notre voiture, pour garder ce que nous avions emporté. » La ville de Reims est traversée, puis Epernay. En voyant le défilé, les passants disent : « Ce sera bientôt notre tour d'être sur les routes avec ces pauvres gens ».

Pour ceux qui se sont décidés à rester, afin de sauvegarder leur mobilier et de continuer de vivre au milieu de leurs souvenirs, ou à qui leur devoir interdit de partir, l'attente silencieuse est pleine d'anxiété :

« 2 *septembre.* — Ce matin-là, comme les autres matins, j'étais redescendue à l'hôpital près avoir entendu la messe; tout semblait prêt pour recevoir les blessés que nous attendions de jour en jour et qui, peut-être, ne viendraient jamais. Le 30 août, la poste avait reçu l'ordre d'évacuer Fismes et, le lendemain, le Comité de la Croix-Rouge avait reçu cette dépêche bizarre : « Prendre tous les ordres auprès de l'autorité militaire »; en d'autres termes, ce télégramme signifiait : « Faites pour le mieux, vous êtes libres, responsables de vos actes »; car d'autorité militaire à Fismes, il n'y en avait point et nos premiers maîtres allaient être les Allemands... Vers quatre heures du soir, une forte détonation; le génie français fait sauter le pont de Fismettes, sur la Vesle. Tout Fismes, ou ce qui reste de Fismes, est rentré chez soi et écoute, anxieux, le bruit encore un peu lointain, mais qui va se précisant, des troupes à cheval qui descendent la route de Merval » (1).

Les Allemands! Depuis Liége, ce cri d'effroi a été jeté par les Belges affolés; le récit des atrocités de Visé, de Berneau, d'Andenne, de Dinant, de Tamines, s'est colporté dans tous les villages, les réfugiés belges ont raconté des scènes d'horreur et d'épouvante. On ne les a pas crus, d'abord; puis, le flot terrible de l'invasion approchant, il sembla à ceux qui tout à l'heure encore doutaient, que ces lointaines visions prenaient l'aspect de réalités toutes proches et qu'elles allaient apparaître, menaçantes. Trop souvent, en effet, quoique moins nombreux qu'en Belgique, des actes révoltants de barbarie furent commis délibérément et méthodiquement par les armées allemandes.

Le volume publié par le ministère des Affaires Étrangères : *Les violations des lois de la guerre par l'Allemagne*, ainsi que les rapports de la « Commission instituée par le décret du 23 septembre 1914, en vue de constater les actes commis par l'ennemi, en violation du droit des gens », fourmillent de dépositions et de témoignages accablants.

D'abord, pour vaincre toute résistance, l'ennemi a recours à tous les moyens, même les plus bas et les plus lâches. C'est ainsi que, fréquemment, les patrouilles d'avant-garde se sont servis de prisonniers ou de civils comme boucliers, afin de se protéger contre le feu des troupes françaises; ces faits ont été relevés à Courtacon, à Senlis, à Néry, à Combres, à Mouzon.

En ce qui concerne les massacres de prisonniers et de blessés, nous avons déjà relaté ceux qui ont été ordonnés par le général Stenger, commandant, dans les Vosges, la 58e brigade, et aussi les atrocités commises par les 6e et 47e d'infanterie, à Gomery, en Belgique. Il en est d'autres que signalent les Rapports officiels, à Fontaine-les-Corps-Nuds et à Bouillancy (Oise), à Yoncq et à Raucourt (Ardennes), à Ecury-le-Repos et à Maurupt (Marne).

« Les attentats contre les femmes et les jeunes filles ont été d'une fréquence inouïe... Il en aurait été moins commis, sans doute, si les chefs d'une armée, dont la discipline est des plus rigoureuses, s'étaient inquiétés de les prévenir; on peut toutefois, à la rigueur, ne les considérer que comme les actes individuels et spontanés de brutes déchaînées; mais il n'en est pas de même de l'incendie, du vol et de l'assassinat; le commandement, jusque dans ses personnifications les plus hautes, en portera, devant l'humanité, la responsabilité écra-

(1) G. Givelet. *Dix jours d'occupation à Fismes.* (Revue hebdomadaire du 12 février 1916.)

ASPECT DE LA MEUSE DANS LA RÉGION DE VERDUN

sante... Nous avons pu nous rendre compte que l'armée allemande professe, d'une façon constante, le mépris le plus complet de la vie humaine. Les fusillades de Lunéville, de Gerbéviller, de Nomény et de Senlis, en sont des exemples terrifiants...

« De même que la vie humaine, la liberté des gens est, de la part de l'autorité allemande, l'objet d'un absolu dédain. Presque partout, des citoyens de tout âge ont été arrachés à leurs foyers et emmenés en captivité. Beaucoup sont morts ou ont été tués en route.

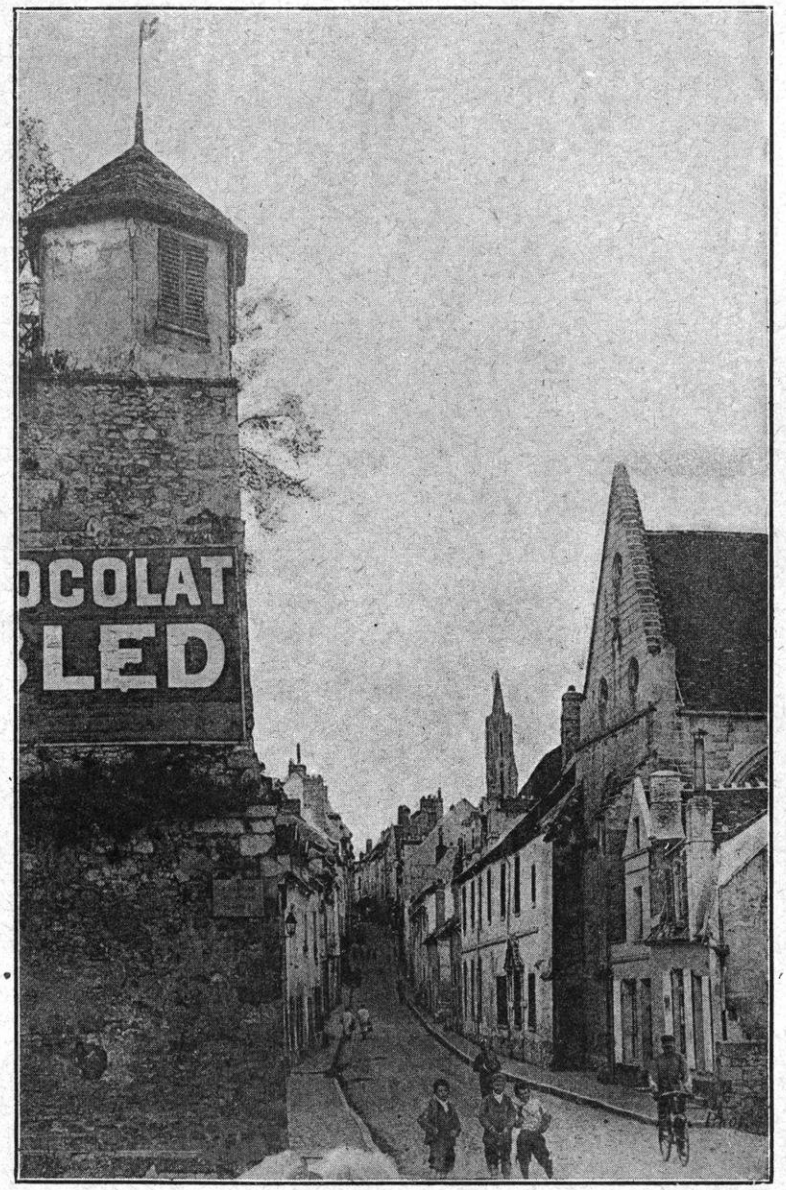
« Plus encore que le meurtre, l'incendie est un des procédés usuels de nos adversaires. Il est couramment employé par eux, soit comme élément de dévastation systématique, soit comme moyen d'intimidation. L'armée allemande, pour y pourvoir, possède un véritable matériel qui comprend des torches, des grenades, des fusées, des pompes à pétrole, des baguettes de matière fusante, enfin, des sachets contenant des pastilles composées d'une poudre comprimée très inflammable. Sa fureur incendiaire s'affirme, principalement contre les églises et contre les monuments qui présentent un intérêt d'art ou de souvenir » (1).

Le « plaisir de faire le mal » n'est pas la seule cause de ces actes abominables : ils résultent d'une volonté délibérée, d'une méthode réfléchie. Il s'agit de prévenir, chez les populations envahies, toute velléité de résistance et de lutte à main armée. Le Haut État-Major allemand sait que son succès rapide dépend de la sécurité de ses communications et en particulier des voies ferrées : tout est réglé à la minute. Or, une troupe résolue peut, rien qu'en faisant sauter un pont ou en détruisant les rails sur une certaine étendue, déranger des horaires établis chronométriquement. La terreur est donc, d'abord, un procédé militaire.

(1) Premier rapport de la Commission d'enquête.

On veut aussi obtenir un autre résultat. Les gouvernements démocratiques dépendent de l'opinion publique. Sous l'impression de ces terribles malheurs, les populations frappées s'adresseront peut-être à leurs représentants et réclameront une prompte capitulation. Les lourds psychologues ont jaugé, d'après la leur, l'âme de la France.

Les preuves de cette volonté délibérée et consacrée par des ordres précis du haut en bas de l'échelle gouvernementale et militaire, abondent. L'autorité impériale a tout couvert, tout assumé; elle est responsable de toute une preuve morale d'une grande force, qui résulte de cette simple observation : les violences *par ordre* ont pris fin, évidemment *par ordre*, aussitôt après la bataille de la Marne. Sur le vaste champ de bataille, on n'observe plus, à partir du 20 septembre environ, que des excès individuels. L'Allemagne, battue, commence à appréhender la loi du talion.



SENLIS. — LA VIEILLE PORTE DE PARIS

L'INVASION SUR LA MEUSE ET DANS L'ARGONNE

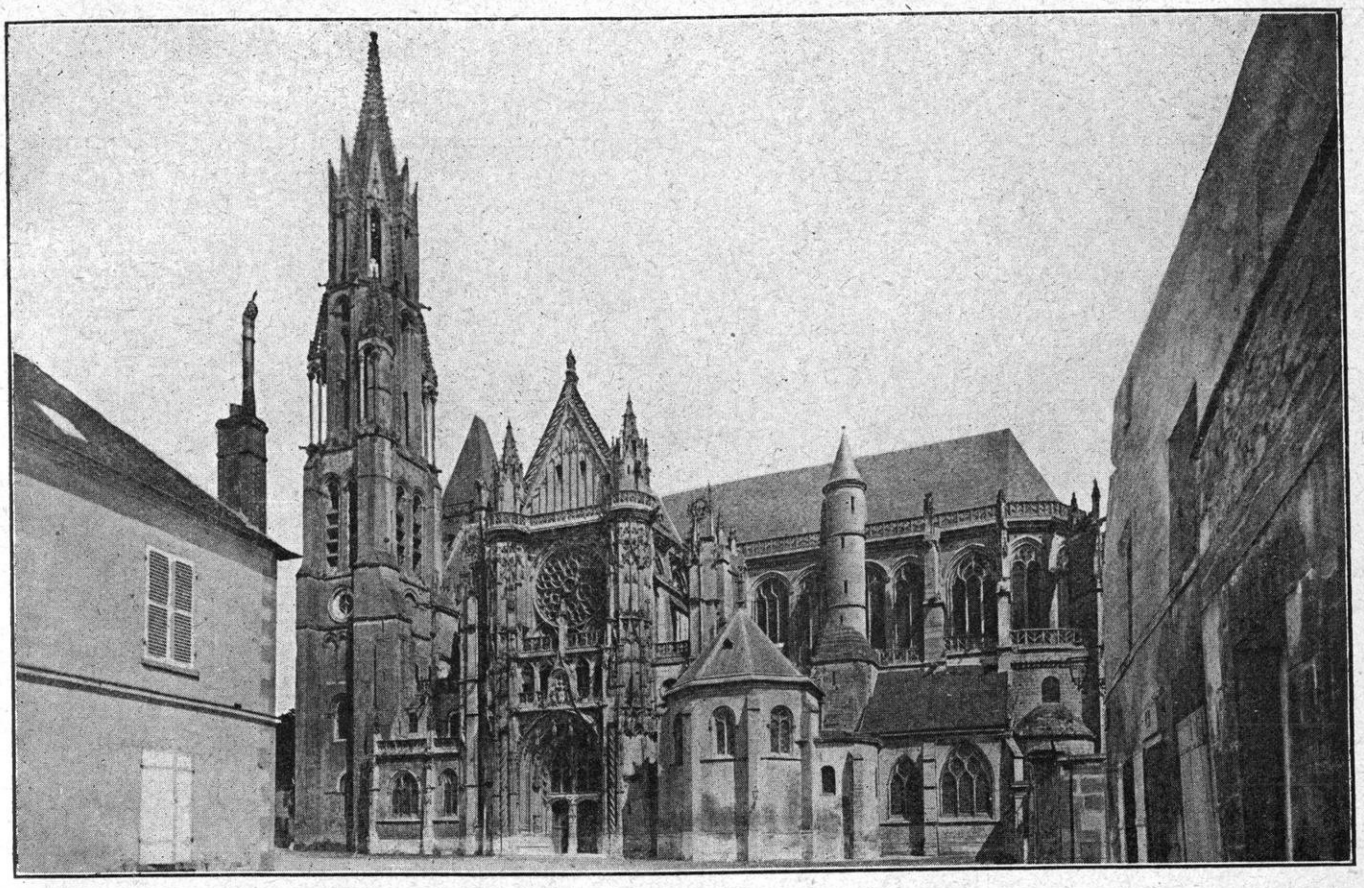
Nous avons dit les terribles exploits des soldats du Kronprinz contre les civils dans le Luxembourg belge, à Ethe-Gomery, à Rossignol, à Virton, dans la Wœvre, à Rouvres, à Etain, à Villerupt, partout où la lutte s'était engagée. L'armée allemande au cours de sa conversion à l'ouest du camp retranché de Verdun, marqua encore son passage, à travers l'Argonne, par des pillages et des incendies sans nombre.

L'armée voisine, celle du duc de Wurtemberg, nous a laissé, elle aussi, des documents précis sur sa mentalité et sur la façon dont elle appliquait les doctrines de guerre du Grand État-Major de Berlin.

Voici le témoignage d'un sous-officier appartenant au 88e régiment d'infanterie (XVIIIe corps) :

« Pour que les convois puissent passer la Meuse, le 21e pionniers avait jeté un pont à Villers-devant-Mouzon. Comme on n'y voyait pas clair et que le passage s'effectuait lentement, les pionniers eurent l'idée de mettre le feu aux maisons les plus rapprochées du fleuve. Mais l'incendie se communiqua à tout le village qui flamba bientôt tout entier, de sorte qu'on y voyait comme en plein jour. Le général commandant le corps d'armée adressa ses félicitations au 21e pionniers ».

Le même sous-officier verse au dossier des responsabilités du commandemant allemand un document accablant; son récit est



SENLIS. — LA CATHÉDRALE

d'une précision telle qu'aucun doute ne subsiste :

« Vers trois heures de l'après-midi (le 29 août), nous arrivâmes à Raucourt. Il s'y passa un événement qui n'aurait pas dû arriver. *Mais, franchement, qui respectait encore, dans l'armée allemande, la Croix-Rouge, les non-combattants, les femmes, etc.. ? Il n'y en avait pas beaucoup.* Le 87e régiment d'infanterie, qui marchait en tête, n'avait pas négligé de prendre toutes ses précautions et avait envoyé des patrouilles dans différentes directions. Certaines de ces patrouilles préféraient rester tranquillement dans une auberge de Raucourt plutôt que de remplir leur mission, Après avoir fouillé toute la maison et pris ce qui leur convenait, ces patrouilleurs avaient pénétré dans la cave où ils s'emparèrent d'une quantité de bouteilles de vins, surtout de champagne, comme le prouvait, d'ailleurs, les nombreuses bouteilles vides qui gisaient par terre. Ils ne tardèrent pas à être complètement saouls. C'est alors que, soit par suite d'une querelle, soit par accident, l'un des soldats fut tué devant le buffet de la salle à manger. Il avait reçu un coup de crosse qui lui avait ouvert le crâne comme un melon. La cervelle avait jailli. Les yeux, gros comme le poing, pendaient hors de leurs orbites. Il était complètement défiguré. Pour qu'on ne puisse établir son identité, les meurtriers avaient fait disparaître ses papiers et son livret militaire qui se trouvait dans son sac qui était encore devant lui et dont le contenu avait glissé à terre. Ce qui prouvait bien que ce n'était pas les civils qui avaient tué cet homme, c'est qu'il tenait encore son fusil dans ses bras. Le fusil du meutrier, avec la crosse toute maculée de sang, était encore là. Le lieutenant Kédor, les sous-officiers Dorr, de l'état-major du régiment, Hollenbach, Loffelhardt et moi, nous entrâmes dans la maison les premiers, car une foule de civils et de soldats s'étaient rassemblés devant la porte sans oser pénétrer à l'intérieur. Nous nous rendîmes compte tout de suite de quoi il s'agissait et que ce n'était qu'un soldat allemand qui avait commis ce meurtre. Kédor se mit à dire : « Qui dénoncera ces criminels pour qu'ils subissent le châtiment de leur crime ? On ne les trouvera jamais ! Nous ne pouvons pas cependant laisser salir l'honneur de l'armée allemande ! » Sur ces mots, il sortit de la maison et accusa les habitants de Raucourt d'avoir assassiné un soldat prussien.

« Aussitôt, sur l'ordre du colonel Puder, l'oberleutnant Schaffitzel, adjudant du régiment, fit arrêter tous les habitants des maisons voisines de cette auberge, au nombre d'une vingtaine. Ces malheureux juraient que les soldats se battaient entre eux et qu'ils étaient innocents. Sur quoi Puder s'écriait : « Tuez-moi à l'instant toute cette bande pour que les coupables souffrent avec les innocents et mettez le feu à l'hôtel et aux maisons voisines ! » Ils pensaient peut-être que l'un de ces malheureux dénoncerait quelqu'un, ce en quoi il se trompa. Mais

avant même qu'il ait pu donner un contre-ordre, les soldats se précipitèrent comme des bêtes fauves sur les quinze ou vingt hommes et femmes condamnés sans jugement par le colonel Puder et les exterminèrent sauvagement à coups de baïonnettes. Pendant ce temps, d'autres couraient mettre le feu aux maisons et à l'hôtel qui flambèrent au bout de quelques instants. Après cela, les soldats se répandirent dans tout le village, maltraitant et terrorisant tous les habitants. La troupe fut laissée absolument libre de faire tout ce qu'elle voulait » (1).

Le corps d'armée auquel appartenait ce régiment et ce colonel est le XVIIIe, les ordres contre la population civile émanent probablement du duc de Wurtemberg, car une autre grande unité de son armée qui n'en est d'ailleurs pas à ses débuts, descend, elle aussi, en Champagne et voici un extrait du carnet du soldat Hassemer :

« 3 *septembre* 1914. *A Sommepy* (Marne). — Horrible carnage, le village brûlé jusqu'à ras du sol, les Français jetés dans les maisons en flammes, les civils et tout brûlés ensemble» (2).

A quel général du XVIIIe corps incombe la terrible responsabilité de l'ordre suivant ?

«*Dimanche,* 8 *septembre.* — Ordre d'abattre, même s'ils veulent déposer les armes, tous les Français, excepté les blessés, et cela parce que les Français nous ont laissé approcher très près, puis nous ont surpris par un feu violent » (3).

Au cours de la bataille de la Marne, Revigny, Sommeilles, Triaucourt, Vaubécourt, Clermont-en-Argonne, Villers-aux-Vents, Sermaize-les-Bains seront livrés aux flammes. A Triaucourt, les Allemands, non seulement incendient le village, mais ils organisent le massacre des habitants par une véritable chasse dans les rues, comme à Nomeny. Le duc de Wurtemberg, logé dans le village et interrogé par le curé, se contente de répondre : « Que voulez-vous, nous avons, comme chez vous, de mauvais soldats. »

L'INVASION EN CHAMPAGNE

L'armée saxonne du général von Hausen, est, avec l'armée bavaroise, celle qui laisse en Belgique et en France, les plus horribles souvenirs. Elle a abandonné entre nos mains des carnets nombreux où, derrière les atrocités sans nombre de la soldatesque, on sent toujours la volonté des chefs.

Au passage de la frontière française, un lieutenant du XIIe corps (1er corps saxon) traduit exactement le tableau que l'Empereur Guillaume, le dilettante du charnier, s'est fait de la guerre :

« 25 *août* 1914. — Encore de nombreux incendies. Un village haut perché flambait presque tout entier. A le regarder de loin, je pensais aussitôt à l'embrasement de la Walhalla dans le *Crépuscule des Dieux*. Tableau merveilleux, mais émouvant ».

Le XIIe corps pénètre en France après l'horrible carnage de Dinant; le 178e marche sur Rocroi, il s'agit toujours d'un témoignage allemand :

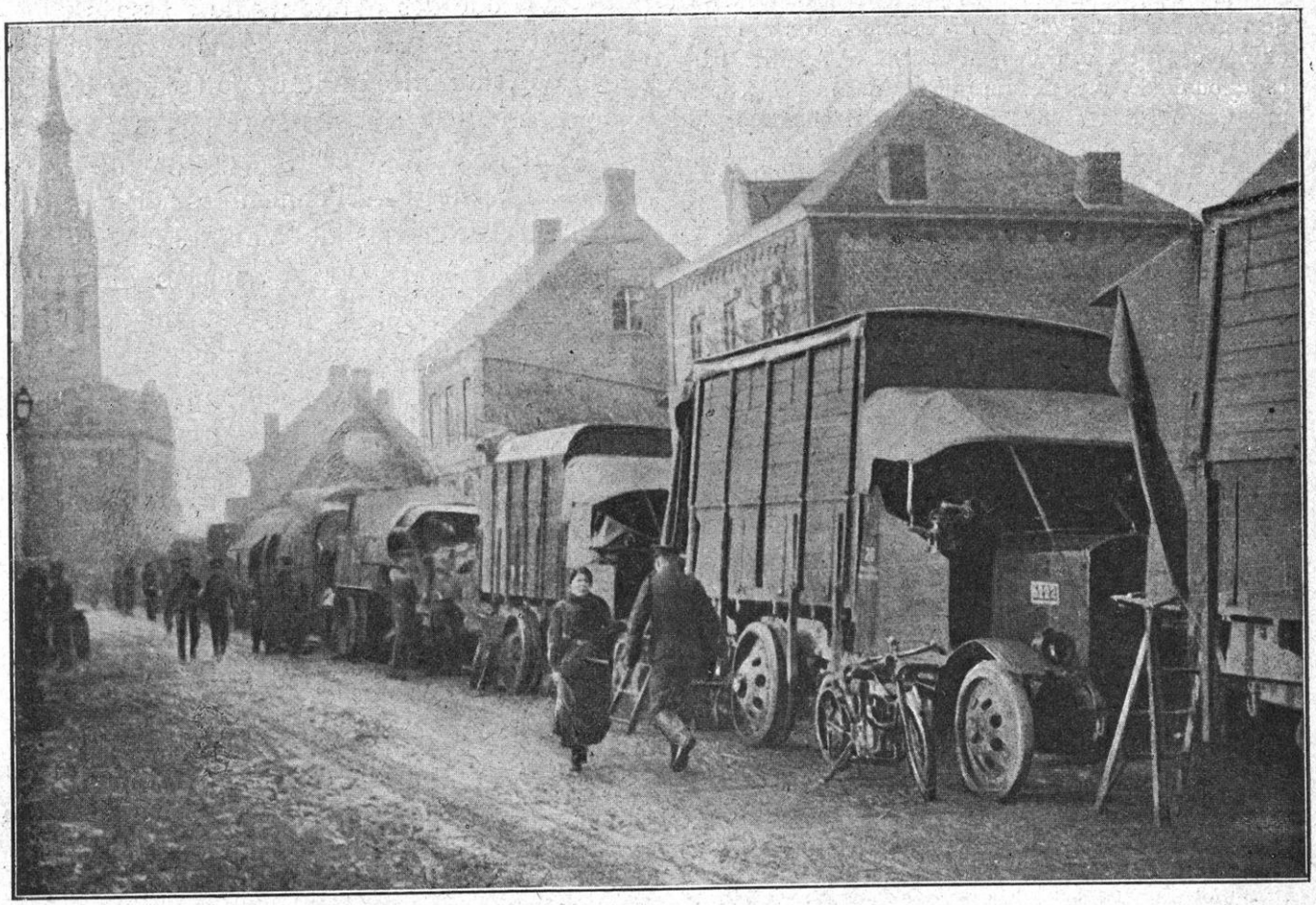
« 26 *août.* — L'admirable village du Gué-d'Hossus (Ardennes) a été livré à l'incendie, bien qu'innocent à ce qu'il me semble. On me dit qu'un cycliste est tombé de sa machine et que, dans sa chute, son fusil est parti tout seul; alors on a fait feu dans sa direction. Là-dessus, on a tout simplement jeté des habitants mâles dans les flammes. Il faut espérer que de telles atrocités ne se renouvelleront plus » (1).

Les mêmes troupes se signalent par la destruction et le pillage de Rethel le 31 août (2).

Dans l'après-midi du 4 septembre, l'armée saxonne défilait dans Châlons-sur-Marne. Le 4 décembre suivant, l'*Officiel* publiait cette citation : « Le Gouvernement porte à la connaissance du pays la belle conduite de MM. Servas, adjoint au maire de Châlons, Petit, conseiller municipal, l'abbé Remy, chanoine, l'abbé Laisnez, Mgr Tissier, évêque, Lallement, conseiller municipal de Châlons : « En l'absence « du maire et d'une partie du Conseil muni- « cipal, ont assumé la responsabité et les « risques de la représentation de la ville devant « l'ennemi; leurs interventions auprès du com- « mandant ennemi et la dignité de leur attitude « ont protégé la ville contre les exactions et « l'incendie.

(1) *Souvenirs de guerre d'un sous-officier allemand*, publiés avec une préface par Louis-Paul Alaux, p. 64 et suiv.
(2) Bédier, p. 10.
(3) Carnet du sous-officier Heinrich Frohlich du 117e d'infanterie.

(1) Bédier, p. 11.
(2) Voir J. de Dampierre : *L'Allemagne et le droit des gens*, p. 245.



CONVOIS DE CAMIONS SUR LA ROUTE AMIENS-PARIS

Mgr Tissier, notamment, obtint de l'intendant général de la IIIe armée, la réduction à 500.000 francs de la contribution de 30 millions imposée au département de la Marne (1).

Nous avons dit, précédemment, comment Reims avait été évacuée par les troupes françaises.

Voici le récit de l'entrée de l'armée saxonne, d'après les documents militaires allemands :

« Comme les armées allemandes s'approchaient de Reims, elles trouvèrent les forts abandonnés. Les officiers von Arnim et von Kummer de la IIIe armée furent envoyés comme parlementaires : comme ils ne revenaient pas à l'heure dite, Reims fut bombardée le 4 septembre au matin. Dans l'intervalle, une patrouille de hussards saxons, de la IIIe armée, conduite par le capitaine von Humbrecht avait reçu l'ordre de vérifier si le fort de Vitry-les-Reims, au nord-est de la ville était encore occupé. Le capitaine accomplit sa mission accompagné de quelques officiers et de quelques hommes et, trouvant le fort évacué, il entra dans la ville à cheval. Il y arriva à trois heures du soir. Il se rendit rapidement à la mairie et saisit le maire comme otage. Mais, exposé avec sa petite troupe, il quitta la ville à 4 heures du matin. Dans le cours de la matinée, l'intendant général Zimmer arriva avec un fort détachement à Reims pour les réquisitions ; l'après-midi, le général von Suckow (du XIIe corps de réserve saxon), arrivait à son tour pour prendre possession de la forteresse.

« Le même jour après midi, Epernay fut occupée, mais par le corps de la Garde, attaché à l'armée Bulow.

« D'autres troupes marchant à l'est du XIIe corps de réserve saxon (c'est-à-dire appartenant au XIXe corps) occupèrent Châlons et Vitry-le-François » (1).

Voici, d'autre part, le texte de l'affiche apposée sur les murs de la ville par ordre de l'autorité allemande.

PROCLAMATION

« Dans le cas où un combat serait livré aujourd'hui ou très prochainement aux environs de Reims ou dans la ville même, les habitants sont avisés qu'il devront se tenir absolument calmes et n'essayer, en aucune manière,

(1) *La Guerre en Champagne* au diocèse de Châlons.

(1) Kircheisen.

de prendre part à la bataille. Ils ne doivent tenter d'attaquer ni des soldats isolés, ni des détachements de l'armée allemande. Il est formellement interdit d'élever des barricades ou de dépaver des rues de façon à ne pas gêner les mouvements des troupes, en un mot de n'entreprendre quoi que ce soit qui puisse être d'une façon quelconque nuisible à l'armée allemande.

« Afin d'assurer suffisamment la sécurité des troupes et afin de répondre du calme de la population de Reims, les personnes nommées ci-après ont été prises en otage par le COMMANDEMENT GÉNÉRAL DE L'ARMÉE ALLEMANDE.

« *Ces otages seront pendus à la moindre tentative de désordre. De même la ville sera entièrement ou partiellement brûlée et les habitants pendus* si une infraction quelconque est commise aux prescriptions précédentes.

« Par contre, si la ville se tient absolument tranquille et calme, les otages et les habitants seront pris sous la sauvegarde de l'armée allemande.

« Par ordre de l'autorité allemande.

« *Reims, le 12 septembre* 1914. »
(Suit la liste des otages.)

Il est à observer que ce document prévoit, dès le 12 septembre, que la ville doit être « partiellement ou totalement brûlé ».

A cette date, en effet, les obus ont déjà commencé l'œuvre de destruction. Des prétextes, il n'était pas difficile d'en trouver.

SOISSONS. — ANCIENNE ABBAYE St-JEAN-DES-VIGNES

L'INVASION DANS LE SOISSONNAIS ET LE VALOIS

Après avoir brûlé Le Nouvion-en-Thiérache, où plus de 200 maisons ont été incendiées méthodiquement, occupé La Fère et Laon, l'armée von Bülow s'est avancée sur l'Aisne.

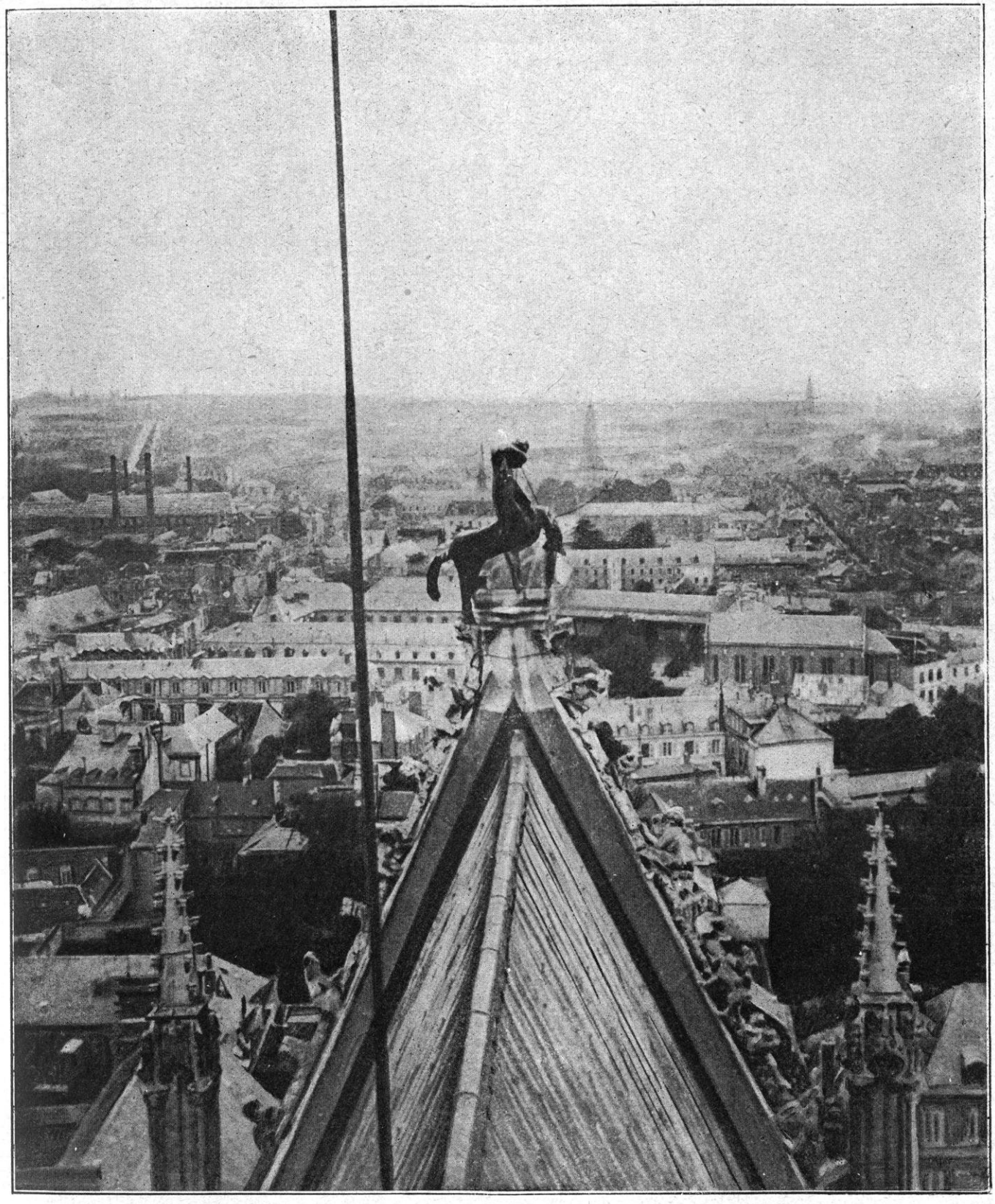
« L'exode des habitants de Soissons continue, écrit Mgr Péchenard. Dans la matinée, du 31 août, l'autorité militaire fait sauter le pont de Pasly, et dans la soirée, vers 6 heures, le pont de Saint-Waast.

1er *septembre.* — L'ennemi est déjà sur la hauteur, au-dessus de Vauxrot... Vers cinq heures du soir, la canonnade devient plus intense et, vers six heures, l'armée allemande entre dans Soissons au son de la musique.

2 *septembre.* — Le désarroi est général ; le maire et le sous-préfet sont partis. La sécurité publique, les négociations avec le vainqueur, le soin des victimes de la guerre, l'alimentation de la population, tout est à l'abandon. Dans cette extrémité, la ville courant les plus grands dangers, il se forme soudain un Comité d'hommes de bonne volonté, dont je fais partie. Mme Macherez, avec un admirable entrain et une mâle énergie, s'installe à l'Hôtel de Ville, portant le costume des Dames françaises, et elle entre résolument en pourparlers avec les Allemands ».

Très fréquemment, l'entrée de l'ennemi dans les localités, même les plus populeuses, a donné lieu à des méprises :

« Le dimanche 30 août, la ville de Chauny fut, dès le



REIMS. — LA VILLE VUE DU HAUT DE LA CATHÉDRALE

petit jour, aussi animée qu'elle pouvait l'être encore. Dans la nuit, les Anglais, en se retirant, avaient fait sauter les ponts. Chacun voulait se rendre compte des dégâts. Le soir, vers six heures, une automobile arriva à toute allure par l'avenue de Selaine, la rue Hamoise, la place, fit un virage fou par la rue Saint-Martin et disparut. Elle contenait au moins une demi-douzaine de soldats vêtus de noir, coiffés d'un béret de même couleur avec galon rouge et tenant, chacun, un fusil. Ce ne fut qu'une apparition qui laissa les promeneurs sur place.

« — Qu'est-ce que c'est que ça ?

« — Des Boches, cria quelqu'un.

« Et c'était vrai ! Mais quelques-uns crurent prudent d'affirmer que « c'étaient des Belges ». Et on le crut d'autant mieux que, pour nous, la physionomie du Boche n'était alors caractérisée que par le casque à pointe ».

A Compiègne, le 31 août, il ne restait que 3.500 à 4.000 habitants sur 17.000 et quelques Anglais appartenant à l'armée du génie, chargés de missions dont ils s'acquittèrent vers onze heures : le pont en face de la rue Solférino et le pont du chemin de fer de Soissons furent détruits.

« Le même jour, les Allemands entrèrent dans Compiègne, par deux côtés différents, car le pont de Choisy n'ayant pas été détruit, leurs troupes de cavalerie avaient passé la rivière à cet endroit. Deux officiers de hussards allemands venant de Margny, traversèrent l'Oise dans une barque et, sans aucune escorte, vinrent en parlementaires à la mairie. Chose extraordinaire et qu'on a peine à croire quand on ne l'a pas vue, ces Allemands furent acclamés par la population massée rue Solférino. On les avait pris, à cause de leurs toques en peau de mouton, pour des officiers cosaques, et ils firent leur entrée dans la ville — assez amusés, semblaient-ils — aux cris répétés de : « Vive la Russie ! (1) ».

Une scène devant un hôtel-de-ville :

« Le 29 août, à cinq heures du soir, la dernière locomotive quittait la gare de Noyon ; la ville était abandonnée à elle-même, moment terrible pour un maire ; il se trouve vis-à-vis d'événements dont il cherche à deviner l'étendue et la portée ; il a le devoir de paraître confiant, de conseiller la modération à ceux qui, par caractère, se montrent trop ardents, et la fermeté à ceux dont le moral lui semble défaillant. L'aube du dimanche 30 août nous trouva stationnant devant l'hôtel de ville ; un silence de mort planait sur la ville... A midi quarante, un capitaine de uhlans s'encadrait dans la voûte du portail de l'hôtel de ville et me voyant apparaître à une fenêtre, s'écria : « Monsieur le Maire ? — C'est moi, monsieur ». Je le trouvai raidi sur son cheval, le revolver au poing, le regard ardemment fixé sur moi. « Monsieur le Maire, me dit-il, en dressant son revolver, je vous arrête et si vous tentez de m'échapper, je vous brûle la cervelle : j'ai besoin de vous pour ma sécurité personnelle ; vous allez m'accompagner, nous allons nous porter au-devant d'une colonne qui va traverser votre ville et je vous avertis que si un coup de fusil est tiré contre la troupe allemande, vous serez immédiatement fusillé » (1).

(1) Louis Le Barbier. *Les Allemands à Compiègne*, p. 15.

En dépit des réquisitions, des perquisitions, des vexations de toutes sortes, que l'envahisseur fait subir aux habitants demeurés dans les localités, quelques-uns de ceux-ci restent très attentifs et observent :

« *Villers-Cotterets, 3 septembre, 10 h. 1/2.* — Des dragons et des uhlans défilent. Les voitures portent comme indications : 4 K. D. II A. K. (4e division de cavalerie, IIe corps d'armée). — *Midi.* Ma femme dresse le couvert par habitude. Hélas ! notre appétit, lui aussi, s'est replié devant la horde des tristes pensées ! Où sont nos enfants ? Que deviennent-ils ? Ont-ils pu gagner Paris sans encombre ? Y sont-ils restés ?... Et l'armée française, où est-elle ? Et l'armée britannique où s'arrêtera-t-elle ? Pas de journaux ! Pas de lettres ! Des nouvelles ? Si, mais des nouvelles de source allemande. *Anglais tous prisonniers... Parisse pris... Armée française coupée !...* Qu'y a-t-il de vrai dans tout cela et comment ce drame finira-t-il ? — *16 heures.* Passage d'un escadron de hussards (régiment n° 15). Ils s'arrêtent ici et réquisitionnent des logements pour le général commandant le IXe corps, qui doit arriver incessamment avec son état-major, me dit-on. — *16 h. 1/2.* Sons de trompe, durs, impératifs. Dix autos de luxe passent rapidement. Le commandant du IXe corps et sa suite sont sans doute là-dedans.

« *Vendredi 4 septembre, 14 heures.* — Nous avons toujours ici deux compagnies du 35e fusiliers de Brandebourg qui, m'assure-t-on, attendent le comblement des vides faits dans leurs rangs par les Anglais, sur la route du Faîte. — *16 heures.* Je fais un tour de promenade par la place du Château et devant le parc, je constate la présence d'un certain nombre de voitures de la Croix-Rouge allemande. Je puis lire sur les panneaux : Feld-Lazarett n° 4 IIIe A. K. (hôpital de campagne n° 4 du IIIe corps).

« *Samedi 5 septembre, 6 heures.* — Cette nuit, nous avons entendu de la canonnade dans la direction de Château-Thierry. De la canonnade. Alors ? — *11 h. 40.* Comme je rentre chez moi, j'apprends qu'un escadron de cavalerie a défilé dans notre rue, il y a une demi-heure, et qu'une division d'infanterie du IIe corps traversera Villers-Cotterets ce soir... — *14 heures.* Le canon se met à gronder fortement au sud-ouest, dans la direction de Meaux. Nos deux uhlans paraissent n'en avoir cure, mais nous, nous nous demandons ce que peut bien signifier cette canonnade qui augmente d'intensité... » (2).

(1) Récit de M. Noël, maire de Noyon (*Revue hebdomadaire* du 16 février 1918).

(2) Extraits d'un carnet de notes (*Bulletin de l'Aisne* du 28 décembre 1916).

CHANTILLY — LE CHATEAU

Cette canonnade, c'est celle que Maunoury dirige contre von Kluck, au moment où la Ire armée allemande achève son grand mouvement tournant.

LES ALLEMANDS EN PICARDIE ET AUX PORTES DE PARIS

Suivons le grand mouvement tournant jusqu'à la mer. Dix jours auparavant, lorsque les divisions de cette armée se précipitaient vers l'Escaut, un régiment de pionniers était arrivé devant Orchies :

« 25 *août*. — A dix heures, départ pour Orchies, arrivée à 4 heures. On fouille les maisons. Tous les civils sont arrêtés. Une femme fut passée par les armes parce qu'elle ne s'arrêta pas au commandement de halte ! mais voulut fuir. Sur quoi, incendie de toute la localité. A sept heures, départ d'Orchies en flammes pour Valenciennes.

« 26 *août*. — Départ à neuf heures du matin vers l'entrée est de Valenciennes pour occuper la ville et retenir les fugitifs. Tous les habitants mâles de 18 à 48 ans sont arrêtés et expédiés en Allemagne » (1).

L'armée von Kluck envoie vers son extrême droite quelques patrouilles dans la région de Lille-Roubaix-Tourcoing, elle couvre Douai, Somain, Cambrai. Nous avons parlé de l'évacuation de Saint-Quentin, nous avons dit le passage des Allemands à Amiens. Ils sont sur la Somme. Voici le IIe corps qui combat, le 28 août, sur le plateau de Combles :

« Les Français, écrit le réserviste Fahlenstein, du 34e fusiliers, gisaient par tas de huit ou dix, blessés ou morts... Ceux qui étaient blessés grièvement et qui ne pouvaient plus se mettre debout, reçurent une balle de plus qui mit fin à leur vie. C'était d'ailleurs *l'ordre* que nous avions reçu ».

Par ordre ! Les récits des combattants allemands sont pleins de cet aveu.

En réalité, dans toutes les armées allemandes, on applique strictement la théorie de la guerre qui s'étale cyniquement dans le fameux manuel officiel de 1902, le *Kriegsbrauch im Land Kriege*, avec tout ce que l'orgueil et la volonté de destruction, la discipline collective et la bestialité de la race, peuvent apporter de haine et de barbarie dans l'exécution.

Le 29 août, vers huit heures du matin, cinq uhlans se dirigent vers la gare de Chaulnes ; der-

(1) *Les Violations des Lois de la guerre par l'Allemagne.*

rière eux, défile la 5e division du IIIe corps. Le général commandant la division arrive à la mairie; le curé lui est présenté; aussitôt, le général l'interpelle en français et, après s'être enquis des autorités civiles, lui dit : « Vous serez administrateur de Chaulnes. Vous avez bien fait de rester. Nous, pas méchants. Nous, faisons la guerre aux soldats, pas aux civils. » Là-dessus, le curé demande que les habitants ne soient pas inquiétés. « Ah! non, pas cela, réplique aussitôt le général. On nous traite de barbares, nous agirons comme des barbares. Deux heures de pillage dans les maisons de ceux qui ont fui ! » Vient l'heure du dîner du général et de son état-major, auquel le curé est obligé d'assister. Faisant allusion aux notes publiées par les journaux français, le général prononce : « Chaque jour de retard est une victoire pour nous ! » Grand éclat de rire, et le général s'écrie : « Monsieur le Curé, vous, Français, pas encore une seule victoire; vous toujours battus, et nous, dans cinq jours, à Paris. *Paris brûlé*; Poincaré *fousillé*, c'est lui avoir voulu la guerre, avoir poussé l'Angleterre à déclarer la guerre ».

Même attitude du commandement à Montdidier. Le 31 août au matin, un général descend de cheval, interpelle le maire, le menace de le faire pendre s'il ne fournit pas, sans délai, du pain, de la viande, 2.000 litres d'essence, un banquet de 150 couverts, 150 bouteilles de Moët et Chandon et 2.000 cigares (1).

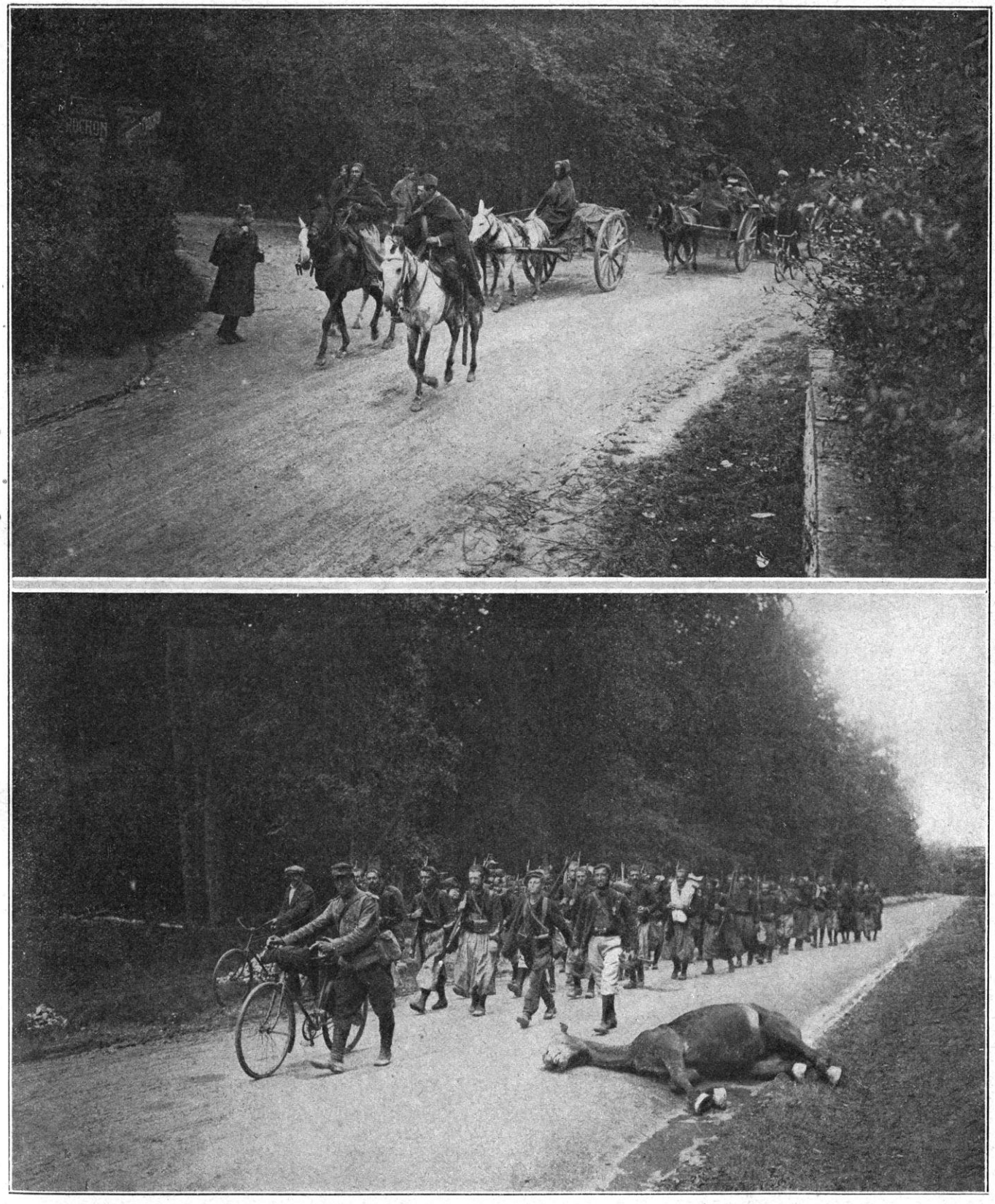
Le IVe corps de réserve descend vers Clermont pour atteindre la vallée de l'Oise. A Creil, son 32e d'infanterie de réserve trouve, le 3 septembre, le pont de l'Oise détruit; un soldat note sur son carnet : « A cause de quoi, les rues sont incendiées par nous et des civils fusillés (2) ».

Dans l'esprit des chefs, toute résistance à « l'invincible » armée allemande, avant l'arrivée sous Paris, ne peut être tolérée et impose des représailles. Il faut arriver à l'heure dite dans la capitale, on calcule les distances, les heures. les minutes. A Senlis, des officiers disent : 44 kilomètres; nous serons à Paris demain soir.

Le mercredi 2 septembre, l'arrière-garde française occupait encore Senlis et les environs; sept batteries étaient installées à l'est de la ville pour contrebattre celles de l'ennemi qui occupait Montepillon. Les troupes françaises devaient tenir jusqu'à midi. Après un duel d'artillerie, le repli s'exécuta; les Allemands suivirent, occupèrent Chamant, d'où ils arrosèrent Senlis d'obus, visant surtout et endommageant la cathédrale. A quatre heures du soir, un peloton de cavalerie allemande pénétra dans la ville et fut reçu à l'Hôtel de Ville par le maire, M. Odent. Celui-ci affirma que les derniers soldats français étaient en retraite sur la route de Paris. Or, à ce moment, des troupes allemandes, entrées d'un autre côté de la ville, parvenaient dans la rue de la République, se faisant précéder de civils pour se protéger contre les coups de fusil que, brusquement, des traînards français et marocains venaient de tirer. Immédiatement, M. Odent fut appréhendé avec six otages; dirigés sur Chamant, où se trouvait le quartier général allemand, les otages furent fusillés à dix heures du soir; M. Odent, souffleté, frappé, gardant une très noble attitude, subit le même sort. Dans la nuit, Senlis brûlait. « Les civils ont tiré sur nous, dit un officier d'état-major; nous allons faire de Senlis un nouveau Louvain. Demain, il n'en restera pas pierre sur pierre. » Ainsi Senlis était condamné. « Nous eûmes tout de suite, écrit le baron A. de Maricourt, l'impression que les Allemands voulaient frapper de terreur la grande banlieue avant de tenter le siège de Paris. » Notons, également, que c'est l'heure même où les colonnes allemandes reçoivent l'ordre d'obliquer définitivement vers le sud-est au lieu de continuer vers le sud et que le fait suivant est alors noté par un témoin :

« Dans la soirée du 2 septembre, l'avant-garde allemande qui s'installait à Senlis, dans les maisons préservées fut, en partie, rappelée à Chamant par l'état-major qui, lui-même, avait quitté l'hôtel du Grand-Cerf au

(1) Abbé Charles Calippe, *La Guerre en Picardie*.
(2) Bédier, *Les Crimes allemands*, p. 9.



SPAHIS ET ZOUAVES DANS LA FORÊT DE COMPIÈGNE

début de la bataille, emmenant M. Odent. A l'heure actuelle, on ignore encore les causes de la brusque retraite de l'avant-garde sur Chamant (1).

Quoi qu'il en soit, l'incendie allumé par l'ennemi dans la soirée détruisait une centaine de maisons ; une trentaine de civils furent massacrés par les soldats allemands ou carbonisés sous les ruines.

L'invasion est maintenant aux portes de Paris.

« C'EST LA GUERRE ! » « NOUS NE SOMMES PAS DES BARBARES ! »

L'histoire n'incrimera jamais assez sévèrement la prodigieuse aberration morale et intellectuelle qui a causé, chez le peuple allemand, les faits abominables de l'invasion en Belgique et dans le nord de la France. Les soldats allemands ont été résolument et volontairement « des Barbares ». L'insistance avec laquelle ils allaient au devant du reproche prouve qu'ils avaient conscience de le mériter. Ils mettaient parfois, à le braver, une féroce ironie, tel ce général qui disait au curé de Chaulnes : « Nous ne sommes pas des barbares ! » et qui, en même temps, donnait l'ordre de piller le village.

Une entreprise générale de sophistication de la morale publique et privée avait créé autour du peuple allemand, une atmosphère profondément viciée et dans laquelle, pourtant, il se plaisait à vivre. Son orgueil, ses passions grossières, sa soif de jouissance l'avaient fait prospérer dans cet air, pour tout autre, irrespirable.

Tandis que ces deux grands siècles, le XVIIIe et le XIXe, au moment où le progrès scientifique mettait aux mains de l'humanité des instruments d'une puissance inouïe, s'étaient appliqués à découvrir les principes d'un droit international et d'une morale publique universelle, tandis que les plus grands esprits et les plus nobles cœurs, avaient cherché, avec une obstination touchante, les moyens d'adoucir les rigueurs de la guerre, l'Allemagne, seule, avait pris résolument le contre-pied du progrès universel et elle avait ramené tout son système des rapports du soldat et du civil, en temps de guerre, à cette formule qu'Hindenburg empruntait à Nietsche : « Soyons durs ! ».

Machiavel était extrêmement démodé, même du temps de Frédéric II : Bismarck l'avait rajeuni. Et maintenant, les épigones se croyaient de taille à suivre et à dépasser les leçons du *Prince*. Bismarck, encore, à demi-reître, condottiere d'Etat, avait manié, comme une épée, une sorte de large paradoxe d'où parfois jaillissaient des éclairs : mais ses successeurs, affaiblis aux alcôves d'Eulenbourg, de quel bras épuisé ils prétendaient manier une arme si dangereuse et d'un tel poids !

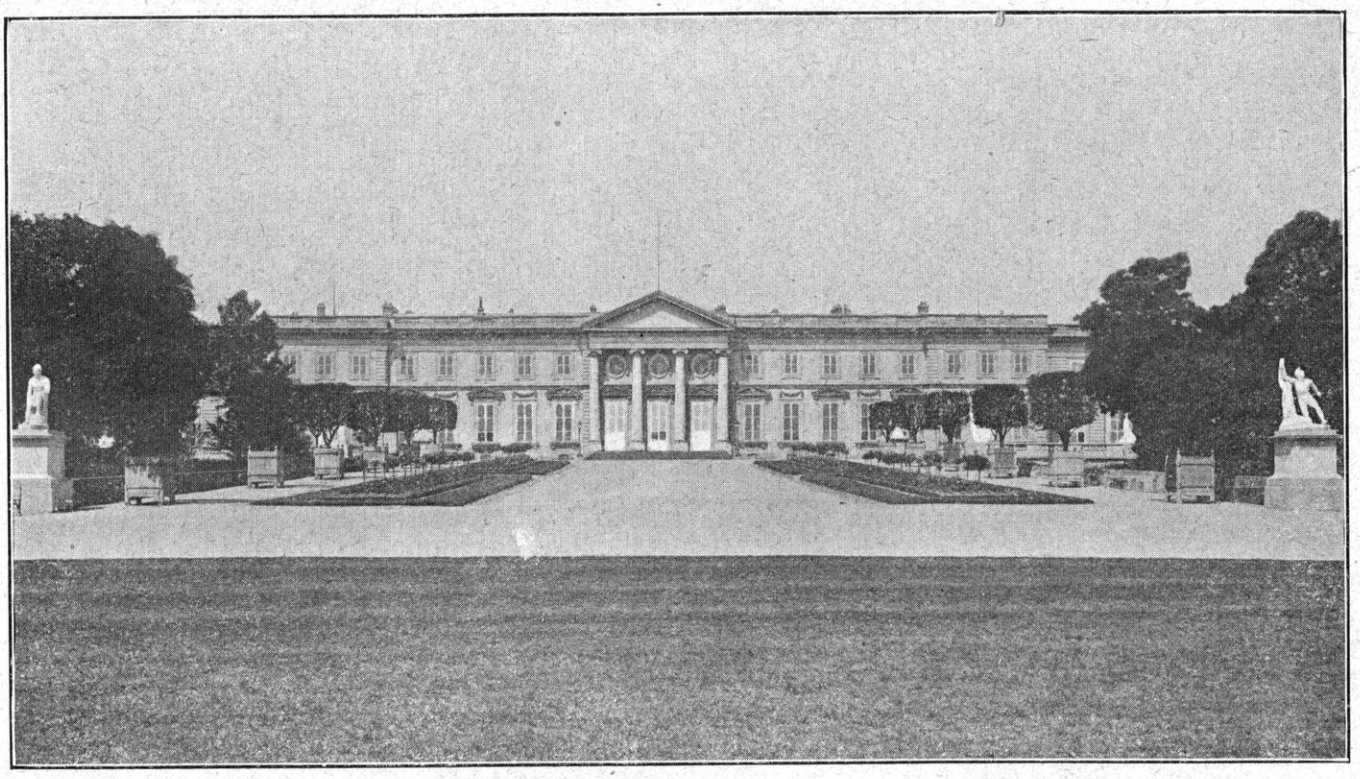
Bismarck lui-même y avait perdu ses forces et son temps : dans tout les sens du mot, il avait mal fini ; quarante ans écoulés, son œuvre était dans un tel état qu'une guerre nouvelle devenait nécessaire pour consolider ce que le « fer et le sang » n'avaient pu achever. Cette nouvelle guerre « machiavélique », on la déchaînait donc, sur le monde, et on était décidé à lui donner un caractère plus audacieux encore que celui imprimé par Bismarck à celles dont il avait été l'initiateur. Ces pygmées avaient juré de dépasser les travaux d'Hercule.

La morale internationale, le droit international, les pactes de La Haye, le respect des faibles, et des innocents, l'honneur des femmes, la vie des vieillards, des enfants, à quoi rimait tout cela ?

Des savants allemands, — tels Lamprecht, — avaient démontré que, dans l'histoire, c'étaient les Barbares qui avaient été les instruments de la Providence et de la Kultur immanente, puisqu'en somme, ils avaient eu raison de l'Empire romain. « Soyons donc des Barbares ! »

Nous avons dit, ci-dessus, les raisons de méthode et d'intérêt militaires qui avaient fait adopter, par le Haut Commandement allemand, le système de la terreur. Mais, il y a un calcul plus profond et plus satanique encore :

(1) Baron A. de Maricourt, *Le Drame de Senlis*, p. 94.



COMPIÈGNE — LE CHATEAU ET LE PARC

l'Allemagne était décidée *à braver l'univers*. On l'a bien vu, par la suite, quand la guerre des sous-marins se fut développée et quand Guillaume II, après en avoir longuement délibéré avec ses conseils, décida le torpillage du *Lusitania*. De même que pendant les mois d'août et septembre 1914, on avait prétendu frapper de terreur le paysan belge ou français, — le soi-disant « franc-tireur » — de même, en 1917, on concevait le dessein inouï de briser la résistance du monde par la peur. Ces étranges raisonneurs se vantaient d'être ainsi les protagonistes du « moindre mal ». Ne cessons de signaler une aberration, une intoxication aussi extraordinaires. Car l'avenir ne voudra pas admettre qu'elle se soit produite, et le cœur humain s'efforcera de s'en dégager comme d'un affreux cauchemar. Déjà, — la guerre à peine finie, — il faut faire un effort pour ne pas oublier !

Les Allemands comptaient bien sur cette indulgence de la vie, indifférente au passé, et qui, pour avancer, piétine les morts ; ils comptaient surtout sur la complicité de la victoire. Il se trouverait bien des Sybel, des Nietsche et des Lamprecht pour faire tout tourner à l'honneur du « peuple élu ». Et, en somme, le succès se justifie de lui-même : ceci faisait encore partie de la thèse.

Une seule perspective fut assez forte pour arrêter l'Allemagne et ses chefs : celle de la défaite entrevue. Je ne doute pas, qu'à partir de la bataille de la Marne, cette éventualité ne se soit obstinément glissée dans les calculs des grands chefs allemands ; pour les besognes cauteleuses, il y a toujours, dans ces intelligences étranges, un ressort caché prêt au travail. Donc, à partir du mois de septembre 1914, les grandes atrocités sont comme suspendues sur le front français : elles reparaissent, il est vrai, sous d'autres formes, en d'autres lieux, mais toujours à des moments où quelque événement heureux ramène une certaine foi dans la victoire. Le graphique de la cruauté est, en somme, celui de l'optimisme : quand Guillaume provoque les Etats-Unis d'Amérique, c'est qu'il croit que la guerre sous-marine l'a rendu maître de l'Angleterre.

Quelles seront les conséquences de ces terribles résolutions prises par l'Allemagne et par ses chefs d'attenter à toutes les lois humaines et divines ? Le tribunal des puissances victorieuses en décidera. L'Allemagne est sous leurs pieds ; Guillaume, tapi au fond d'un asile invraisemblablement proche de son propre pays, attend et tremble. Qu'il prenne donc le loisir de méditer les termes de la lettre qu'aux premiers jours de la guerre il écrivait à François-Joseph : « Mon âme se déchire, *mais il faut tout mettre à feu et à sang, égorger hommes, femmes, enfants et vieillards, ne laisser debout ni un arbre, ni une maison.* Avec ces procédés de terreur, les seuls capables de frapper un peuple aussi dégénéré que le peuple français, la guerre finira avant deux mois, tandis que si *j'ai* des égards humanitaires, elle peut se prolonger pendant des années. Malgré toute *ma* répugnance, *j'ai* donc dû choisir le premier système. »

La vengeance de la loi morale abominablement violée et flétrie s'en tiendra-t-elle à attendre le verdict de l'histoire ? Ou bien la rude logique des faits ira-t-elle empoigner dans son repaire le grand coupable et le frappera-t-elle de la peine qu'il mérite ?... On dirait que l'Humanité hésite, — peut-être à cause de la grandeur du forfait.

Du moins, est-il permis de conclure, après le bien pâle rappel de tant d'abominables crimes et de si atroces souffrances, que le calcul de ces hommes qui ont failli déshonorer l'humanité, n'a même pas réussi et, qu'après la faillite complète de la prétendue « Kultur », s'ils échappent au châtiment, ce sera seulement par la profondeur du mépris où ils sont tombés !

CHAPITRE XXXIV

LE GOUVERNEMENT A BORDEAUX LA FRANCE ET LE MONDE EN SUSPENS (30 août-5 septembre 1914)

Les premières batailles et l'invasion vues de Paris. — Paris menacé. — Le Gouvernement à Bordeaux. — Le pacte de Londres. — A la veille de la bataille de la Marne : Les alliés — Les neutres.

POUR ne pas scinder l'exposé des mouvements et des événements militaires qui ont précédé et préparé la bataille de la Marne, nous avons dû pousser leur récit jusqu'à la date du 5 septembre et même, en ce qui concerne les opérations de l'Est, jusqu'à la date du 11 septembre.

Ces événements terribles s'accomplissaient sur le sol de la France : les départements du Nord étaient envahis ; Paris était menacé ; les coureurs ennemis faisaient leur apparition jusqu'aux portes de la capitale ; le Haut Commandement allemand avait, nous l'avons vu, préparé, pour le 1er septembre, le raid de cavalerie, commandé par le général von der Marwitz, qui, partant de la forêt de Compiègne, avait ordre de pousser aussi loin que possible dans la direction de Paris et peut-être même de forcer l'entrée de la ville (1).

L'ÉMOTION A PARIS AUX PREMIÈRES NOUVELLES DE LA GUERRE

Le développement de ces faits était suivi avec une profonde émotion par le Gouvernement et par l'opinion. Paris se voyait directement visé. Certes, le public ne savait pas tout ; mais il lisait entre les lignes des « communiqués » où les nouvelles militaires lui étaient livrées si parcimonieusement ; et l'angoisse des grandes heures commençait à l'étreindre.

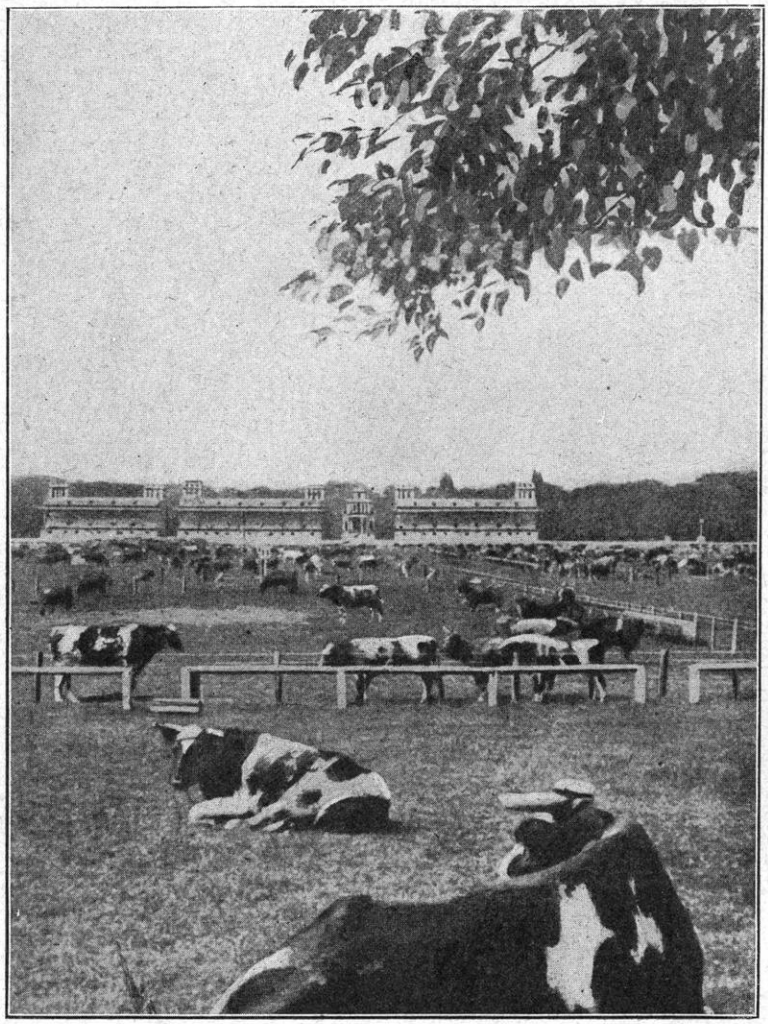
On avait annoncé, le 22 août, qu'une grande bataille était engagée « sur la vaste ligne allant de Mons à la frontière luxembourgeoise ». Et, de cette bataille, on ne parlait plus : le silence s'était fait soudainement. Le 24 août, un « aperçu d'ensemble » avait expliqué que nos troupes avaient reculé, que la frontière était franchie par l'ennemi et que la France devait, pendant quelque temps au moins, se tenir sur la défensive. L'invasion du territoire était annoncée en ces termes : « Certaines parties du territoire national souffriront malheureusement des événements dont elles seront le théâtre... Le courage de notre vaillante population saura supporter cette épreuve avec une foi inébranlable dans le succès final qui n'est pas douteux. » Le seul réconfort que l'on put donner au pays, en face de ces cruelles réalités, c'était le premier succès des armées russes et de l'offensive en Prusse Orientale. Bientôt, assurait-on, nos alliés menaceraient Berlin.

Cependant, les cris de victoire de l'Allemagne passant par les pays neutres, venaient frapper au cœur un peuple fier, qui, s'étant soulevé unanimement dans un enthousiasme patriotique,

(1) V. ci-dessus, t. VIII, p. 171.

avait atteint le sommet de la confiance et retombait aux bords de l'abîme. Ces contrastes qui bouleversaient les âmes, laissaient à peine son autorité à la raison. Certes, on s'était attendu à des alternatives longues et pénibles; on s'était répété : « Ce sera dur ! » Mais, tout de même, on n'était pas préparé à cela. *De la Somme aux Vosges*... on n'y voulait pas croire !

Pourtant, les faits étaient là, et ils se surchargeaient les uns les autres de jour en jour. Les soldats belges, venant de Namur, avaient, les premiers, traversé Paris pour regagner les formations du Nord. Paris entrait donc dans la bataille et devenait, en quelque sorte, la « gare régulatrice » de l'arrière. Puis, on eut nouvelle de l'arrivée dans la région de Versailles des régiments de cavalerie du corps Sordet (1). Parmi les officiers et les hommes, nombreux étaient les Parisiens. D'eux aux leurs et des leurs au public, les confidences se répandaient, rampaient dans le secret et s'exagéraient par ce secret même.



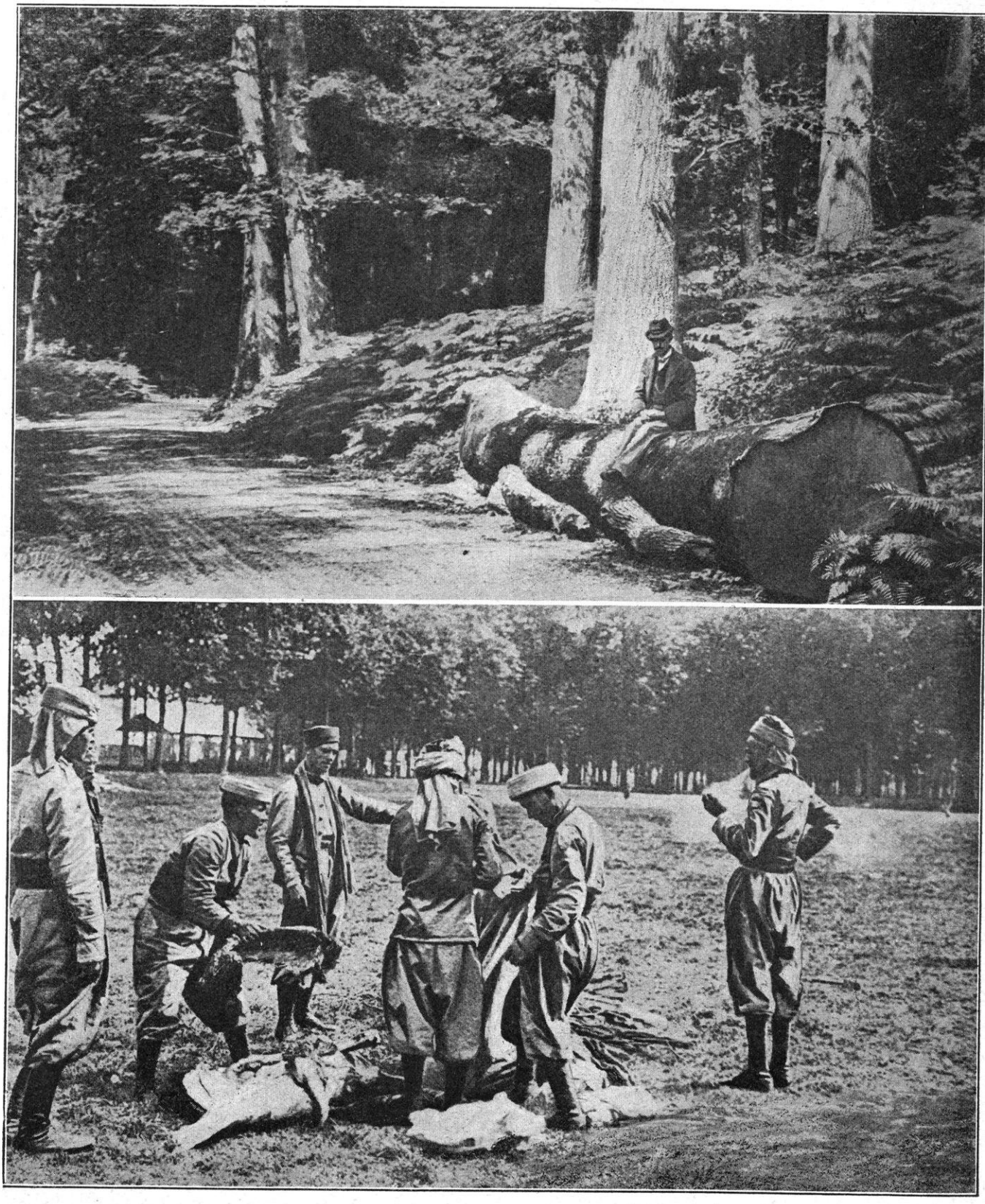
BÉTAIL POUR LE RAVITAILLEMENT DE PARIS
SUR L'HIPPODROME DE LONGCHAMP

Puis, ce fut l'arrivée des réfugiés : d'abord les Belges, puis les Français des départements du Nord. Ils restaient groupés aux abords des gares, dans les faubourgs, aux portes de la ville. On allait jusqu'à eux. Quel spectacle ! Familles dispersées, traînant avec elles les maigres épaves du foyer abandonné ; enfants cherchant leurs mères ; mères pleurant leurs enfants perdus; vieillards cacochymes pliés sur leurs pauvres baluchons ; privations inouïes, confusion de tout, désordre des âmes. Chacun avait son drame à raconter ; et, cela, dans ces étranges patois du Nord et de la Wallonie, sonnant comme une sorte de jargon barbare aux oreilles délicates du Parisien. Tristes hordes désemparées, ajoutant au désarroi général ! Comment s'y prendre pour les soulager ? On n'avait pas encore le savoir-faire de l'assistance ; on n'avait pas appris à souffrir en commun. Paris était si beau, si reluisant dans ces journées d'août, pleines de soleil, au début d'une guerre coïncidant avec l'époque des vacances... Et voici les brusques réveils et les terribles devoirs !

Un avertissement plus direct encore touchait Paris : à la date du 30 août et dans les premiers jours de septembre, des avions allemands survolaient la ville et jetaient des bombes : ils lançaient aussi des banderoles aux couleurs allemandes avec cette inscription : *Parisiens, rendez-vous ! Déjà nos armées sont devant la ville !*

L'effet moral cherché ne s'était pas produit : les victimes des bombes, des femmes, des enfants, avaient excité la pitié publique et

(1) V. ci-dessus, t. VIII, p. 162.



COMPIÈGNE. — UN COIN DE LA FORÊT, TURCOS AU REPOS

CAMP RETRANCHÉ DE PARIS
ET
ARMÉE MAUNOURY

5 Septembre 1914.

Echelle: 1/200.000

0 1 2 3 4 5 10 Km.

Forêt de Villers Cotterets

CAVALERIE SORDET

A.P.

Lagrange dess.

une sourde colère. L'ambassadeur des États-Unis, M. Herrick, avait procédé à une enquête pour attirer l'attention de son gouvernement sur ces violations des actes de La Haye. Déjà, le nom des États-Unis d'Amérique commençait à être prononcé.

Peu à peu, le caractère nouveau de cette guerre et la brutalité avec laquelle le militarisme allemand entendait la mener se manifestait. Ce n'était pas seulement les armées qui allaient combattre et souffrir : les peuples, les civils, les non-combattants, n'échapperaient pas à ses coups. L'odieuse innovation ou, plutôt, régression, à laquelle était décidée la « Kultur » allemande surprenait les dispositions douces, affables et humanitaires du peuple français.

S'il ne s'adaptait pas à cette rudesse soudaine des choses ; or, s'il ne se rendait pas compte qu'il avait affaire à un ennemi dénué de scrupules et capable de tout pour vaincre, si son âme fléchissait, il était perdu.

Au lieu de fléchir, cette âme se redressa. Ce fut la minute décisive, celle qui vit la première détente — et la détente spontanée — du ressort admirable qui, jusqu'à la fin de la guerre, devait tenir la France debout.

MAGNIFIQUE RESSORT DE LA FRANCE ET DE PARIS

Tombant de si haut, elle se releva avec tant de force et de souplesse qu'on s'aperçut à peine du choc et du rétablissement. Deux jours suffirent pour endurcir les molécules si sensibles de l'âme nationale et pour recouvrir celle-ci d'une cuirasse de sang-froid et de stoïcisme. Prenons ce travail sur le fait :

« 26 *août*. — Au frisson qui avait saisi la France quand on l'appela sur la frontière, elle avait cru à la victoire prochaine. Un système de communiqués, un peu puérils, ayant visiblement pour but « d'exalter son moral » et de « soutenir ses nerfs » l'entraîna vers de trop promptes espérances. Nous lui disions : « Ce sera dur », elle ne le comprit pas.

« Elle le croit, maintenant. Or, elle n'a pas fléchi pour cela. Elle aussi, commence à s'habituer au feu. Les grandes batailles de Sambre-et-Meuse viennent de lui apprendre ce que sera cette guerre : longue, sanglante et douloureuse. Et, pour exprimer toute ma pensée, on ne le lui dit pas encore assez. Il faut que tout le monde souffre.

« Eh bien ! on souffrira. C'est entendu : on n'aura pas raison, sans des semaines, ni des mois d'efforts et de patience, de cet ennemi redoutable. Il faut prendre le parti de connaître sa puissance pour savoir lui résister comme il convient. Les premiers succès de ses meilleures troupes ne sont nullement décisifs... Sur l'aire immense de la guerre, les raisons d'espérer se maintiennent : l'énergie des Belges, l'élan de nos troupes dans l'attaque, leur solidité dans la retraite, la supériorité de nos canons, les victoires des Serbes, l'entrée en ligne des Russes et, enfin, et surtout, la reconstitution morale de nos armées et de notre pays, que tant de fausses doctrines avaient affaiblis, énervés, tourmentés. En présence de la grave leçon des faits, le fond robuste du troupier et du citoyen se ressaisit. Merci à la guerre d'avoir restauré en nous l'esprit de guerre, fait non seulement de vaillance, mais d'endurance, de solidité et de ténacité (1). »

C'est à cette heure émouvante que la France prit le grand parti qui devait lui assurer finalement la victoire : on tiendra jusqu'au bout et, s'il le faut, on se battra jusque sur les Pyrénées. Il faut donner le temps aux alliés de se préparer et, à la victoire, de s'outiller. On a été surpris, c'est entendu. Eh bien, on s'arrangera pour gagner l'heure où la surprise changera de camp.

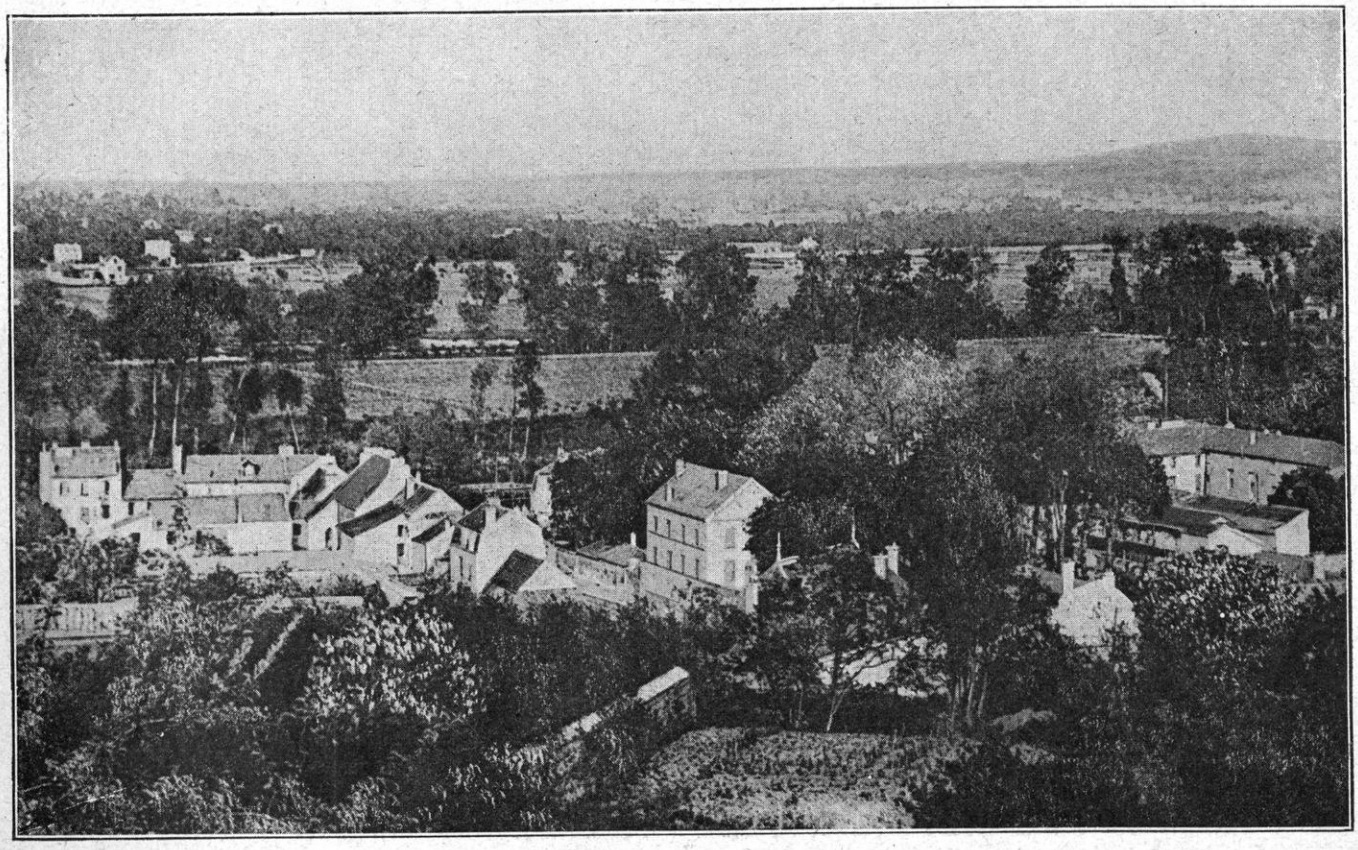
LE SORT DE PARIS

M. Viviani, Président du Conseil, conviait à 3 heures, le 25, les députés de Paris au ministère des Affaires Étrangères et s'expliquait ainsi sur la situation :

« ... Toutes les troupes sont maintenant ralliées, solides. Nous ne devons pas nous laisser décourager par un échec qui n'a rien de décisif. Les Russes avancent. Ils envahissent l'Allemagne. Nous n'avons qu'à tenir bon contre l'avalanche. Nous prenons toutes les précautions nécessaires. En prévision d'un siège, Paris est mis en état de défense. Rassurez donc l'opinion, rétablissez la confiance ébranlée peut-être par certains communiqués mal rédigés ou contradictoires. Le bureau officiel de la presse a manqué de sang-froid au ministère de la Guerre. Ne soyons pas nerveux (2). »

On avait été nerveux, en effet. Et, malheureusement, si on était obligé d'avouer le revers que subissaient les armées et le pays, on ne pouvait, en même temps, dévoiler ou seulement laisser deviner le grand espoir dépen-

(1) *Figaro* du 26 août 1914. *Psychologie de cette Guerre.*
(2) Henri Galli. *La Guerre à Paris*. in-8°, p. 153.



LE FORT DU MONT-VALÉRIEN VU DE MARLY

dant d'un grand secret, à savoir que si le général en chef avait donné l'ordre de reculer, c'était pour reprendre, à bref délai, avec des chances meilleures, l'offensive ; que la retraite, avec son terrible corollaire, l'invasion, était chose voulue ; et que Paris, qui paraissait abandonné à l'ennemi, serait défendu, de la seule façon dont il pouvait l'être efficacement, c'est-à-dire en rase campagne. Cette confiance, cette assurance, cet optimisme indomptables, peut-être le Gouvernement ne les avait-il pas perdus ; en tous cas, il n'avait aucun moyen d'en donner les véritables raisons au pays : celui-ci réagissait de lui-même, non pas sur des données plus ou moins précises, mais parce que son âme était forte.

Le Président du Conseil avait dit : « En prévision d'un siège, Paris est mis en état de défense... » Donc, on défendrait Paris ! La place de Paris représentait, en effet, dans l'ensemble de la résistance française, une base de la plus haute importance, en ne la considérant même qu'au point de vue militaire.

Nous avons dit que le plan initial du Haut Commandement allemand prévoyait un vaste mouvement vers l'ouest, longeant les bords de la mer, englobant Dunkerque et peut-être Calais et remontant de là le cours de la Somme pour tomber par Clermont et Beauvais, jusque sur la Basse-Seine, aux environs de Mantes. Ce même mouvement devait-il enserrer Paris et contourner le camp retranché au delà de Versailles par Maintenon et Rambouillet ?... Ce qui est certain, c'est que les avant-gardes allemandes s'étaient approchées des ponts de Mantes vers la fin du mois d'août, et que l'État-Major allemand avait donné l'ordre de couper les communications de Paris par voies ferrées avec le reste de la France. *Ces ordres étaient encore en voie d'exécution à la date du 2 septembre.* Cet ensemble de mesures se combinait très bien avec la conception d'un raid de cavalerie, muni d'artillerie, d'auto-canons et de mitrailleuses, essayant de pénétrer dans la ville et de s'emparer des principaux organes du Gouvernement. Du point de vue français,

cette même perspective impressionnante d'un raid sur Paris préoccupait certainement les conseils du Gouvernement dans les dernières heures du mois d'août, et avec raison, puisque le coup de main de von der Marwitz se déclanchait à la date du 1er septembre.

Quant au projet d'un siège en règle de Paris, c'était autre chose.

Von Kluck, ne disposant que de cinq corps d'armée, était-il en mesure, pour le moment, de s'établir devant Paris, de procéder à l'investissement, de développer un immense système de tranchées et de circonvallations et de prendre les dispositions que supposait une entreprise de si longue haleine, tandis que l'armée française restait derrière lui, maîtresse de ses décisions et de ses mouvements ? Si, comme nous le verrons, une telle conception a été, un moment, celle du Haut État-Major allemand, cela ne ferait que démontrer sa prodigieuse faiblesse intellectuelle, son manque absolu de coup d'œil et d'intuition militaires, de simple bon sens. Les circonstances, d'ailleurs, ne laissaient plus de liberté, à ce sujet, au général von Kluck. Le plan de Joffre le happait et l'entraînait vers la Marne. Les destinées de Paris devaient se jouer, fatalement, ailleurs que devant ses remparts.

M. MILLERAND SORTANT DU MINISTÈRE

C'était dans ce sens que s'exprimait une note officieuse parue dans *Le Temps* du 3 septembre :

« Les ouvrages fortifiés, disait cette note, constituent, autour de Paris, une immense forteresse dont l'investissement immobiliserait une forte partie de l'armée ennemie. Cet investissement serait une entreprise de très grande difficulté tant que nos armées tiendront la campagne... »

A l'appui de cette manière de voir, la situation de la place était ainsi décrite : « Autour de Paris existent trois lignes de défense. La première est l'enceinte que tout le monde connaît ; la seconde, la ceinture de forts qui existaient déjà en 1870. En avant des anciens forts, on a construit, depuis 1878, une troisième ligne de défense qui ne constitue pas une ligne continue d'ouvrages, mais, plus exactement, plusieurs forteresses.

En supposant que l'ennemi aborde la place par le nord, il se trouve en présence d'une très puissante organisation défensive appuyée, à l'ouest, à la Seine et couverte, au nord, par l'Oise : au centre, est la forêt de Montmorency.

Des ouvrages permanents complètent et consolident ce puissant appareil de défense qui réside surtout dans la configuration du sol (on pourrait le comparer à ce que fut la région fortifiée de Douaumont-Vaux dans la défense du camp retranché de Verdun). Ces ouvrages permanents sont : le fort de Cormeilles, couvert par la redoute de Franconville ; à ces deux ouvrages sont annexées une deuxième redoute,

LES PARISIENS REGARDENT UN TAUBE SURVOLANT PARIS

celle des Cotillons et toute une série de batteries. Le commandement de 150 mètres que la hauteur de Cormeilles exerce sur la Seine et la raideur des pentes ajoutent un élément important de résistance à ce premier groupe d'ouvrages.

Les ouvrages de Cormeilles sont séparés de la forêt de Montmorency par le val d'Ermont, qui est battu par Cormeilles et par les forts de Montlignon et de Montmorency, placés sur la lisière sud-ouest de la forêt.

Et voici qui complète encore cette zone difficile : au nord-ouest de la forêt, est établi le fort de Domont ; sur une butte boisée, un peu en avant, le fort d'Ecouen avec deux batteries annexes et, en descendant vers le sud, le fort de Stains et la batterie de la butte Pinçon. Cette redoutable forteresse, selon l'expression même de la note, venait d'être renforcée par toute une série de fortes batteries, de tranchées, d'abatis de réseaux en fils de fer, contre toute tentative d'enlèvement de vive force.

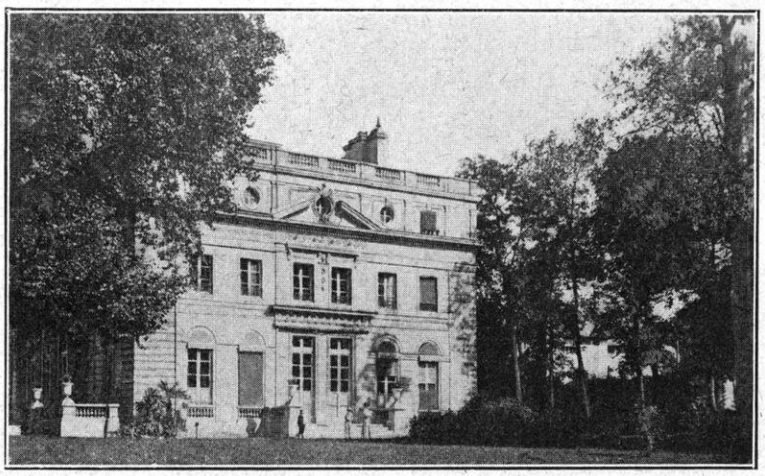
Un autre secteur de la défense comprenait la région en avant (c'est-à-dire à l'est) de Saint-Denis. De ce côté, il existe une plaine basse, la plaine du Bourget, qui pourrait fournir un passage à l'ennemi : mais on peut tendre des inondations sur cette plaine par les eaux de la Morée et du Crould. En outre, la plaine est battue par les feux des ouvrages de Stains et de la butte Pinçon au nord, par ceux des ouvrages de Vaujours, au sud.

Le fort de Vaujours et celui de Chelles barrent le passage entre le canal de l'Ourcq et la Marne.

Le passage d'entre Marne et Seine qui, vraisemblablement, serait le premier abordé par un ennemi venant de l'est, est extrêmement fort et puissamment défendu : en amont de Chelles, sont établis les forts de Villiers, Champigny, Sucy et Villeneuve-Saint-Georges. En

arrière, la Marne, de Chelles à Charenton, forme un obstacle très sérieux contre toute tentative de vive force. Comme on l'a fait autour de Montmorency et de Vaujours-Chelles, on a renforcé la défense fixe par de nombreuses batteries, des abatis, des tranchées, des réseaux de fils de fer utilisant (comme sur le Grand-Couronné de Nancy) les moindres replis de terrain : et on travaillait encore à développer des travaux de même nature, c'est-à-dire des travaux de campagne et, par conséquent, mobiles, tout autour du camp retranché de Paris.

Entre la Seine et Palaiseau, la plaine ne présente aucun ouvrage permanent : c'est que la défense n'en exige aucun. L'ennemi ne pourrait aborder ce passage sans avoir forcé les ouvrages latéraux, et, comme les fortifications d'avant 1870 sont absolument à l'abri d'un coup de force, il tomberait forcément dans un cul-de-sac.



MONTMORENCY. — L'HOTEL DE VILLE

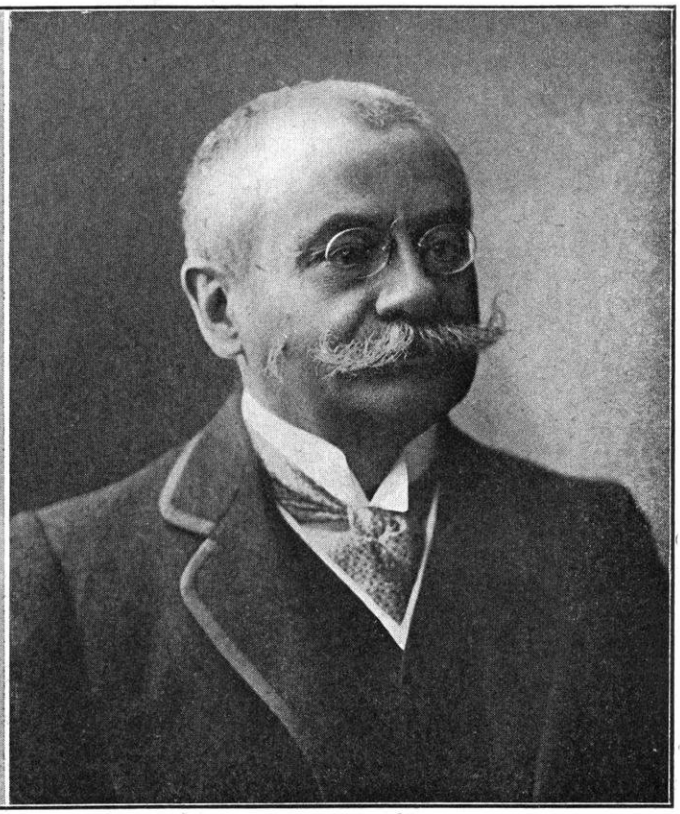
Enfin, entre Versailles et Saint-Germain, Paris est protégé par la forêt de Marly. C'est un réduit de toute solidité, enveloppé qu'il est d'un chapelet de petits forts avancés combinés avec l'ouvrage principal du Trou-d'Enfer. En arrière de ce groupe d'ouvrages, se développe la crête fortifiée du Mont-Valérien qui n'a rien perdu de sa valeur. »

Comme il résultait d'un tel exposé, le siège en règle de Paris eut nécessité, tout d'abord, un matériel énorme, et c'eut été une entreprise colossale et de longue haleine rien que d'amener ce matériel à pied-d'œuvre. Von Kluck pouvait-il aborder seulement la place avec une armée de 3 ou 400.000 hommes épuisés par des combats extrêmement durs, des marches accablantes et qui arrivait à bout de souffle aux pieds des forts, n'ayant amené avec elle que le minimum d'artillerie lourde et de munitions ?

Le périmètre des forts de Paris est de 150 kilomètres ; ils sont en moyenne à 12 kilomètres de l'enceinte et protègent la ville contre un bombardement, avec des pièces de campagne. Pour attaquer cette énorme circonférence armée, ne fut-ce que sur un point, il eut fallu sacrifier en masse des troupes plus vigoureuses et en meilleur état, certes, que ne l'étaient celles qui avaient combattu à Charleroi et à Guise. Même le sacrifice admis, ces troupes il fallait les avoir et il fallait avoir les moyens de les protéger contre toute entreprise venant du dehors.

Or, Joffre disposait de 2 millions d'hommes : rien qu'en se retournant, il eut écrasé l'armée assiégeante sur les murs de la place. Rappelons ici que les effectifs mobilisés comprenaient, le 15 août, 92.838 officiers et 3.781.000 hommes. Quand à l'armée allemande, répartie sur le vaste espace de Nancy à Pontoise, elle avait assez à faire rien qu'à tenir en respect le formidable adversaire qui l'avait battue en Lorraine et à Guise et qui, après une retraite calculée, loin de reculer davantage, se préparait, maintenant, à se retourner et à tomber sur elle du haut de l'hémicycle de Seine.

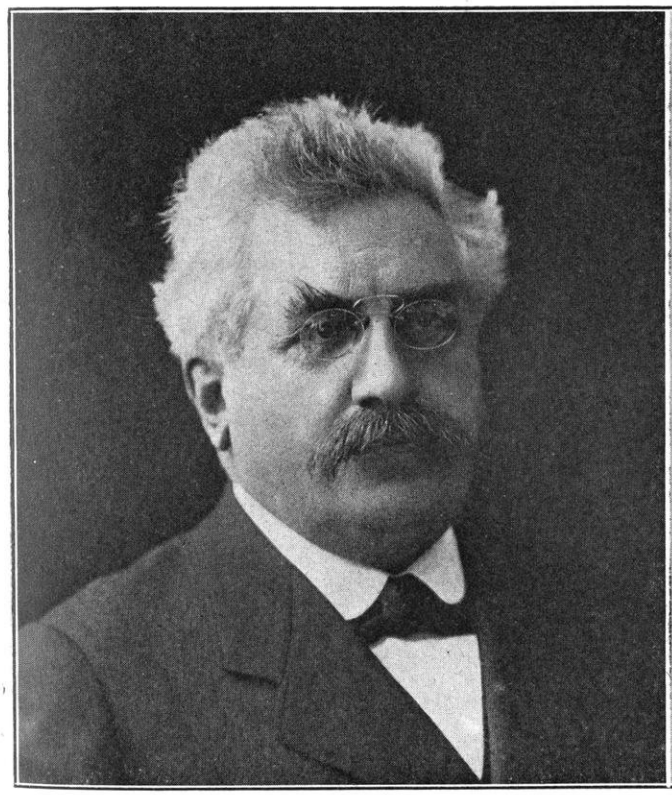
Ces considérations avaient, certainement, été pesées par l'autorité militaire française : c'est ce qui explique que, dans les documents qui expriment sa véritable pensée, il n'ait jamais été fait allusion à la défense de Paris que comme fonction de la bataille générale en préparation. Comme nous l'avons vu, le général Joffre avait, à ce point de vue, une préoc-

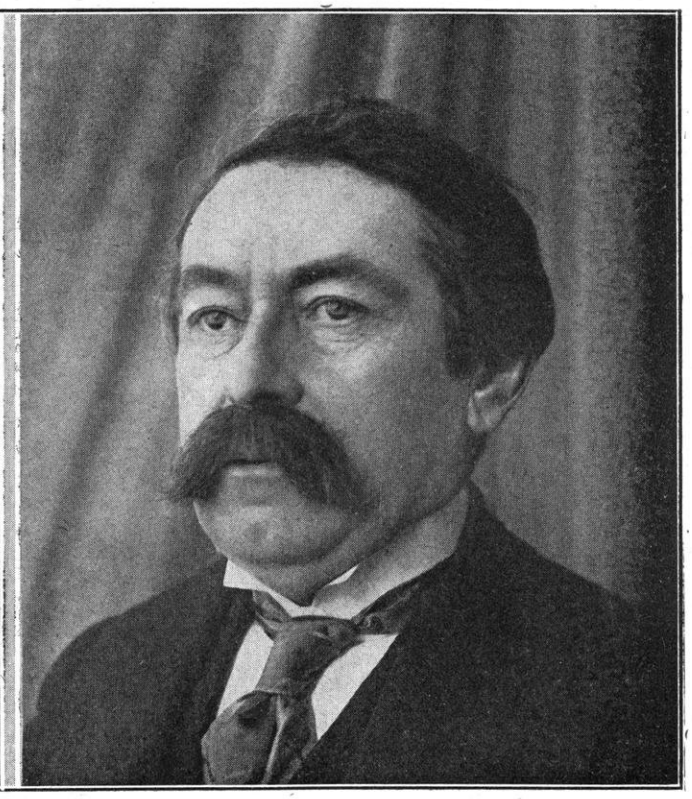


(Photos Manuel.)

M. VIVIANI
PRÉSIDENT DU CONSEIL

M. DELCASSÉ
MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES





M. MILLERAND
MINISTRE DE LA GUERRE

M. A. BRIAND
MINISTRE DE LA JUSTICE

cupation suprême : ne pas perdre ses liaisons avec le camp retranché pour pouvoir lui demander, à l'heure opportune, l'intervention active et offensive, qu'en raison même de sa puissance, il devait apporter dans la bataille. En un mot, Paris devait se défendre, *non pas passivement*, mais *activement*, tandis que l'armée entière livrerait pour lui et avec lui, la bataille du golfe de Seine.

LE NOUVEAU CABINET VIVIANI. VUES DU GOUVERNEMENT

Cependant, le gouvernement avait, comme il était de son devoir strict, d'autres préoccupations.

D'abord, il avait dû prendre le parti de se transformer lui-même. La France entière avait compris que l'heure était venue de constituer un nouveau ministère, ayant, à la fois, plus de relief et plus d'autorité. En l'absence des Chambres, une telle transformation devait tendre à élargir les bases de la combinaison gouvernementale qui allait assumer les lourds devoirs de la Défense Nationale. De même que, dans l'ordre militaire, le général Joffre avait dû écarter des chefs qui n'avaient pas réussi ou ne s'étaient pas conformés exactement à ses directions, de même, dans l'ordre civil, le personnel devait être adapté plus étroitement aux nécessités d'une heure si critique.

Le 26 août, le ministère était remanié.

Le Président du Conseil, M. Viviani, qui prenait l'initiative de ce changement, s'en expliquait en ces termes, dans une lettre adressée au Président de la République :

« Dans les circonstances que le pays traverse, il m'a paru nécessaire d'élargir les bases du ministère que je présidais. J'ai réuni mes collègues en Conseil de Cabinet et, après les avoir remerciés tous du dévouement patriotique avec lequel ils avaient accompli leur rôle difficile, je leur ai fait part de mon désir en leur exposant que je vous permettais, par l'offre de ma démission, de charger une personnalité politique de l'œuvre que je définissais. Ils ont bien voulu accepter les raisons que je faisais valoir et j'ai l'honneur de vous remettre, avec ma démission propre, celle du Cabinet. »

Le Président de la République chargeait immédiatement M. Viviani de constituer un cabinet nouveau et il était composé de la manière suivante :

	MM. :
Présidence du Conseil.	René Viviani
Vice-présidence du Conseil et Justice. . .	Briand
Intérieur	Malvy
Affaires étrangères . .	Delcassé
Guerre	Millerand
Marine	Augagneur
Colonies	G. Doumergue
Commerce	Thomson
Finances	Ribot
Travaux publics . . .	Marcel Sembat
Agriculture	Fernand David
Instruction publique .	Albert Sarraut
Travail	Bienvenu-Martin
Ministre sans portefeuille	Jules Guesde

Six nouveaux membres entraient dans le Cabinet et remplaçaient : MM. Messimy, Noulens, R. Renoult, Raynaud et Couyba : c'étaient MM. Briand, Ribot, Delcassé, Millerand, Sembat et Jules Guesde, celui-ci sans portefeuille.

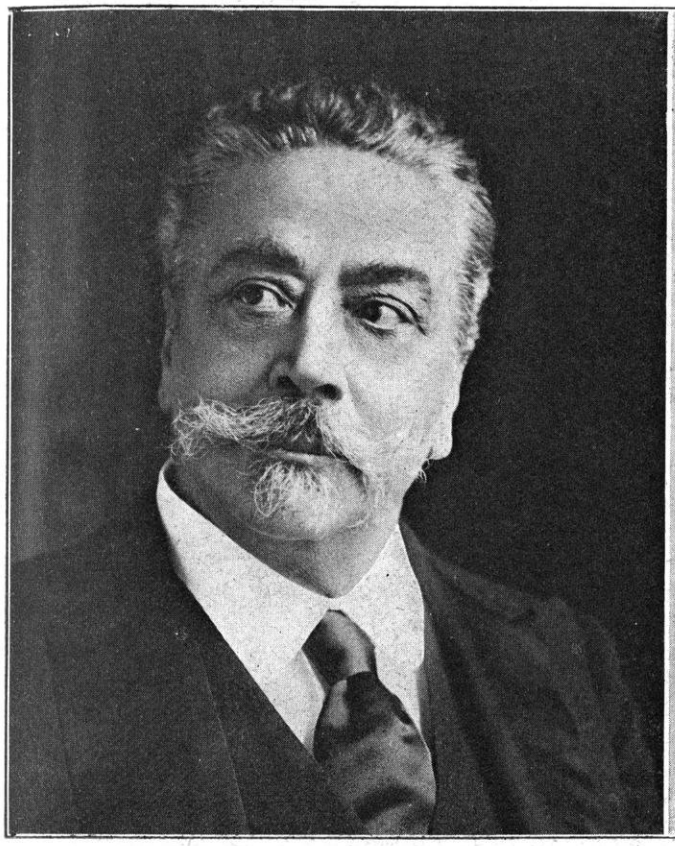
La caractéristique du mouvement, outre la haute valeur parlementaire et technique de plusieurs des nouveaux membres du Cabinet, était de faire largement la place à l'élément socialiste par l'introduction de MM. Marcel Sembat et Jules Guesde.

L'Humanité publiait la note suivante :

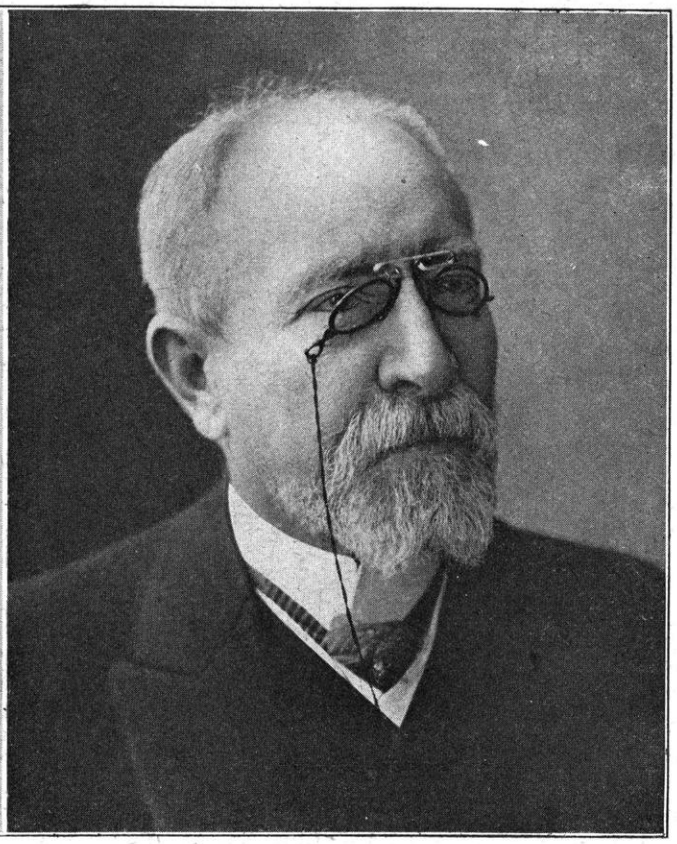
« A l'heure grave du péril, le groupe socialiste au Parlement a décidé d'autoriser nos camarades Jules Guesde et Marcel Sembat à prendre place dans ce Gouvernement de Défense Nationale. Le groupe socialiste n'a pas cru pouvoir écarter les responsabilités que lui créent les circonstances aussi bien que son autorité accrue dans le pays... »

Ce concours était, certainement, une force ; mais le ministère ne représentait pas, tant s'en faut, « l'Union sacrée ».

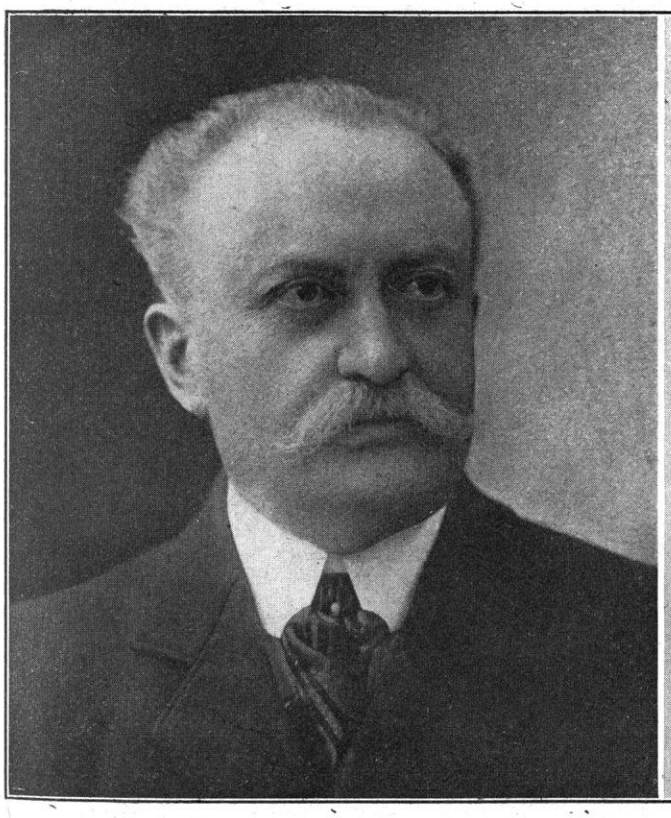
La première tâche du nouveau cabinet était de pourvoir aux besoins urgents de la Défense Nationale. M. Millerand adressait au général



M. THOMSON
MINISTRE DU COMMERCE



M. BIENVENU-MARTIN
MINISTRE DU TRAVAIL



M. AUGAGNEUR
MINISTRE DE LA MARINE

M. G. DOUMERGUE
MINISTRE DES COLONIES

Joffre, commandant en chef le groupe des armées de l'Est, la lettre suivante :

« MON CHER GÉNÉRAL,

« Au moment où je reprends la direction du ministère de la Guerre, je veux que mon premier acte soit pour envoyer aux troupes qui combattent sous vos ordres et à leurs chefs le témoignage de l'admiration et de la confiance du Gouvernement de la République et du pays.

« La France est assurée de la victoire parce qu'elle est résolue à l'obtenir. A votre exemple et à celui de vos armées, elle gardera, jusqu'au bout, le calme et la maîtrise de soi, gages du succès.

« Soumise à la discipline de fer qui est la loi et la force des armées, la nation, tout entière levée pour la défense de son sol et de ses libertés, a accepté, d'avance, d'un cœur ferme, toutes les épreuves, même les plus cruelles. Patiente et tenace, forte de son droit, sûre de sa volonté, elle tiendra.

« Je vous donne l'accolade.

« A. MILLERAND. »

LES PARISIENS ATTENDENT LES NOUVELLES

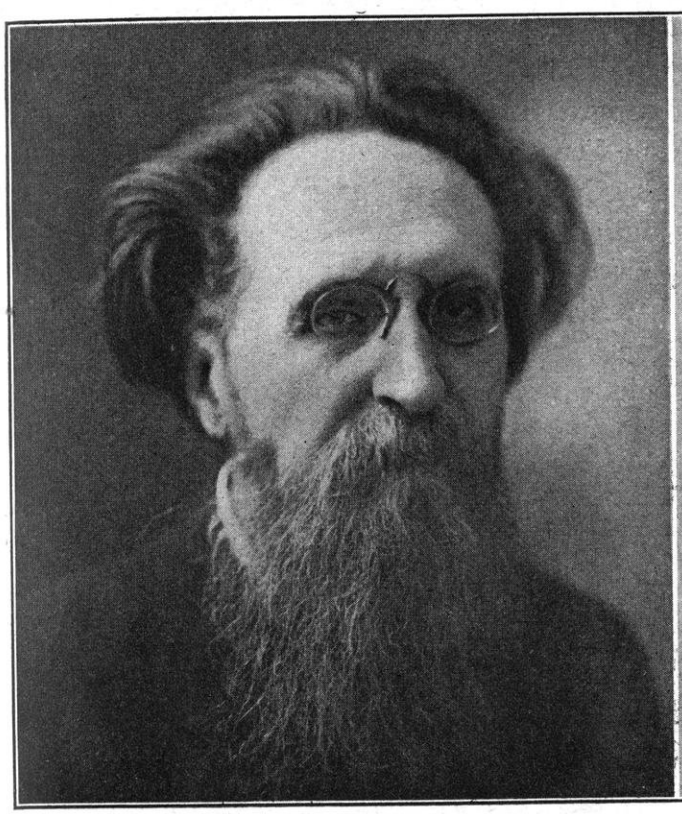
Le nouveau ministre de la Guerre avait immédiatement une entrevue avec le général Joffre et celui-ci lui faisait part de son plan pour une prochaine offensive et des raisons d'espérer.

A cette date du 29 août, la retraite était en voie d'accomplissement selon les prescriptions de l'instruction générale du 25 août ; la bataille de Saint-Quentin-Guise venait d'être engagée, la bataille de la Meuse s'achevait avec succès ; déjà, en Lorraine et sur le Grand-Couronné les événements tournaient favorablement. A qui envisageait les choses de sang-froid, la partie était loin d'être perdue ; les troupes d'Algérie, les éléments des dépôts, les nouvelles formations territoriales, les divisions que la neutralité bienveillante de l'Italie permettaient d'appeler de la frontière des Alpes et de la région lyonnaise arrivaient et renforçaient les corps de l'armée Joffre reprise en mains et reconstituée. Cette perspective d'une nouvelle et prochaine bataille pour la défense de Paris, soit en avant du massif de Saint-Gobain, soit en arrière, était le grand réconfort du nouveau gouvernement à l'heure où il prenait la direction des affaires publiques.

Cependant, une autre question de la plus haute urgence se posait : le Gouvernement devait-il s'enfermer dans Paris pour partager le sort de la capitale, ou bien, au cas où la lutte se prolongerait sur d'autres parties du territoire national, devait-il quitter Paris ?

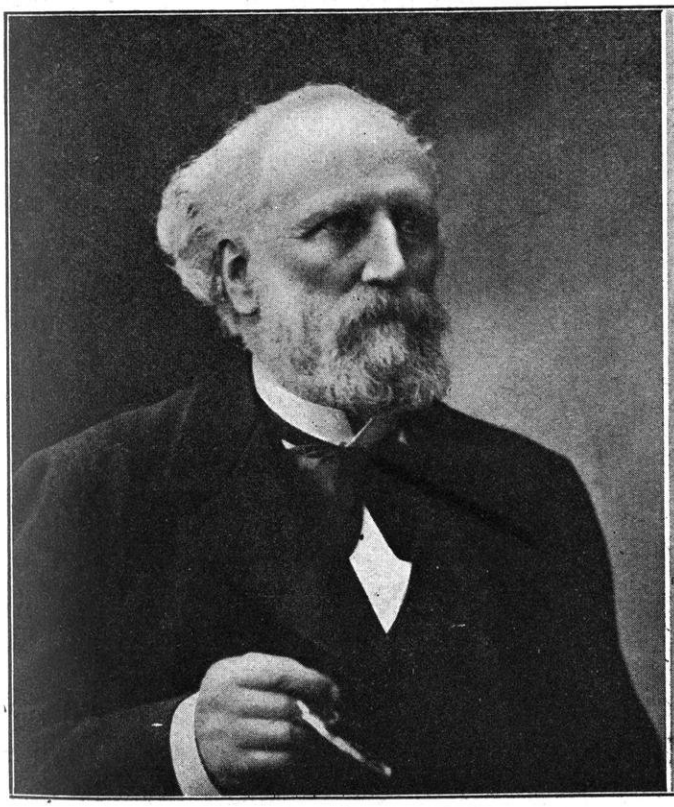
Tel fut l'objet des délibérations anxieuses du nouveau Cabinet, dès qu'il fut constitué. Le 29, le bruit courait déjà dans les couloirs de la Chambre que sa résolution était prise et qu'il quitterait Paris : « Il serait insensé, disait-on, d'exposer la ville à l'incendie, à la destruction, au massacre... » Paris, ajoutait-on, ne se trouve pas en état de soutenir un siège. Le généralissime se refuse à lier le sort de l'armée au sort de la capitale. Déjà, le Gouvernement fait ses malles pour se rendre à Bordeaux... » Ces bruits divers qui ne répondaient pas exactement à la réalité, ajoutaient à l'émotion générale ; le public tâtonnait parmi les alternatives obscures de ce qu'on disait, de ce qu'on faisait et de ce qu'il croyait deviner.

Un exposé de la situation militaire émanant de M. Millerand est publié le 1er septembre et donne au public les raisons très sérieuses qui doivent confirmer sa confiance : « En résumé, conclut le document officiel, à notre droite, après les échecs partiels, nous avons pris l'offensive et l'ennemi recule devant nous ; au centre, nous avons eu des alternatives d'échecs

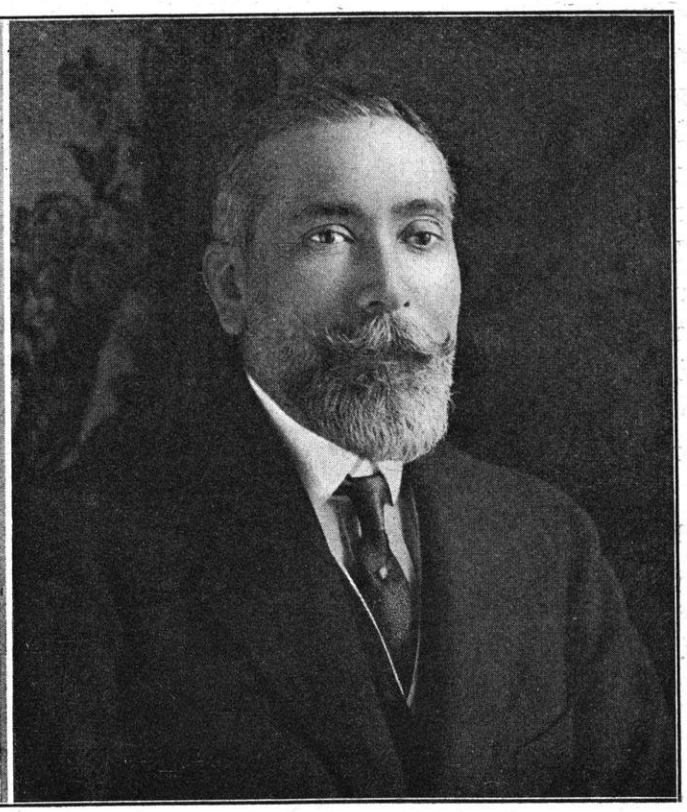


M. J. GUESDE
MINISTRE SANS PORTEFEUILLE

M. M. SEMBAT
MINISTRE DES TRAVAUX PUBLICS



M. RIBOT
MINISTRE DES FINANCES



M. R. RENOULT
MINISTRE SANS PORTEFEUILLE

et de succès, mais la bataille générale est de nouveau engagée (Rethel et Guise) ; à gauche, par une série de circonstances qui ont tourné en faveur des Allemands et malgré des contre-offensives heureuses, les forces franco-anglaises ont dû céder du terrain. Nulle part encore, nos armées, malgré quelques échecs incontestables, n'ont été réellement entamées, L'état moral de la troupe reste excellent, malgré les pertes considérables subies, immédiatement compensées par les envois des dépôts. »

Le même jour, on annonçait que le ministre de la Guerre avait visité la région nord-est du camp retranché de Paris *en compagnie du nouveau gouverneur militaire de Paris, le général Galliéni.*

« On défendait Paris », c'était la première déduction à tirer de ces diverses communications, et la seconde était que le Gouvernement ne resterait pas dans la capitale.

« Le 31 août, à 7 h. 1/2 du soir, le Président du Conseil, M. Viviani, donna audience aux députés de la Seine, lesquels réunis d'urgence, avaient élu, pour les présider, un homme universellement estimé et de haute autorité, M. Denys Cochin, de vieille famille parisienne, ancien combattant et médaillé militaire de 1870. Nous avons relaté cette entrevue (1). Les déclarations du Président du Conseil se résument en trois phrases : « Soyez sûrs que tant qu'un de nos départements restera libre, la guerre continuera »; « Paris sera défendu »; « le Gouvernement va se transporter à Bordeaux. »

LE DÉPART POUR BORDEAUX Sur ce dernier point, la délibération du Conseil des ministres avait été certainement influencée par la connaissance des plans du général Joffre et par une étude exacte de la situation militaire.

Dès le 31 août, c'est-à-dire une fois connus les résultats de la bataille de Guise, cette situation s'était visiblement améliorée. Non seulement l'ennemi n'était pas invincible, mais il paraissait, tout au moins, hésitant : on venait d'apprendre que la manœuvre ayant en vue l'encerclement de la capitale était, sinon abandonnée, du moins en voie de transformation.

Nous avons dit, ci-dessus, qu'au cours de la bataille de Guise, von Bülow avait dû appeler von Kluck à son secours et que celui-ci avait commencé, dès la nuit du 31 août au 1er septembre, à « raccourcir son front », ce qui l'avait amené à renoncer brusquement à la marche vers l'ouest pour se porter à l'est en laissant le camp retranché de Paris à sa droite. Ce partipris nouveau et d'une importance si considérable, notamment pour le sort de Paris, n'avait pas échappé au général Joffre. Des renseignements très précis lui étaient parvenus à ce sujet, notamment de la division de cavalerie Buisson (1), dès le 1er septembre sur le « tête-à-queue » des divisions allemandes engagées sur la Somme et sur l'Oise, et il avait lui-même porté d'urgence, *le 1er septembre,* ces faits importants à la connaissance du Gouvernement.

Par cette communication, on avait appris que la direction prise par les colonnes ennemies *les éloignait un peu de Paris,* ce qui pourrait donner quelque répit. Le général n'en estimait pas moins nécessaire que le Gouvernement s'éloignât de la capitale sans aucun retard : étant donné le rôle assigné au camp retranché de Paris dans la bataille générale, il était nécessaire qu'il fut compris dans la zone des armées.

C'est sur l'ensemble de ces données que le Gouvernement avait délibéré et pris ses déterminations.

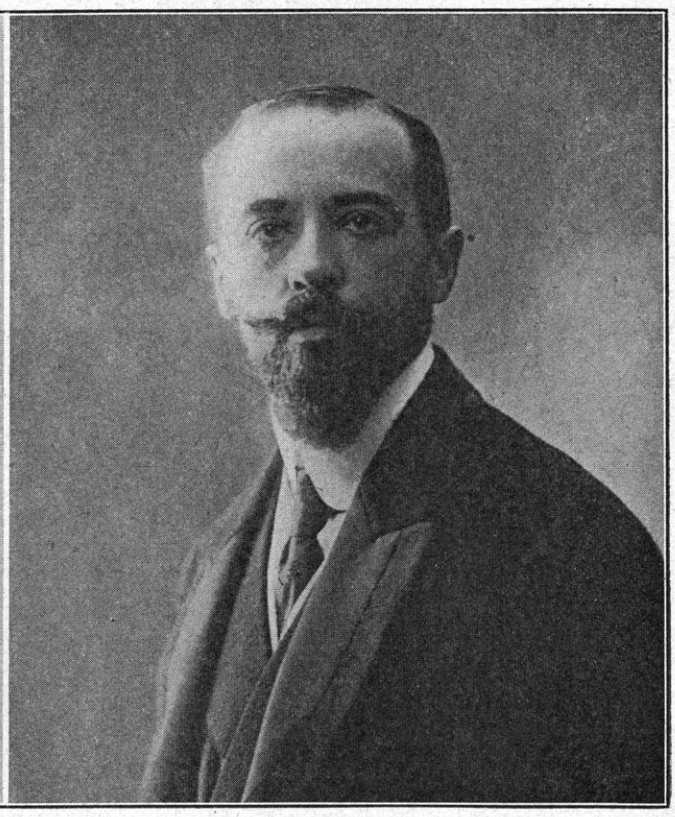
L'exemple de 1870-71 pesait certainement d'un grand poids au moment où Paris était de nouveau en grand péril.

Ce souvenir n'était pas si éloigné qu'il ne put être évoqué par plusieurs des hommes qui venaient de prendre place dans le Conseil des ministres. Il était inscrit dans l'histoire comme

(1) V. t. VIII, p. 174.

(1) V. ci-dessus, t. VIII, p. 190.

M. MALVY
MINISTRE DE L'INTÉRIEUR



M. A. SARRAUT
MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

une tradition remontant à Thiers et à Gambetta :

« Les origines du Gouvernement de la Défense Nationale lui avaient fait commettre une de ses fautes les plus graves. Au lieu de laisser Paris menacé d'investissement se défendre et d'aller en province pour y organiser la défense, il se laissa enfermer dans une forteresse assiégée, n'envoyant, tout d'abord, à Tours, qu'une délégation sans autorité et sans prestige. On a dit que tous les membres du Gouvernement voulaient partager le péril commun et que, quitter Paris, c'était le livrer à l'anarchie : le premier devoir d'un Gouvernement, ce n'est pas de combattre, mais de gouverner. *On eût pu laisser le commandement de la place assiégée à un général dont l'autorité eût été probablement moins discutée.*

« Peut-être eût-on ainsi évité la journée du 31 octobre, l'échec de l'armistice négocié par M. Thiers et, plus tard, le drame de la Commune. Qui sait ? Libre de ses mouvements, M. Jules Favre eût peut-être ému l'Europe à la Conférence de Londres ?

« Quant à la province qui, dans le péril commun, offrait encore les ressources nécessaires pour prolonger la lutte, elle se fût groupée, sans difficulté, autour d'un Gouvernement qui se fût rapproché d'elle.

« Paris assiégé, le Gouvernement enfermé, c'était le pays livré au hasard de l'improvisation et au caprice des événements. *C'est une leçon qui doit se dégager de ces faits poignants : le Gouvernement d'un peuple qui lutte pour son existence, doit être libre ; dût-il reculer dans la dernière province ou même passer la frontière, il ne doit pas s'exposer aux fièvres obsidionales ni se laisser acculer aux capitulations* (1) ».

Ces raisons étaient encore valables pour 1914 et elles étaient d'autant plus fortes que la France comptait des alliés puissants déterminés à lui apporter leur appui « jusqu'au bout », selon le mot décisif et engageant son peuple, son Gouvernement et sa dynastie, que le roi Georges d'Angleterre venait de jeter dans la balance. Le Gouvernement français devait, à tout prix, rester en contact avec le monde puisqu'il s'adressait au monde pour l'aider à défendre la cause de la justice universelle ; surtout, il ne devait, à aucun prix, perdre le contact avec la force de la nation, c'est-à-dire l'armée de Joffre qui, quoique éprouvée par les premiers combats, n'avait subi aucun désastre pareil à celui de Sedan ou de Metz et qui manœuvrait pour reprendre l'avantage.

(1) Gabriel Hanotaux. *Histoire de la France contemporaine* (1904), t. 1, p. 16.

A aucun prix, non plus, il ne fallait fournir à l'ennemi une occasion de finir la guerre brusquement sur le front occidental. Tel était son dessein, tel était son espoir. Il avait tout sacrifié à cette manœuvre d'ensemble : abattre la France d'abord, pour se retourner ensuite vers la Russie et, enfin, vers l'Angleterre. Si le Gouvernement français restait à 50 kilomètres de son emprise, peut-être se fût-il lancé dans une de ces aventures folles qui, parfois, réussissent en vertu de leur audace même. En tous cas, il n'avait pas abandonné l'idée de l'investissement. Pourquoi lui laisser la tentation de « cueillir » Paris et la France d'un coup de filet, ou même de recourir à une sorte de chantage en entreprenant (comme le bruit en courait) de détruire la ville quartier par quartier ?

Ces diverses suppositions n'étaient peut-être pas fondées tout à fait sur la réalité des choses et ne s'adaptaient déjà plus au cours des événements militaires pour ceux qui en connaissaient le secret. Mais n'était-il pas plus sage de parer à un risque, fut-il atténué ?

Pour que Paris fût libre d'entrer dans la bataille, il y avait tout intérêt à l'alléger de toutes les responsabilités qui n'étaient pas exclusivement des responsabilités stratégiques.

Ces raisons et d'autres, sans doute, avaient décidé le Gouvernement. La résolution définitive avait été prise, le 1er septembre, dans un Conseil des ministres sur lequel quelques renseignements, qui, dans leur donnée générale, paraissent assez invraisemblables, ont été publiés.

« A l'Élysée, c'était, tout ensemble, la consternation et la fièvre. M. Viviani, Président du Conseil et M. Millerand, ministre de la Guerre, y arrivèrent les premiers, bientôt suivis de leurs collègues. Chacun prit sa place coutumière, le front chargé de soucis, le visage pâle autour de la longue table que présidait M. Poincaré. Je ne sais quels premiers mots furent prononcés ni qui les prononça ; mais, en quelques instants, la discussion fut générale. Deux questions décisives la dominaient : « Le Gouvernement pouvait-il demeurer à Paris ? Comment devait s'engager la suprême bataille ? »

« Sur le premier point, les opinions étaient partagées. Deux ou trois ministres, dont l'histoire dira plus tard les noms, s'élevèrent avec éloquence contre toute idée de départ. L'un d'eux dit même : « — Puisque l'on veut que nous quittions Paris, il faut tout de même que nous soyions assurés qu'on fera à Paris l'honneur de se battre pour lui. »

« Ces ministres rallièrent à leur opinion patriotique deux de leurs collègues qui, d'ordinaire, ne communiaient avec eux ni par la pensée ni par le vote.

« M. Poincaré soutint avec énergie leur manière de voir. C'est que le président était encore hostile à toute idée de départ et sa volonté ne devait fléchir que devant la netteté des ordres militaires.

« L'indécision planait donc sur le débat. On attendait les explications du ministre de la Guerre.

« M. Millerand déclara, au milieu du silence général qu'il n'avait pas d'opinion personnelle, qu'il croyait seulement nécessaire d'assurer le fonctionnement de son ministère par le départ des bureaux. Mais il ajoutait aussitôt qu'il était un avis devant lequel tous devaient s'incliner : celui du généralissime corroboré par l'assentiment du gouverneur militaire de Paris.

« Or, le général Joffre réclamait impérieusement le départ immédiat du Gouvernement tout entier. Il affirmait que la présence du Gouvernement à Paris gênerait le développement des opérations, en ajoutant des préoccupations d'ordre civil aux soins de la défense militaire ; il la représentait comme un surcroît d'excitation aux convoitises allemandes.

« Tout cela était si net, brisait tellement d'avance toute réplique que les ministres, se rendant à l'opinion de celui qui avait la charge des destinées de la patrie, votèrent à l'unanimité le départ pour Bordeaux (1). »

Le 2 septembre, le Gouvernement adressait au pays la proclamation suivante :

Français,

Depuis plusieurs semaines, des combats acharnés mettent aux prises nos troupes héroïques et l'armée ennemie. La vaillance de nos soldats leur a valu, sur plusieurs points, des avantages marqués. Mais, au nord, la poussée des forces allemandes nous a contraints à nous replier.

Cette situation impose au Président de la République et au Gouvernement une décision douloureuse. Pour veiller au salut national, les Pouvoirs publics ont le devoir de s'éloigner, pour l'instant, de la ville de Paris.

Sous le commandement d'un chef éminent, une armée française, pleine de courage et d'entrain, défendra contre l'envahisseur la capitale et sa patriotique population. Mais la guerre

(1) *Le Gaulois* du 8 septembre 1918. Article signé : MEMOR.

doit se poursuivre, en même temps, sur le reste du territoire.

Sans paix ni trêve, sans arrêt ni défaillance, continuera la lutte sacrée pour l'honneur de la nation et pour la réparation du droit violé.

Aucune de nos armées n'est entamée. Si quelques-unes d'entre elles ont subi des pertes trop sensibles, les vides ont été immédiatement comblés par les dépôts, et l'appel des recrues nous assure pour demain de nouvelles ressources en hommes et en énergies.

Durer et combattre, tel doit être le mot d'ordre des armées alliées, anglaise, russe, belge et française !

Durer et combattre pendant que sur mer les Anglais nous aident à couper les communications de nos ennemis avec le monde !

Durer et combattre pendant que les Russes continuent à s'avancer pour porter au cœur de l'empire d'Allemagne le coup décisif !

C'est au Gouvernement de la République qu'il appartient de diriger cette résistance opiniâtre.

Partout, pour l'indépendance, les Français se lèveront. Mais, pour donner à cette lutte formidable tout son élan et toute son efficacité, il est indispensable que le Gouvernement demeure libre d'agir.

A la demande de l'autorité militaire, le Gouvernement transporte donc momentanément sa résidence sur le point du territoire d'où il puisse rester en relations constantes avec l'ensemble du pays.

Il invite les membres du Parlement à ne pas se tenir éloignés de lui pour pouvoir former, devant l'ennemi, avec le Gouvernement et avec leurs collègues, le faisceau de l'unité nationale.

Le Gouvernement ne quitte Paris qu'après avoir assuré la défense de la ville et du camp retranché par tous les moyens en son pouvoir.

Il sait qu'il n'a pas besoin de recommander à l'admirable population parisienne, le calme, la résolution et le sang-froid. Elle montre, tous les jours, qu'elle est à la hauteur de ses plus grands devoirs.

Français,

Soyons tous dignes de ces tragiques circonstances. Nous obtiendrons la victoire finale. Nous l'obtiendrons par la volonté inlassable, par l'endurance et par la ténacité.

Une nation qui ne veut pas périr et qui, pour vivre, ne recule ni devant la souffrance, ni devant le sacrifice, est sûre de vaincre.

Le Président de la République,
R. POINCARÉ.

Le Président
du Conseil des ministres,
RENÉ VIVIANI.

(*Suivent les signatures de tous les ministres.*)

Paris, le 2 septembre 1914.

M. FERNAND DAVID
MINISTRE DE L'AGRICULTURE

Deux phrases sont particulièrement dignes de remarque dans cette proclamation qui transformait une mesure douloureuse en une résolution d'énergie et d'opiniâtreté : « Que le Gouvernement soit libre pour durer ! — Que le Parlement soit autour du Gouvernement pour maintenir le faisceau de l'unité nationale ! »

Ces deux paroles répondaient, en effet, aux graves préoccupations du nouveau cabinet. Il fallait *durer* et pour durer, il fallait maintenir, très étroitement serré, le *faisceau de l'unité nationale*. A ce double appel, la France répondit avec tout son cœur.

Le 3 septembre, dans la journée, les bruits qui avaient couru sur les intentions du Gouvernement se confirmaient et l'on apprenait qu'il avait quitté Paris dans la nuit du 2 au 3 pour se rendre à Bordeaux. Les administrations publiques l'accompagnaient ; les trésors du Louvre, de la Bibliothèque Nationale, de Chantilly, des Musées étaient emportés par trains spéciaux vers Toulouse et le Midi ; de même, les archives et les dépôts des ministères, de la Banque de France, des grandes banques ; de même, les délégations de la magistrature, des hautes institutions et des services de l'État. La plupart des grands journaux prenaient leurs dispositions pour paraître à la fois à Bordeaux et à Paris. Le Parlement n'étant pas réuni, ses membres prenaient le parti, soit d'accompagner le Gouvernement selon le vœu qu'il en avait formulé dans la proclamation, soit de se rendre dans leurs départements, soit de rester à Paris. Des trains spéciaux étaient mis à la disposition des personnes, et des familles, qui désiraient se rendre en province. Mais la partie de beaucoup la plus nombreuse de la population parisienne restait dans la ville et acceptait, si même les choses en venaient là, le risque d'un siège.

LE GÉNÉRAL GALLIÉNI Le jour même où le Gouvernement se décidait à partir, la proclamation suivante du général Galliéni, nommé, depuis le 26 août, gouverneur militaire de Paris, était affichée et publiée :

ARMÉE DE PARIS,
HABITANTS DE PARIS,

Les membres du Gouvernement de la République ont quitté Paris pour donner une impulsion nouvelle à la Défense nationale.

J'ai reçu le mandat de défendre Paris contre l'envahisseur.

Ce mandat, je le remplirai jusqu'au bout.

Paris, le 3 septembre 1914.

Le Gouverneur militaire de Paris,
commandant l'armée de Paris,

GALLIÉNI.

Cette proclamation était accompagnée d'une autre relative à l'administration de la capitale en l'absence du gouvernement.

GOUVERNEMENT MILITAIRE DE PARIS
PRÉFECTURE DE LA SEINE

L'absence momentanée du Gouvernement n'entrave l'exécution d'aucun service.

Les allocations aux familles des mobilisés continueront d'être régulièrement distribuées à tous les ayants droit dans le lieu de leur nouvelle résidence.

Les secours de toute nature, les soins aux malades seront assurés.

Le Préfet de la Seine,
DELANNEY.

Le Gouverneur militaire de Paris,
commandant l'armée de Paris,
GALLIÉNI.

Il résultait, de ces deux documents, que le général Galliéni, en tant que « gouverneur de Paris », assumait l'autorité gouvernementale et, en tant que « commandant l'armée de Paris », aurait un rôle à jouer, non seulement dans la défense du camp retranché, mais dans les opérations militaires.

Le ton de la première de ces proclamations, sa vigueur, sa sobriété militaire, la résolution et l'énergie qui respiraient en elle, tout répondait aux aspirations et au désir passionné de la population à cette heure tragique.

Le départ du Gouvernement avait surpris, plus par la façon dont il s'était accompli que par la décision elle-même, dont on comprenait la nécessité : mais la déclaration d'un général de haut renom, assumant toutes ses responsabilités, et prenant l'engagement de tenir « jusqu'au bout », était acceptée comme un pacte d'honneur liant la France tout entière. Le général Galliéni parlait un langage qui le mettait, d'un seul coup, très haut devant l'opinion.

Paris connaissait peu l'homme et son admirable carrière.

LE GÉNÉRAL GALLIÉNI Chose frappante, Galliéni comme Joffre, comme Foch, est un Pyrénéen. On dirait que la France a dû s'appuyer sur ce qu'elle a de plus lointain

et de plus résistant pour prendre du champ et tenir tête à son terrible adversaire.

Galliéni est né le 24 avril 1849, à Saint-Béat, dans la Haute-Garonne ; son père, capitaine, d'origine corse, commandait la petite garnison française du val d'Aran. Donc, l'enfant qui naissait pour servir la France était montagnard deux fois, et deux fois soldat. Il fait ses études au collège militaire de La Flèche. Grand jeune homme blond, très calme, il se distingue partout. Il entre à Saint-Cyr en 1868. Il a pris de bonne heure, dans ses vastes lectures, l'ardente curiosité, la passion des voyages et de l'expansion, en un mot il sent naître en lui l'âme coloniale, au moment où la France allait se donner pour tâche la restauration de l'empire lointain qu'elle avait su créer et qu'une erreur de son histoire avait laissé perdre. Galliéni a choisi pour arme l'infanterie de marine. Mais la guerre de 1870 éclate, juste à l'heure où il entre au régiment. Il part comme sous-lieutenant, mais pour la frontière. Il fait partie de l'armée de Sedan et il est même, a-t-on dit, l'un des héros de l'épisode des *Dernières Cartouches*. Fait prisonnier, transporté en Allemagne, il étudie le pays et apprend la langue allemande. Ces jours d'épreuve ont hâté en lui l'éclosion d'une précoce maturité. Aussitôt libéré, il suit sa vocation et part pour les colonies. Il fait son apprentissage par un séjour de trois ans à la Réunion et en 1876, lieutenant aux tirailleurs sénégalais, il arrive à Dakar : sa véritable personnalité s'affirme dès lors.

Il est impossible de donner même l'idée de la superbe carrière coloniale de Galliéni. A tous les grades, il fut le soldat-type de cette génération qui honora la France : guerrier, diplomate, administrateur, pacificateur.

« L'expansion coloniale a été, pour la France, un premier et magnifique relèvement. L'âme de la nation, vaillante et civilisatrice, apparut, dès lors, fidèle à elle-même. Le roi des Belges, Léopold, me disait un jour : « Mais, qu'allez-vous donc chercher en Afrique ? — Sire, lui répondis-je, des soldats. »

Pour y trouver des soldats, ce sont des soldats que nous y envoyions, — ces admirables officiers et sous-officiers qui encadraient nos troupes noires. On sentait qu'il fallait entraîner et tenir en haleine cette élite dont, un jour, la France aurait besoin. Au lieu de comprimer ces combattants aux énergies ardentes dans le bouillonnement de nos querelles intérieures, on les expédiait au loin ; ils s'habituaient à faire la France plus grande ; ils apprenaient à dominer les choses et à conduire les hommes ; ils éduquaient en eux les réflexes fermes et souples de l'action.

L'heure venue, la France les a retrouvés : ils s'appellent Joffre, Galliéni, Gouraud, Lyautey, Marchand, Franchet d'Espérey, Roques, Largeau, Baratier, Mangin ; il faudrait des pages pour les nommer tous. Quelle joie, pour ceux qui ont connu et aimé la pléiade de ces jeunes gens, héros du Tonkin, de Madagascar, de l'Afrique occidentale, du Maroc, quelle joie de les retrouver, toujours vaillants mais mûris, expérimentés, graves, rompus à la conduite de la grande guerre ! (1) »

Dans cette illustre famille, Galliéni est un aîné et il est au premier rang. Les étapes de son action sont : le Sénégal, le Tonkin, Madagascar.

Au Sénégal, il est le disciple et le successeur de Faidherbe. Il explore, il réprime le fameux Almany Ahmadou (1879-1881) et, plus tard, le marabout Mahmadou-Lamine. Il étend notre influence sur le Haut-Niger (1886-1888) ; enfin, il pacifie et il jette les bases de cette admirable domination qui offre au pays une « France noire » et qui lui apporte le type le plus parfait du soldat indigène, le Sénégalais.

Au Tonkin, le colonel Galliéni séjourne et agit de 1892 à 1896. Il lutte contre les pirates, contre Ngan, contre le De-Tham. Dans son récit de ses expéditions, *Trois colonnes au Tonkin*, il donne, d'après sa propre expérience, cette heureuse formule de l'action militaire coloniale : « Détruire n'est rien, reconstruire est tout. »

(1) G. Hanotaux, préface au livre : *Le Général Galliéni*, par Judith Cladel.

Général à quarante-sept ans, Galliéni est désigné pour l'œuvre qu'il saura fonder sur des bases indestructibles, la colonisation de l'île de Madagascar. Cette œuvre a été résumée d'un mot : « Le général Galliéni a reçu une forêt insurgée, il a rendu une colonie tranquille et prospère. » Galliéni y avait consacré ce long espace d'une vie humaine, neuf ans. Quand il revint en France, divisionnaire depuis 1900, grand'croix de la Légion d'honneur, inspecteur des armées coloniales, sa carrière avait été si remplie qu'elle paraissait terminée. Mais la patrie attendait de lui de nouveaux services. Après avoir étendu la France au loin, il avait à la défendre au cœur même de la Métropole. L'homme froid et ardent, fougueux et réfléchi, le soldat silencieux et fécond en ressources, le chef qui a conquis par l'expérience de l'effort et du succès, non seulement le prestige, mais l'ascendant, ce général mince et svelte, grave et intimidant, à la moustache grise et à l'allure jeune, aux yeux bleus, fixant l'interlocuteur derrière le lorgnon qui brille, ce chef est un Français complet. On lui confie le gouvernement militaire de Lyon, c'est-à-dire, le cas échéant, la défense des Alpes (1907). Aux manœuvres de 1912, il commanda de telle façon que sa réputation fut consacrée et qu'une mesure exceptionnelle le maintint en activité indéfinie, alors que la limite d'âge allait l'atteindre.

C'est à Lyon que vient le trouver la désignation lui confiant le gouvernement militaire de Paris, le 26 août, en remplacement du général Michel. On lui remet la plus lourde des charges avec la plus large des confiances. M. Millerand a fait allusion, dans une lettre, à l'entretien qu'il eut, le 1er septembre, avec le général Galliéni et le général Galliéni lui-même a apporté quelques précisions à ce sujet :

M. LE MINISTRE DE LA GUERRE. — Je fais appel à ceux d'entre vous qui ont vécu à Paris les journées de fin août et commencement de septembre. Pour des raisons que je n'ai pas à examiner, les approvisionnements du camp retranché n'étaient pas au complet...

M. HENRI GALLI. — Ce n'était pas la faute du Conseil municipal de Paris, mon général ?

M. LE MINISTRE DE LA GUERRE... et cependant, vous le savez, l'ennemi approchait de la capitale et toutes les voies de communication allaient être interceptées.

Eh bien ! en quelques jours, les approvisionnements affluaient de toutes parts dans nos gares, dépassant même les fixations du journal de mobilisation du camp retranché et contribuant certainement à donner à la population parisienne cette belle confiance qu'elle n'a cessé de manifester pendant ces jours graves mais intéressants. (*Vifs applaudissements.*)

J'ai pu apprécier pendant ces jours où s'agitait le salut de la patrie le calme et le sang-froid dont a fait preuve M. Millerand. Je ne peux oublier que c'est lui qui m'a donné le mot d'ordre lorsque je suis allé le trouver pour lui demander la conduite à tenir comme gouverneur, militaire de Paris, et pour insister auprès de lui et au sujet de la mise à ma disposition des troupes nécessaires non seulement pour défendre la capitale, mais aussi pour livrer bataille en avant de Paris et attaquer l'ennemi si l'occasion favorable s'en présentait. (*Applaudissements.*)

C'était le 1er septembre, à huit heures du matin, dans le cabinet du ministre de la Guerre.

Voici le dialogue qui eut lieu :

« — Monsieur le ministre, je viens vous demander si je dois défendre Paris ?

« — Général, vous devez défendre Paris énergiquement..

« — Vous savez, monsieur le ministre, ce que veulent dire ces mots : « Défendre Paris ». Ce sont les ouvrages d'art sautés, des localités rasées ou incendiées, nos monuments, dont nous sommes si fiers, détruits.

« Vous devez défendre Paris à outrance, général. (*Vifs applaudissements.*) Prenez toutes les initiatives, prenez toutes les responsabilités, je vous couvre. » *(Nouveaux et vifs applaudissements.)*

M. FRANCOIS-FOURNIER. — Vos déclarations feront disparaître une légende.

M. LE MINISTRE DE LA GUERRE. — Je me rendis aussitôt aux Invalides où j'avais convoqué les chefs de services et les commandants de troupes. Je leur dis :

« Messieurs, d'après les renseignements qui viennent de nous arriver, les premières colonnes allemandes seront devant Paris le 4 septembre. Nous avons l'ordre de défendre Paris à outrance. La nation compte sur vous. Prenez toutes les initiatives, prenez toutes les responsabilités. Je ne veux pas avoir d'ordres à vous donner (1). » *(Applaudissements.)*

Galliéni se rendit compte, d'abord, de l'état de défense des forts et du camp retranché : il y avait trouvé bien des lacunes, des imperfections qu'il s'agissait de combler sans une seconde de retard. Il fallait compléter l'armement des forts, disposer les batteries, assurer les approvisionnements en vivres et en munitions ; il fallait préparer le terrain pour la

(1) Chambre des Députés : séance du 17 décembre 1915.

LE GÉNÉRAL GALLIÉNI

GOUVERNEUR MILITAIRE DE PARIS

lutte sur l'immense étendue du camp retranché, instruire les hommes, encadrer les recrues, fournir, à la garnison de la place, à la fois les ressources et la confiance, pourvoir à l'immense entassement de matériel nécessaire pour qu'une si grande ville fût en mesure de soutenir un siège ; il fallait veiller à l'ordre, à la discipline morale, aux entreprises déjà dangereuses de l'espionnage, de l'alarmisme, du pacifisme. Il fallait penser à tout et maintenir haut les cœurs.

Galliéni agit avec suite, méthode, autorité. Il a installé son quartier général au lycée Duruy, à l'ombre du Dôme des Invalides. Au bout d'un long couloir sonore, où les pas des officiers se pressent et retentissent, il sait, dans le tumulte inouï d'une défense où tout s'improvise, créer l'ordre et le silence. Le bruit s'arrête à sa porte. Il est seul, debout, derrière un bureau, sans un papier, un téléphone sur la table et tout se range à sa voix dans le grand bâtiment sonore, dans la ville pleine de rumeurs, et dans la vaste campagne circulaire où déjà le canon se fait entendre.

Galliéni a pris connaissance de l'*Instruction générale du 25 août* : il a étudié les plans de Joffre ; il collabore avec lui de plein cœur ; il sait le rôle réservé à Paris dans la bataille.

Le 3, Galliéni est maître dans la vaste enceinte. La VIe armée est placée sous ses ordres.

DERNIÈRES MESURES POUR LA DÉFENSE DE PARIS

Nous avons dit, ci-dessus, dans quelles circonstances l'armée Maunoury s'était repliée dans le camp retranché de Paris (1). Obligée, par suite du recul rapide de l'armée britannique, d'abandonner la ceinture des forêts qui entoure Paris à la hauteur de Compiègne-Villers-Cotterets-Senlis-Chantilly, elle est venue s'appuyer sur la forêt de Montmorency. Elle barre solidement la voie de pénétration entre Oise et Marne, sa gauche à la forêt de Montmorency, sa droite à Vaujours-Chelles. Galliéni peut disposer d'une force d'environ 140.000 hommes : 1° le 7e corps actif (général Vauthier), composé de la 14e division de ce corps (général de Villaret) et de la 63e division de réserve (général Lombard) (1) ; 5e groupe de divisions de réserve du général de Lamaze (55e, général Leguay ; 56e, général Dartein) ; la brigade indigène commandée par le général Ditte ; la division de cavalerie provisoire du général Cornulier-Lucinière ; 2° quatre brigades territoriales sous les ordres du général Mercier-Milon ; qui doivent protéger la région de la route de Senlis à l'Oise et occupent Bessancourt, Eaubonne, Montmorency, Ecouen, Blanc-Mesnil, et, enfin, la garnison de Paris proprement dite, composée de trois groupes de batteries du 37e d'artillerie, de quelques troupes de génie (le général Hirschauer commande le génie du camp retranché) et de la brigade de fusiliers marins (capitaine de vaisseau Rouarch) qui a quitté le Grand-Palais et cantonne à Stains et Armonville-les-Gonesse.

En outre la 85e division territoriale couvre l'est de Villeparisis à Brie-Comte-Robert, la 185e brigade est à Corbeil, la 89e division, à Versailles.

Ces troupes sont renforcées, à partir du 3 septembre, par la 45e division (général Drude) ; cette division de troupes d'Algérie ; zouaves, marocains et chasseurs d'Afrique a traversé Paris dans la soirée du 2 septembre et jusqu'à l'aube, au milieu des acclamations de la foule depuis la porte d'Orléans jusqu'à La Chapelle ; elle se forme en rassemblement articulé au nord du Bourget, face à Dugny ; bientôt, le 4e corps (général Boëlle), emprunté, comme nous l'avons dit à la 3e armée, arrive ; la 7e division à Noisy-le-Sec, la 8e division faisant la liaison avec l'armée britannique vers Lagny-Thorigny.

Plus à droite encore, le corps de cavalerie du général Conneau patrouille, surveillant l'ennemi dans la direction du Grand-Morin. Il couvre ainsi, de ce côté, cette même liaison si

(1) T. VIII, p. 761.

(1) La 13e division du 7e corps est, comme nous l'avons dit, restée dans les Vosges, où elle fait partie de l'armée Dubail.

GOUVERNEMENT MILITAIRE DE PARIS

Armée de Paris,
Habitants de Paris,

Les Membres du Gouvernement de la République ont quitté Paris pour donner une impulsion nouvelle à la défense nationale.

J'ai reçu le mandat de défendre Paris contre l'envahisseur.

Ce mandat, je le remplirai jusqu'au bout.

Paris, le 3 septembre 1914

Le Gouverneur Militaire de Paris,
Commandant l'Armée de Paris,

GALLIENI

Paris — Imp Marcel PICARD, 140, rue du Faubourg St-Martin (Téléphones 432-74 et 432-75)

importante, avec l'armée anglaise. Celle-ci, ainsi que nous l'avons indiqué déjà, s'est repliée dans la région du Grand-Morin, de Lagny à Courtacon, suivant, en partie, le cours de la rivière en avant de Coulommiers.

Du côté opposé, c'est-à-dire, à gauche, les deux divisions de réserve du groupe Ebener, qui ont pris part aux combats de la Somme et qui ont été un instant retirées du front, se sont reconstituées dans la région de Pontoise : elles devaient d'abord opérer à l'ouest de l'Oise pour s'y opposer au débordement de l'ennemi, mais elles vont être rapprochées, maintenant, du camp retranché pour renforcer la gauche de la 6e armée : c'est la 61e division de réserve (général Deprez) et la 62e division de réserve (général Ganneval).

Le corps de cavalerie du général Sordet, après sa formidable randonnée en Belgique et le grand service qu'il a rendu à l'armée britannique dans la journée du Cateau, est campé dans la région de Versailles et on le « remet en selle » pour l'employer comme ressource suprême, soit pour l'offensive, soit dans le cas de plus en plus improbable où l'ennemi tenterait d'aborder Paris vers l'ouest.

Le général Maunoury a son quartier général à Ecouen.

En somme, l'armée en réserve dans le camp retranché de Paris présente un front imposant si l'ennemi se risque dans la trouée d'Ecouen-Vaujours. Mais il n'est pas dans l'intention du général en chef de se subordonner à l'initiative de l'ennemi. Ce n'est pas pour rien qu'il a ramené de l'est les troupes du 7e corps, du groupe Lamaze, du 4e corps et qu'il les a déversées sans discontinuer dans le réservoir du camp retranché de Paris. Toutes ses dispositions sont prises maintenant et, avant d'être attaqué, il attaquera.

A la veille de la grande bataille, tandis que le Gouvernement français, troublé jusqu'au fond du cœur mais résolu aux derniers sacrifices, s'organise à Bordeaux, tandis que les armées de Joffre se rangent au pied de l'hémicycle de Seine et que, dans l'étonnante attente de « ce qui va arriver », le monde est en suspens, voyons précisément ce que fait et pense le monde, quels sentiments, quel les volontés et quels actes se cristallisent, en quelque sorte, autour de l'effort suprême que va donner la France.

SITUATION GÉNÉRALE EXTÉRIEURE, A LA VEILLE DE LA BATAILLE DE LA MARNE

D'abord les alliés.

Les alliés sont parfaits.

Au premier rang, *la Belgique*. Son territoire est envahi. Bruxelles est occupé. Elle a perdu toutes ses places fortes, sauf Anvers. Anvers va être assiégé. Cependant, la Belgique n'a pas hésité ; elle s'est rangée définitivement auprès de la France et de l'Angleterre et elle a résolu de tout sacrifier pour sauver son honneur et sa liberté.

Au moment où l'ennemi a pénétré au cœur de la Belgique, il a fait au Gouvernement belge une nouvelle proposition dont les termes sont livrés à la publicité.

La demande et la réponse doivent être inscrits à jamais dans l'histoire.

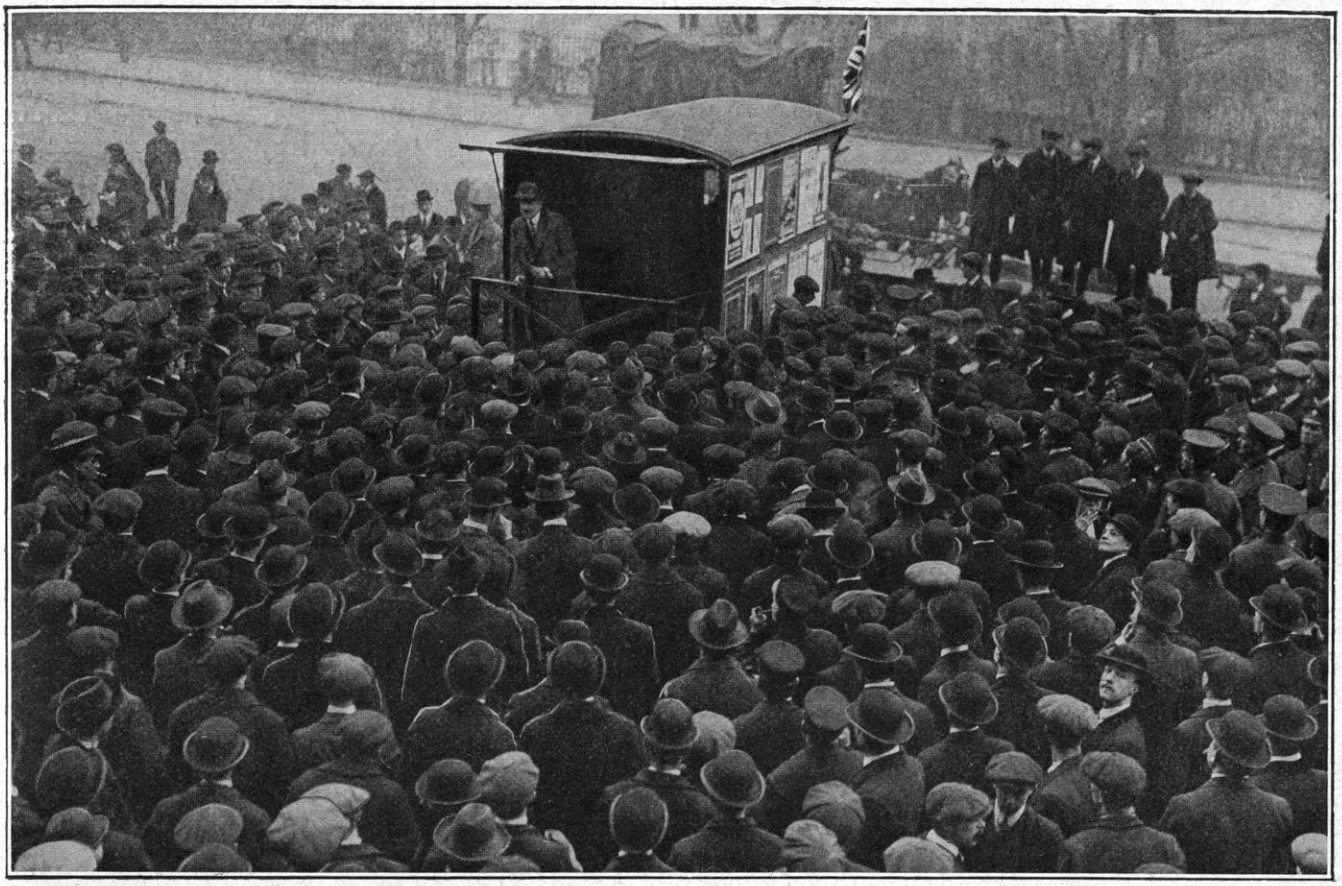
Pour s'adresser au Gouvernement belge, le Gouvernement allemand s'est servi de l'intermédiaire du Gouvernement hollandais. Le baron Fallon, ministre de Belgique en Hollande, écrit donc à son gouvernement :

La Haye, 9 août.

« Le ministre des Affaires étrangères hollandais m'a prié de vous transmettre les informations suivantes parce que le ministre d'Amérique à Bruxelles s'y refuse.

« La forteresse de Liége a été prise d'assaut après une défense courageuse. Le Gouvernement allemand regrette très profondément que, par suite de l'attitude du gouvernement belge contre l'Allemagne, on en soit arrivé à des rencontres sanglantes. L'Allemagne ne vient pas en ennemie en Belgique ; c'est seulement par la force des événements qu'elle a dû, à cause des mesures militaires de la France, prendre la grave détermination d'entrer en Belgique et d'occuper Liége, comme point d'appui pour ses opérations militaires ultérieures.

« Après que l'armée belge a, par sa résistance héroïque contre la grande supériorité des troupes allemandes, maintenu l'honneur de ses armes, le Gouvernement allemand prie le roi des Belges et le Gouvernement belge d'éviter à la Belgique les horreurs ultérieures de la guerre. Le Gou



UN APPEL DE VOLONTAIRES SUR UNE PLACE DE LONDRES

vernement allemand est prêt à tous les accords avec la Belgique qui peuvent se concilier avec son différend avec la France.

« L'Allemagne assure encore solennellement qu'elle n'a pas l'intention de s'approprier le territoire belge et que cette intention est loin d'elle. L'Allemagne est toujours prête à évacuer la Belgique aussitôt que l'état de la guerre le lui permettra.

« L'ambassadeur des États-Unis avait prié son collègue de Bruxelles de se charger de cette tentative de médiation. Le ministre des Affaires étrangères de Hollande a accepté sans enthousiasme cette mission. Je m'en suis chargé pour lui faire plaisir.

« Baron FALLON. »

Une chose est à remarquer dans la proposition allemande, c'est le soin avec lequel on évite de prononcer même le nom de l'Angleterre. La résolution prise si énergiquement par l'Angleterre de se jeter à corps perdu dans la guerre commence à inquiéter l'Allemagne. Si, en promettant d'évacuer le territoire belge à une date, d'ailleurs indéterminée, on pouvait seulement faire hésiter la Belgique d'abord, et, par suite, l'Angleterre ?

Voici la réponse belge :

LÉGATION DE BELGIQUE, LA HAYE.
Bruxelles, 12 août.

« Prière de remettre le télégramme suivant au ministre des Affaires étrangères :

« La proposition que nous fait le Gouvernement allemand reproduit la proposition qui avait été formulée par l'ultimatum du 2 août.

« Fidèle à ses devoirs internationaux, la Belgique ne peut que réitérer sa réponse à cet ultimatum, d'autant plus que, depuis le 3 août, sa neutralité a été violée, qu'une guerre douloureuse a été portée sur son territoire et que les garants de sa neutralité ont loyalement et immédiatement répondu à son appel.

« DAVIGNON. »

C'était d'une pierre deux coups. L'Angleterre et la France, garantes de la neutralité, répondaient par la plume du ministre des Affaires étrangères belge. Elles prenaient en charge, en quelque sorte, l'avenir de la Belgique.

En effet, dès le 23 août, l'Angleterre et la France s'associant aux maux qui accablaient le territoire et les populations de la Belgique,

et voulant l'aider à supporter les lourdes charges que sa loyauté avait assumées, accordaient au gouvernement belge leur appui financier sous la forme d'une avance de 250 millions chacune. Les causes des trois pays étaient, désormais, indissolublement liées.

L'ANGLETERRE La résolution énergique de l'*Angleterre* s'affirmait devant l'opinion et devant le monde. Le 27 août, M. Asquith faisait, devant la Chambre des Communes, des déclarations très fermes et il laissait la parole à lord Kitchener qui devenait ainsi la voix de l'armée et du peuple britanniques :

« Nous n'avons pas cherché le très sérieux conflit dans lequel nous sommes engagés sur le continent. Ce conflit pèsera lourdement sur les ressources de notre empire et entraînera des sacrifices considérables de la part de la nation. Ils seront supportés de bon cœur pour notre honneur et pour le maintien de notre situation dans le monde et seront partagés par nos Dominions au delà des mers qui envoient actuellement des contingents et des secours de toutes sortes pour aider la mère-patrie dans cette lutte... En réponse au message de sir John French, j'ai répondu : « Félicitez les troupes de leur splendide travail. Nous sommes tous fiers de vous. »

Passant aux liens, désormais indissolubles, entre la France et l'Angleterre, le noble soldat ajoutait :

« Nous savons combien le peuple français apprécie l'aide prompte que nous avons pu lui apporter dès le début de la guerre... Plus de 70 bataillons ont déjà, dans un bel élan de patriotisme, offert de servir à l'étranger, et lorsqu'ils auront été entraînés et organisés, ils seront à même de prendre leur place dans la ligne de combat. Les 100.000 recrues nécessaires sont virtuellement enrôlées. Mais derrière ces forces, nous avons nos réserves. L'empire avec lequel nous sommes en guerre a appelé sous les drapeaux la presque totalité de sa population mâle. Nous observerons de notre côté le principe suivant, à savoir : que tandis que les forces maxima de ces nations subissent une diminution constante, les renforts que nous préparons augmenteront d'une façon continue jusqu'à ce que nous ayons en campagne une armée qui, numériquement et qualitativement, ne sera pas indigne de la puissance et des responsabilités de l'empire britannique... Si la guerre devait se prolonger et si le sort des armes était adverse ou indécis, des efforts et des sacrifices *plus considérables que ceux qui ont jamais été demandés à ce pays* seront nécessaires et, lorsque ces sacrifices seront décidés, nous sommes persuadés que le Parlement et la nation ne les refuseront pas au Gouvernement. »

Ainsi l'Angleterre était résolue à peser de tout son poids. Pour s'élever du pacifisme profond où elle était comme endormie à l'état de volonté ardente qui allait faire d'elle un athlète solidement musclé et minutieusement entraîné, il fallait ce mouvement intérieur auquel rien ne résiste, quand il est une fois déclanché, en Angleterre. On répandait, dès lors, le mot de lord Kitchener au sujet de la durée de la guerre : *ou trois mois ou trois ans* ; et, pour plus de sûreté, on se préparait pour trois ans. L'histoire n'a jamais connu de plus prompt revirement et celui-ci, avec la force d'exemple qui est celle de l'Angleterre, en préparait d'autres qui allaient peu à peu soulever le monde entier contre l'entreprise allemande.

Une parole prononcée par le roi George avait un immense retentissement : « L'Angleterre ira jusqu'au bout. »

Enfin, dans une grande séance patriotique tenue le 5 septembre, au Guildhall, l'union solennelle de tous les partis avait été proclamée. M. Asquith au nom du Gouvernement avait reconnu les désillusions de la politique d'extinction des conflits par voie d'arbitrage qui avait été celle de son parti et de son Gouvernement :

« Quelle serait notre position, disait-il, si nous avions été assez bas pour céder à un calcul d'intimidation ou d'intérêts ou à l'affaiblissement du sens de l'honneur et du devoir ? La violation de la neutralité belge est le premier pas d'une politique sans vergogne qui aurait atteint ensuite la Hollande, la Suisse. L'Allemagne seule est responsable. Si les propositions de sir Edward Grey eussent été acceptées, le conflit eut été réglé avec honneur pour tous. Qui est responsable de la calamité actuelle ? Un seul pays : l'Allemagne. »

M. Bonar Law, au nom du parti conservateur, s'avançait et s'écriait : « Cette guerre est le plus grand crime de l'histoire. L'Allemagne a préféré tirer l'épée : c'est par l'épée qu'elle sera supprimée ». M. Balfour, au nom de sa haute expérience et son noble idéalisme, disait : « Si nous fléchissions maintenant, nous deviendrions, dans l'avenir, le vassal d'un État qui sait créer la puissance, mais qui ignore absolument la

RÉSERVISTES RUSSES QUITTANT MOSCOU

façon de s'en servir. » M. Winston Churchill venait, enfin, évoquer la puissance maritime de l'Angleterre, gage du succès : « Nous pouvons nous reposer sur notre marine pour assurer notre existence et notre puissance. Nous n'avons qu'à suivre notre droit chemin, qu'il doive être court ou long : la victoire et l'honneur sont au bout. »

L'Angleterre était engagée. Au fort de ses succès du moment, l'Allemagne sentait passer en elle le frisson qui allait s'exprimer par le seul cri véritablement sincère qui soit sorti du cœur de l'Allemagne pendant toute cette guerre : « Haine à l'Angleterre ! »

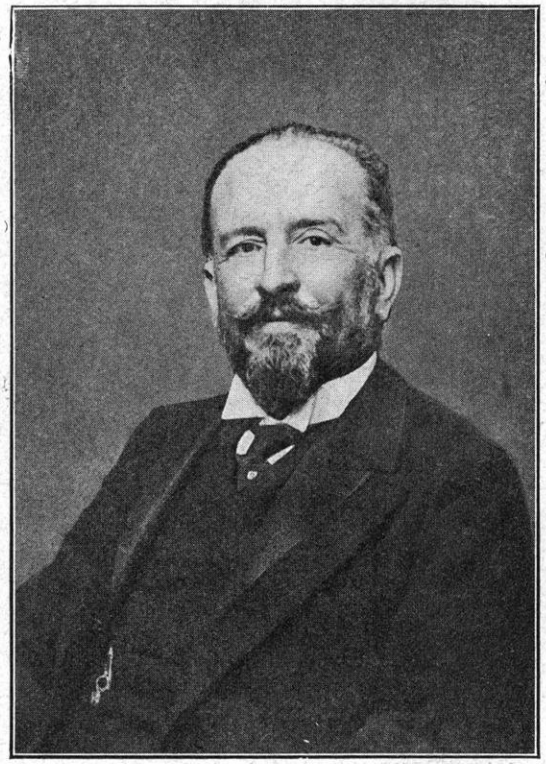
Les manifestations des grands partis politiques traditionnels, qui s'étaient produites à l'assemblée du Guildhall, étaient bientôt corroborées par une déclaration du *Labour-party*. Le comité exécutif publiait, le 5 septembre, la note suivante :

« En présence de la gravité de la situation créée par la guerre européenne, le comité exécutif du Labour-party se déclare d'accord avec le groupe parlementaire pour l'action en faveur du renforcement de l'armée britannique et décide de mettre l'organisation centrale du parti à la disposition du Gouvernement pour la campagne poursuivie dans ce but à travers le pays. »

Les citoyens Henderson, Goldsmith et Parker étaient désignés comme orateurs pour prendre part aux réunions en faveur des enrôlements.

LA RUSSIE Nous avons dit la magistrale entrée en ligne des armées russes dès le début de la guerre et, notamment, leur double pénétration en Prusse orientale, d'une part, et en Galicie de l'autre. L'invasion en Prusse orientale avait surpris et déconcerté

le Haut Commandement allemand. L'empereur lui-même avait dû intervenir pour essayer de maintenir le moral des populations et d'enrayer la panique qui se propageait jusqu'à Berlin. D'autre part, des dispositions avaient été prises pour envoyer des troupes du front occidental. Le XIe corps, le corps de réserve de la Garde et la 8e division de cavalerie, retirés du centre du dispositif allemand, avaient été transportés par les voies les plus rapides sur la frontière orientale et nous les avons vus prendre part aux batailles des lacs Mazurie. Le XVe corps appartenant à l'armée de von Heeringen allait être également retiré du front et mis en réserve, prêt à partir. Le Haut Commandement allemand devait bientôt tirer un grand parti de cet affaiblissement, d'ailleurs très relatif, du front occidental pour s'excuser, auprès de l'opinion allemande, d'avoir perdu la bataille de la Marne.



LE MARQUIS DE SAN GIULANO

L'argument n'était que spécieux, car, à peine les premiers déplacements de troupes s'étaient-ils produits, que les événements avaient tourné en Prusse orientale. Les batailles de Tannenberg et des lacs Mazurie avaient d'abord arrêté, puis refoulé l'invasion russe. Dès le 29 août, un premier communiqué de Berlin annonçait la victoire remportée sur l'armée Samsonof ; le 31 août, on faisait état de la destruction de cette armée, et le communiqué qui l'annonçait était précisément le même qui célébrait les premières avancées sur le front occidental : « *Toutes les armées allemandes victorieuses en France. — Grande défaite des Russes*; 60.000 *prisonniers.* »

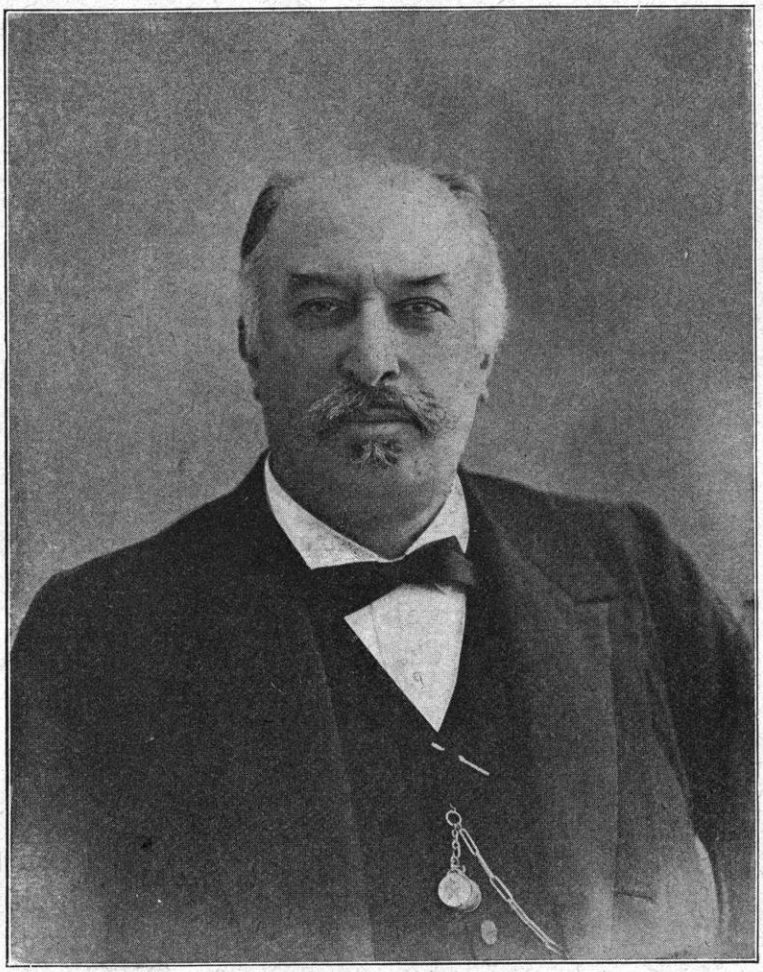
Pendant les jours qui avaient suivi, le succès avait pris plus d'ampleur encore et avait fourni un thème à l'enthousiasme délirant des populations : — « 3 *septembre.* Dans l'est, les troupes du général von Hindenburg continuent à enregistrer des succès. Le nombre des prisonniers, qui s'accroît chaque jour, atteint 90.000. Il est impossible d'évaluer combien de canons, de drapeaux et quelle quantité d'autre butin ont été abandonnés dans les bois et les marais de la Prusse. »

Par contre, les armées russes avaient été victorieuses sur la frontière de Galicie, réduisant à l'impuissance, anéantissant même en partie, les armées de première ligne austro-hongroises. Nous avons raconté ces gigantesques batailles où, sous le haut commandement du grand-duc Nicolas Nicolaïevich, les généraux Ivanoff, Alexeïeff, Rousky, Broussilof s'étaient couverts de gloire. A partir du 30 août, les communiqués russes relatant les défaites austro-hongroises avaient retenti en Occident et revivifié l'espoir chez les puissances alliées. La bataille de Lemberg, qui avait duré une semaine, s'était achevée par une victoire décisive qu'annonçait le communiqué du 3 septembre. Le 4 septembre, Lemberg est occupé ; le 5 septembre, on annonce que les troupes autrichiennes, arrêtées maintenant sur la ligne de Zamosc-Belz, sont prises à revers par l'occupation de Lemberg et que la poursuite des troupes russes ne laisse nul répit à l'ennemi. Enfin, le 7 septembre, on donnait, de Petrograd, cette nouvelle sensationnelle qui pouvait modifier profondément la face de la guerre : *Les Autrichiens appellent les Allemands à la rescousse.*

L'empire austro-hongrois était-il déjà hors de combat ?

La fermeté du gouvernement russe, la rapidité de son action militaire, le poids de ses forces innombrables se faisant sentir sur l'ensemble des événements et préparant, à ce qu'on espérait, l'issue prochaine de la guerre, tout cela inspirait une confiance chaque jour croissante. Ainsi se trouvait compensé, jusqu'à un certain point, l'effet produit par la soudaineté des victoires allemandes en Belgique et dans la France du nord. On attendait, avec foi, l'écrasement de l'Allemagne par le « rouleau compresseur ».

Le gouvernement du tzar s'était mis à l'unisson des sentiments européens et avait attiré vers lui de nouvelles sympathies en lançant la fameuse proclamation du grand-duc Nicolas, qui promettait d'assurer un sort libre à la Pologne.



M. GIOLITTI

Le *Figaro* reprenait, à ce sujet, le souvenir d'un entretien que le tzar Nicolas avait eu, en 1896, au palais de Versailles, avec le ministre des Affaires étrangères français d'alors : « Je vois, avait dit l'empereur, quels sont mes devoirs envers nos frères slaves de la Pologne. » Et l'article, élargissant soudain la portée d'un tel événement ajoutait :

« Quelle suite immense ce geste de l'empereur, évoquant la nationalité polonaise couchée dans le tombeau de Lazare, ne doit-il pas avoir sur tous les opprimés de l'univers ? Slaves de Galicie, Slaves de Bohême, Slaves du sud, Italiens du Trentin, Alsaciens-Lorrains, Danois du Sleswig, tous, tous, vont pousser dans leur cœur et de toute la force de leur âme, le cri de gratitude, le cri de foi pour le tzar libérateur... La proclamation du grand-duc Nicolas découvre, en ces termes, le principe dont la victoire dégagera toutes les conséquences : « Sous ce sceptre, renaîtra la Pologne, libre dans sa religion, dans sa langue, dans son autonomie. La Russie n'attend de vous que le respect des droits de ces nationalités auxquelles l'histoire vous a liés. »

Ainsi se dégageait, dès ces jours d'émotion intense, le programme que devait réaliser, un jour, la Conférence de la Paix.

« Nous ferons une Europe nouvelle, une Europe libérée et unie. Tous ceux qui ont souffert sous la tyrannie casquée, tous les peuples qui ont été cadenassés dans leur servitude par la plus dure des politiques que le monde ait connues, reprendront possession d'eux-mêmes. Nous sommes assez nombreux et assez forts pour soutenir toutes les causes justes. La France est habituée à ces sacrifices. Allons donc, sans peur et sans reproche, à la grande bataille de demain. Devant le tribunal de Dieu, la cause est entendue. »

Quel réconfort que cet unisson sublime de toutes les grandes puissances civilisées pour une telle cause et quelle puissance d'appel ce cri de libération devait avoir sur les peuples encore neutres ou hésitants !

La force au service du droit, tel apparaissait « l'encerclement », cette fois réel, qui, par terre et par mer, étreignait l'Allemagne, en apparence victorieuse. Le *Temps* du 5 septembre publiait une note certainement inspirée :

LA VAGUE RUSSE. — « La marche en avant des troupes russes en Prusse orientale nous est signalée chaque jour par quelque nouveau fait d'armes. Nos alliés ont essuyé

un revers local (Tannenberg) ; ils en essuieront peut-être d'autres encore ; mais la poussée en avant des armées du Tzar est irrésistible.

Si les millions d'hommes qui ont été levés sur l'ordre de l'empereur, si les 500.000 cosaques qui sont, en ce moment, dans les plaines prussiennes étaient insuffisants, la Russie peut en lever d'autres sans la moindre gêne. Elle submergera son adversaire sous le nombre.

Le jour de la déclaration de guerre de l'Allemagne à la Russie, le Tzar disait à son premier ministre, M. Goremykine : « La guerre durera ce qu'il faudra, elle nous coûtera ce qu'il faudra aussi ; mais nous aurons la victoire ! »

Une semblable résolution du monarque, non seulement notre allié mais notre grand ami, de celui qui disait, paraphrasant son manifeste : « *Nous ne déposerons les armes que lorsqu'il ne restera plus un soldat ennemi sur le sol de notre chère France !* » nous donne la certitude que la valeur russe aura raison de l'effort allemand.

On prévenait ainsi l'opinion du grand acte d'entente qui allait affermir encore la fidélité des puissances alliées à la cause commune.

Cet acte coïncidait exactement avec le point le plus aigu de la crise, avec l'arrivée des avant-gardes allemandes, aux portes de Paris, avec le départ du Gouvernement français pour Bordeaux. Le nouveau cabinet, à peine constitué, l'avait souscrit avec joie. Même en ces heures critiques, qui paraissaient encore si éloignées du succès final, l'équilibre du monde par la paix future était envisagé comme le but suprême de la guerre. On ne pouvait espérer encore que la bataille de la Marne, à peine engagée le jour de la signature, changerait si vite la face des choses. Mais la grandeur des résolutions attestait l'énergie indéfectible qui serait apportée dans la lutte.

Un communiqué du 6 septembre annonçait, dans ces termes, la signature de l'accord :

LE PACTE DE LONDRES

La déclaration suivante a été signée ce matin à Londres, au Foreign Office : « Les soussignés, dûment autorisés par leurs gouvernements respectifs font la déclaration suivante : *Les Gouvernements de Grande-Bretagne, de France et de Russie, s'engagent mutuellement à ne pas conclure de paix séparée au cours de la présente guerre. Les trois Gouvernements conviennent que lorsqu'il y aura lieu de discuter les termes de la paix, aucune des puissances alliées ne pourra poser des conditions de paix sans accord préalable avec chacun des autres alliés.*

Ont signé :

SIR EDWARD GREY, ministre des Affaires étrangères ;

PAUL CAMBON, ambassadeur de France à Londres ;

COMTE DE BECKENDORFF, ambassadeur de Russie à Londres.

Déjà, l'Allemagne voyait se dresser devant elle le spectre de la puissante coalition que son orgueil et son ambition avait provoquée de la part des peuples civilisés.

LES NEUTRES Dans le monde entier, l'émotion causée par les rapides victoires de l'Allemagne, le péril couru par Paris et par la France, le danger d'une rupture d'équilibre dont souffriraient les puissances indépendantes saisissait au cœur tout ce qui n'était pas, d'avance, acquis à l'Allemagne. Nous avons donné, ci-dessus, un premier aperçu sur les sentiments des neutres.

Tenons-nous-en, maintenant, aux décisions ou aux faits qui eurent une influence immédiate sur les événements militaires ou une influence plus lointaine, mais non contestable, sur les prochaines évolutions de l'histoire.

Trois ordres d'événements retenaient, à ce point de vue, l'attention publique : l'évolution de l'Italie, les dispositions des États-Unis d'Amérique, la mort du pape Pie X et l'avènement de son successeur.

L'Italie a la volonté d'être et de rester neutre, tel était le fait considérable attesté d'abord à la tribune de la Chambre des députés par M. Viviani, président du Conseil, dans la journée du 4 août ; mais, ce n'est pas tout : cette neutralité devient de plus en plus bienveillante pour les puissances alliées ; voilà ce qui commence à percer et ce qui donne une sécurité nouvelle au Haut Commandement et à l'opinion chez les puissances alliées.

La presse italienne se tient toujours sur la réserve, — mais cette réserve est *sous condi-*

tions, dans ce sens que des conditions seront, un jour ou l'autre, posées aux empires du Centre.

« Comme l'a déclaré M. Salandra, président du Conseil, dit, le 30 août, la *Stampa*, journal de M. Giolitti, un fait nouveau, créé *non par nous mais par d'autres*, pourra seul décider l'Italie à renoncer à sa neutralité. L'Italie cessera d'être neutre lorsque le *statu quo* sera modifié dans les Balkans (c'est-à-dire lorsque l'Autriche-Hongrie essaiera de mettre la main sur la Serbie) ou lorsque les intérêts italiens seront lésés dans l'Adriatique. »

Non seulement, l'Italie se dégage de la Triple-Alliance, mais elle évolue vers un rapprochement avec les puissances alliées. Nous reviendrons sur cette importante transformation de l'ordre politique européen. Pour le moment, nous cherchons à rappeler, seulement, les faits qui, se répandant parmi le public, contribuent à déterminer son attitude à la veille de la bataille de la Marne. Le Gouvernement italien s'efforçait de dissiper les dernières méfiances chez les puissances occidentales et il inspirait les notes officieuses très caractéristiques :

M. DATO
CHEF DU CABINET ESPAGNOL

« Le bruit d'une retraite possible du marquis de San Giuliano avait couru ces jours derniers, mais il n'en est rien, et le ministre des Affaires étrangères reste à la Consulta, où il continue à être le collaborateur de confiance du président du Conseil, M. Salandra... On dit qu'il s'était trouvé gêné — lui qui avait toujours fait une politique tripliciste — après la décision prise par l'Italie de ne pas accompagner ses alliées dans « l'aventure guerrière ». C'est là un jugement superficiel. La vérité est que M. de San Giuliano, comme tous ceux qui se sont succédé à la Consulta depuis une trentaine d'années, a suivi la politique de la Triple-Alliance; mais cela était logique tant que les alliés se sont maintenus dans la lettre et dans l'esprit du traité d'alliance... Mais il est non moins logique et tout aussi naturel que le même ministre des Affaires étrangères qui avait travaillé avec ses alliés sur la base du *noli tangere* dans la péninsule balkanique se déclare neutre au moment où l'Autriche commence sa descente dans les Balkans par l'offensive contre la Serbie. C'est ce qu'a répété, hier, le marquis de San Giuliano *au premier conseiller de l'ambassade d'Allemagne, M. Hindelburg, dans un entretien rapporté par le* Corriere della Sera *et qui n'a pas été démenti*: « L'Italie n'a aucune raison de modifier son attitude... Nous restons loyalement et fermement à notre poste de neutres. Nos intérêts nous y obligent parce que, *jusqu'à présent*, ils n'ont pas été attaqués » (1).

En même temps, le Gouvernement italien faisait savoir que sa neutralité n'était pas désarmée.

Un communiqué expliquait « que l'Italie avait pris toutes ses précautions pour garantir sa neutralité, et, en même temps, pour *sauvegarder ses intérêts au cas où il faudrait recourir aux armes pour les défendre*. En dehors de ses troupes détachées dans les colonies et dans les îles, l'Italie a 400.000 hommes sous les armes. Le contingent de seconde catégorie de la classe 1893 est appelé et, dans la première quinzaine de septembre la nouvelle classe 1894, tout entière, sera en service. La marine est complètement prête. »

On comprend l'effet de sympathie crois-

(1) Correspondance de M. Carrère dans le *Temps*, 31 août 1914.

sante produite chez les puissances de l'entente, et surtout en France, par cette attitude de la « sœur latine ».

Et l'émotion s'intensifiait encore lorsqu'on apprenait que les héroïques représentants de la jeune Italie, les petits-fils de Garibaldi, venaient combattre dans les rangs de l'armée française. On publiait cette lettre de Ricciotti Garibaldi, évocatrice des anciennes luttes communes :

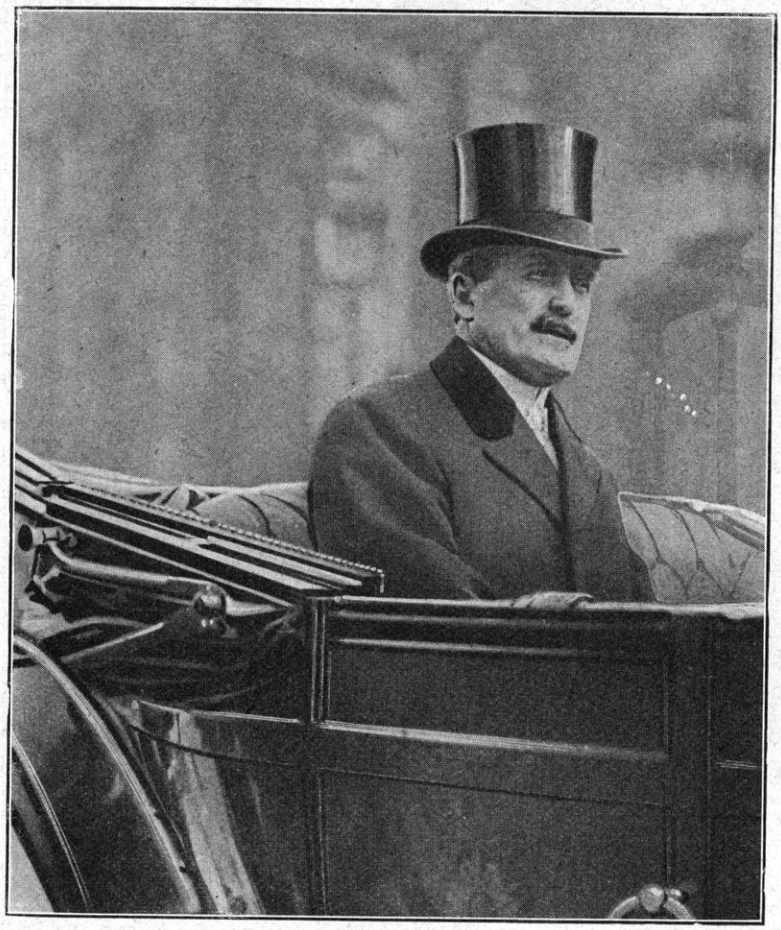
Je suis heureux d'apprendre que mes fils ont été acceptés dans les rangs de l'armée française. Je suis sûr qu'avec eux leurs compagnons italiens se feront honneur.

Tout le peuple italien est avec la France et la neutralité gouvernementale commence à peser comme un cauchemar sur l'âme italienne. Je n'ai aucun doute sur la victoire finale de la France et de ses alliés.

RICCIOTTI GARIBALDI.

L'amitié mutuelle des deux grands peuples, qui s'affirmait d'une façon si éclatante, donnait au haut commandement français une sécurité lui permettant de dégarnir la frontière des Alpes et d'employer, dans l'est et dans le nord, les contingents que le plan général d'opérations avait maintenu, antérieurement, dans le sud-est. Nous verrons ces éléments entrer en ligne de la façon la plus opportune au moment où s'engage la bataille de la Marne.

Il serait injuste d'oublier qu'il en était de même, quoique dans des conditions différentes, de l'attitude de *l'Espagne*. Le gouvernement espagnol avait, comme nous l'avons dit, fait une déclaration de neutralité. M. Dato, alors chef du cabinet, faisait savoir qu'il n'entendait nullement rompre avec le système politique de rapprochement franco-espagnol consacré par l'acte de 1907. Le parti libéral, ayant à sa tête le comte Romanonès, prenait position plus nettement encore en faveur de la Triple-Entente. M. Perez Caballero, ancien ministre, se prononçait dans le même sens. La France, en un mot, au moment où elle avait à accomplir l'effort suprême, savait qu'elle n'avait rien à craindre, pas plus sur sa frontière des Pyrénées que sur sa frontière des Alpes.



M. HERRICK
AMBASSADEUR DES ÉTATS-UNIS A PARIS

LES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE

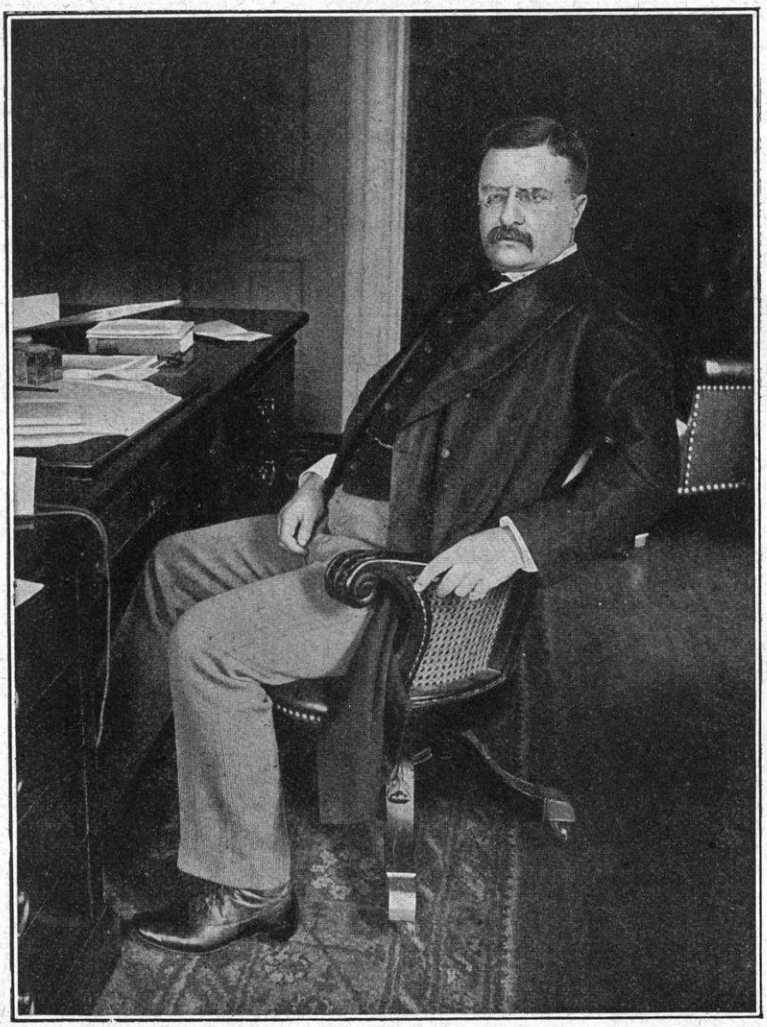
De plus loin encore et d'un rayonnement infiniment plus large, d'autres sympathies commençaient à se développer pour les puissances du droit et, notamment, pour le peuple « croisé », s'il en fut, la France. Au moment même où le Gouvernement se rendait de Paris à Bordeaux, arrivait au Havre le nouvel ambassadeur des États-Unis désigné pour remplacer MM. Herrick et Sharp ; en même temps débarquait M. Bacon, ancien ambassadeur, accouru, comme M. Whitney-Warren, membre de l'Académie des Beaux-Arts, et plusieurs autres Américains dévoués, pour servir la cause française sur le sol même de la France.

L'ambassadeur à Paris, M. Myron Herrick,

Photo G. Felici.

SA SAINTETÉ LE PAPE PIE X SUR SON LIT DE MORT

avait nettement affirmé, dès le premier jour, ses sympathies françaises ; il avait provoqué la première enquête sur le bombardement de Paris par avions, il avait suscité le dévouement, qui allait devenir inépuisable, de la charité américaine ; ayant reçu du gouvernement français le mandat de protéger, dans la mesure du possible, Paris et sa population, à l'approche des armées ennemies, il venait de prononcer cette parole digne de l'histoire : « Je me ferai tuer plutôt que de laisser l'ennemi détruire Paris sous mes yeux. Quelle plus belle occasion de mourir pour un ami de la civilisation et du beau ! »



M. THÉODORE ROOSEVELT

La rencontre des « trois ambassadeurs » américains à Paris, en ces circonstances émouvantes, avait, à elle seule, une haute signification. L'un d'entre eux, qui était en même temps l'ami intime de Roosevelt, avait, avec celui qui écrit ces lignes, un entretien qui mérite d'être rappelé : « En Amérique, disait-il, il y a 50.000 personnes qui comprennent la nécessité, pour les États-Unis, d'entrer immédiatement dans la guerre à vos côtés. Mais il y a 100 millions d'Américains qui n'y ont même pas pensé. Notre devoir est que les chiffres se retournent et que 50.000 deviennent 100 millions. Nous y parviendrons. » Il ajouta « que la conviction se faisait de plus en plus, chez les hommes qui connaissent la situation internationale, aux États-Unis, que l'Amérique ne pourrait pas échapper longtemps à la nécessité de prendre part à la guerre et d'intervenir en faveur des alliés ». « Nous avons développé ensemble les raisons, poursuit le récit de l'entretien : violation de tous les traités et, notamment, des actes de La Haye souscrits par l'Amérique, péril que le militarisme germanique fait courir à la paix de l'humanité, certitude, en cas de victoire des Allemands, de voir ceux-ci accroître leur force navale dans l'Atlantique, se saisir de la flotte britannique, occuper Dunkerque, Cherbourg et Brest, de façon que l'Amérique se trouverait désarmée en présence de la plus grande puissance militaire et de la plus formidable ambition politique et économique qu'on ait jamais vue sur la terre. Le plus sage est donc de considérer la rupture comme fatale et de s'y préparer dès maintenant. « — C'est ma conviction, c'est la logique des choses, répétait l'interlocuteur avec obstination ; et, comme je suis convaincu, je veux partir pour l'Amérique, voir auparavant sir Edward Grey à Londres par l'intermédiaire de lord Bryce et, bien muni d'arguments, aller là-bas m'en expliquer avec Root, avec Roosevelt, avec tout ce qui est capable de com-

Photo G. Felici.

SA SAINTETÉ LE PAPE BENOIT XV

prendre l'intérêt américain au delà du temps présent. »

En attendant, grâce à d'efficaces interventions, les avances américaines à la France, et la fourniture des munitions et des approvisionnements de toutes sortes commençaient à s'organiser. On soumettait au Gouvernement français des propositions qui eussent assuré à sa situation financière une singulière autorité et une remarquable élasticité. En un mot, l'Amérique républicaine et démocratique commençait à s'échauffer pour la cause de la liberté.

De même que la France était pleinement rassurée du côté des Alpes et du côté des Pyrénées, elle l'était du côté de l'Océan Atlantique; bien plus, elle était libérée d'un doute; elle pouvait respirer à pleins poumons.

SA SAINTETÉ LE PAPE BENOIT XV
ALORS QU'IL ÉTAIT CARDINAL

LE NOUVEAU PONTIFICAT

Comme si les grands événements s'étaient donné rendez-vous dans cette fin tragique du mois d'août, le pape Pie X mourait presque subitement, dans la nuit du 19 au 20 août, à 1 h. 20. Les journaux italiens imprimaient sur leurs manchettes, *le Pape est mort de la guerre.* Et, en effet, le bruit avait couru, qu'à la veille du conflit, le pape avait adressé à l'empereur François-Joseph un appel désespéré pour arrêter le geste qui allait déchaîner les événements. François-Joseph refusa d'écouter : « le vieillard pontifical ne put même pas faire connaître sa pensée au vieillard impérial. »

L'élection de Pie X, patriarche de Venise, avait, cependant, été la suite du *veto* opposé par l'Autriche-Hongrie à l'élection du cardinal Rampolla. Pie X, pontife de hautes vertus et de discipline ecclésiastique très stricte, avait adopté à l'égard des puissances libérales et, notamment de la France, une attitude de réserve qui, parfois, avait douloureusement ému une partie des fidèles. Cependant, s'il était le plus ferme des pontifes sur les questions de doctrine, sa bonté, sa douceur, sa véritable humilité avaient attiré vers lui peu à peu une vénération universelle. Sa figure aimable avait pris une pâleur translucide dans les temps qui avaient précédé la mort. Il semblait que cette douce et grave autorité avait un service suprême à rendre à la chrétienté à l'heure où « la lampe s'éteignait ». On assurait, en effet, que les sentiments nationaux et italiens qui avaient dicté la conduite du Pape en certaines circonstances mémorables, étaient, au fond du cœur, ceux de l'ancien patriarche de Venise, et « qu'il avait partagé toutes les impatiences de sa région natale et de sa génération à l'égard du joug autrichien ».

Le Saint-Siège était vacant ; la neutralité de l'Italie permettait au conclave de se réunir à Rome sans difficulté. On vit donc les vieillards, chefs de la catholicité, s'acheminer, de tous les points du monde, vers le Vatican

pour ne pas laisser se prolonger une heure de plus que le strict nécessaire, la vacance du Saint-Siège. « L'Église, écrivait-on dès lors, a des ressources infinies ; le conclave choisira un saint, un politique, un administrateur, un diplomate, un savant... c'est le secret de demain ; mais ce dont il n'est pas possible de douter, c'est que le futur pontife aura un rôle immense à jouer, puisqu'à l'heure de la paix, il parlera au nom de la Paix. »

Le nouveau Pape était élu, le 3 septembre à 11 h. 45 ; c'était le cardinal della Chiesa, archevêque de Bologne. Il prit le nom de Benoît XV. Il avait fallu dix-sept scrutins pour arriver à l'élection. Les cardinaux Maffi, Ferrata, de Lai s'étaient, assurait-on, partagé les voix et le nom du cardinal della Chiesa, qui ne faisait pourtant partie du Sacré-Collège que depuis peu de mois, avait été mis en avant, comme candidat de conciliation.

Quoique la candidature du cardinal Ferrata, ancien nonce en France, eut été soutenue par plusieurs des cardinaux français, l'élection du pape Benoît XV, Italien, Génois, diplomate, élevé dans la curie, fut bien accueillie en France par l'opinion publique. Le *Temps* résumait, en ces termes, sous la date du 5 septembre, l'impression générale : « Le cardinal della Chiesa est un esprit de la race des Pecci et des Rampolla. C'est une tête. Rampolla est mort, mais il revit dans celui qui fut, pendant un quart de siècle, son collaborateur le plus intelligent et le plus convaincu. »

Le sort du monde allait se décider dans les Champs Catalauniques à l'heure même où le nouveau Pape montait sur le trône pontifical. Tenu par sa fonction sublime au-dessus des luttes et des ambitions terrestres, obligé de garder la balance égale entre les fidèles, soucieux de la haute loi d'amour et de justice dont il était désormais le gardien, le disciple des Pecci et des Rampolla ne pouvait que reconnaître dans la France, fille aînée de l'Église, une fois de plus, « le soldat de Dieu ».

CHAPITRE XXXV

LA MANŒUVRE DE LA MARNE

(25 août-5 septembre 1914)

Principes de la manœuvre. — Le plan allemand. — Plan primitif de l'État-Major français.
La bataille en deça ou au dela des frontières. — Unité de vues du général Joffre.
Il choisit le terrain. — Il choisit l'heure.

La bataille de la Marne est la suite naturelle d'un ensemble de dispositions et de préparations matérielles et morales ; elle mettait aux prises deux volontés, l'une saine et droite, l'autre enivrée et égarée ; l'une et l'autre s'étaient mesurées dans les premières semaines, si remplies ; une fois aux prises, fatalement, la moins bonne devait avoir le dessous.

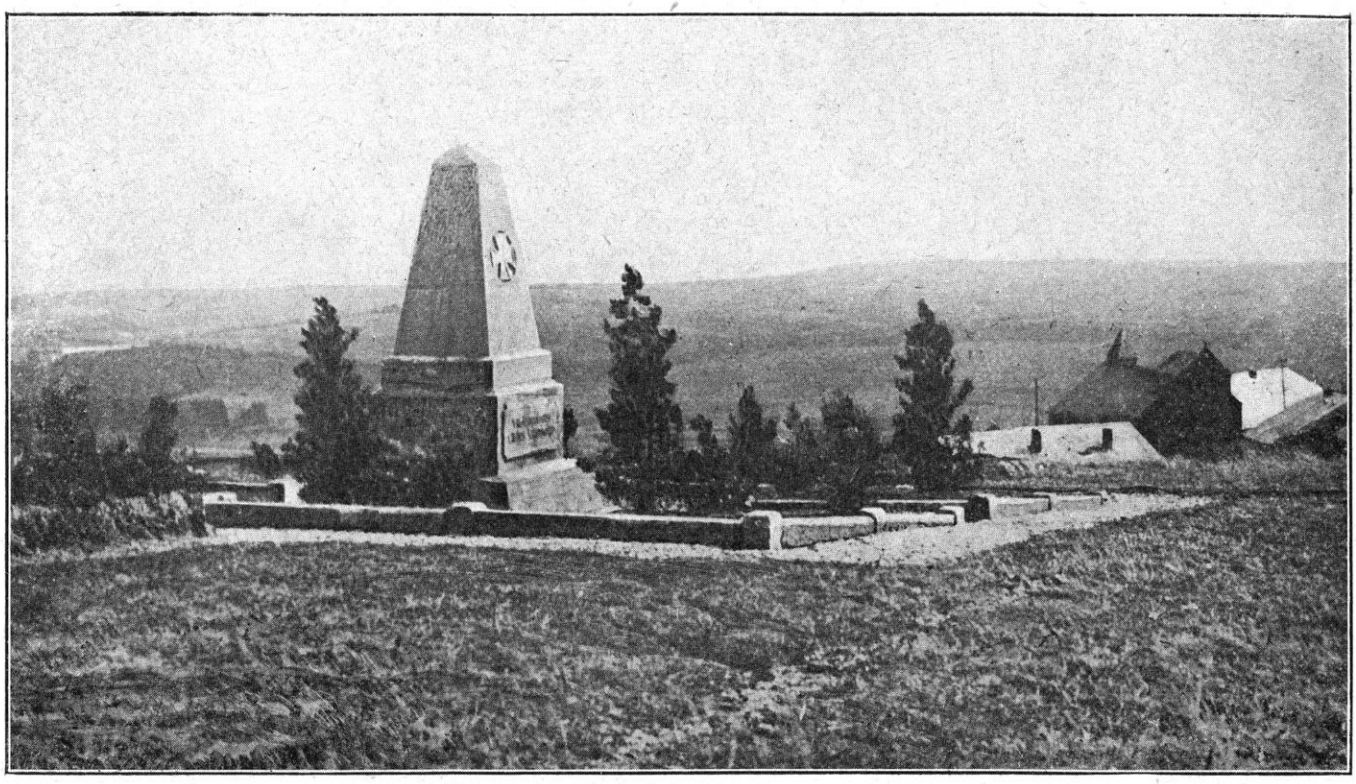
Étant donné les origines de la guerre, il n'était pas possible que les événements n'en arrivassent pas à cette conjoncture : une heure devait sonner où l'erreur de la race germanique, causant celle de ses chefs, la conduirait à un abîme ; et il devait arriver aussi que le peuple français, assagi par les longues années de la défaite, serait l'instrument de la loi supérieure qui préside aux destinées humaines. Ici-bas, tout se paye, tout est payé.

ERREUR INITIALE DU PLAN ALLEMAND Pour nous en tenir aux faits de l'ordre militaire, rappelons l'enchaînement des circonstances, — celles qui résultent de résolutions réfléchies et combinées et celles qui tiennent à cette force des choses dont la volonté la plus énergique ne peut secouer tout à fait le joug.

La détermination agressive de l'Allemagne avait amené son Haut Commandement à commettre une de ces fautes à laquelle aucun maître dans l'art militaire — c'est-à-dire aucun homme de bon sens — ne se serait laissé entraîner : la violation de la neutralité belge. L'Allemagne, dans son aveuglement sur sa supériorité de puissance, croyait être en mesure de décider du sort de la guerre en six semaines. Mais, pour cela, il fallait gagner Paris par le chemin le plus court c'est-à-dire par Bruxelles. Ses armées prirent donc cette route sur la réclamation des États-Majors. Par cette détermination impie et folle à la fois, elle s'attirait deux adversaires : la Belgique qui lui barra la route et l'Angleterre qui se jeta tout de suite, corps et âme, dans une lutte où elle ne fut entrée que plus tard — trop tard.

PLAN DEFINITIF FRANÇAIS L'invasion de la Belgique *par la rive gauche de la Meuse* surprit certainement le Haut Commandement français. Ses plans s'en trouvèrent atteints. M. Viviani a dit, à la tribune de la Chambre des députés, que le premier projet français comportait un recul de vingt-cinq kilomètres au sud de la frontière (1). Il est

(1) Le général Langlois, qui fut un oracle « de l'avant-guerre », pensait que notre mobilisation et notre concentration seraient fatalement en retard sur la mobilisation et la concentration allemandes; il ajoutait que, par suite, nous étions obligés de *laisser dès le début de la guerre à l'ennemi un territoire de 15 à 20 kilomètres de large.* Voir ci-dessus, t. VII, p. 2, les conséquences que le général Langlois tirait de ces principes.



SUR LA COLLINE DE NOYON. — MONUMENT ÉLEVÉ PAR LES ALLEMANDS A LEURS MORTS

avéré que, jusqu'à une époque très voisine du conflit, on avait accepté en France, l'idée d'une manœuvre défensive-offensive ayant pour objet d'attirer l'ennemi à une bataille de La Fère-Laon-Reims. Elle était la conception initiale de la Bataille des frontières : elle se fût livrée sur le territoire national (1).

M. Étienne, ancien ministre de la Guerre, a fait observer toutefois dans la discussion soulevée à la Chambre et dans la presse en février 1918, au sujet du recul de dix kilomètres que « LONGTEMPS AVANT LA GUERRE, la conception de l'offensive sur toute la ligne, — qui, il faut bien le reconnaître, répond mieux au caractère français que celle de la simple défensive — avait prévalu DANS LES CONSEILS DU GOUVERNEMENT. Dès 1913 (date à laquelle M. Étienne était ministre), tout était déjà combiné, au cas d'une agression allemande, *en vue d'une campagne offensive.* »

Les choses paraissent s'être passées ainsi qu'il suit :

Le plan de la campagne défensive-offensive comportant un recul de vingt à vingt-cinq kilomètres et s'en remettant du sort de la France à une bataille livrée dans la région de Reims, fut abandonné avant 1913 pour des raisons stratégiques qui tenaient principalement au gain obtenu sur la rapidité de la mobilisation. Auparavant, il était admis que l'Allemagne serait prête la première : après une sérieuse révision des transports et des horaires, on s'aperçut que l'armée française pouvait arriver plus rapidement sur la frontière. Ainsi, se posa la grave, la très grave question de savoir s'il ne convenait pas de profiter de cette amélioration pour s'efforcer d'épargner au territoire national et aux populations les horreurs de la guerre.

Ce légitime souci s'amalgamait, si j'ose dire, avec la faveur dont jouissait alors la doctrine de l'offensive dans l'enseignement militaire *universel*.

(1) Cette déclaration est très importante; il faut la combiner avec cette autre déclaration émanant également de M. Viviani, dans une lettre à M. Paul Cambon (publiée par *Le Livre jaune* nº 106) : « Notre plan, conçu dans un esprit d'offensive, prévoyait pourtant que les positions de combat de nos troupes de couverture seraient aussi rapprochées que possible de la frontière. » M. Viviani applique seulement à la région de Briey la déclaration relative au recul fixé, originairement, à 25 kilomètres. La proximité de la place de Metz explique les mesures spéciales, prises relativement à la Woëvre. — Cfr. La Note du Grand Quartier Général du 17 août, publiée dans *Violation des lois de la guerre par l'Allemagne*, publication du Ministère des Affaires étrangères, 1915, p. 25.

AVANT LA BATAILLE DE LA MARNE

Positions le 5 Septbre (Soir)

Altitudes: +100 +200

Echelle: 1/600.000

0 5 10 20 Km

la Fere
Montdidier
Noyon
Chauny
St Gobain
Crepy
Laon
Lassigny
Quierzy
Oise
Coucy
Matz
Aisne
Beauvais
Compiègne
Estrees St Denis
Clermont
Liancourt
Berny
Soissons
Laffaux
Chemin des Dames
Craonne
Pe Berry au Bac
Roucy
Braisne
Septmonts
Fismes
Vesle
Villers Cotterets
Crepy en V.
Fere en Tardenois
Ourcq
la Ferte Milon
Mouy
Montataire
Creil
Verberie
Authonne
Meru
Neuilly en Thelle
Senlis
Nonette
Chantilly
Thève
Nanteuil le Haudoin
Mareuil
Beaumont s.O.
Pontoise
Cav.
IV.D.K
IV.R
Ch.au Thierry
Clamon
Montmorency
Gr. Lamaze
Meaux
G. Ebener
G.T
45.D.I
Lagny
Crecy en Brie
II.D.K
IX.D.K
Rebais
Jouy
Gr. Morin
la Ferte Gaucher
Goulommiers
Marne
la Ferte sous Jouarre
Conde en Brie
Orbais
Charly
Montmirail
Vauchamps
Champaubert
Marais de St Gond
Etoges
Versailles
PARIS
C. Sordet
Juvisy
Limours
Montlhery
Essonnes
Corbeil
Br.
Melun
Mormant
Rozoy
Courtacon
Esternay
V.D.K
K.C
Sezanne
St.D.R
Provins
Nangis
le Chatelet
C. Conneau
Villenauxe
Marcilly s.S
Romilly
Nogent s.S
4.C.R
Bray s.S
Montereau
Orvin
Marcilly le Hayer
Dourdan
la Ferte Alais
Etampes
Milly
Fontainebleau
Yerres
Orge
Essonne
Seine
Yvette
Juine
Dizy le Gros
Sissonne
Camp de Sissonne
Ch.au Porcien
Rethel
Asfeld
Retourne
Suippe
Warmeriville
Witry
Pont Faverger
Betheniville
Reims
Vesle
Sillery
Verzy
Louvois
Mourmelon le G.d
Camp de Châlons
Suippes
Somme Tourbe
Valmy
Ste Menehould
Epernay
Conde s.M.
Gourtsols
Somme Vesle
Châlons s.M.
Vertus
Morains le Pt
Villeseneux
Bannes
Fere Champenoise
Lenharrée
Sommesous
Sommepuis
Camp de Mailly
Villers Herbisse
Vitry le Fr.
Chatel Raoul
Arcis s.Aube
Plancy
Mery
Chavanges
Raucourt
Mouzon
Virton
Montmedy
le Chesne
Beaumont
Stenay
Rilly
Attigny
la Croix aux Bois
Buzancy
Vouziers
Grandpre
Dun
Consenvoye
Montfaucon
Varennes
Apremont
les Islettes
Clermont en Argonne
Froidos
Triaucourt
Vaubecourt
Souilly
Benicourt
Troyon
St Mihiel
Rambercourt
Louppy
Noyers
St Mard
Heiltz le Maurupt
Revigny
Bar le Duc
Sermaize
Merlaut
Ligny en Barrois
C. Colonial
St Dizier
Ecriennes
Eurville
Montiers s.S
Gondrecourt
Vassy
Montier en Der
Joinville
Brienne le Ch.au
Doulevant
Doulaincourt
Bettaincourt
Piney
Orne
Saulx
Ornain
Marne
Aisne
Suippe
Vesle
Tourbe
Auve
Retourne
Suippe
Somme
Coole
Maure
Blaise
Aube
Voire
Barbuise
Seine
Yèvre
Thérain
Brèche
Authonne
Nonette
Thève
Clamon
Ourcq
Surmelin
Petit Morin
Grand Morin
Aubetin
Vaux
Yèvre
Yerres
Orge
Essonne
Seine
Yvette
Juine
Voulzie
Orvin
Barbuise
Aube
Voire
Blaise
Ornain
Saulx
Marne
Aisne
Suippe
Vesle
Tourbe
Auve
Retourne
Somme
Coole
Maure
Aisne

Enfin, une considération politique d'un grands poids intervint. La Belgique appelait à l'aide. Pouvait-on laisser sans appui le vaillant petit peuple qui accomplissait si loyalement son devoir ?

Pour toutes ces raisons, l'idée de la « Bataille des frontières » défensive-offensive, sur le territoire national, fut définitivement rejetée, puisque l'ennemi offrait, de lui-même, en passant par la Belgique, l'occasion de le prendre de flanc, on saisit le joint favorable pour l'attaquer partout à la fois. Ainsi, quand toutes les données du problème furent sur la table, le Haut Commandement, sentant très bien qu'une force telle que la force allemande ne serait pas brisée en une fois, prit le parti de l'assaillir à coups redoublés — et, si possible, de l'empêcher d'atteindre le territoire français. C'est ainsi que la première rencontre, au lieu de se produire sur la ligne La Fère-Laon-Reims, fut reportée à 25 kilomètres en avant, sur la ligne Charleroi-Virton-Sarrebourg.

Fut-ce un bien, fut-ce un mal ? Mon opinion (je la donne pour ce qu'elle vaut) est que ce fut un bien et que cette action, décidée héroïquement, fut une des voies du salut.

Son principal défaut (qui ne dépendait pas absolument de la volonté des chefs) fut, qu'ayant été improvisée, il lui manqua certaines préparations. Si elle eût réussi, le sort de la guerre eût été décidé et la France n'eût pas souffert.

Même ayant échoué, en partie du moins, elle prépara le succès du lendemain. Sans l'offensive de la vingtaine d'août, la bataille de la Marne eût, sans doute, tourné différemment.

UNITÉ DE MÉTHODES DU COMMANDEMENT FRANÇAIS. LA BATAILLE DES FRONTIÈRES ET LA BATAILLE DE LA MARNE NE PEUVENT ÊTRE SÉPARÉES

En somme, c'est le même esprit, la même méthode qui présidèrent à la bataille de la Marne et à la bataille des frontières. Il est difficile d'admettre qu'un chef soit, tout ensemble, le plus capable et le plus incapable des hommes. Il est difficile de dire à quel moment cette transformation soudaine d'une incapacité flagrante en une capacité quasi miraculeuse se serait produite quand on voit la chaîne des événements serrée de telle sorte que l'on ne sait lequel de ses anneaux il serait possible de briser.

Du 24 août au 4 septembre, on a dix ou douze jours pour fixer la date d'un revirement si extraordinaire : à quelle heure, à quelle minute faut-il le placer ? Est-ce au 25 août, quand est rédigée l'instruction « immortelle » qui contient en germe la bataille future ? Est-ce pendant cette retraite qui n'est qu'une perpétuelle manœuvre ? Est-ce avant ou après Guise et la Meuse, quand cette belle reprise détruit l'ordre ennemi et devient la cause avérée du « resserrement du front » chez l'adversaire et de la conversion de von Kluck vers le sud-est ? Faut-il choisir le 3 septembre ou bien le 4, quand le généralissime a déjà donné les ordres pour l'offensive ? Faut-il admettre que cette forte et savante préparation qui s'appuie sur le *pivot* Nancy-Verdun, — qui vide les armées de l'Est dans les armées de l'Ouest, — qui prévient, dès le 1er, le camp retranché de Paris qu'il prendra part à la bataille, — qui a créé, dès le 26, l'armée Maunoury, — qui a créé, dès le 29, l'armée Foch, — qui a changé Lanrezac le 3, parce que ses vues étaient contraires à une liaison complète avec l'armée britannique, — qui a laissé aux armées de Langle de Cary et Sarrail, manœuvrer avec tant d'efficacité sur la Meuse et en Argonne, — qui explique, sans cesse, aux troupes qu'elles reculent pour attaquer, — faut-il admettre que ce développement si parfaitement ordonné et *lié*, doit être scindé en un point quelconque ; et n'est-il pas plus simple de reconnaître qu'il conduisait tout droit à ce qui est advenu ?

Il serait vraiment contraire au bon sens de supposer que si telles ou telles interventions civiles ou militaires ne s'étaient pas produites, le général Joffre n'eût pas su donner la bataille qu'il avait su préparer.

MUSIQUE MILITAIRE ALLEMANDE DANS UNE VILLE ENVAHIE

Tout en rendant ample justice aux services, aux collaborations, aux conseils, aux abnégations indispensables et, toutes, marquées alors au sceau du plus pur patriotisme, le plus sage est de voir les choses telles qu'elles se présentent : le général en chef a porté toutes les responsabilités; c'est lui qui a signé les ordres; s'il eût été battu, c'est lui qui eût porté le poids de la défaite; en un mot, c'est lui *qui a commandé*; donc, la bataille est à lui et elle est toute à lui : dans le grand drame militaire qui sauva la France, aucun acte ne peut être séparé.

RÉSULTATS DE LA BATAILLE DES FRONTIÈRES

Le premier acte fut donc l'offensive générale contre l'armée allemande au moment où celle-ci accomplissait son grand tour par la Belgique : offensive principale au centre dans l'Ardenne, flanquée, à droite, par une offensive en Lorraine, et, à gauche, sur la Sambre, par une offensive secondaire destinée à briser la branche principale de la tenaille, celle qui vise Paris. Il s'agit, d'abord et pardessus tout, d'une opération stratégique, mais on vise aussi plusieurs autres buts, à savoir venir en aide à la Belgique et porter la guerre hors du territoire national.

Cette première initiative ne réussit pas : elle ne fut pas vaine, cependant. A la guerre, une initiative sérieusement étudiée et fortement menée présente toujours de grands avantages.

La première bataille des frontières, Sambre-Luxembourg-Vosges, obtint, du moins, les résultats suivants : à l'est, les armées du kronprinz de Bavière, de von Heeringen et de von Gaede sont ébranlées d'abord par l'offensive Morhange - Sarrebourg - Mulhouse; elles sont fixées d'abord dans la crainte d'une attaque contre le territoire allemand et, au moment où elles s'ébranlent pour allonger le premier bras de la tenaille, selon la doctrine de Schlieffen, elles

sont en un tel état qu'elles ne peuvent ni emporter le passage par la trouée de Charmes, ni emporter le passage par la trouée de Belfort, ni forcer le Grand-Couronné de Nancy, ni même réussir la manœuvre subsidiaire sur Saint-Mihiel : or, chacune de ces combinaisons avait été, à son heure, ardemment voulue par le Haut Commandement allemand. Si ces sanglantes opérations soigneusement combinées par lui échouèrent l'une après l'autre, si ses armées furent, en moins de trois semaines, ramenées et fixées et, cette fois, *pour toujours* sut la frontière alsacienne et lorraine, si notre front des Vosges fut *inébranlablement établi* dès le début de la guerre et même avec des vues extrêmement importantes conquises sur la vallée d'Alsace, une part de ses résultats *inespérés* (1) revient, certainement, à la manœuvre offensive sur Morhange-Sarrebourg : les troupes qui se comportèrent si vaillamment dans ces beaux combats du début ne furent pas « sacrifiées » pour rien.

Au centre, la manœuvre offensive Ardennes-Luxembourg eut, tout au moins pour résultat de mettre à mal, beaucoup plus que nous l'avons su et cru tout d'abord, les armées du Kronprinz et du duc de Wurtemberg : il est avéré que le kronprinz fut battu à Étain et qu'une partie de son armée se sauva jusqu'à Metz : la grande manœuvre allemande fut, de ce fait, retardée et alourdie de telle sorte qu'elle manqua Verdun. Or, la suite de la guerre a prouvé à quel point le sort de la France dépendait de celui de Verdun. Il est permis de conclure que l'offensive qui sauva cette place dès les premières heures de la guerre, c'est-à-dire aux heures les plus critiques en raison de la surprise, répondit à une nécessité stratégique de premier ordre. L'armée, en se portant au devant de la forteresse remplit son véritable rôle : car les forteresses ne se gardent bien que par les troupes mobiles qui les entourent.

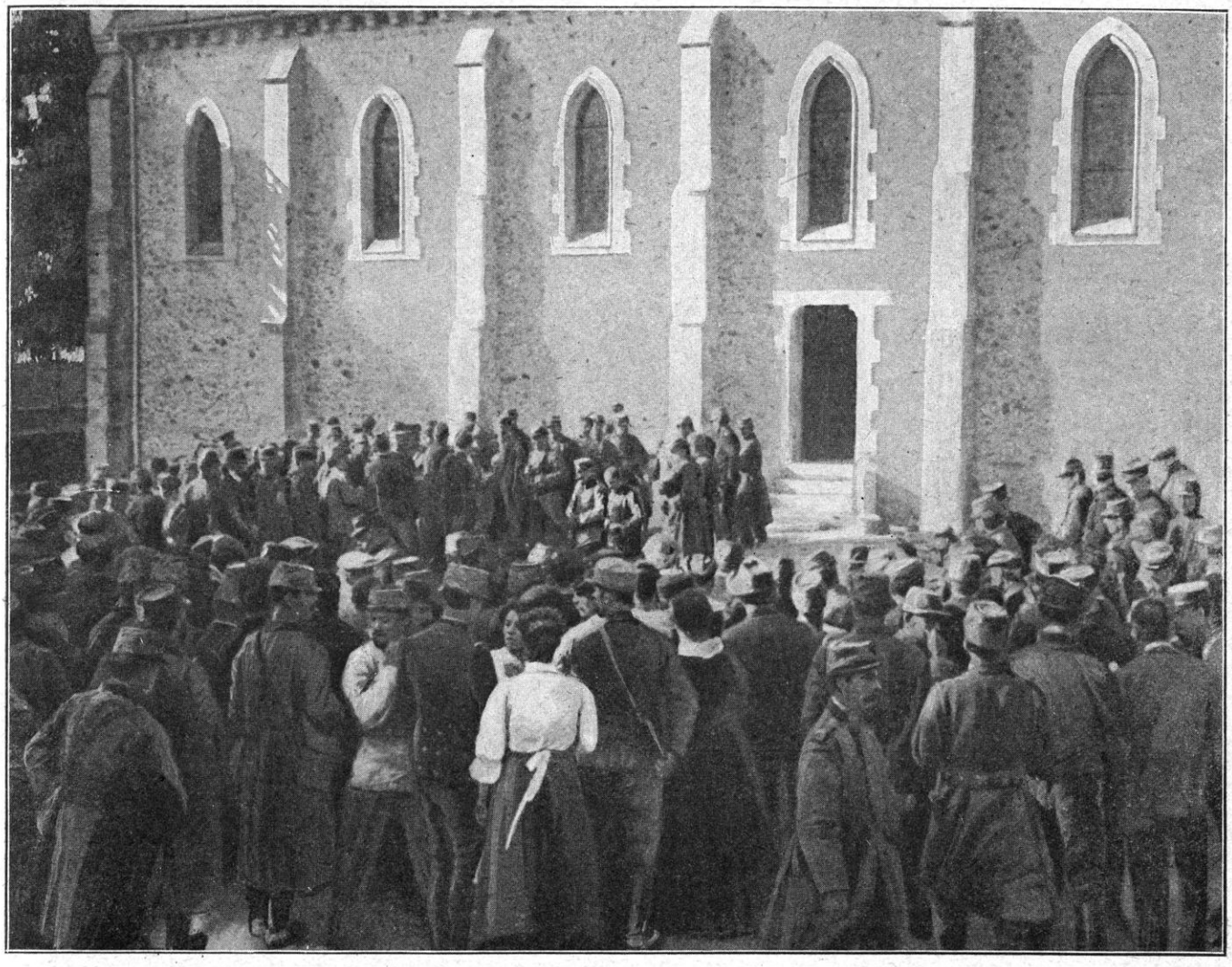
A la suite des combats des Ardennes, plusieurs corps allemands furent mis hors de combat à tel point que tel d'entre eux, comme le Ve corps, ne reparaîtra plus avant plusieurs semaines sur la ligne de feu. Si les plus puissantes armées allemandes, celles dont on affecte de ne pas tenir compte et qui, pourtant, devaient frapper le coup de massue, ont été dans l'impuissance de mener rondement la campagne qui, d'après les ordres surpris, devait les conduire, dès le début de septembre, dans la région de Dijon, si ces armées ont été arrêtées de façon à combattre vainement pour l'Argonne à la bataille de la Marne, c'est aux résolutions énergiques prises dès le début de la guerre qu'est dû cet avantage. L'effet stratégique doit être apprécié non pas seulement sous une de ses faces, mais dans l'ensemble de ses résultats.

En étudiant spécialement la bataille de Charleroi, nous avons dit comment, à l'ouest, Joffre échappe au traquenard qui lui était tendu en Belgique, comment il interdit aux armées allemandes, le grand tour vers Dunkerque qui les eût rendues maîtresses de la côte et, sans doute, de la Basse-Seine (1), comment il ébranla les armées de von Kluck et de von Bülow, de telle sorte qu'elles ne reprirent jamais complètement leur équilibre. Mais le résultat de l'offensive de Charleroi, contrariée, il faut le reconnaître, par le retard de l'armée anglaise et par certaines maladresses tactiques, fut plus considérable encore : cette offensive attira l'armée von Kluck, l'armée von Bülow, et l'armée von Hausen dans le recul des armées alliées qui les avaient empoignées à la gorge et étaient décidées à ne plus les lâcher ; et, dès lors, c'est la manœuvre allemande qui se trouve *manœuvrée*. A partir du 25 août, Joffre a dicté l'Instruction générale qui lui rend l'initiative. Il faut donc admettre que les offensives des 20-24 avaient eu leur très grande importance et obtenu de réels résultats.

En un mot, grâce à la bataille des frontières, *hors de France*, l'avantage initial des Alle-

(1) Rappelez-vous que la doctrine de la défensive-offensive, celle du général Langlois, protestait énergiquement contre ceux qui ne se résignaient pas à l'abandon de Nancy.

(1) Voir, sur ce point, les aveux de von Kluck, cités ci-dessous.



ESTERNAY. — LA FOULE DEVANT L'ÉGLISE

mands, le coup de surprise de la Belgique, la supériorité numérique due à leur préparation dissimulée, la conception formidable du grand plan en tenaille, tout cela était conjuré : le terrain était déblayé pour la bataille décisive. Et, de tout cela, le Commandement français était parfaitement conscient.

PRÉPARATION DE LA NOUVELLE OFFENSIVE Il a donc décidé la retraite. Nous avons dit dans quelles conditions elle s'est accomplie. Maintenant, il faut tâcher de découvrir les raisons qui ont déterminé la manœuvre, le terrain et l'heure : car rien de tout cela n'est dû au hasard ni à des inspirations extérieures.

L'esprit du chef voit les ensembles ; s'il n'apercevait que certains cas particuliers ou s'il se laissait dominer par des préoccupations locales, quelle que soit leur importance, son équilibre serait rompu. Les armées de l'Ouest ne sont pas seules en cause ; toutes les forces de Joffre se battent à la fois sur le vaste front qui s'étend de l'Ourcq aux Vosges et c'est parce que le chef pense à toutes simultanément que le terrain et l'heure s'imposent en quelque sorte à lui et qu'il les choisit par sa manœuvre.

La retraite, la défense de Paris, les mouvements par les lignes intérieures, l'arrivée des renforts, des munitions et des approvisionnements, les lignes géographiques, les données morales et politiques et, *par-dessus tout, la liaison des armées,* tout est pesé à la fois ; toutes ces considérations assaillent l'esprit np

chef pour la minute unique où la main sera mise sur la manette et le mouvement déclenché. Qui eût été en mesure de décider, sinon lui ?

Le bond que l'armée française fait en arrière dépend à la fois d'un principe et d'une nécessité militaires : c'est qu'à une troupe en échec, il faut laisser le temps et l'espace convenables pour qu'elle puisse reprendre haleine, se refaire et surtout regagner l'entière liberté de ses mouvements.

Joffre lance donc son Instruction générale du 25 août, qui est un ordre de « décrochement » avec, pour objectif, un rétablissement en vue de la reprise de l'offensive. Il recule. Mais est-ce uniquement pour reculer ? Va-t-il reculer, comme on l'a dit amèrement, « jusqu'aux Pyrénées... jusqu'à Rivesaltes ? »

Les limites du recul sont « conditionnées », comme on l'a dit, par deux considérations de simple bon sens et qui, par conséquent, se rencontrent avec les principes napoléoniens : assurer les communications, assurer les liaisons. Tant que l'ennemi pourra surprendre les communications, le lieu n'est pas sûr et tant que les liaisons ne sont pas parfaitement établies, la force ne peut pas donner son maximum d'effet.

Il est vrai qu'une autre considération d'un grand poids peut faire pencher la balance : le sort de Paris. Dans un camp comme dans l'autre, on sait que la prise de la capitale française aurait quelque chance de précipiter l'issue de la guerre. Les généraux allemands y pensent tout le temps, et Joffre partage, cela n'est pas douteux, l'angoisse qui étreint celle de tous les Français et du Gouvernement.

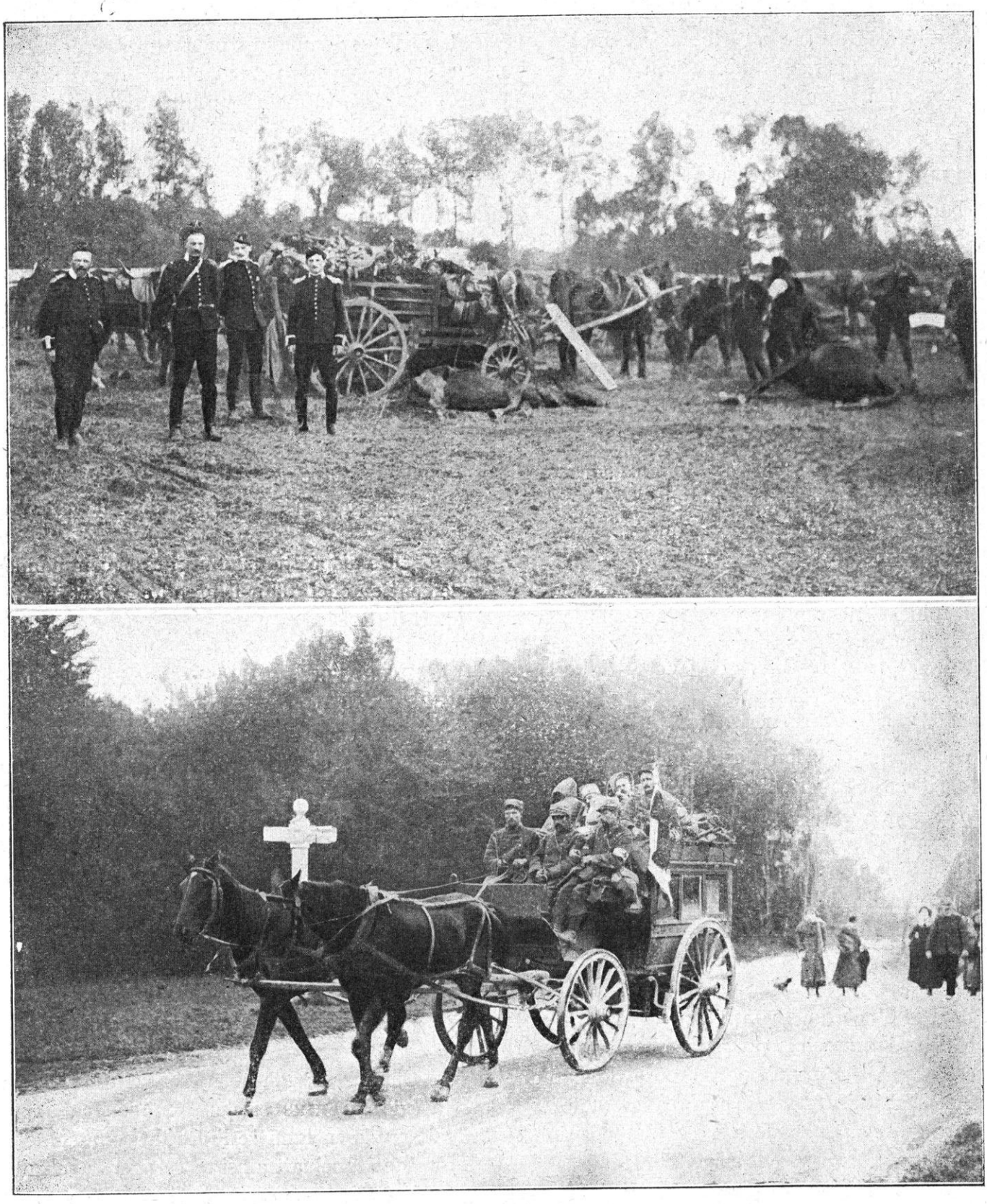
Cette considération amène le général en chef à envisager, d'abord, un recul aussi limité que possible ; et c'est celui qui était prescrit par l'Instruction générale du 25 août. L'Instruction prévoit, en effet, dans ses articles 7, 8, 9 et 10, une offensive sur la ligne Le Catelet-La Fère-Laon - Berry-au-Bac - Reims - Montagne-de-Reims - Sainte - Menehould - Verdun. La ligne ainsi déterminée était, en somme, celle sur laquelle devait s'engager la primitive bataille des frontières, ligne qui, s'appuyant sur le massif de Lassigny-Roye, sur le massif de Saint-Gobain et sur le massif de la Montagne-de-Reims se proposait de sauver le véritable boulevard de Paris. D'après l'Instruction générale, la bataille dont il s'agit devait s'engager au plus tard le 2 septembre.

Nous avons dit comment le projet inscrit dans l'Instruction générale du 25 août dut être modifié : en deux mots, l'armée n'était pas en place à la date prescrite et le général en chef ne se sentait assuré ni de ses communications ni de ses liaisons.

LES COMMUNICATIONS

Le 2 septembre, les communications sont encore exposées des deux côtés, à gauche et à droite : en effet, à gauche, l'armée von Kluck a pris de l'avance, grâce à ses marches prodigieuses. A l'heure où les armées alliées auraient dû se caler sur les massifs de Lassigny-Saint-Gobain, ces massifs étaient déjà tournés. La cavalerie de von Richthofen atteignait Noyon le 30 août, alors que Lanrezac était encore accroché devant Guise. Les gros de l'armée von Kluck, débouchant de Péronne, faisaient plier l'armée Maunoury, à Proyart, le 29 ; la cavalerie de von der Marwitz atteignait Roye le 30. Mais ce qui est plus grave, à cette même date, l'armée britannique avait abandonné précisément le massif Lassigny-Roye et même le massif de Saint-Gobain. Le mouvement tournant de von Kluck est une menace instante. Il en est de même sur l'autre aile : si Dubail et Castelnau avaient arrêté l'ennemi à la Trouée de Charmes le 25, celui-ci reprenait, les 28 et 29, sa marche par la Mortagne, marche ayant pour objectif soit la trouée de Neufchâteau, soit la trouée de Belfort.

Quelle eût été la situation de l'armée française si elle fût restée accrochée en avant de La Fère et de Laon, tandis que von Kluck eût débouché sur son flanc gauche par Compiègne-Soissons et que von Heeringen eût débouché sur son flanc droit par Mirecourt et Neuf-



CANTONNEMENT DE DRAGONS. — FANTASSINS BLESSÉS

château ? La manœuvre de la « tenaille » réussissait en plein. La grande armée de Joffre eût été étranglée ou étouffée, à moins que, pour échapper, elle ne reculât, en désordre, bien au delà de Paris.

LES LIAISONS L'état des « liaisons » est plus précaire encore : à l'heure où l'armée Lanrezac aborde, dans sa retraite, la région de l'Oise qui lui permettrait de se caler sur le massif de la Fère-Laon, c'est-à-dire vers le 28-29 août, d'une part l'armée Maunoury qui doit former l'extrême-gauche de la grande offensive arrive à peine sur le terrain. Cette armée n'est pas constituée. Il faudra plusieurs jours au 4e corps, qui va lui être assigné comme renfort, pour traverser l'Argonne, s'embarquer et venir la rejoindre sous Paris.

L'articulation principale de toute la manœuvre était confiée à l'armée britannique. Or, l'armée britannique, pour des raisons que nous avons indiquées, est en pleine retraite, résolue à ne reprendre sa place sur le front que quand elle aura reconstitué ses éléments et quand elle sera assurée d'échapper à l'enveloppement de l'ennemi.

Les autres armées ne sont pas non plus dans la position prévue : l'armée Langle de Cary défend la Meuse et l'armée Ruffey-Sarrail est en avant de Verdun.

L'offensive projetée ne serait réalisable que si tout le monde était bien en ligne : c'est tout le contraire, le front fait un immense zig-zag ; la retraite extrêmement rapide de l'armée britannique a créé une poche qui laisse à découvert le flanc de l'armée Lanrezac et c'est l'heure où l'armée von Kluck va faire le possible et l'impossible pour profiter de cette circonstance. Le problème se pose donc d'une façon toute différente de ce qui avait été prévu : il s'agit, non pas de sauver une position si importante soit-elle, il s'agit de dégager et de sauver l'armée elle-même. Et, encore, il faut se hâter ; il n'y a pas une minute à perdre.

C'est ainsi que Joffre est amené, pendant qu'il en est temps encore, à donner à Lanrezac l'ordre d'attaquer à Guise-Saint-Quentin pendant que l'armée Bülow défile devant lui et tandis que Maunoury peut encore frapper un coup à Proyart. Cette bataille et ce combat obtiennent, du moins, un premier résultat : ils dégagent le front français et couvrent le front britannique ; en un mot, ils font avorter la tentative de mouvement tournant. Mais, c'est tout ce qu'on pouvait attendre d'eux. Simples engagements en coups de boutoir, ils ne devaient, à aucun prix, amorcer une bataille générale, qui se fût produite dans les plus mauvaises conditions.

Cependant, le massif de Lassigny-Roye, le massif de Saint-Gobain étaient perdus ; ce boulevard de Paris était abandonné, ne fût-ce que par la retraite de l'armée britannique. La bataille projetée pour le défendre, la bataille de l'Instruction générale du 25 août, n'avait plus lieu.

Quelles dispositions nouvelles le commandement en chef allait-il prendre ? Quel terrain allait-il choisir ?

LA RETRAITE VERS LE SUD Il existait, dans la doctrine militaire française, une tradition remontant aux premières années qui avaient suivi la guerre de 1870-71, alors qu'on déplorait les funestes conséquences du siège de Paris : le commandant du génie Ferron, l'excellent écrivain militaire, qui devint sous-chef de l'État-Major général en 1883 et Ministre de la Guerre de 1887 à 1889, avait préconisé, dans ses *Considérations sur le système défensif de la France*, au cas où la frontière serait abordée par la Belgique, une retraite *vers le Sud* protégée par la ligne des Vosges.

Vers le Sud et non *vers Paris*. Le général von Cümmerer, dans son « Évolution de la stratégie au XIXe siècle » publiée en 1904, avait remis en lumière l'idée du commandant Ferron et concluait ainsi : « Diriger la retraite vers le Sud, *c'est le moyen le plus efficace de couvrir Paris contre le danger de voir les forces principales de l'ennemi paraître devant ses murs.* »

DRAGON EN ESTAFETTE SUR LA ROUTE DE MEAUX

Cela revient à dire, une fois de plus, que les places fortes ne sont bien défendues que par les armées qui tiennent la campagne à proximité.

Ici, se dégage le véritable trait de génie, — et de caractère, — qui décide du sort de la campagne et cause la bataille de la Marne. Joffre, ayant, grâce au coup de boutoir de Guise, échappé à l'encerclement, au lieu de se replier sur Paris, prend son parti et s'envole *vers le Sud*.

Tout le secret de sa victoire est là.

Un général médiocre ou faible eût tâtonné, hésité, pris un parti médiocre ou faible. Il eût voulu ménager tout le monde, surtout ceux qui allaient répétant : « Ne fera-t-on pas à Paris l'honneur de se battre pour lui ? » Une retraite derrière le camp retranché de Paris pouvait offrir des avantages temporaires ; même, au point de vue militaire, elle se fût combinée avec le système qui avait longtemps prévalu et qui mettait la ressource suprême de la France dans une campagne derrière la Loire.

Mais, le commandement est l'art des sacrifices. Joffre sait que, pour sauver Paris et la France, il doit conserver la liberté de ses mouvements : cette conviction domine tout en lui. La qualité de son esprit et son excellente éducation militaire opèrent à cette heure critique.

Reconnaissons aussi l'effet de cette doctrine, fondée sur les principes napoléoniens, mais appliquée aux masses modernes, et qui avait dicté « l'Instruction sur la conduite des grandes unités ». Publiée en 1914, elle avait ramassé, en quelque sorte, au dernier moment, les fruits de l'expérience et des études du Grand État-Major français.

Rappelons quelques-uns de ces articles qui donnent, d'avance, la théorie de la manœuvre de la Marne :

ART. 6. — L'offensive seule a des résultats positifs.

Les succès, à la guerre, ont toujours été emportés par des généraux qui ont voulu et cherché la bataille ; ceux qui l'ont subie ont toujours été vaincus.

En prenant l'initiative des opérations, on fait naître les événements. Un commandant en chef énergique, ayant

confiance en soi, en ses subordonnés, en ses troupes, ne laissera jamais à son adversaire la priorité de l'action, sous le prétexte d'attendre des renseignements plus précis. Il imprimera aux opérations dès le début de la guerre, un tel caractère de violence et d'acharnement que l'ennemi, frappé dans son moral et paralysé dans son action, se verra réduit peut-être à rester sur la défensive.

En présence d'un tel adversaire ayant pris l'initiative des opérations, *c'est encore par une contre-offensive énergique et violente* qu'il sera possible de donner à la lutte une tournure favorable.

ART. 7. — *Pour livrer la lutte suprême qui décide du sort de la guerre et dont l'avenir de la nation est l'enjeu*, on ne saurait disposer de trop de forces. Toutes les grandes unités opérant sur un même théâtre doivent donc participer activement à la bataille générale...

ART. 20. — Pour être en mesure de réaliser sa manœuvre, le chef doit posséder sa *liberté d'action*, c'est-à-dire disposer de ses forces et rester maître de les employer, malgré l'ennemi, à l'exécution de son plan.

Dans une grande unité, il importe donc, avant tout, que les éléments de cette unité soient en situation de participer à la bataille et qu'ils ne soient pas exposés à être attaqués et battus séparément. Lorsque ces conditions sont réalisées, le chef dispose de ses forces : on dit alors que l'unité est *réunie*.

La réunion des forces, ainsi définie, constitue une condition essentielle de la liberté d'action du commandant.

ART. 21. — Lorsque les forces sont réunies, le meilleur moyen, pour un chef, d'assurer sa liberté d'action est d'imposer sa volonté à l'ennemi par une offensive vigoureusement menée, suivant une idée directrice bien arrêtée. Cette offensive impressionne l'adversaire, l'oblige à se défendre, et *déconcerte ses projets d'attaque*.

ART. 22. — Les dispositions prises pour l'exécution de la manœuvre doivent viser à surprendre l'adversaire pour lui enlever sa liberté d'action. La surprise résulte, pour l'ennemi, d'un danger auquel il est hors d'état de parer d'une manière complète et en temps opportun. Elle exige la rapidité des mouvements et la sécurité des opérations.

Liberté d'action, liaisons assurées, participation de toutes les forces à la bataille, initiative, surprise, tels sont les éléments qui doivent être réunis à la minute suprême pour assurer le succès. Joffre les attend et les rassemble avec une patience et une célérité admirables dans le court délai que son repli vers le Sud lui assure.

Le général en chef voyait que s'enfermer dans Paris, c'était courir à un Metz ou à un Sedan ; mais, surtout, il savait que, même sans s'attacher à cette solution, — la plus déplorable de toutes, — s'abriter derrière le camp retranché de Paris, c'était renoncer à la réunion de ses moyens, c'était couper en deux sa grande armée et laisser au hasard d'une retraite périlleuse toutes ses forces de l'Est. Se mettre à l'abri de Paris, c'était découvrir Dijon, Nevers, le Creusot, Lyon, c'est-à-dire la France de la métallurgie et des ports, la puissante masse du sol national, seule capable de tenir une guerre de longue haleine contre un ennemi qu'il ne pouvait être question d'abattre en une fois.

En un mot, comme tout le prouve, la préoccupation de l'Est reste la pensée maîtresse ; il conçoit la grande bataille, la bataille des masses, dans toute son ampleur. Ce n'est pas seulement avec Verdun, c'est avec Nancy, avec les Vosges qu'il faut garder ses liaisons.

Joffre se décide donc pour le parti le plus fort, mais qui, en cas d'insuccès, l'accablera des responsabilités les plus lourdes. On blâmait la retraite ordonnée, le cas échéant, jusqu'à Nogent-sur-Seine et Joinville ; on s'écriait ironiquement : « Pourquoi pas jusqu'à Rivesaltes ?... Et c'est cet éloignement momentané qui allait ramener, au bout de quelques heures, l'armée de Joffre devant Paris libéré, avec la décision de la guerre obtenue par la victoire de la Marne !

Une note personnelle, adressée par le général Joffre au ministre de la Guerre, M. Millerand, sous la date du 3 septembre, récapitule l'ensemble des motifs qui ont agi sur l'esprit du chef dans les journées tragiques où il eut à prendre ce parti. Le général expose au Gouvernement, d'abord les raisons pour lesquelles il n'a pas cru devoir engager, à la date du 2 septembre, la bataille prévue par l'Instruction générale du 25 août (c'est-à-dire la bataille en avant de Paris), puis il annonce la très prochaine reprise de l'offensive, c'est-à-dire la bataille latérale à Paris : on voit ainsi se dégager la suite logique des idées, filles des nécessités :

« Le général en chef avait espéré combattre la large manœuvre d'enveloppement exécutée par la droite de l'armée allemande contre l'armée Lanrezac, en lui opposant « une puissante concentration de forces dans la région d'Amiens » (armée Maunoury et groupement d'Amade) et avec l'aide de l'armée anglaise.

TROUPES ALLEMANDES ENTRANT DANS UNE VILLE DU NORD

« Mais le rapide recul de l'armée anglaise, effectué trop tôt et trop vite, avait empêché l'entrée en jeu de l'armée Maunoury dans de bonnes conditions et compromis le flanc gauche de l'armée Lanrezac : celle-ci se trouvait, *dans l'après-midi du 2 septembre*, au nord-est de Château-Thierry devant lequel se présentait, le soir même, la cavalerie allemande chargée d'attaquer les ponts.

« Dans ces conditions, accepter la bataille avec l'une quelconque de nos armées, eût entraîné fatalement l'engagement de toutes nos forces, et l'armée Lanrezac se serait trouvée fixée dans une situation que la marche de la Ire armée allemande eût rendue des plus périlleuses. Le moindre échec aurait couru les plus grands risques de se transformer en une déroute irrémédiable, au cours de laquelle le reste de nos armées aurait pu être rejeté loin du camp retranché de Paris et complètement séparé de l'armée britannique. Nos chances de succès auraient encore été diminuées par la grande fatigue des troupes qui n'avaient pas cessé de combattre et avaient besoin de combler les vides produits dans leurs rangs.

« Il fallait éviter tout accrochage décisif tant que nous n'aurions pas les plus grandes chances de succès et continuer à user l'ennemi par des offensives partielles. Le général en chef estimait ne pas pouvoir accepter trop tôt une bataille générale dans des conditions défavorables. Aussi a-t-il décidé d'attendre encore quelques jours et de prendre en arrière le champ nécessaire pour éviter l'accrochage.

« Il prescrivit, pendant ce temps, de récupérer au moins deux corps sur les armées de droite dont la mission devait être purement défensive, de recompléter et de reposer les troupes.

« SON BUT FUT DE PRÉPARER UNE OFFENSIVE NOUVELLE EN LIAISON AVEC LES ANGLAIS ET AVEC LA GARNISON DE PARIS ET D'EN CHOISIR LA RÉGION DE FAÇON QU'EN UTILISANT SUR CERTAINES PARTIES DU FRONT DES ORGANISATIONS DÉFENSIVES PRÉPARÉES, ON PUISSE ASSURER LA SUPÉRIORITÉ NUMÉRIQUE DANS LA ZONE CHOISIE POUR LE PRINCIPAL EFFORT. (1) »

Tel est le véritable document révélateur de la manœuvre, le secret intime de la pensée du chef.

L'exposé est du 3 ; la bataille s'engage le 5. Du 3 au 5, il y a deux jours. Le général Joffre est décidé, plus que jamais, à l'offensive. Mais il se donne deux jours pour : 1° choisir définitivement et organiser un terrain ; 2° attendre l'exécution complète de sa manœuvre

(1) M. Millerand, ancien Ministre de la Guerre, a donné un récit émouvant de ses relations avec le général en chef, à ces heures décisives, dans sa conférence sur le Maréchal Joffre, publiée dans la *Revue hebdomadaire* du 15 février 1919.

d'est en ouest ; 3° obtenir la liaison avec l'armée anglaise, c'est-à-dire déterminer celle-ci à participer à l'offensive ; 4° assurer le mouvement en commun avec la garnison de Paris qui lui donne « la supériorité numérique dans la zone choisie pour le principal effort. »

OU S'ARRÊTERA LA RETRAITE ? LE TERRAIN Le massif de Saint-Gobain étant perdu, la retraite *vers le Sud*, et non *vers Paris* étant décidée, en quel point le général français devait-il caler ses troupes pour être en mesure de reprendre l'offensive avec le plus de chances de succès ?

A cette question, la nature répond avec une autorité sans seconde : nous l'avons déjà indiqué ci-dessus, le champ de bataille ne pouvait être ailleurs que sur le vaste hémicycle formé par le fond de l'ancien golfe de Seine.

C'est dans cette plaine que, traditionnellement, le sort de Paris s'est décidé. Sur le circuit qui la borde se trouvent rangées les grandes batailles dont le souvenir étreint encore le cœur de la France : les Champs Catalauniques, Valmy, les batailles de 1814, Champaubert, Montmirail, Vauchamps : c'est là que Mac-Mahon se serait battu, en 1870, s'il n'était pas allé s'engouffrer dans l'impasse de Sedan.

Les « Champs Catalauniques » ou « Champagne » sont déterminés par le cours presque parallèle des deux rivières de Paris, les deux rivières sœurs, la Marne et la Seine. Comme si elles ne suffisaient pas à étancher les eaux qui affleurent des côtes voisines, deux affluents de la Marne, le Petit et le Grand Morin, coulent à égale distance de l'une et de l'autre. La ceinture du golfe de Seine est au Sud de la rivière elle-même : celle-ci forme la rigole de vidange qui subsiste après le retrait des eaux.

La ligne d'appui du golfe de Seine est, en somme, la véritable séparation des deux Frances à l'Est, la France du Nord et la France du Midi, et elle répond exactement à la ligne d'appui de la Loire à l'Ouest. Donc, la véritable bataille de France est là, puisque le sol français s'organise tout entier autour de cette crête. Vidal de la Blache, ayant fait observer que cette zone fut la marche frontière des Gaules belgiques, comme, plus tard, des archevêchés de Reims et de Sens, ajoute :

« La Champagne du Nord, celle de Reims, comme dit Grégoire de Tours, *touche à la Picardie* et lui ressemble. Les monuments d'époque préhistorique montrent d'étroits rapports *avec la Belgique*, presque pas avec la Bourgogne. *Ses destinées sont liées à celles de la grande région picarde.* Au contraire, le faisceau des rivières méridionales a son centre politique à Troyes ; cette autre partie de la Champagne *se relie à la Brie et gravite vers Paris.* Par les rapports naturels, comme dans les anciennes divisions politiques, l'autre gravite vers Reims et les Pays-Bas (1). »

De ce simple exposé géographique, il résulte, avec une parfaite évidence, qu'une armée, située sur la falaise qui sépare ces deux régions, ces deux « Champagnes, » la Champagne picarde et la Champagne briarde, est en situation de défendre, à la fois, les deux métropoles : Reims et Paris. Et ne résulte-t-il pas, avec la même évidence, que le général Joffre, en venant chercher les premiers gradins de l'hémicycle de Seine, ceux qui sont au nord de la rivière (avec la ressource de se replier, au besoin, sur ceux qui s'élèvent au sud), s'est conformé aux lois de la nature et de l'histoire. Il adopte ce point d'appui parce qu'en fait, — *une fois le massif de Saint-Gobain perdu* (2), — il ne s'en trouve plus d'autre.

D'ailleurs, les événements de la guerre l'y ont amené et en quelque sorte poussé, ainsi que nous l'avons exposé. Le plan du Grand État-Major allemand a donné, pour rendez-vous général aux armées allemandes, pénétrant, de toutes parts, en France, précisément la plaine catalaunique : depuis la première heure, toutes convergent vers ce but commun ; toutes et chacune se sont mises en marche pour arriver à cette « concentration sur le champ de bataille » prescrite par le vieux Moltke et

(1) *Tableau de la Géographie de la France*, p. 123.

(2) Sur les raisons qui ont déterminé l'abandon du massif de Saint-Gobain par l'armée britannique, voir ci-dessus, la *Bataille de Saint-Quentin-Guise.*

MEAUX. — VIEILLES MAISONS SUR LA MARNE

par Schlieffen; et elles y arrivent, en effet, dans les jours qui précèdent immédiatement la bataille de la Marne.

Voyons plutôt :

La plaine catalaunique est prise à revers par les armées de von Hausen et du duc de Wurtemberg, débouchant par la trouée de Grandpré et par la brèche de Reims. Elle est menacée par les forces que commande von Strantz et qui, venant de Metz, se glissent par le Rupt de Mad et la trouée de Saint-Mihiel. Jusqu'à la date du 4 septembre, les armées de von Heeringen et du prince Ruprecht de Bavière qui agissent dans l'Est espèrent encore atteindre la trouée de Mirecourt-Neufchâteau : elles livrent un assaut mortel à Dubail et à Castelnau pour s'ouvrir ce chemin. Quant à l'armée du kronprinz, elle glisse le long de l'Argonne pour venir à la rencontre de toutes les autres et asséner le coup final. Nous avons déjà cité l'ordre saisi, quelques jours après, et par lequel, le 5 septembre à 20 heures, il prescrivait, pour le 6, une attaque dans la direction générale de Revigny-Bar-le-Duc et confiait, en particulier, à son corps de cavalerie la mission *d'entrer en action dans la région de Saint-Mard-sur-le-Mont et de pousser son exploration en avant de la IVe et de la Ve armées* EN DIRECTION DE DIJON, BESANÇON, BELFORT. Le kronprinz pensait donc encore, à cette date, que les armées de Lorraine et des Vosges forceraient la trouée de Neufchâteau-Mirecourt et il leur tendait la main.

Ainsi, les armées allemandes, venant de l'Est, se rendent toutes simultanément au rendez-vous catalaunique. Il en est de même des armées qui viennent de l'Ouest. Von Bülow et von Kluck n'ont pas d'autre objectif. Même pour attaquer Paris, ce n'est pas par le secteur de Picardie, trop bien défendu, mais par le secteur de Champagne et de Brie que l'on compte opérer.

Un ordre du jour, signé du comte Schwerin et daté du 5 septembre, ne laisse aucun doute à ce sujet : « *Le IVe corps de réserve continue aujourd'hui la marche en avant et se charge, au nord de la Marne,* DE LA COUVERTURE DU FRONT NORD DE PARIS ; la 4e *division de cavalerie lui sera adjointe. Le IIe corps pousse par... le bas du Grand Morin au-dessous de Coulommiers et se dirige* CONTRE LE FRONT EST DE PARIS (1).

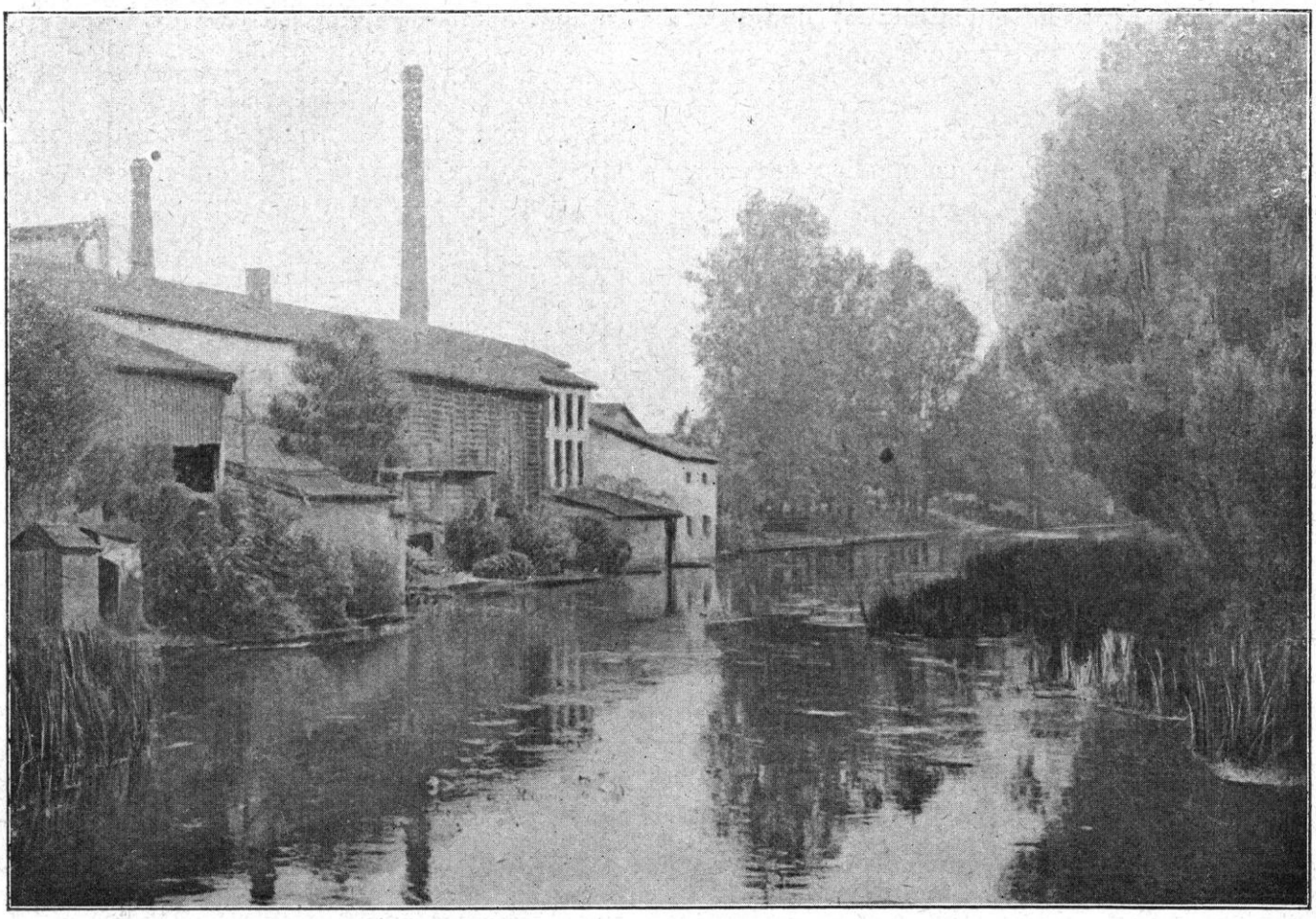
Nous reviendrons sur ce document important : mais ce qu'il importe d'établir, c'est que la plaine catalaunique est le champ de manœuvre, la « cour de la caserne » qui, selon les théories de Schlieffen et dans la pensée du Haut Commandement allemand, doit assister à la défaite de la France et au désastre de l'armée Joffre : c'est donc sur une ligne permettant de sauver cette plaine en la dominant que l'armée Joffre doit se caler nécessairement : une telle ligne est déterminée par l'ossature de la région entre Marne et Seine, c'est-à-dire par le premier gradin de l'hémicycle.

Puisque l'armée de Joffre a des raisons de craindre pour ses communications par l'Argonne, par Saint-Mihiel, par la trouée de Charmes, par la trouée de Belfort, si elle veut échapper à tout risque provenant de ces trois couloirs, elle descendra jusqu'à un parallèle *au sud de leurs débouchés* ; et comme, d'autre part, l'armée anglaise a cherché son abri au sud du camp retranché de Paris, Joffre, pour l'articulation de sa manœuvre, sera également dans la nécessité de chercher de ce côté un *parallèle au moins sur la ligne des deux Morins.*

Résumons :

Le camp retranché de Verdun est le *pivot de droite* : il faut rester en liaison avec lui. La courbe du golfe méridional de Seine, prolongée par l'Argonne, répond seule à cette double nécessité. Donc, tel sera le terrain de la prochaine bataille. Joffre le voit ; il a le courage de le vouloir, d'agir et d'ordonner : voilà ce dont la France et l'histoire lui seront éternellement reconnaissantes.

(1) Cet ordre du jour, daté du 5 septembre, 1 h. 45 du matin, a été trouvé, déchiré en morceaux, sous un lit, dans une des chambres de la ferme de M. Victor Courtier, maire de Puisieux. Il a été publié par M.P.-H. Courrière, dans son intéressant ouvrage : *Comment fut sauvé Paris*, p. 40, qui dit le devoir à une communication de M. Lebert, bibliothécaire de la ville de Meaux.



GONDRECOURT. — VUE SUR L'ORNAIN

LA MANŒUVRE ALLEMANDE Le lieu de la bataille se trouvant ainsi déterminé, à quelle date sera-t-elle livrée ? Quel sera le jour X ? Pour ce point dans l'espace et dans le temps, c'est la manœuvre qui décidera, c'est-à-dire la volonté du chef s'emparant des nécessités et des opportunités.

Pour suivre ce beau travail intellectuel, ce noble exercice des plus hautes facultés humaines, il faut reprendre, maintenant, l'exposé des faits militaires à partir du moment où le sentiment d'une rencontre prochaine se fait jour des deux côtés.

Il serait impossible d'être clair et d'être complet si, d'une part, l'on faisait abstraction de l'initiative ennemie et si, d'autre part, on ne considérait qu'une partie seulement de l'immense aire du conflit armé. Certains ont distingué entre la bataille de l'Ourcq et la bataille de la Marne : Pourquoi ? L'ennemi avance sur tout le front et l'armée française va au devant de lui sur tout le front : il faut donc tout embrasser d'un coup d'œil.

Joffre a décidé de prendre son pivot sur sa droite et c'est pourquoi nous avons dû, logiquement, présenter d'abord l'exposé des engagements de l'Est : si la droite eût cédé, la bataille de la Marne eût été impossible. Aussi, le Haut Commandement allemand l'assaille jusqu'à la dernière minute : dans la nuit du 4 au 5 septembre se déclanche l'offensive suprême contre le Grand Couronné de Nancy : l'Empereur y commande en personne. Nous savons maintenant qu'elle ne réussit pas ; mais le doute était permis, et il devait, en fait, se prolonger pendant plusieurs jours encore. Au milieu de tous ses autres soucis, Joffre y pense constamment ; il a besoin des troupes qui combattent en Lorraine : mais il ne dégarnira Castelnau que quand celui-ci se sentira vain-

queur. En fait, la bataille de la Marne a pour secteur oriental, à partir du 5, la bataille du Grand Couronné.

A la date du 4 septembre, l'offensive allemande sur la Mortagne commence à céder. Joffre en a le sentiment très net et c'est ce qui lui permet de commencer à dégarnir le front de Dubail, en appelant le 21e corps, dont il a besoin sur le front occidental. Mais le péril n'est pas entièrement conjuré. C'est le 6 septembre seulement que von Heeringen recevra l'ordre de quitter les Vosges pour se transporter dans la région de Busigny-Saint-Quentin. Jusqu'au 6, la lutte reste des plus vives et l'artillerie continue à sévir violemment, selon la méthode allemande, qui couvre la retraite ou le décrochage à coups de canon.

A partir du 6 septembre, un autre danger va se dessiner dans l'Est. Une division de réserve, accompagnée de formations de landwehr, a débouché sur Saizerais et se dirige sur Saint-Mihiel. Une manœuvre des plus dangereuses tendant à déraciner la place de Verdun, s'amorce donc aussi de ce côté. Le Grand Quartier Général avertit le général de Castelnau d'avoir à se tenir en liaison avec la place de Toul, et il jette lui-même le 15e corps sur Gondrecourt pour parer à ce coup fourré. C'est une nouvelle initiative prise par l'ennemi et dont Joffre est bien obligé de tenir compte.

Joffre est en présence d'une action non moins redoutable de l'armée du kronprinz dans la région de l'Argonne. Nous venons de citer l'ordre à la Ve armée allemande prescrivant l'offensive pour le 6 septembre. Dès le 5 au soir, l'armée devait se préparer à l'attaque sur Revigny, et le lendemain (6 septembre) de bonne heure, elle attaquait, en effet, dans la région de Vaubécourt. En même temps, les forts de Verdun étaient vigoureusement canonnés par le nord et par l'est. La place pourrait-elle résister longtemps et, si elle succombait, quel serait le sort de notre droite ?

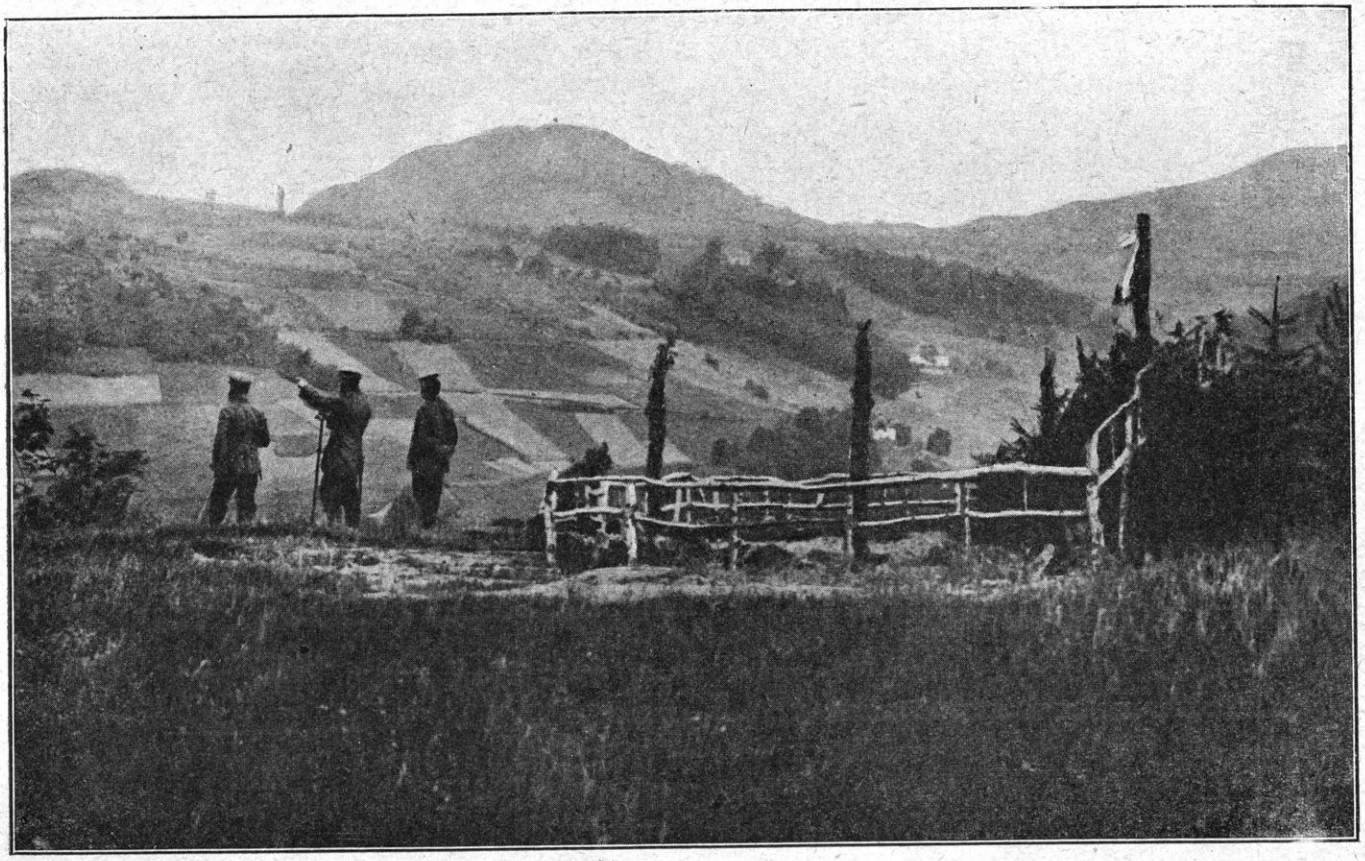
Au centre, l'armée de Langle de Cary avait devant elle l'armée du duc Albert de Wurtemberg. Celle-ci jouait aussi son rôle dans le drame : ayant été jetée à travers la plaine de Champagne, et ayant atteint d'un bond la région de Vitry-le-François, elle avait pour mission de briser le centre de l'armée de Joffre qui, sur ce point, présentait une fissure défendue seulement par la 9e division de cavalerie et de foncer, alors, dans la direction d'Arcis-sur-Aube pour seconder le mouvement d'enveloppement que sa voisine de l'ouest, l'armée von Hausen, devait tenter sur les armées Foch et Franchet d'Esperey. Un simple coup d'œil sur la carte suffit pour indiquer les conséquences d'une telle manœuvre, si elle eût réussi : elle se combinait, en effet, avec celle de von Bülow marchant sur Montmirail, et avec celle de von Kluck isolant les deux armées et l'armée britannique du camp retranché de Paris : par cette « tenaille », l'aile gauche française eût été ramenée et écrasée entre Montmirail et Troyes.

Déjà la partie est engagée de ce côté.

Bülow avance en combattant à partir du 4. Joffre suit de l'œil ces rudes combats qui ont suivi de près les premiers engagements de Montmort et de la ferme d'Arbeux. Au moment où il donne ses ordres définitifs, la bataille du Centre est accrochée.

Nous sommes arrivés, enfin, à l'extrémité occidentale du front de bataille. Joffre va porter de ce côté sa manœuvre : mais von Kluck y développe précisément la sienne qui diffère, comme nous allons le voir, de celle qui a été prévue par le Haut Commandement allemand. La trame demande à être relevée, maintenant, fil à fil.

A partir de l'ébranlement de Guise, le Haut Commandement allemand s'était résolu à resserrer son front et à rabattre von Kluck à l'est de Paris. Une des raisons de ce mouvement était le manque de liaison, que nous avons signalé, entre les armées von Bülow et von Hausen ; le large vide existant entre les deux armées n'avait pas échappé au Haut Commandement français qui le signale dans son bulletin de renseignements, du 31 août au matin : « En



TOMBE DE SOLDATS BAVAROIS DANS LES VOSGES

dehors de quelques convois, nos avions n'ont aperçu aucun élément ennemi entre Buironfosse et Liart et dans la région sud-ouest. » Nous avons établi, par la coïncidence des ordres et des exécutions, que cette « conversion vers l'est » de l'armée von Kluck avait été la suite de la bataille de Guise et qu'elle avait été ordonnée dans la nuit du 30-31 août (1). Le général Joffre l'avait signalée dès le 1er septembre au Gouvernement qui n'avait pas encore quitté Paris.

Les Allemands avaient, comme nous l'avons démontré, conçu le projet d'un raid de cavalerie sur Paris, justement à cette date du 1er septembre. Les trois divisions de cavalerie du général von der Marwitz, la 4e, la 2e et la 9e, avaient été chargées de l'exécution et avaient reçu l'ordre d'être aux portes de la ville le 2 septembre au matin. Nous avons dit l'échec de cette entreprise au combat de Néry et l'étonnante odyssée des trois divisions de cavalerie dans la forêt de Compiègne.

Après l'insuccès d'une de ses idées les plus chèrement caressées, le Grand Quartier Général allemand n'avait pas renoncé à ses desseins sur Paris. Il les avait seulement modifiés. D'après un radio intercepté, le IIe corps devait attaquer le 2 septembre sur Senlis et Montlogon, appuyé par le corps de cavalerie sur Baron et Rozières. On admettait, cependant, que pour réussir, un effort plus prolongé et plus puissant serait nécessaire. Tout d'abord, il fallait isoler Paris du reste de la France ; et c'est pourquoi l'ordre fut maintenu à la cavalerie de la Ire armée (von Kluck) d'apparaître devant Paris et de détruire toutes les voies ferrées qui y conduisent. On préparerait ainsi, non pas le siège, mais l'investissement de Paris, en subordonnant toutefois cette lourde entre-

(1) Voir, ci-dessus, l'étude *la Bataille de Saint-Quentin-Guise*. — M. Millerand vient d'apporter à l'appui un télégramme du général Maunoury daté du 31 août, à 23 h. 55, et prévenant le général Joffre « que la Ire armée allemande délaisse la direction de Paris. » Ce renseignement, d'une si haute importance, avait été fourni, comme nous l'avons dit ci-dessus, par le rapport de la division de cavalerie du général Buisson.

prise au succès d'une manœuvre destinée à empêcher toute intervention ultérieure de l'armée de Joffre.

Les ordres donnés à la cavalerie ne furent exécutés que sur certaines parties du front est : Von Kluck, en effet, avait d'autres vues et il avait besoin des divisions de von der Marwitz pour réaliser ses propres desseins.

Quant à la manœuvre conçue par le Commandant en chef von Moltke, elle devait se développer ainsi qu'il suit : premier acte, repousser l'armée française *vers le sud-est*, par conséquent la couper de Paris ; second acte : séparer l'aile gauche du reste de l'armée, l'envelopper et la détruire entre Troyes et Paris. Pour cela, les deux armées von Hausen et von Bülow secondées, en arrière, par l'armée du duc de Würtemberg, devaient s'avancer *les premières*, et couper l'armée de Joffre au centre, tandis que von Kluck marquait le pas en attendant l'heure de foncer à son tour. La marche pour l'encerclement se ferait d'abord *d'est en ouest*, telle est la volonté du Haut Commandement.

Pour cette exécution, la Ire armée (armée von Kluck) restera donc *en arrière* d'une journée : son rôle est le suivant : 1° servir de pivot au mouvement ; 2° protéger le flanc des armées allemandes en surveillant les sorties du camp retranché de Paris.

Ainsi, ce n'est pas von Kluck qui marchera d'abord et qui saisira le premier l'armée française : ce sera von Bülow et ensuite von Hausen et le duc de Wurtemberg. L'ensemble de la manœuvre a pour rendez-vous général la région d'entre Montmirail et Troyes : c'est là que se produira « la bataille de Cannes » (*Cannæ*) recherchée depuis si longtemps.

Pour que ce projet grandiose réussît, il faudrait un fonctionnement parfait de tout le mécanisme : cette épure de cabinet ne se réaliserait sur le terrain que si le champ de bataille était un champ de manœuvres. Or, le Haut Commandement allemand n'a pas pris le soin de s'assurer du bon fonctionnement de tous les rouages : il ne s'est pas rendu compte de la situation de la IIe armée, qui, loin de marcher *en avant*, est *en arrière* d'une journée ; il ne tient pas compte de la fatigue des corps, déjà si fortement éprouvés par les batailles de Guise et de la Meuse et n'arrivant sur la ligne de front que les uns après les autres avec des retards considérables (1) ; surtout, il ne tient pas compte de l'indocilité du brillant général qui commande son aile droite et qui, n'ayant connu jusqu'alors que des succès et des éloges, s'est grisé de la confiance que lui témoigne, d'un cœur unanime, tout le « Vaterland. »

Von Kluck n'entend nullement passer au second plan. Il se croit destiné à frapper le coup qui doit anéantir l'armée française : et voilà qu'on prétend l'arrêter pour que Bülow cueille la palme ! Il arrive le premier et on suspend sa course !

« L'intrépide » général n'écoute que son sens propre, son orgueil, l'instinct autoritaire qui le porte en avant. Sans objecter aux ordres de Moltke, il donne à ses éléments avancés l'ordre de franchir la Marne sur la ligne de la Ferté-sous-Jouarre-Château-Thierry dès le 3. Il poursuit les Français avec d'autant plus d'ardeur qu'il les croit en pleine déroute, dissociés et démoralisés ; il ne craint qu'une chose, c'est qu'ils ne parviennent à lui échapper, comme déjà l'a fait, à double reprise, l'armée anglaise. Peut-être a-t-il connaissance de l'ordre donné par Joffre de *pivoter sur la droite* ; il l'interprète comme voulant dire : céder toujours à gauche. Ses renseignements lui ont appris que l'armée britannique est dans la région de Coulommiers : il se convainc ainsi qu'une *brèche* s'est faite entre l'armée French et l'armée Franchet d'Esperey ; et c'est dans cette brèche supposée qu'avec une imprudence inouïe et, contrairement aux ordres reçus, il jette ses corps l'un après l'autre. Ne songeant qu'à sa poursuite, il se couvre à peine du côté de Paris : il s'élance. Son but, maintenant,

(1) Sur l'état de dépression physique et morale des armées allemandes, à la veille de la Marne, v. ci-dessus, t. VIII, p. 180 et suiv.

ENVIRONS DE SAINT-MIHIEL. — LE CAMP DES ROMAINS

c'est la trouée de Rebais : il entend précéder Bülow sur le champ de bataille du nouveau « Cannes », *à Montmirail.*

Il est nécessaire d'insister sur cette conviction où est von Kluck qu'une brèche existe dans le front adverse ; car, c'est de là que vient cette témérité qui le porte en avant et qui lui donne l'illusion d'un succès facile à condition de faire vite, très vite.

Stegemann, qui a reçu les inspirations de l'État-Major, est on ne peut plus affirmatif sur ce point :

« Par son mouvement au delà du Grand Morin, venant de la Ferté-sous-Jouarre et de Changis, la Ire armée tombait dans la *brèche béante entre l'armée French et la* 5e *armée française,* brèche qui n'était remplie que par de la cavalerie... Comme l'armée anglaise avait évacué le champ de bataille, *cela semblait confirmer cette hypothèse,* tandis qu'en réalité, elle était cachée derrière le rideau que formait la forêt de Crécy, si bien qu'elle s'apprêtait à faire une conversion avec son aile gauche et à chercher la liaison avec l'armée Franchet d'Esperey quand le IIe corps de von Kluck *pénétra dans la brèche...* » ... L'ennemi qu'on espérait atteindre bientôt dans sa fuite, attendait, au contraire, au sud et au sud-est. Il semble bien que le commandement allemand ignorât encore qu'au nord-ouest (Maunoury) et au sud-ouest (French) l'ennemi était à l'affût depuis le 4 septembre et qu'ainsi *la brèche que l'on croyait exister entre l'armée Franchet d'Esperey et l'armée britannique n'existait pas* et qu'au contraire cette dernière armée formait l'aile droite de celle de Joffre et faisait même un crochet qui allait lui permettre l'encerclement. »

Sans l'hypothèse de la « brèche », il serait difficile de comprendre l'ordre cité ci-dessus, signé du comte Schwerin et prescrivant au IIe corps « de pousser par le cours inférieur du Grand Morin au sud de Coulommiers et de se diriger *contre le front Est de Paris.* » Une pareille entreprise eût été vraiment par trop absurde si l'on eût pensé que l'armée britannique et l'armée Franchet d'Esperey formaient

une masse de manœuvre prête à tomber dans le dos du corps qui eût tenté de l'esquisser. Von Kluck est donc persuadé que l'armée anglaise a continué à se replier, qu'elle est déjà loin et qu'il va, enfin, par la brèche ouverte, saisir le flanc de la grande armée de Joffre.

Le général en chef von Moltke, qui tient à son dispositif et qui peut-être a reçu, de Paris des renseignements nouveaux, commence à s'inquiéter. Dans l'après-midi du 4, il essaye encore de freiner ; il veut à tout prix retenir la Ire et la IIe armées dans la région de Paris et même son désir est que la Ire armée n'abandonne pas la ligne de l'Oise ; tout au plus doit-elle se porter sur la Marne, mais à l'ouest de Château-Thierry, c'est-à-dire à proximité de Paris. Il presse von Bülow et von Hausen pour qu'ils accomplissent leur mouvement vers Montmirail et vers Troyes et il retient von Kluck.

Mais, autant que l'on peut s'en rendre compte par l'exécution, il y a quelque hésitation, quelque flottement dans les directives du Grand Quartier Général ; sans doute, il craint d'aborder von Kluck de front. Ce n'est pas un subordonné commode. Celui-ci pourra se défendre par la suite, en assurant qu'il n'a fait qu'exécuter des ordres antérieurs quand il s'est porté sur la Seine par Rebais et vers Montmirail. Il se persuade aussi qu'il s'est suffisamment gardé du côté de Paris en laissant son IVe corps de réserve et une division de cavalerie en flanc-garde.

Essayons d'entrer dans le raisonnement de von Kluck :

— Ce serait vraiment absurde, se dit-il, de porter le trouble, en ce moment, dans la marche des deux armées et de me forcer à attendre Bülow, quand je tiens l'ennemi. Comment hésiterait-on à foncer sur des corps que la retraite a disloqués en partie, mais qui seraient parfaitement aptes à se battre si on les laissait se reconstituer ? Il faut saisir l'occasion : elle ne se présente pas deux fois. » Sa conception de la bataille, qui domine, dès lors, tous ses actes, est, d'après les faits et les témoignages concordants, la suivante : Poursuivre l'ennemi à fond jusqu'à la Seine et le rejeter *d'ouest en est* sur la Champagne sans attendre Bülow et von Hausen. Au contraire, les précéder pour pousser l'armée de Joffre pantelante sous leurs coups quand ils arriveront. L'heure n'est pas venue de procéder à l'investissement de Paris. Si l'on s'arrête maintenant devant le camp retranché, si l'on perd un ou deux jours, l'ennemi, ayant conservé la liberté de ses mouvements, peut soit s'échapper encore, soit se retourner dangereusement (1).

Ainsi, de l'hypothèse de la *brèche* résulte toute la manœuvre de von Kluck. La fougue,

(1) De toutes les explications qui ont été données du côté allemand, au sujet de la manœuvre de von Kluck, celle qui se rapproche le plus des faits a été publiée par le *Matin* du 14 décembre 1918, comme émanant de Von Kluck lui-même. Von Kluck aurait dit, dans un moment d'épanchement, que la première faute commise par le Haut Commandement allemand aurait été de ne pas donner suite au premier projet *de marcher le long des côtes* pour donner à la France le sentiment de l'isolement (c'est le point de vue que nous avons signalé dans l'exposé de la manœuvre de Charleroi) ; que la seconde faute aurait été de se laisser hypnotiser par le rêve d'une entrée à Paris (on avait pour cela préparé un drapeau de vingt mètres de large qui devait être planté au haut de la Tour Eiffel). « L'entrée à Paris aurait été prévue, ajoute le général vaincu, pour le 2 septembre (on remarque la coïncidence avec le raid von der Marwitz). « Mais, que diable nous avions des éclaireurs, nous avions des aréoplanes, nous avons vu, le 31 août, ce qui se passait devant nous. Nous avons appris que cette armée, qui était tout sens dessus dessous, avait changé d'aspect en quelques heures.

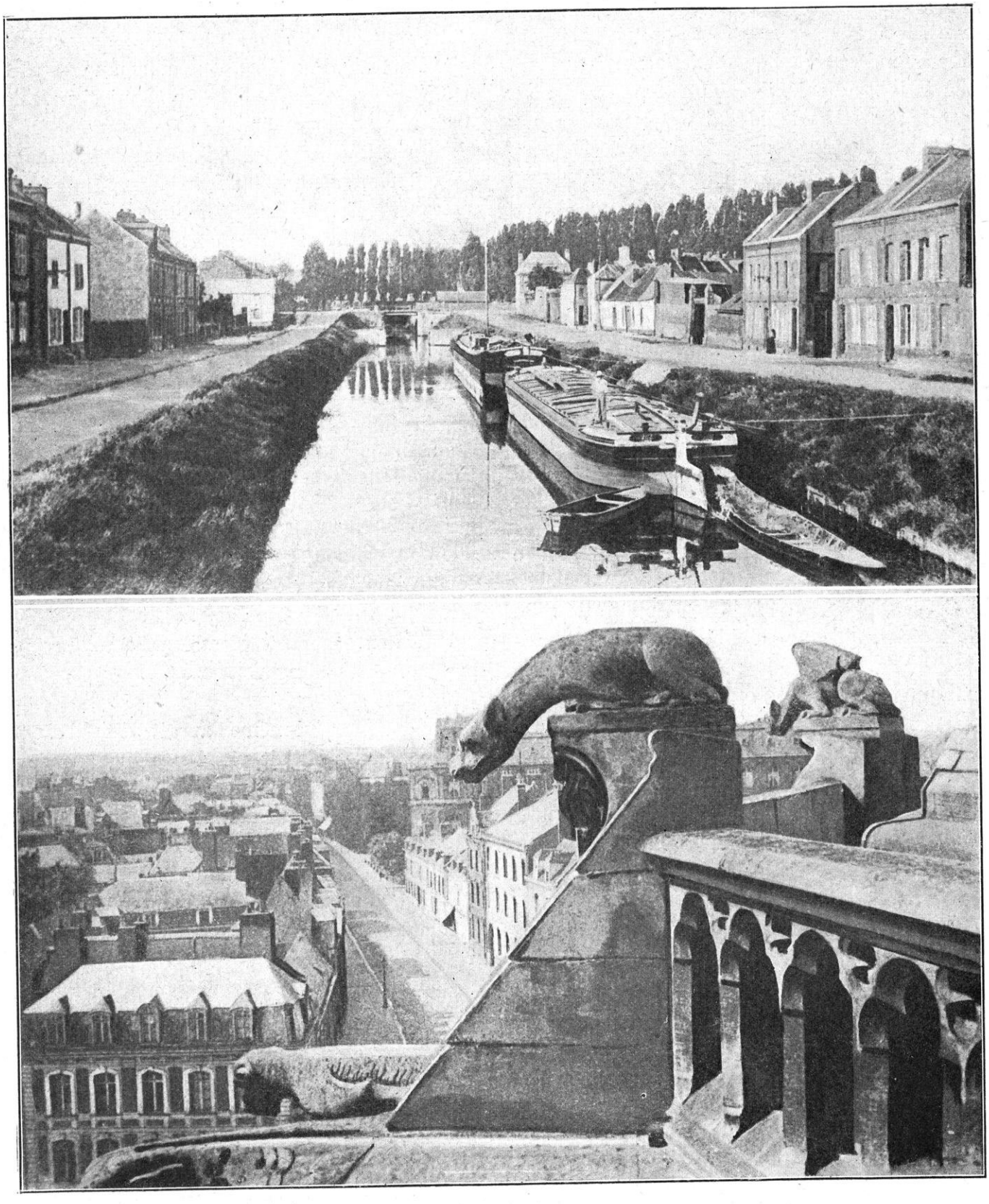
« En présence d'une pareille surprise que voulez-vous faire ? Pousser trop de l'avant (en direction de Paris) aurait été une folie. Malgré les conseils pressants, sinon les ordres qui me venaient de haut (on constate le manque d'énergie dans le Haut Commandement) j'ai dû y renoncer.

— « Mais, dit l'interlocuteur, pourtant, l'effet moral de l'entrée à Paris ?

— « *Il eût été beau, l'effet moral, si huit jours après* (il aurait pu dire *deux jours après*) *j'avais eu une armée française dans le dos et nos communications coupées* !

« Non, le seul moyen c'était d'engager une nouvelle bataille ; car j'avais compris *que celle de Charleroi n'avait pas été décisive* (voilà le fond des choses, et la réalité, telle qu'elle résulte de l'étude attentive des faits ; seulement, Von Kluck s'en est aperçu un peu tard). *Joffre s'était retiré avant de l'avoir perdue définitivement.* « Vous m'entendez bien, il n'y avait pas d'autre issue. Il fallait une nouvelle bataille et il fallait la gagner. Le sort de la guerre en dépendait. »

Von Kluck ajoute que l'élément décisif a été le ressort du soldat français qui a pu se ressaisir en pleine retraite. « C'est là une chose avec laquelle nous n'avons jamais appris à compter ; c'est là une possibilité dont il n'a jamais été question dans nos écoles de guerre. Nous avons commis une erreur, reconnaissons-le, et je n'ai pas été le seul. Ceux qui sont venus après moi l'ont commise aussi. Et von Kluck ajoute : *Nous avons été peut-être trop savants* ! (C'est la justification entière des exposés de la présente histoire : nous n'avons cessé de signaler les fautes lourdes du *pédantisme allemand.*)



AMIENS. — LE CANAL DE LA SOMME — LA CATHÉDRALE

l'orgueil, l'envie épaississent le bandeau sur ses yeux et, malgré les avis qui lui parviennent, il ne change rien à ses ordres ; il continue à fond sa marche sur la Marne.

Dès le 4 au soir, il a donné ses ordres pour la bataille. L'étude des faits et les documents saisis sur l'ennemi permettent de les reconstituer ainsi : L'armée se portera en avant le 5, *attaquant l'ennemi partout où on le rencontrera* : le IXe corps sur Esternay, le IIIe sur Sancy, le IVe sur Maison, le IIe sur Coulommiers, le IVe de réserve à l'est de Meaux. Le 2e bataillon de chasseurs avec la 4e division de cavalerie couvriront le flanc droit. Le IIe corps de cavalerie avec les 2e et 9e divisions de cavalerie sur Provins.

Trois corps sur le Grand Morin et le IIIe corps à huit kilomètres au sud de cette rivière ! On livre à l'armée franco-anglaise, une bataille d'angle : mais avec un côté de l'angle extrêmement fort, celui qui pousse en avant et un côté de l'angle extrêmement faible, celui qui regarde Paris.

Cette conception est juste l'opposé de celle de Moltke, puisque celui-ci entend se rapprocher de Paris le plus possible et, pour cela, attaquer par l'est et bousculer la gauche française vers Montmirail et Provins. Or, les deux systèmes contraires rentrent simultanément à l'heure décisive en voie d'exécution.

Cela revient à dire que le Haut Commandement allemand, sous le coup de la manœuvre de Joffre, a déjà perdu pied. Celui qui doit commander ne commande plus, celui qui doit obéir n'obéit plus. Toutes les solutions deviennent mauvaises, quand toutes les issues commencent à se fermer.

Von Kluck n'eût pas eu tant d'assurance s'il eût été mieux renseigné sur ce que lui préparait le commandement adverse et sur ce qui se passait dans le camp retranché de Paris.

Le Commandement allemand ignorait-il réellement l'existence de l'armée Maunoury ? C'est un point qu'il est assez difficile d'éclaircir. D'une part, von Kluck, ayant eu affaire à diverses reprises aux corps de l'armée Maunoury et notamment dans le rude combat de Proyart, savait, à n'en pas douter, que cette armée existait sur sa droite. Nous avons cité l'extrait d'un document allemand, — probablement un rapport, — et qui signale la présence de corps actifs (le 7e corps) sur la Somme. Nous avons vu, d'autre part, que les renseignements allemands provenant des armées de l'Est avaient mentionné le transfert de troupes françaises dans la direction de Paris. Malgré tout, les historiens de l'État-Major et, en particulier, Stegemann, disent que von Kluck était mal renseigné. La brochure sur *Les Batailles de la Marne* (attribuée, à tort ou à raison, à un écrivain de l'entourage de von Kluck) assure que, « pendant sa marche en avant, le général s'était déjà heurté aux 61e et 62e divisions de réserve sous le commandement du général d'Amade qui, plus tard, firent partie de la 6e armée, mais que les Français avaient réussi à se soustraire à leur adversaire. » Le général von Kluck, ajoute la brochure, « savait qu'il se trouvait encore des troupes à gauche du corps expéditionnaire anglais, *mais il en ignorait la force exacte.* »

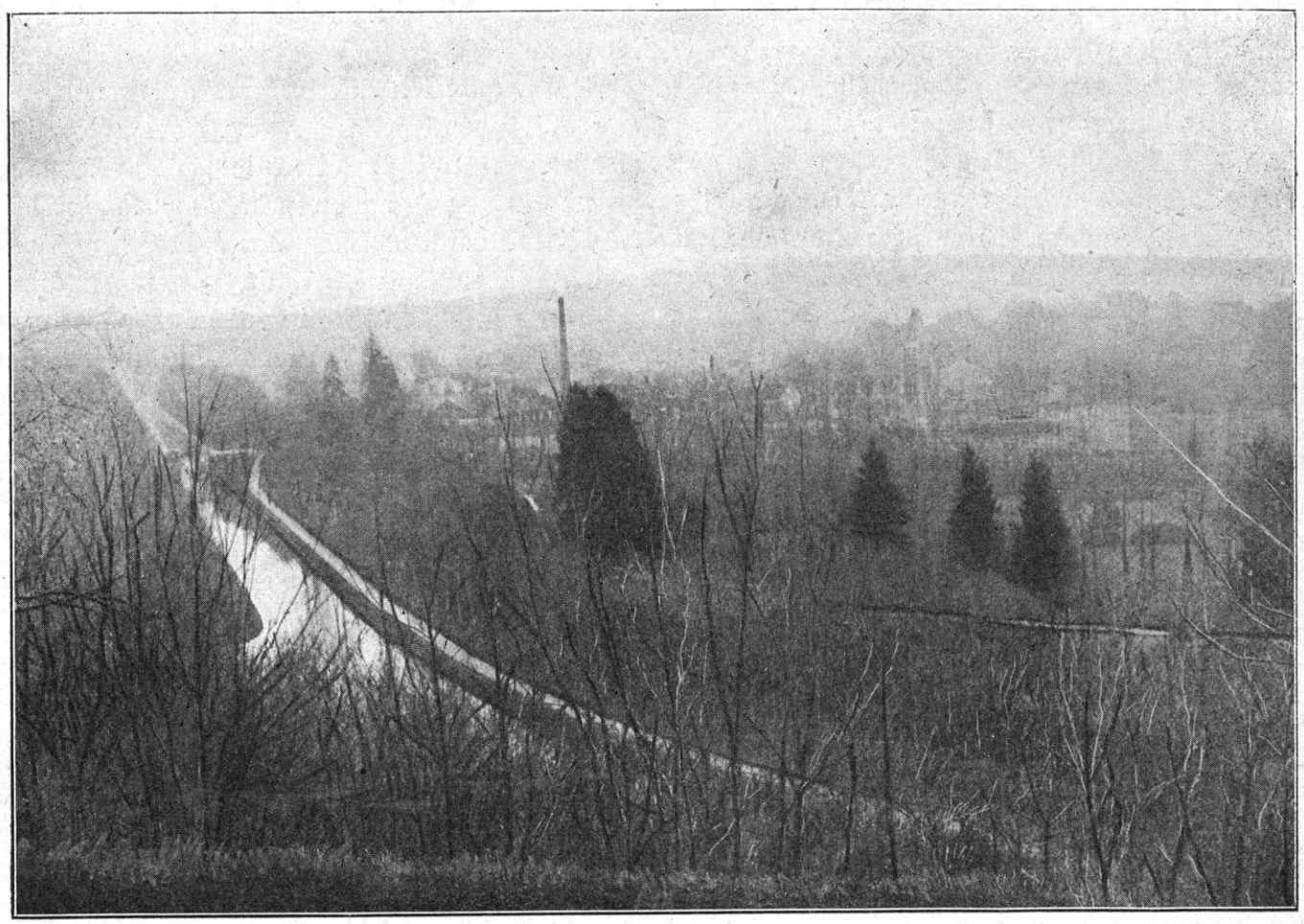
Le général lui-même aurait dit, d'autre part, qu'il n'ignorait pas l'existence de l'armée Maunoury, mais qu'il n'aurait jamais pensé qu'il se trouverait un gouverneur d'une place assiégée ayant l'audace de faire sortir ses troupes du rayon d'action de la forteresse.

Quelle que soit la valeur de ces explications, données, d'ailleurs, après coup, von Kluck n'y regarde pas de si près : dans sa hâte d'agir et de réussir, il a les yeux fixés non en arrière, mais en avant. Croyant trouver devant lui une brèche et une armée défaillante, il fonce : or, il trouve l'armée de Joffre debout, bien liée et prête au combat.

LA MANŒUVRE FRANÇAISE

Voyons, en effet, ce qui s'était passé dans le camp français.

Quatre documents déjà connus éclairent la pensée du Haut Commandement dans la



LIZY-SUR-OURCQ. — PANORAMA

période du 1er au 3 septembre : 1° l'Instruction générale n° 4, datée du 1er septembre et qui prescrit la retraite générale, au besoin jusqu'au sud de la Seine, *mais sans que cette indication implique que cette limite devra être forcément atteinte* (1). L'instruction s'achève par ces mots : *les troupes mobiles du camp retranché de Paris pourraient prendre part également à l'action générale* ; 2° la note 3.463, datée du 2 septembre, confirmant, avec la plus grande netteté, ce qui est dit dans l'Instruction générale précédente : que la manœuvre en retraite a pour objet, aussitôt l'heure venue, *de passer à l'offensive sur tout le front*, mais que cette offensive est subordonnée à trois conditions : *que les deux corps prélevés sur les armées de Nancy et d'Epinal soient en place ; que l'armée anglaise se déclare prête à participer à la manœuvre ; que l'armée de Paris soit en mesure d'agir en direction de Meaux* ; 3° l'ordre général n° 11, daté également du 2 septembre, prescrivant toutes les mesures à prendre, à la dernière minute, pour *que tout soit prêt et que les énergies soient tendues vers la victoire finale* ; le général en chef affirme de nouveau son intention de reprendre sous peu l'offensive générale ; 4° la note adressée, le 3 septembre, au Ministre de la Guerre, indiquant les raisons pour lesquelles l'offensive générale a été légèrement retardée. Cette note se termine ainsi : « Le but du général en chef est de préparer une offensive *en liaison avec les Anglais* et *avec la garnison de Paris* et d'en choisir la région de façon qu'en utilisant sur certaines parties du front des organisations préparées, on puisse s'assurer *la supériorité numérique dans la zone choisie pour l'effort principal* ».

(1) Voir ci-dessus, t. VIII, p. 150.

On voit comment les idées s'enchaînent et comment les données du problème se précisant, la solution se dégage peu à peu. Il faut : *a*) que les deux corps soient en place; *b*) que l'armée britannique ait accordé son concours ; *c*) que les forces mobilisées de Paris soient prêtes à assurer la supériorité numérique au point où doit se porter la manœuvre.

Nous en sommes là, le 3 septembre. Reprenons chacune de ces conditions et voyons à quel moment elles se trouvent réalisées.

a) Les deux corps nouveaux qui, transportés du front est, doivent agir sur le front ouest et dont la présence est indispensable, sont le 15e corps et le 21e corps; mais nous avons dit que le déplacement d'un troisième corps, le 4e, a été, en outre, antérieurement décidé : ce corps, qui faisait partie de l'armée Sarrail, a reçu l'ordre de se rendre à la 6e armée dès que la bataille de la Meuse a été terminée. Quelque diligence qu'on ait faite, ce corps, enlevé le 1er septembre, ne peut arriver à Paris avant le 4 septembre. « On prépare ses logements » dans la région du Bourget à cette date. Une de ses divisions sera retenue en soutien de l'armée britannique. Raisonnablement on ne peut compter qu'il sera « en place » et en état de marcher à la bataille avant le 7 septembre au matin.

Le 21e corps, qui est emprunté à l'armée Dubail, ne peut encore quitter la ligne de la Mortagne où le danger de rupture reste imminent. C'est seulement le 4 au soir que le général Dubail pourra le livrer au général Joffre pour la grande bataille projetée à l'Ouest. Transporté par voie ferrée avec la plus grande célérité dans la région de Joinville-Vassy où il est destiné à former, entre Montiérender et Longeville, une articulation indispensable, il ne sera à pied-d'œuvre que le 5 et le 6 septembre. On ne peut se passer de lui, il faut l'attendre.

Ajoutons que le 15e corps, demandé le 1er septembre à l'armée du général de Castelnau avec les forces restantes du 9e corps, va faire mouvement sur Vaucouleurs, puis sur Gondrecourt et ne sera en place que le 7 et 8 septembre.

b) La question du concours de French est une des plus difficiles à régler. Nous avons dit les raisons qui portaient le général anglais à ne risquer, à aucun prix, l'armée qui lui avait été confiée. L'exposer à la destruction ou à l'encerclement, c'était, pour ainsi dire, réduire l'Angleterre à l'impuissance pour tout le cours de la guerre. French éprouvait donc les plus grands scrupules à engager à fond son armée et même à la laisser s'accrocher. A l'entrevue de Compiègne, Joffre avait obtenu de lui que l'armée britannique resterait en soutien à *une journée en arrière* de l'armée française; mais c'était tout. On n'était même pas assuré d'une parfaite liaison. Joffre cherche, par tous les moyens, à peser sur les résolutions de French. Celui-ci est plein de bonne volonté et de bonne grâce, mais il hésite. On en appelle au gouvernement anglais. Lord Kitchener insiste auprès du maréchal French, le 3. French se laissa persuader peu à peu. D'abord, il admet que son armée puisse ne pas se replier au sud de la Seine, comme il en avait manifesté jusque-là l'intention. Mais dans la soirée du 3, il est repris de ses scrupules. Le général Galliéni vient lui rendre visite à son Quartier Général dans la matinée du 4 ; il ne le rencontre pas ; à la suite d'un entretien avec le chef de l'État-Major britannique, général Wilson, le gouverneur de Paris ne peut obtenir encore de réponse précise. C'est seulement dans la journée du 4, à treize heures trente, que le maréchal French entre décidément dans les vues du Commandement français, mais encore sous les réserves suivantes : le 5 au matin, les positions des corps britanniques seront modifiées de telle façon qu'ils soient disposés *face à l'est*, et l'armée pourra se porter ultérieurement en avant *dans la même direction*. Joffre a désormais le sentiment qu'il a convaincu le maréchal. Rien que le mouvement indiqué assure l'articulation entre Maunoury et Franchet d'Esperey. Il s'empare de cette promesse.

LES BORDS DE LA MARNE A MARY, PRÈS DE MEAUX

Reconnaissons, pour être exact et pour être vrai, qu'il restait encore quelque hésitation dans le Haut Commandement britannique. Le 4 septembre, à 4 heures du soir, le maréchal French faisait une enquête personnelle auprès de ses principaux lieutenants. Aux questions posées par lui, il était répondu « que les troupes étaient exténuées, mais qu'elles pouvaient tenir *tant qu'elles ne seraient pas attaquées.* » French concluait encore, à ce moment, qu'il n'était pas possible de marcher de l'avant et que les forces britanniques devaient continuer à se retirer immédiatement derrière la Seine pour se refaire. Le 5 *septembre*, à la pointe du jour, les ordres sont encore donnés en vue de ce repli.

C'est seulement un peu plus tard, dans la matinée de cette même journée du 5, après une nouvelle visite du général Joffre, que le maréchal French se décide à renoncer à la retraite, et que l'ordre de surseoir arrive dans les corps ; les dispositions sont prises alors pour la marche en avant, en liaison avec Franchet d'Esperey.

Sur un fait si considérable, le rapport officiel de French est des plus explicites :

« Le 3 septembre, les forces britanniques étaient établies au sud de la Marne entre Lagny et Signy-Signets. Jusqu'à ce moment, le général Joffre m'avait prié de défendre les passages de la rivière aussi longtemps que possible et de faire sauter les ponts devant moi. Après que j'eusse pris les dispositions nécessaires et que la destruction des ponts fût accomplie, le généralissime français me demanda de continuer ma retraite vers un point situé à 12 milles en arrière, en vue de prendre une seconde position derrière la Seine. Cette retraite se fit bien. Pendant ce temps, l'ennemi avait jeté des ponts et traversé la Marne en forces considérables et il menaçait les Alliés le long de la ligne des forces britanniques et des 5e et 9e armées françaises.

« *Le samedi 5 septembre*, je vis le généralissime français sur sa demande. Il m'informa de son intention de prendre l'offensive sur-le-champ ; car il considérait ces conditions très favorables au succès. Le général Joffre me fit part de son projet de faire mouvoir, sur son flanc gauche, la 6e armée pivotant sur la Marne, de la porter en direction de l'Ourcq, et d'attaquer ainsi la Ire armée allemande, tandis qu'elle avait pris une direction sud-est à l'est de cette rivière. *Il me demanda d'effectuer un changement de front à droite*, ma gauche s'appuyant sur la Marne et ma droite sur la 5e armée *pour remplir la brèche entre cette armée et la* 6e. Je devrais alors avancer contre l'ennemi en face de moi et me joindre au mouvement d'offensive générale. Ces mouvements combinés *commencèrent le dimanche 6 septembre au lever du soleil...* »

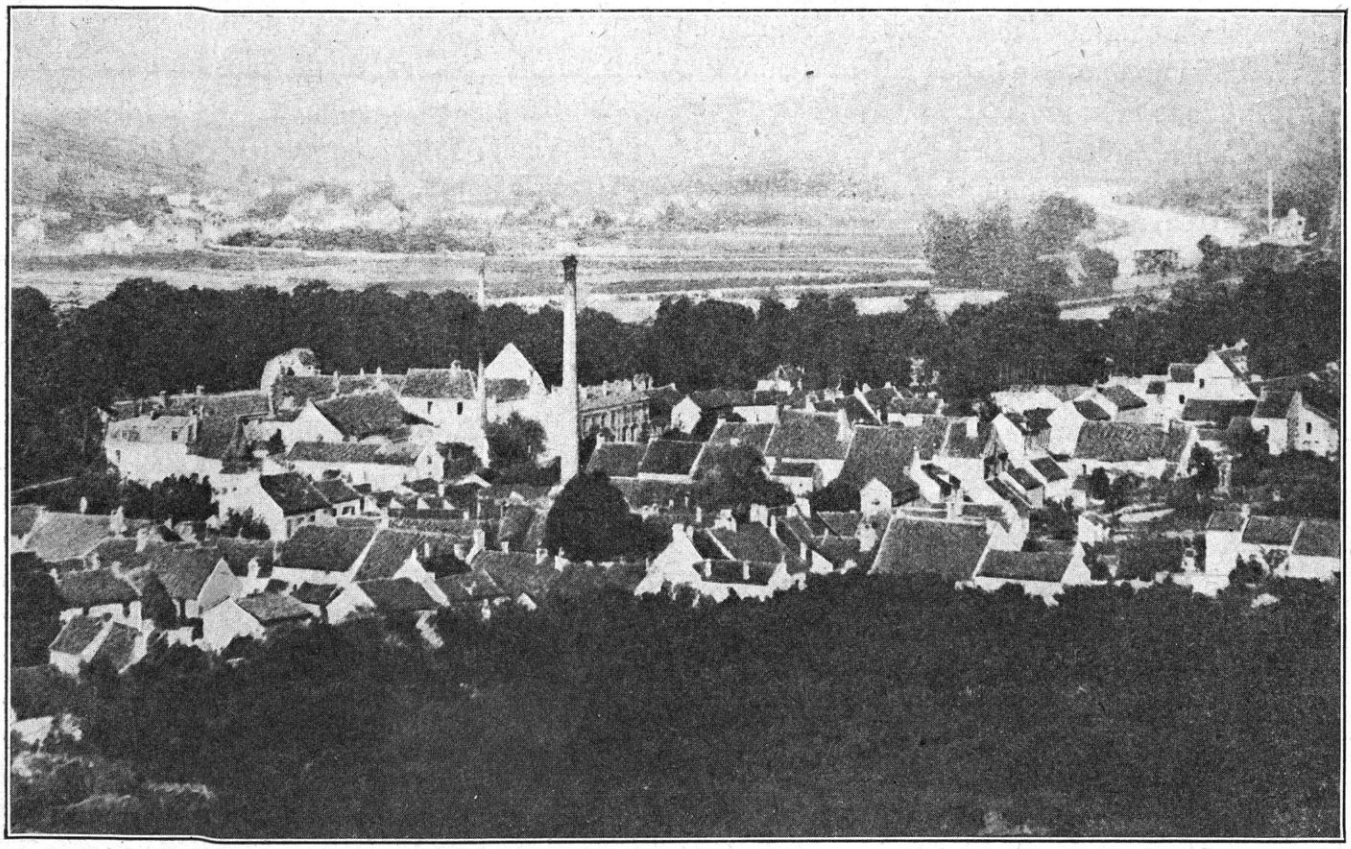
On voit même par ce texte, que la brèche que von Kluck pressentait devant lui a existé, du moins pendant quelque temps. Si l'armée anglaise eût continué de se replier, cette brèche agrandie se fût offerte à l'offensive de la Ire armée allemande. Or, Joffre ne pouvait livrer bataille qu'à la condition que son articulation fût assurée. Que la 5e armée se fût portée plus à droite ou que French ne se fût pas décidé à remonter vers le nord, le trou était béant, et von Kluck passait... Car, tel est le sort des batailles ! Le coup d'œil du chef et son énergie, *à la minute suprême*, décident de tout.

c) La manœuvre dépendait, maintenant, de l'intervention de la 6e armée (armée Maunoury). C'est la troisième condition que Joffre s'était posée à lui-même. Fixons donc les yeux sur le camp retranché de Paris.

Le général en chef, tout en ayant décidé la retraite vers le sud, ne s'en est attaché que plus fortement à la conception d'une manœuvre de flanc, conception qui remonte, en fait, à la formation de l'armée d'Amade. Elle est exprimée dans l'Instruction générale du 25 août; elle a donné lieu alors à la création de l'armée Maunoury. Le 27 août, le général Maunoury quitte le Grand Quartier général où il a été appelé. « Il emporte une instruction où on lit ces lignes : « Le commandant de la 6e armée disposera ses forces de manière à pouvoir, dès que leur réunion sera complète, agir offensivement sur l'aide droite de l'ennemi... La reprise de l'offensive commencerait par la 6e armée dans la direction générale du nord-est (1). » Rien n'est plus clair. Puisque l'ennemi tente un mouvement *tournant*, Joffre a pris ses mesures pour en faire un mouvement *tourné*.

A partir du 1er septembre, l'armée Mau-

(1) Conférence de M. Millerand sur le maréchal Joffre dans la *Revue Hebdomadaire* du 15 février. 1919.



LA VALLÉE DE LA MARNE, A NOGENT-L'ARTAUD

noury s'est repliée dans le camp retranché de Paris, c'est donc du camp retranché de Paris que se déclanchera, maintenant, l'offensive, et ceci est encore précisé dans l'Instruction générale du 1er septembre : « Les troupes mobiles du camp retranché de Paris pourraient prendre part également à l'action générale. »

Le Gouverneur de Paris, général Galliéni, qui exerce dans le camp retranché les fonctions de commandant en chef de « l'Armée de Paris », confirme cette manière de voir, du moins au point de vue statique, dans son « Ordre général nº 1 » : « Paris doit former le point d'appui de gauche des forces françaises qui se replient vers le sud. Le général Maunoury exercera le commandement dans la région du camp retranché ; il lui appartient donc de diriger son mouvement de retraite de manière à venir occuper, dans la partie nord du camp retranché, la région comprise entre la Marne et la grand'route de Paris-Senlis. »

Nous avons dit les mouvements de l'armée Maunoury et sa distribution dans la région des forts qui défendent la capitale à l'est. La 45e division était maintenue en réserve générale à la disposition du Gouverneur (1).

Le Gouverneur de Paris est de plus en plus préoccupé de ce rôle qui lui incombe de défendre la capitale contre une agression, encore possible, de l'armée allemande. A cet effet, il réclame, le 2 septembre, des renforts importants en troupes actives, au moins trois corps d'armée. Sinon, Paris serait, assure-t-il, dans l'impossibilité de résister : c'est donc le point de vue de la résistance que l'on envisage encore à cette date.

Mais, à partir du 2 septembre, la conception du Haut Commandement, c'est-à-dire l'offensive sur le flanc droit allemand, s'est affirmée;

(1) La 45e division, qui arrivait d'Afrique, avait été envoyée à Paris par ordre du Grand Quartier Général, le 29 août : « Je prescris que la 45e division (3e d'Afrique) soit dirigée sur Paris. La garnison du camp retranché serait complétée, s'il y a lieu, par une partie de l'armée Lanrezac. »

elle apparaît comme réalisable à très bref délai. Les forces nouvelles que le général Joffre a retirées de ses armées de l'est et envoie dans ce but, commencent à arriver. Le 4e corps (général Boëlle) est signalé comme devant amener une de ses divisions, au moins, le 4. La 45e division se porte dans la région est du camp retranché, pour être rendue, le 3 au matin, entre Le Bourget et Paris.

On surveille, de partout, avec une anxiété, où l'espoir commence à percer, les mouvements de l'ennemi. Depuis le 31 août-1er septembre, on sait qu'il est en train de se regrouper sur l'est. On le suit, on le guette.

Les 1er et 2 septembre, le commandant Bourdeau envoie des avions en reconnaissance au-dessus de la région Clermont-Creil-Compiègne. But général : « ponts existants, colonnes, leur composition, leur formation, leur force et surtout leur direction et marche avec heures et observations ». Le soir du 2, à 10 heures, le général Maunoury télégraphie que la retraite de son armée s'est effectuée sans incident pour le corps de cavalerie et le 7e corps à gauche et la 55e division au centre ; seule, la 56e division a été inquiétée, mais on ne s'est pas laissé accrocher. »

A la fin de la nuit du 2 au 3, un officier du service des renseignements, l'interprète Fréchet, attire l'attention du Commandement sur un fait qui confirme les renseignements antérieurs au sujet du mouvement de conversion à l'est de l'armée von Kluck. Un réfugié de la Somme qui a été, un moment, prisonnier des Allemands dans la région de Saint-Just-en-Chaussée, s'est évadé : on l'a interrogé ; il affirme avoir vu, dans cette localité, des troupes d'infanterie allemande allant vers la gauche, c'est-à-dire *dans la direction de l'est ;* il a vu des troupes prenant cette même direction dans la région de Creil. Tandis que des groupes de cavaliers marchaient vers le sud (c'est probablement la 4e division de cavalerie, von Garnier, après le combat de Néry) deux fortes colonnes d'infanterie et d'artillerie marchaient *transversalement vers l'est.*

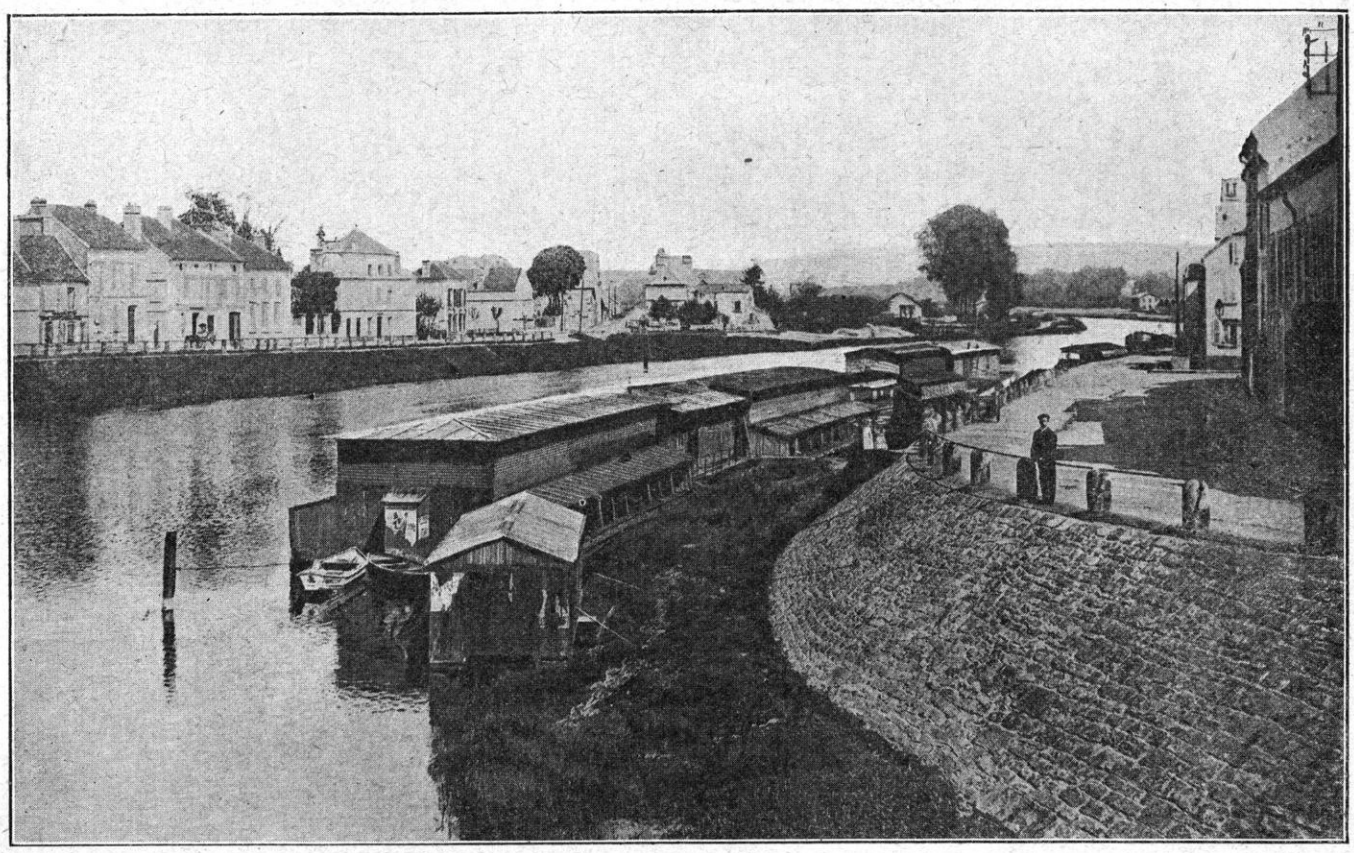
Dans la matinée du 3, entre Beauvais et Creil, une brigade de cavalerie allemande s'est installée à Noailles, mais, plus au sud, on apprend, de Luzarches, que l'ennemi a reçu l'ordre « d'évacuer. »

Dans la journée, les reconnaissances par avions se multiplient. A 5 heures du soir, un observateur survolant l'Oise entre Pontoise et Creil, ne rencontre « ni un homme, ni un train ». Rien non plus entre Creil et Luzarches. Senlis brûle. A 6 heures du soir, à Etrepilly, des troupes sont rencontrées sur une longueur d'environ 16 kilomètres *avec le sud-est comme direction générale ;* à la vue de l'appareil, des troupes s'arrêtent et cherchent à se dissimuler le long de la Marne entre Germigny et Trilport.

Une reconnaissance en auto que commande l'interprète Fréchet est poussée vers Chambry, Lizy-sur-Ourcq et Meaux. Elle gagne Claye et s'approche de Penchard. Vers le nord et le nord-est, elle reconnaît plusieurs colonnes de fumée signalant le passage des troupes qui brûlent les villages : elle entre en contact avec des patrouilles allemandes près de Penchard. D'autre part, des réfugiés ont dit que des patrouilles avaient été vues le matin au Plessis-Belleville.

Dès 12 heures, le 3 septembre, le général Galliéni, qui a provoqué et suivi, avec une vigilance divinatrice, ces renseignements de sources diverses, commence à en tirer des conclusions. Il fait connaître que, d'une manière générale, « les forces allemandes qui se trouvent devant la 6e armée paraissent s'être orientées vers le sud-est. Un corps d'armée allemand s'est porté de Senlis vers le sud, mais n'a pas poursuivi sa marche sur Paris et paraît avoir obliqué vers le sud-est. De notre côté, ajoute-t-il, la 6e armée s'est établie au nord-est du camp retranché, sur le front Mareil-en-France, Dammartin, Montgé ; l'armée anglaise est dans la région au sud de la Marne et du Petit Morin, de Courtevroult (ouest) jusqu'au delà de la Ferté-sous-Jouarre (est). La 6e armée ne bougera pas, demain 4 septembre, elle renforcera son front par des travaux défensifs. »

Une nouvelle note, à 15 heures, précise encore



CHATEAU-THIERRY. — LE QUAI DES FILOIRS

ces indications : « L'ennemi, poursuivant son large mouvement de conversion, continue de laisser le camp retranché de Paris sur sa droite et de marcher dans la direction du sud-est ».

Dans la soirée, le lieutenant-colonel Bourdeau, chef du service des renseignements, a porté l'ensemble des recoupements parvenus dans la journée au général Clergerie ; ils sont très nets : les directions des colonnes allemandes de la Ire armée s'infléchissent vers la Marne au sud-est. Le colonel Girodon, sous-chef d'État-Major, voit immédiatement le parti que l'on peut tirer d'une telle situation : l'armée Maunoury se trouve précisément en présence de l'occasion favorable cherchée depuis longtemps ; c'est l'heure d'attaquer l'ennemi. D'après un témoin, le général Clergerie dit lentement et gravement : « On va leur taper dans le flanc. » Et il entre chez le général Galliéni.

Dès lors, avec une autorité extrême, les renseignements sont demandés, obtenus et groupés. Le 3 septembre au soir, un ordre de reconnaissance du commandant Bourdeau pour la journée du 4 septembre pose nettement la question :

« Une colonne importante a été signalée aujourd'hui marchant de la région de Nanteuil sur Lizy-sur-Ourcq. Il importe au plus haut point et de savoir si la région du nord-nord-est de Paris est évacuée et si l'armée qui marchait vers Paris se dirige tout entière vers l'Ourcq et au delà. Demain, 4 septembre, au point du jour, des reconnaissances aériennes seront envoyées dans les directions et avec les itinéraires suivants :

1° Route de Paris à Creil jusqu'à Chantilly, Senlis, Nanteuil-le-Haudouin, Étrépilly, Lizy-sur-Ourcq, Betz, Crépy-en-Valois, Senlis ;

2° Vallée de l'Oise jusqu'à Pont-Sainte-Maxence, Verberie, Béthancourt, Villers-Cotterets, La Ferté-Milon, Neuilly-Saint-Front, Grisolles, Château-Thierry, descendre la vallée de la Marne jusqu'à Meaux et retour ;

3° Route de Paris à Compiègne, vallée de

l'Aisne jusqu'à Soissons, retour par Villers-Cotterets et Crépy-en-Valois.

Ces reconnaissances sont d'une *importance capitale* et leur résultat peut permettre de décider de la situation. Le général Gouverneur demande qu'elles soient faites avec la plus grande ponctualité et désire avoir des renseignements avant 10 heures du matin. »

Bien entendu, le général en chef est mis au courant ponctuellement. A neuf heures, le 4, il ne reste aucun doute :

« Des renseignements, tous concordants, il résulte que la Ire armée allemande, abandonnant la marche dans la direction de Paris, se dirige vers le sud-est, sauf, peut-être, le IVe corps de réserve qui couvrirait le mouvement. »

Et voici, maintenant, les renseignements identiques qui arrivent de l'armée anglaise : celle-ci, en effet, téléphone à 10 h. 25 du matin : « Le IVe corps de réserve allemand paraît rester à l'ouest. Mais les autres corps de la Ire armée semblent avoir tourné vers le sud-est et avoir atteint, hier soir, la Marne entre Château-Thierry et Lizy-sur-Ourcq ».

L'armée anglaise ne tire, d'ailleurs, pour le moment, aucune conclusion. Le général Galliéni, au contraire, prend immédiatement ses mesures, en conséquence. Le 4 septembre, à 9 heures, il prévient le général Maunoury, qui est au Raincy : « En raison du mouvement des armées allemandes, qui paraissent glisser en avant de notre front dans la direction du sud-est, j'ai l'intention de porter votre armée en avant de leur flanc, c'est-à-dire dans la direction de l'Est, *en liaison avec les armées anglaises*. Je vous indiquerai votre direction *dès que je connaîtrai celle de l'armée anglaise* (c'est toujours là le point délicat). Mais prenez, maintenant, vos dispositions pour que vos troupes soient prêtes à marcher cet après-midi et à entamer demain (c'est-à-dire le 5) un mouvement dans l'est du camp retranché. Poussez immédiatement des reconnaissances de cavalerie dans tout le secteur entre la route de Chantilly et la Marne. »

En même temps, il met la 45e division sous les ordres du général Maunoury et, de même, toute la cavalerie disponible :

« La 6e armée française est destinée à coopérer avec l'armée anglaise contre les forces allemandes signalées en marche vers le sud-est du camp retranché. Il y a lieu de renforcer le général Maunoury de toute la cavalerie disponible dans le camp retranché. En particulier, les deux escadrons de cuirassiers de Saint-Denis, mis hier à la disposition du général Ebener, ne se rendront pas à Triel mais au Raincy... Toute la cavalerie ainsi passée à la 6e armée doit être munie de tous les moyens (vivres, etc.) lui permettant de faire campagne *en dehors d'une place de guerre*. Je vous prie de l'en munir, etc... »

On prépare le groupe des divisions de réserve Ebener pour flanquer vers le nord le mouvement éventuel de Maunoury ; celle des deux divisions qui se trouvera en état de marcher cantonnera le 5 entre Attainville et Mareil-en-France, puis se portera vers Mesnil-Amelot, l'autre division restant sur l'Oise. On fait surveiller la cavalerie de von Kluck « afin qu'elle ne puisse nous prendre de flanc, pendant que nous ferons notre attaque contre les Allemands. » Tout cela, le 4.

Les résultats de la reconnaissance par avions ordonnée le matin arrivent et tombent sur un État-Major haletant :

« 10 h. 15. — 2 groupes d'artillerie à *Bouleurs* (nord de Crécy).

« 10 h. 25. — 2 régiments d'infanterie à *Sancy* (nord-est de Crécy).

« 10 h. 35. — 1 division d'infanterie et de l'artillerie à *Pierre-Levée*.

« 10 h. 45. — L'armée allemande franchit la Marne en trois colonnes, une à *Citry* (10 kilomètres au nord-est de la Ferté-sous-Jouarre), la seconde à *Nogent-l'Artaud* se dirigeant du nord au sud (au moins deux corps d'armée en tout), la troisième à *Charly* (5 kilomètres plus à l'est). De l'artillerie canonne à Montfaucon, Roissy, Belleval.

« 11 heures. — *Grisolles :* 24 batteries allemandes en position de rassemblement.

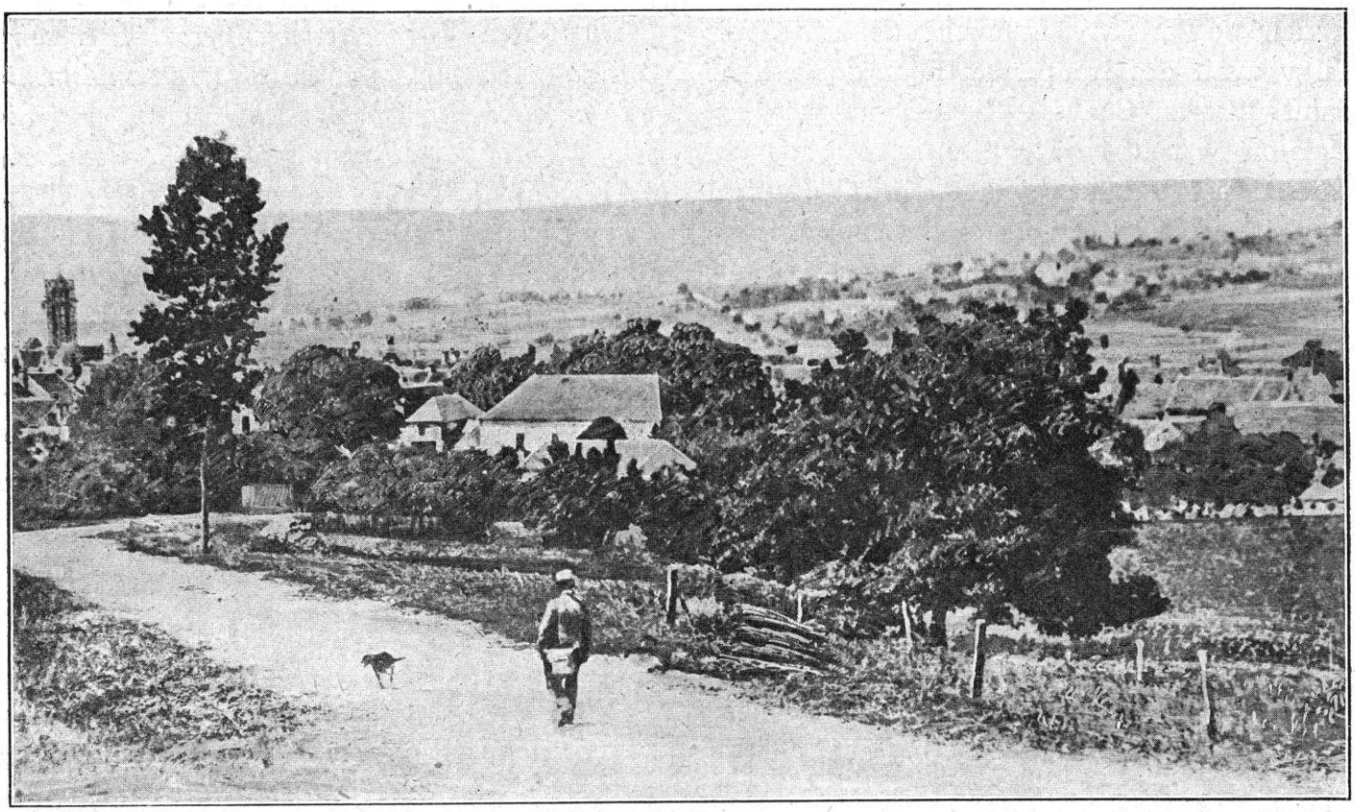
« 11 h. 10. — *Neuilly-Saint-Front :* 2 régiments d'infanterie allemande en position de rassemblement.

« 11 h. 20. — *La Ferté-Milon :* 2 régiments d'infanterie allant en position de rassemblement.

« 11 h. 30. — *Villers-Cotterêts :* une colonne allemande de troupes de toutes armes (infanterie, une brigade environ) en marche sur la Ferté-Milon.

« 11 h. 40. — *Russy* (15 kilomètres ouest de Villers-Cotterets) : 3 escadrons de cavalerie allemande rassemblés.

« 11 h. 45. — *Crépy-en-Valois :* une colonne allemande d'infanterie et un régiment se dirigeant sur Betz. »



LA VALLÉE DE LA MARNE, A DORMANS

On a une claire vision de ce qui se passe dans le camp adverse ; et, dans le nôtre, tout est prêt.

Si, seulement, on était assuré du concours de l'armée anglaise !

JOFFRE DÉCIDE DE LIVRER BATAILLE Joffre savait qu'il ne pouvait pas prendre une décision tant qu'il n'aurait pas obtenu l'adhésion de French et, s'il l'obtenait, il ne laisserait pas à celui-ci le temps de se reprendre. Nous avons dit plus haut que c'est seulement le 4, à 13 h 30, qu'il avait persuadé, le maréchal et que celui-ci s'était engagé à faire entrer ses trois corps dans la manœuvre.

Sans perdre une minute, Joffre revient à son Quartier Général, installé provisoirement dans le petit cabinet du directeur, dans une école de Bar-sur-Aube. Là sont réunis le général Belin, le général Berthelot, le colonel Pont, le colonel Gamelin, collaborateurs de toutes les minutes, confidents des secrètes pensées. Les renseignements arrivent de toutes parts, colligés minutieusement, mettant, en quelque sorte, la marche des deux immenses armées sous les yeux du Général en Chef. Le général Clergerie vient de téléphoner les derniers renseignements recueillis à Paris. Tout est rassemblé. On délibère. Joffre réfléchit. Le jour tombe déjà. Les dépêches sont préparées. Le général Berthelot incline pour le repli jusqu'à la Seine afin de laisser Von Kluck s'engager à fond. Quelqu'un dit : « L'occasion se présente; la laissera-t-on échapper ? » Joffre a tout pesé. Il se dit qu'il a, pour le moment, l'adhésion de French, toutes les autres conditions étant réunies et surtout la supériorité numérique au point où s'applique la manœuvre ; l'ensemble des circonstances est favorable ; cette préparation mise au point, cet équilibre de ses forces, il ne les retrouvera peut-être pas demain. Il se lève et dit : « *Eh bien, Messieurs, on se battra sur la Marne!* »

Aussitôt, tous se mettent au travail. Les ordres sont libellés, téléphonés, télégraphiés. L'armée entière est avertie... Le monde vibrera éternellement de cette minute inouïe.

Dans l'après-midi, vers 16 heures, une dernière reconnaissance était partie du camp re-

tranché de Paris avec la mission de faire savoir s'il y avait des troupes au nord de la ligne Saint-Just-en-Chaussée-Compiègne-Soissons. Mais on ne peut en attendre les résultats. La bataille est imminente. Le général Galliéni en suit, d'un œil anxieux et perspicace, les signes avant-coureurs. Il est temps de prévenir les troupes et de donner les ordres préparatoires pour les marches d'approche, en un mot, de se tenir prêt. Tel est l'objet de l'ordre général daté du 4 septembre, à 20 h. 30, adressé par le Général Gouverneur au général Maunoury et aux troupes du camp retranché de Paris :

« Paris cessant d'être menacé, toutes les forces mobiles de l'armée de Paris doivent manœuvrer de manière à conserver le contact avec l'armée allemande et à la suivre *pour se tenir prête à participer à la bataille à prévoir*. L'armée anglaise a fait connaître qu'elle se préparait à agir en ce sens ».

Au Grand Quartier Général de Bar-sur-Aube, la décision vient d'être prise par le général Joffre. Elle est immédiatement transmise aux différentes armées.

L'armée de Paris, qui a reçu, à 21 h. 45, du quartier général anglais de Melun, confirmation de l'offensive décidée pour le lendemain, enregistre, en ces termes, le message téléphoné de Bar-sur-Aube, *à 22 heures*, par le Haut Commandement :

Le Général en Chef *vient de téléphoner ce qui suit :*

La 5e *armée, l'armée anglaise et la* 6e *armée attaqueront le* 6, *au matin, dans les directions suivantes :*

5e *armée : sur le front Courtacon-Sézanne* (10 *kilom. au sud de la Ferté-Gaucher*).

Armée anglaise : sur le front Coulommiers-Changis (11 *kilom. à l'est de Meaux*).

6e *armée au nord de la Marne : dans la direction de Château-Thierry.*

En conséquence, les ordres DONNÉS VERBALEMENT *sont modifiés seulement en ce sens que la* 6e *armée orientera demain ses colonnes en se maintenant sur la rive nord de la Marne, de manière à atteindre le méridien de Meaux.*

On rappelle le renseignement recueilli ce soir par un avion anglais, qu'un gros rassemblement a été constaté entre Douy-la-Ramée et Barcy et un pont jeté par les Allemands près de Trilbardou.

Ce coup de téléphone confirme des ordres verbaux antérieurs et il n'est que le résumé, appliqué à l'armée de Paris, des deux grandes Instructions Générales dictées par le général Joffre, à la fin de l'après-midi du 4 et qui ordonnent, enfin, le déclanchement et le dispositif complet de la bataille de la Marne. Ces directives arrivent aux armées dans la soirée du 4 ou dans la nuit du 4 au 5.

INSTRUCTION GÉNÉRALE nº 5.

Au G. Q. G., le 4 septembre 1914.

I. — *L'arrivée des renforts provenant de la* 1re *et* 2e *armées, jointe à la nécessité d'apporter plus de souplesse au commandement des armées, ont amené les modifications suivantes* DANS L'ORDRE DE BATAILLE :

La 3e *armée comprendra les* 5e, 6e, 15e *et* 21e *corps d'armée, les* 65e, 67e, 75e *divisions de réserve, la* 7e *division de cavalerie.*

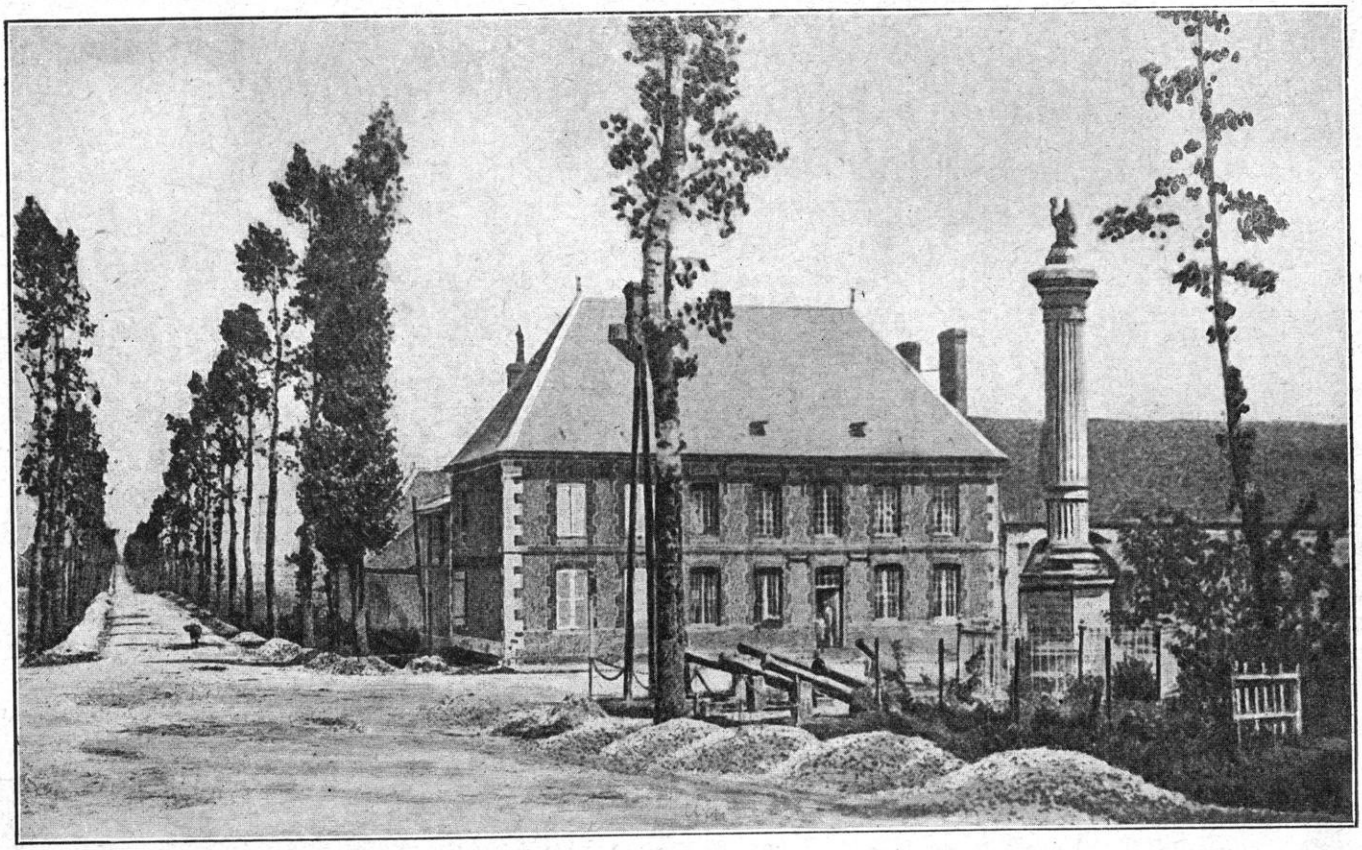
Le 15e *corps d'armée, qui a fait mouvement par voie de terre, a reçu l'ordre de se porter par Gondrecourt, Houdelaincourt, sur Dammarie-sur-Saulx, qu'il s'efforcera d'atteindre le* 6 *septembre en fin de journée. Il sera rattaché à l'armée à partir du* 6 *septembre.*

Le 21e *corps d'armée aura ses éléments combattants transportés par voie ferrée dans la région Joinville-Vassy, les* 5, 6, *et* 7 *septembre au matin. Après débarquement, le* 21e *corps d'armée doit se porter dans la région Montierender-Longeville.*

Il relèvera de la 3e *armée au point de vue du fonctionnement des services, mais* IL SERA INITIALEMENT A LA DISPOSITION DU COMMANDANT EN CHEF.

II. — *La* 4e *armée comprendra les* 2e, 12e, 17e *corps d'armée et le corps colonial.*

Le détachement du général Foch formera, à la date du 5 *septembre, une armée autonome* (9e *armée*), *comprenant les* 9e *et* 11e *corps d'armée, la* 42e *division et la division marocaine,*



COLONNE COMMÉMORATIVE DE LA BATAILLE DE CHAMPAUBERT
ET MAISON OU NAPOLÉON PASSA LA NUIT DU 10 AU 12 FÉVRIER 1814

les 52e *et* 60e *divisions de réserve, la* 9e *division de cavalerie.*

Les fractions du 9e *corps d'armée, qui n'avaient pu rejoindre leur corps d'armée, débarquent dans la région de Troyes du* 4 *au* 5 *septembre au soir; elles recevront, à leur débarquement, les ordres du général commandant la* 9e *armée.*

La 5e *armée conserve sa composition actuelle ; un corps de cavalerie comprenant les* 4e, 8e *et* 10e *divisions de cavalerie lui est rattaché.*

III. — *En vue d'augmenter la densité des forces qui doivent opérer en terrain favorable, la* 4e *armée sera vraisemblablement appelée à opérer tout entière dans la région à l'ouest de la ligne Vitry-le-François-Brienne...*

IV. — *La zone de repli à atteindre éventuellement, indiquée par l'ordre général* nº 4 *et par la note* 3463 *du* 2 *septembre sera modifiée en ce qui concerne la* 4e *armée.* CETTE ARMÉE OPÉRERAIT EN PARTANT AU PLUS LOIN *du front Mesnil-la-Comtesse, Jasseimes, Pars-les-Chavanges.* (Cela veut dire que le repli prévu comme *éventuel* n'aura pas lieu.)

La 3e *armée,* DONT LA MISSION EST D'OPÉRER A DROITE DU GROUPE PRINCIPAL DE NOS ARMÉES, *se repliera lentement en se maintenant si possible* SUR LE FLANC DE L'ENNEMI, *et dans une formation lui permettant, à tout instant, de repasser facilement à l'offensive* FACE AU NORD-OUEST.

Signé : JOFFRE.

INSTRUCTION POUR L'ARMÉE DE PARIS

1º *Il convient de profiter de la situation aventurée de la première armée allemande pour concentrer sur elle les efforts des armées alliées d'extrême gauche.*

Toutes dispositions seront prises dans la journée du 5 *septembre* EN VUE DE PARTIR A L'ATTAQUE LE 6.

2º *Le dispositif à réaliser pour le* 5 *septembre au soir sera :*

a) *Toutes les forces disponibles de la* 6e *ar-*

mée au nord-est de Meaux, prêtes à franchir l'Ourcq entre Lizy-sur-Ourcq et May-en-Multien, en direction générale de Château-Thierry. Les éléments disponibles du 1er *corps de cavalerie, qui sont à proximité, seront remis aux ordres du général Maunoury pour cette opération.*

b) *L'armée anglaise, établie sur le front Changis-Coulommiers, face à l'Est, prête à attaquer en direction générale de Montmirail, le* 2e *corps de cavalerie assurant la liaison entre l'armée anglaise et la* 5e *armée.*

c) *La* 5e *armée,* resserrant *légèrement sur sa gauche, s'établira sur le front général Courtacon-Esternay-Sézanne, prête à* attaquer *en direction générale* sud-nord.

d) *La* 9e *armée (général Foch)* COUVRIRA LA DROITE *de la* 5e *armée en tenant les débouchées sud des marais de Saind-Gond et en portant une partie de ses forces sur le plateau au nord de Sézanne ;*

3° *L'offensive sera prise par ces différentes armées le* 6 *septembre, dès le matin.*

Le 5 *septembre au matin, les ordres sont donnés au groupe de droite formé par les* 4e. *et* 3e *armées :*

4e armée — *Le lendemain* 6 *septembre, nos armées de* gauche *attaqueront de* front et de flanc *les* 1e *et* 2e *armées allemandes. La* 4e *armée, arrêtant son mouvement vers le sud,* fera tête *à l'ennemi,* en liant *son mouvement à celui de la* 3e *armée qui, débouchant au nord de Revigny, prend l'offensive en se portant vers l'ouest.*

3e armée. — *La* 3e *armée,* se couvrant vers le nord-est, *débouchera* vers l'ouest *pour attaquer le flanc gauche des forces ennemies qui marchent à l'ouest de l'Argonne. Elle* liera son action à celle de la 4e. armée *qui a l'ordre de faire tête à l'ennemi.*

L'ensemble de ces ordres évoque l'immense champ de bataille et les masses colossales de troupes qui se dressent les unes contre les autres. C'est ainsi qu'il faut entendre ces froides paroles, le tonnerre de la bataille de France y résonne déjà.

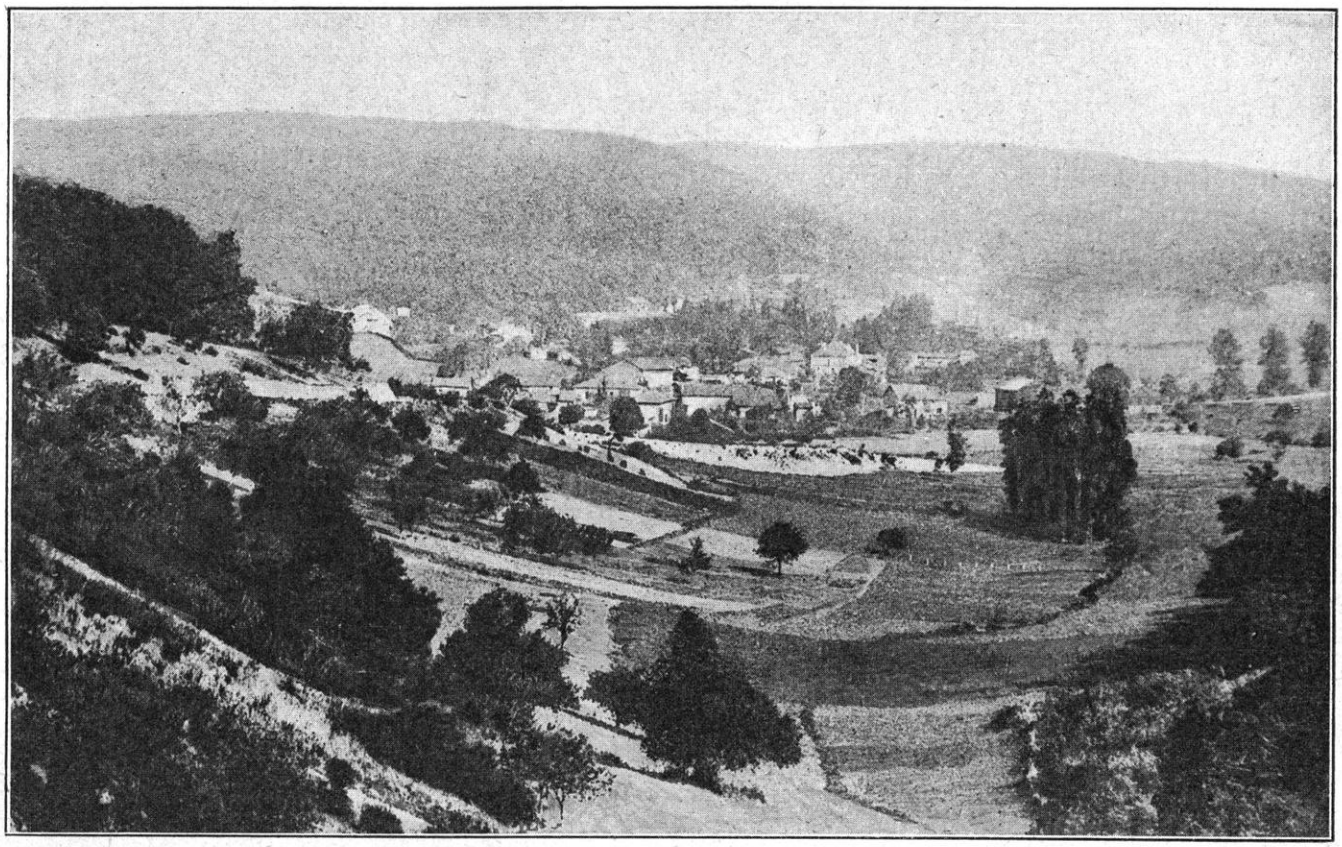
Impossible d'exposer ici la complexe ordonnance de cette bataille, ne serait-ce que dans le camp français : elle se développe sur le terrain au fur et à mesure que les faits se dérouleront.

Et, pourtant, il faut dire tout de suite les trois robustes attaches auxquelles Joffre accroche tout son plan : *Pivot* à droite avec les deux armées Castelnau et Dubail, engagées dans les formidables batailles de Lorraine. *Offensive de flanc* à gauche avec Maunoury tombant sur von Kluck en pleine course ; et, enfin, contre-offensive au centre, avec Langle de Cary et Sarrail qui prenant dans le dos von Hausen et le duc de Wurtemberg, opposent ainsi une manœuvre plus large à la manœuvre du Grand Quartier Général allemand.

Conception d'une largeur intellectuelle éminente, ne serait-ce qu'en raison des forces et des espaces qu'elle emploie ; elle domine assurément dans le détail et dans l'ensemble celle de l'adversaire. Elle puise elle-même aux sources les plus ardentes de l'activité humaine : c'est l'énergie du chef et la fureur de la troupe qui sont les ressorts. Rappelons les formules de l'Instruction sur les Grandes Unités : « Donner à la guerre un caractère de violence et d'acharnement... Jeter à la fois toutes les grandes unités dans le bataille, etc. » ces principes sont appliqués. Joffre engage tout et l'armée se donne toute. « Pour livrer la lutte suprême qui décide du sort de la guerre et dont l'avenir de la nation est l'enjeu », la coopération est immédiate, unanime et foudroyante. Un instant Joffre eut la pensée de conserver en réserve générale, le 21e corps. Mais la force même de son élan l'emporte et le 21e corps est pris lui-même dans le tourbillon. Le drame est déchaîné.

Les rôles sont distribués. Chaque armée connaît ses emplacements. Chaque commandant en chef a ses devoirs parfaitement tracés et délimités. Pour la réalisation, toute latitude leur est laissée.

Quand les ordres militaires sont ainsi donnés, le général en chef résume sa pensée dans un télégramme au ministre, daté du 5 septembre, qui n'est que la suite et le développement de la dépêche du 3 septembre : c'est ici que la raison cartésienne appuyée sur les faits et



L'ARGONNE. — LA VALLÉE DE LA BIESNE

développant les séries, s'affirme dans sa forte et lumineuse expression :

La situation qui m'a décidé à refuser une première fois la bataille générale et à replier nos armées vers le sud s'est modifiée de la manière suivante :

« *I*re *armée allemande a abandonné direction Paris et a infléchi sa marche vers sud-est* pour chercher notre flanc gauche. *Grâce aux dispositions prises, elle n'a pu trouver ce flanc et* 5e *armée se trouve maintenant au nord de la Seine prête à aborder de front les colonnes allemandes.*

A sa gauche, les forces anglaises sont rassemblées entre Seine-et-Marne prêtes à l'attaque. *Elles seront elles-mêmes appuyées et flanquées à gauche par forces mobiles garnison Paris agissant direction Meaux,* de manière à la garantir contre toute crainte d'enveloppement. La situation stratégique est donc excellente *et nous ne pouvons compter sur des conditions meilleures pour notre offensive. C'est pourquoi, j'ai décidé de passer à l'attaque...*

La lutte qui va s'engager, peut avoir des résultats décisifs, mais peut aussi avoir pour le pays, en cas d'échec, les conséquences les plus graves. Je suis décidé à engager nos troupes à fond et sans réserve pour conquérir la victoire (1).

Un chef qui s'exprime ainsi, alors que ses dispositions sont arrêtées, ses ordres lancés et qu'il a pris sur lui de jouer le sort du pays au lieu et heure qu'il a choisis, assume les plus lourdes responsabilités. Et il le sait. Il ne cherche pas de faux-fuyant. Son intelligence, son cœur, son patriotisme, tout le soutient. Il s'engage à fond : selon sa propre expression, *il conquiert la victoire.*

Avant d'en faire part directement aux troupes, Joffre, par des instructions, fait connaître aux états-majors le caractère décisif de la bataille qui va s'engager. On en trouve trace dans les transmissions des commandants d'armée (2). A la 6e armée Maunoury, les généraux

(1) Voyez l'Instruction sur la conduite des grandes unités, art. cité ci-dessus.

(2) A. Millerand. *Le Maréchal Joffre. Revue Hebdomadaire* du 15 février 1919.

sont convoqués le 5 vers 2 heures de l'après-midi et ce document leur est lu :

« Des renseignements et des instructions venus du Général en Chef et du général commandant la 6e armée, il résulte que les opérations qui vont se dérouler demain et les jours suivants doivent avoir un résultat décisif pour nos armes et par suite pour le pays.

« Devant un pareil but à atteindre, toute considération de fatigue et de ménagement doit momentanément disparaître, tous les moyens doivent être mis en œuvre pour assurer le succès, coûte que coûte » (1).

Dans son ordre général d'opérations du 5 au soir, le général Franchet d'Esperey, commandant la 5e armée, s'exprime ainsi :

« Demain 6 septembre, la 5e armée attaquera la Ire armée allemande sur son front tandis que l'armée anglaise et la 6e armée l'attaqueront sur son flanc et menaceront sa retraite. *Du succès de cette opération peut dépendre la fin de la première partie de la campagne.* »

Et toutes les armées de Joffre suivant leur chef, celui-ci s'adresse maintenant à elles dans un langage digne d'elles :

G. Q. G, Châtillon-sur-Seine (2), 6 septembre, 7 h. 30.
Télégramme nº 3948.

Au moment où s'engage une bataille dont dépend le salut du pays, il importe de rappeler à tous que le moment n'est plus de regarder en arrière.

Tous les efforts doivent être employés à attaquer et à refouler l'ennemi.

Toute troupe qui ne peut plus avancer devra coûte que coûte garder le terrain conquis et se faire tuer sur place plutôt que de reculer.

Dans les circonstances actuelles, aucune défaillance ne peut être tolérée.

Sur l'immense étendue du front, de l'Ourcq aux Vosges, tout le monde est prêt, l'arme au pied ; on attend.

Seule l'heure où doit s'engager la bataille reste en suspens ou plutôt elle est prévue pour le 6 septembre à l'aube : car, il faut donner aux derniers renforts la possibilité d'arriver et aux Anglais le temps de se mettre en ligne. Le général Galliéni, par son ordre général à 20 heures, a pris, nous l'avons vu, toutes les dispositions nécessaires à l'intérieur du camp retranché. Le général Maunoury, commandant en chef de l'armée, est sur les lieux à son quartier général, à Ecouen. La journée du 5 ne comporte cependant encore *qu'un simple déploiement.*

Mais, soudain, les événements se précipitent. La bataille de manœuvre échappe, en quelque sorte, à ceux qui l'ont préparée et se transforme, à la minute suprême, en une bataille de rencontre. Car, si Joffre a donné ses ordres, von Kluck a donné les siens : les deux armées ennemies se jettent l'une sur l'autre et s'étreignent avec fureur ; à peine se sont-elles aperçues.

(1) « Le Général de Lamaze nous dit que toutes les armées françaises doivent attaquer en même temps, que la 6e armée, en donnant dans le flanc ennemi, peut sauver Paris et exercer une très grosse influence sur l'ensemble des opérations, que c'est une question de vie ou de mort pour le salut de la France. » (Carnet du Général de Dartein, commandant la 56e division de réserve.)

(2) Le Grand Quartier Général a été transféré, le 5 septembre à 18 heures, de Bar-sur-Aube à Châtillon-sur-Seine.

CHAPITRE XXXVI

LA BATAILLE DE LA MARNE

II. — *Journée du 5 septembre. — Premiers engagements sur toute l'étendue du front. La bataille de marche et la bataille d'articulation. — La bataille de l'Ourcq.*

Le général Joffre avait dit : Je reprendrai l'offensive quand mes deux ailes auront une position enveloppante » (1). Cette position étant obtenue, l'offensive est ordonnée.

Par contre, Moltke s'est élancé pour anéantir l'armée de Joffre, qu'il suppose en déroute.

L'armée allemande, en pleine marche, se heurte donc à l'armée française qui s'arrête brusquement. D'où les premiers chocs en divers points de l'immense étendue du front.

Choc sur l'Ourcq entre Maunoury et von Kluck. Choc au bois de Pargny et à Corrobert où la division Muteau est accrochée dès le 4. Choc à la ferme d'Arbeux où le Xe corps de réserve allemand tombe sur le 10e corps français ; choc entre l'armée Sarrail et l'armée du Kronprinz qui a ordre d'attaquer le 5 au matin.

Ne rappelons que pour mémoire les batailles de la Mortagne et du Grand Couronné qui battent leur plein à l'extrême-droite et qui, dans la nuit du 5 au 6, sont à un tournant.

Le Haut Commandement allemand sait, comme le Haut Commandement français, que la partie suprême va s'engager.

L'ordre du jour lancé, le 7 septembre à 10 heures 30, à Vitry-le-François, par le général Tulff von Tcheppe und Weidenbach, commandant le VIIIe corps, ne laisse aucun doute à ce sujet :

« *...Le but poursuivi par nos marches longues et pénibles est atteint. Les principales forces françaises ont dû accepter le combat après s'être constamment repliées* : LA GRANDE DÉCISION EST INCONTESTABLEMENT PROCHE.

Demain, donc, la totalité des forces de l'armée allemande ainsi que toutes celles de notre corps d'armée, devront être engagées SUR TOUTE LA LIGNE ALLANT DE PARIS A VERDUN. *Pour sauver le bien-être, l'honneur de l'Allemagne, j'attends, de chaque officier et soldat, malgré les combats durs et héroïques de ces derniers jours, qu'il accomplisse son devoir entièrement et jusqu'à son dernier souffle.* TOUT DÉPEND DU RÉSULTAT DE LA JOURNÉE DE DEMAIN. »

Jamais des adversaires ne furent, de part et d'autre, mieux avertis.

VEILLE DE BATAILLE Sur les gradins avancés de l'hémicycle de Seine et sur les hauteurs de la forêt d'Argonne en communication avec Verdun, Joffre a calé sa grande armée. Mais, il n'a pas perdu de vue, un seul instant, le sort de Paris ; c'est ce qui, dans l'ensemble de la bataille, donne une importance majeure aux engagements de l'ouest : en brisant l'élan de l'armée allemande, ils sauveront la capitale. Ainsi, la grande figure de Paris plane, de ce côté, au-dessus de la mêlée.

Dans la conception de Joffre, la protection de Paris déterminait, en partie, la forme incurvée de son aile occidentale. Cette partie faisait,

(1) Mot de Joffre, cité par Henry Bidou dans *Revue hebdomadaire* du 10 février 1917.

en effet, un retour, un crochet qui, se détachant de l'ensemble du front ou du premier gradin de l'hémicycle, un peu au nord de Provins, s'étendait vers l'Oise, en direction de Luzarches et Chantilly.

L'articulation de cette aile, au nord de Provins, était exactement à Jouy-le-Châtel-Courtacon, où le 1er corps anglais avait pris sa liaison avec le 2e corps de cavalerie (général Conneau) rattaché à la 5e armée. (Franchet d'Esperey). Et la pointe de cette même aile était un peu en avant d'Écouen où la 14e division active (général de Villaret) prenant l'aile marchante, et menant le mouvement de l'armée Maunoury, devait se porter en direction de Nanteuil-le-Haudoin avec, pour objectif, de saisir par derrière, si possible, l'armée de von Kluck se lançant sur Coulommiers.

Cette manœuvre présente une analogie remarquable avec la manœuvre de la trouée de Charmes : l'armée allemande, projetée en avant, expose son flanc mal protégé à l'attaque d'une armée venant de Paris qui la « laisse passer » et lui « tombe dessus » quand elle est bien engagée.

Et la manœuvre de l'ouest à un pendant à l'est : Sarrail et Langle de Cary ont l'ordre pareillement de « laisser passer » les armées du Kronprinz et du duc de Wurtemberg et de leur « tomber dessus » dès qu'elles se seront engagées dans la région de Bar-le-Duc. L'une des manœuvres explique l'autre, et c'est pourquoi il est bon de les avoir présentes ensemble à l'esprit.

Dans le fond de l'hémicycle s'engagera, en même temps une troisième bataille, — bataille de front, bataille de rupture dont l'initiative appartient surtout au Haut Commandement allemand et pour laquelle il a conçu une manœuvre spéciale :

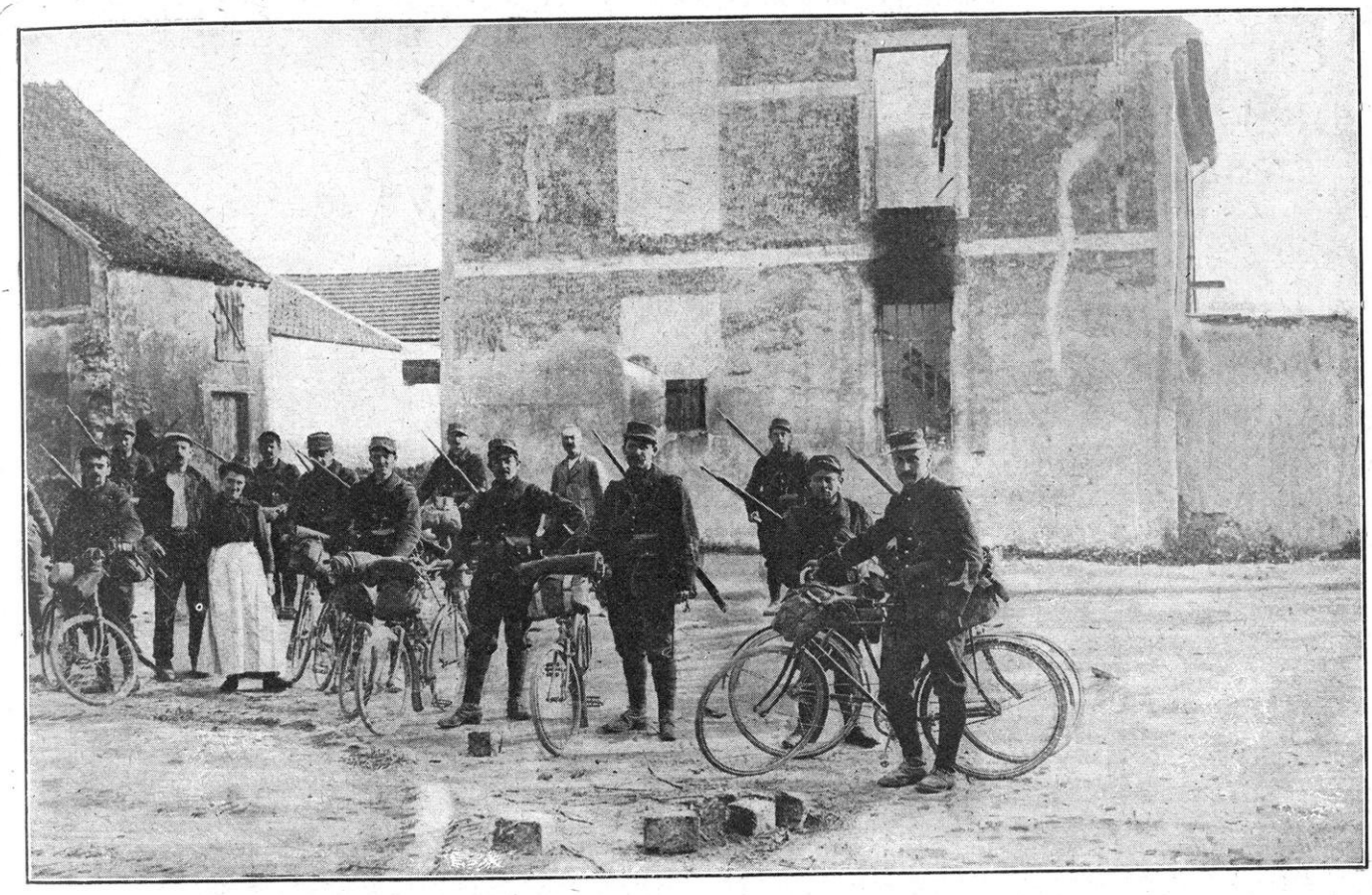
Retenant von Kluck d'une journée en arrière, il lance en avant von Bülow, von Hausen et le duc de Wurtemberg pour briser notre ligne en un point où celle-ci est particulièrement faible (depuis Mailly jusqu'à Sompuis), de façon à pénétrer entre nos armées de l'Est et nos armées de l'Ouest et à bousculer celles-ci (c'est-à-dire celles que commandent Foch, Franchet d'Esperey et French) sur l'armée de von Kluck qui, à la minute suprême, les écrasera dans sa tenaille. Joffre, par contre, entend « tenir le coup », comme on dit, aux Marais de Saint-Gond, à Esternay, à Montmirail, et, quand von Kluck sera mis hors de combat, achever son succès par la déroute ou la retraite des autres armées allemandes successivement.

Ainsi, du côté français : 1° un décrochement d'aile gauche avec offensive de flanc (Courtacon-Attainville) ; 2° une bataille de choc ou de résistance, (Courtacon-Sompuis) ; 3° un autre décrochement d'aile droite (Vitry-le-François-Verdun) ; le tout forçant l'armée allemande à prendre la fuite sous peine d'être écrasée.

Du côté allemand : 1° une bataille de rupture se dédoublant au centre de manière à constituer deux tenailles : l'une contre l'aile gauche française, et vers Paris (Sompuis-Meaux); 2° l'autre contre l'aile droite et à front renversé c'est-à-dire en direction Vitry-le-François-Bar-le-Duc pour couper la droite française et la rejeter sur Toul, tandis que l'armée von Herringen l'aborde par Neufchâteau ; 3° une manœuvre subsidiaire, sortant de Metz, et destinée à compléter l'étreinte de droite au cours de la bataille. (Hattonchâtel-Saint-Mihiel).

Rien qu'au premier aspect, le plan de Joffre est simple. Celui de Moltke compliqué : Et celui-ci se complique encore — et très gravement — par le fait que le principal lieutenant de Moltke, von Kluck, n'entend pas exécuter à la lettre les ordres reçus et qu'il s'ébranle pour arriver le premier et battre l'ennemi à sa façon.

Il n'est pas sans intérêt de remarquer que l'ordre de bataille, dans les deux camps, présente comme une contre-partie de la bataille des frontières ou de Charleroi. Dans cette première bataille, Joffre attaquait au milieu pour couper l'armée allemande et la partager en deux tronçons, destinés à être battus successivement. Maintenant, ce plan est celui de von Moltke.



LE VILLAGE DE CHAUCONIN, PRÈS DE MEAUX

Par contre, von Moltke, dans la première bataille, cherchait l'enveloppement général, des Vosges à Valenciennes, et ne laissait d'autre issue à son adversaire que la retraite ; et c'est maintenant le résultat que Joffre se propose. La première fois, Moltke, en raison de la longue préparation allemande et de la violation de la neutralité belge, avait l'initiative : maintenant Joffre ayant, en moins de trois semaines, rétabli l'équilibre et les proportions, a repris l'initiative.

L'initiative ressaisie, c'est un grand fait matériel et un grand fait moral.

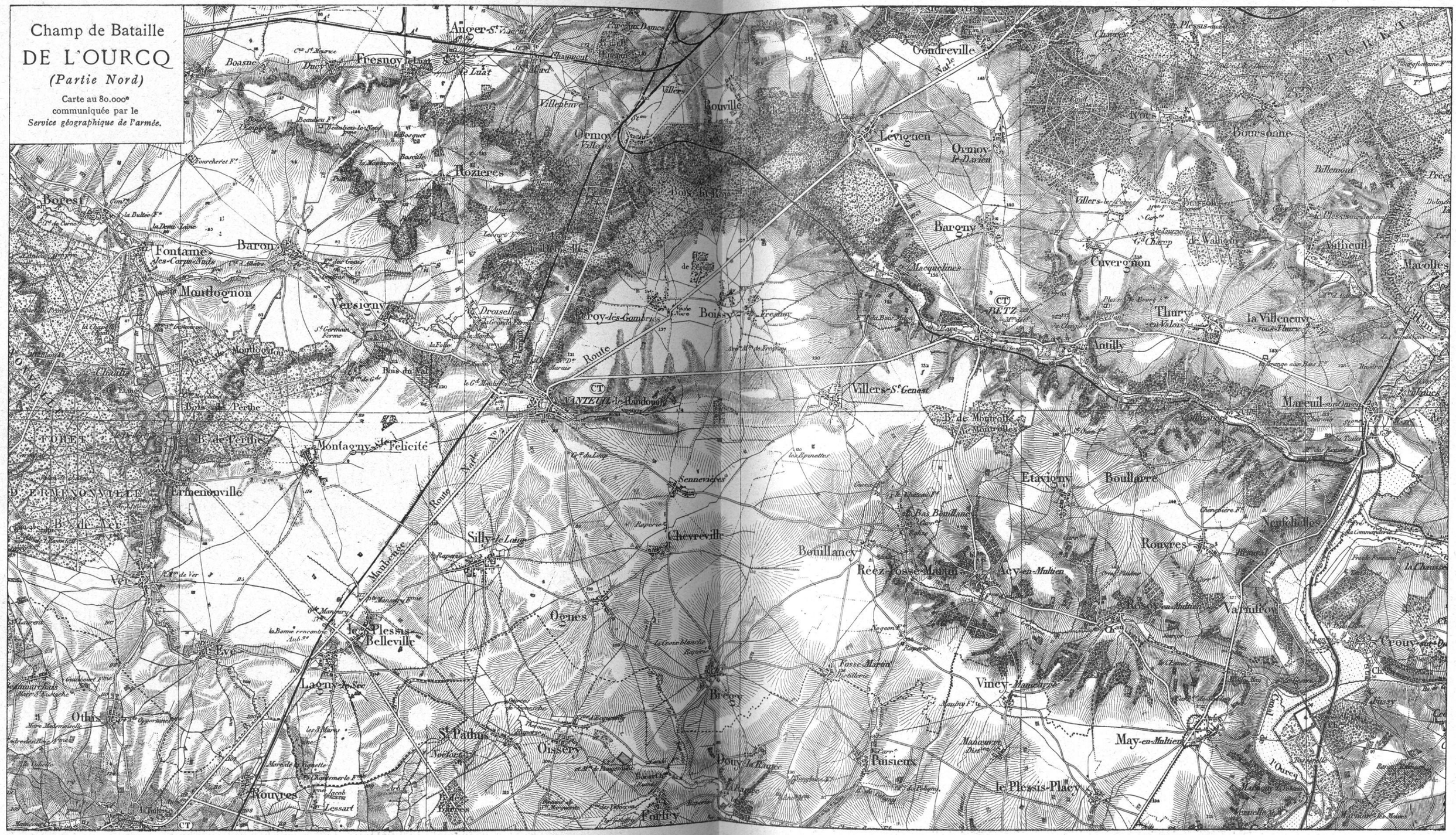
Grand fait matériel, puisque Joffre, ayant choisi son terrain, y a amené d'avance ses renforts, a distribué ses munitions et ses approvisionnements, disposé ses troupes suivant les perspectives entrevues des prochains combats, a visité lui-même ses lieutenants, leur a donné ses dernières directions, a maintenu ses contacts immédiats avec tous les points du vaste front, de façon que le minimum d'erreurs est probable dans la compréhension et l'exécution de cette opération militaire sans précédent.

Grand fait moral surtout, parce que tout le monde sait, du haut en bas de l'échelle, qu'on se bat parce qu'on veut se battre, parce qu'il faut se battre, que la cause de la France est levée comme un étendard sacré devant l'armée entière et que tous le voient, en même temps, d'un bout à l'autre du front.

Les chefs et les hommes ensemble ont pris leur détermination ; ils travailleront avec cœur dans la pensée du chef. Galliéni et Maunoury devinent, pressentent les ordres donnés, et les exécutent avant même qu'ils soient parvenus, French s'arrête, comprend, se retourne, se donne. Franchet d'Espérey, Langle de Cary, Sarrail, chacun selon son caractère, appliquent et développent admirablement les ordres sur le terrain ; Foch réalise les qualités militaires uniques qui vibrent en lui. Au loin, Dubail et Castelnau enfoncent sur le Grand-Couronné et sur la Mortagne le pivot autour duquel tourne toute la manœuvre.

Champ de Bataille
DE L'OURCQ
(Partie Nord)

Carte au 80.000e
communiquée par le
Service géographique de l'armée.



LE SOLDAT DE LA MARNE

Et le plus humble, le soldat, agit avec cette intelligence, ce goût, ce savoir-faire des choses et, en particulier, des choses de la guerre, qui est un don si spécialement français. Il y a de l'art dans cette construction unique : tous s'emploient avec patience, minutie, courage, à appliquer le dessin du maître. Le plus précieux hommage a été rendu à cette aptitude, à cette faculté souveraine du soldat français par l'adversaire surpris :

« Maintenant, ajouta von Kluck, si vous voulez les raisons matérielles de l'échec, reportez-vous aux journaux du temps : ils vous parleront du manque de munitions, du ravitaillement défectueux ; tout ceci est exact. Mais il y a une raison qui prime les autres, une raison qui, à mon avis, est entièrement décisive : car elle a permis aux autres de se manifester. Eh bien, dit von Kluck en appuyant sur chaque syllabe et en me regardant attentivement, c'est l'aptitude tout à fait extraordinaire et particulière au soldat français de se ressaisir rapidement. C'est là un facteur qui se traduit difficilement en chiffres et qui, par conséquent, déroute le calculateur le plus précis et le plus prévoyant. Que des hommes se fassent tuer sur place, c'est là une chose bien connue et escomptée dans chaque plan de bataille ; on prévoit que les compagnies X. Y. Z. doivent se faire tuer sans reculer à tel endroit précis pendant tant et tant de temps et on tire des conclusions utiles. Mais que des hommes ayant reculé pendant dix jours — et la voix de von Kluck semble s'altérer — que des hommes couchés par terre à demi morts de fatigue, puissent reprendre le fusil et attaquer au son du clairon, c'est là une chose avec laquelle nous n'avons jamais appris à compter ; c'est là une possibilité dont il n'a jamais été question dans nos Écoles de guerre... » (1).

Ces résolutions, ces sentiments se lèvent dans les cœurs avec l'aube de la journée du 5. Le frisson de l'attaque a parcouru tout le front.

Suivons maintenant, sur le terrain, chacune des deux manœuvres opposées, avec les singulières imbrications résultant de ce que, se développant simultanément, elles engagent les troupes, sur ces immenses espaces, dans des actions et tourbillons locaux qui agissent sur le vaste cyclone et *sont agis* par lui, alternativement.

(1) Interview donnée à M. Christianson, Suédois, par le général von Kluck, dans le *Matin* du 14 décembre 1918.

L'OURCQ ET LE PAYS DE MEAUX

La plaine catalaunique s'appuie sur deux armatures qui l'encadrent fortement : c'est, à l'est, le forêt d'Argonne qui la sépare du bassin de la Meuse et, à l'ouest, le massif boisé qui détermine la cuve de Paris. Ces deux massifs contiennent toute la bataille de la Marne.

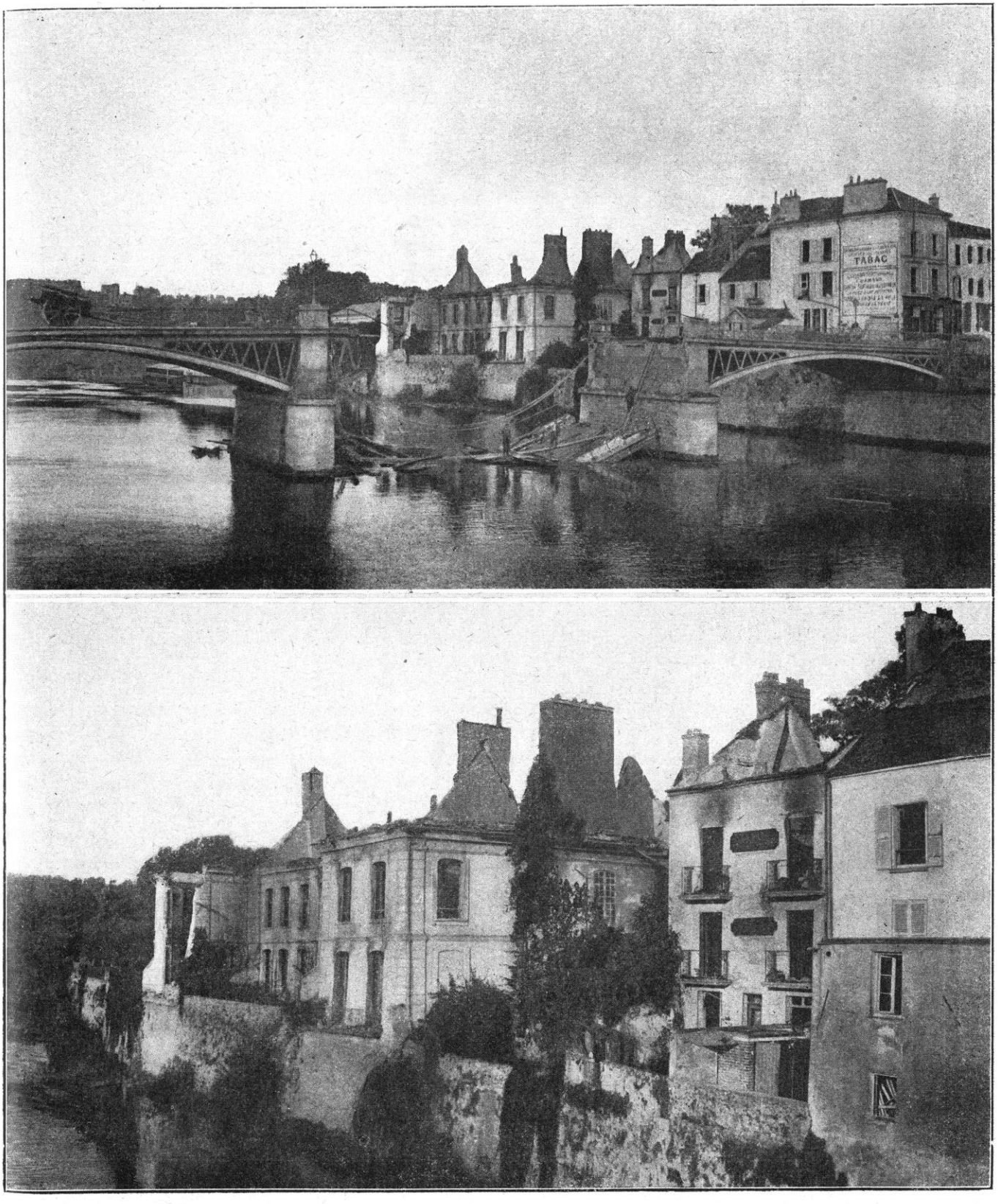
Cherchons-la, d'abord, à l'ouest, dans le massif qui domine Paris.

Le massif qui domine la cuve de Paris, le massif de Seine-et-Marne, est constitué par la rencontre de ces deux rivières, la Marne et la Seine, et de leurs nombreux affluents convergeant vers la ville. Nous n'avons pas à rappeler pourquoi celle-ci est née et s'est développée en ce point prédestiné : il était prédestiné précisément parce qu'il est bien desservi et bien défendu.

Les cours, à peu près parallèles de la Seine, de l'Yerres, du Grand-Morin, du Petit-Morin, de la Marne, de la Nonnette, de l'Oise, sont escortés des doubles lignes de hauteurs qui, par leur multiplicité et leur enchevêtrement, donnent lieu à la petite Suisse de Seine-et-Marne. Mais la complexité de tant de hauteurs et vallonnements se trouve compliquée encore du fait, qu'entre les rivières de l'Aisne, de l'Oise et de la Marne, la nature a jeté une transversale : l'Ourcq, affluent de la Marne. Parmi toutes ces parallèles, l'Ourcq est une perpendiculaire, du moins par son cours inférieur.

Dans l'ensemble, l'Ourcq décrit un demi-cercle : ayant sa source près de la Marne un peu au nord de Jaulgonne, elle se jette dans la Marne un peu en aval de Lizy-sur-Ourcq ; en un mot, partie de la Marne, elle retombe sur la Marne, comme si elle restait à l'état de témoin d'un ancien cours de la rivière. Or, pour achever le demi-cercle, l'Ourcq, ayant monté, d'abord, au nord vers l'Aisne, prend tout à coup son parti droit vers le sud et bousculant toute la petite Suisse, dérangeant le parallélisme des rivières de Paris, elle apporte à la Marne l'afflux des eaux amassées dans le Soissonnais.

Cette configuration géographique donne à l'Ourcq son caractère : contournée, resserrée,



LA FERTÉ-SOUS-JOUARRE. — LA MARNE ET UN COIN DE LA VILLE

repliée sur elle-même, elle se tortille en une infinité de boucles et se fait un chemin de force, un escalier de pentes et de chutes à travers les mailles serrées de la petite Suisse. Bon gré, mal gré, elle y projette, comme une barricade, la double ligne des collines qui l'escorte elle-même. En un mot, née du fouillis, l'Ourcq ajoute au fouillis. Les lignes et contre-lignes qui se heurtent ainsi font, de son bassin et des bassins environnants, un inextricable réseau.

Le barrage transversal de la rivière d'Ourcq présente un avantage incontestable pour une armée se tenant sur la défensive aux abords du camp retranché de Paris ; et il présente un avantage non moindre pour l'offensive si cette armée se décide à attaquer, « à tenter une sortie ». En effet, la forme en demi-cercle qu'affecte la rivière et cette retombée dans les deux sens, « de Marne en Marne », constitue, d'une part, une poterne presqu'infranchissable et, en sens contraire, un couloir naturel pour tomber sur les derrières d'une armée qui se donnerait pour objectif l'investissement de Paris par le Sud-Est. C'est un mouvement tournant tout préparé. Qui prétend, de Coulommiers, enserrer Paris est enserré lui-même par des forces lancées de Paris et tombant, soudain, sur ses communications.

Mais, il faut bien reconnaître, qu'au succès de cette opération, la nature a mis une condition : à savoir que la barricade de l'Ourcq soit enlevée tout d'abord. L'Ourcq est un chemin, mais un chemin fermé : il faut l'ouvrir.

Du côté de Paris, la barricade transversale est formée de Betz à Meaux, par les hauteurs du Multien.

Le Multien, c'est le pays des gens de Meaux, *Meldi* ; la tribu s'étendait de ce côté comme si l'on eut compris, depuis toujours, que, pour garder la riche vallée, il fallait occuper les crêtes.

On va de Paris à Meaux par deux routes, l'une, humide, ombragée par de longues rangées de peupliers : elle suit le cours de la rivière par Lagny ; l'autre file en ligne droite et en terrain sec, par Claye. Celle-ci aperçoit au loin, sur la gauche, les hautes crêtes qui encombrent l'horizon et séparent la France de la Champagne ; d'abord, la côte de Dammartin, prolongée vers le sud par la côte de Tillières-Plessis-l'Evêque, qui s'achève, aux approches de Meaux, par le rocher de Penchard. En arrière et passé Meaux, une autre ligne, celle d'Oissery, Etrepilly qui, par Congis, tombe sur l'Ourcq ; plus en arrière encore, dominant le tout, une troisième ligne de Bouillancy à Crouy-sur-Ourcq ; et c'est celle-ci qui forme le Multien, pays de Meaux et boulevard de Meaux.

Venant de la plaine de Paris, une armée qui aurait franchi ces trois lignes, serait maîtresse de la plaine catalaunique. Par contre, un ennemi qui arrive de la plaine catalaunique pour pénétrer dans la plaine de Paris est dans la nécessité de s'emparer avant tout de ces hauteurs : c'est donc ici, de toutes façons, un lieu de la bataille suprême pour Paris.

Même pour qui la parcourait en temps de paix, la contrée présentait je ne sais quel caractère de solennité : on y sentait dormir ou sourdre une très grande histoire, et cela tenait, sans doute, au nombre et à la majesté des Hauts-Lieux. Les horizons étroits et bouchés du fond de la vallée s'élargissent, se dégagent au fur et à mesure qu'on monte, les perspectives s'ouvrent soudain, à l'infini, sur les gradins étagés. Au point culminant de May-en-Multien, la tour carrée de l'église s'élève, dit-on, sur les ruines d'un temple de Jupiter : le pays est prédestiné aux cultes sévères. L'alternative des croupes et des ravins, coupée par des marécages, par des champs cultivés, par des forêts, dit, à la fois, la rudesse, la complexité et le charme d'une vie qui remonte aux plus anciens âges ; cette vie est belle et même exquise, comme elle apparaît à Meaux, à Lizy, à Trilport. Mais il faut la gagner. On voit bien, de là haut, qu'un gradin occupé, il faut occuper l'autre, et que, pour avoir et garder *la France*, ceux qui l'habitent sont condamnés à un perpétuel effort.

PRISONNIERS ALLEMANDS RAMENÉS PAR DES DRAGONS

LA MANŒUVRE ALLEMANDE SUR L'OURCQ ET SUR LES DEUX MORINS

Les journées de septembre 1914 assistent dans ces régions, à un drame en trois actes, et d'un rythme classique, en quelque sorte : 1° l'ennemi s'avance vers le sud pour encercler Paris ; 2° Paris se défend sur le massif de Seine-et-Marne ; 3° Il tente « une sortie » par la vallée de l'Ourcq pour saisir les communications de l'ennemi : c'est la bataille de l'Ourcq. Mais cette bataille n'est pas isolée : elle fait partie de la bataille d'angle au-devant laquelle court l'armée allemande.

L'armée allemande a pour objectif de tourner Paris par le sud-est ; vers Coulommiers, elle pénétrera en coin entre l'armée de Joffre et le camp retranché. Ainsi la bataille de Seine-et-Marne s'allonge de ce côté et elle y prend un caractère tout différend : elle aborde, en effet, le pays des plaines, la Brie.

Si elle parvenait à se développer vers Melun, elle ne rencontrerait plus d'obstacles jusqu'au Morvan. La voie ferrée de Paris-Lyon, coupée à Melun ou même plus près encore de la ville, dans la vallée de l'Yerres, compromettrait le tronc même de la défense nationale. Car Paris ne peut-être scindé de la France que par le sud.

La clef de cette manœuvre redoutable est entre les deux Morins, à l'entrée de la Brie.

Que serait-il arrivé si, tandis que Paris cherche sa « sortie » par la vallée de l'Ourcq, von Kluck eût trouvé sa « brèche » entre Coulommiers et Crécy-en-Brie ? Le massif de Seine-et-Marne débordé, il n'y eut plus eu d'espoir que dans la bataille de front des champs catalauniques. La manœuvre de Joffre, en tant que manœuvre parisienne, eut été réduite à un quitte ou double sans lendemain.

Paris ne peut « sortir » au nord-ouest que si sa porte sud-est reste close. Donc, la *bataille de l'Ourcq* et la *bataille des deux Morins ne peuvent être séparées*. Tandis que Maunoury surprend *activement* von Kluck en débouchant vers

l'Ourcq, French le surprend *passivement* en faisant ferme entre les deux Morins.

Comment French est soutenu par son voisin de droite Franchet d'Espérey, et comment Franchet d'Espérey est soutenu par son voisin de droite Foch, c'est ce que nous tenterons d'expliquer après que nous aurons amorcé, sur l'Ourcq et sur les deux Morins, la *bataille de manœuvre* et la *bataille d'articulation. Bataille d'articulation* et *bataille de front*, l'ensemble constituera la Bataille de la Marne.

LES DISPOSITIONS DE VON KLUCK POUR LA BATAILLE JUSQU'A LA SEINE

Nous avons dit les dispositions prises par von Kluck dès qu'il crut avoir atteint l'ennemi et que l'occasion lui parut favorable pour le saisir. Le général allemand vise bien le débouché vers Melun, le débouché qui isolera Paris par le sud-est et par le sud. Il se propose, cela ne fait aucun doute, de poursuivre l'ennemi *jusqu'à la Seine*. C'est alors seulement qu'il s'arrêtera et se retournera pour procéder à l'investissement de Paris. A cette heure critique, laisser intacte l'armée de Joffre dans les parages du camp retranché, se serait courir le risque d'être coincé entre celle-ci et l'armée de Paris. Avant tout, donc, se battre et rejeter l'adversaire au delà de la Seine. Telle est la conception du commandant de la Ire armée, le 4 dans la journée. Rappelons seulement, qu'à ce moment, cette conception est en contradiction avec celle du Haut Commandement, qui somme von Kluck de s'arrêter et d'attendre l'offensive prise par Bülow et les armées du centre.

Le général indiscipliné ne tient aucun compte de ces ordres et, le 4 septembre, à la fin de la soirée, il prend ainsi qu'il suit ses dispositions pour l'attaque :

La Ire armée se portera en avant toutes forces déployées dès le 5 au matin et elle attaquera l'ennemi partout où elle le rencontrera.

Le IVe corps de réserve qui fait flanc-garde descendra latéralement à Meaux ; il sera secondé, dans sa tâche, par la 4e division de cavalerie et par le 2e bataillon de chasseurs.

C'est ce corps qui est chargé de surveiller le camp retranché de Paris. Il ne le surveille pas seulement, il le provoque. Cette précaution prise, toute la Ire armée doit se porter en avant droit au sud, dans l'ordre suivant :

D'abord les deux divisions de cavalerie de von der Marwitz en pointe et avec objectif Provins. Nous verrons, tout à l'heure, que cette pointe de cavalerie est appuyée dans la même direction par le IIe corps de cavalerie de von Richthofen appartenant à l'armée Bülow.

Après la cavalerie, aussi vite que cela est donné à une infanterie déjà fatiguée par de longues marches, les corps de von Kluck se détachant en quelque sorte de la flanc-garde étirée jusqu'à la Marne, prennent leur élan vers le sud dans l'ordre suivant, de droite à gauche ou d'ouest en est :

1° le IIe corps sur Coulommiers ;

2° le IVe corps sur Vieils-Maisons ;

3° le IIIe corps sur Sancy ;

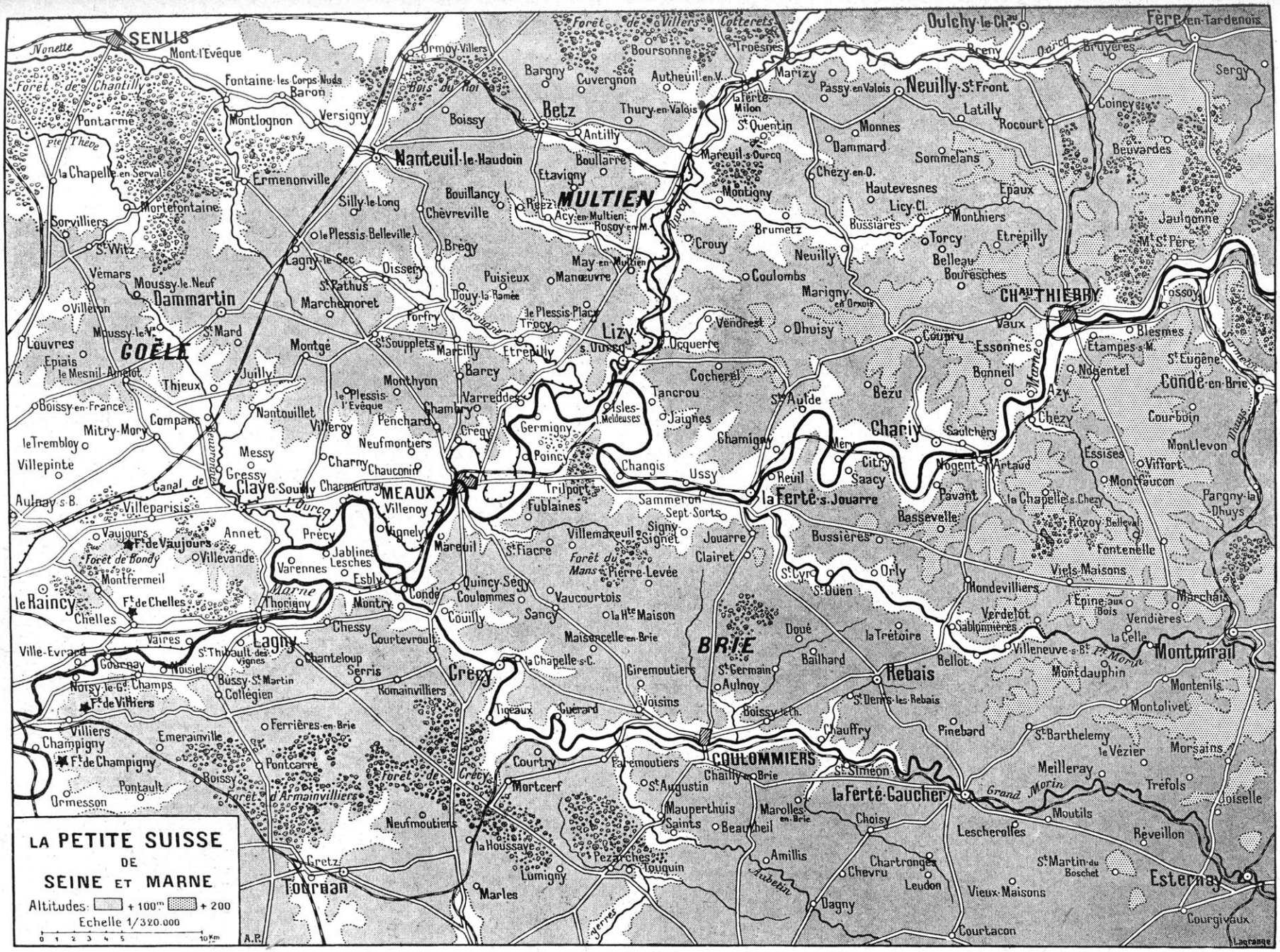
4° le IXe corps (en liaison avec la IIe armée) sur Esternay.

C'est donc *la bataille de von Kluck* qui va s'engager, la bataille de marche, celle qui suppose une « brèche » entre le camp retranché de Paris et l'armée de Joffre, celle qui doit refouler Joffre dans l'Est et commencer l'investissement de Paris par la Seine : c'est la bataille de risque s'il en fut. Car celui qui l'a conçue et qui l'ordonne est un risqueur.

PSYCHOLOGIE DE VON KLUCK

Von Kluck, qui commande la bataille de l'Ouest est une étoile qui s'est levée et qui s'est couchée avec les premiers mois de la guerre. Les espoirs de l'Allemagne reposèrent un moment sur lui.

Voici ce que les documents allemands nous apprennent à son sujet : Alexandre Kluck est né d'une famille modeste, le 20 mai 1846, à Munster, en Westphalie. Il entra, le 13 octobre 1865, au 55e régiment d'infanterie, fit la campagne de 1866 à l'armée du Main et fut promu lieutenant, le 16 août. Dans la guerre de 1870-71 contre la France, il prit part à l'investissement


LA PETITE SUISSE
DE
SEINE ET MARNE
Altitudes + 100m + 200
Echelle 1/320.000
0 1 2 3 4 5 10 Km
A.P.
Lacrampe
SENLIS
Nonette
Mont-l'Evêque
Fontaine-les-Corps-Nuds
Baron
Versigny
Montlognon
Pontarme
Pte Thève
la Chapelle-en-Serval
Mortefontaine
Sorvilliers
St-Witz
Vémars
Moussy-le-Neuf
Dammartin
Villeron
Moussy-le-V.
St-Mard
Louvres
Epiais
le Mesnil-Amelot
GOELE
Thieux
Juilly
Boissy-en-France
Compans
Mitry-Mory
le Tremblay
Villepinte
Aulnay-s-B.
Villeparisis
Vaujours
Ft de Vaujours
Forêt de Bondy
Villevaudé
Annet
Montfermeil
le Raincy
Chelles
Ft de Chelles
Vaires
Ville-Evrard
Gournay
Noisiel
Norsy-le-Gd
Champs
Ft de Villiers
Villiers
Champigny
Ft de Champigny
Emerainville
Ormesson
Pontault
Boissy
Pontcarré
Forêt d'Armainvilliers
Ferrières-en-Brie
Neufmoutiers
Gretz
Tournan
Marles
Lumigny
la Houssaye
Pezarches
Touquin
Jutigny
Saints
Beauchery
Mauperthuis
Marolles-en-Brie
Amillis
Rubelin
Dagny
Chevru
Chartronges
Leudon
Vieux-Maisons
Courtacon
Esternay
St-Martin-du-Boschet
Courgivaux
Lescherolles
Choisy
Moutils
Réveillon
Meilleray
Trefols
Grand Morin
Doiselle
Morsains
St-Barthelemy
le Vézier
Montolivet
Montenils
Montmirail
la Celle
Pt Morin
Montdauphin
Villeneuve-s-Bt
Marchais
l'Epine-aux-Bois
Vendières
Verdelot
Sablonnières
Viels-Maisons
Fontenelle
Rozoy-Bellevalle
la Chapelle-s-Chezy
Pargny-la-Dhuys
Essises
Viffort
Montfaucon
Montlevon
Nogent
Artaud
Pavant
Bassevelle
Bussières
Jouarre
Signy-Signet
Villemareuil
Sammeron
Sept-Sorts
Reuil
la Ferté-s-Jouarre
Saacy
Citry
Ussy
Changis
Chamigny
Méry
Chauffry
Pinebard
Doué
la Trétoire
Bailhard
Bellot
Rebais
St-Denis-les-Rebais
Boissy-le-Th.
Voisins
Giremoutiers
St-Germain-Aulnoy
la Chapelle-s-C.
Maisoncelle-en-Brie
BRIE
Tigeaux
Cucrard
Courtry
Farmoutiers
Chailly-Brie
COULOMMIERS
St-Simeon
la Ferté-Gaucher
St-Augustin
Mortcerf
Crécy
Courtevroult
Chessy
Chanteloup
Serris
Romainvilliers
Collégien
Bussy-St-Martin
Lagny
St-Thibault-des-Vignes
Thorigny
Marne
Precy
Jablines
Lesches
Esbly
Montry
Conde
Coulommes
Quincy-Segy
Couilly
Sancy
Vaucourtois
la Hte Maison
Varennes
Villenoy
Vignely
Meaux
Trilport
Fublaines
Poincy
Germigny
Crégy
Chauconin
Charny
Messy
Gressy
Claye-Souilly
Charmentray
Mareuil
St-Fiacre
Forêt du Mans-Pierre-Levée
Clairet
Tournan
Varreddes
Chambry
Penchard
Neufmontiers
Villeroy
Nantouillet
le Plessis-l'Evêque
Monthyon
Barcy
Marcilly
St-Soupplets
Montge
Forfry
Marchemoret
St-Pathus
Lagny-le-Sec
le Plessis-Belleville
Oissery
Douy-la-Ramée
Thérouanne
Puisieux
Manœuvre
Bregy
Chèvreville
Bouillancy
Silly-le-Long
Ermenonville
Nanteuil-le-Haudoin
Boissy
Betz
Antilly
Thury-en-Valois
Boullarre
Etavigny
MULTIEN
Acy-en-Multien
Rosoy-en-M.
Rieez
Barcy
Ourcq
Mareuil-s-Ourcq
la Ferté-Milon
St-Quentin
Monnes
Dammard
Sommelans
Chézy-en-O.
Hautevesnes
Montigny
Licy-Cl.
Bussiares
Brumetz
Crouy
Neuilly
Coulombs
Lizy-s-Ourcq
Ocquerre
le Plessis-Placy
Tancrou
Jaignes
Cocherel
Isles-l.-Meldeuses
Germigny
Poincy
Changis
Ussy
Reuil
Saacy
Citry
Méry
Chamigny
Chartry
Saulchery
Bézu
St-Aulde
Vendrest
Dhuisy
Marigny-en-Orxois
Coulombs
Boureches
Belleau
Torcy
Etrepilly
Monthiers
Epaux
Bussiares
Lizy-Cl.
Chézy-en-O.
Sommelans
Dammard
Monnes
Latilly
Rocourt
Neuilly-St-Front
Passy-en-Valois
Marizy
Oulchy-le-Ch.
Fère-en-Tardenois
Bruyères
Sergy
Coincy
Beuvardes
Jaulgonne
M.-St-Père
CH.-THIERRY
Fossoy
Blesmes
Etampes-s-M.
St-Eugène
Condé-en-Brie
Courboin
Montlevon
Nogentel
Azy
Vaux
Courry
Essonnes
Bonneil
Chézy
Marne
Ourcq
Thérouanne
Grand Morin
Petit Morin
Surmelin
Ru des Vaux
Ru de Nesles
Ru de Rebais
Ru de Morin
Ru de Jouarre
Ru de Signy
Ru de Crécy
Ru de Courtevroult
Ru de Chailly
Ru de Mauperthuis
Ru de Marolles
Ru de Choisy
Ru de Lescherolles
Ru de Réveillon
Ru de Meilleray
Ru de Trefols
Ru de Doiselle
Ru de Morsains
Ru de Montenils
Ru de Montolivet
Ru de Montmirail
Ru de Montdauphin
Ru de Marchais
Ru de Verdelot
Ru de Sablonnières
Ru de Viels-Maisons
Ru de Fontenelle
Ru de Rozoy-Bellevalle
Ru de Essises
Ru de Viffort
Ru de Montfaucon
Ru de Montlevon
Ru de Nogentel
Ru de Courboin
Ru de Condé-en-Brie
Ru de Blesmes
Ru de Fossoy
Ru de Jaulgonne
Ru de M.-St-Père
Ru de Beuvardes
Ru de Coincy
Ru de Sergy
Ru de Fère-en-Tardenois
Ru de Bruyères
Ru de Oulchy-le-Ch.
Ru de Marizy
Ru de Passy-en-Valois
Ru de Neuilly-St-Front
Ru de Latilly
Ru de Rocourt
Ru de Monnes
Ru de Dammard
Ru de Sommelans
Ru de Chézy-en-O.
Ru de Hautevesnes
Ru de Licy-Cl.
Ru de Bussiares
Ru de Monthiers
Ru de Epaux
Ru de Etrepilly
Ru de Torcy
Ru de Belleau
Ru de Boureches
Ru de Marigny-en-Orxois
Ru de Coulombs
Ru de Neuilly
Ru de Brumetz
Ru de Crouy
Ru de Montigny
Ru de Mareuil-s-Ourcq
Ru de la Ferté-Milon
Ru de St-Quentin
Ru de Boullarre
Ru de Etavigny
Ru de Rieez
Ru de Acy-en-Multien
Ru de Rosoy-en-M.
Ru de Barcy
Ru de Bouillancy
Ru de Chèvreville
Ru de Silly-le-Long
Ru de Ermenonville
Ru de Nanteuil-le-Haudoin
Ru de Boissy
Ru de Betz
Ru de Antilly
Ru de Thury-en-Valois
Ru de Bargny
Ru de Cuvergnon
Ru de Autheuil-en-V.
Ru de Ormoy-Villers
Ru de Bois du Roi
Ru de Fontaine-les-Corps-Nuds
Ru de Baron
Ru de Versigny
Ru de Montlognon
Ru de Pontarme
Ru de Pte Thève
Ru de la Chapelle-en-Serval
Ru de Mortefontaine
Ru de Sorvilliers
Ru de St-Witz
Ru de Vémars
Ru de Moussy-le-Neuf
Ru de Dammartin
Ru de Villeron
Ru de Moussy-le-V.
Ru de St-Mard
Ru de Louvres
Ru de Epiais
Ru de le Mesnil-Amelot
Ru de Thieux
Ru de Juilly
Ru de Boissy-en-France
Ru de Compans
Ru de Mitry-Mory
Ru de le Tremblay
Ru de Villepinte
Ru de Aulnay-s-B.
Ru de Villeparisis
Ru de Vaujours
Ru de Annet
Ru de Montfermeil
Ru de le Raincy
Ru de Chelles
Ru de Vaires
Ru de Ville-Evrard
Ru de Gournay
Ru de Noisiel
Ru de Norsy-le-Gd
Ru de Champs
Ru de Villiers
Ru de Champigny
Ru de Emerainville
Ru de Ormesson
Ru de Pontault
Ru de Boissy
Ru de Pontcarré
Ru de Ferrières-en-Brie
Ru de Neufmoutiers
Ru de Gretz
Ru de Tournan
Ru de Marles
Ru de Lumigny
Ru de la Houssaye
Ru de Pezarches
Ru de Touquin
Ru de Jutigny
Ru de Saints
Ru de Beauchery
Ru de Mauperthuis
Ru de Marolles-en-Brie
Ru de Amillis
Ru de Rubelin
Ru de Dagny
Ru de Chevru
Ru de Chartronges
Ru de Leudon
Ru de Vieux-Maisons
Ru de Courtacon
Ru de Esternay
Ru de St-Martin-du-Boschet
Ru de Courgivaux
Ru de Lescherolles
Ru de Choisy
Ru de Moutils
Ru de Réveillon
Ru de Meilleray
Ru de Trefols
Ru de Doiselle
Ru de Morsains
Ru de St-Barthelemy
Ru de le Vézier
Ru de Montolivet
Ru de Montenils
Ru de Montmirail
Ru de la Celle
Ru de Pt Morin
Ru de Montdauphin
Ru de Villeneuve-s-Bt
Ru de Marchais
Ru de l'Epine-aux-Bois
Ru de Vendières
Ru de Verdelot
Ru de Sablonnières
Ru de Viels-Maisons
Ru de Fontenelle
Ru de Rozoy-Bellevalle
Ru de la Chapelle-s-Chezy
Ru de Pargny-la-Dhuys
Ru de Essises
Ru de Viffort
Ru de Montfaucon
Ru de Montlevon
Ru de Nogentel
Ru de Courboin
Ru de Condé-en-Brie
Ru de Blesmes
Ru de Fossoy
Ru de Jaulgonne
Ru de M.-St-Père
Ru de Beuvardes
Ru de Coincy
Ru de Sergy
Ru de Fère-en-Tardenois
Ru de Bruyères
Ru de Oulchy-le-Ch.
Ru de Marizy
Ru de Passy-en-Valois
Ru de Neuilly-St-Front
Ru de Latilly
Ru de Rocourt
Ru de Monnes
Ru de Dammard
Ru de Sommelans
Ru de Chézy-en-O.
Ru de Hautevesnes
Ru de Licy-Cl.
Ru de Bussiares
Ru de Monthiers
Ru de Epaux
Ru de Etrepilly
Ru de Torcy
Ru de Belleau
Ru de Boureches
Ru de Marigny-en-Orxois
Ru de Coulombs
Ru de Neuilly
Ru de Brumetz
Ru de Crouy
Ru de Montigny
Ru de Mareuil-s-Ourcq
Ru de la Ferté-Milon
Ru de St-Quentin
Ru de Boullarre
Ru de Etavigny
Ru de Rieez
Ru de Acy-en-Multien
Ru de Rosoy-en-M.
Ru de Barcy
Ru de Bouillancy
Ru de Chèvreville
Ru de Silly-le-Long
Ru de Ermenonville
Ru de Nanteuil-le-Haudoin
Ru de Boissy
Ru de Betz
Ru de Antilly
Ru de Thury-en-Valois
Ru de Bargny
Ru de Cuvergnon
Ru de Autheuil-en-V.
Ru de Ormoy-Villers
Ru de Bois du Roi
Ru de Fontaine-les-Corps-Nuds
Ru de Baron
Ru de Versigny
Ru de Montlognon
Ru de Pontarme
Ru de Pte Thève
Ru de la Chapelle-en-Serval
Ru de Mortefontaine
Ru de Sorvilliers
Ru de St-Witz
Ru de Vémars
Ru de Moussy-le-Neuf
Ru de Dammartin
Ru de Villeron
Ru de Moussy-le-V.
Ru de St-Mard
Ru de Louvres
Ru de Epiais
Ru de le Mesnil-Amelot
Ru de Thieux
Ru de Juilly
Ru de Boissy-en-France
Ru de Compans
Ru de Mitry-Mory
Ru de le Tremblay
Ru de Villepinte
Ru de Aulnay-s-B.
Ru de Villeparisis
Ru de Vaujours
Ru de Annet
Ru de Montfermeil
Ru de le Raincy
Ru de Chelles
Ru de Vaires
Ru de Ville-Evrard
Ru de Gournay
Ru de Noisiel
Ru de Norsy-le-Gd
Ru de Champs
Ru de Villiers
Ru de Champigny
Ru de Emerainville
Ru de Ormesson
Ru de Pontault
Ru de Boissy
Ru de Pontcarré
Ru de Ferrières-en-Brie
Ru de Neufmoutiers
Ru de Gretz
Ru de Tournan
Ru de Marles
Ru de Lumigny
Ru de la Houssaye
Ru de Pezarches
Ru de Touquin
Ru de Jutigny
Ru de Saints
Ru de Beauchery
Ru de Mauperthuis
Ru de Marolles-en-Brie
Ru de Amillis
Ru de Rubelin
Ru de Dagny
Ru de Chevru
Ru de Chartronges
Ru de Leudon
Ru de Vieux-Maisons
Ru de Courtacon
Ru de Esternay
Ru de St-Martin-du-Boschet
Ru de Courgivaux

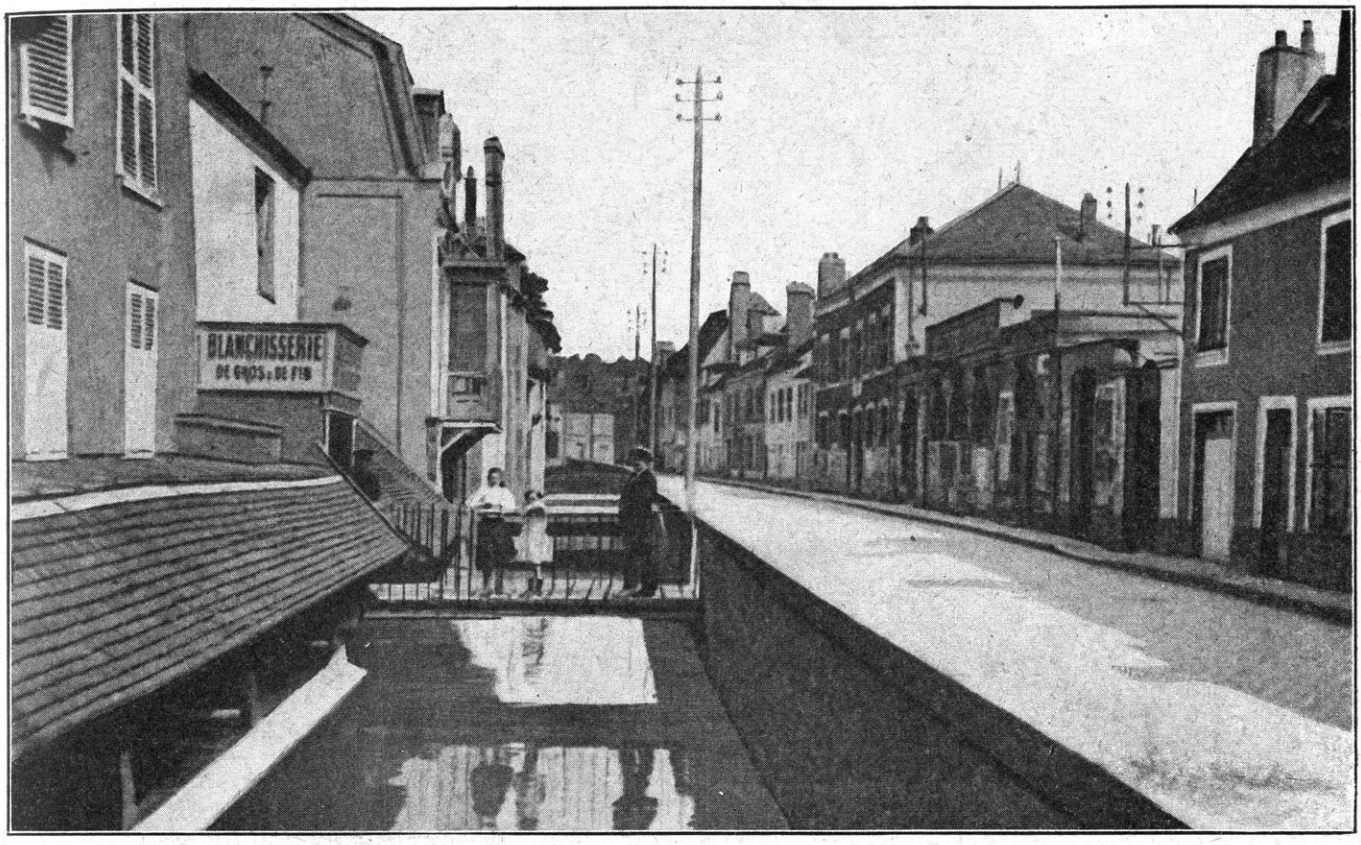
de Metz et aux batailles de Vionville et Gravelotte. Deux fois blessé, décoré de la croix de fer, capitaine, il fut, dans ce grade, chargé des fonctions d'instructeur dans plusieurs Écoles militaires. Commandant en 1889, colonel en 1896, général-major en mai 1899, général commandant la 37e division en 1902, ses mérites l'ont distingué de telle sorte que, malgré ses origines, il franchit rapidement les grades plus élevés et est placé, le 11 septembre 1907, à la tête du Ier corps. En 1909, un titre de noblesse héréditaire est conféré à ce militaire sorti du rang, qui a conquis tous ses grades à force de labeur, qui a tout su, tout appris, tout enseigné des choses militaires et que cette palme rare couronne puisqu'elle apaise ce qui avait été le tourment de toute une vie, — ne pas être de la caste militaire. La noblesse regardait d'un œil dédaigneux cet évadé des couches inférieures. Ses ambitions étaient légitimes puisqu'elles sont consacrées. En 1913, von Kluck est nommé général inspecteur de la VIIIe armée, c'est-à-dire de l'armée de Berlin, qui comprend les IIe, Ve et VIe corps. C'est l'élection suprême, la confiance décisive en vue de la prochaine guerre. Von Kluck sent, dès lors, que sa place est marquée dans l'histoire et qu'une mission lui est confiée.

Telle fut la carrière. Voici l'homme maintenant :

Des journalistes allemands furent admis à le visiter à son quartier général, quelque temps après la bataille de la Marne (octobre 1914) : l'un d'entre eux a publié ses impressions. Il faut faire, bien entendu, la part des circonstances et de la révérence pour la haute situation que le général occupait encore à cette date :

« Nous fûmes priés de nous rendre auprès du général qui nous reçut (au château de N. près de Laon), dans le vaste salon d'angle. Nous fûmes tous charmés de la manière franche, ouverte, gaie, excessivement aimable avec laquelle von Kluck vint au-devant de nous. Nous nous disions que notre armée doit être un mécanisme merveilleusement monté, puisque seules les personnalités vraiment supérieures arrivent au sommet. Or, c'est cette impression que donne absolument son Excellence le général von Kluck. Il nous invita au repas du soir... La conversation très animée roule sur tous les sujets. Cependant elle se fixa surtout dans le domaine des événements militaires récents. Son Excellence racontait beaucoup et avec beaucoup de vivacité, de sorte que nous eûmes ainsi le plus vivant des aperçus sur cette phase si intéressante des événements. (Le bruit avait couru alors que von Kluck s'était suicidé et c'était, sans doute, pour répondre à ce bruit qu'on avait admis les journalistes à le contempler en chair et en os) : « Le candidat au suicide était gaîment assis à table et il m'offrait une cigarette en souriant. Ses formes athlétiques, à la fois vigoureuses et élastiques, donnaient l'idée d'un homme de 50 ans et non celle d'un homme ayant dépassé la soixantaine. La belle tête, au large front, les yeux clairs et perçants, la bouche pleine de caractère, avec la lèvre supérieure fortement dessinée, toute la manière alerte, libre, pleine de vie, était bien à l'opposé de l'idée qu'on peut se faire d'un désespéré. Je regrettai vraiment qu'une personnalité si caractérisée, universellement connue parmi nos adversaires, le fut si peu chez nous où l'on prononce à peine son nom. En raison du laconisme spartiate de nos communiqués, nos armées sont comme des mythes, des masses impersonnelles et, de la foule des héros qui luttent pour notre peuple, pas une fois encore ne s'est dégagé et n'a surgi jusqu'ici la gloire d'un héros populaire... »

Sous ces traits un peu mous et volontairement voilés, se dégage la silhouette du vrai général prussien : savant, appliqué, confiant en lui-même, autoritaire, orgueilleux et pourtant troublé par je ne sais quel scrupule de servilisme intérieur. Le défenseur de la nation n'est même pas face à face avec la nation ; le chef de l'armée n'est pas face à face avec l'armée : entre les deux, *il y a quelque chose :*



PROVINS. — LA VOULZIE ET LA RUE DES MARAIS

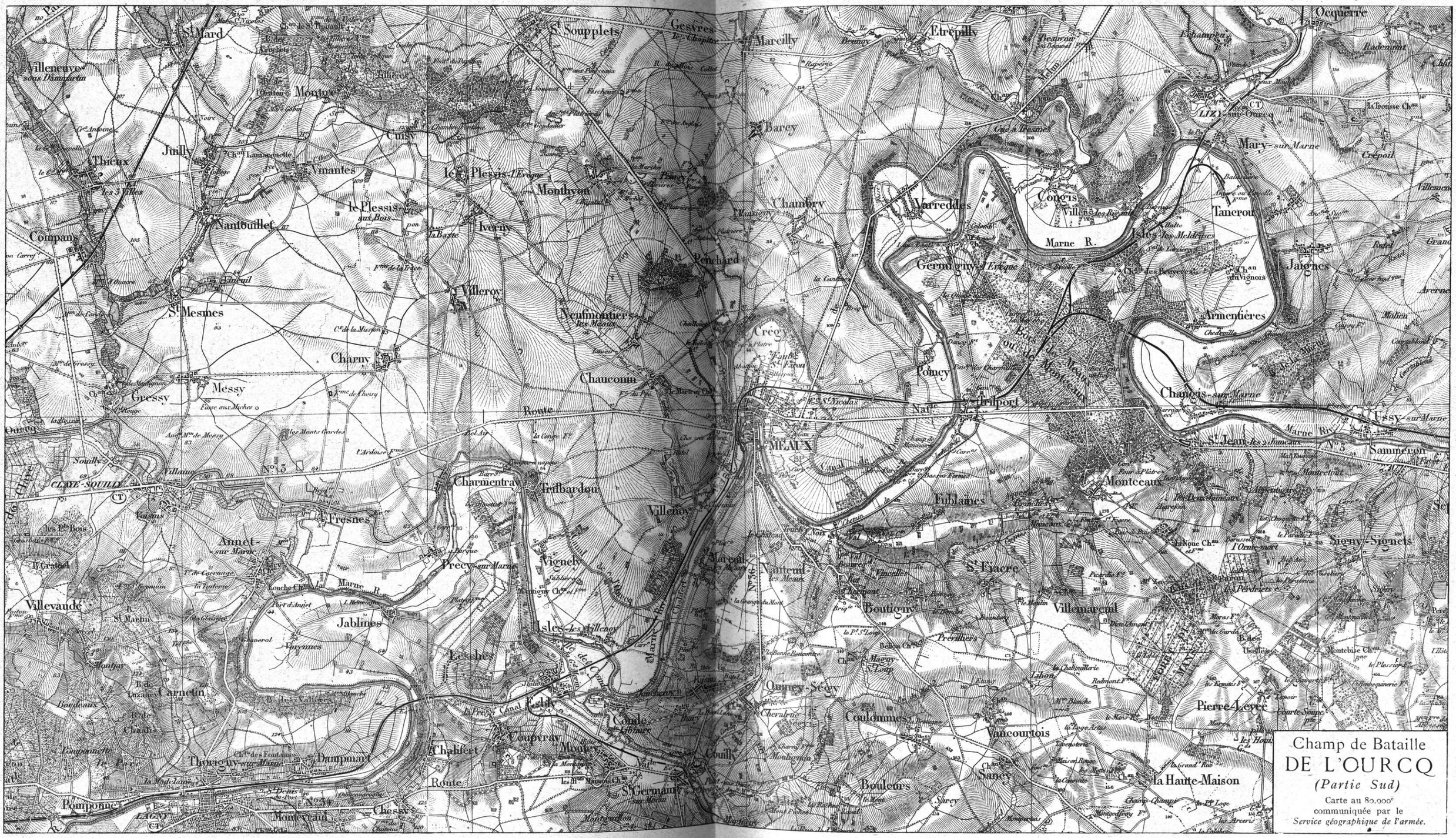
l'esprit de caste et l'autorité dynastique ne laissant rien passer qui puisse paraître leur être dérobé. Von Kluck, bon soldat, bon officier, bon professeur, bon administrateur, n'est pas tout à fait *lui-même*.

Il n'a pas la véritable spontanéité. Comme toutes les personnalités allemandes de son niveau, il fait partie de ce « mécanisme si bien monté » dont parlait le journaliste. Même grand chef, il n'est qu'un pion sur l'échiquier et, quand, à la minute suprême, il tient tête et prend une détermination risquée, il surprend, il heurte. Hors du mécanisme, ces intelligences apparaissent ce qu'elles sont, en réalité : fortes par le cadre qui les soutenaient, faibles et impuissantes, abandonnées à leurs propres ressources.

L'ARMÉE VON KLUCK MARCHE A LA BATAILLE Von Kluck, donc, méprisant les indications (plutôt que les prescriptions) du Haut Commandement, a donné ses ordres : il veut marcher, de lui-même, vers ce but qu'il entrevoit tout proche. Il dispose son armée de façon à ce qu'elle puisse exécuter, à la fois, le mouvement de pénétration et le mouvement de rabattement sur l'Est, tel qu'il l'a conçu.

Voyons comment cette conception s'applique sur le terrain.

Pour la pénétration, le commandement de la Ire armée donne à ses corps avancés la forme d'un fer de lance. La pointe de la lance est constituée par les troupes de von der Marwitz, commandant le *Ier corps de cavalerie* attaché à la Ire armée, qui dispose de deux divisions à peu près fraîches, la 9e et la 2e. Quant à son autre division, la 4e, elle est restée à la traîne (à la suite du combat de Néry) et, soutenue par le 2e bataillon de chasseurs, elle est en liaison avec le IVe corps de réserve, en flanc-garde sur le Multien... Les deux autres divisions prennent donc de l'avance. Le 5 septembre, elles sont projetées vers le sud, en direction de Provins : c'est elles qui entameront, en cas de succès, la grande percée destinée à déboucher sur Melun et à couper les voies du


St Mard
Villeneuve sous Dammartin
Montgé
Cuisy
Juilly
Thieux
Vinantes
Nantouillet
Compans
St Mesmes
Charny
Messy
Gressy
Claye-Souilly
Annet sur Marne
Villevaudé
Jablines
Carnetin
Thorigny sur Marne
Dampmart
Pomponne
Chessy
Les Frênes
Le Plessis aux Bois
Le Pl.s l'Evêque
Monthyon
Ivercy
Villeroy
Gesvres le Chapitre
St Soupplets
Marcilly
Barcy
Chambry
Penchard
Neufmontiers les Meaux
Chauconin
Charmentray
Trilbardou
Villenoy
Vignely
Precy sur Marne
Usles les Villenoy
Lesches
Esbly
Coupvray
Couilly
Chalifert
Route
Etrepilly
Varreddes
Congis
Germigny l'Evêque
Isles les Meldeuses
Marne R.
Armentières
Crégy
Poincy
Nanteuil les Meaux
Boutigny
Quincy Ségy
Coulommes
Vaucourtois
Sancy
Boulleurs
la Haute-Maison
Meaux
Trilport
Fublaines
Montceaux
St Fiacre
Villemarcoul
Pierre-Levée
Changis sur Marne
Jaignes
Taacron
Mary sur Marne
Ussy sur Marne
Sammeron
Signy-Signets
Oequerre
Lizy sur Ourcq
Marne Riv.
St Jean les Jumeaux
Ourcq
Barrière de Meaux
Barrière de Trilport
Barrière de Changis
Barrière de Lizy
Barrière de Jaignes
Barrière de Taacron
Barrière de Mary
Barrière de Signy-Signets
Barrière de Sammeron
Barrière de Ussy
Barrière de Montceaux
Barrière de Fublaines
Barrière de St Fiacre
Barrière de Villemarcoul
Barrière de Pierre-Levée
Barrière de la Haute-Maison
Barrière de Sancy
Barrière de Boulleurs
Barrière de Coulommes
Barrière de Vaucourtois
Barrière de Quincy Ségy
Barrière de Boutigny
Barrière de Nanteuil les Meaux
Barrière de Crégy
Barrière de Poincy
Barrière de Germigny l'Evêque
Barrière de Varreddes
Barrière de Congis
Barrière de Etrepilly
Barrière de Marcilly
Barrière de Gesvres le Chapitre
Barrière de St Soupplets
Barrière de Le Pl.s l'Evêque
Barrière de Monthyon
Barrière de Ivercy
Barrière de Villeroy
Barrière de Neufmontiers les Meaux
Barrière de Chauconin
Barrière de Charmentray
Barrière de Trilbardou
Barrière de Villenoy
Barrière de Vignely
Barrière de Precy sur Marne
Barrière de Usles les Villenoy
Barrière de Lesches
Barrière de Esbly
Barrière de Coupvray
Barrière de Couilly
Barrière de Chalifert
Barrière de Route
Barrière de Dampmart
Barrière de Thorigny sur Marne
Barrière de Pomponne
Barrière de Chessy
Barrière de Montévrain
Barrière de Carnetin
Barrière de Jablines
Barrière de Annet sur Marne
Barrière de Villevaudé
Barrière de Gressy
Barrière de Messy
Barrière de Charny
Barrière de Nantouillet
Barrière de Compans
Barrière de Juilly
Barrière de Thieux
Barrière de Vinantes
Barrière de Cuisy
Barrière de Montgé
Barrière de St Mard
Barrière de Villeneuve sous Dammartin
Barrière de Les Frênes
Barrière de Claye-Souilly
Barrière de Ourcq
Barrière de Meaux
Barrière de Trilport
Barrière de Changis sur Marne
Barrière de Jaignes
Barrière de Taacron
Barrière de Mary sur Marne
Barrière de Ussy sur Marne
Barrière de Sammeron
Barrière de Signy-Signets
Barrière de Oequerre
Barrière de Lizy sur Ourcq

chemin de fer du P.-L.-M. Elles sont sur la ligne du Grand Morin le 5 à midi et se préparent à pousser au delà quand l'ordre leur vient de s'arrêter. Les cavaliers mettent pied à terre et attendent. Ils s'installent, par ordre, dans la région d'occupation du IVe corps actif, la 9e division au nord de Crécy, la 2e au nord de Coulommiers.

Il semble, qu'au début, le Haut Commandement allemand, malgré le dissentiment qui s'est produit, ait été entraîné par von Kluck et se soit décidé à suivre le mouvement.

En effet, il a mis à la disposition de l'attaque de droite toutes les forces de cavalerie dont il dispose dans la région. *Le IIe corps de cavalerie*, commandé par von Richthofen, — ce corps qui, depuis Saint-Quentin, fait la liaison entre la Ire et la IIe armées, — était resté sous les ordres du général von Bülow. Or, il reçoit, de celui-ci, l'ordre de se serrer contre la Ire armée et de passer la Marne, à Jaulgonne : von Kluck le prend alors sous son commandement. Ce corps constitue, ainsi, l'autre côté du fer de lance. Par une brillante opération, les avant-gardes se sont emparées des ponts de la Marne et tout le corps a franchi la rivière dès le 4, se portant en direction de Montmirail. Ainsi le fer de la lance s'élargit et s'épaissit de Montmirail à Coulommiers.

Mais, précisément à cause des ordres qui le portent vers l'ouest, le corps Richthofen tombe en plein dans les régiments de l'armée von Kluck, se portant de leur côté vers le sud. La mésintelligence entre les chefs commence à porter ses fruits : une inextricable confusion se produit. Richthofen se hâte ; mais les VIIe et IXe corps se hâtent aussi ; tous se hâtent vers un même terrain, de Montmirail à Coulommiers, avec tête du triangle de pénétration à Provins. Les routes s'engorgent ; le mouvement s'oppose au mouvement. C'est à travers champs que la cavalerie de Richthofen est obligée de gagner le Petit Morin ; elle l'atteint dans la région de Vieils-Maisons (entre la Ferté-sous-Jouarre et Montmirail). Poussant toujours de l'avant, elle dépasse les colonnes de la IIe armée, à laquelle elle a appartenu jusque-là ; elle quitte définitivement le rayon de cette armée et entre dans celui de la Ire, à la hauteur du Grand Morin ; elle est encadrée, au sud de la Ferté-Gaucher, par les IVe et IIIe corps de l'armée von Kluck. Le 5 au soir, le quartier général de Richthofen est à Chartronges, à l'ouest de la route de la Ferté-Gaucher à Provins (1).

L'une des divisions de ce corps, la division de la Garde, est à cheval sur cette route (2). L'autre division, la 5e, est à droite, vers Choizy. Les deux, ensemble, occupent un front de 5 kilomètres. En somme, elles ont débouché en plaine et peuvent se croire en mesure d'enlever bientôt, par un raid définitif, les grandes avenues de la Capitale vers le sud. « Les chevaux sont fatigués mais nullement surmenés ; le moral des cavaliers est très haut ; la poursuite les a enivrés ; et puis, n'est-on pas à la hauteur de Paris ? »

Cependant, à leur droite, les divisions de cavalerie ont laissé la vaste et mystérieuse forêt de Crécy-en-Brie. Les renseignements signalent que des forces ennemies s'y abritent. En effet, l'armée britannique qui avait levé le camp pour descendre jusqu'à la Seine, s'est arrêtée brusquement et, tandis que ses trois corps sont installés en arrière du Grand Morin, sa droite s'est étendue vers l'est et elle commence à chercher sa liaison avec l'armée de Franchet d'Espérey, précisément sur la route de Provins, à Courtacon.

C'est sur cette extrême droite de l'armée britannique que va tomber la cavalerie de Richthofen, tandis que celle de von der Marwitz se heurte contre l'aile gauche de la même

(1) Lieutenant-colonel Poudret, *Revue militaire Suisse*, Fév. 1917.

(2) Voici quelques indications spéciales sur la division de cavalerie de la Garde, commandée par von Storch : ...« Les forces des cavaliers et de leurs montures étaient souvent presque à bout ; mais, comme il fallait marcher sur les talons de l'ennemi, von Storch excitait sans cesse le zèle de ses officiers et de ses hommes pour qu'ils endurâssent tout. Le 7 septembre, le Grand Quartier Général faisait sonner la *Ganze Halt!* « Halte partout ! ». La division de cavalerie de la Garde était, de toutes les troupes, celle qui avait pénétré le plus avant dans le sud. » — *Mecklenburgs Söhne in Weltkrieg*. Fasc. 7., p. 184.

UNE AMBULANCE DANS UNE ÉGLISE

armée dans la région de Crécy-en-Brie. Ainsi, la cavalerie allemande croit n'avoir qu'à pénétrer dans la « brèche »; mais les armées de French et de Franchet d'Espérey lui barrent la route.

Si la cavalerie a pris les devants, elle est suivie de près par les gros. Car von Kluck sait qu'il n'a pas une minute à perdre et ses corps ont ordre d'arriver les premiers, coûte que coûte. Toute la manœuvre est là. Il convient d'y insister : la bataille de la Marne va s'engager comme une « bataille de marche ». Elle ne peut pas être comprise autrement.

A droite, c'est-à-dire, à l'ouest, et le plus près de Paris, s'avance *le IIe corps*, avec, pour direction, Coulommiers. Ce corps a passé l'Ourcq, le 2 septembre, à la Ferté-Milon. Traversant, du Nord au Sud, tout le Multien, il a passé la Marne à Trilport, le 3 septembre, à 8 heures du soir. Il continue vers Montceaux et commence à recevoir les premiers coups de fusil de l'ennemi. Après s'être avancé encore, il bivouaque dans la région de Montceaux-Villemareuil (du moins, l'artillerie du corps), la nuit du 4 au 5. On est en campement d'alerte dans toute la journée du 5 et la nuit du 5 au 6.

« Le 6 septembre, dit le carnet de route d'un officier d'artillerie, nous étions sur une hauteur découverte et *nous n'avions pas encore dételé* que, soudain, les obus de l'artillerie française éclatent autour de nous. Vite, je mène la batterie au bas de la pente à l'abri ; je fais dételer et me tiens prêt à faire feu, quand une grêle de mitraille de gros calibre couvre la crête que nous venions de quitter. Nous répondîmes. Le village de Maisoncelles était en possession de l'ennemi devant nous et cachant l'artillerie. Notre infanterie attaque le village, mais ne put ni avancer ni reculer. Un gros brouillard nous empêcha de tirer et la nuit vint. »

En somme, cette partie du corps n'a pas rempli sa mission dans la journée du 5. Elle s'est attardée au nord du Grand Morin et n'a pas gagné Coulommiers.

Le 49e régiment d'infanterie, qui appartient au même corps (4e division) et dont nous connaissons la marche par le carnet de route du capitaine Kietzmann, a gagné plus de terrain

vers le sud. Ayant suivi, aussi, à partir du 4, la route du Multien, il a passé la Marne à Mary-sur-Marne, le 4 au soir. Le 5, à 5 h. 30, il a pris route, selon les ordres, en direction de Coulommiers par Isles-les-Meldeuses, Montceaux, puis continué par Mercy, Mouroux, à l'ouest de Coulommiers, jusqu'à Pommeuse où il a bivouaqué le 5 au soir. Mais, là, sa marche est suspendue ou plutôt retournée en tête à queue, par ordre — et nous dirons pourquoi. Sa pointe sud du corps est donc Pommeuse, à peu près sur le parallèle de Coulommiers, mais au sud du Grand Morin.

A gauche du IIe corps, c'est-à-dire à l'est, s'avance, toujours dans la même direction, c'est-à-dire droit vers le sud, le *IVe corps*. Sa direction, pour le 5 septembre, est Viels-Maisons, c'est-à-dire : est de Coulommiers.

Le corps était, le 4 septembre, sur la Marne ; ayant passé la rivière à la Ferté-sous-Jouarre, il marche sur le Petit Morin qu'il gagne entre Orly et Saint-Cyr, au nord de la trouée de Rebais. C'est lui qui fait l'axe de l'armée von Kluck, précisément par cette trouée par où il doit déboucher en pleine *brèche* supposée, à l'articulation de l'armée britannique et de l'armée Franchet d'Espérey, dans la plaine entre Courtacon et Montceaux-les-Provins, à Viels-Maisons. Le contact est pris, dès le 4, selon le carnet de route d'un sous-officier de réserve allemand du recrutement de Magdebourg :

« 4 *septembre*. — A mon retour, je reçus l'ordre de continuer sur les Maisons, par Orly. Rebais, où nous faisions partie de l'avant-garde de la réserve. On nous prit souvent pour des Anglais... A Rebais, nous rencontrâmes une forte patrouille de cavalerie avec laquelle nous avons eu un combat où quelques sous-officiers de notre bataillon furent tués. » (1).

Rien de plus piquant que le carnet d'Hermann Richter, lieutenant au 75e régiment d'artillerie, qui fait partie de la 8e division (IVe corps) et qui est en relation avec l'état-major du IVe corps (général Sixt von Arnim). On y voit se manifester naïvement l'état d'âme du conquérant allemand au moment où il touche à ce guêpier de la Marne :

« Nous atteignons bientôt les premières maisons de la Ferté-sous-Jouarre, ville située à l'est de Paris. Nous passons donc à 40 ou 50 kilomètres à l'est de la Capitale. *Adieu, beau rêve d'entrée à Paris* ! Car le bruit court que nous ne participerons pas au siège de Paris, mais que nous devons prendre dans le dos ou sur le flanc, selon les circonstances, au sud de Paris, les armées françaises *battues dans la région de Lunéville et fuyant vers Paris*. (On voit : l'idée d'une marche victorieuse de von Heeringen par la trouée de Mirecourt circule encore dans les états-majors, et cela le 4 septembre !) Les Anglais ont fait sauter le pont, mais seulement, une arche. Nos pionniers ont tôt fait de rétablir un passage tout à fait acceptable... *On avance, sans halte ni repos, vers le sud*. On traverse une région boisée, ombreuse, montueuse, coupée de grands villages. Nous sommes entraînés à la fatigue ; je crois qu'une armée a rarement exécuté de semblables marches : une moyenne de 40 à 50 kilomètres par jour, au soleil brûlant...

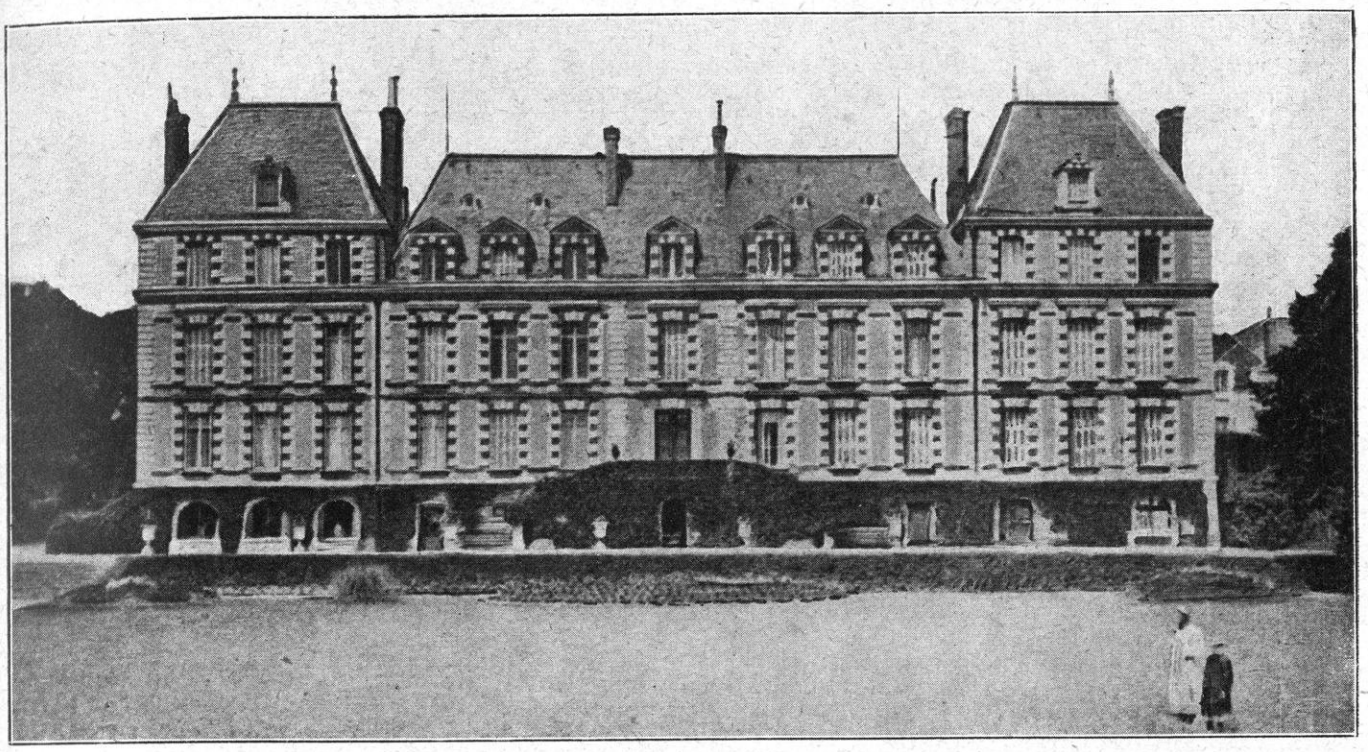
Vers 5 heures, nous montons encore. Tourmentés par une soif ardente et une faim dévorante, nous nous faufilons à travers les collines du plateau. Soudain, à 10 ou 20 mètres de nous, à droite, quatre nuages blancs et l'écho roule à l'infini le son du canon... Une grêle de fer éclate devant nous. Un quart d'heure après tout se tait. Tranquillité profonde... *Plus loin, toujours plus loin* ! *Il est 7 heures et nous marchons encore*. Quinze heures se sont écoulées depuis que nous avons quitté Grandchamp. Le soir, à Doue, vers 9 heures (à l'entrée de la trouée de Rebais, au nord-est de Coulommiers). »

Cette partie du IVe corps paraît être restée à Doue où elle livre combat le 6. Mais d'autres éléments ont gagné de l'avant jusqu'à Choisy-en-Brie et Chevru (nord-est de Courtacon) où ils entrent en contact avec les troupes anglaises, le lendemain, 5 septembre. Le quartier général du IVe corps est à Rebais, tandis que le poste de commandement de von Kluck est, dit-on, à la ferme de Perthes, près Coulommiers (1).

Toujours vers l'est, le *IIIe corps* s'est aligné, dès le 4, sur le Petit Morin. Rappelons, qu'entre le IVe corps et le IIIe corps, vient s'intercaler, en coup de vent, la division de cavalerie de la Garde faisant partie du corps de Richthofen et appartenant encore à l'armée von Bülow. Des-

(1) *Echo de Paris*, 22 sept. 1914.

(1) Ou peut-être des Parichets (cote 152).



MELUN. — LA PRÉFECTURE

cendue par Essise et Vieils-Maisons sur Toraille (à proximité du Petit Morin), cette cavalerie s'introduit, en ce point, parmi les corps de l'armée von Kluck. Nous avons dit la confusion qui en résulte. Le commandement allemand sait que l'articulation de l'armée britannique et de l'armée Franchet d'Espérey se fait ici ; et il sait aussi qu'il trouvera, en face de lui, le corps de cavalerie du général Conneau. Il veut donc, à tout prix, avoir le plus de forces de cavalerie possible pour tenter le coup de la percée. C'est ce qui explique les ordres instants donnés au corps de Richthofen. Mais l'inconvénient de ce système, c'est que la liaison est incomplète entre le IIe corps et le IVe corps de von Kluck.

Le 4 au soir, le IIIe corps occupe les hauteurs de Mont-Dauphin sur la rive sud du Petit Morin. Le 5, il a fait un bond en avant ; il campe, le soir, dans la région de Sancy et de Montceaux-les-Provins. C'est dans cet élan qu'il est brusquement saisi à la gorge par l'ennemi.

Henri Heubner écrit :

« Le 4 septembre, nous franchissons la Marne à 7 h. 1/2 du matin. Cette journée devait encore être une rude journée de marche. Traversée du petit affluent de la Marne, le Petit Morin, dans le voisinage de Montmirail, cantonnement à M... (Montils ?). Le 5 septembre, samedi : départ. Bientôt attaqué sur notre gauche par l'artillerie... *Nous pénétrons dans le village de Montceaux.* On y cantonne. La brigade, réconfortée par un bon sommeil, *devait se mettre en marche sur Paris.* (Toujours la même opinion, entretenue avec soin dans l'armée, mais qui prouve, en somme, que l'état-major tenait à son idée de prendre Paris *par le sud-est.*) Notre bataillon s'était rassemblé quand, soudain, un obus passa au-dessus de nous pour éclater à 200 mètres en arrière. Il fut suivi de plusieurs autres éclatant de plus en plus près. *C'est ainsi que commença, le 5, à 9 heures du matin, un bombardement et un jour de bataille qui compte parmi les plus terribles et aussi les plus grandioses de nos souvenirs.* Tous ceux qui ont vécu le jour de Montceaux-les-Provins, et en sont revenus saufs, sont secoués en entendant ce nom... »

Nous reviendrons sur le combat : ce qui importe, c'est de constater que le corps à corps naît, pour ainsi dire, en pleine marche ; cette constatation est indispensable pour l'intelligence de la bataille (1).

(1) Sur les positions de l'armée allemande, j'ai contrôlé mes propres renseignements par ceux qu'a relevés, notamment dans les carnets de route et les ouvrages allemands, le major suisse E. Bircher, dans son intéressant volume : *Die Schlacht an der Marne.* Berne 1918.

Même observation pour *le IXe corps*, dont la 17e division, après avoir appartenu à l'armée Bülow, était passée à l'armée von Kluck, la 18e division restant, à ce qu'il semble, sous le commandement de von Bülow. D'après le carnet de route du médecin-major du régiment Kaiser Wilhelm N° 90, la 17e division s'est avancée en combattant depuis Château-Thierry, se portant sur Esternay. Elle a un engagement à la Charmoise, au sortir de Château-Thierry et prend, ensuite, la route de Fontenelle-Rieux :

« Vers minuit, comme nous dormions profondément sur la paille, le lieutenant Zanthier, du 90e régiment de fusiliers, arriva soudain avec l'ordre de partir immédiatement et d'avancer de 10 kilomètres. La 14e division (*du VIIe corps*) (qui, par conséquent, marchait à la suite, le médecin-major appartient à la 17e division), nous releva. Nous arrivâmes, après notre marche nocturne, dans un affreux cantonnement. *Le 5 septembre, à 6 heures, le régiment reprenait sa marche*; la journée fut encore très chaude. Vers 11 heures, les 75e et 76e régiments qui marchaient devant nous furent attaqués par des régiments de zouaves et de turcos (division Muteau ?). Un violent combat se développa ; les régiments 75 et 76 durent se retirer devant des forces supérieures. Là-dessus, les 89e et 90e régiments furent appelés et, avec notre aide, vers 3 h. 1/2, quand l'artillerie eut aussi énergiquement donné, l'ennemi fut repoussé. Le 6 *septembre* devait être pour nous jour de repos après nos grandes fatigues; mais, cette fois encore, nous n'eûmes pas de chance avec notre jour de repos. Des aviateurs avaient apporté la nouvelle que de grandes masses de troupes d'une force de trois à quatre corps d'armée venant de Paris marchaient sur nous. En raison de cette alerte, vers 10 heures, nous nous arrêtâmes, avec l'ordre de tenir jusqu'à ce que la IIe armée (von Bülow) fut arrivée à notre aide par l'entrée en ligne du VIIe corps. Vers une heure, nous arrivâmes à Esternay. (Donc, en pleine marche.) Tandis qu'en compagnie de l'état-major du régiment, je cherchais à organiser un poste de secours, nous étions en conversation avec le commandement de la brigade, (34e brigade mecklembourgeoise), lorsque soudain, les premiers obus ennemis volèrent au-dessus de nous... »

Tous les autres carnets de route du corps donnent la même impression : marche en avant, surprise, combat.

La manœuvre de von Kluck se dessine donc très nettement pour ses gros comme pour sa cavalerie. Dans la journée du 5, toute l'armée se portera en avant, de Crécy-en-Brie à Esternay, de façon à franchir le Grand Morin et de gagner la Seine; elle attaquera l'ennemi de front et tentera de le manœuvrer par la droite de façon à rabattre l'armée de Joffre sur les deux armées allemandes du centre (von Bülow et von Hausen) qui, elles aussi, sont lancées à marches forcées sur l'ennemi.

Cependant, von Kluck, tout en doublant ses étapes (en dépit des ordres de Moltke qui lui a prescrit de rester à une journée en arrière) a une autre pensée qui se rapproche davantage de celle du Grand État-Major. Il entend, précisément en se portant sur la Seine, couper les communications de Paris vers le sud et, ainsi, esquisser du moins, l'investissement. C'est courir deux lièvres à la fois, et cela ne contribue pas peu à donner à la bataille de von Kluck quelque chose d'incohérent et de contourné qui va se retrouver dans l'exécution.

Mais, pour bien saisir ce point de vue, il est nécessaire de se retourner vers celui des corps de von Kluck à qui est confiée la mission de flanc-garde, le IVe corps de réserve.

Dans la pensée de von Kluck, *le IVe corps de réserve* devait-il rester en place, observant Paris, et seulement s'étirer vers le sud pour garder ses liaisons avec le gros de l'armée, ou bien le IVe corps de réserve, tout en gardant sa position de flanc-garde, devait-il suivre le mouvement des gros et s'avancer, lui aussi, vers le sud ? En un mot, la bataille d'angle, telle que l'avait conçue von Kluck, était-elle mobile sur ses deux fronts : celui qui regardait la Seine et celui qui regardait Paris, ou était-elle mobile seulement sur le front Sud, tandis qu'elle restait fixe sur le front tourné vers l'Ouest ?

Le IVe corps de réserve avait été arrêté comme nous l'avons dit, sur les hauteurs du Multien, avec la 5e division de cavalerie. Il constituait ainsi une sorte de rideau à double fin : d'une part, von Kluck entendait donner aux troupes françaises du camp retranché de Paris l'impression qu'elles avaient à faire à forte partie ; d'autre part, il désirait assurer, dans une certaine mesure, l'exécution des

UN DÉPART DE FANTASSINS

ordres du Grand Quartier Général allemand.

Le plan de celui-ci s'était précisé, comme nous l'avons dit, à partir du 2 septembre : il s'agissait d'envelopper l'aile gauche française dans la région de Montmirail-Troyes. Pour cela, les armées du duc de Wurtemberg, de von Hausen et de von Bülow devaient prendre l'avance, couper l'armée de Joffre en deux en direction d'Arcis-sur-Aube-Provins, et les séparer complètement de la région de l'Est. La mission de la Ire armée était, en attendant, de couvrir la manœuvre du côté de Paris et de procéder sans retard à un premier investissement de la capitale, en faisant détruire toutes les voies ferrées qui y conduisent. Ceci fait, von Kluck devait travailler à l'encerclement général par l'ouest en se rabattant sur von Bülow.

A ce plan, von Kluck était en train de substituer le sien : c'est-à-dire, qu'au lieu d'attendre, il était décidé à marcher et à commencer le mouvement qui, en tombant sur la gauche de l'armée de Joffre, devait, d'une part, rejeter celle-ci sur l'Est et, d'autre part, investir Paris par le sud.

Cette manœuvre présentait un sérieux inconvénient : elle affectait, fatalement, la forme d'une fourche, puisque la pointe se dédoublait au fur et à mesure qu'elle pénétrait plus au sud, Troyes et Melun étant, en somme, deux objectifs divergents.

C'est pourquoi le Haut Commandement allemand, troublé par l'entêtement de von Kluck, insistait auprès de celui-ci pour qu'il ne s'aventurât pas. Il pensait, avec raison, que ce n'était pas trop de deux armées, la Ire et la IIe, pour opérer de concert sur le front est de Paris et sans se risquer vers le sud, il entendait maintenir ces deux armées ENTRE L'OISE ET LA MARNE. Selon lui, cette position était à garder tant que Bülow et Hausen n'auraient pas achevé leur mouvement de pivot face à l'ouest, le premier vers Montmirail et le second vers Troyes.

Von Kluck ne pouvait pas se dérober tout

à fait à ces ordres. Et c'est pourquoi, au moment où, se référant à des ordres antérieurs lui prescrivant comme objectif la trouée de Rebais, il quittait la région d'entre Oise et Marne pour se porter au delà de la Marne, il laissait, d'abord, le IVe corps de réserve et la 5e division de cavalerie au nord de la Marne. Ainsi, il pouvait alléguer que sa couverture était suffisante (il a dit avec exagération qu'elle se composait de deux corps d'armée) dans la direction de Paris, à cheval sur les deux rives de la Marne.

En réalité, il trichait : suivant toujours sa pensée, et non celle du Grand Quartier Général, il est décidé à poursuivre l'ennemi avec toutes ses forces jusqu'à la Seine, et c'est seulement ensuite qu'il procédera à l'investissement de Paris.

Or, cette volonté, en contradiction absolue avec celle du Grand Quartier Général, se manifeste avec une clarté et je dirai presque une insolence inouïe dans les ordres que von Kluck va donner à son IVe corps de réserve. Décidé à tenter la fortune, il risque le coup et jette toutes ses ressources dans la fournaise.

Ces ordres, en effet, sont les suivants : *Tous les corps de l'armée se porteront en avant et attaqueront l'ennemi partout où on le rencontrera... le IVe corps de réserve* A L'EST DE MEAUX (1)

Donc, le IVe corps de réserve *marche comme les autres*. Il ne reste pas sur place. Il prend part au mouvement général de la Ire armée qui consiste à s'éloigner de la région d'entre Oise et Marne pour courir jusqu'à la Seine, soit vers Melun, soit par Provins. Cette partie du front devient mobile comme les autres. Elle descend latéralement à Paris, tout en conservant cette position de flanc-garde qui, dans la pensée du Grand Quartier Général et selon les premières affirmations de von Kluck, lui était confié.

Du moins, tels sont les ordres ; nous dirons, tout à l'heure, pourquoi ils ne purent être exécutés qu'en partie, le IVe corps de réserve ayant été surpris en plein mouvement ; mais il est important de dégager ce point qui permet de pénétrer au plus près de la pensée de von Kluck au moment où la bataille va s'engager.

Une autre preuve, non moins indiscutable, résulte de l'ordre que nous avons cité déjà, ordre signé SCHWERIN, ramassé en morceaux à Puisieux et *daté du 5 septembre à 1 h. 45 du matin*, c'est-à-dire à l'heure précise où le IVe corps de réserve va se mettre en mouvement :

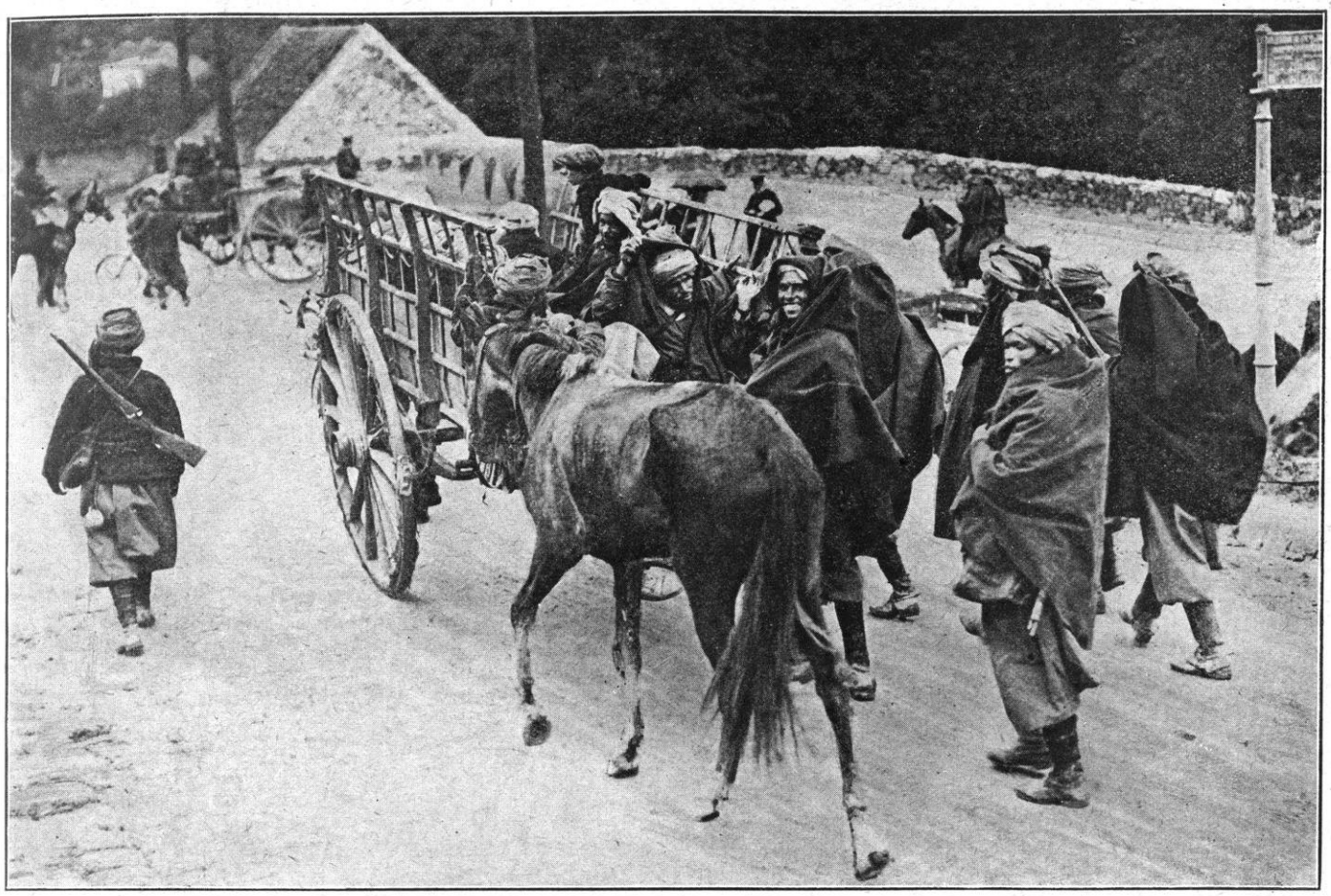
Le IVe corps de réserve devra demain matin (5 septembre) se mettre en marche vers la Marne ; il devra passer la Marne... et se tourner ensuite vers Paris. Le IIe corps devra passer le Grand Morin à Coulommiers et tourner ensuite son front vers l'Ouest, en direction de Paris. La 21e division de réserve se mettra en marche, demain matin à 4 h. 30, par Villiers-Saint-Genest-Bouillancy-Puisieux. La 4e division de cavalerie doit quitter Droiselles (1) *demain à 5 h. 30 et marcher sur Silly-le-Long* (2) *et couvrira, à droite, la 7e division de réserve.*

Cet ordre, tel qu'il est produit, garde quelques obscurités. Mais ce qu'il met hors de doute, c'est l'intention de von Kluck de ne laisser ni le IVe corps de réserve ni même la 5e division de cavalerie immobile dans le Multien. Tous deux ont à descendre ensemble, et d'un seul mouvement, vers le sud.

D'après cet ordre, le IVe corps de réserve doit gagner la Marne *et la franchir :* de ses deux divisions, l'une, la 21e, quitte Villers-Saint-Genest et coule tout le long du Multien pour gagner Puisieux, en direction de Meaux ; l'autre, la 7e, fait de même, mais plus près encore de l'ennemi et descend de Nanteuil-le-Haudoin vers Marcilly. Précisément parce qu'elle est plus proche de l'ennemi, on fait couvrir sa droite par la 4e division de cavalerie qui descendra, à son tour, de Droiselles sur Silly-le-Long. Ce mouvement d'ensemble doit être prolongé par celui du IIe corps qui, ayant franchi le Grand-Morin à Coulommiers,

(1) Peut-être faut-il lire « *à l'ouest de Meaux* » ; mais le raisonnement reste le même, puisqu'il s'agit toujours d'une marche de ce corps vers le sud.

(1-2) A l'ouest de Nanteuil-le-Haudoin.



GOUMIERS MAROCAINS SUR LA ROUTE DE MEAUX

se rabattra sur Paris (approximativement dans la région de Lagny-Gretz).

Ces ordres, comme nous l'avons dit déjà, supposent la croyance en une « brèche » dans le front franco-britannique ; sinon, ils seraient tout à fait absurdes. Mais, précisément, ils nous éclairent sur les illusions de von Kluck.

C'est dans ces conditions que ce général combine ses vues propres avec les directives du Grand Quartier Général.

Celui-ci tient à l'investissement de Paris. Eh bien ! *deux des corps* seront chargés de cet investissement, mais par le sud-est, *dans la région de Marne et Seine, et non pas entre Oise et Marne.* Ainsi, ils se porteront en avant, comme toute l'armée, et von Kluck les aura toujours sous la main pour l'exécution de ses propres desseins.

Cependant, le gros de l'armée, c'est-à-dire les trois corps de gauche, IVe, IIIe et IXe, se porteront de leur côté à l'aide de l'armée Bülow, vers Montmirail, et ils seconderont ainsi le plan en tenaille du Grand Quartier Général, tout en ayant l'honneur d'arriver les premiers sur le terrain.

Telle est la conception, telle est l'illusion, tel est le rêve de von Kluck ! Et nous voyons, dès maintenant, se dégager les conséquences. C'est bien la « manœuvre en fourche » telle que nous la signalions tout à l'heure.

Ajoutons que cette « bifurcation » devait se produire un jour ou l'autre. Depuis le début de la campagne, le plan allemand s'y acheminait inéluctablement. En effet, ce fameux plan, conforme, paraît-il, à une indication du vieux Moltke (1), se proposait deux buts divergents et courait, nous répétons le mot, deux lièvres à la fois : d'une part, prendre Paris ; d'autre part, écraser l'armée française ; deux objectifs à peu

(1) Le vieux Moltke a, sans doute, comme nous l'avons dit déjà, sa part de responsabilité dans cette *colossale* erreur (Voir ci-dessus, t. III, p. 17-21). — Un jour la véritable valeur de la haute stratégie allemande sera, sans doute, remise en question. C'est un procès à reviser.

LE GRAND MORIN

Région de Coulommiers

Carte au 80.000e
Communiquée par le
Service géographique de l'armée.

Met. 1000 500 0
0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 Kilom.

près inconciliables. Le siège d'une place de premier ordre, d'un immense camp retranché, avec une puissante armée dans le dos, c'est une conception militaire absurde, s'il en fut.

Von Kluck, en s'engageant dans une telle aventure, est hors de tout bon sens. Quant au nouveau von Moltke qui le laisse faire, il prouve la médiocrité radicale de son intelligence et de son caractère.

L'un joue au Blücher et au Steinmetz, sans même se dire qu'une contre-manœuvre de Joffre le guette et peut le happer chemin faisant. L'autre, mieux averti et qui paraît avoir sous les yeux des renseignements précis sur l'armée française, est plus coupable encore puisque, chef suprême, il ne sait pas imposer sa volonté.

Tant il est vrai, qu'à partir du 2 septembre (en fait depuis la bataille de Guise), le Haut Commandement allemand a perdu son équilibre. Le pédantisme doctrinaire, la folie du succès, la foi dans l'irrésistible grandeur germanique l'ont enivré. Arrivé sur l'arène, avant même d'être saisi dans le corps à corps, il tâtonne, il hésite, il chancelle. Ajoutons que l'Allemagne elle-même, par un demi-siècle d'aberration sans précédent, était responsable de l'erreur de ses chefs.

LA MANŒUVRE DE L'OURCQ L'armée von Kluck se hâtant vers le sud pour couper l'armée de Joffre du camp retranché de Paris, le camp retranché de Paris « fait une sortie » vers le couloir de l'Ourcq pour saisir les communications de l'armée allemande. Du coup, non seulement le projet de von Kluck tombe, mais tout le système du Grand Quartier Général allemand est à terre. Voilà, en deux mots, la bataille de l'Ourcq allumant la bataille de la Marne. Tandis que les Allemands couraient deux lièvres à la fois, Joffre faisait d'une pierre deux coups, car, tel est l'avantage des idées justes : elles se dépassent elles-mêmes, en quelque sorte, et entraînent tout dans leur succès.

Voyons donc comment se prépare et s'exécute la manœuvre du camp retranché de Paris.

Le 4 septembre, dans la soirée, la décision suprême ayant été prise au Grand Quartier Général français est transmise au Gouverneur de Paris et à l'armée de Paris pour ce qui concerne le rôle particulier du camp retranché dans la bataille générale, puisque la première initiative lui est réservée.

Nous avons donné, ci-dessus, les ordres généraux. S'inspirant de la situation constatée et des renseignements parvenus le 4 septembre jusqu'à midi, ils sont libellés, le même jour, dans l'après-midi, téléphonés comme ordres verbaux et télégraphiés comme ordres définitifs dans la soirée du 4 à 22 heures.

Suivons-les, maintenant, dans leur application.

Il s'agit de profiter de la situation aventurée de la Ire armée allemande pour l'attaquer en forces et faire tomber sur elle une masse comportant la supériorité numérique. La bataille est fixée au 6 septembre au matin. Y prendront part, à gauche, la 6e armée, l'armée britannique et la 5e armée, celle-ci soutenue sur la droite par la 9e armée.

Aux armées allemandes qui s'avancent en bloc, avec, à l'arrière, une flanc-garde mobile sur les hauteurs du Multien, on oppose une formation angulaire qui les arrêtera de front et les prendra à la fois de flanc et sur leurs communications.

D'après les ordres du 4 au soir, le dispositif est le suivant :

La 5e armée attaquera sur le front Courtacon-Sézanne ;

L'armée anglaise attaquera sur le front Coulommiers-Changis ;

La 6e armée attaquera, au nord de la Marne, *dans la direction de Château-Thierry*. (C'est juste la sortie par le couloir de l'Ourcq.)

Mais, une modification se produit presque immédiatement : car la mobilité de l'ennemi impose une manœuvre mobile également. Dès 22 heures, les premiers ordres, donnés verbalement, sont modifiés en ce sens que la 6e armée

orientera, le 5, ses colonnes, en se maintenant sur la rive nord de la Marne, *de manière à atteindre le méridien de Meaux.* (Cela revient à dire que, puisque l'ennemi a descendu, la manœuvre française le suit et descend.)

Des dispositions sont prises pour boucher les vides par l'apport de forces de cavalerie : le 1er corps de cavalerie est mis à la disposition du général Maunoury pour opérer sur sa gauche ; d'autre part, le 2e corps de cavalerie assure la liaison entre l'armée anglaise et la 5e armée.

C'est dans la journée du 5 que le *déploiement* pour la bataille aura lieu. Les dispositions ont été prises, à cet effet, par le général Galliéni, dès le 4 septembre à 20 h. 30, par les directives spéciales adressées à la 6e armée.

ORDRE GÉNÉRAL Nº 5

I. « *Tous les renseignements concordent à démontrer que les gros de la 1re armée allemande qui faisaient face, jusqu'ici, à la 6e armée, se sont orientés vers le sud-est. Des colonnes importantes ont été signalées, hier soir, se dirigeant sur la Marne pour la franchir entre La Ferté-sous-Jouarre et Château-Thierry. Ce mouvement paraît nettement dirigé* contre la droite anglaise et la gauche de la 5e armée française. *Une colonne allemande qui paraît constituer la droite allemande était, aujourd'hui, en marche de Nanteuil-le-Haudoin sur Meaux et Lizy-sur-Ourcq.*

« *Dans ces conditions, Paris cessant d'être menacé, toutes les forces mobiles de l'armée de Paris doivent manœuvrer de manière à conserver le contact avec l'armée allemande et à la suivre* pour se tenir prête à participer à la bataille à prévoir.

« L'armée anglaise a fait connaître qu'elle se préparait à agir dans le même sens.

« *II. La 6e armée poussera des reconnaissances de cavalerie dans les directions de Chantilly, Senlis, Nanteuil-le-Haudoin, Meaux et Lizy-sur-Ourcq. Des dispositions sont prises pour renforcer la cavalerie de la 6e armée de tous les éléments disponibles.*

« *III. Demain (c'est-à-dire le 5) la 6e armée* se mettra en mouvement *dans la direction de l'Est en se maintenant sur la rive droite (nord) de la Marne, de manière à amener son front à hauteur de Meaux* et à être prête à attaquer, le 6 au matin, *en liaison avec l'armée anglaise qui attaquera sur le front Coulommiers-Changis.*

« *IV. En vue de cette marche vers l'Est, la 6e armée sera renforcée successivement des éléments ci-après :*

« *La 45e division passe, dès maintenant, sous les ordres du général Maunoury.*

« *Le 4e corps d'armée se tiendra prêt à suivre le mouvement de la 6e armée au fur et à mesure qu'une division aura débarqué en totalité. Le passage sous les ordres du général Maunoury sera réglé par ordres particuliers.*

« *V. La garde du camp retranché de Paris restera assurée par sa garnison de défense normale, renforcée du groupe de divisions de réserve Ebener.*

« *Le général commandant la 85e division territoriale reprendra, à la date du 5, le commandement de la région Est en totalité et disposera de tous les éléments de sa division.*

« *Le groupe de divisions de réserve Ebener sera amené dans l'intérieur du camp retranché de Paris. Une division se transportera dans la région Mesnil-Amelot, de manière à l'atteindre le 6 ; cette division cantonnera, le 5, dans la région Attainville-Le Mesnil-Aubry-Mareil-en-France-Villiers-le-Sec (quartier général) et Villaines.*

L'autre division du groupe Ebener passera en réserve générale. Elle viendra le 6, cantonner dans la zone qui lui sera indiquée ultérieurement.

A la date du 6, le général Ebener prendra le commandement dans l'intervalle nord-est ; il disposera de la 92e division territoriale. Cette division assurera la garde de l'intervalle nord-est entre le départ de la 6e armée et l'arrivée de la division de réserve.

Rien de changé dans la région nord (général Mercier-Milon) ni dans la zone sud-est (général Michel).

« *Toutefois, en raison du départ du groupe de divisions de réserve Ebener, la liaison entre la région nord et la zone sud et la surveillance* sur

la rive droite de l'Oise *seront plus étroitement assurées.*

« *On tiendra compte de ce qu'un gros de cavalerie allemande a été signalé du côté de Beauvais, que des patrouilles de uhlans ont été vues, aujourd'hui, non loin de Pontoise et que, par suite du départ du corps de cavalerie Sordet qui se trouvait établi sur la Seine en aval de Paris, il n'est pas impossible que des patrouilles ennemies passent la Seine et* se montrent sur notre front Ouest.

« *VI. Les travaux de défense du camp retranché seront poussés avec la plus grande activité possible.*

« *VII. Le quartier général du gouverneur fonctionne à partir d'aujourd'hui, au lycée Duruy, boulevard des Invalides.*

Plusieurs observations :

1° L'ordre du 4 au soir est un ordre de *déploiement,* non d'offensive. On profite de la journée du 5 pour disposer les pièces sur l'échiquier.

2° Le général Galliéni qui suit, au moyen de son service d'aviation et de son bureau de renseignements (1), ce qui se passe devant lui, ne parle pas de front fixe chez son adversaire, mais bien de front mobile : « Une colonne, qui paraît constituer la droite allemande, était aujourd'hui en marche de Nanteuil-le-Haudoin sur Meaux et Lizy-sur-Ourcq » ;

3° Il entend que toute la cavalerie disponible soit jetée en avant pour éclairer les opérations qui s'engageront le 6 ;

4° Il compte sur une attaque simultanée de l'armée britannique, c'est-à-dire sur une bataille d'angle. En cela, il a toute sécurité : car le Quartier Général anglais a télégraphié, à 21 h. 45, pour confirmer « que l'armée anglaise passera le lendemain à l'offensive (au lieu de continuer la retraite au sud de la Seine) et qu'elle occupera la ligne Ormeaux-Tournon-Ozoir » ;

5° Il renforce, tant qu'il peut, l'armée Maunoury et ne garde que le minimum de troupes dans le camp retranché ; en un mot, il se prépare à donner à plein collier ;

6° Enfin, il se préoccupe tout particulièrement de sa gauche : il se rend très bien compte que c'est par là qu'il tournera l'ennemi ou que l'ennemi tentera de le tourner. Il s'inquiète, à juste titre, des forces allemandes signalées vers le nord et même du côté de Beauvais : c'est de là que peut surgir le danger.

L'ensemble de ces mesures fait le plus grand honneur au jugement du général Galliéni : cependant, pour la journée du 5, il ne s'attend à rien.

Une fois ces ordres donnés, la direction des opérations de la 6e armée passe aux mains du général Maunoury.

POSITIONS DE LA 6e ARMÉE, LE 5 SEPTEMBRE

Dans la journée du 5, la 6e armée occupera les positions qui lui sont assignées, c'est-à-dire à l'est du camp retranché sur une ligne générale Claye-Forêt d'Ermenonville de façon à former un angle obtus depuis l'Oise (région de Beaumont) jusqu'à la Marne (région de Claye-Thorigny). Le sommet de l'angle est un peu au sud de Dammartin, en direction de Nanteuil-le-Haudoin. Rendons-nous compte que cette formation en pointe vers Nanteuil-le-Haudoin correspond à la première pensée du Haut Commandement, exprimée le 4 dans la soirée, et qui vise un mouvement à grande envergure destiné à se saisir du couloir de l'Ourcq et à tomber, par ce couloir, sur les communications de l'ennemi à Château-Thierry. C'est pourquoi la bataille est d'abord orientée vers le nord-est, disposition qui donne, à l'offensive, de l'air et du tournant. Nanteuil-le-Haudoin deviendra, en effet, à une heure plus tardive, le nœud de la bataille. Mais, nous n'en sommes pas là.

Pour le moment, l'ennemi marchant vers le sud, on le cherche là où il se trouve et, d'après

(1) Le service d'aviation de la 6e armée avait à sa tête le commandant Bellenger. En raison de l'intérêt historique extrême qui s'attache au travail de renseignements de ce service, il est intéressant de savoir qu'elle se compose de deux escadrilles : l'escadrille 15 R. E. P., capitaine Geibel, et l'escadrille 16 M. F., capitaine Mauger-Devarenne. Le chef du 2e bureau de la 6e armée était le commandant Dutilleul.

PRISONNIERS ALLEMANDS RAMENÉS A L'ARRIÈRE

les instructions nouvelles, c'est en direction de Meaux, et non plus en direction de Château-Thierry, que l'on doit aller sur lui. La bataille a donc une tendance à se resserrer sur la droite française.

Nous avons dit le caractère géographique de la rivière d'Ourcq, traversant en perpendiculaire, avec une direction nord-sud, « la petite Suisse » de la rive droite de la Marne. Une armée partant de la plaine de Paris, pour s'emparer des hauteurs qui bordent le couloir de l'Ourcq, trouve devant elle trois lignes de crêtes : la première est déterminée par la saillie très vigoureuse que fait la colline de Dammartin et l'éperon Montgé-Tillières. Elle atteint, à certains endroits, la cote 170 et même 200 et se détache comme une muraille à pic sur la plaine. Cette crête se prolonge vers le sud-est, par des espèces d'avancées qu'elle a égrenées dans la vallée de la Marne. Ce sont les trois rochers de Monthyon, de Chambry, de Penchard. Tandis que la plaine est à la cote 110 en moyenne, ces espèces de pains de sucre isolés atteignent environ la cote 150.

La seconde ligne de crêtes est moins puissante ; elle commence à Saint-Pathus-Oissery (cote 112) et se dirige vers le sud-est en longeant la Thérouane par Oissery-Forfry-Marcilly-Étrepilly (cote 80-113) et tombe sur la Marne entre Congis et Lizy-sur-Ourcq, au confluent des deux rivières.

Enfin, la troisième crête, celle du Multien, séparée de la deuxième par la riche plaine du Multien, commence au rocher de Bouillancy (cote 132) et se développe le long de la Gergogne, par Acy-en-Multien, Rosoy-en-Multien, May-en-Multien (cote 134) et vient tomber sur l'Ourcq près de Crouy-sur-Ourcq.

Ce sont ces trois arêtes dont il faudrait s'emparer si l'on voulait réussir le mouvement tournant dirigé contre les communications de l'ennemi par l'Ourcq jusqu'à Château-Thierry.

Des circonstances de la bataille de l'Ourcq, une des plus heureuses, certainement, a été celle qui a permis d'éviter l'assaut frontal de la formidable crête de Dammartin dès le début de l'engagement et qui a permis d'attaquer, d'abord, par la vallée. Les ordres de von Kluck prescrivant à son IVe corps de réserve et à sa 5e division de cavalerie de descendre sur la Marne et même de franchir la rivière ont singulièrement facilité la tâche de l'offensive française en lui fournissant l'entrée par la plaine, et c'est avec la plus heureuse opportunité que le Grand Quartier Général français s'est conformé à cette circonstance, pour resserrer son projet d'attaque vers sa droite.

Déjà, les rochers de Monthyon et de Penchard parsemés dans la plaine, devaient donner assez de mal aux troupes chargées de les enlever. Qu'eût-ce été s'il eût fallu faire d'abord le principal effort pour enlever la crête de Dammartin-Tillières-Montgé !

Les troupes du général Maunoury sont disposées, le 5, dans l'ordre suivant : au sud, c'est-à-dire à droite, la division de cavalerie provisoire commandée par le général Cornulier-Lucinière et que nous avons vue couvrir la retraite de la 6e armée après les combats de la Somme et de l'Oise, battait l'estrade dans la vallée de la Marne pour maintenir la liaison avec l'armée britannique entre Thorigny et Claye.

Plus au nord, le gros de l'attaque se composait de :

1° La brigade des chasseurs marocains, sous les ordres du général Ditte ;

2° Le groupe des divisions de réserve du général de Lamaze, commandées, la 56e division, par le général Dartein, et la 55e division par le général Leguay, était installé sur la route de Dammartin à Claye, de Saint-Mesmes à Saint-Mard (c'est-à-dire jusqu'au pied de la colline de Dammartin), les avant-gardes à Montgé-Plessis-aux-Bois-Charny ;

3° Plus au nord encore et à gauche des divisions de réserve, les deux divisions du 7e corps, général Vauthier, à savoir la 63e division de réserve (général Lombard) et la 14e division active (général de Villaret) ; ces deux divisions sont échelonnées, la droite en avant, sur la ligne Dammartin-Othis-lisière du bois Saint-Laurent ; avant-gardes à Lessart, Eve et Ver.

La 45e division algérienne (général Drude), qui vient d'être mise, par le Gouverneur de Paris, à la disposition du général Maunoury, doit s'établir en arrière de la ligne de bataille dans la zone de Villeron, Chenevières, le Mesnil-Amelot, Mauregard, Epiais.

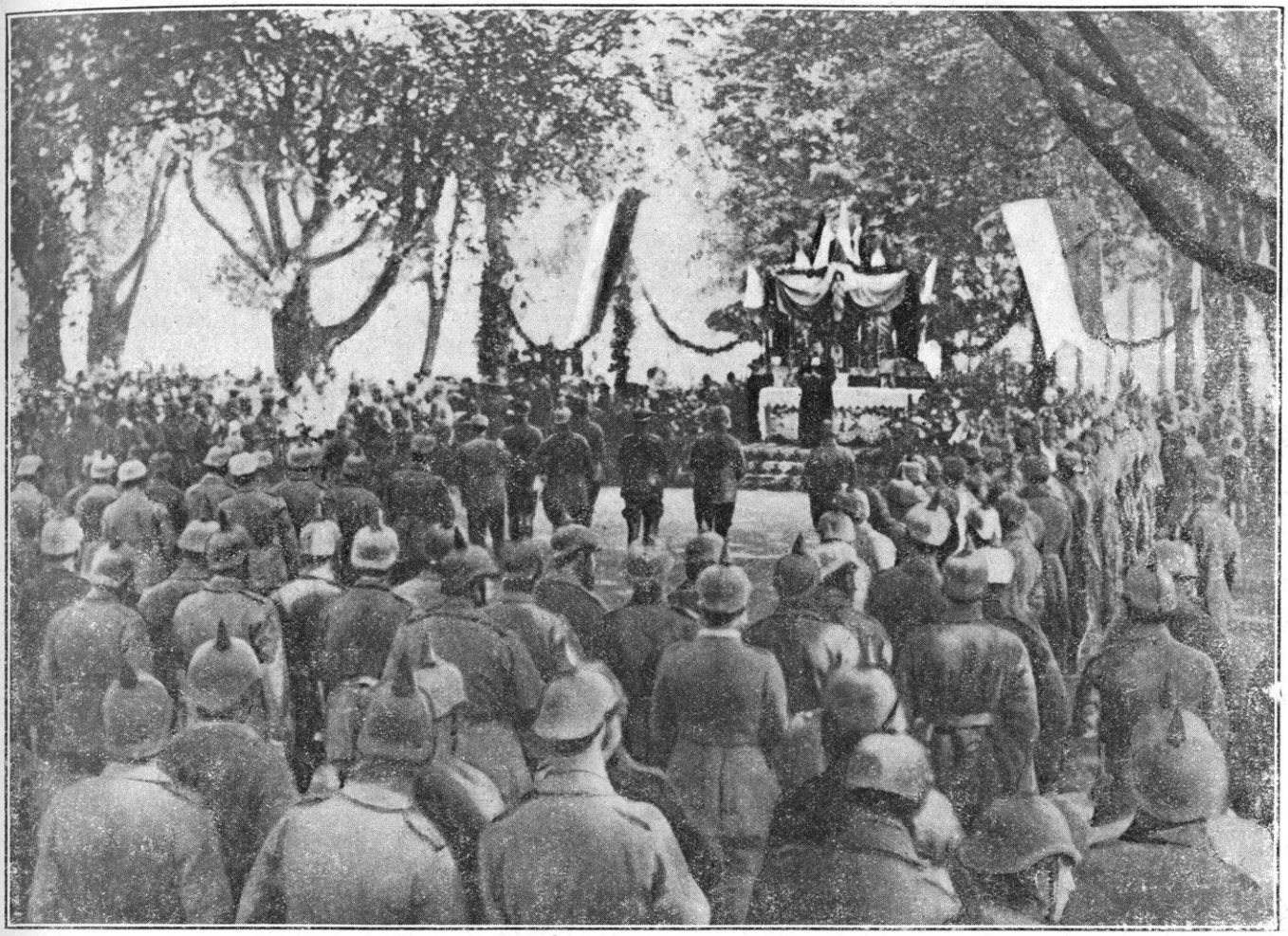
A la gauche de la 6e armée, la zone s'étendant jusqu'à l'Oise était sous les ordres du général Mercier-Milon, commandant le secteur nord du camp retranché, qui disposait de quatre brigades territoriales (92e et 89e divisions territoriales), tenant la ligne de Senlis à Thorigny, où avaient été établies des tranchées.

Nous avons vu, dans l'ordre général du Gouverneur de Paris, que la 6e armée pouvait compter, à bref délai, sur d'importants renforts : le 4e corps (général Boëlle) devait débarquer d'abord pour le 5, une de ses divisions (la 7e, général de Trentinian) et celle-ci devait seconder sur les emplacements qui lui seraient assignés par le général Maunoury l'offensive de la 6e armée.

L'autre division du 4e corps (la 8e, général de Lartigue) devait rester, jusqu'à nouvel ordre, en avant de Meaux, pour appuyer l'offensive de l'armée britannique.

Le groupe de divisions de réserve Ebener était ramené dans le camp retranché de Paris. Une de ses divisions devait se transporter, pour le 5, un peu en arrière de Luzarches et occuper Attainville, Le Mesnil-Aubry, Mareil-en-France, Villiers-le-Sec, Villaines.

La brigade de cavalerie du général Gillet et les deux groupes d'artillerie de sortie de la garnison de Paris étaient rattachés au groupe des divisions de réserve du général de Lamaze. La brigade Gillet, en avant, surveillait les



TROUPES ALLEMANDES ASSISTANT A UN SERVICE RELIGIEUX

débouchés de la plaine de Paris et de la vallée de la Marne en direction de Meaux.

Comme il apparaît, rien qu'au déploiement des troupes, le côté sud de l'angle, c'est-à-dire celui qui est tracé entre Tillières et Thorigny et suivant la vallée de la Biberonne devient, de beaucoup, le plus important.

LA BATAILLE COMMENCE A L'IMPROVISTE LE 5, A MIDI

La journée du 4 septembre avait été employée aux travaux de tranchées et d'abattis d'arbres, à l'installation de l'artillerie sur la ligne barrant la vallée de la Marne ; en même temps, les troupes avaient pris quelque repos. Le général Maunoury, parcourant les cantonnements, avait constaté que partout la cohésion était parfaite et le moral excellent. Les figures s'illuminent lorsque le général dit, en passant devant les groupes : « C'est fini la retraite. Aujourd'hui, on s'arrête et, demain, sans doute, en avant ! » Il entend les nombreux : « Alors, il y a du bon ! » Et : « C'est vrai, mon général ? C'est vrai ?... »

L'armée s'ébranle dans la matinée du 5 et les mouvements s'accomplissent sans incident à la 45e division, au 7e corps, à la division marocaine, qui occupent tranquillement les points assignés.

Il n'en est pas de même au groupe des divisions de réserve, qui tient la tête de l'angle obtus, un peu au sud de Tillières, c'est-à-dire dans la vallée : à gauche, la 56e division (général de Dartein), à droite la 55e division (général Leguay).

Le général de Lamaze avait réuni ses lieutenants et leurs états-majors à Thieux dans la matinée du 5 et, leur donnant connaissance

de l'ordre du jour du général en chef, leur avait montré la grandeur des événements qui se préparaient : « Les opérations qui commencent doivent avoir un résultat décisif pour nos armées et pour le pays. Il s'agit de sauver Paris et la France. La bataille va s'engager sur tout le front. La 6e armée a un rôle capital. Il n'est plus permis de reculer ; il faut se faire tuer sur place ; tenir et vaincre, coûte que coûte. »

Dès le matin, les avant-gardes de la 56e division, sous les ordres du général Cornille, avaient reçu l'ordre de se porter sur Montgé, c'est-à-dire sur la première hauteur détachée de la crête de Dammartin. L'ennemi l'a heureusement déjà abandonnée. Le général Cornille doit redescendre dans la plaine et marcher sur Saint-Soupplets. Le reste des gros de la 56e division contournera la hauteur en pénétrant par Saint-Mard d'une part et Juilly de l'autre, dans les deux couloirs, celui du nord qui suit la voie ferrée et celui du sud entre Montgé et Monthyon. Le 7e corps a pour mission d'occuper Dammartin.

Ces mouvements s'exécutent sans encombre dans la matinée du 5 jusqu'à midi. Le général de Dartein revient de Thieux à son quartier général (collège de Juilly) lorsque, tout à coup, vers midi, on entend le canon dans la direction de Monthyon-Saint-Soupplets. L'affaire paraît chaude. On apprend, en effet, qu'au moment où le 5e bataillon du 361e entrait dans le village de Saint-Soupplets, il avait été pris à partie par un feu violent venant de batteries allemandes établies sur Saint-Pathus et Oissery (la seconde crête). La canonnade est si intense que les forces qui ont pénétré dans Saint-Soupplets ne peuvent s'y maintenir et sont ramenées au bois de Tillières. Mais, alors, l'artillerie de la 56e division entre en jeu. De Cuisy, elle prend à partie les batteries allemandes installées à Monthyon et qui canonnent la 55e division. Le combat d'artillerie s'amplifie ; on se rend compte que l'ennemi engage la partie à fond. Le général Cornille fait observer qu'il ne sait où il s'installera la nuit avec sa brigade, puisqu'il ne peut occuper Saint-Soupplets et le général Dartein de lui répondre : « Il faut le prendre. » Les mesures sont arrêtées à cet effet.

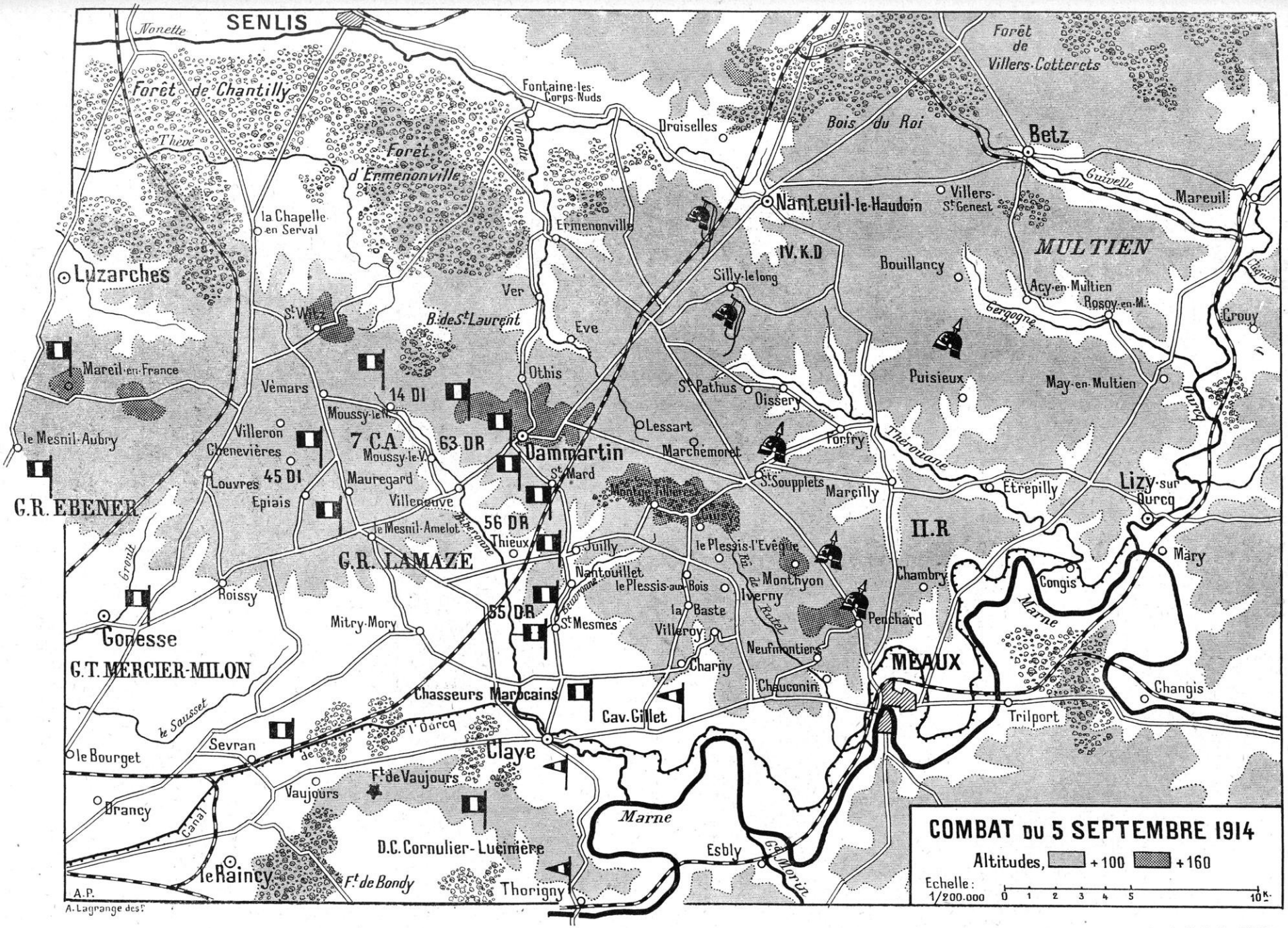
Que se passait-il, cependant, à l'autre division, la 55e, accolée à celle du général de Dartein ? Nous avons le récit d'un témoin :

« Le samedi 5 septembre à sept heures du matin, le régiment (276e appartenant à la 55e division de réserve, général Leguay) quitte Vémars et prend vers l'est (ou plutôt vers le sud-est) la direction de Meaux. Nous traversons Moussy-le-Neuf et Moussy-le-Vieux, pour arriver, vers dix heures, à Thieux où se trouve l'état-major du général de Lamaze. (Le mouvement consiste donc bien à *descendre* et à gagner la vallée en oblique, c'est-à-dire à marcher sur Meaux).

« Le corps d'armée du général de Lamaze est rassemblé à Thieux. Il se partage au sortir du village. Tandis que la 56e division (général de Dartein), précédée des patrouilles de cavalerie que l'on aperçoit galopant dans la plaine, prend la direction de Saint-Soupplets, par Juilly et Montgé (c'est-à-dire tourne autour de la côte de Dammartin), la 55e division (général Leguay) se dirige vers Monthyon par Nantouillet. La brigade marocaine (général Ditte), se porte vers Charny et Villeroy. En face de nous, de Dammartin à Meaux, s'étendent des collines boisées où les Allemands sont à l'affût, invisibles. Sous la chaleur torride, la marche du bataillon se poursuit fatigante. A Nantouillet, une pose de dix minutes est sifflée... Une heure après, à midi précis, le bataillon arrive dans un petit sentier bordé d'arbustes, près de la ferme de la Trace, où nous devons faire la soupe et cantonner quand, tout-à-coup, brusquement, dans de longs ronronnements, des obus allemands viennent éclater autour de nous. « Ils nous servent l'apéritif », s'écrient quelques-uns !... « La batterie de 75 qui précède le bataillon sur la route se met en position au pied du petit hameau de la Baste, en face de la ferme de la Trace... En avant et à peu de distance de nous, retentit une vive fusillade et l'assourdissant tac-tac des mitrailleuses. C'est l'attaque des tabors marocains qui se déclanche en deux groupes, dont l'un dans la direction de Neufmontiers-Penchard par Villeroy (où est installé l'état-major) ayant pour objectif la hauteur boisée du télégraphe, et l'autre vers Chauconin, par Charny... » (1).

Ainsi, à midi précis, le 5, par une chaleur torride, dans la région de Saint-Mard-Saint-Soupplets-Montgé, et spécialement le long du chemin qui va de Thieux à Charny par Nantouillet, au pied de la ferme de la Trace, dans

(1) Victor Boudon, *Avec Charles Péguy*, p. 134.

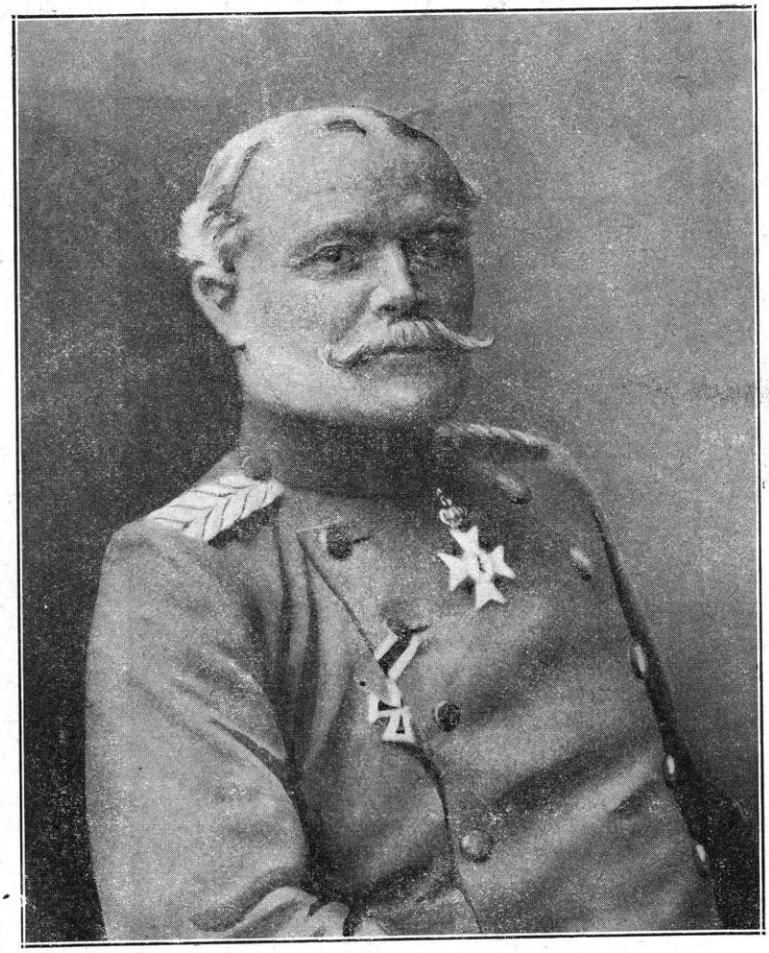


Nota : au lieu de II. R., lire IV.R.

la plaine de Villeroy, la bataille de la Marne s'est inopinément allumée.

LE DÉBUT DE LA BATAILLE VU DU CAMP ALLEMAND Que se passait-il dans le camp allemand ?

Selon les ordres donnés, le IVe corps de réserve (général von Schwerin) flanqué, sur sa droite, par la 4e division de cavalerie, s'était mis en marche pour passer la Marne aux environs de Meaux, le 5, à l'aube. Nous avons laissé une partie de ses régiments dans la région de Chantilly-Gouvieux, le 3. Ses patrouilles s'étaient avancées, le 4, jusqu'à Villeneuve en avant de Dammartin. D'autres forces avaient occupé en arrière une partie de la région du Multien.



LE GÉNÉRAL VON ELSA
COMMANDANT LE XIIe CORPS (1er SAXON)

Nous avons dit que le IVe corps de réserve avait reçu l'ordre de roquer avec le IIe corps, de sorte que certains régiments, achevant cette manœuvre et arrivant de Soissons-Villers-Cotterets, avaient dû doubler le pas pour prendre la flanc-garde et, passant à droite du IIe corps, avaient fait leur jonction à Crépy-en-Valois avec les troupes venant de Compiègne. La marche était donc un peu alourdie par ces transferts. De Crépy, le corps reconstitué avait gagné Nanteuil-le-Haudoin le 3 (1) ; il en était reparti, le 4, prenant la direction de Betz, c'est-à-dire du Multien. Le 5, la 21e division de réserve, devant se mettre en mouvement à 4 h. 30, avait pour itinéraire : Villers-Saint-Genest-Bouillancy-Puisieux ; la 4e division de cavalerie avait à faire route de Droiselles sur Silly-le-Long, de façon à couvrir la marche de la 7e division.

On voit comment les trois divisions de flanc-garde, une fois en mouvement, tombèrent inopinément dans la bataille. Elles marchaient *du nord au sud ;* les divisions de réserve françaises marchaient *de l'ouest à l'est,* débouchant de Montgé et Tillières dans la plaine : les deux itinéraires se croisaient. Les points de rencontre étaient fatalement Saint-Soupplets, Monthyon, Penchard.

Quand le combat s'engage, déjà les 32e et le 82e régiments de réserve allemands ont atteint Penchard et Neufmontiers ; les régiments de réserve 71, 72 et 66 occupent Monthyon, et ils y sont appuyés par le 11e régiment de chasseurs. On signale, aussi, à Monthyon, le 72e régiment d'active qui, sans doute, était en soutien de la 4e division de cavalerie. A Saint-Soupplets, c'est-à-dire au premier point de choc, défilent le 12e et le 27e régiments de réserve. A Acy, c'est-à-dire un peu plus en arrière, le 36e régiment de réserve. Le corps entier arrivant sur la vallée de la Marne, au moment où éclatent les premiers coups de

(1) Cette colonne était sous les ordres du général von Paurich. — Caix de Saint-Aymour, p. 126.

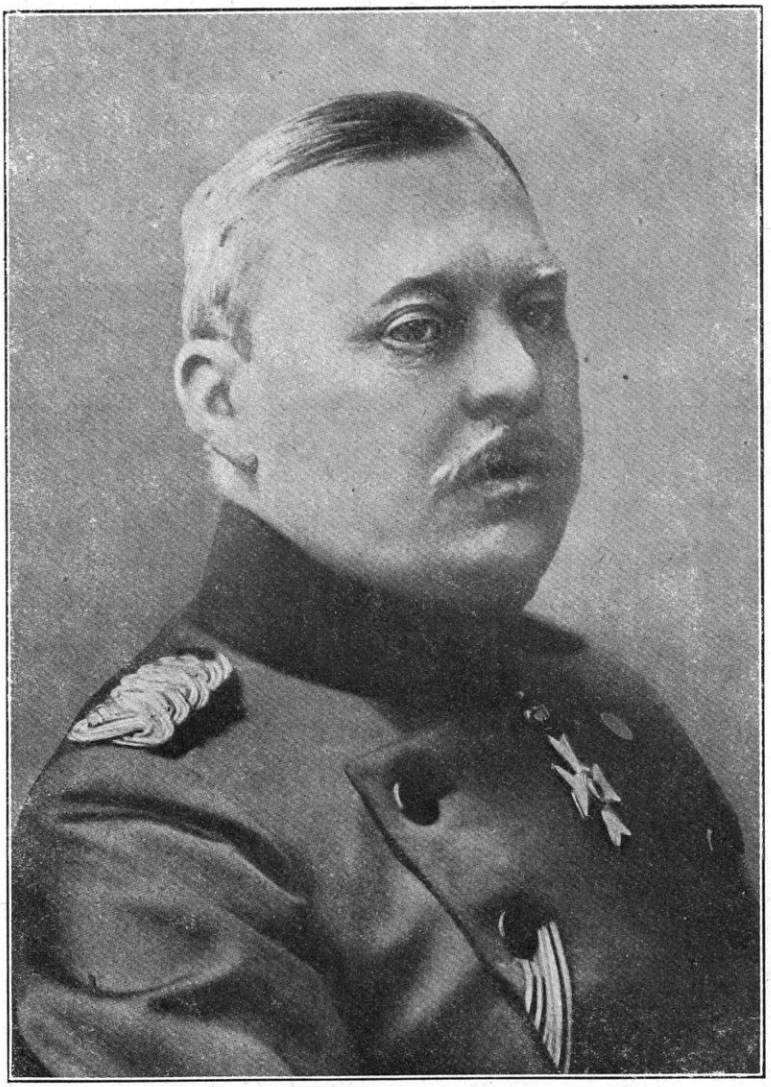
fusil, il semble bien qu'il fait aussitôt un *à droite* pour attaquer l'ennemi « partout où il le rencontrera », comme il en avait reçu l'ordre et pour refouler les troupes françaises débouchant dans la vallée (1).

Par l'initiative française, les forces allemandes se trouvent donc prises en pleine marche et *fixées*.

L'OFFENSIVE DES DIVISIONS DE RÉSERVE DE LAMAZE

Vu de la hauteur de Tillières, le terrain s'ouvre circulairement. La ligne des hauteurs l'environne, comme un panorama, déterminée à l'est par la crête de Dammartin, la cote 144, Monthyon-Penchard-Chauconin. Dans l'hémicycle, la vallée de la Marne, parcourue par quelques ruisseaux sans importance, le ru de Coursel, le ru de la Sorcière, le ru de Rutel, est coupée en écharpe par deux routes : celle de Dammartin à Meaux, passant par Saint-Mard, Juilly, Iverny, Neufmontiers et celle d'Ermenonville à Meaux, qui longe, à l'est, les trois rochers, cote 144-Monthyon-Penchard.

C'est exactement entre ces deux routes et pour la possession de ces trois points que s'engage la bataille, le 5 septembre à midi. La vallée est couverte de riches moissons ; les routes bordées de peupliers donnent les repères pour la marche en avant ; de petits étangs, de petites mares, les bords des ruisselets servent de points d'appui à l'attaque et surtout à la défense.



LE GÉNÉRAL VON KIRBACH
COMMMANDANT LE XIIe CORPS DE RÉSERVE

Au groupe des divisions de réserve (général de Lamaze), les avant-gardes ont occupé les positions suivantes : la 56e division (général de Dartein) : Cuisy-Ferme Saint-Goelle, en plein massif de Dammartin, la 55e division (général Leguay) : ferme de la Trace et Plessis-aux-Bois), la brigade des chasseurs indigènes (général Ditte) : Charny, lorsque l'ordre arrive de marcher de l'avant pour enlever la route d'Ermenonville. Mais l'ennemi la tient solidement. Saint-Soupplets, Monthyon, Penchard tonnent de tous leurs canons.

Le Plessis-l'Évêque, Iverny et Villeroy sont cependant enlevés, ce dernier village abordé en même temps par le 276e (de la 55e division) au nord et par la brigade de chasseurs indigènes au sud. La ligne d'artillerie française s'établit rapidement sur les hauteurs au nord et au sud de Plessis-aux-Bois et répond aux batteries ennemies. Dès que l'infanterie fait un saut, l'artillerie suit. La voilà sur les talus de Plessis-l'Évêque et

(1) Bircher, *op. cit.* p. 117.

d'Iverny : les 75 prennent le dessus sur les 77, qui tirent de la cote 144. Cependant, malgré la vaillance des officiers et des soldats, le débouché droit sur Monthyon et Penchard devient difficile. Les troupes, défilant en plaine et marchant à l'assaut des hauteurs, s'offrent, sans abri, aux coups de l'ennemi.

La troupe était animée d'un entrain extraordinaire et décidée à tout braver :

« L'ordre d'attaquer arrive enfin ; joyeux, brûlants du désir de combattre, nous partons, déployés en tirailleurs, prolongés à droite par la 20e compagnie capitaine Guérin, (tué quelques instants après) qui avance en contournant Villeroy et doit servir de liaison entre les Marocains et nous, et, à gauche, par les 18e et 17e compagnies qui assurent le contact avec le 246e débouchant d'Iverny. Notre point de direction commune est la hauteur de Monthyon que les Allemands occupent fortement et qu'il s'agit d'enlever.

« Il est cinq heures ; l'artillerie ennemie, écrasée, ne tire plus que de rares coups; mais, en arrivant sur la crête, d'où nous dominons la vaste plaine et le panorama de la bataille, une terrible grêle de balles nous accueille... Il nous faut avancer au milieu d'un immense champ dont les avoines couchées par le vent gênent la marche. Un bond encore, une conversion vers la gauche et nous voilà abrités derrière le talus de la route Iverny-Chauconin, haletants et soufflants. Les balles sifflent au ras de nos têtes. Nous tirons à 500 mètres sur les Allemands bien retranchés derrière les arbres et les arbustes qui bordent le ruisseau des Etangs et presque invisibles dans leurs uniformes couleur de terre. La voix claironnante du lieutenant Péguy dirige le feu, indique les hausses et les points de mire. Il est derrière nous, insouciant des balles, courageux, admirable. A travers une éclaircie d'arbres, on aperçoit, par instants, la course rapide de compagnies allemandes escaladant la côte. Elles se replient sur Neufmontiers et Chauconin. « Ils reculent !... Ils reculent !... » La voix de Péguy nous claironne: « En avant! » Le capitaine Guérin est tué... Un premier bond, puis un deuxième, nous portent 200 mètres en avant. Mais, aller plus loin, pour l'instant, en une unique vague d'assaut, sans ligne de soutien, serait une folie, un massacre certain et général ; nous n'arriverions pas dix!

« Couchez-vous, hurle Péguy et feu à volonté » ; mais lui reste debout, la lorgnette à la main, dirigeant notre feu. Vers la gauche, le lieutenant de la Cornillère est tué ; l'adjudant Legrand qui se lève pour le remplacer est tué... Nous tirons comme des enragés, noirs de poudre, le fusil nous brûlant les doigts, chacun creusant des mains la terre entre deux coups de feu, pour s'en faire un insuffisant abri... Péguy est debout, malgré nos avis de : « Couchez-vous ! » Et la voix du lieutenant crie toujours, avec une énergie rageuse : « Tirez, tirez, nom de Dieu ! » Et il se dresse comme un défi à la mitraille. Au même instant, une balle brise ce noble front. Il tombe!... » (1).

La progression est décidément impossible de ce côté. Le général de Lamaze, qui a suivi ces durs engagements, se rend compte qu'une manœuvre par le nord aurait plus facilement raison de l'obstacle et il se porte sur Cuisy, à l'état-major de sa 56e division.

Le général de Dartein a soutenu, depuis midi, l'effort du combat dont Saint-Soupplets est l'enjeu. Saint-Soupplets, c'est la clef de la plaine, c'est — nous le savons maintenant — l'arc-boutant qui tient la bataille du côté allemand et où le commandant du IVe corps de réserve a porté toutes les forces dont il dispose. Le 361e, qui s'est d'abord approché du village, a dû reculer dans les bois de Tillières où il est poursuivi par les obus ennemis. Les pertes sont sévères : mais l'artillerie française (groupe 32) s'est approchée et peut arriver au sud-ouest de Marchemorel ; une autre batterie canonne des groupements allemands que l'on aperçoit dans la plaine. Ceux-ci disparaissent ; les canons qui tiraient de Saint-Soupplets se taisent. Ayant pris les ordres du général de Lamaze, le général de Dartein décide, à la faveur de la nuit qui tombe, d'enlever Saint-Soupplets. Le 350e (lieutenant-colonel de Certain), le 161e (lieutenant-colonel Saint-Agnès), le 69e bataillon de chasseurs à pied sont échelonnés sur la route. Il est neuf heures du soir. On décide d'envoyer une patrouille explorer le village. Le sergent Vannerot part avec six hommes et pénètre dans Saint-Soupplets... Le village est vide. Cependant la patrouille surprend un dernier poste attardé. Les Allemands ont évacué par ordre. Les détachements du 359e et du 69e bataillon de chasseurs occupent le village. C'est l'heureux prodrome de la journée du lendemain.

Sans être aussi brillante, la situation autorisait l'espoir sur les autres points du champ de bataille. A gauche, le 7e corps avait occupé

(1) Victor Boudon, *loc. cit.* p. 146. — Sur les circonstances de la mort de Péguy et sur le lieu où il est tombé, voir aussi Henry d'Estre, *D'Oran à Arras*, p. 84.

LUZARCHES. — RUE DE PARIS ET ÉGLISE

Marchemorel et soutenait ainsi solidement la pointe sur Saint-Soupplets. A droite, la brigade de chasseurs indigènes avait, au prix de grosses pertes, atteint Neufmontiers et Chauconin, mais sans pouvoir les dépasser. L'ennemi réoccupa même les deux villages vers six heures du soir. Mais Neufmontiers fut évacué à deux heures du matin. Quant à la 55e division de réserve (général Leguay), si elle n'avait pu aborder Monthyon ni dépasser le ru de la Sorcière, elle s'accrochait, la nuit close, aux pentes de la crête de Monthyon et le général de Lamaze, renseigné sur la situation, laissait au général Leguay le choix d'enlever Monthyon, soit dans la nuit, soit au petit jour.

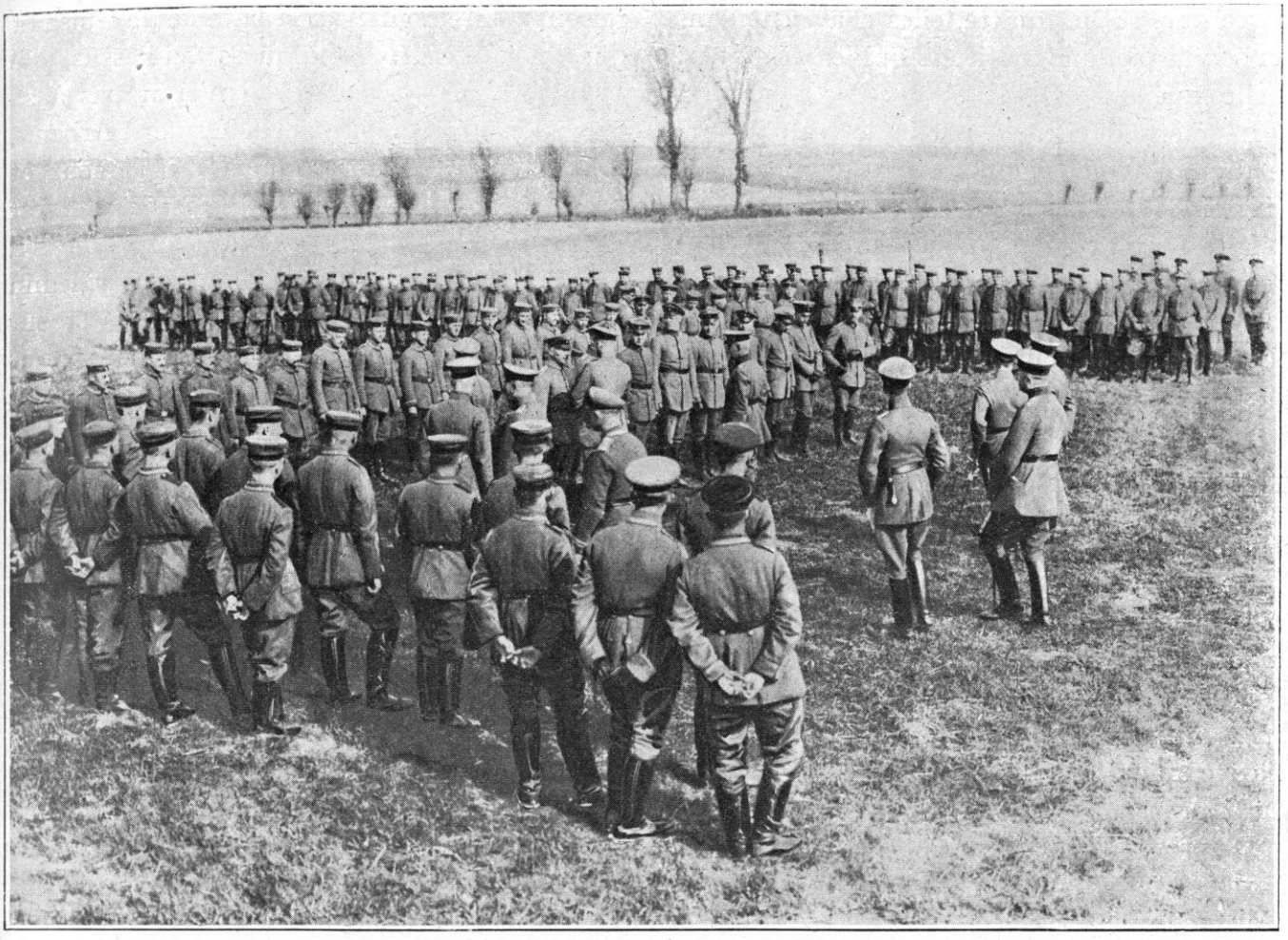
Le nombre des cadavres, des blessés, des caissons d'artillerie, la quantité de matériel et de débris de toutes sortes trouvés, le lendemain, dans Monthyon et ses abords témoignèrent de l'acharnement de la lutte dans la journée du 5. En fait, dès la chute du jour, les Allemands étaient battus sur tout le front. La 4e division de cavalerie et le IVe corps de réserve n'avaient pas tenu contre deux divisions de réservistes, seules sérieusement engagées. La fatigue, l'épuisement étaient pareils des deux côtés. Mais les dispositions morales étaient toutes différentes : le soldat allemand, ramené déjà à Néry, se voyait décidément barré sur la route de Paris et commençait à désespérer. Le soldat français avait la résolution farouche de vaincre ou de mourir. On a cité le mot du lieutenant de la Cornillière, du 276e, frappé d'une balle, à l'assaut du plateau de Monthyon. Quelques hommes crient, en le voyant tomber : « Le lieutenant est tué! » Alors, se redressant à demi, dans un suprême effort : « Oui! s'écrie-t-il, mais tirez toujours! » Et il expire.

POSITION DES AUTRES CORPS DE VON KLUCK DANS LA JOURNÉE DU 5

Cependant, l'armée de von Kluck, exécutant les ordres particuliers de son chef, s'était élancée, le 5, malgré l'état de fatigue et d'épuisement où étaient les corps, pour prendre sa course en direction de la Seine. Von Kluck suivait son idée et exécutait sa manœuvre « avec les jambes de ses soldats ». Il entendait pénétrer dans la « brèche », qu'il supposait exister entre l'armée britannique et l'armée de Joffre, tourner celle-ci, la bousculer sur les autres armées allemandes et rabattre sur Paris, par ses deux corps de droite, tandis que ses trois corps de gauche aideraient à l'écrasement de la gauche de Joffre dans la plaine de Montmirail-Troyes. Chose extraordinaire, aveuglé par son parti pris, il ne voit ni l'armée anglaise, ni l'armée Maunoury ! Une si formidable erreur prouve que, selon l'observation de Clausewitz, les renseignements, à la guerre, sont généralement présentés et interprétés dans le sens de ce que désire le chef.

Les corps de von Kluck ont donc occupé la vallée du Grand Morin ; ils sont arrivés sans encombre, ou à peu près, aux objectifs qui leur ont été assignés : la cavalerie de von der Marwitz en direction de Provins jusqu'aux approches de Crécy-en-Brie (9e division) et de Choisy (2e division) ; le corps de Richthofen sur la jonction de l'armée britannique, à Courtacon (la 5e division à l'ouest et la division de la Garde à l'est). Le IIe corps (von Linsingen) jusqu'à la hauteur de Coulommiers et, franchissant le Grand Morin, à Mouroux-Pommeuse ; le IVe corps (général von Arnim) par la trouée de Rebais jusque dans la région de Jouy-sur-Morin et de la Ferté-Gaucher ; le IIIe corps (général von Lochow) dans la région de Sancy et de Montceau-les-Provins, ayant fait un bond très appréciable au sud du Grand Morin ; enfin, le IXe corps (général von Quast) en direction d'Esternay jusqu'à Fontenelle-Rieux : ce corps est en liaison avec la IIe armée (armée Bülow).

Nous avons dit que von Kluck avait installé son poste de commandement, sans doute, à la ferme des Perrichets, près Coulommiers. Ce qui est certain, c'est que, jusqu'à l'heure où lui arrivent les premiers renseignements sur ce qui se passe vers l'Ourcq, il marche avec ses troupes et pense que sa présence est surtout nécessaire en flèche.



INSPECTION DE TROUPES ALLEMANDES

Mais, à peine le combat est-il engagé, que le bandeau tombe de ses yeux ; il comprend la gravité de ce qui se passe sur son flanc. Rebroussant chemin, il regagne ses arrières de toute la vitesse de son automobile et s'installe à Barcy-lès-Meaux (1).

Il reçoit, d'ailleurs, un avertissement qui doit lui être des plus pénibles, puisqu'il émane de son voisin et rival, du « cher camarade » à qui il a voulu subtiliser la victoire, Bülow. Celui-ci, dès l'après-midi du 5, signale le désastre menaçant : « L'ennemi paraît se rassembler sur notre flanc droit et transporter ses troupes disponibles à Paris au nord-est. » En deux mots, c'est l'alarme, — l'alarme tactique et l'alarme stratégique : « 1° Nous sommes pris de flanc ; 2° nos communications sont menacées. »

Von Kluck dut bondir de rage en recevant cette leçon. Mais il a, du moins, un mérite : lancé comme il l'était, il s'arrête, que dis-je ? il se retourne. Sa faute l'aiguillonne ; précisément, parce qu'il était au penchant de sa perte, il exécute un rétablissement d'autant plus vigoureux ; pour avoir épousé trop ardemment son erreur, il en comprend mieux la témérité ; l'ivresse dissipée, il se retrouve ce qu'il est, un chef expérimenté, capable de sang-froid et de décision.

Ce qui se passe dans cette tête carrée nous révèle, d'avance, ce qui se passera, au cours de cette guerre prolongée, dans toutes les têtes allemandes. A l'illusionnisme fou du début succédera une application tenace, une résolution désespérée.

Si ces âmes pouvaient devenir modestes, elles montreraient de quel apport elles sont capables. Mais elles s'accrochent à l'orgueil

(1) Caix de Saint-Aymour, *loc. cit.* p. 128.

parce que, s'il les quitte, elles chavirent dans un servilisme, une platitude qui les dégoûtent d'elles-mêmes.

La guerre devient, à partir de cette heure, le drame psychologique le plus étonnant de l'histoire. Le vaincu est déjà conscient de sa défaite, mais ne l'accepte pas. Il résiste, il tient bon. Il fait, comme on dit, contre mauvaise fortune bon visage. Von Kluck, rebroussant chemin et renversant sa manœuvre, commence la série des émouvantes péripéties.

L'ARMÉE VON BULOW LE 5 SEPTEMBRE Avant d'en suivre le développement, il faut dire comment se comportaient les deux autres armées allemandes de droite, c'est-à-dire la IIe armée (Bülow) et la IIIe (Hausen), dans la journée du 5 : car la trame de la bataille à l'ouest, va se tisser de l'enchevêtrement des *deux* initiatives allemandes sur le fil de l'initiative unique que sera celle de Joffre, à partir du 6 au matin.

D'après les ordres du Haut Commandement, l'armée von Bülow doit prendre une journée d'avance sur l'armée von Kluck. C'est elle qui commencera l'offensive, vers Esternay-Sézanne, tandis que la IIIe armée (von Hausen) s'avancera à l'est par Arcis-sur-Aube, en direction de Troyes. On donne donc des ordres extrêmement pressants à ces deux armées. Mais von Moltke n'est pas maître des circonstances qui alourdissent leur marche, tandis que von Kluck a précipité la sienne.

Ces circonstances, nous les avons indiquées déjà (1).

Rappelons, seulement, l'ordre (nous allions dire le désordre) dans lequel l'armée Bülow marche vers la bataille dans la journée du 5 septembre.

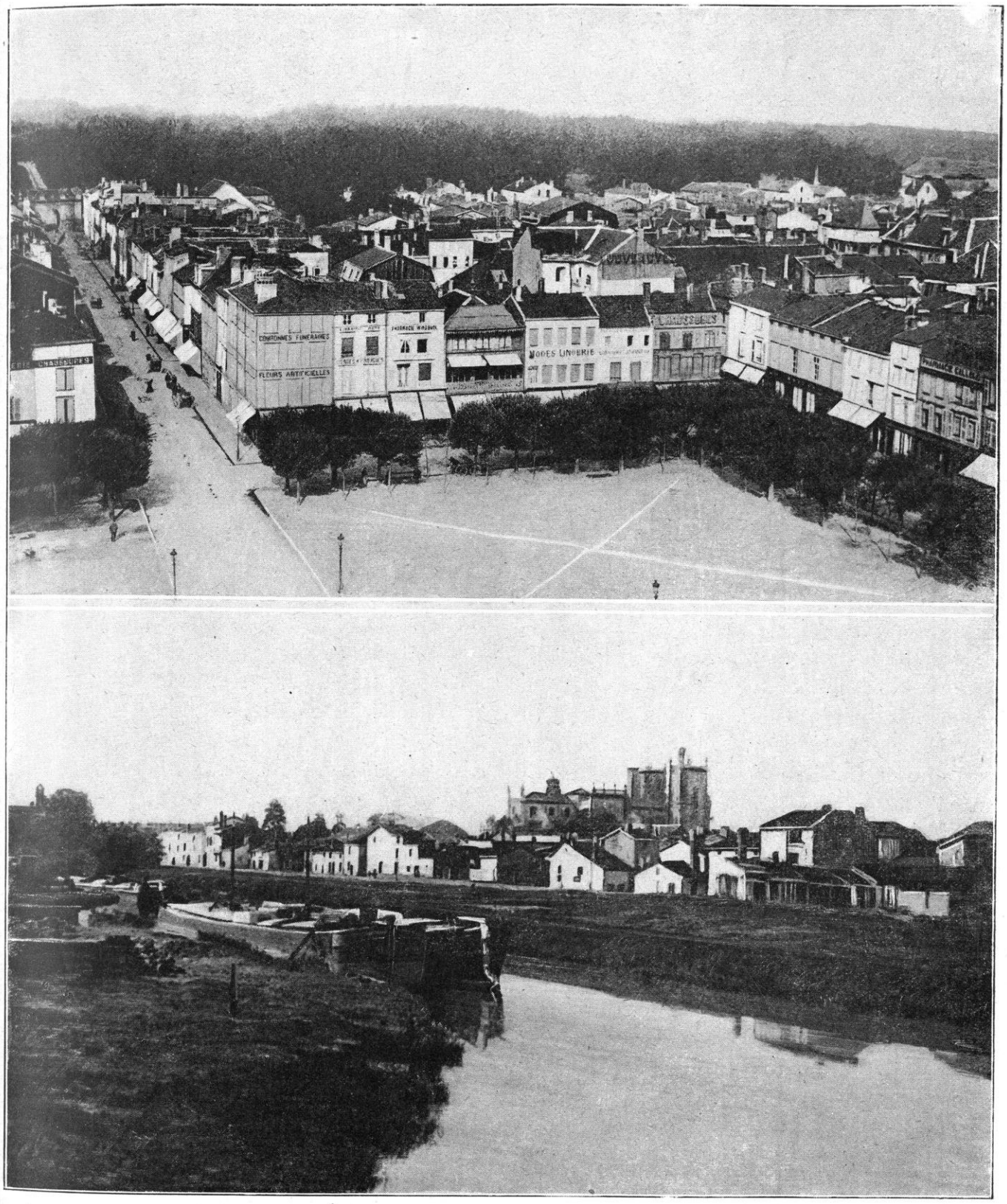
A gauche, en liaison avec l'armée von Kluck et avec la cavalerie de Richthofen, doit progresser le *VIIe corps actif*, 13e et 14e divisions (général von Einem) ; c'est lui qui fait le pivot, tandis que l'ensemble de l'armée Bülow doit avancer par sa gauche. Mais, pour des raisons qui remontent à la bataille de Guise et que nous avons indiquées ci-dessus, le VIIe corps est en retard. Il n'était pas à sa place lors du combat de la ferme d'Arbeux, le 4, et c'est ce qui a amené l'isolement et l'écrasement du Xe corps de réserve : il est encore en arrière le 5, car c'est à peine s'il débouche au nord de Montmirail, à mi-chemin de Château-Thierry, quand la bataille est sur le point de s'engager. Le goinfre dont nous avons cité le carnet de route, note encore avec attendrissement ses menus du 5 au matin et du 5 au soir au cours des étapes du corps au nord de la Marne. Il achète du chocolat à Château-Thierry que son régiment traverse en chantant dans la journée du 6 ; il arrive à Montmirail le 6 au soir, et c'est seulement le 7 qu'il entendra la canonnade qui le fait tomber en pâmoison.

Or, si le VIIe corps actif est encore au nord de la Marne le 5 à midi, à l'heure même où les corps de von Kluck sont sur le Grand Morin et au delà, on comprend quel zigzag fait, à cette heure décisive, le front allemand : la droite de von Kluck est séparée, par quinze kilomètres au moins, du IVe corps de réserve, qui se bat déjà, et sa gauche est séparée par quinze kilomètres, au moins, de l'armée von Bülow qui devrait la précéder. C'est donc un décrochement fortement accusé.

La contradiction entre les ordres du Haut Commandement et ceux de von Kluck a produit cet effet : le front allemand, la manœuvre allemande se disloquent. Von Bülow devrait être en avant ; il est en arrière. Von Kluck devrait être en arrière, il est en avant. Nous verrons que c'est en ce point, à l'attache de l'armée Franchet d'Espérey et de l'armée Foch, que la bataille de la Marne fut perdue pour les Allemands, et cela par la faute évidente du Haut Commandement. Et nous verrons aussi naître et grandir, sur les lieux, la moisson du désastre produite par cette semence fatale : le vice intellectuel.

A la droite du VIIe corps actif et le remplaçant jusqu'à un certain point, vient le *Xe corps*

(1) V. ci-dessus, t. VIII, p. 225.



VITRY-LE-FRANÇOIS. — VUE PANORAMIQUE ET VIEUX PORT

de réserve (général von Hulsen). Ayant subi, le 4, un rude combat à la ferme d'Arbeux, il est très éprouvé et véritablement sur les boulets. Au lieu de marcher le 5, il passe sa journée à relever ses blessés et à enterrer ses morts. Au 77e régiment de réserve, il reste, de 3.000 hommes, 600 « qui rendent à leurs camarades les derniers honneurs ».

Dans ces conditions, le corps pousse en avant et seulement de quelques kilomètres pour gagner Janvillers où il semble qu'il soit arrivé péniblement le 5 au soir.

A gauche encore, c'est-à-dire vers l'est, progresse le *Xe corps actif* (général von Emmich) ; lui aussi est arrivé en retard, le 4, au combat de la ferme d'Arbeux et c'est à cause de ce retard, coïncidant avec celui du VIIe corps actif, que le Xe corps de réserve se plaint d'avoir eu à supporter seul le poids de la lutte. Il bivouaque, le 5 au soir, entre Janvillers et Montmort. Poursuivant sa marche vers le sud, il va tomber à pic sur les marais de Saint-Gond où Foch s'est solidement calé. Or, le Xe corps est dans un état de dépression incontestable quand il arrive à la bataille et, après s'être frotté, le 4, aux arrières-gardes de la division Muteau, il aimerait à respirer sur le champ de bataille classique de Champaubert tandis que la destinée l'y attend pour renouveler, à son dam, les belles leçons de l'Histoire

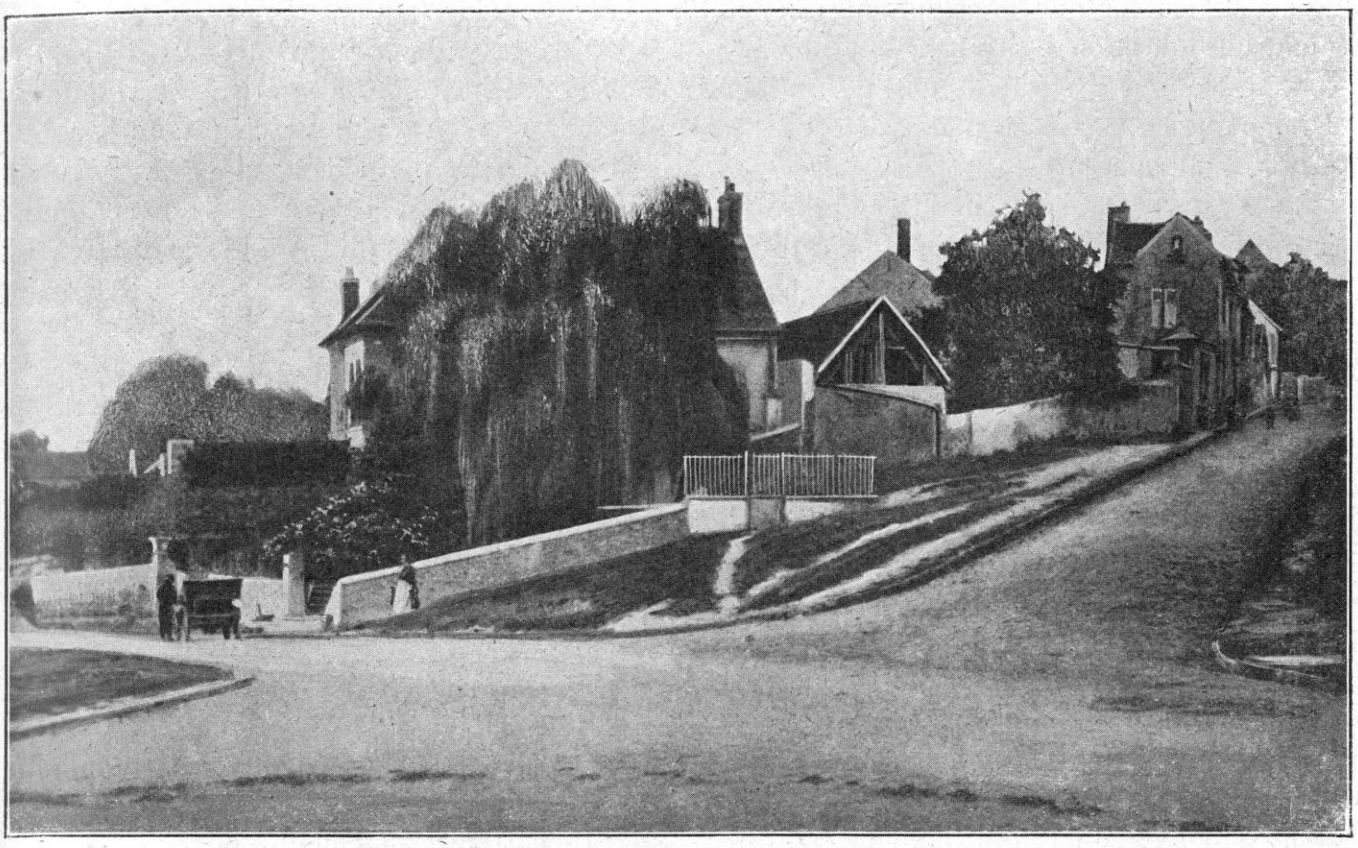
Enfin, *le corps de la Garde* (général von Plattenberg) vient tout à fait à l'est de l'armée Bülow. Ce n'est pas par hasard qu'il occupe cette place : car c'est ici que, selon les dispositions du grand plan initial, doit être frappé le coup décisif. C'est ici, vers la trouée de Fère-Champenoise, que l'effort combiné de la Garde et de l'armée von Hausen doit amener la rupture du front français.

La Garde invincible, la Garde dont le prestige est tel que nul de ses officiers ne consentirait à ne pas se faire tuer plutôt que de reculer, la Garde qui représente l'essence de l'esprit de corps dans une armée galvanisée par l'esprit de corps, la Garde est chargée de l'exécution du coup de massue qui assommera la bête : c'est à la Garde spécialement que s'adressera la proclamation datée de Vitry-le-François, le 7 septembre, à 10 heures du soir : *Tout dépend du résultat de la journée de demain !* Et la Garde répond, par la voix d'un de ses grenadiers, qui, voyant défiler le corps auquel il appartient, note avec enthousiasme sur son carnet de route : « Quels hommes magnifiques ! Chacun est un héros ! La victoire est à nous ! Elle sera nôtre finalement ! »

La Garde a donc la plus grande, mais aussi la plus lourde des tâches ; et cette tâche se complique encore de la double incohérence dans l'ordre de défilement des trois armées : Ire, IIe et IIIe armées, puisqu'elle tient la liaison entre les trois. En effet, von Kluck s'avançant follement, cette avance *tire*, en quelque sorte, sur l'armée Bülow dont le corps de la Garde est l'attache. Mais von Hausen, venu de Rethel, étant en retard, son armée *tire* en sens contraire sur la Garde au moment où celle-ci doit tomber comme une masse sur le front adverse.

Quoiqu'il en soit, la Garde, le 5, marche (du moins la 2e division) sur Janvillers-le Gault, lorsqu'on lui fait faire un « à gauche » assez prononcé vers Toulon-la-Montagne et Ecury-le-Repos (c'est-à-dire à l'est des marais de Saint-Gond), pour donner la main, par Normée-Lenharrée, à von Hausen qui ne peut plus tarder. Ces mouvements sont encore à l'état de simple marche d'approche, le 5 dans l'après-midi.

Bülow doit avoir un sentiment pénible en réfléchissant à sa situation : malgré les inconvénients sérieux que présente cette décision, il s'est porté en avant de sa personne et a établi, dès le 5, son quartier général à Montmirail. Preuve qu'il se croit toujours maître de la situation ; mais son avis adressé à von Kluck et que nous avons cité ci-dessus, prouve, d'autre part, qu'il s'émeut (sans comprendre) de ce qui se passe vers Paris et vers Provins. Jusqu'à l'heure où la canonnade résonne en direction de l'Ourcq, il n'a rien su de la manœuvre de



MONTGÉ-SOUS-DAMMARTIN. — ENTRÉE DU VILLAGE

von Kluck, ni rien deviné de la manœuvre de Joffre, il a senti cependant que la victoire lui échappait, qu'il y a aussi de sa faute, puisqu'il arrivait décidément en retard sur le terrain.

Il est capital de se bien rendre compte de cet état d'esprit de Bülow (partagé, à ce qu'il semble, par le Haut Commandement allemand). Le fait décisif c'est qu'il n'a donné aucun ordre d'offensive pour le 5, tandis que von Kluck a prescrit l'attaque partout et à fond. Voilà la grande contradiction et le point douloureux de toute la manœuvre allemande. Bülow, au lieu de faire flèche, est poids mort. C'est lui qui devrait enfoncer la porte et von Kluck a sauté par dessus la muraille. Dans la conception du Haut Commandement, Bülow était le maître de l'heure; mais il a retardé sa montre, tandis que von Kluck et Joffre, chacun de son côté, ont avancé la leur. Ils sont *partis* que Bülow n'est pas encore *arrivé*.

L'ARMÉE VON HAUSEN LE 5 SEPTEMBRE

Von Hausen, pas davantage. Celui-ci n'est jamais pressé. Il est arrivé en retard au pont d'Hastières ; il est arrivé en retard à Signy-l'Abbaye et à Rethel. Il est encore à la traîne pour la grande bataille.

D'après les plans du Grand Quartier Général, il eût dû déboucher sur Troyes au moment où Foch s'installait aux marais de Saint-Gond et, ainsi, il eût tourné la position avant même qu'elle fût occupée. Cet espoir que nourrissait von Moltke n'était pas déraisonnable : en effet, entre Foch et Langle de Cary, il y avait, de Sommesous à Mailly, une fissure qui n'était couverte que par la 9e division de cavalerie. Si von Hausen, avec ses trois corps, fût arrivé à temps sur ce rideau, il le crevait et il commençait le mouvement qui devait encercler Foch par la droite. Joffre n'ignorait pas cette faiblesse de son front et il avait appelé, des Vosges, le 21e corps pour y parer. Mais celui-ci

ne devait arriver que le 9 septembre : c'était donc une question d'heures.

Von Hausen fit, sans doute, ce qu'il put. Disons que l'affaire était mal réglée et les conditions mal combinées.

Le *XIIe corps actif* (général von Elsa) tient la droite de l'armée von Hausen ; c'est lui qui fait la liaison avec le corps de la Garde de l'armée von Bülow. Après Rethel, von Hausen a accordé à ce corps *trois journées de repos* : et ce fut une des causes principales de l'alourdissement de la manœuvre allemande. Après ce délai dont les troupes ont joui profondément le corps s'est mis en marche vers la Marne et l'a passée à Tours-sur-Marne. Là, il s'est rapproché de l'armée von Bülow et a repris le contact avec elle. Mais les avant-gardes du corps (3e bataillon du 178e d'infanterie) sont encore à Tours-sur-Marne, c'est-à-dire à trente-cinq kilomètres du front prochain de la bataille, le 5 au soir. Le XIIe corps n'accomplit ces trente-cinq ou quarante kilomètres qui le mettent au contact de l'ennemi que dans la journée du 6 et il viendra se ranger auprès de la Garde, par Jalons et Germinon, à Somzée-Lenharrée, seulement le 7 au matin. Il y a deux jours que von Kluck se bat désespérément.

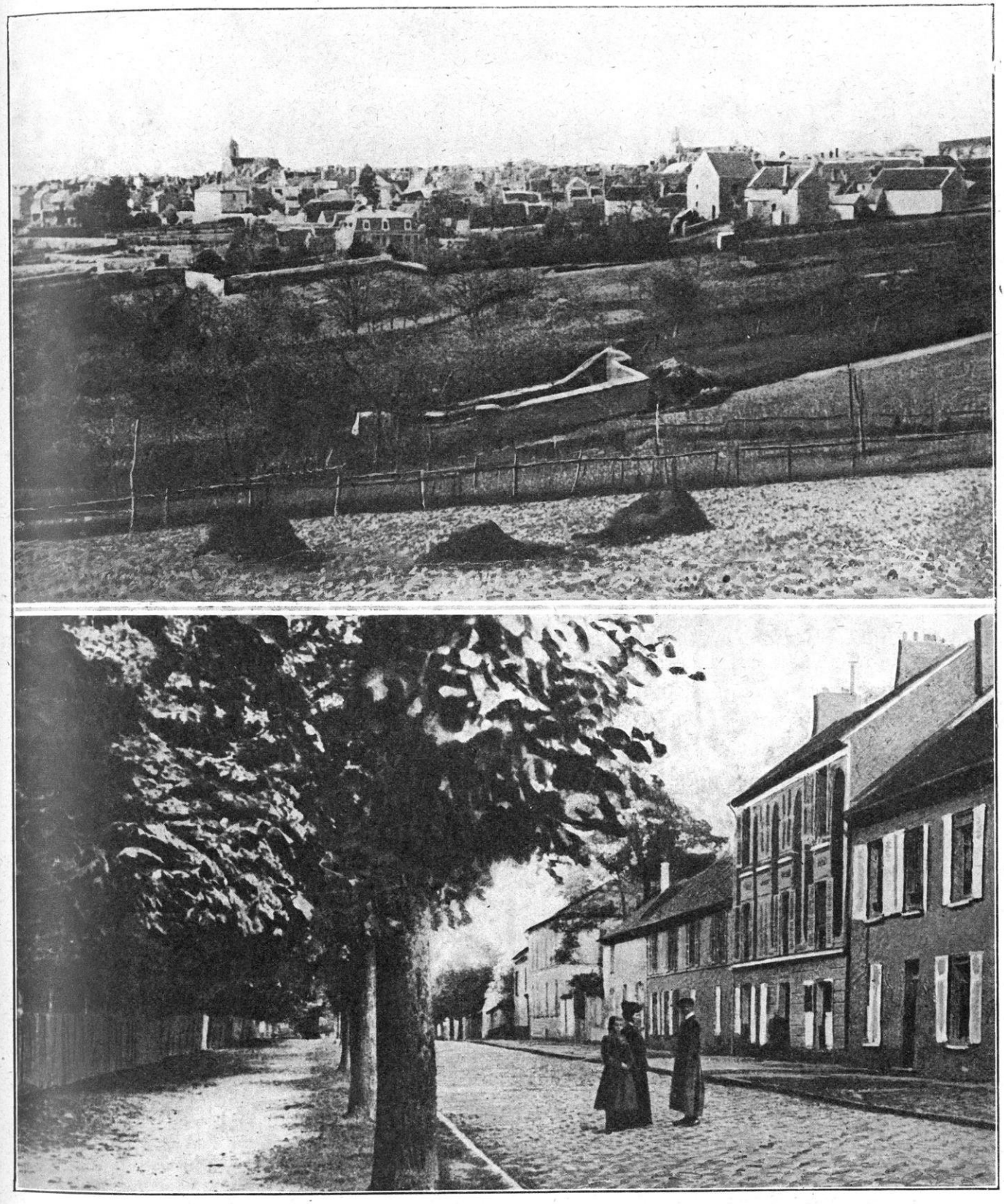
Le XIIe corps de réserve (général von Kirchbach) (une division seulement) a suivi la route nationale de Châlons à Sommesous. La 32e division saxonne du XIIe corps venant du nord et marchant sur Normée, la 25e division du XIIe corps de réserve est déjà à Vatry aux approches de Sommesous, le 5 septembre ; elle est donc en avant du XIIe corps et, à ce qu'il semble, commence à dessiner le mouvement d'enveloppement.

Mais *le XIXe corps* (général von Laffert), qui doit la soutenir, est, lui aussi, en retard. Sans doute, il n'en peut plus, car on lui a accordé deux jours de repos à Châlons-sur-Marne. Après ces deux jours, il marche en arrière du XIIe corps de réserve et il est seulement, le 6, à Ecury-sur-Coole quand on se bat au delà de Mailly. Il entrera dans la bataille pour *soulager* le corps voisin déjà épuisé et non pour y prendre sa place en tête de l'offensive, alors que c'est à lui qu'incombait la mission d'aile marchante autour de la droite de Foch. En deux mots, la gauche de von Hausen est encore à Châlons, quand, d'après les calculs du Grand Quartier Général, elle devrait être à Arcis-sur-Aube.

Si l'on se rend compte de la situation respective des trois armées allemandes de droite, destinées à agir ensemble contre l'aile gauche française, les opérations de la journée du 5 doivent commencer à devenir claires : von Kluck est en avant faisant, avec sa cavalerie en tête, son IIe et son IVe corps à droite, un décrochement d'au moins quinze kilomètres en direction de Provins : et il a donné l'ordre d'attaquer. Von Bülow et von Hausen sont en arrière au lieu d'être en avant et ils progressent péniblement. Ainsi, la manœuvre conçue par le Haut Commandement allemand est déjà désorganisée par le « cavalier seul » de von Kluck et par les retards de von Bülow, von Hausen, quand Joffre ordonne l'offensive générale et que Maunoury prend à partie le IVe corps de réserve laissé par von Kluck en flanc-garde, mais entraîné dans le mouvement général vers le sud.

Rappelons, simplement, pour embrasser l'ensemble de la bataille d'un coup d'œil, que les deux autres armées allemandes (duc de Wurtemberg et Kronprinz) vont s'engager contre les deux armées françaises de droite, Langle de Cary et Sarrail, pour les rejeter dans l'Est et, qu'au même moment, von Strantz, sorti de Metz, essaie de les couper à Saint-Mihiel. Sur la Mortagne et sur le Grand-Couronné, Dubail et Castelnau subissent l'assaut suprême des deux armées (prince de Bavière et von Heeringen) dont l'objectif est de forcer notre défense de l'Est et de compléter l'encerclement général des armées de Joffre dans les Champs catalauniques.

Toute la France, de Paris aux Vosges, est



DAMMARTIN. — VUE GÉNÉRALE ET AVENUE DE MEAUX

CHALONS-SUR-MARNE. — L'HOTEL DE VILLE

couverte d'une trépidation de bataille à l'heure et au lieu où le destin doit se prononcer.

Mais, sur ce vaste champ, deux mouvements nettement offensifs se sont dessinés, le 5 : von Kluck s'est porté sur la Seine et Joffre s'est porté sur l'Ourcq. Le général de Lamaze a pénétré dans le mouvement de von Kluck par le trou de la vallée de la Marne. Il est au pied des buttes de Monthyon et de Penchard ; il a occupé Saint-Soupplets dans la nuit du 5 au 6 et le 7e corps contourne la crête de Dammartin. A cette nouvelle, von Kluck est surpris ; il s'arrête.

CHAPITRE XXXVII

EMPLACEMENT DES ARMÉES ALLIÉES DE GAUCHE (6 septembre 1914.)

L'armée britannique : dispositions prises pour qu'elle attaque de flanc.
L'armée Franchet d'Espérey : dispositions prises pour qu'elle attaque de front.
L'armée Foch. — La route n° 51. — Liaison des deux batailles de gauche et de droite.

EPENDANT les autres armées françaises, ainsi que l'armée britanninque, ont reçu l'ordre d'attaquer le 6 septembre au matin. Tandis que la nuit du 5 au 6 va transformer les conditions de la bataille de l'Ourcq, ces armées ont pris leurs dispositions de combat ; les voici, prêtes à l'attaque :

EMPLACEMENT DE L'ARMÉE ANGLAISE LE 6 AU MATIN

Tout à fait au début de la campagne et dans le projet primitif du général Joffre, l'armée anglaise devait former l'extrême aile gauche de l'armée française : elle devait garder les communications entre les ports de la Manche et du Pas-de-Calais et les forces qui tenaient l'ennemi en respect sur la frontière du Nord ; elle devait contribuer à la défense de la Belgique en cherchant les contacts avec la place d'Anvers ; enfin, au cas où l'offensive française réussirait, elle était destinée à encercler, par l'Ouest, la partie de l'armée allemande séparée des gros et bousculée sur les Flandres. Disposition parfaitement logique : le corps expéditionnaire anglais était comme un prolongement sur terre du bras de l'Angleterre protégeant la mer et le littoral belge.

La journée de Mons-Charleroi avait tout changé. L'ennemi ayant débouché par Bruxelles, balayé les rivages de la mer du Nord, bloqué Anvers, poussé ses reconnaissances jusqu'à Lille et ramené ses forces d'extrême-droite pour manœuvrer en direction de Mons, Le Cateau, La Fère, dans le dessein d'envelopper les armées alliées, l'armée britannique avait eu à subir les coups répétés de l'ennemi ; au lieu d'encercler, elle avait échappé avec la plus grande peine à l'encerclement ; au lieu de garder les communications avec les ports de la Manche, elle avait dû renoncer même au Havre comme base d'opérations et le maréchal French avait carrément transporté son port d'attache à Saint-Nazaire.

Le maréchal French, avec ce haut bon sens et cet esprit de décision qui est le sien, avait parfaitement compris (ce qui devait être si pénible à son cœur de soldat) que son devoir essentiel était de se dérober, « d'échapper à un Sedan » et que, pour l'avenir de la guerre et pour l'avenir de l'Angleterre, il devait, à tout prix, conserver à son pays et aux alliés « l'armée-cadre » qui lui avait été confiée.

Cette armée, à la suite de la terrible retraite

bue nous avons décrite, était arrivée pantelante, mais elle était arrivée sous l'abri du camp retranché de Paris, le 3 septembre. Ayant soutenu deux grandes batailles et deux combats, supporté trois semaines de marches, de fatigues et de lutte contre tous les éléments, elle avait accompli cette extraordinaire « retraite de Mons », qui restera dans les annales de l'Histoire comme une des « performances » les plus extraordinaires que la nature humaine ait jamais fournies. Et, maintenant, regroupée, renforcée, sinon remise de ses fatigues, elle regardait ses alliés, ses adversaires et elle-même et s'interrogeait sur l'emploi le meilleur de la force et de la confiance qui commençaient à renaître en elle.

French, condamné à la retraite, n'était pas l' « homme du recul », tant s'en faut. Soldat dans l'âme, il était, comme ses lieutenants et comme tous les héros du Transvaal, un partisan déclaré de l'offensive. C'est sans doute à ce sentiment qu'il avait obéi, au lendemain de la bataille de Saint-Quentin-Guise, c'est-à-dire le 1er septembre, en déclarant au Gouvernement français qu'il était prêt à résister en avant de Paris dans une bataille d'ensemble, si ses flancs étaient bien gardés. Le ministre de la Guerre intervient alors pour transmettre au général Joffre cette suggestion du maréchal French ; certes, il se défendait de vouloir empiéter en rien sur la liberté du Général en chef qui devait rester entière comme sa responsabilité ; il faisait pleine confiance au général Joffre pour peser et décider, en son âme de chef, une aussi grave résolution (1).

La bataille de Saint-Quentin-Guise venant de s'achever la veille, dans les conditions relatées ci-dessus, était-il possible de la renouveler le lendemain ?

La ligne de Roye-Lassigny-Saint-Gobain étant perdue, la bataille nouvelle, décisive pour le sort de Paris et de la France, s'engagerait-elle avec des chances sérieuses de succès, alors que l'armée Lanrezac, fatiguée des deux journées de rudes combats, restait seule en flèche, exposée à la manœuvre d'encerclement que tentaient contre elle les deux armées de von Kluck et de von Bülow ? Joffre pensa que mieux valait attendre quelques jours pour rassembler toutes ses cartes et toutes ses forces que d'aller à la bataille avec un front affaibli et disloqué (1).

Dans l'entrevue de Compiègne du 29 août, le maréchal French avait promis au général Joffre de le précéder dans sa retraite générale, en se tenant toujours à une journée en arrière et de combattre s'il en était besoin, mais, rien de plus.

La retraite combinée s'était accomplie dans les conditions indiquées ci-dessus. French était au sud du Grand Morin, prêt à repartir derrière la Seine lorsque le général Joffre lui fait part de son dessein d'attaquer l'ennemi à la fois sur le flanc et sur le front dans l'encoignure de la Marne et de l'Ourcq et lui demande à cet effet le concours de l'armée britannique.

French écrit dans son rapport officiel :

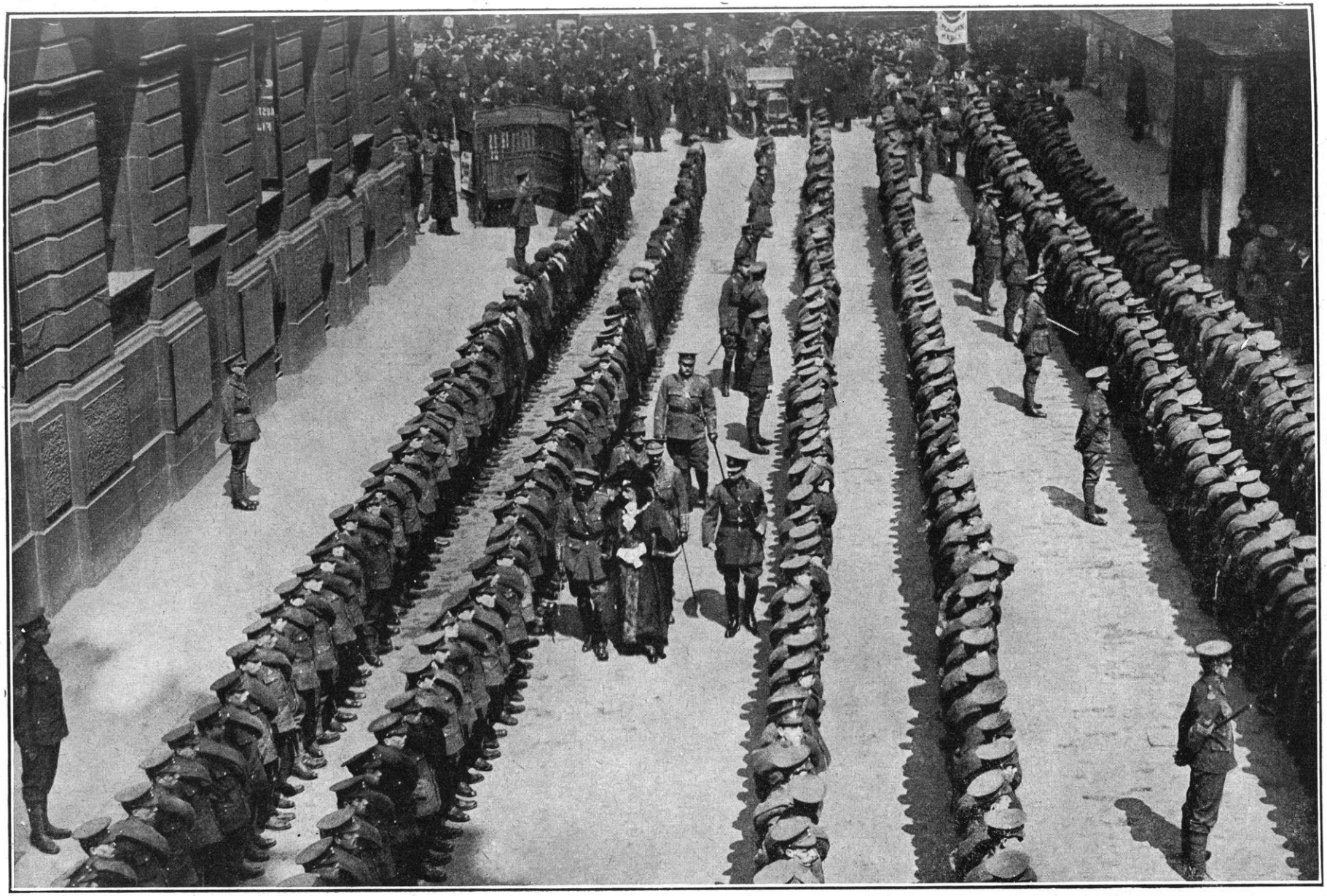
« Le 3 septembre, les forces britanniques étaient établies au sud de la Marne entre Lagny et Signy-Signets. Jusqu'à ce moment, le général Joffre m'avait prié de défendre les passages de la rivière aussi longtemps que possible et de faire sauter les ponts devant moi. Après que j'eus pris les dispositions nécessaires et que la destruction des ponts fut accomplie, le généralissime français me demanda de continuer ma retraite vers un point situé à 12 milles en arrière de la position que j'occupais alors, en vue de prendre une seconde position derrière la Seine. Cette retraite se fit bien. Pendant ce temps, l'ennemi avait jeté des ponts et traversé la Marne en forces considérables et il menaçait les Alliés tout le long de la ligne formée par les forces britanniques et les 5e et 9e armées françaises... »

Nous avons dit les entretiens qui eurent lieu, le 4 après-midi et le 5 septembre au matin, entre le général Joffre et le maréchal French. Le premier avait dévoilé son plan d'offensive et il avait obtenu l'assentiment et le concours du chef britannique.

La manœuvre, fille des circonstances et que

(1) Z. Z. Z. *Précisions sur la bataille de la Marne*, dans *Revue de Paris* du 15 septembre 1917.

(1) V. ci-dessus la lettre du général Joffre au Ministre de la Guerre, datée du 3 septembre.



LE LORD-MAIRE DE LONDRES PASSE EN REVUE DES SOLDATS PRÊTS A REJOINDRE L'ARMÉE DU MARÉCHAL FRENCH

le général Joffre exposait au maréchal, était la suivante :

« Il me demanda, dit le rapport officiel, d'effectuer un changement de front à ma droite, — ma gauche s'appuyant sur la Marne et ma droite sur la 5e armée pour remplir la brèche entre cette armée et la 6e. Je devais donc alors avancer contre l'ennemi en face de moi et me joindre au mouvement d'offensive générale. Les mouvements combinés commencèrent le dimanche 6 septembre au lever du soleil. »

Précisons la situation de l'armée anglaise et les mouvements qui l'amenèrent sur ses positions de bataille, pour le 6 au matin.

Sir John French avait pu reconstituer et renforcer ses troupes dans les jours de repos qui leur avaient été accordés les 3 et 4 septembre. Il a, désormais, sous ses ordres, trois corps d'armée : le 1er corps (général Douglas Haig), le 2e corps (général Smith Dorrien) ; ces deux corps avaient fait toute la retraite de Mons-la-Marne ; et, en plus, le 3e corps (général Pulteney). La cavalerie restait nombreuse et bien équipée ; elle était digne de la réputation de cette arme dans l'histoire britannique. Dans l'ensemble, l'armée de French ainsi reconstituée, recomplétée, reposée, était vraiment une très belle armée (1).

Le 3 au soir, c'est-à-dire à la fin de la retraite, l'armée anglaise s'était installée derrière la Marne, depuis Lagny jusqu'à Signy-Signets, faisant, en quelque sorte, un demi-cercle au sud de Meaux : le 3e corps à gauche, de Chanteloup à Saint-Germain-les-Couilly ; le 2e corps au centre, entre Couilly et Villemareuil ; le 1er corps à droite, entre Villemareuil et Signy-Signets. La cavalerie était un peu à l'arrière : à droite, les 3e et 5e brigades dans la région de Mauroy (au sud de la Ferté-sous-Jouarre) ; à gauche, la division du général Allenby, dans la région de Villeneuve-le-Comte.

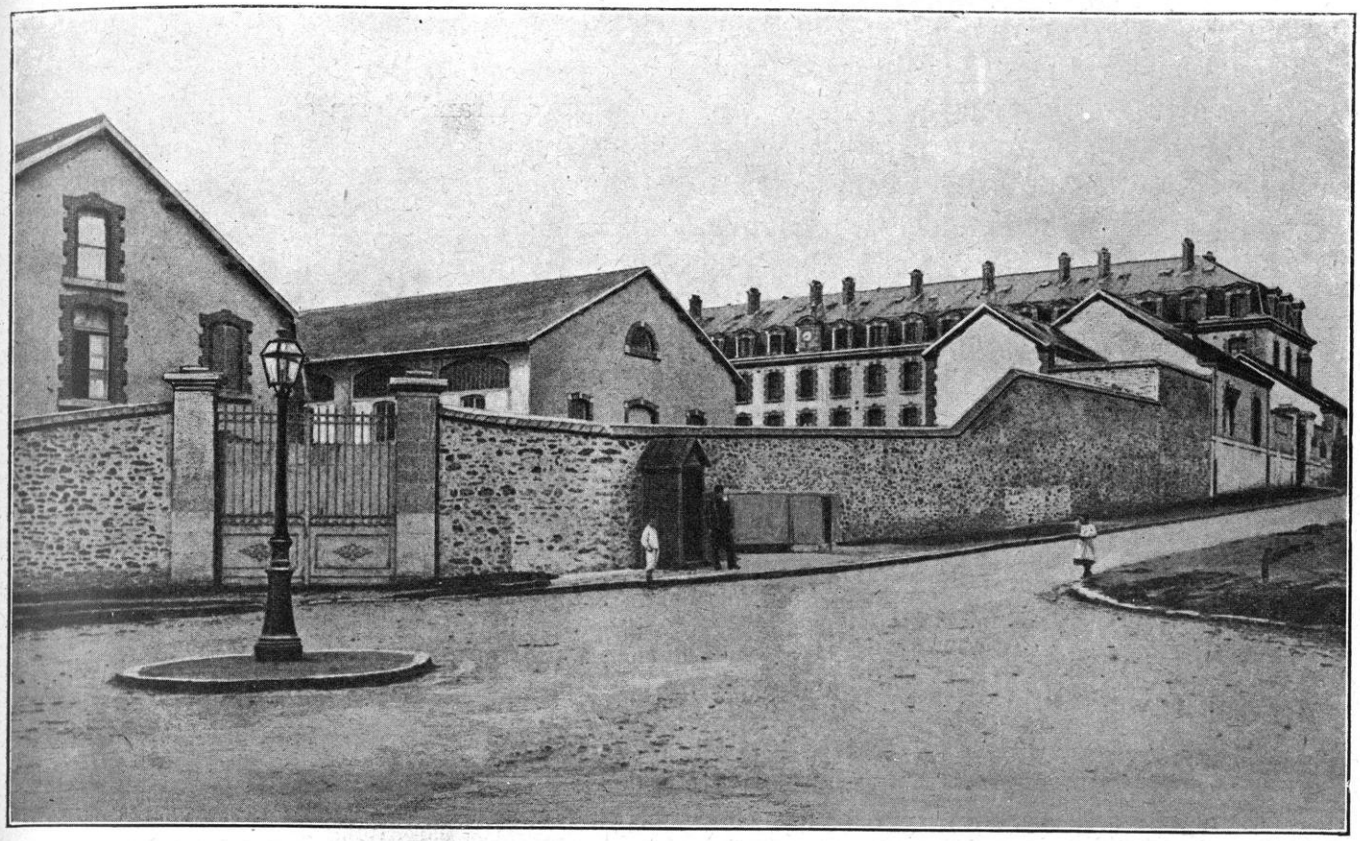
Dans la journée du 4, quoique ce fût jour de repos, des mouvements préparatoires avaient été accomplis pour continuer la retraite vers le sud en direction de Melun où le maréchal French avait installé son Quartier Général, et l'armée britannique avait occupé la ligne déterminée par la route qui va de Lagny à Courtacon, par Pezarches et Vaudoy, s'abritant ainsi derrière les forêts de Crécy et de Malvoisine. Elle était sur cette position au moment où l'armée Maunoury se mettait en mouvement le 5 au matin, et le maréchal French avait encore donné les ordres pour continuer encore la retraite vers le sud, lorsque le général Joffre avait obtenu le concours de l'armée britannique à l'offensive projetée pour le 6 au matin.

Aussitôt la résolution prise, des ordres conformes avaient été envoyés aux corps. Notamment, le 1er corps qui était à droite, aux Ormeaux, prenait la liaison avec le général Franchet d'Espérey et recevait copie de la proclamation du général français à ses troupes :

« Ces ordres commandaient l'attaque », rapporte un témoin anglais, et disaient que « la fin de la première partie de la campagne dépendait de cette offensive ». La fin de l'ordre contenait une citation de Nelson : « Le pays compte que chacun fera son devoir », et ajoutait : « Les faiblesses seront punies immédiatement par les rigueurs de la loi martiale. » De tels accents éveillaient une vive émulation dans l'armée anglaise.

« L'ordre de faire volte-face et d'avancer parvint à l'armée britannique l'après-midi du 5 septembre et fut accueilli avec la joie la plus profonde. A tous, excepté un petit nombre de ceux qui étaient dans la confidence de sir J. French, l'avance fut aussi inexplicable que le recul ; mais personne ne s'inquiétait plus de chercher les causes des événements : quelque chose s'était passé, et nous marchions vers le nord ! Beaucoup de bataillons ne savaient pas, le matin du 6 septembre, s'il ne devaient pas marcher jusqu'à l'Atlantique ; et des acclamations spontanées accueillirent la révélation soudaine que nous nous dirigions vers le nord. Cette nouvelle donna l'impulsion morale nécessaire pour que l'armée oubliât ses malheurs et pour que l'amélioration déjà produite par le sommeil et une nourriture régulière fût un fait accompli. Le 2e corps manquait toujours, d'un façon lamentable, d'officiers expérimentés et, par suite du retard causé par le changement de base et par la congestion des voies ferrées dans le voisinage de Paris, par suite aussi du mouvement de troupes venues du sud pour renforcer Maunoury, on était dans l'impossibilité de remplacer une grande partie du matériel perdu : la 5e division, en particulier,

(1) Ses pertes totales, depuis le début de la campagne jusqu'au 7 septembre, s'élevaient à 18.729 hommes, dont 16.587 manquants.



COULOMMIERS. — LA CASERNE D'INFANTERIE

était loin de posséder son nombre réglementaire de canons Les vides dans les rangs, cependant, avaient été comblés et nous nous mîmes en route, par une belle matinée de septembre, pour retraverser la forêt de Crécy, dans un état d'esprit bien différent de celui dans lequel nous avions parcouru cette même forêt en battant en retraite vers le sud, une trentaine d'heures auparavant (1). »

L'armée tout entière était prête à marcher à l'ennemi.

Des entretiens qui avaient eu lieu avec le général Joffre et son État-Major, avec le général Gallieni et le général Maunoury, le 4 au matin, enfin entre le général Franchet d'Espérey et le général Wilson, à Pont-sur-Seine, le 4 après-midi, il résultait que l'armée britannique devait prêter l'épaule à la 6e armée française et seconder le mouvement de celle-ci en faisant l'articulation avec la 5e armée. La pensée de Gallieni avait été d'accomplir le mouvement la droite en avant. Mais le Haut Commandement français se prononça pour le mouvement la gauche en avant tel qu'il fut opéré et ce qui fut, de tous points, préférable.

La direction de marche de l'armée britannique devait donc être face au nord-est, le but visé la ligne Changis sur la Marne et Coulommiers sur le Grand-Morin, avec objectif ultérieur, par un à droite vers Rebais. L'armée se cala définitivement au sud de la route de Lagny à Coulommiers-Chailly-Vaudoy ; le 3e corps à Bailly-Romainvilliers, au sud de Couilly ; le 2e corps à La Houssaye et à Tigeaux; le 1er corps de Lumigny à Courpalay ; la cavalerie disposée sur la route Haute-Maison-Coulommiers-Jouy-le-Châtel.

En un mot, l'armée britannique *prolongeait le déploiement de l'armée Maunoury* par la droite de celle-ci. Sa mission propre était de prendre de flanc le IIe corps actif et le IVe corps actif de von Kluck, tandis que ces deux corps marcheraient vers la Seine et s'engouffreraient dans la brèche *supposée*, par la route de Chailly-Saint-Just et la route de Chartronges-Provins.

A la lettre, l'armée britannique était postée à l'affût de cette marche si extraordinairement

(1) *Forty Days in* 1914, by sir F. Maurice, chap. VII, p. 163.

imprudente. Le 1er corps qui faisait la droite (général Douglas Haig) n'avait, pour ainsi dire, qu'à attendre que l'ennemi passât devant lui : en effet, il était placé ainsi qu'il suit, le 6 septembre au matin : ses avant-gardes à Vaudoy (juste sur la route qu'allait prendre le IIe corps allemand) ; sa 2e division (général Munro) à Lumigny-Voinsles ; sa 1re division (général Lomax) à Rozoy-Courpalay ; la 18e division, la brigade Davies et la brigade Bulfin en réserve ; la division de cavalerie (Allenby) à Gastins, c'est-à-dire que l'armée anglaise, dès que la droite de von Kluck s'ébranlerait, pouvait immédiatement lui tomber dessus.

Les choses étant ainsi disposées et l'accord établi avec Joffre et Franchet d'Espérey, French entra pleinement dans la conception du généralissime français. Il ne voulut pas laisser ignorer à ses troupes le sens et la portée des grands événements qui se préparaient, et il leur adressa, le 6 au matin, une proclamation pleine de sens et où respiraient la confiance et l'esprit de décision du vieux soldat :

« Après une suite d'opérations des plus accablantes, la retraite rendue nécessaire par le plan stratégique des armées alliées est arrêtée. Les soldats anglais sont en ligne avec leurs camarades français pour attaquer l'ennemi. Les Allemands ont échoué dans leur tentative d'investir Paris; ils se sont mis en marche dans une direction est-sud-est pour tomber sur la 5e armée française. Cette opération expose leur flanc droit et leurs communications à une offensive des forces combinées de la 6e armée française et des troupes britanniques. (C'était donc bien, dans la pensée du général, l'attaque sur le flanc ennemi.)

« Je fais appel au corps expéditionnaire britannique en France pour montrer aux ennemis ce qu'il vaut et pour marcher à l'attaque aux côtés de la 6e armée française. Je suis assuré que cet appel sera entendu. L'armée, par une autre manifestation de l'esprit magnifique qu'elle a montré pendant les semaines passées, tombera sur le flanc de l'ennemi de toute sa force, et, en union avec ses alliés, elle le battra. »

En avant, sur le flanc de l'ennemi, telle est donc la volonté unanime dans le camp britannique pour le 6 au matin.

Dès le 5, les premiers contacts avaient été pris et des uhlans, appartenant à la 9e division de cavalerie du général von der Marwitz, opérant avec le IIe corps, s'étaient heurtés au régiment Black Watch près d'Aulnoy, nord de Coulommiers. L'ennemi s'apprêtait donc à passer le Grand-Morin et avait d'ores et déjà progressé au sud de la Marne. C'était un indice précieux et qui ne fut pas perdu pour le camp britannique. On eut, dès lors, la main sur la gâchette du fusil.

Le 6, avant le lever du soleil, on constatait la présence des bivouacs de l'ennemi aux environs de Coulommiers, le long du Grand-Morin, au sud de Rebais, vers La Ferté-Gaucher et Dagny. A la première heure, l'armée anglaise fut alertée. En effet, *avant même qu'elle se fût mise en mouvement*, on apprit, au 1er corps, qu'une forte colonne ennemie de toutes armes se dirigeant vers le sud partait de Chailly et se dirigeait par la grande route en direction de Saint-Just. Une autre colonne entrait à Vaudoy par le nord-ouest. C'étaient les troupes de von Kluck qui, suivant les ordres donnés, pénétraient dans « la brèche ». Elles se présentaient aux coups de l'armée britannique. Nous verrons comment les ordres s'étaient déjà modifiés et comment les événements se précipitèrent autrement qu'il n'avait été prévu.

POSITIONS OCCUPÉES PAR LA 5e ARMÉE. JOURNÉE DU 5. ORDRES POUR LE 6

Mais il faut dire, auparavant, les positions occupées, à ce même moment, par les deux autres armées françaises de gauche, la 5e armée (Franchet d'Espérey) et la 9e armée (Foch).

Dans l'Instruction générale N° 5, datée du 4 septembre et qui prend les mesures suprêmes en vue de la bataille de la Marne, les ordres spéciaux pour la 5e armée (général Franchet d'Espérey) étaient ainsi conçus : « *La 5e armée conserve sa position actuelle ; un corps de cavalerie comprenant les 4e, 8e et 10e divisions de cavalerie lui est rattaché.* » L'Instruction spéciale pour la manœuvre de l'aile gauche indique, cependant, une légère modification : « *La 5e armée, resserrant légèrement sur sa gauche, s'établira sur le front général Courtacon-Esternay-Sézanne, prête à attaquer en direc-*

CHALONS-SUR-MARNE. — LA PLACE DE LA RÉPUBLIQUE

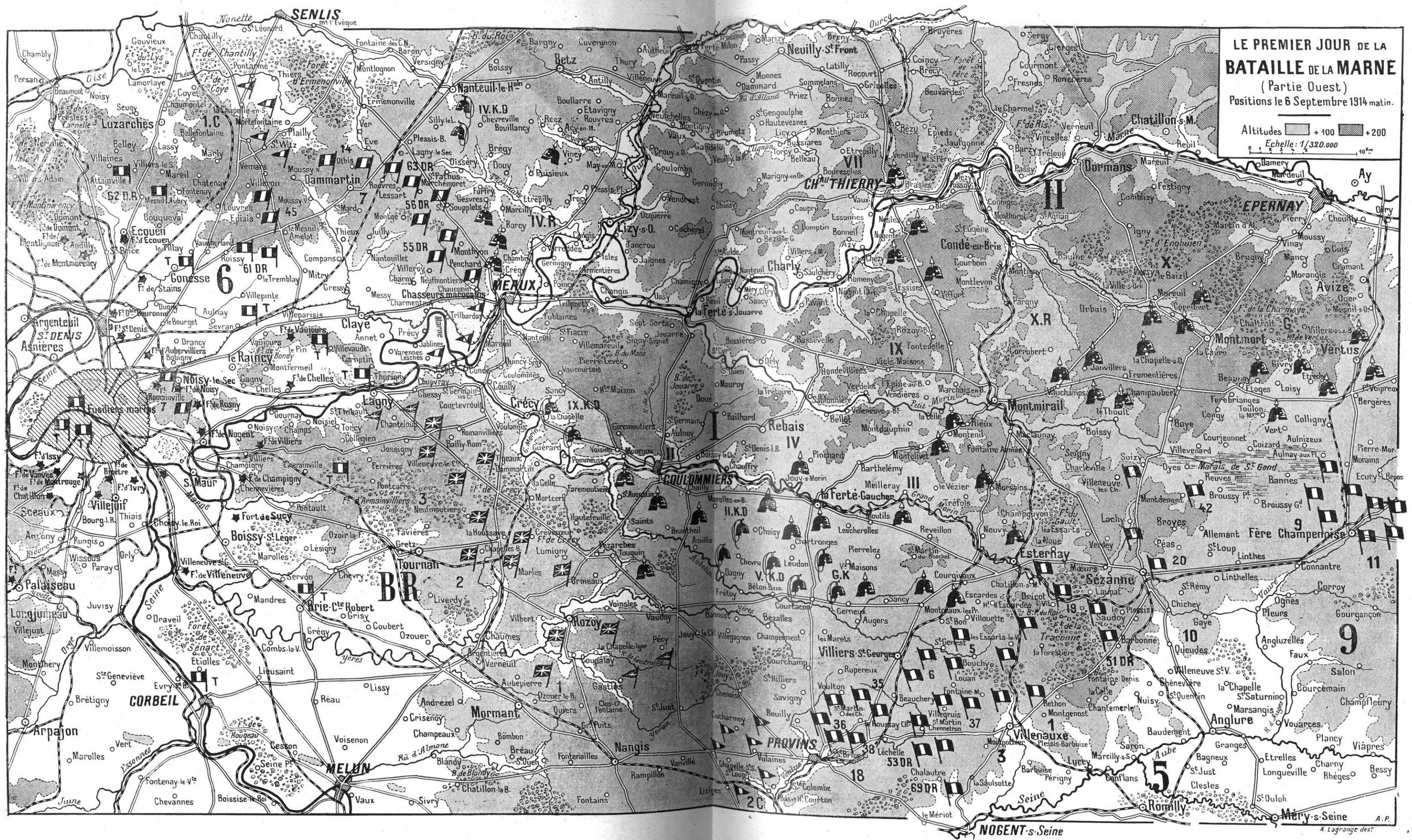
tion générale sud-nord, le 2e corps de cavalerie assurant la liaison entre l'armée anglaise et la 5e armée. »

Cette modification indique les traits essentiels de la mission dont est chargée la 5e armée : elle doit resserrer *sur sa gauche* ; donc, elle doit se tenir en liaison étroite avec l'armée britannique ; avant tout, combler « la brèche », c'est la préoccupation essentielle du Haut Commandement français, comme s'il avait lu dans le jeu de l'adversaire ; pour assurer plus étroitement encore cette liaison, et pour compléter ce tamponnement, le 2e corps de cavalerie (général Conneau) devra placer, dans la région de Courtacon, les forces nécessaires pour ne laisser aucun espace vide.

Cette précaution une fois prise, l'armée Franchet d'Espérey ne devra pas attendre l'ennemi ; elle a ordre de l'attaquer dès le 6 au matin, et la direction de son offensive est très nettement *sud-nord*. Ce dernier trait est absolument révélateur de la conception de Joffre : tandis que l'armée anglaise, faisant le prolongement de l'armée Maunoury, attaquera *face à l'est*, l'armée Franchet d'Espérey attaquer *face au nord*. C'est la bataille d'angle. L'armé allemande paraissant vouloir s'engager dans l couloir de Rebais-Courtacon, elle e heurtera 1° à l'armée anglaise, qui tombera sur son flan pendant qu'elle défile ; 2° à l'armée Fran chet d'Espérey, qui lui barrera la route e allant au-devant d'elle ; 3° cette armée sera elle même soutenue par la 9e armée (Foch), qu tiendra les débouchés sud des Marais de Saint Gond.

D'après les instructions très précises d général en chef, le général Franchet d'Espérey ayant à peine reçu ses lettres de commande ment, s'est rendu, le 4, auprès du maréchal French et des rapports suivis se sont établi avec le Ier corps anglais (général Douglas Haig

La journée du 4 s'est passée dans ces pré paratifs, mais non sans alternative : on pensai encore, le matin, que le mouvement de repl se poursuivrait sur la Seine le 5 et le 6 sep tembre. Mais, dès 16 h. 15 (c'est-à-dire aussitô après son entretien avec le maréchal Frenc et avant même que les ordres aient été rédigés


LE PREMIER JOUR DE LA
BATAILLE DE LA MARNE
(Partie Ouest)
Positions le 6 Septembre 1914 matin.
Altitudes + 100 + 200
Echelle: 1/320.000
SENLIS
MEAUX
COULOMMIERS
CORBEIL
MELUN
NOGENT-s-Seine
EPERNAY
Dormans
Chatillon-s-M.
Conde-en-Brie
Montmirail
Montmort
Vertus
Avize
Esternay
Sézanne
Fère Champenoise
Anglure
Villenauxe
Villiers-St-Georges
Rozoy
Nangis
Mormant
Tournan
Boissy-St-Léger
Lagny
Claye
Lizy-s-O.
Charly
Rebais
Crécy
Dammartin
Luzarches
Ecouen
Gonesse
Noisy-le-Sec
Fusiliers marins
Villejuif
Palaiseau
Longjumeau
Arpajon
Brie-Cte-Robert
Rozoy
Villenauxe
Romilly
Méry-s-Seine
Marais de St Gond
Marne
Seine
Aube
Ourcq
Ay
A. Lagrange dest.

le général Joffre fait connaître au général Franchet d'Espérey que, décidément, les circonstances paraissent avantageuses pour livrer bataille et que l'action combinée des trois armées, 6e armée, armée britannique et 5e armée, pourra se déclencher dès que celles-ci seront prêtes. Les généraux Wilson et Franchet d'Espérey se mettent d'accord pour le 6 au matin. La décision est prise définitivement. L'ordre est libellé à Bar-sur-Seine et arrive dans la matinée du 5.

Les éléments disponibles du corps de cavalerie coopéreront avec l'armée Maunoury pour l'aider dans le mouvement en avant qu'elle accomplit la première, précisément dans la journée du 5.

Quant à la 5e armée, elle prépare l'attaque en direction de Montmirail. A cet effet, elle s'établira sur les plateaux au nord-ouest et au nord de Provins et à proximité des rives du Grand-Morin, vers Villiers-Saint-Georges-Esternay. De là, à l'heure dite (6 heures du matin), le 6 septembre, elle marchera échelonnée, *sa droite en avant*, les corps ayant les objectifs suivants, de gauche à droite :

Divisions du corps de cavalerie, vers Courtacon ;

18e corps (général de Maud'huy), en direction Sancy-Meilleray-Montolivet ;

3e corps (général Hache), en direction Courgivaux-Tréfols-Marchais-en-Brie ;

1er corps (général Deligny), en direction Les Essarts-Esternay-Montmirail ;

10e corps (général Defforges), en direction Mœurs-Soigny-Vauchamps, par deux divisions accolées, la division de droite en échelon en avant, la 51e division de réserve suivant, au début, en en arrière et à droite.

Le corps de cavalerie prolonge le mouvement sur l'aile gauche en liaison intime avec le 18e corps ; le groupe des divisions de réserve, agit en arrière et en soutien du 18e et du 3e corps, ainsi qu'une division du 3e corps qui marche en arrière et à droite de l'autre division du corps d'armée ; la 42e division (de l'armée Foch) prolonge (à Villeneuve-les-Charleville) le 10e corps à droite en faisant la liaison entre les deux armées.

Le 5, dans la soirée, les avant-gardes de la 5e armée sont donc, la droite en avant, sur la ligne : Courchamp, Villiers-Saint-Georges, Saint-Genest, Bricot-la-Ville, Broyes.

Le Quartier Général est à Romilly-sur-Seine.

EMPLACEMENTS DES CORPS DE LA 5e ARMÉE LE 6 AU MATIN

Voici, maintenant, les précisions sur les positions et les mouvements des corps composant cette armée.

2e *corps de cavalerie.* — Le 2e corps de cavalerie a été jeté au point précis où l'ennemi suppose « la brèche » et où elle a existé, en effet, pendant quelques heures. Le 6 septembre au matin, ce corps opère vers Saint-Hilliers-Courchamps-Champcenest, c'est-à-dire qu'il tend la main aux troupes britanniques s'allongeant vers Jouy-le-Châtel. Cependant, il reste encore une fissure par où la cavalerie allemande, alors cantonnée en avant de Chartronges et à Dagny, peut essayer de se glisser jusqu'à la Seine par Provins : c'est la route de Chartronges à Provins, par Chenoise, et la route de Choizy à Provins, par Jouy-le-Châtel et Saint-Just ; mais la forêt de Jouy est en travers de la trouée.

Observons bien cette ligne de communication : de la Marne à la Seine, c'est pour la conquérir que von Kluck a risqué sa téméraire entreprise.

Joffre a jeté ses corps pour barrer la route : le 1er corps anglais à l'ouest, la cavalerie et le 18e corps français à l'est.

Le Haut Commandement français a conscience de l'intérêt de ce qui va se passer sur ce point, car il le déclare aux chefs de corps chargés de veiller à l'exécution de sa volonté : « I. En raison de la situation aventurée de la Ire armée allemande, l'offensive générale sera reprise demain, 6 septembre, de concert avec la IXe armée à droite, la VIe et l'armée anglaise

PONT DE BOIS CONSTRUIT SUR LA MARNE

à gauche. — II. Cette manœuvre *repose sur la résistance et l'énergie du* 18e *corps d'armée et du* 4e *groupe des divisions de réserve qui devront tout sacrifier pour se maintenir sur la ligne de résistance.* »

Le 2e corps de cavalerie avait été constitué, nous l'avons dit, sous le commandement du général Conneau, avec la 10e division de cavalerie (général Gendron), la 8e division de cavalerie (général Baratier) et la 4e division de cavalerie (général Abonneau), en vue de couvrir le flanc ouest de l'armée et de s'opposer à une attaque éventuelle sur ce flanc.

Il avait accompli la marche en retraite à partir du 3, en réglant son mouvement sur celui des divisions de réserve, il avait passé la Marne entre Château-Thierry et Jaulgonne et s'était porté ensuite dans la direction d'Essises.

Fortement engagé (notamment la 4e division), le 4, dans la région de Montmirail, il avait livré des combats violents, étant toujours exposé à la canonnade intense de l'ennemi. Partout le corps devait combler les vides, « boucher les trous », dans le désordre d'une retraite confuse, souvent poursuivie pendant la nuit; hommes et chevaux ne prenaient que le strict nécessaire de repos. Après avoir protégé la retraite du 18e corps et des divisions de réserve, le corps avait stationné, le 4 au soir, dans la région Montils-Saint-Martin-du-Boschet.

Le 5, le corps a repris la marche dans des conditions de plus en plus accablantes, mais il continue à couvrir énergiquement le flanc ouest de l'armée et à retarder l'ennemi. Le général Conneau prend ses dispositions pour se battre de nouveau sur le Grand-Morin, au sud de la Ferté-Gaucher, et après, s'il y a lieu, au sud du ruisseau de l'Aubetin. Il ignore encore

la volonté du Haut Commandement de reprendre l'offensive. On en est toujours à la période de « résistance ».

A cinq heures, le 5, le corps est à l'arrière de la 5e armée au voisinage de Chartronges, dans la région Lescherolles-Jouy-Leudon, prêt à défendre la voie ferrée entre Chevru et Beton-Bazoches, lorsqu'il est averti qu'une colonne ennemie, avec artillerie et infanterie, descend de Montolivet sur Meilleray.

C'est l'offensive de von Kluck qui se révèle. Comme il est naturel, le corps de cavalerie est le premier au contact. Mais selon les ordres il abandonne la défense du Grand-Morin ; le recul se poursuit de façon à prendre, le 5 au soir, les stationnements suivants, au sud-ouest de Provins : *cavalerie légère*, Lizines, Four-de-Val ; *dragons*, la Chapelle-Saint-Sulpice-Vulaines-en-Brie ; *cuirassiers*, Saint-Loup, Bas et Haut-Courton ; *artillerie*, Saint-Loup-de-Naud.

Pour le 6 au matin, l'offensive est ordonnée. Le corps de cavalerie devra prendre la liaison avec le 18e corps à droite, l'armée anglaise à gauche, et il opérera : 8e *division de cavalerie* (général Baratier) au nord de la forêt de Jouy, vers Étang-de-Paris ; 4e *division* (général Abonneau), vers Villars ; 10e *division* (général Gendron), vers Savigny, en liaison avec le 18e corps.

18e *corps* — Pour comprendre la situation du 18e corps, il faut se rappeler que le mouvement de retraite était combiné jusqu'au 4, de façon à pouvoir, le cas échéant, être poursuivi jusqu'à la Seine. Le général Joffre ne comptait s'arrêter et faire tête que quand ses trois corps de l'Est seraient arrivés et quand il serait assuré du concours de l'armée britannique ; sinon, il continuait à reculer, entendant bien ne livrer bataille qu'avec toutes ses forces réunies.

Mais, dès qu'il considère ce résultat comme acquis, c'est-à-dire le 4 après-midi, il prend ses mesures pour l'offensive. Ajoutons que, d'autre part, la manœuvre de von Kluck le presse et donne une urgence extraordinaire à ses propres résolutions. Il n'a plus une minute à perdre à partir du 5 au matin, puisque von Kluck, ayant donné, lui aussi, l'ordre d'attaquer, *les deux initiatives vont s'enferrer*.

Avoir ces données présentes à l'esprit est indispensable pour l'intelligence de la bataille et surtout de la bataille autour de Provins. Il n'y a pas eu une *seule* volonté d'offensive, il y en a eu *deux* simultanées et qui se heurtèrent. Nous nous trouvons ici, comme sur l'Ourcq et la Marne, en pleine bataille de rencontre, en pleine bataille de marche. Ce qui est vraiment admirable et la plus haute preuve de la logique puissante qui porte ces vastes choses humaines à leur avènement, c'est que Joffre *voulait*, au moment même où von Kluck *voulait*. Mais Joffre *voulut* dans la raison (γνωμῇ) et von Kluck *voulut* dans la passion (ὀργῇ) (1).

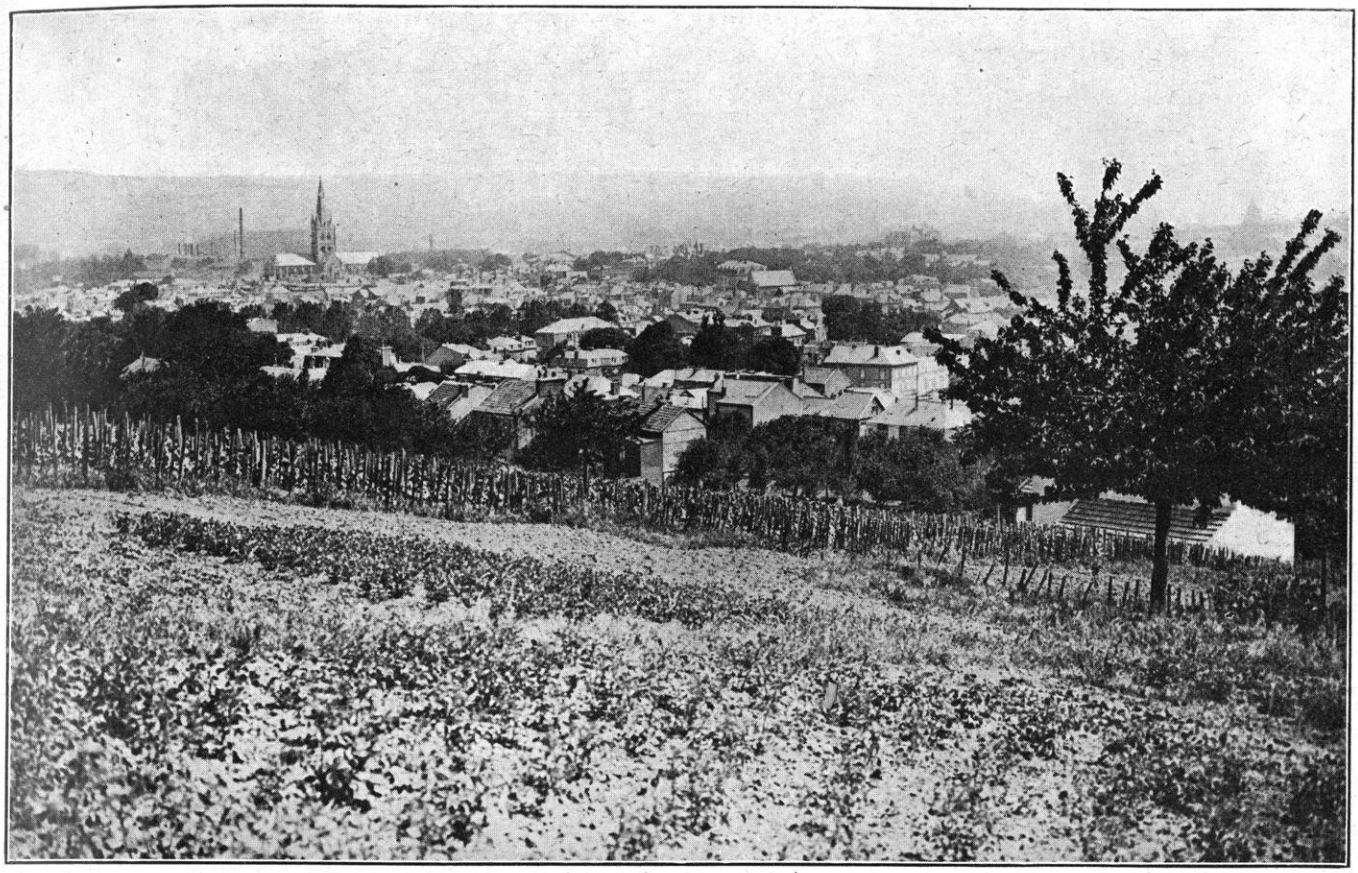
A partir du moment où il avait passé la Marne, le 18e corps avait pris la gauche de la 5e armée. Le groupe des divisions de réserve, très fatigué par la bataille de Guise et par la retraite, avait été, comme nous l'avons dit, retiré de cette position particulièrement difficile et mis un peu en arrière pour être porté au besoin jusqu'au sud de la Seine où il aurait servi de réserve d'armée. Nous le retrouverons tout à l'heure.

Donc, c'est le 18e corps qui, ayant pris sa place, fait désormais, avec la cavalerie, l'angle du front de bataille et la liaison avec l'armée britannique. Le 18e corps a été mis sous le commandement du général de Maud'huy, dont nous avons dit déjà l'entrain et le succès dans les batailles de l'Est.

Après avoir passé la Marne, à Jaulgonne, Dormans, Passy-sur-Marne, le 18e corps avait reçu l'ordre, pour la journée du 4, de continuer sa marche vers le sud. Il s'était formé en trois colonnes : la 36e division (général Jouannic) à gauche ; la 38e division (général Muteau) au centre et la 35e division (général Marjoulet) à droite.

Il est à peine nécessaire de faire remarquer que le 18e corps se trouvait alors sensiblement

(1) Gabriel Hanotaux. *De l'Histoire et des Historiens.* (Thucydide), p. 65.



ÉPERNAY. — VUE GÉNÉRALE

à l'est et, en somme, très éloigné de l'armée britannique avec laquelle il devait se trouver en liaison.

La journée du 4 avait été encore assez rude au 18e corps. L'ennemi ne lâchait pas la poursuite et ses canons causaient des pertes sensibles dans les rangs.

La 35e division, prenant les devants, avait rompu à minuit et se dirigeait sur Tréfols où elle devait former réserve d'armée ; la 36e division gardant la position centrale marchait sur Montolivet ; et la 38e division (général Muteau blessé remplacé par le général Schwartz) prenait l'arrière-garde avec toute l'artillerie du corps ; elle suivait cette même route de Montolivet pour laisser tout le corps s'écouler dans la vallée du Petit-Morin.

Le mouvement se fait, dans la nuit du 4 au 5, au milieu de difficultés extrêmes. La 38e division et le corps de cavalerie ont l'ennemi sur les talons ; ils sont engagés tout le temps à Montigny-les-Condé, à Fontenelle. La 38e division, toujours à l'arrière, a franchi le Petit Morin à Montmirail. L'artillerie allemande vient s'installer sur les hauteurs de Vendières et continue à canonner la retraite du corps. La 38e division est obligée d'évacuer Montolivet, puis Meilleray, au passage du Grand-Morin. Ce n'est pas une position facile pour le 18e corps : avec le corps de cavalerie, il subit la pression extraordinaire et presque incompréhensible pour lui de la manœuvre de von Kluck.

Le 5, ordre de partir encore vers le sud. Les troupes étaient épuisées par ces marches haletantes coupées par des combats qui se terminaient toujours en une retraite plus fatigante que le combat lui-même. Elles se traînent encore en arrière jusqu'aux environs de Provins. En fin de journée, le 18e corps est disposé ainsi qu'il suit :

Quartier Général au château de Le Houssay (nord-est de Provins).

La 35e division et l'artillerie du corps autour de Le Houssay.

La 36e division à Saint-Martin-des-Champs (un peu en avant de Provins).

La 38e division à Saint-Brice (un peu en arrière et à proximité de cette ville).

Cela veut dire que le corps avait franchi toujours en reculant, trente kilomètres au sud du Grand-Morin et qu'il se tenait sensiblement en arrière et à l'est de l'armée britannique, dont les avant-gardes touchent à peine, alors, Jouy-le-Châtel. La « brèche » existait donc encore.

Le 18e corps n'était pas, comme on dit, au bout de ses peines.

Le 5 septembre au soir, le corps était prévenu qu'il aurait à prendre l'offensive, le lendemain à la première heure.

Rappelons-nous que, d'ores et déjà, le combat est engagé devant les divisions de réserve de la 6e armée dans la région de Monthyon-Penchard. Rappelons-nous aussi que von Kluck a donné, le 5 au matin, l'ordre à ses corps d'armée de se porter en avant vers Provins en direction de Courtacon et Saint-Just, c'est-à-dire sur le flanc gauche du 18e corps.

Celui-ci s'est abrité, finalement, derrière l'Aubetin, sa cavalerie battant l'estrade en direction de Courtacon.

Mais le voilà, dans la nuit du 5 au 6, bien exposé à l'extrême-gauche de la 5e armée, arrivé soufflant et rompu sur les hauts plateaux (cote 176 au château du Houssay), découvrant au loin, quand l'aube se lève, les routes qui descendent du nord en droite ligne, entendant le grondement de la canonnade qui sévit sur la Marne et attendant, à toute minute, le débouché de cette puissante cavalerie allemande qui n'a cessé depuis Laon et Château-Thierry, par monts, par vaux, par plaines et par forêts, de galoper sur ses talons.

On ne dira jamais assez quel fut, en ces circonstances critiques, à la fin d'une nouvelle nuit d'épreuves et alors que le jour nouveau paraissait encore chargé d'incertitudes et d'alarmes, le mérite des officiers de régiments, de bataillons et de compagnies. Ils assurèrent l'ordre, ressoudèrent les formations de nouveau distendues, ranimèrent l'espoir, soutinrent les courages. A leur confiance répondit la confiance du soldat qui lisait dans leurs yeux la joie de l'offensive et la foi dans la victoire. Les officiers furent, à cette heure critique, le nerf et le cœur de l'armée.

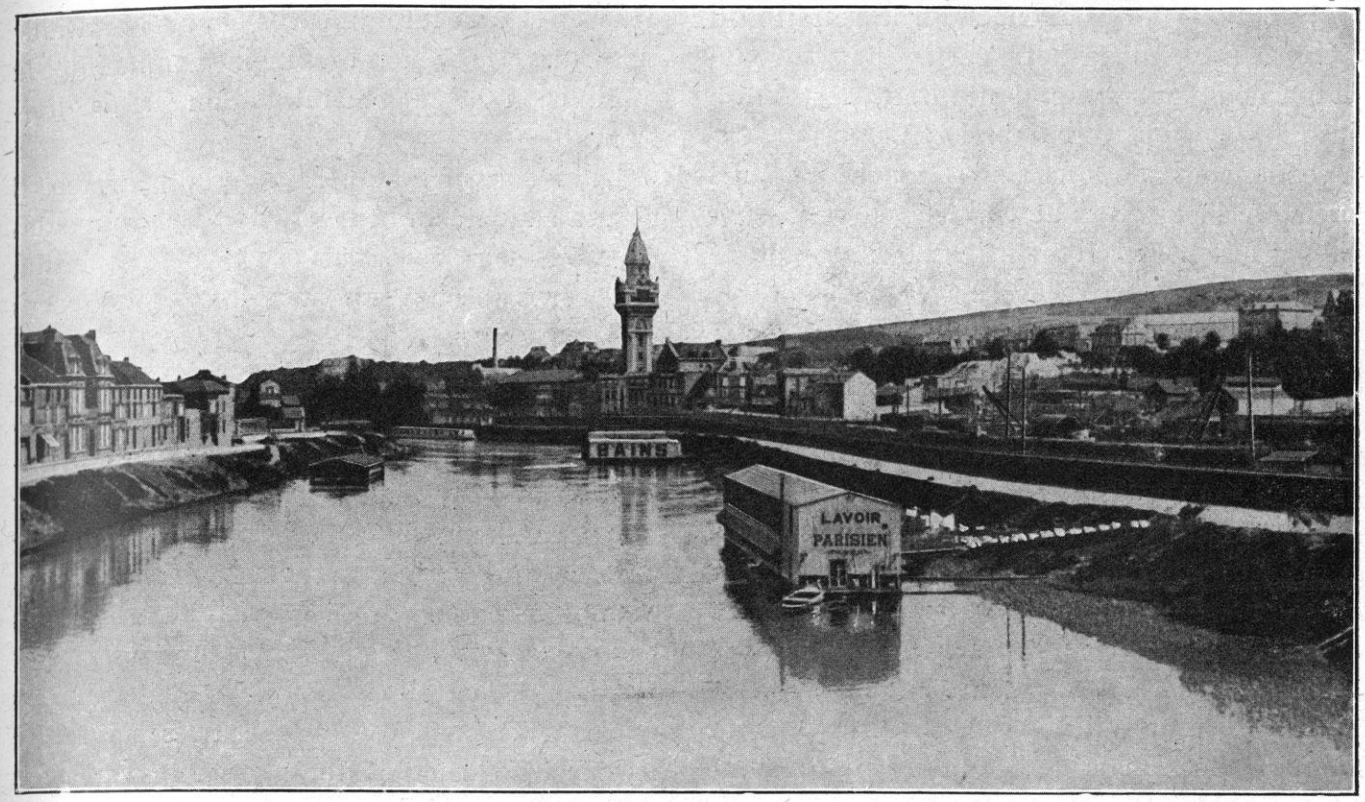
4e *groupe des divisions de réserve* (général Valabrègue). — Le groupe avait reçu l'ordre de quitter la gauche de la 5e armée et de se placer entre le 18e corps et le 3e corps, mais un peu en arrière, de façon à pouvoir être employé comme réserve d'armée. On avait même prévu qu'il serait porté jusque sur la rive sud de la Seine, dans la région de Nogent-sur-Seine.

Ce mouvement de roquade, difficile en tous temps, avait paru presque irréalisable au cours d'une retraite périlleuse. Pourtant, les troupes l'avaient accompli au prix de fatigues inouïes et au milieu de complications extrêmes au passage des ponts de Château-Thierry; la 53e division (général Perruchon) s'était heurtée à des avant-gardes de la cavalerie de Richthofen qui cherchaient le flanc de la 5e armée. Surprise. Émotion. Après un moment d'hésitation, on prend le parti de passer en combattant. Heureusement, le général Journée, qui a la tête du mouvement, connaît le pays; il contient les avant-gardes ennemies et, finalement, malgré la nuit, la division gagne l'autre rive, non à Château-Thierry, mais au pont de Mézy.

La Marne passée, on respire. Le 4e groupe des divisions de réserve, se conformant à ses instructions, reprend sa marche vers le sud.

La reconstitution des unités se fit à Montmirail, le 4. Les deux divisions, la 69e (général Legros) et la 53e (général Perruchon) sont remises en très bon état et elles franchissent le Petit Morin aux environs de Maclaunay. Le 4 au soir, le groupe est au sud de Villiers-Saint-Georges, son quartier général à Beauchery : c'est la région de Provins.

Mais le 5, le mouvement qui devait porter le groupe au sud de la Seine est suspendu. La partie décisive va se jouer et l'on aura besoin



LES BORDS DE LA MARNE A ÉPERNAY

de tout le monde. C'est étonnant à quel point le système des forces gardées en réserve s'effondre au contact des nécessités. On ne peut rien garder : tout doit être jeté au feu tout de suite.

A peine si le groupe peut faire encore quelques pas en arrière : son Quartier Général est établi à Saint-Martin-Chennetron, sensiblement au nord de la Seine. Quelques éléments seulement gagnèrent le fleuve et bivouaquèrent à Nogent-sur-Seine.

Dans l'après-midi du 5, le groupe des divisions de réserve s'organise pour la défensive ; il n'est encore question que de « résistance » autour de Villiers-Saint-Georges. Mais l'idée de l'offensive — et de l'offensive pour tout le monde — s'affirme. Dans la soirée, les ordres de l'armée arrivent catégoriques.

« Pendant la période du 1er au 5 septembre, écrit un témoin, les troupes ont donné un effort maximum (certaines ont parcouru 105 kilomètres en quarante-huit heures sans arrêt et sans distribution). Les médecins des corps ont fait connaître qu'on est arrivé à l'extrême limite des forces physiques des hommes : malgré les efforts faits pour assurer les ravitaillements et les distributions, l'alimentation a été des plus précaires, le temps matériel manquant pour la cuisson des aliments ; on a la sensation que la troupe est à bout d'efforts... Dans l'après-midi du 5 septembre, arrive l'ordre de reprendre l'offensive le lendemain, de concert avec la 9e armée à droite, la 6e armée et l'armée anglaise à gauche... Soudain, les troupes, oubliant leurs fatigues, repartent gaillardement de l'avant ; oubli complet des privations subies et des fatigues endurées. Aux premières prises de contact avec l'ennemi, les troupes montreront un entrain et une vigueur offensive dépassant tout ce que l'on pouvait prévoir à la suite des très dures journées précédentes. »

Le groupe des divisions de réserve prendra part à l'attaque un peu en arrière, il est vrai, mais il arrivera sur la ligne de feu en s'intercalant entre le 18e et le 3e corps. C'est pourquoi il appuie définitivement sa gauche à la route Villiers-Saint-Georges-Baleine, c'est-à-dire au sud de Montceaux-les-Provins. C'est, exactement à Villiers-Saint-Georges qu'aura lieu, pour lui, le premier contact avec l'ennemi (1).

(1) Au cours de la retraite du 4e groupe des divisions de réserve se produisit un fait d'armes qui ne doit pas rester dans l'oubli : le 1er septembre, la 20e compagnie du 332e régiment de réserve de Reims (capitaine Klippfel) ayant été détachée comme escorte du parc divisionnaire, se trouva séparée du corps.

3e *corps*. — Nous avons suivi la retraite du 3e *corps* (général Hache) à partir du passage de la Marne et au sud de Montmirail, c'est-à-dire jusqu'au 4 septembre à midi et demi (1). C'est à ce moment que le corps est touché par une première instruction du Grand Quartier Général faisant prévoir l'offensive pour le 5 ou le 6. Mais rien n'est décidé encore et les ordres sont toujours de poursuivre la retraite jusque derrière la Seine. On insiste pour que, à aucun prix, on « ne se laisse accrocher » et pour que l'on arrive au sud de la Seine, le plus tôt possible et sans pertes.

La retraite continue donc dans la nuit du 4 au 5 et dans la journée du 5, pour arriver aux emplacements ordonnés pour le 3e corps.

Depuis le début de la campagne, le 3e corps était constitué à trois divisions : la 5e, la 6e et la 37e (troupes d'Algérie). Il conserve cette composition ; mais des changements se sont produits dans le commandement : le général Hache est à la tête du corps depuis la bataille de Guise, le général Mangin commande la 5e division et le général Pétain, la 6e division.

Le 3e corps est au centre de la 5e armée. Il a, à sa gauche, un peu en arrière, le groupe des divisions de réserve, puis le 18e corps et, enfin, le 2e corps de cavalerie ; à sa droite, le 1er corps et le 10e corps.

Les circonstances de la manœuvre vont placer ce corps en un point qui, d'après les calculs de von Kluck, doit avoir à soutenir une offensive sévère ; car c'est aux environs d'Esternay que la manœuvre de la Ire armée allemande doit se réaccrocher à celle de la IIe armée. Heureusement, le corps est bien en mains ; ses chefs sont de la plus haute valeur militaire et morale ; et la troupe, quoique éreintée par des marches terribles, est décidée à les suivre. Je lis sur un carnet de route : « On avait bien le sentiment qu'on reculait pour se refaire,

Les ordres n'ayant pu, à partir du 2 septembre, parvenir au parc et à la compagnie, on décida de se porter sur Reims. Mais la colonne fut attaquée par des troupes allemandes avec de l'artillerie ; après des pertes lourdes, elle dut refluer sur l'arrière et se trouva ainsi séparée définitivement de l'armée en retraite. La 20e compagnie tient tête à Chamouille, et arrête l'ennemi. Ici, commence l'odyssée de la compagnie : voici des extraits d'un carnet de route qui en relate les principales phases :

« 2 *septembre*. La compagnie, n'ayant reçu aucun ordre, et les colonnes ennemies progressant à droite et à gauche, le capitaine se retire sur Montenaut en emmenant ses blessés (neuf hommes). Il se barricade. La compagnie est entourée de toutes parts. A six heures, elle est attaquée par un détachement ennemi de cinq automobiles armées qui vient se heurter aux barricades. Trois autos sont mises hors de service à coups de fusil. Les autres s'échappent en emmenant les morts et les blessés. A sept heures du soir, la marche sur Reims est reprise à la faveur de la nuit. Au cours de la nuit, la compagnie se heurte deux fois contre des colonnes ennemies auxquelles elle ne peut échapper qu'en abandonnant ses convois. Au jour, la compagnie s'arrête à Vauclerc (Chemin-des-Dames), dans les bois, et s'y cache jusqu'au soir ; elle reprend sa marche vers l'Aisne. — 3 *septembre*. Ne pouvant passer par les ponts fortement tenus par les Allemands, elle passe l'Aisne au bac de Cuiry-Concevreux (non gardé) et gagne Cormicy où elle s'installe en cantonnement d'alerte. — 4 *septembre*. A neuf heures du matin, la compagnie y est attaquée par un détachement allemand en auto. Elle le repousse, mais en perdant trois morts, dix blessés et trois disparus. La compagnie quitte Cormicy aussitôt et par les crêtes, gagne le fort de Saint-Thierry, qu'elle trouve abandonné ; elle apprend que Reims a été occupé, le jour même, par les Allemands. La compagnie couche au fort. — 5-6 *septembre*. Le 5 au soir, le capitaine prend la résolution d'essayer de gagner Verdun à travers les colonnes allemandes. A sept heures du soir, la compagnie quitte le fort et, par Loivre, Bourgogne, Fresnes, Caurel, Epoye, Nauroy, gagne Moronvilliers où elle bivouaque dans les bois. — 7 *septembre*. La compagnie gagne Grateuil et Fontaine-en-Dormois ; elle en repart, à huit heures du soir, et, évitant Cernay-en-Dormois et Bonconville, tenus par les Allemands, gagne Ivoy, La Mare-aux-Bœufs et Binarville ; elle s'installe au bivouac dans la forêt d'Argonne, comptant gagner Verdun, le lendemain. — 9 *septembre*. Des reconnaissances faites avec l'aide d'habitants du pays apprennent que toute la vallée de l'Aire est fortement occupée par l'ennemi. Pendant cinq jours, la compagnie tente vainement de trouver un passage et, le 12 septembre, au cours d'une reconnaissance, le lieutenant Rozée est fait prisonnier par les Allemands. — 15 *septembre*. La compagnie fait la liaison avec la cavalerie française (2e corps) auprès de Servon.

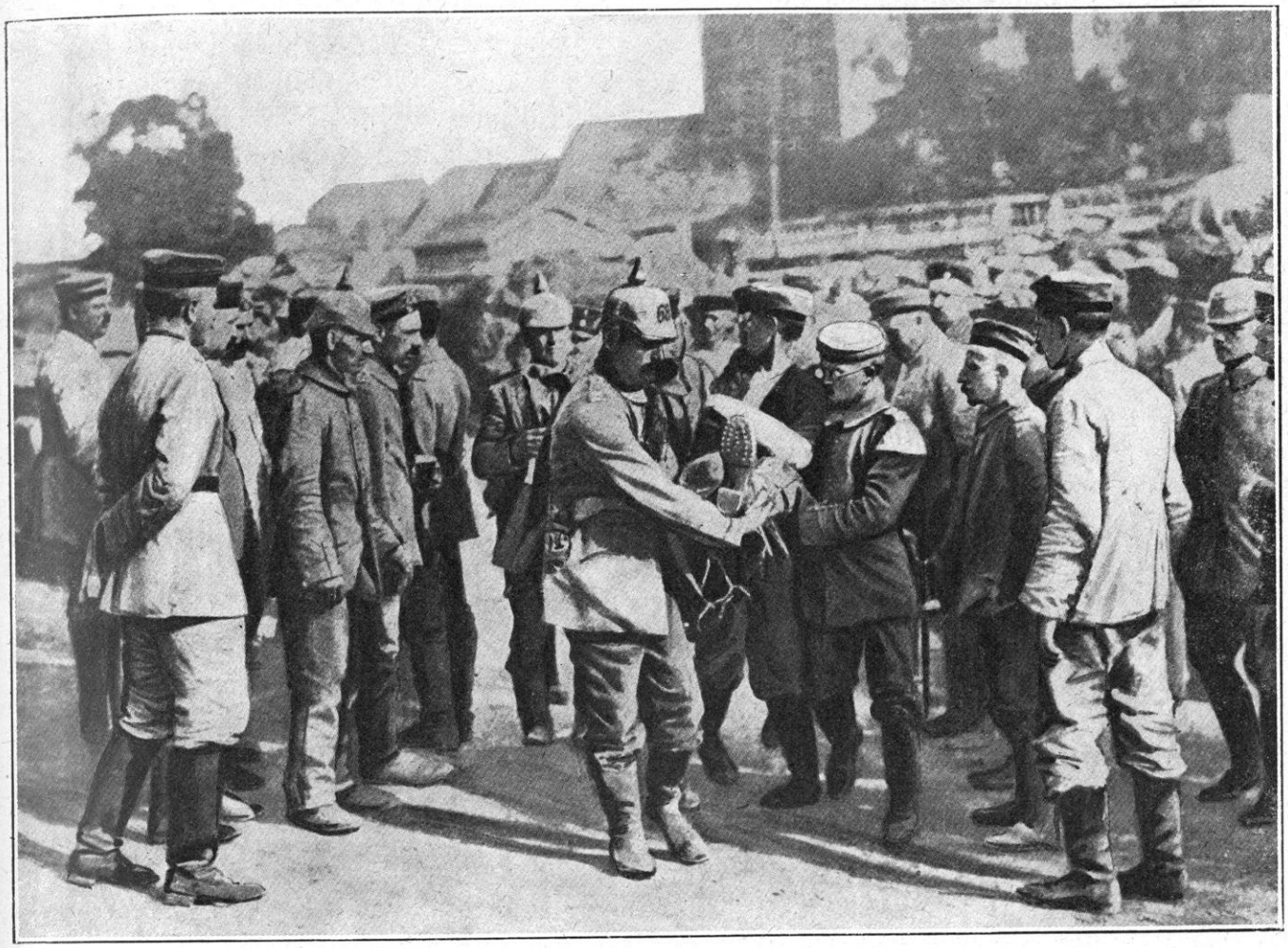
« Au cours des marches de nuit très dures, la compagnie a perdu un certain nombre d'hommes égarés dans les bois ; elle ne comptait plus, à l'arrivée, que soixante-quatre hommes présents, dont dix sous-officiers et caporaux. Mais elle a recueilli, en cours de route, quatre-vingt-onze isolés de vingt et un régiments différents, hommes égarés, coupés de leurs régiments, prisonniers échappés, etc. L'effectif du détachement, à son arrivée à Troyes, où il est envoyé en repos, est de 157 hommes, dont 2 officiers.

« La 20e compagnie et le capitaine Klippfel ont été cités à l'ordre de l'armée, le 1er octobre 1914 :

« Le 31 août 1914, près de Laon, la 20e compagnie du 332e régiment d'infanterie, chargée d'escorter un convoi, se trouva séparée par l'ennemi de son corps qu'elle ne put rejoindre. Pendant quinze jours, cette compagnie traversa les lignes allemandes, marchant et combattant sans cesse.

« Grâce à l'énergie et à la sagacité du capitaine Klippfel, à la discipline, à l'endurance et au courage de la compagnie tout entière, cette faible troupe est parvenue, après des efforts héroïques, à rejoindre l'armée française, le 15 septembre, près de Sainte-Menehould. »

(1) Tome VIII, p. 204.



BLESSÉ ALLEMAND PORTÉ PAR DES PRISONNIERS

recevoir des renforts et reprendre l'offensive. Le soldat comprenait parfaitement tout cela et conservait une excellente discipline. Malgré les épreuves, il n'y avait nul désordre ; la confiance était entière. »

Le 4 après-midi, la marche en retraite avait été reprise au sud du Petit Morin pour gagner le Grand Morin, en deux colonnes : la colonne de l'Ouest, composée de la 37e division (général Comby) et de la 6e division (général Pétain) ; la colonne de l'Est, constituée par la 5e division (général Mangin).

La division Pétain a pris la route de Morsains, Esternay, Villegruis. Elle s'est donc tenue en liaison étroite avec le 18e corps qui est autour de la position de Houssay. Elle stationne, le 5 au soir, au sud du bois de Montaiguillon.

La deuxième colonne (général Mangin) passe par Fromentières, Boissy-le-Repos, Châtillon-sur-Morin, Les Essarts-le-Vicomte, Fontaine-sous-Montaiguillon. Elle stationne, le 5 au soir : avant-gardes à Saint-Genest, gros autour de la Soucière (cote 191) ; quartier Général à Montaiguillon.

On voit s'affirmer le sens du mouvement. Conformément aux ordres, le 3e corps s'est *serré* sur sa gauche. Il est venu se coller, le plus étroitement possible, au 18e corps. En un mot, le Grand Quartier Général, sentant que von Kluck veut pénétrer dans la « brèche », tasse toujours son monde dans cette direction et ménage cette « surprise » à son adversaire. La bataille dérive à l'ouest.

Ce serait excellent si l'on n'avait pour adversaire que von Kluck. Mais nous verrons, tout à l'heure, que l'on a aussi affaire à la manœuvre de von Bülow et il faudra bien parer au péril

de l'Est. La 5e armée aura ainsi un double devoir... N'anticipons pas.

Jusqu'au 4 dans l'après-midi, on n'avait songé qu'à reculer et les dispositions étaient prises pour cela. A Esternay, les parcs du 3e corps sont encore dirigés sur Nogent-sur-Seine. La troupe, épuisée, suivait, somnolente et résignée: du moins, à Nogent, à l'abri de la Seine, on pourra se reposer, on pourra dormir. Les chevaux ne marchent que sous le fouet.

Soudain, un arrêt se produit. Que se passe-t-il ? Le nouveau commandant en chef de l'armée a donné un rendez-vous au général Hache à Esternay. Les États-Majors sont aux écoutes... Hache sort. Il dit un mot, qui est répété aussitôt de proche en proche : « C'est l'offensive ! On va se battre ! » Alors, malgré la fatigue des vingt-deux jours de combats et de marches, malgré la résignation morne qui avait envahi l'âme du soldat, il n'y a qu'un cri, répétant celui du chef : « On va se battre ! » La troupe relève la tête. Les convois s'ébranlent ; les visages s'égayent. Tout le monde reprend vigueur et haleine. « On va se battre ! »

Dans la journée du 5, le corps doit se caler, se préparer, se fourbir, et puis, à l'heure dite, c'est-à-dire à l'aube du 6, on commencera

D'ailleurs, il n'y a plus autre chose à faire : l'ennemi est là tout proche.

A quatorze heures, les arrière-gardes de la colonne ouest signalent qu'elles ont été attaquées à la hauteur de Perthuis et que, d'après les ordres, elles se sont dégagées.

L'ordre officiel d'attaquer pour le lendemain dimanche, 6 septembre, à l'aube, arrive à 20 h. 30. Une prescription spéciale est adressée au corps par la 5e armée : *L'opération durera probablement plusieurs jours. Donc, ne pas engager toute l'infanterie dès le début.*

Le rôle spécialement attribué au 3e corps est le suivant : il attaquera par divisions accolées, dans la direction générale : Courgivaux-Tréfols-Marchais-en-Brie. La 37e division (général Comby), mise à la disposition du commandant d'armée, suivra à droite du 3e corps d'armée ; la 6e division (Pétain) attaquera, sa droite marchant par Villouette, Champlong (nord-ouest de Courgivaux), lisière du bois de Meaux.

La 5e division (Mangin), laissant une brigade à la disposition du général commandant le corps d'armée, attaquera dans la direction Escardes-Aulnay-Neuvy.

La cavalerie, composée du 7e chasseurs et du 6e chasseurs d'Afrique, se groupera à Bouchy-le-Repos pour prendre les devants et tâcher d'atteindre le Grand Morin le plus vite possible.

Rendons-nous compte exactement de la situation du corps, le 6 au matin.

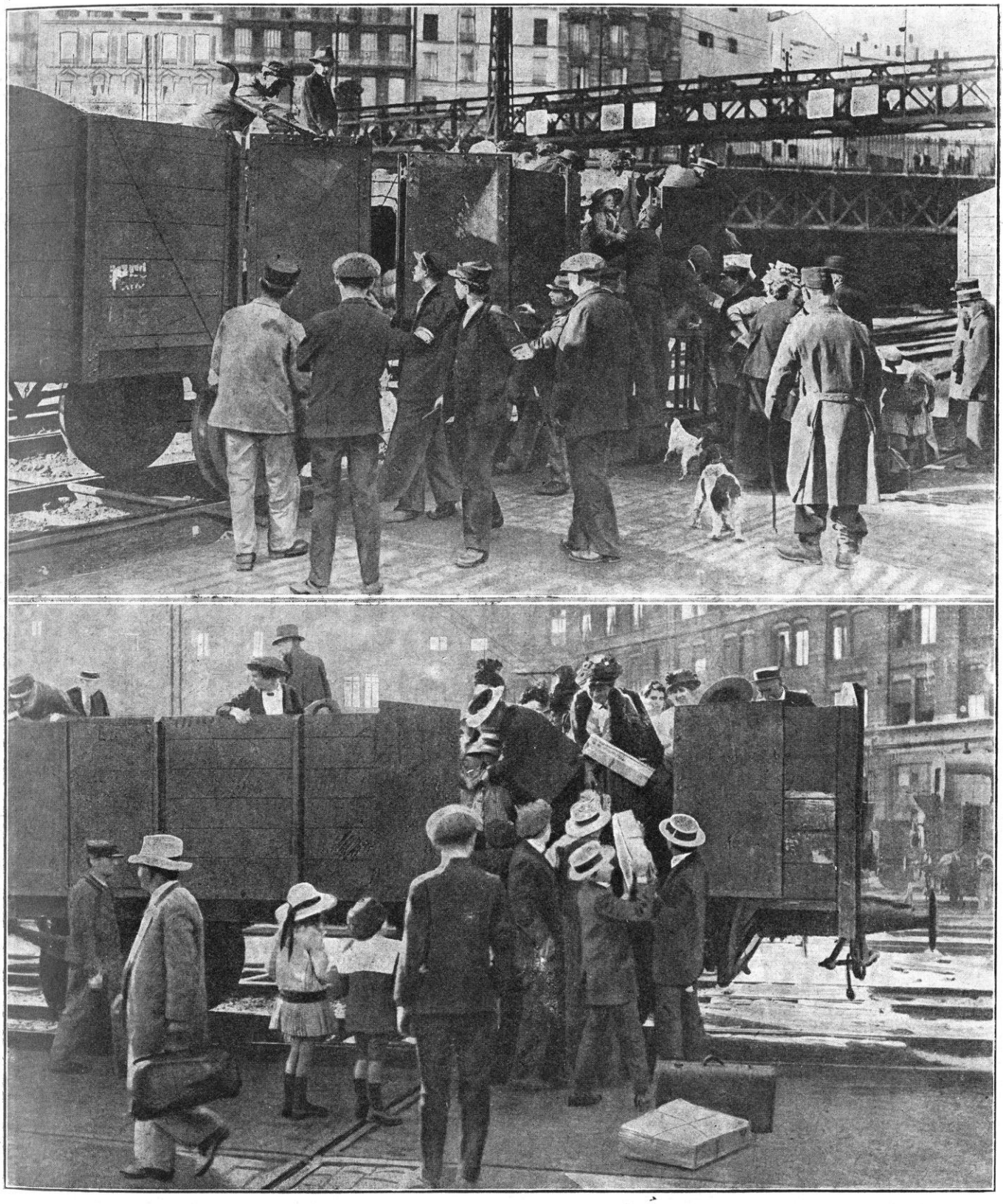
S'étant arrêté et même ayant quelque peu rebroussé chemin, il attend sur les plateaux qui s'élèvent entre les deux voies ferrées, celle qui gagne Provins et celle qui gagne Nogent-sur-Seine.

L'infanterie est dans la plaine, derrière les boqueteaux qui parsèment les champs cultivés. L'artillerie sur les hauteurs, celle du corps, commandée par le général Rouquerol près du poste de commandement de Mangin; Mangin est à la ferme de la Soucière, cote 191 (en avant de Bouchy-le-Repos). Pétain, un peu plus au sud, au Haut-Charmoy et à Haut-Gré, en avant de Saint-Genest.

A l'ouest, au delà de la ligne du chemin de fer de Provins, on voit les colonnes du 18e corps se mettant en marche sur la ligne : Château-de-Flaix-Villiers-Saint-Georges. Le général Comby est un peu en arrière, vers Villegruis.

L'ennemi tient Montceaux-les-Provins, Bel-Air et le bois au nord d'Escardes. On signale une colonne ennemie se dirigeant de Courgivaux par les bois au nord de Villouette. C'est l'armée von Kluck (articulation du IIIe et du IXe corps) qui commence l'offensive de rupture en direction de Nogent-sur-Seine, comme il la tente, en même temps, plus à gauche, en direction de Provins. Il ne se doute pas de ce qui va lui arriver.

1er *corps*. — Le 1er corps est, depuis le 3 septembre, sous le commandement du général Deligny, remplaçant le général Franchet



ARRIVÉE A PARIS DE RÉFUGIÉS DE LA MARNE

d'Espérey. Centre droit de l'armée depuis la bataille de Guise ; il s'est intercalé entre le 3e et le 10e corps.

Le repli du 1er corps s'est achevé, le 4, à la hauteur de Montmirail. Il reçoit, le 5, l'ordre de l'armée d'avoir à préparer l'offensive. En conséquence, des modifications sont prescrites pour le stationnement. Les arrière-gardes sont reportées en avant et à l'ouest de la vaste forêt de la Traconne, tenant la ligne du chemin de fer par Bricot-la-Ville, Buisson-de-Seu, Près-du-But et le Haut-d'Escardes.

De ces lieux élevés, au-dessus du ruisseau des Larrons, on domine le raccordement des voies ferrées et la grand'route de Paris à Vitry-le-François, route qui représente, approximativement, une des lignes principales de la bataille. Le 5, dans la journée, les gros du corps sont descendus en arrière de la forêt de La Traconne jusqu'à Beton-Villenauxe, gardant la liaison avec le 3e corps par les bois de la Comtesse et de Montaiguillon. C'est la dernière limite du recul.

Le 6 au matin, un aviateur signale un groupe d'artillerie ennemie s'avançant à l'ouest de la cote 200, c'est-à-dire sur la route de Paris, auprès d'Esternay ; de la cavalerie par paquets s'aperçoit aux approches de la route et un groupe d'infanterie près d'Esternay. Von Kluck porte en avant son IXe corps qui doit s'emparer d'Esternay et de là filer sur Sézanne pour tendre la main à Bülow. Avec cet admirable 1er corps, qui est sorti victorieusement de tous ses combats depuis Charleroi, il aura à qui parler.

10e *corps*. — A la droite du 1er corps se trouvait le 10e corps, son camarade d'armes depuis la bataille de Guise. Le corps, commandé par le général Defforges, avait beaucoup souffert depuis Charleroi : mais il avait senti se lever, à Guise, le vent de la victoire. Le corps était composé de la 19e division (général Bonnier), opérant à l'ouest et en liaison avec le 1er corps et de la 20e division (général Rogerie), au centre; depuis Guise, la 51e division de réserve (général Boutegourd) lui était rattachée.

A l'Est, le corps était en liaison avec la 9e armée (général Foch) par la 42e division.

La retraite du corps s'était accomplie par la trouée de Craonne, le pied de la montagne de Reims, Épernay. A partir du 2, le corps était avisé que ce repli n'avait qu'un caractère momentané et, qu'à bref délai, on reprendrait l'offensive.

Le 4, le Quartier Général du corps était à Sézanne, la 20e division couvrant la retraite sur les hauteurs au sud de la Marne.

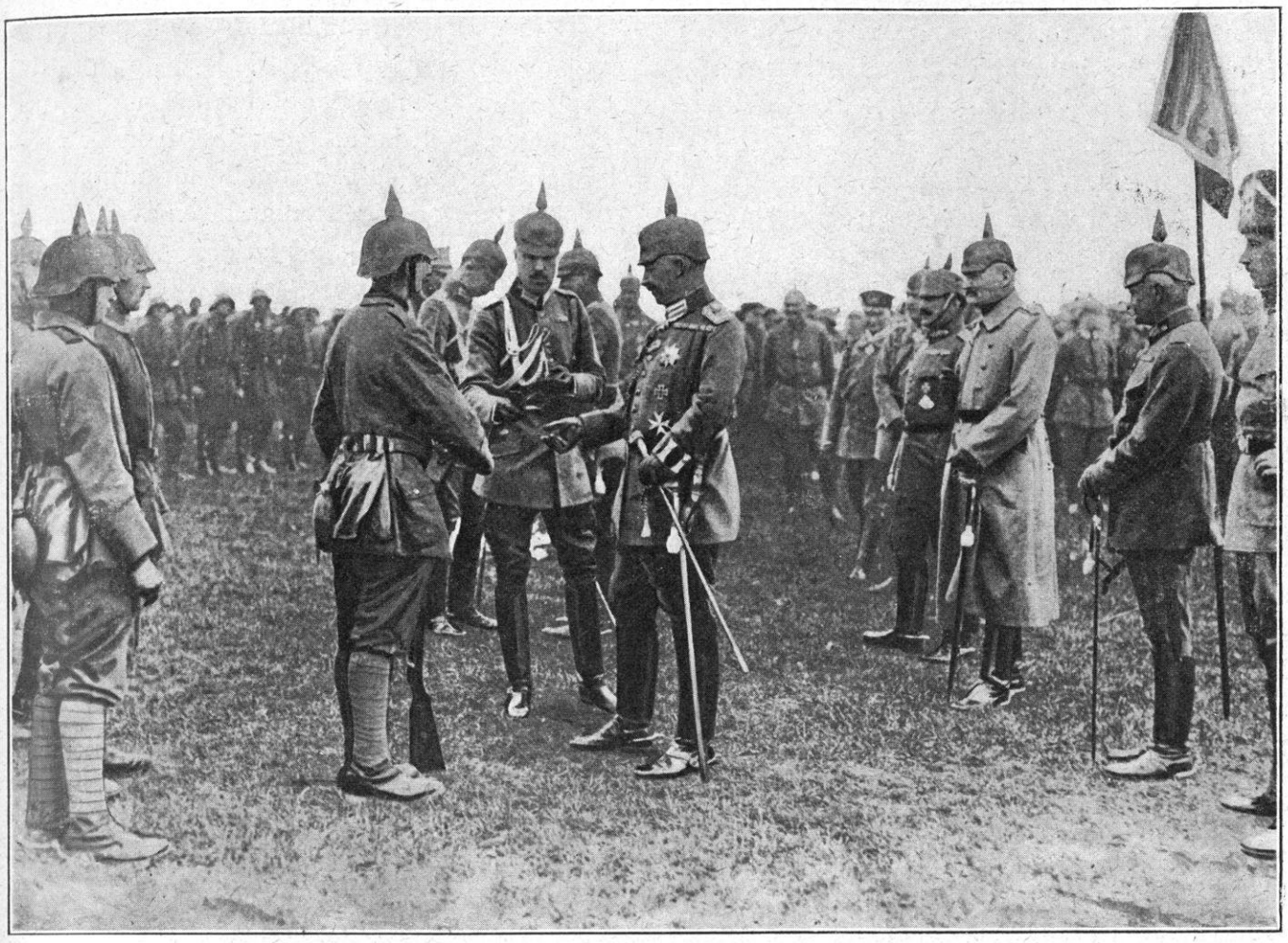
La retraite devait continuer dans la journée du 5 et se porter jusqu'à la Seine, dans la région de Romilly-Marcilly-sur-Seine. Mais, dans la journée du 5, les ordres sont modifiés en vue de la prochaine offensive.

D'après les renseignements reçus dans la nuit du 4 au 5 septembre, la Ire armée allemande était échelonnée, le 4 au soir, dans la vallée du Petit-Morin, entre Montmirail et Saint-Ouen. D'autre part, une colonne assez importante arrivait de Dormans sur Suizy-le-Franc. C'est la certitude que l'armée von Kluck marche à fond et découvre son flanc. Tenir tête sur Esternay-Sézanne, tandis que la 6e armée et l'armée britannique développent une attaque de flanc à gauche, c'est le rôle qui incombe au 1er et au 10e corps appuyé par la 9e armée à l'Est.

En conséquence, le général commandant la 5e armée apportait les modifications suivantes à son ordre primitif pour le 5 septembre. Le 1er corps devant stationner dans la zone Les-Essarts-le-Vicomte, Nesle-la-Reposte-Bethon-La Forestière, avec ses arrière-gardes à Le Haut-d'Escardes et à Seu, le 10e corps avait à se caler en arrière de la grand'route de Vitry-le-François, dans la zone Mœurs-Launat-Barbonne-Saudoy-Sézanne, les arrière-gardes aux Essarts-les-Sézanne, le Quartier Général à Barbonne.

La 9e armée couvrait la droite de la 5e armée en tenant les débouchés sud des Marais de Saint-Gond et en portant une partie de ses forces sur les plateaux au nord de Sézanne.

Tous les corps d'armée devaient se retrancher en vue de la manœuvre du lendemain.



L'EMPEREUR GUILLAUME REMET DES DÉCORATIONS

Les mouvements furent exécutés dans la journée du 5 sans être inquiétés, sauf quelques coups de canon lointains sur les arrière-gardes.

Le soir du 5, le corps, ayant légèrement remonté vers le Nord-Ouest, est rangé pour la bataille, dans l'ordre suivant :

La 20e division autour de Sézanne, avec un régiment à Lachy ; elle avait, à sa droite, la 42e division, faisant la gauche de la 9e armée.

La 19e division à gauche, autour de Verdey, couverte par un régiment tenant La Noue (liaison avec le 1er corps), la cote 200, les boqueteaux commandant la grand'route de Montmirail.

La 51e division de réserve, un peu en arrière dans la zone Le-Plessis-Saudoy-Barbonne.

On suivait, au nord, le débouché des forces allemandes et on les voyait arriver de deux côtés à la fois : d'une part à l'ouest, les corps de la Ire armée allemande signalés le 4 sur le Petit Morin entre Saint-Ouen et Montmirail, maintenant sur le Grand Morin, entre Chauffry et Esternay ; d'autre part, des troupes, appartenant, supposait-on, à la 2e armée venant de la Marne entre Dormans et Épernay, progressaient au Sud et atteignaient, *vers midi*, la ligne Champaubert, Etoges, Bergères-les-Vertus, Petit-Voipreux. On n'était plus séparé d'elles que par le Talus des Grandes-Garennes et les premiers terrains mouillés des Marais de Saint-Gond.

La 5e armée, dont les positions, du nord de Provins à Verdey, forment un croissant avec pointe offensive nettement accentuée à droite, devait, d'après les instructions, marcher à l'attaque, sa droite en avant : c'était surtout le 10e corps qui avait à dessiner ce mouvement. En conséquence, il devait attaquer avec ses deux divisions accolées (celle de droite en éche-

lon en avant, la troisième en arrière et à droite) et se relier, sur la route Lachy-Charleville, à la 42e division qui occupait Villeneuve-lès-Charleville.

L'attaque était prescrite pour six heures du matin, la 20e division (général Rogerie) ayant pour axe d'attaque Verdey, la 19e division (général Bonnier) ayant pour axe d'attaque, les Essarts-lès-Sézanne et lisière-est de la forêt de Beaumont ; la 51e division de réserve (général Bouttegourd) se tenant en soutien au moulin de Retortat en arrière de Sézanne.

L'artillerie du corps se tenait avec une réserve d'infanterie sur la route de Sézanne à Soizy-aux-Bois entre les cotes 212 à 213 face au Nord-Ouest.

Le poste de commandement du général Deligny était à un kilomètre à l'ouest de Sézanne sur la route de Sézanne à Esternay, cote 198, aux approches des Grandes-Tuileries.

ROLE DE LA 9e ARMÉE (GÉNÉRAL FOCH)

Pour achever de connaître l'instrument stratégique que le général Joffre avait en mains, au moment où il livrait la bataille de gauche (il est bien entendu que nous remettons la bataille de droite à un exposé ultérieur), nous devons, maintenant, donner les précisions nécessaires sur la situation de la 9e *armée*.

Le nom est nouveau. Jusqu'au 5 septembre, il n'y avait pas de 9e armée : un « détachement d'armée » avait été formé avec une partie de la 4e armée (armée de Langle de Cary) après la bataille de Rethel. Ce détachement avait été mis sous les ordres du général Foch et, au cours de la retraite, il avait opéré entre l'armée Lanrezac, à sa gauche, et l'armée de Langle de Cary, à sa droite. Mais, au dernier moment, le général Joffre a le sentiment qu'un rouage aussi important ne peut être maintenu en état d'infériorité et il fait, du « détachement », la 9e armée, dont il maintient le commandement au général Foch.

Si l'on a suivi avec attention l'exposé trop rapide que nous avons fait de la double et contradictoire manœuvre allemande, on doit être convaincu, dès maintenant, de la justesse et de l'opportunité d'une telle décision. En effet, un des nœuds de la bataille allait se trouver précisément devant cette nouvelle formation.

Von Kluck a décidé sa marche en avant pour tomber sur le flanc gauche de la 5e armée et rejeter les troupes qu'il attaque d'ouest en est vers Arcis-sur-Aube et Troyes. Mais, au même moment, le Haut Commandement allemand a un projet tout différent : sa résolution est prise de tenter de rompre à coups de marteau, précisément vers Arcis-sur-Aube, le front de Joffre et de rejeter les trois armées de gauche françaises, d'est en ouest, sur l'armée von Kluck qui, au lieu d'avancer, doit les attendre et achever leur déroute dans la région de Meaux-Dammartin.

En un mot, von Kluck veut poursuivre à fond la manœuvre du mouvement tournant, tandis que Moltke y renonce et jette, dans une action frontale, ses deux armées du centre, von Bülow et von Hausen.

L'ATTAQUE FRONTALE ALLEMANDE SUR LE CENTRE DE L'ARMÉE DE JOFFRE

Pour quelles raisons von Moltke prend-il cette détermination ? C'est, sans doute, qu'il se sent déjà trop affaibli pour réussir le grand enveloppement.

Les batailles de Charleroi, des Ardennes, de Guise, de la Meuse ont singulièrement réduit ses effectifs ; il a dû envoyer deux corps sur le front oriental ; il a dû laisser deux corps devant Anvers, un corps devant Maubeuge, une division devant Givet, plusieurs brigades de landwehr en Belgique ; ses régiments ont fondu par les terribles marches qui leur ont été imposées pour arriver au but, coûte que coûte.

Et ce but n'a pas été atteint : l'attaque brusquée sur Paris a échoué ; Joffre s'est dérobé vers le sud.

La grande armée qui s'avance en allongeant de plus en plus ses lignes de communications, n'a pu saisir un adversaire qui s'est donné pour

système « de ne pas se laisser accrocher ». L'armée est à bout de souffle, et, comme le démontrera, par la suite, Freytag-Loringhoven, on ne lui a assuré aucunes réserves.

Or, l'armée épuisée, l'opinion inquiète — après le bluff immense du début, — réclament un succès immédiat, un coup décisif. Comment leur donner satisfaction ? Comment écarter ce désenchantement qui perce déjà et qui les ferait douter de l'issue même de la guerre ?... Mieux vaut tenter la fortune et lui arracher — fût-ce à coups de régiments, — la victoire retentissante dont on a besoin.

Sans doute, en présence de la résistance imprévue des armées françaises et en constatant la science militaire de leurs chefs, on commence à en rabattre au Grand Quartier Général allemand ; on s'aperçoit que le système de l'extension indéfinie des fronts a fait faillite et que la manœuvre à la Schlieffen n'a de chances de succès que contre des adversaires passifs ou incapables de manœuvrer.

Peu à peu, les rudes leçons de la guerre produisent un état d'esprit nouveau. On cherche un moyen de se tirer d'affaires et de fixer, du moins, les résultats obtenus. D'où ces hésitations, disons ces incohérences, qui se remarquent, dès lors, dans tous les actes du Haut Commandement allemand. D'où le désordre intellectuel qui préside à ses plus graves mesures.

Tandis que von Kluck, qui ne voit qu'un coin de l'immense champ de bataille, prétend continuer la manœuvre d'enveloppement et part, en dépit des ordres reçus, prétendant imposer, par un coup de tête et de force, sa manière de voir, von Moltke en est à reconnaître l'impossibilité de mener à bonne fin une opération de si large envergure.

Sans doute, pour reprendre courage, au moment où il se trouve dans la nécessité de transformer tont son plan, il se dit que l'armée adverse est, plus encore que la sienne, épuisée par sa longue retraite, qu'elle est hors d'état de soutenir un choc soudain et brusqué. En choisissant le point où elle est le plus faible, on la couperait en deux morceaux, et la guerre pourrait s'achever promptement par la destruction de cette armée et par la prise de la capitale affolée d'un désastre sous ses murs.

LES DEUX MANŒUVRES ALLEMANDES. DÉSACCORD ENTRE VON BULOW ET VON KLUCK

Une telle évolution dans les idées du Haut-Commandement allemand, cette transformation dans son système stratégique, paraissent se produire graduellement à partir des heures qui ont suivi la bataille de Saint-Quentin-Guise. Nous les voyons, en tous cas, coïncider avec l'influence croissante du chef de la IIe armée, le général von Bülow.

Depuis le début de la guerre, l'armée de von Bülow a été particulièrement éprouvée. C'est elle qui a porté, d'abord, le poids principal de la bataille de Charleroi : son chef a compris, dès lors, qu'on avait affaire à forte partie et que la campagne serait longue et dure. Dès ce premier engagement, il a dû appeler à l'aide les troupes de von Kluck, qui s'étaient élancées allègrement pour leur grande randonnée sur les ports du Pas-de-Calais, de la Manche et les faciles conquêtes du « tour de Paris ». A la suite de cette première « concentration », von Kluck dut renoncer à l'occupation des rivages de la mer, et cela, il ne l'a pas pardonné (1).

A Saint-Quentin-Guise, Bülow a encore exigé que les corps de gauche de l'armée von Kluck se rapprochassent de lui. Et cette bataille, une fois livrée, — c'est-à-dire à moitié perdue, — le Haut Commandement allemand, toujours sur les avis et les plaintes de Bülow, a ordonné cette conversion d'un quart vers l'Est, qui impliquait le renoncement à la grande marche enveloppante, c'est-à-dire qui réduisait considérablement le rôle de l'armée von Kluck.

Et von Bülow réclame toujours ; il se plaint, finalement, de se trouver en l'air et mal gardé, mal gardé sur sa droite où von Kluck a manqué les coups de Vauxaillon et de Néry, mal gardé

(1) Voir l'interview de von Kluck, cité ci-dessus, p. 82.

sur sa gauche où von Hausen s'éloigne au lieu de se rapprocher. C'est pourquoi il provoque un nouveau « resserrement du front », qui rabat von Kluck, cette fois définitivement, sur la Marne, pour y être maintenu en position d'attente, mais qui expose le flanc de celui-ci aux attaques du camp retranché de Paris. Et c'est encore sous l'influence de Bülow que se décide la manœuvre désespérée dont l'exécution lui est, d'ailleurs confiée, la manœuvre de rupture frontale où son armée doit jouer le rôle principal. Bülow a pris, décidément, le dessus. Son système l'emporte et, maintenant, la principale mission lui est confiée !

On comprend l'état d'esprit de von Kluck et de ses partisans : Bülow est le mauvais génie du Grand Quartier Général, Bülow est le camarade déloyal et jamais satisfait qui tire tout le temps la couverture et abuse de la faveur dont il jouit. Les conseils de Bülow, l'influence de Bülow, la camarilla de Bülow vont causer la perte de la guerre. Quand von Kluck veut marcher, von Bülow traîne et s'attarde. Quand von Kluck veut attaquer, Bülow n'est jamais prêt : il accapare l'attention et les ressources, et quand il a besoin d'un corps, il le prend.

Il est facile de deviner, à la lumière des documents déjà parus, qu'entre von Kluck et von Bülow, régnait sourdement une hostilité où il y avait probablement quelque chose tenant à la différence des origines, une lutte de coterie et de caste.

Von Bülow est le descendant d'une grande famille nobiliaire et militaire ; il est l'adversaire naturel du parvenu, von Kluck. La coterie des hobereaux soutient le général de bonne souche et n'a que du dédain pour le général populaire qui commande la Ire armée.

Entre les deux, Moltke, écrasé sous le poids d'un grand nom et d'une responsabilité inouïe, obligé de ménager tout le monde, hésite. Or, ce sont ces hésitations qui, précisément, préparent la catastrophe. Entre les deux systèmes, celui de von Bülow, qui ne comptait plus que sur la bataille frontale, et celui de von Kluck, qui persévérait dans la manœuvre de l'enveloppement, le Haut Commandement finit par se prononcer en faveur de Bülow. Mais, il n'a pas l'autorité suffisante pour imposer radicalement sa volonté à von Kluck. Le Grand Commandement va à la bataille sans s'être assuré qu'il sera obéi (1).

LA DOUBLE MANŒUVRE ALLEMANDE ET L'ARMÉE FRANÇAISE

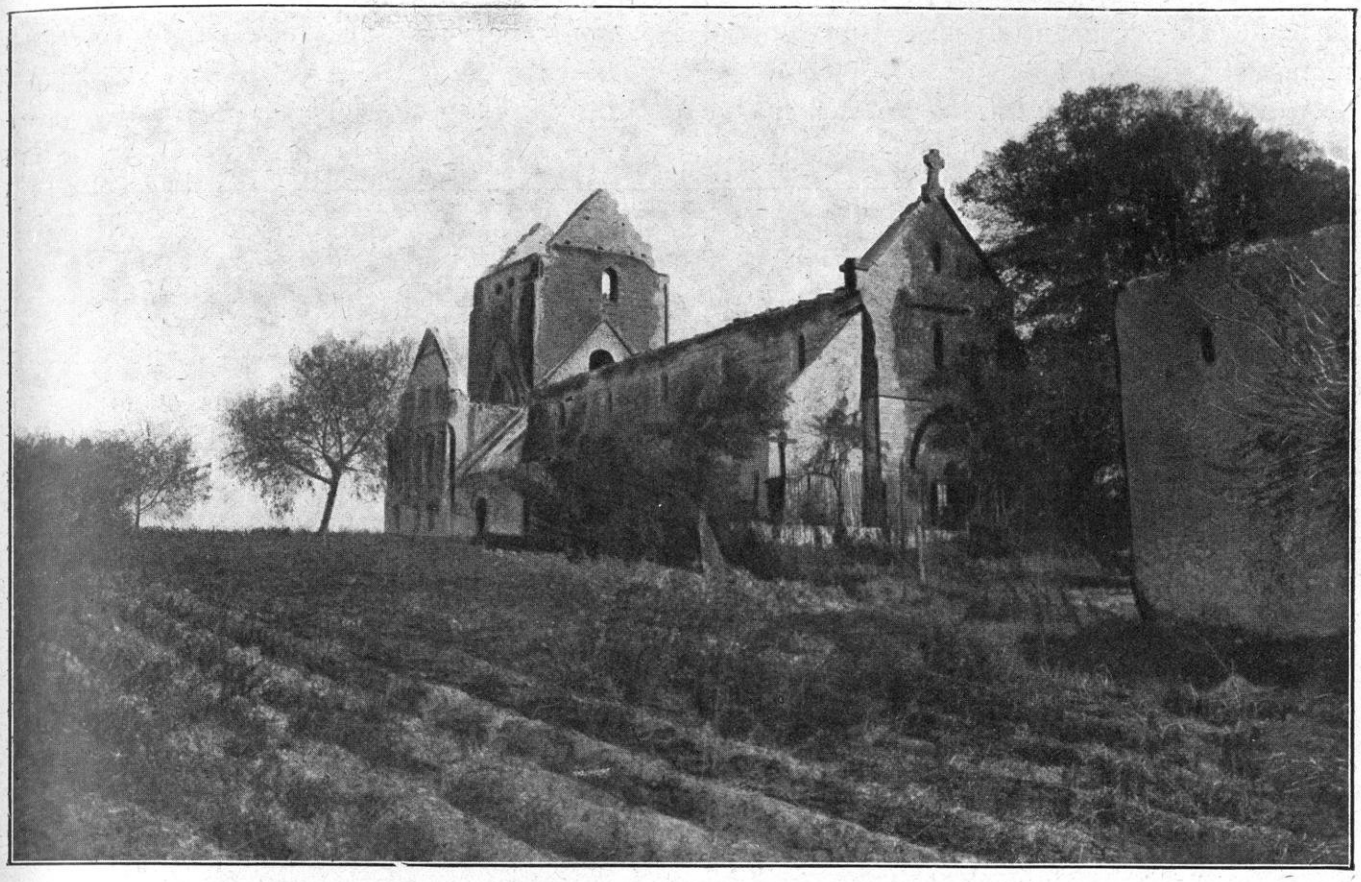
La double manœuvre allemande, résultant comme nous venons de l'indiquer, du discord régnant entre les grands chefs, quel contre-coup a-t-elle sur la situation de l'armée française ?

Tandis que von Kluck prête le flanc et déter-

(1) Parmi les renseignements parus sur les dissensions du Grand État-Major allemand, à la veille de la bataille de la Marne, nous mentionnerons d'abord une interview de l'écrivain militaire Anton Fendrich, publiée par le *Daily Express* : « Le correspondant du *Daily Express*, à Amsterdam, raconte comment fut écrite la nouvelle version de la bataille de la Marne, qui fut inspirée par Guillaume II et rédigée par Anton Fendrich, socialiste bien en cour et historien : Anton Fendrich a dû écrire trois versions successives de son récit. La troisième seule fut publiée. La première version s'inspirait de renseignements spécialement fournis par l'État-Major général et approuvés par Falkenhayn qui en était alors le chef. Mais de Moltke condamna cette version avec la dernière énergie. Fendrich proteste, alléguant que son récit était sanctionné par Falkenhayn. De Moltke s'écria avec colère : « Falkenhayn est un menteur », et, remettant à l'historien de nouveaux documents, il lui ordonna de recommencer son œuvre. Fendrich fit donc une seconde version de la bataille de la Marne.. De Moltke approuva nettement cette version. Mais Falkenhayn, dès qu'il en eut pris connaissance, s'écria : « De Moltke est un faussaire, il fausse les documents historiques ! Fendrich soumit l'affaire à l'empereur, qui condamna les deux versions et en proposa une troisième, dont il dicta lui-même les principaux passages à Fendrich. Un ami demanda à l'historien officiel s'il croyait que cette version serait considérée par la postérité comme un récit exact de la bataille de la Marne : « Non, répondit Fendrich ; l'empereur et nos généraux s'opposent à la publication d'un récit exact et notre peuple ne pourrait pas supporter la vérité. »

Cette vérité perce, malgré tout. Le témoignage de Fendrich lui-même contribue à lever un coin du voile. Outre les trois récits dont il nous signale les contradictions, il existe d'autres preuves de la discorde qui existait au camp d'Agramont : nous possédons la brochure publiée par l'entourage de von Kluck sur les *Batailles de la Marne* et les nombreuses interviews soigneusement échelonnées par celui-ci ; nous avons la brochure de Freytag-Loringhoven, qui est un blâme demi-officiel des conceptions du Grand État-Major, etc.

Bien entendu, ces divers documents seront l'objet d'une étude attentive quand nous aurons à donner une conclusion générale sur la bataille de la Marne. Mais, pour le moment, ce qui importait, c'était d'établir le fait de dissentiments graves dans le Grand État-Major. Si l'on ne se rendait pas compte de l'existence simultanée de deux manœuvres allemandes divergentes se croisant et s'enchevêtrant, on ne pourrait ni suivre le détail des faits ni comprendre le sens vrai de la bataille.



LE VILLAGE DE SOMMESOUS PRÈS DE CHALONS-SUR-MARNE, BRULÉ PAR LES ALLEMANDS

mine, par son mouvement en avant la décision soudaine de Joffre, Bülow et von Hausen ont l'ordre d'attaquer le front français en son point le plus faible, et c'est à la suture que vient combler l'armée Foch : si bien, qu'au moment où, dans le camp adverse, Foch déclanche l'offensive qui lui est ordonnée pour venir en aide à la manœuvre de Maunoury, il est attaqué, lui-même, sur sa face et sur son flanc droit. En un mot — ce qui n'a jamais été mis en lumière jusqu'ici et qui va nous permettre de donner un exposé véritablement nouveau de la Bataille de la Marne — l'armée française a affaire à une contre-manœuvre, quand elle manœuvre elle-même.

Dans la pensée du Haut Commandement allemand, cette offensive contre l'armée Foch est *l'opération principale*, puisque von Kluck a reçu l'ordre de stopper et de rester d'une journée en arrière : c'est donc vers les armées de Bülow et de von Hausen qu'il porte toute son attention ; c'est là qu'il envoie tous les renforts et toutes les ressources dont il dispose, en un mot, c'est contre l'armée Foch qu'il porte son principal effort. A ses yeux, ce qui se passe ailleurs est secondaire : si le front français était brisé, à l'armée Foch, c'est-à-dire soit entre Esternay et Sézanne, soit entre Mailly-Sompuis, la partie serait gagnée : le reste viendrait par surcroît.

Ainsi s'explique l'importance particulière de tout ce qui concerne l'armée Foch. Le général Joffre, en créant cette armée et en la confiant à un tel maître, a prouvé qu'il avait le sens profond de la partie qui s'engageait. Lui aussi, il veillera, durant toute la bataille, à ce qui se passe de ce côté. Il suit de la pensée — et du cœur — son admirable lieutenant, et, quand la victoire aura couronné les efforts communs, il fera, du vainqueur des Marais de Saint-Gond, son bras droit pour la campagne du Nord, qui s'ouvrira aussitôt après.

L'union, qui règne ainsi dans le camp français entre les Joffre, les Galliéni, les Foch, fait

un contraste saisissant avec la discorde qui règne dans le camp allemand.

Au moment où les grands événements se nouent, ces données psychologiques doivent entrer en ligne comme des éléments impondérables, mais extrêmement actifs et, ajoutons, d'une haute portée philosophique : la discipline républicaine et à la française va infliger un dessous décisif à la discipline impériale et à la prussienne.

LE TERRAIN POUR LA BATAILLE FRONTALE

Mais, avant de dire comment Joffre et Foch installent leurs corps d'armée sur le terrain de manière, soit à prendre l'offensive, soit à résister à l'attaque frontale allemande, il est indispensable de jeter un coup d'œil sur le terrain lui-même : car, jamais il ne fut plus vrai de dire que la carte fait la manœuvre et la rencontre.

Nous avons exposé les raisons pour lesquelles Joffre a dû porter sa retraite jusqu'aux premiers gradins au nord de l'hémicycle de Seine : or, ces gradins ceinturent l'extrême limite sud-ouest des Champs catalauniques. La plaine catalaunique s'étend, en effet, jusque-là ; mais, avant d'atteindre la falaise de Seine, elle s'enlise, pour ainsi dire, dans un vaste marécage, formé par les débordements du Petit Morin — les Marais de Saint-Gond.

Le Grand État-Major allemand, en choisissant cet angle ouest de la plaine catalaunique pour y tenter sa percée, avait les yeux sur la carte. Or, celle-ci accuse, par le contraste de ses noirs et de ses blancs, le relief du terrain. Parmi ces contrastes, s'il en est un qui soit frappant, c'est celui que fait le massif montueux de Seine-et-Marne avec la plate plaine de la Champagne, s'allongeant de ce côté jusqu'aux approches de la Seine. La petite Suisse de Meaux-Montmirail, toute noire de hachures et de lignes entrecroisées, s'achève brusquement par une sorte de queue s'allongeant vers le sud-est et ombrant l'étendue blanche : c'est la crête des Grandes-Garennes qui tombe, un peu au nord de Sézanne, sur la route nationale nº 51, *de Givet à Orléans*.

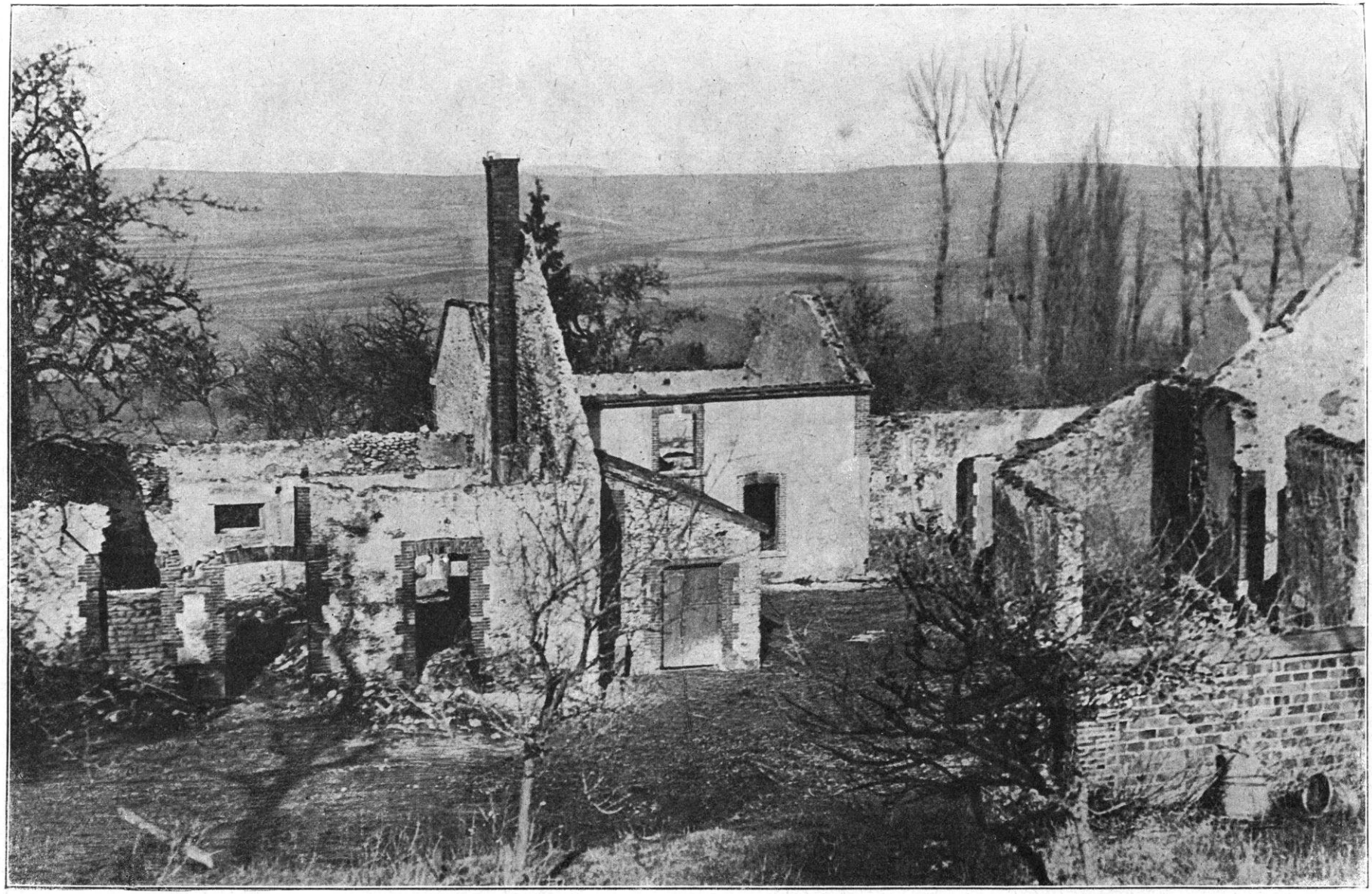
Le nom même de cette route, *Givet à Orléans*, indique son objet : elle vient de Belgique et elle gagne la Loire *en contournant Paris et le massif de Seine-et-Marne*. Cette simple observation, projette la plus vive lumière sur le plan du Grand État-Major allemand : ce que fait la route, l'invasion prétend le faire ; partant de Belgique, elle descend vers la Seine par la plaine de Champagne et elle prend la route qui contourne le massif à son angle sud-ouest, avec le projet de pénétrer au cœur de la France en isolant Paris.

La route 51 longe le pied du massif ; elle est même obligée de se coller, en quelque sorte, contre lui et de grimper à son dernier contre-fort, à la crête des Grandes-Garennes (Soisy-aux-Bois), sous peine de s'enliser dans les terres humides prolongeant la plaine catalaunique, c'est-à-dire les Marais de Saint-Gond.

C'est donc ici, à la jonction de la petite Suisse noire et de la vaste Champagne blanche, que von Moltke, suivant la route 51, dirige sa principale offensive. Contourner par Villevenard, Reuves, Broyes, Allemand, Linthes, Linthelles, la falaise de Sézanne, se glisser, à ce joint, vers Romilly et Marcilly-sur-Seine, ce serait enfoncer le couteau entre la France Parisienne et la France de l'Est, ce serait couper l'armée française en deux ; en un mot, ce serait remporter la grande et décisive victoire.

A première vue, le chemin paraît aisé. La plaine catalaunique est ouverte : l'invasion peut y courir comme le vent qui la balaie, sans obstacle. Entre l'Argonne et le massif de Seine-et-Oise, c'est un large couloir aisé : le terrain ne présente même pas cette forme un peu rugueuse des plateaux coupés par des ravins et des boqueteaux favorables à la résistance et à la guerre de chicane, comme aux alentours de Provins. C'est une plaine unie, un billard un peu humide.

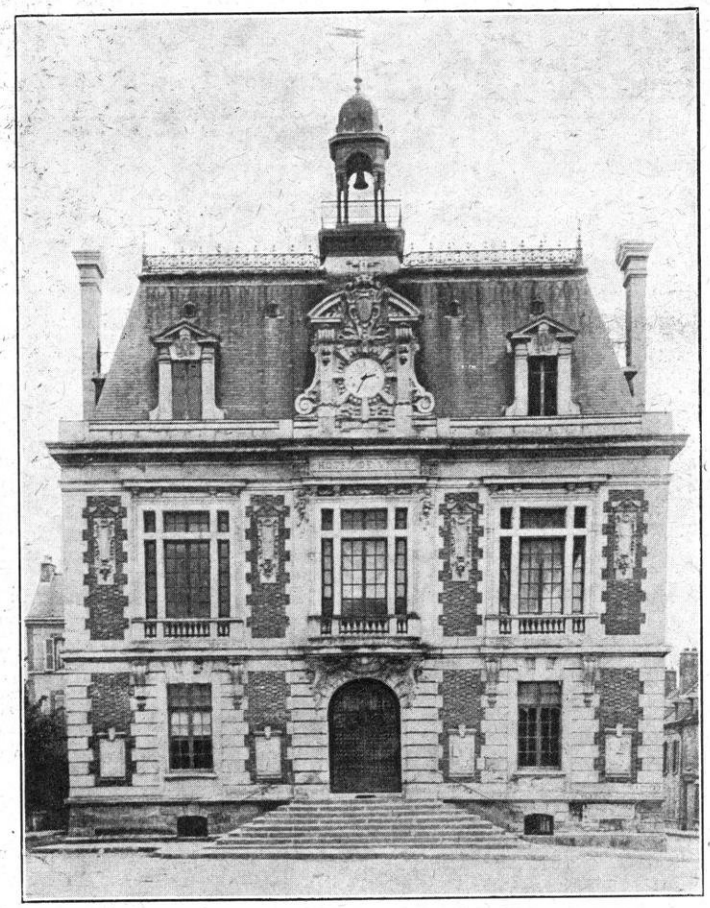
Cependant, il faudrait peut-être tenir compte d'un obstacle que la carte indique un peu négligemment : et ce sont, précisément, ces demi-



LES MARAIS DE SAINT-GOND

teintes anodines, ces blancheurs saumâtres, les Marais de Saint-Gond. Ces « blancs » représentent, dans la réalité, les terres mouillées où le Petit Morin traîne ses eaux lentes, où s'alignent les files de peupliers, où les mares à demi-sèches se cachent sous des touffes herbues. Or, les marais s'étendent exactement jusqu'au pied des Grandes-Garennes ; et, en définitive, ce passage, qui paraît si facile, est difficile, puisqu'il se trouve restreint uniquement à la route elle-même.

En plus, cette route est dominée par quelques hauteurs, d'une altitude bien modeste, assurément, mais qui, cependant, sur ces horizons aplanis, comptent, puisqu'on les appelle — un peu emphatiquement, je le veux bien — des monts : Mondement, Montgivroux, le Mont-Août, le Signal du Poirier, Toulon-la-Montagne. Tels quels, ils peuvent offrir des appuis à une résistance énergique, et ils l'offriront, comme nous le verrons bien.



FÈRE-CHAMPENOISE. — L'HOTEL DE VILLE

Ainsi, à l'ouest, un massif, une petite Suisse ; à l'est, une plaine plate ; à leur jonction, un passage étroit, serré entre les eaux stagnantes et les derniers contreforts du massif.

De ce simple exposé géographique, qui laisse à peine deviner la vaste et intense mélancolie de ces plaines incultes et voilées de l'humidité des roseaux, il résulte, cependant, avec une clarté suffisante, que, si un ennemi, venu du nord, s'en prend à ce passage, la défense consistera *à s'appuyer sur le massif* et que la nécessité la plus urgente sera *la liaison à gauche*, c'est-à-dire avec les troupes qui défendent les hautes terres de Seine-et-Marne. Garder ces liaisons par le système des « monts », tout est là. Si un point quelconque du front venait à fléchir, il resterait de la ressource tant que la falaise de Sézanne serait gardée et que l'on pourrait envoyer, de là, les forces destinées à rétablir la ligne et la communication avec l'Est.

A droite, il y a, si l'on peut dire, de la marge pour un certain recul : la Seine étant encore assez éloignée, elle laisse du champ pour être atteinte. Il en serait tout autrement si l'ennemi s'était glissé au pied de la falaise de Sézanne, c'est-à-dire exactement par la route 51 et, s'il s'était avancé, ainsi, jusqu'au coude de Romilly. Une défaite là et une apparition de l'ennemi en ce point serait irréparable. La ligne transversale, Sézanne-Pleurs-Gourgançon-Mailly-le-Camp n'est forte que si la charnière de Sézanne tient. Donc, le fort de la bataille pour le passage sera à gauche.

Il est vrai que, si cette charnière résiste aux assauts terribles qui vont lui être livrés, si elle ne cède pas, il reste au Haut Commandement allemand à tenter une manœuvre suprême que la carte, c'est-à-dire le terrain lui suggère. Plus à l'est, le terrain est plus blanc encore et, par conséquent, paraît plus libre. Il est vrai qu'il s'écarte sensiblement du coude de Romilly et que, par conséquent, l'objectif est plus éloigné,

FÈRE-CHAMPENOISE. — PLACE DE L'HOTEL. APRÈS LE COMBAT DU 7 SEPTEMBRE

mais, du moins, de ce côté, la plaine s'affirme avec ses horizons bas, ses vastes étendues propices aux tirs des artilleries et aux progrès des infanteries. Plus de marais, pas de « monts ». C'est la région des « Sommes » et du camp de Mailly. A la rigueur, le passage ultime pourrait être obtenu dans cette direction : en débouchant par là, on tournerait l'obstacle des Marais de Saint-Gond ; on prendrait par le dos les défenseurs de la route de Sézanne : en un mot, par les *Sommes*, on forcerait les *Monts*.

Il y a là, en effet, un doublet éventuel de la route nº 51 c'est la route nº 77 *de Sedan à Nevers:* ce serait une autre issue de la bataille frontale : celle-ci dériverait alors vers l'est et deviendrait bataille du camp de Mailly : elle tomberait en plein sur la suture des armées françaises de l'Ouest avec les armées françaises de l'Est ; elle pourrait obtenir, par un effort moins immédiat et un peu plus détourné, le même résultat ; à la bataille de von Bülow se substituerait, jusqu'à un certain point, la bataille de von Hausen.

VITRY-LE-FRANÇOIS. — LA PORTE DE PARIS

De toutes façons, d'ailleurs, c'est Foch qui est visé. Seulement, en se déplaçant vers sa droite, sa bataille se rattacherait à la bataille de l'Est. Foch n'aurait plus à être inquiet seulement de ses liaisons avec Franchet d'Espérey il aurait à se préoccuper de plus en plus de ses liaisons avec de Langle de Cary.

Ainsi, par le lien Foch, se noue toute la grande manœuvre de Joffre, rattachant celles de ses lieutenants, et enserrant celle de ses adversaires.

Résumons : l'ennemi a traversé en écharpe la Champagne ; il a résolu de se porter sur la Seine, vers le coude de Romilly, pour une bataille frontale destinée à couper en deux l'armée de Joffre et à rejeter ses débris moitié vers l'Est, moitié vers Paris. Vers Paris, von Kluck barrera la route.

Mais von Kluck n'attend pas : il part pour continuer, à sa façon, le mouvement d'enveloppement.

En même temps, Joffre attaque et contre-carre la double manœuvre allemande. Il prend von Kluck à la fois de face et par le flanc et, d'autre part, il tombe sur Bülow au moment où celui-ci se prépare à tomber sur lui.

La rencontre de marche avec von Kluck a lieu sur l'Ourcq et sur la Marne ; la rencontre de marche avec von Bülow et von Hausen se fait à la jonction du massif de Seine-et-Marne et de la plaine catalaunique ; et les deux sont en rapport par les articulations confiées à la 5e armée et à l'armée britannique, de Montmirail à Meaux.

Tandis que le Haut Commandement allemand désuni est engagé dans une manœuvre compliquée et disloquée, le Haut Commandement français est uni pour l'exécution d'une manœuvre simple et rigoureusement classique.

La 9e armée est mise à temps à la bonne place pour servir à la fois, d''instrument à l'offensive en aidant à la bataille de l'Ouest et d'instrument à la défensive en soutenant les rencontres de l'Est : elle se battra autour des « Monts » et elle se battra autour des *Sommes :* il reste, maintenant, à reconnaître comment, pour ce double objet, cette armée s'installe sur le terrain.

Au moment où la 9e armée est constituée (5 septembre), elle se compose du 9e corps

CAVALIERS MAROCAINS

actif (général Dubois), du 11e corps actif (général Eydoux), de la 52e division de réserve (général Battesti), de la 60e division de réserve (général Joppé), de la 9e division de cavalerie (général de l'Espée). La 42e division d'infanterie (général Grossetti) a été détachée du 6e corps de la 3e armée, rattachée à la 9e armée et portée à la gauche de celle-ci ; elle fait ainsi la liaison avec la 5e armée.

Dans sa disposition générale, la 9e armée présente, au fond de l'hémicycle sur lequel s'appuie la grande armée de Joffre, comme un renflement, une légère contre-courbe préparant le rôle qu'elle doit jouer dans l'offensive ; elle oppose ainsi, à l'offensive principale allemande, un dos solidement établi : opérant à la jonction des deux armées, von Bülow et von Hausen, elle garde à la fois la route de Sézanne à sa gauche et la route de Mailly à sa droite ; pour choisir son heure et prendre du champ, elle s'est abritée au sud des Marais de Saint-Gond.

La 9e armée, création récente, reçoit des forces nouvelles au fur et à mesure qu'on peut l'alimenter. La division du 9e corps (18e division) qui, au début de la campagne et après l'échec de Sarrebourg, a été maintenue dans l'Est pour la défense de Nancy et du Grand-Couronné, accourt de Lorraine ; elle ralliera, par Troyes, le 7 septembre.

L'ordre étant arrivé au général Foch de se préparer à prendre l'offensive le 6 au matin, il a arrêté soudainement la retraite et il a établi son quartier général à Plancy, c'est-à-dire sur le cours de l'Aube. Les arrière-gardes sont mises en surveillance à trois kilomètres environ en avant de la principale ligne de défense, qui est la route nationale n° 34, de Paris à Vitry-le-François, c'est-à-dire la ligne Sézanne-Fère-Champenoise-Sommesous. Tout fait prévoir que le centre de la bataille sera à Fère-Champenoise.

Disons quelle est, sur cette ligne, de Sézanne à Mailly, la situation physique et morale des corps au cours de la journée du 5, quand la nouvelle se répand que la retraite est finie et qu'on passe à l'offensive.

LA 42e DIVISION (GÉNÉRAL GROSSETTI) A gauche de l'armée, la 42e division (général Grossetti) tient la route de Champaubert à Sézanne, c'est-à-dire, exactement, l'étroit couloir que suit la route nº 51, pour gagner le coude de Romilly-sur-Seine, principal objectif visé par l'ennemi.

C'est une division, la 42e division ! Et c'est un général, le général Grossetti ! Colossal, sanguin, carré par la base, les joues larges et rouges, la barbiche blanche, ce chef a su gagner, du premier coup, par sa bonne humeur et son courage impassible, la confiance absolue de ses soldats : dans une guerre où l'héroïsme des corps va briller d'un éclat incomparable, la 42e sera bientôt comptée parmi les meilleures. Appartenant, au début de la guerre, au 6e corps et à la 3e armée (général Sarrail), elle avait été, comme nous l'avons dit, détachée de cette armée et envoyée, par voie ferrée, à la gauche du détachement Foch ; elle avait, ainsi, pris part à la retraite à l'ouest de Reims et dans la région de la Retourne. Il ne faut pas oublier qu'un des points les plus menacés de la ligne de Joffre avait été la jonction de la 5e armée et de la 4e armée après la bataille de Charleroi. Si l'armée von Hausen avait été plus active, au moment de l'affaire du pont d'Hastières, elle eût, peut-être, enfoncé notre ligne en ce point. Mais le 1er corps avait admirablement soutenu le choc. Dès lors, Joffre avait conçu le projet de renforcer cette jonction délicate, et le détachement Foch (plus tard, armée Foch) avait été créé pour « boucher le trou » : or, la 42e division avait été placée spécialement à la section toujours menacée par l'ennemi. Après Guise, elle avait renoué le fil et Grossetti, par sa vigoureuse attitude sur la Retourne, en avait imposé à l'ennemi ; la retraite s'était effectuée « sans trop de casse ». La figure puissante du général, d'origine corse, était rapidement devenue légendaire. Il avait dit : « Je ne veux que des braves dans ma division ; que les autres s'en aillent ! »

Ayant quitté Ay, le 3 septembre au soir, la 42e division, obliquant par Épernay, avait suivi la route nº 51 et, selon les ordres, elle avait traversé Champaubert, passé à Baye et Saint-Prix et s'était repliée sur la rive sud du Petit Morin. Elle avait grimpé la chenille des Grandes-Garennes et était venue, finalement, dans la soirée du 4 septembre, s'installer en « bouchon » à l'orée du passage entre Soizy-aux-Bois et la ferme Chapton, avec un détachement à Mondement, c'est-à-dire au raccordement du massif et des Marais de Saint-Gond, ses arrières et convois vers Pleurs.

On s'était couché à onze heures du soir : on nous réveille à une heure du matin. On nous annonce que la grande bataille est proche et, qu'enfin, on cessera de reculer... Subitement, de derrière, les Allemands tirent sur nous ; ils nous talonnaient de bien près... On prend position, on bivouaque dans la fièvre de l'attente : on ne reculera plus ; la bataille est pour demain ! L'infanterie est placée la nuit... Nous étions à Villeneuve-lès-Charleville » (il s'agit de l'artillerie de la 42e division, [colonel Boichut], corps auquel appartient l'auteur du carnet)(1).

L'armée von Bülow suivait, en effet, de très près. Dès huit heures du matin, le 5, une partie de sa droite (Xe corps) était entrée à Baye, qu'une lieue à peine sépare de la pointe occidentale du marais, c'est-à-dire du défilé de la route, véritables « Thermopyles » de cette partie de la bataille. « Par la belle route en pente douce qui longe, sous d'épais ombrages, le « ru » de Toury, les uhlans descendaient du talus de Saint-Prix, puis se glissaient vers le pont du Petit Morin qu'ils franchissaient librement. Il semble qu'il n'y avait qu'à poursuivre... Mais l'ennemi ne bougea pas des lisières. On eut dit que l'énigme de ces grandes étendues marécageuses, le secret de ces eaux dormantes, qui passent pour recéler le casque d'or d'Attila, les frappait d'une stupeur mystérieuse (2). »

La vérité est, comme nous l'avons dit déjà, que la manœuvre extrêmement alourdie de l'armée Bülow était en train de lui faire perdre un jour, — peut-être le jour décisif.

La 42e pourra donc prendre, de ce côté, dès le 6 au matin, les avantages de l'initiative.

(1) *Les Carnets de la guerre, Carnet de route d'un artilleur*, p. 400.

(2) Ch. Le Goffic. *Les Marais de Saint-Gond*, p. 25

UNE PIÈCE DU CHATEAU DE BAYE APRÈS LE PASSAGE DES ALLEMANDS

EMPLACEMENTS DU 9e CORPS, LE 6 SEPTEMBRE AU MATIN

A droite de la 42e division opérait le 9e corps (général Dubois). Après s'être battu à Rethel, le 9e corps avait accompli la retraite par ordre, en traversant la Champagne de Reims par Avenay-Mareuil-sur-Marne-Vertus. Il était, le 4 au soir, dans la région de Vertus-Bergères-les-Vertus, ayant à sa gauche la 42e division et, à sa droite, le 11e corps (général Eydoux).

La marche se poursuit dans l'ordre suivant : à droite, la 17e division (général Moussy), suit la ligne Voipreux-Bergères-les-Vertus-Fère-Champenoise-Euvy, le 135e faisant l'arrière-garde; à gauche, la division marocaine (général Humbert), en direction de Bergères-les-Vertus (partie ouest)-Fère-Champenoise (idem)-Faux; à l'arrière-garde, trois bataillons de tirailleurs et deux escadrons divisionnaires. Le 7e hussards est resté en arrière et surveille l'ennemi.

L'objectif est de faire occuper l'est des Marais de Saint-Gond. Le nœud de la manœuvre du 9e corps sera le débouché de Fère-Champenoise, qui a l'avantage de se maintenir en terrain sec. Fère-Champenoise est une des clefs d'Arcis-sur-Aube, comme l'a prouvé la bataille classique de l'empereur Napoléon.

Nous savons que l'armée von Hausen, qui doit soutenir l'offensive de von Bülow, a, précisément, pour objectif Arcis-sur-Aube; donc, elle doit passer par Fère-Champenoise. Mais nous avons dit aussi que von Hausen n'est pas pressé : quelque répit est donc laissé au 9e corps français. Sa marche, le 5, s'effectue en ordre et avec une tranquillité complète. Le 7e hussards, qui est resté aux environs de Vertus, rend compte que l'ennemi est peu mordant.

Le corps arrive à Fère-Champenoise le 5, à six heures cinquante. C'est à cette heure qu'on reçoit l'ordre de l'armée, prescrivant l'offensive pour le lendemain.

Tout le monde est aux champs : le général Dubois prend ses dispositions. Le mieux est de s'assurer des débouchés bien dégagés des Marais, de Saint-Gond. Aussi, tandis que le corps se développe autour de Fère-Champenoise, les arrière-gardes sont maintenues en plaine de Champagne, le plus loin possible. La division Humbert s'établit à l'issue nord des Marais, d'Aulnay-aux-Planches à Morains-le-Petit. De l'artillerie est en surveillance sur Colligny. La division Moussy s'arrête et se fortifie à l'est de Fère-Champenoise entre le Moulin de Connantray et Euvy.

Le quartier général de la division marocaine est à Fère-Champenoise; celui de la 17e division à Euvy.

Dans tout le corps, on a le sentiment que cet arrêt subit, ce retour sur ses pas, marque un revirement, que quelque chose de nouveau va se passer. Les troupes n'avaient pas encore eu connaissance de la proclamation du général en chef qu'elles l'avaient pressentie :

On reculait toujours : mais, en dépit de tout, notre confiance ne diminuait pas. Les soldats, par une intuition merveilleuse, devinaient, sous une forme grossière, la vérité. Qui leur parlait de défaite, ils le jugeaient un imbécile. Car, Joffre, c'était un malin. Avec les combats et la retraite, il manigançait un énorme piège. Et ces abrutis de Boches tombaient dans le panneau...

Or, tout à coup, une fanfare sonna, une fanfare, ensemble pathétique et joyeuse, de ralliement et de bataille : la parole du généralissime à ses armées ! Lui qui avait ordonné cette retraite, il défendait à ses troupes de reculer davantage : plutôt, elles se feraient tuer.

C'était le samedi 5 septembre, après un pénible parcours. La rumeur courait, et les colonels recevaient l'ordre qu'ils lisaient aux régiments. Des automobiles amenaient le général Foch et le commandant du corps d'armée, qui se concertaient avec leurs divisionnaires. Et, déjà, nous revenions sur nos pas. Une occasion favorable s'offrait pour l'attaque et hâtait le combat. Nous rentrions à Fère-Champenoise.

En face de nous, vers la gauche, les Marais de Saint-Gond étendaient, entre l'ennemi et nous, une masse vaseuse, traversée de quelques sentiers impraticables aux colonnes et aux canons. Des chemins, sur la droite, tournaient les marais par les villages d'Aulzineux, Pierre-Morains, Morains-le-Petit... De la vallée boueuse, la pente montait doucement vers le sud, jusqu'à la lisière du bois où le vallonnement s'accentuait, au point d'ériger des collines assez rudes, telles que le Mont-Août. En arrière, la route de Fère-Champenoise à Sézanne, par Connantre-Linthes-Saint-Loup, servait de bande à nos positions.

Les souvenirs de 1815 illustraient cette région. Près d'ici, Napoléon, à Champaubert et Montmirail, avait vaincu l'envahisseur, rejeté dans les Marais. Les plus savants contaient aux escouades cette histoire, et les promptes imaginations ressuscitaient les exploits des « Marie-Louise ». Durant la nuit du samedi au dimanche, des escarmouches préludèrent... » (1).

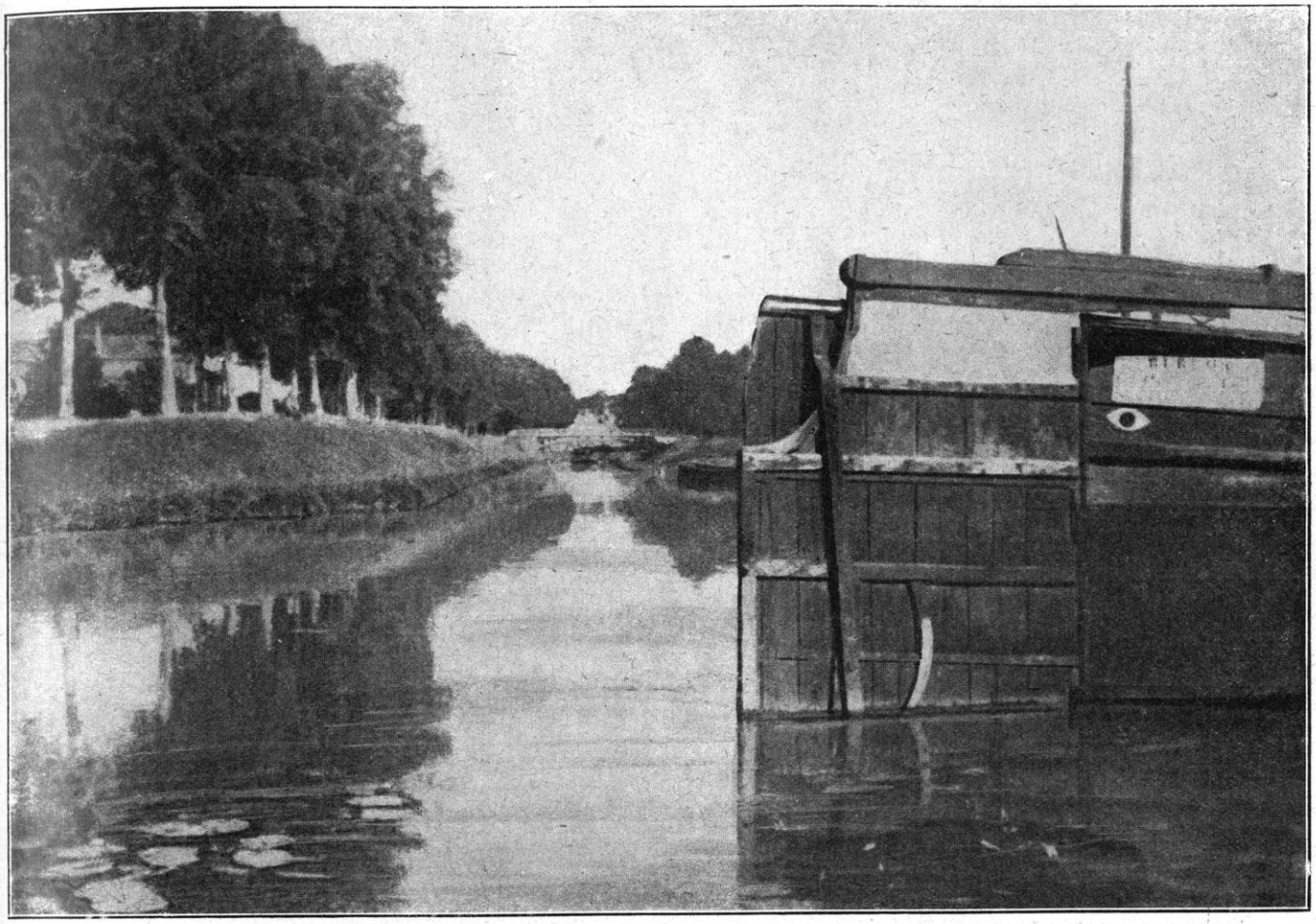
Le général Foch vient d'apparaître sur le front. Se concertant avec le général Dubois et les divisionnaires, Humbert et Moussy, il prépare l'offensive pour le lendemain. La 9e armée a pour principale mission, dans la première phase de la bataille, de couvrir et d'appuyer la droite de l'armée Franchet d'Espérey. Comme celle-ci doit attaquer dans la direction générale Esternay-Montmirail, ordre est donné au 9e corps de se serrer sur l'ouest et d'occuper, par de fortes avant-gardes, Congy et Toulon-la-Montagne. Cela veut dire : 1° que l'on commence à tenir fortement la région des Monts ; 2° que l'on se préoccupe d'assurer le débouché par la route n° 51, débouché qui, au début, sera, des deux côtés, toute la bataille. Par ce mouvement, on se porte au devant de l'ennemi qui s'avance. Ici, aussi, les deux manœuvres vont *s'enferrer*.

Dès le 5, un premier choc se produit : à quinze heures, le 7e hussards fait connaître que l'ennemi débouche en forces de Vertus et a poussé ses avant-postes sur Vert-la-Gravelle. A dix-huit heures, la brigade Blondlat, de la division Humbert, qui a atteint Coizard, ne peut aller plus loin en direction du nord. La division s'arrête en cantonnement d'alerte, pour la nuit du 5 au 6, derrière les Marais, à Bannes-le-Mesnil-Broussy-le-Grand.

Le 6, dès la première heure, les mouvements recommencent :

« Le 5e régiment de tirailleurs vient de quitter par alerte Broussy-le-Grand, vers quatre heures. Il devrait

(1) René de Planhol. *Etapes et batailles d'un hussard*, p. 37.



CANAL DE LA MARNE ET DU RHIN A VITRY-LE-FRANÇOIS

marcher en pleine ombre sur la route d'Oyes, mais d'immenses faisceaux lumineux mobiles parcourent l'espace durant cette nuit du 5 au 6 septembre : ce sont des projecteurs allemands de très forte puissance qui, braqués, au loin, dans le nord, cherchent à surprendre quelque mouvement de troupes dans nos lignes. Nous marchons, pour la première fois, sous ces clartés fantastiques et arrivons à Oyes au lever du jour. A ce moment, nous rencontrons un bataillon de chasseurs à pied. Chacun a l'impression qu'une nouvelle armée se forme d'après ce que nous voyons et sentons autour de nous comme un rassemblement de troupes (en effet, c'est la 9e armée qui se constitue et qui porte sa masse sur la gauche). De ce moment, nous assistons à une lutte très violente d'artillerie... » (1).

C'est le 6 au matin. La manœuvre et la contre-manœuvre se déclenchent.

A l'autre division du 9e corps, la 17e division (général Moussy), a donné l'ordre au colonel Éon de s'avancer jusqu'à Vert-la-Gravelle et Toulon-la-Montagne, tandis que les gros de la division resteront autour de Fère-Champenoise. Toulon-la-Montagne est occupé : mais on trouve l'ennemi à Vert-la-Gravelle, le colonel Éon l'en chasse pendant la nuit. Cependant, la situation de cette troupe peut devenir périlleuse : le colonel Éon est en flèche, tandis que les Allemands arrivent de partout. Les renseignements recueillis dans la soirée font connaître que le 9e corps a toujours devant lui les troupes de la IIIe armée allemande (von Hausen) venant par Tours-sur-Marne et Condé-sur-Marne.

Von Hausen commence donc à jeter ses premiers éléments pour venir en soutien de l'offensive de Bülow. Arrivant de l'est, il tombe sur les Marais de Saint-Gond que gardent, à droite, le 9e corps, et, à gauche, la 42e division. Peut-être les avions de l'armée allemande lui ont-ils signalé une sorte de vide

(1) *Combat de Saint-Prix. Ferme Montalard.* Récit du lieutenant Suffren, du 5e tirailleurs, dans Ginisty et Gagneur, *La Guerre par les combattants*, p. 262.

existant derrière les Marais eux-mêmes dans la région Linthes-Linthelles-Pleurs-Oaye. Un effort en plein par le travers des Marais serait peut-être à tenter.

Le Commandement français, toujours attentif à ses liaisons, s'est préoccupé de cette situation. Entre le 9e corps et le 11e corps, il arrête, mais un peu en arrière, la 52e division de réserve (général Battesti). Dans le cours de la retraite, elle a opéré avec le 9e corps et a marché par Aulnay-aux-Planches vers Connantray et Fère-Champenoise ; mais, dans la journée du 5, au moment où la division s'est échelonnée sur cette ligne, en même temps que l'ordre de l'offensive est distribué, un mouvement légèrement en arrière et à l'ouest porte la division, en rassemblement articulé, au sud de Corroy. Elle maintient ainsi la liaison entre les deux corps, prête à prendre sa place sur le front dès que l'heure de l'offensive aura sonné.

EMPLACEMENTS DU 11e CORPS LE 6 SEPTEMBRE AU MATIN

Le 11e *corps* (général Eydoux) s'installe à droite du 9e corps. Il est composé de la 21e division (général Radiguet) et de la 22e division (général Pambet). La 60e division de réserve (général Joppé) opère avec lui, mais à sa droite. A partir du 7, il recevra l'appui de la 18e division (général Lefebvre), du 9e corps, qui est amenée par voie ferrée et arrive par Troyes.

Le 11e corps vient de Thuizy. Il a passé la Marne, le 3 septembre, à Juvigny-sur-Marne ; mais là, faisant un à gauche prononcé, puisque le général Joffre masse son armée de gauche le plus possible à l'ouest, il prend la direction de Chaintrix, sur la route de Châlons-sur-Marne à Bergères-les-Vertus. De là, il pique droit au sud vers Clamanges : il tombe alors dans la région des *Sommes*. La Somme, faisant un coude, arrose Sommesous, Vatrimont, Lenharrée, Normée, Écury-le-Repos, Clamanges, Villeseneux.

Ici, l'on est tout à fait dégagé des Marais de Saint-Gond. C'est ce terrain plat et coulant qui a dû tenter, dès l'abord, le Haut-Commandement allemand. Le 11e corps a donc une tâche qui se développera au cours de la bataille. Si l'ennemi ne peut pas s'ouvrir l'accès direct par la route nº 51, il tentera, par ici, le mouvement tournant. La région qu'il occupe appelle, en quelque sorte, la jonction des armées von Bülow et von Hausen. S'il est un point où « la concentration sur le champ de bataille » selon les préceptes du vieux Moltke, doit se produire, c'est ici : le terrain est propice et il y a de la place.

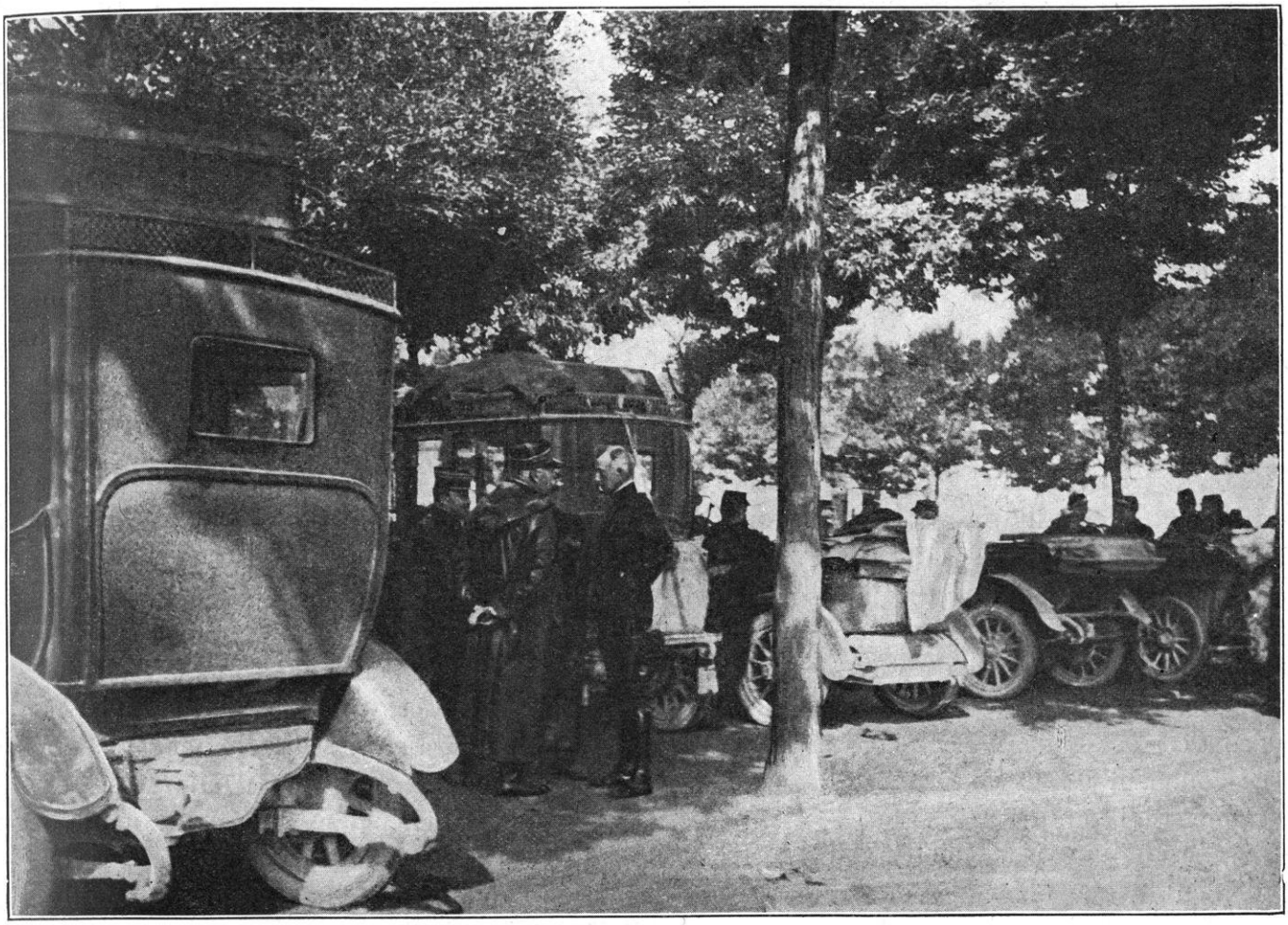
Contre cette manœuvre ennemie qui est à prévoir, une première ligne de défense peut être établie sur la petite rivière, de Villeseneux à Clamanges et Pierre-Morains ; et, si ce front cède, une seconde ligne se présente naturellement à Écury-le-Repos-Normée-Lenharrée.

Le corps, marchant en deux échelons, est arrivé, le 4 au soir, à Clamanges. Le 5, dans la journée, il a repris la marche vers le sud et le Quartier Général s'est porté de Clamanges à Sommesous ; puis, jusqu'à Semoine. Dans cette marche, toujours vers le sud-ouest, on observe la préoccupation du Grand Quartier Général de ne pas laisser se faire un vide, un « trou » entre le 9e corps et le 11e corps.

Pour le 6 au matin, le 11e corps sera posté ainsi qu'il suit : la 21e division (général Radiguet) tient la ligne Morains-le-Petit à Normée ; la 22e division (général Pambet) s'est fortifiée de Normée à Lenharrée, l'artillerie du corps (général Favereau) étant à la disposition de la 22e division pour, du haut du plateau dominant au sud la Somme, tenir sous son feu la voie ferrée qui peut servir d'axe de débouché à l'ennemi.

La bataille du 11e corps s'étendra à l'ouest jusqu'à Fère-Champenoise par la 52e division de réserve (général Battesti) qui, comme nous l'avons dit, fera la liaison avec le 9e corps en attaquant dans cette direction.

Malgré la lame d'argent recourbée que fait la Somme, le pays, ici, est d'une mélancolie profonde : c'est la Champagne pouilleuse dans toute sa stérilité ; affleurements de craie, champs aux maigres orges, villages rares, chemins de terre poudreux, sauf la grande route



LE GÉNÉRAL JOFFRE S'ENTRETIENT AVEC SES OFFICIERS

de Châlons-sur-Marne à Fère-Champenoise qui traverse en oblique tout le champ de bataille : la défense ou l'attaque trouveront cependant, sur cette plaine dénudée, des appuis favorables à la progression et des abris dangereux pour la défense : ce sont les garennes, les sapinières aux branches serrées, aux ronces entrelacées, ces plantations artificielles, tirées au cordeau et retournées à l'état sauvage, qui ajoutent leur tristesse noire à la tristesse blanche de la Champagne. L'artillerie lourde allemande les prendra pour objectifs, assurée d'y trouver, dans les heures les plus lourdes d'une bataille torride, les troupes accablées de chaleur venant y chercher un peu d'ombre et s'exposant aux rafales soudaines des canonnades sous des gîtes trop facilement repérés.

Depuis la bataille de Rethel, où elle a beaucoup souffert, la 60e *division de réserve* (général Joppé) a accompagné la retraite du 11e corps faisant la liaison avec l'armée du général de Langle de Cary (4e armée). Des mesures sévères ont été prises pour rétablir les liens entre les divers éléments, un moment compromis.

La division est bien en mains à partir du 3, où elle passe la Marne à Aulnay. Le 4, la retraite s'achève sur Trécon-Villeseneux, en direction des « Sommes ». La division est sous les ordres du 11e corps d'armée : elle se rapproche de lui et, par Clamanges, gagne Lenharrée, où elle bivouaque le 4 au soir. Mais, elle se porte encore plus au sud dans la journée du 5. La voilà dans la zone Villiers-Herbisse-Allibaudières, c'est-à-dire aux portes d'Arcis-sur-Aube. C'est-à-dire qu'on l'abrite autant que possible et qu'on la considère comme une réserve.

Mais, le lendemain, pour l'offensive qui se prépare, on a besoin de toutes les forces : on puise dans tous les réservoirs. Cette guerre, qu'on le veuille ou non, est la mort du système des réserves. Donc, dans la nuit du 5 au 6, des ordres sont donnés pour faire remonter deux bataillons dans la région de Fère-Champenoise, c'est-à-dire vers le nord-ouest.

Mais voici qu'un grand danger apparaît. Entre l'armée de Foch et l'armée de Langle de Cary (c'est-à-dire entre la bataille de gauche et la bataille de droite) un trou s'est produit. Langle de Cary, avec son 17e corps, est au delà de Sompuis, tandis que Foch, avec son 11e corps, est au delà de Somme sous. C'est un passage de quinze kilomètres qui présente de l'un et l'autre côté, un flanc découvert à l'ennemi. Pour couvrir ou voiler ce trou, il n'y a, comme nous allons le voir, qu'une division de cavalerie — et encore, très éprouvée — celle du général de l'Espée. Or, bientôt, on voit se dessiner, dans le camp ennemi, des mouvements visant ce vide, signalé, sans doute, par les renseignements et les avions.

Ce fut un moment d'anxiété dans les deux armées voisines, celle de Foch et celle de Langle de Cary.

On n'avait, sous la main, que la 60e division de réserve, en attendant les renforts annoncé par le Grand Quartier Général. Pour établir sa liaison avec le 17e corps d'armée, le général Joppé envoie, d'abord, un escadron et demi de la cavalerie de la division. A partir de ce moment, la 60e division de réserve se tiendra en contact constant et en échange d'appui avec la 9e division de cavalerie. Nous verrons, au cours de la bataille, à quel point la situation fut grave dans cette région. Les Bretons et les Normands du général Joppé, secondés, heureusement, par une excellente artillerie, reçurent une tâche au-dessus de leurs forces, mais ils n'y faillirent pas.

EMPLACEMENTS DE LA 9e DIVISION DE CAVALERIE LE 6 SEPTEMBRE AU MATIN

Tout à fait à droite de la 9e armée, opère la 9e *division de cavalerie* (général de l'Espée). Depuis le 30, elle appartient au détachement d'armée Foch. Chargée, au début de la retraite, de maintenir les liaisons entre ce détachement et la 5e armée, elle a opéré d'abord sur l'Aisne dans la région de Neufchâtel et Saint-Martin-Lheureux. Mais, à partir du 3 septembre, elle a dû se transporter sur la droite du détachement pour assurer les liaisons avec la 4e armée (Langle de Cary).

C'est dans cette position et dans ce rôle qu'elle achève la retraite. Les journées des 3 et 4 sont employées à retarder la marche des avant-gardes ennemies du camp de Châlons à Coole.

Le 5, le détachement d'armée étant devenu 9e armée, ordre est donné à la 9e division de cavalerie de protéger sa droite pendant l'offensive ordonnée pour le lendemain, offensive qui doit se déclancher dans la région Sommesous-Écury-le-Repos-Marais de Saint-Gond. La 9e division campe, à cet effet, autour de Mailly-le-Camp, c'est-à-dire en pleine trouée de Sommesous sur la grand'route nº 77 *de Sedan à Nevers*, qui ouvre le chemin du Morvan comme la route nº 51 ouvre les voies de la Belgique à la Loire.

Le 6 au matin, la division, pour se rendre compte de ce qui se passe dans le camp ennemi, se porte vers Soudé-Sainte-Croix, une avant-garde à Vatry, une autre sur Coole avec mission d'éclairer la vallée de la Coole et la direction de Châlons-sur-Marne. Mais l'ennemi n'est pas encore arrivé. Le pays est vide et calme au loin. Bientôt pourtant, on entend la canonnade qui, *venant de l'Est*, se rapproche peu à peu : ce n'est plus seulement l'armée de von Hausen, c'est celle du duc de Wurtemberg qui va tenter de percer sur cette partie si faible de notre front.

La 9e division de cavalerie va passer par des journées d'angoisse. Mais le général de l'Espée a conscience de l'importance de la mission qui lui est confiée et ses cavaliers sont résolus à ne pas lâcher pied : ils tiendront.

Ainsi, l'armée Foch, destinée à soutenir l'offensive de la 5e armée vers le nord, s'est calée, pour reprendre haleine, derrière les Marais de Saint-Gond ; mais, en même temps, elle a gardé ses débouchés pour rentrer dans la plaine catalaunique par les doubles routes nº 51 (route de Givet) et nº 77. L'ennemi est venu par ces deux voies ; par ces deux voies tôt ou tard, il sera reconduit jusqu'à la frontière.

Pour le moment, il arrive ; il arrive par masses énormes, traînant son artillerie lourde et ses prodigieux convois, répandant ses régiments comme une marée, envahissant la plaine immense. Les uniformes gris-vert surgissent de partout. Ils défilent, sans rencontrer d'obstacles, à travers la Champagne blanche. Ils sont attirés vers l'Aube, vers la Seine qui les conduira sûrement à Paris. Les chefs abordent avec méfiance ce massif de Seine-et-Marne, qui fait comme une place forte autour du camp retranché. Ils jugent plus prudent d'investir la capitale de loin et d'en finir avec elle seulement quand ils en auront fini avec la grande armée de Joffre. Ils ont décidé de saisir la gauche de celle-ci dans une tenaille : elle avancera sa branche gauche à la fois par la trouée de Sézanne et par la trouée de Mailly et elle balaiera tout ce qu'elle rencontrera et le rejettera sur l'autre branche de la tenaille, celle qui reste un peu en arrière, dans la région de Meaux, l'armée von Kluck.

Mais voilà ! Von Kluck, au lieu d'attendre, s'est mis en mouvement. Il entend bien ne pas laisser à von Bülow et à von Hausen le bénéfice de l'initiative et la gloire du succès. Il se précipite, débouche sur les deux Morins, court à la Seine par Provins. Ainsi, il découvre son flanc. Par ce mouvement, le plan général de von Moltke est faussé. Joffre en profite et il cueille la première manche sur l'Ourcq.

Cependant von Moltke et von Bülow ont persévéré dans leur dessein. Au moment où Foch attaque, il est attaqué ; il est attaqué par des forces très supérieures : sur son front et sur son flanc, deux et même trois armées s'avancent pour l'étreindre. Voici que s'engage une lutte terrible, une lutte pour la vie, autour des Marais de Saint-Gond, tandis que von Kluck se sentant mordu au flanc se retourne et mord à son tour. C'est le 6 au matin. Le canon tonne de Paris jusqu'aux Vosges : la bataille de l'Ourcq allume la bataille de la Marne.

CHAPITRE XXXVIII

SUITE DE LA BATAILLE DE L'OURCQ

La manœuvre en retour du Haut Commandement allemand.
Conception allemande de la bataille de gauche. — Belle riposte du général Maunoury.
Lutte pour le massif de Seine-et-Marne. — La bataille de l'Ourcq, le 6 septembre.
L'armée britannique le 6 septembre.

Les opérations étant préparées dans les deux camps, ainsi qu'il vient d'être dit, pour le 6 au matin, il est facile de comprendre pourquoi la bataille de l'Ourcq, engagée dès le 5 à midi par un mouvement en avant des troupes de l'armée de Paris, surprend tout le monde.

Le plus surpris, assurément, fut von Kluck.

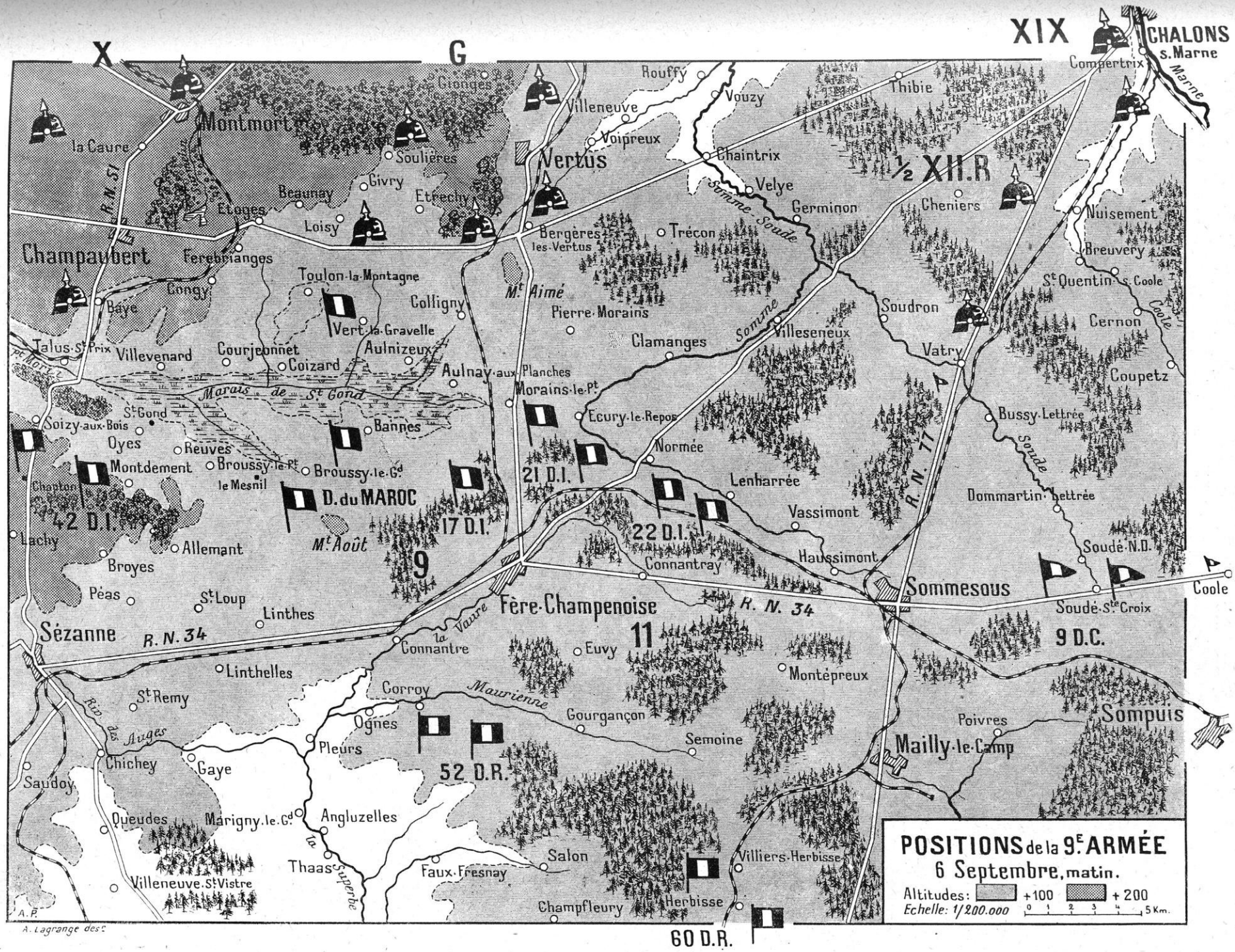
Un carnet de route allemand nous renseigne exactement sur son état d'esprit quelques heures avant l'événement. L'officier qui a écrit le carnet rencontre, à Lizy-sur-Ourcq, le commandant en chef de la Ire armée et son état-major au moment où ils passent par la ville et il s'entretient un instant avec un officier faisant partie de l'escorte. Celui-ci lui donne, à la volée, quelques indications :

« Von Kluck ne doute pas que les Allemands vont écraser rapidement les miettes de l'armée française. Les rapports des espions qui ont vu la retraite de l'armée ennemie sont très rassurants : c'est une horde déprimée, mécontente, sans aucun ressort ; elle n'a aucune chance de reprendre du mordant. *Le général ne craint rien du côté de Paris.* On reviendra a Paris après avoir anéanti les restes de l'armée franco-britannique. Le IVe corps de réserve sera chargé de l'entrée triomphale dans la grande capitale. »

Von Kluck eut juré qu'il avait tout le temps de déboucher sur la Seine et qu'il lui suffisait de porter ses corps en avant pour élargir jusqu'à la rupture, la *brèche* existant entre l'armée anglaise et la 5e armée. Sa confiance même était telle que, loin de laisser son IVe corps de réserve en surveillance devant Paris, il lui donne l'ordre de franchir la Marne. Nul doute que, si la rencontre ne s'était pas produite, un peu prématurément, peut-être, dans la région de Saint-Soupplets-Penchard, au milieu de la journée du 5, toute l'armée von Kluck se fût trouvée au sud de la rivière, le 5 au soir ; tandis que Maunoury, débouchant en direction de Château-Thierry, selon l'ordre qui lui avait été donné, l'eut prise à revers sur la rive nord : von Kluck eut été enfermé.

La fortune des armes en décida autrement. Le canon avait tonné avec une intensité croissante depuis midi. Des appels suppliants arrivaient du IVe corps de réserve qui fléchissait sous le coup de la première attaque. Von Bülow, inquiet pour sa propre manœuvre, insistait auprès de von Kluck dans la soirée du 5 et lui signalait le péril couru par l'armée entière : « L'ennemi paraît se rassembler sur notre flanc droit et transporte ses troupes disponibles à Paris et au Nord-Est. » Cela veut dire que l'orage s'amasse du côté de Paris et, qu'autour de Paris, c'est au débouché nord-est, c'est-à-dire vers Nanteuil-le-Haudoin qu'il faut veiller.

L'ensemble de ces circonstances produit sur l'esprit de von Kluck un effet de stupeur qui,


POSITIONS de la 9e ARMÉE
6 Septembre, matin.
Altitudes: +100 +200
Echelle: 1/200.000
0 1 2 3 4 5 Km.
A. Lagrange des.
A.P.
X
G
XIX
CHALONS s. Marne
Marne
Compertrix
Thibie
Rouffy
Vouzy
Villeneuve
Voipreux
Chaintrix
Velye
Germinon
Cheniers
½ XII.R
Somme-Soude
Vertus
Gionges
Montmort
la Caure
Soulières
Givry
Etrechy
Beaunay
Etoges
Loisy
R.N. 51
Champaubert
Ferebrianges
Congy
Baye
Toulon-la-Montagne
Colligny
Vert-la-Gravelle
Aulnizeux
Courjeonnet
Coizard
Villevenard
Talus-St Prix
Pt Morin
Marais de St Gond
St Gond
Soizy-aux-Bois
Oyes
Reuves
Montdement
Broussy-le-Pt
Broussy-le-Gd
le Mesnil
Bannes
Aulnay-aux-Planches
Morains-le-Pt
Mt Aimé
Pierre-Morains
Bergères les-Vertus
Trécon
Clamanges
Villeseneux
Somme
Ecury-le-Repos
Normée
Lenharrée
Vassimont
Haussimont
Connantray
Soudron
Vatry
Nuisement
Breuvery
St Quentin s. Coole
Cernon
Coupetz
Coole
Bussy-Lettrée
Soude
Dommartin-Lettrée
Soudé-N.D.
Soudé-Ste Croix
Coole
R.N. 77
D. du MAROC
42 D.I.
17 D.I.
21 D.I.
22 D.I.
9
Mt Août
Chapton
Lachy
Allemant
Broyes
Péas
St Loup
Linthes
Sézanne
R.N. 34
Fère-Champenoise
11
Connantre
la Vaure
Euvy
Montépreux
Sommesous
9 D.C.
Linthelles
St Remy
Corroy
Maurienne
Ognes
Gourgançon
Semoine
Poivres
Sompuis
Mailly-le-Camp
Rip des Auges
Chichey
Gaye
Pleurs
52 D.R.
Saudoy
Queudes
Marigny-le-Gd
Angluzelles
la Superbe
Thaas
Villeneuve-St Vistre
Faux-Fresnay
Salon
Villiers-Herbisse
Herbisse
Champfleury
60 D.R.

dans cette nature vigoureuse, se transforme immédiatement en acte. Il est, à la fois, abasourdi et illuminé. Il voit sa faute dans toute sa gravité ; mais il ne s'entête pas et ne songe qu'à la réparer. Nous l'avons dit, il quitte son poste de commandement, établi déjà à la ferme des Perrichets au sud de Coulommiers et, reprenant à toute vitesse, la route de la Marne et de l'Ourcq, il vient se placer au milieu de son IVe corps de réserve, à Barcy (1).

Le général a dit, lui-même, *qu'en cinq minutes* son parti avait été pris de reculer : il ne semble pas, cependant, que les choses aient pu aller tout à fait aussi vite.

LA DÉLIBÉRATION DANS LE CAMP ALLEMAND

D'abord, il fallait se rendre compte, exactement de ce qui se passait, ensuite, dans une circonstance aussi critique, il fallait manœuvrer non pas au hasard mais selon une idée directrice mûrement réfléchie ; enfin, il était de toute nécessité que les mesures fussent en rapport avec la situation et la manœuvre des corps voisins et de l'ensemble de l'armée et, par conséquent, elles devaient être prises par le Haut Commandement. L'indiscipline, n'ayant pas réussi, ne pouvait devenir un système.

Le Haut Commandement allemand n'a pas renoncé à son plan d'attaque au centre et à gauche jusqu'à l'Argonne ; plus que jamais, il subordonne tout à l'espoir de percer le front de Joffre. Il prend donc l'affaire en mains et, bien entendu, après s'être consulté avec von Kluck, il fait le possible et l'impossible pour remettre les choses sur pied.

(1) Voici une nouvelle conversation de von Kluck avec les journalistes, où le général vaincu qui met, paraît-il, la dernière main à ses Mémoires, revient sur ses éternelles explications de la défaite... « Puis, le général parle de la bataille. Comme il me démontre toutes les difficultés qu'il y eut pour les Allemands de se ravitailler en vivres et munitions en raison de la longueur démesurée de la ligne d'étape, je lui demande de quelle façon il fut averti que les troupes françaises se trouvaient sur sa droite : — « Le 4 septembre au soir, nous dit-il, nous en eûmes quelque pressentiment, d'après des rapports de patrouilles ; mais, en fait, ce fut *le 5 au matin*, par l'attaque subite des soldats français... *En cinq minutes, ajoute le général, la décision de reculer fut prise* et j'expédiai sur le champ les ordres nécessaires. » (*Le Temps*, numéro du 1er mai 1919).

Le Grand Quartier Général avait toujours eu des craintes pour sa droite ; il avait averti, à diverses reprises, von Kluck de rester entre Oise et Marne. L'offensive venant de Paris ne le surprend pas aussi complètement qu'elle surprend von Kluck. Pour toutes ces raisons, von Moltke ressaisit, à partir de ce moment, sur von Kluck, une autorité qu'un instant il avait laissé échapper ; et l'ordre est donné au IIe et au IVe corps, qui s'étaient avancés jusqu'au delà du Grand-Morin, par Coulommiers et La Ferté-Gaucher, de revenir, en toute hâte, au nord de la Marne.

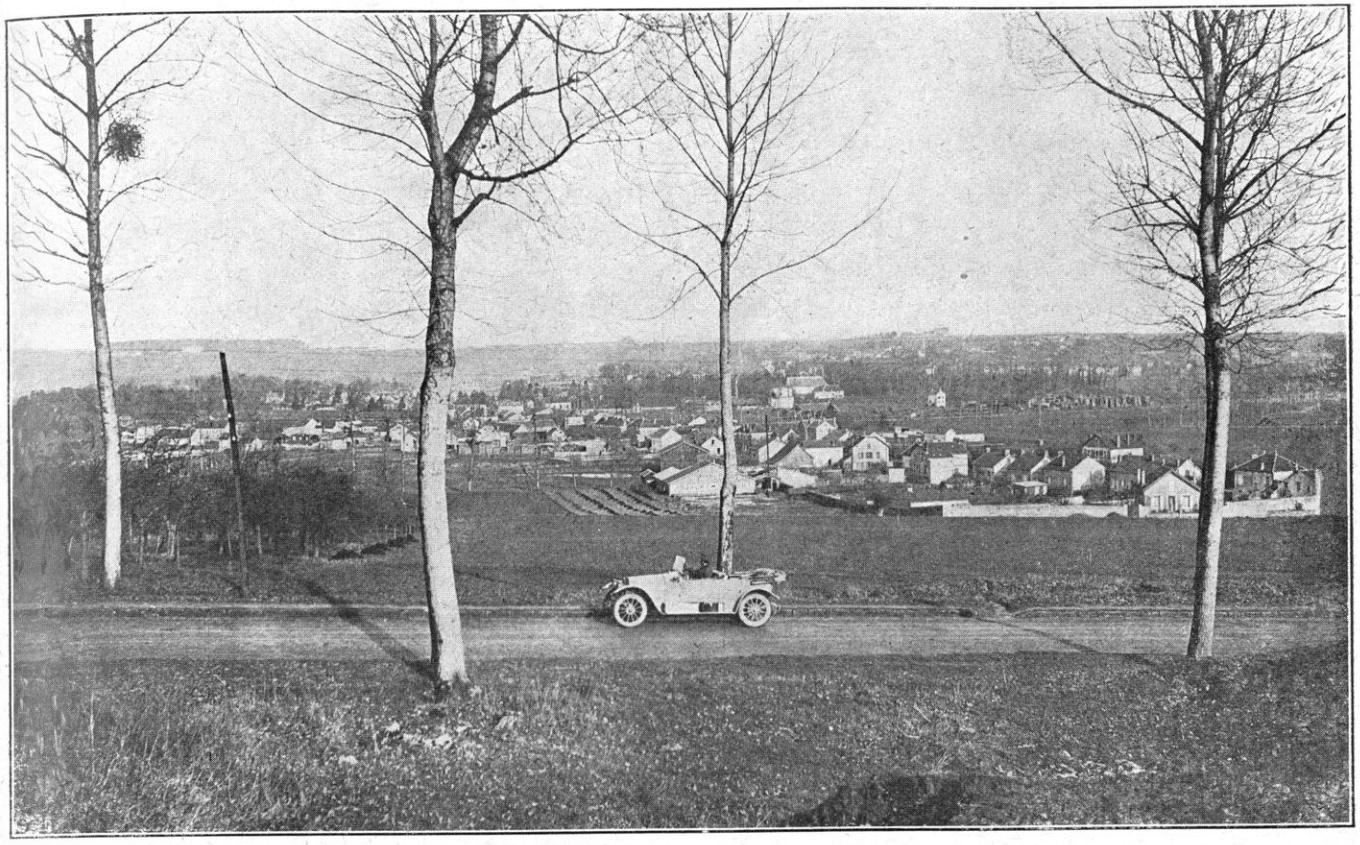
Observons, toutefois, que l'armée allemande n'est déjà plus maîtresse de ses mouvements. Les armées françaises et anglaises ont reçu l'ordre d'attaquer sur toute la ligne, le 6 à la première heure ; les corps de von Kluck ont marché de l'avant dans la journée du 5, et ils sont engagés. Quant à l'armée Bülow, elle arrive un peu lentement, mais elle arrive et, elle aussi, selon les ordres donnés, va se jeter dans la fournaise.

Ce n'est pas chose facile de se « retourner », en quelque sorte, sous le feu et de choisir ce qui vaut le mieux, soit l'attaque pour se défendre, soit le repli pour attaquer.

Oui, la première pensée de von Kluck est de se replier derrière la Marne. Puisque la faute a été d'avancer, le remède est de reculer. Mais, dans quelle direction et jusqu'où ? C'est, à ce sujet, que l'on délibère dans le camp allemand, tandis que, dans le camp français, on agit.

Élevons-nous encore un peu plus haut et considérons, dans l'ensemble, la situation des deux armées à cette minute décisive.

L'armée allemande, par un absurde mépris de l'adversaire, s'est avancée profondément sur le territoire français. Dirigeant sa pointe extrême au sud de Paris, elle est arrivée au delà de Meaux. Son objectif, son double objectif est, à la fois, de menacer Paris et d'en finir avec l'armée de Joffre. Quoique le dessein nouveau de Moltke vise à rompre le front français dans la région de Sézanne-Mailly,



VUE DE COULOMMIERS

l'ordre de marche générale suivi jusqu'ici porte le poids de l'armée allemande plutôt à gauche, c'est-à-dire vers le sud-ouest.

Von Kluck l'a entraînée encore de ce côté par son mouvement si risqué.

L'armée allemande tend, si j'ose dire, la pointe de son museau vers la forêt de Crécy et elle fouille dans ce sens pour pénétrer plus loin encore : c'est avec ses griffes de devant qu'elle attaquera Franchet d'Esperey, Foch et Langle de Cary ; et c'est avec son train de derrière qu'elle tentera de rejeter Sarrail, Castelnau et Dubail dans l'Est.

Mais Maunoury l'attaque et il s'en prend à la tête. Le premier instinct est de replier celle-ci entre les épaules. Cependant, la réflexion vient : si le mouvement se fait trop brusquement, le reste du corps peut en être paralysé ; mais, par contre, si on laisse le cou trop tendu, il est exposé aux prises les plus dangereuses de l'ennemi.

D'autres considérations aussi se présentent en foule : la ligne des communications de l'armée, qui garde les relations avec la mère-patrie, et qui assure l'arrivée des ravitaillements et des renforts, est grandement exposée par le débouché de la 6e armée française en direction de Soissons et de Château-Thierry. A tout prix, il faut la sauver.

Il faut encore songer à cette proximité de la capitale française, qui est d'un si grand réconfort pour l'armée allemande tout entière. Paris ! S'éloigner trop radicalement de Paris au moment où l'on est à ses portes, ce serait, pour la troupe, un aveu de défaite, un désastre moral peut-être irréparable.

Toutes ces considérations sont pesées à ce moment, non seulement par von Kluck, mais par le Commandement suprême : car il y va du salut non seulement d'une partie de l'armée, mais de toute l'armée, non seulement d'une phase de la guerre, mais de toute la guerre. C'est dans cet esprit que les résolutions sont prises dans le camp allemand. Les « cinq minutes » dont parle von Kluck ne vont pas au delà de quelques heures.

CONCEPTION GÉNÉRALE ALLEMANDE POUR LA BATAILLE DE GAUCHE

Pour plus de clarté, il est préférable d'indiquer, dès maintenant, le sens général des décisions prises : nous les suivrons, ensuite, dans leur application sur le terrain. Si les manœuvres, à la guerre, n'étaient pas dominées par une conception générale, elles ne produiraient que confusion et désordre.

Rien ne force à réfléchir comme le sentiment de ces terribles responsabilités. Un chef, en ces minutes tragiques, met ses galons sur la table et redevient un homme.

Entrons dans la conception générale allemande à la minute où il faut parer à l'initiative de Joffre. Une fois toutes les circonstances envisagées et, sans doute, tous les chefs consultés, cette conception générale se dessine ainsi qu'il suit : avant tout, sauver les communications ; en même temps, poursuivre l'offensive von Bülow-von Hausen, puisqu'elle est, en somme, indépendante des mouvements de l'armée von Kluck; enfin, s'il faut renoncer à la grande poursuite de l'armée Joffre et à l'investissement de Paris, se réserver une ligne de retraite la plus proche possible de Paris de façon à pouvoir reprendre l'affaire si les événements le permettent, et, en tous cas, à pallier la grandeur de l'échec auprès du soldat et de l'opinion.

Nous assisterions à la délibération du Grand Quartier Général que nous n'en saurions pas beaucoup plus sur les ordres généraux qui ont été donnés : car l'exécution les révèle.

Je comparais tout à l'heure l'armée von Kluck au museau projeté en avant d'un animal dont les pattes seraient aux Marais de Saint-Gond et sur l'Argonne. La tête étant prise à partie, se replie d'instinct.

On en est là, le 5 dans la nuit. Mais le mouvement rétrograde ne peut s'accentuer sans un risque extrême ; il faut, à tout prix, montrer les dents et distribuer des coups de boutoir à droite et à gauche si on veut assurer le salut de la tête elle-même et, surtout, de l'ensemble de l'armée engagée partout, le 6 au matin, dans une lutte atroce. L'armée von Kluck s'accrochera donc, désespérément, à ces forces françaises qui débouchent de Paris et qui essayent de lui couper la retraite; et, en même temps, avec l'armée Bülow, elle tiendra en respect les assaillants, venus du sud, qui lui sautent à la gorge.

En un mot, la bataille de von Kluck, « bataille de marche », au début, se stabilise soudain ; elle évolue vers la défensive, mais en gardant, le plus longtemps possible, le caractère offensif nécessaire pour contenir l'ennemi et donner au reste de la manœuvre le temps de s'accomplir.

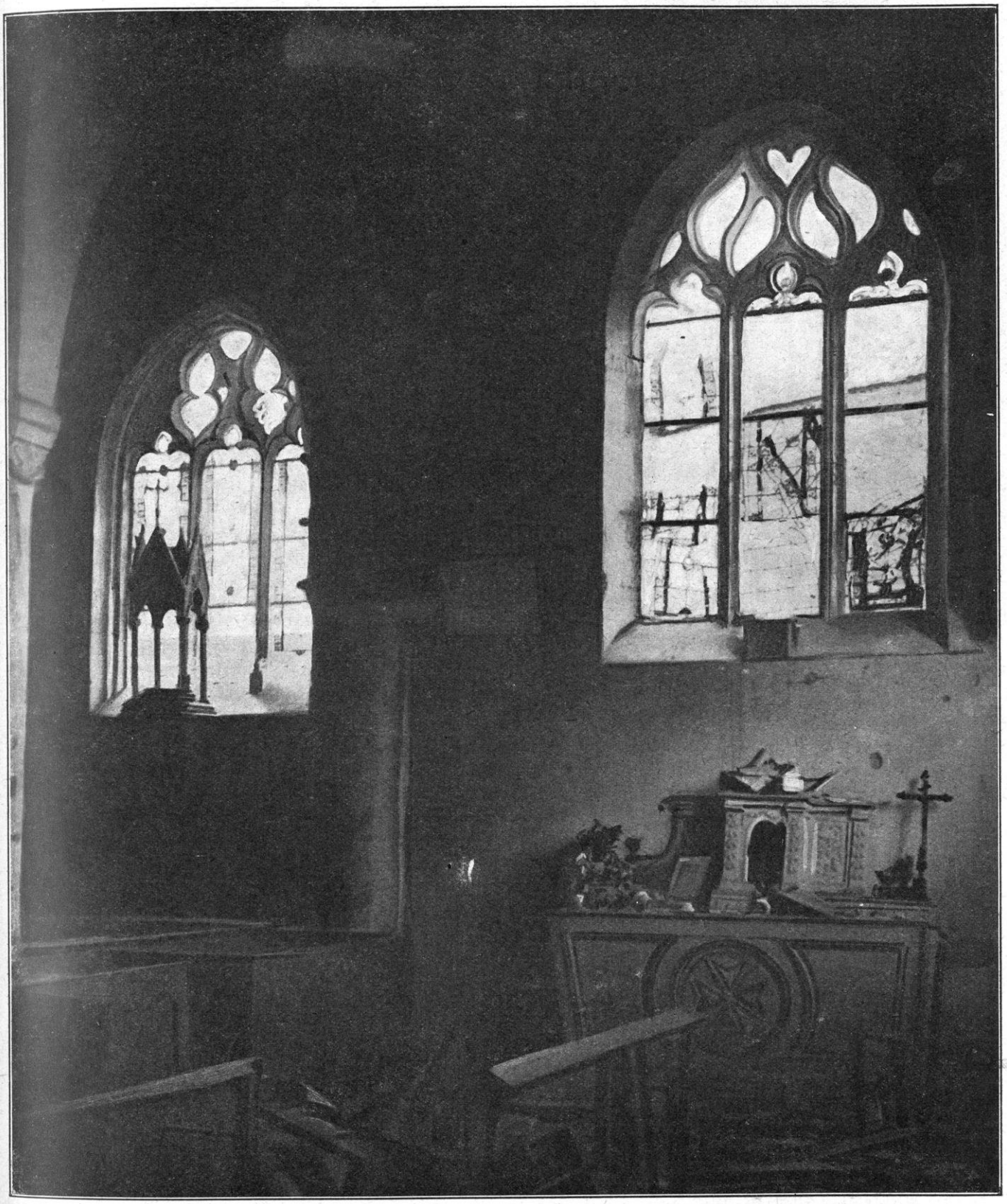
Je ferai une comparaison plus directement empruntée aux choses de la guerre.

Le Haut Commandement allemand comprend que, par suite de l'initiative française, la bataille de gauche n'est rien autre chose que la lutte pour le massif de Seine-et-Marne. Il se ramasse sur ce massif, il s'y cramponne et il en fait le réduit de sa bataille de gauche.

L'imprudence de von Kluck avait consisté à vouloir, en dépit des ordres donnés, sortir de cette position si forte pour se lancer prématurément vers la Seine : cette « sortie » est ramenée dans la place et toutes les forces disponibles vont être concentrées pour y tenir le plus longtemps possible et s'en appuyer en vue du décrochement général s'il devient indispensable.

La citadelle forme un tout parfaitement délimité : c'est l'ensemble des hauteurs constituées, au sud et au nord de la Marne, par les collines qui la bordent entre Château-Thierry et Meaux. La rivière la traverse dans toute la longueur. Le réduit est assiégé, au nord, par l'armée Maunoury, qui essaye de se glisser par la poterne de l'Ourcq jusqu'au cœur de la place ; il est pris à partie au sud et au sud-est par l'armée britannique, l'armée Franchet d'Esperey, l'armée Foch qui essayent de la contourner et d'y enfermer les armées allemandes de gauche.

A ces deux mouvements d'enveloppement, les Allemands opposeront deux mouvements



INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE DE MONTCEAU-LES-PROVINS

tournants plus vastes encore : l'un au nord, par toutes les forces que l'on peut arracher à la bataille du sud et par les renforts appelés immédiatement du dehors ; l'autre au sud, par les deux armées von Hausen et duc de Wurtemberg, faisant un effort suprême pour prendre à revers les armées assiégeantes.

En un mot, on dérange le moins possible les ordres donnés : car il est trop tard ; mais on porte toutes les forces disponibles sur les parties menacées et on accuse le dessein en faisant évoluer vers la défensive tout ce qui était prévu pour l'offensive. Von Kluck, tout en continuant à se battre vers le sud, se distendra *vers sa droite* et s'allongera vers le nord pour obvier au danger qui menace les communications de l'armée et pour aller au devant des renforts qui lui sont promis : quant à von Bülow, il s'étendra, le plus possible, *vers sa gauche*, pour se rapprocher des armées qui tentent, avec lui, dans un effort suprême, de briser le front de Joffre.

Cette double manœuvre *divergente* résulte de la nécessité des faits ; elle s'impose : on n'a pas le choix. Mais elle va produire le résultat qu'il est facile de prévoir. Les deux armées en s'étirant, s'allongeant en sens contraire, s'amincironT jusqu'à exposer la solidité de leur centre. C'est donc leur centre, leur point de jonction qui finira par être le plus affaibli et qui cédera le premier ; c'est le centre qui « craquera » et ce sera le péril du centre qui imposera la nécessité de la retraite.

Ainsi s'explique toute la bataille de gauche et l'illogisme apparent des récits allemands affirmant que la retraite a eu lieu en plein succès. La vérité est que la défense des abords de la place avait réduit à néant la défense de la place elle-même ; que les efforts faits pour contre-attaquer Joffre avaient mis à bas l'armée tout entière ; que les tentatives de rupture et d'enveloppement avaient échoué partout, si grand que fut le mal infligé à l'ennemi. La bataille de la Marne reste aussi folle dans sa tentative désespérée que la manœuvre qui l'avait amenée l'était dans sa conception aventurée. L'armée allemande sera contrainte, finalement, après six jours de combats et des pertes immenses, d'évacuer le massif tout entier ; la bête, prise à la gorge, ne trouvera plus de salut que dans la fuite. Mais, son énergie et son extraordinaire endurance ne lui auront pas été inutiles. Elle aura eu le temps de se retirer sur un autre réduit, sur un autre terrain, ou, plutôt, dans un « terrier » où elle tiendra jusqu'à la mort.

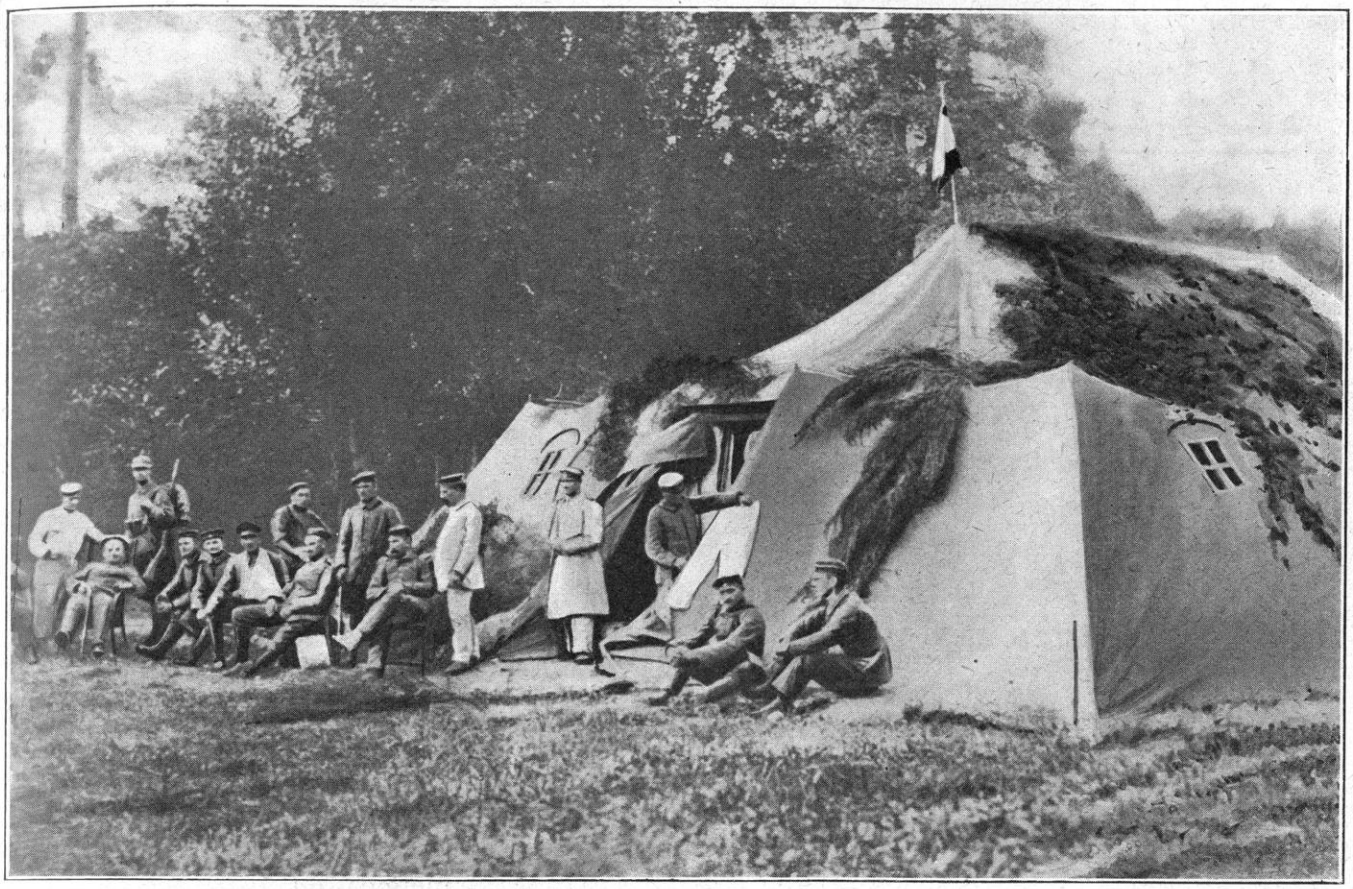
La « bataille de Paris » sera ainsi reportée de la Marne sur l'Aisne et de la « petite Suisse » de Seine-et-Marne sur la « petite Suisse » de Saint-Gobain-Coucy-le-Château. La France et Paris seront sauvés, mais la guerre ne sera pas finie.

VON KLUCK DÉPLACE SES CORPS

On sait quelle était la situation de l'armée von Kluck le 5 à midi : l'ensemble de l'armée se porte sur le Grand Morin, qu'elle a passé en partie, se dirigeant vers Provins et la Seine. La cavalerie de von der Marwitz et celle de Richthofen, opérant de chaque côté de l'armée britannique, sont en voie de pénétrer dans la *brèche* : la 9e division au nord de Crécy, et la 2e aux environs de Coulommiers ; la 5e division de cavalerie du corps Richthofen est à droite de la route de La Ferté-Gaucher, à Provins, sur Choisy, la division de cavalerie de la Garde est en marche sur Chartronges.

A la suite de la cavalerie, le IIe corps actif est en campement d'alerte dans la région de Montceaux-Villemareuil, un peu au nord du Grand Morin ; une division de ce corps (la 4e) est en train de passer la rivière à Pommeuse ; le IVe corps est sur la rivière dans la région de La Ferté-Gaucher ; le IIIe corps dans la région de Sancy et de Montceaux-les-Provins ; le IXe corps en direction d'Esternay jusqu'à Fontenelle-Rieux.

En un mot, tous les corps, ayant passé la Marne, sont en mouvement vers le sud sans l'ombre d'appréhension, alors que le IVe corps de réserve est déjà attaqué sur l'Ourcq et alors qu'ils vont l'être eux-mêmes sur le Grand Morin.



FANTASSINS ALLEMANDS AU REPOS

Le 5 dans l'après-midi, von Kluck a reçu la nouvelle du rude combat engagé par son IVe corps de réserve et sa 4e division de cavalerie dans la région de Dammartin-Meaux. Les quelques heures de délibération, — sans doute par le téléphone, — avec le Grand Quartier Général, arrêtent les grandes lignes des opérations. Il faut, maintenant, les faire connaître à la troupe. Von Kluck donne ses ordres et les mesures d'exécution sont prises par les corps. On prévoit l'effet que va produire ce mouvement de recul et on y pare, d'avance, en répandant la leçon qu'il s'agit d'une « marche sur Paris ».

La manœuvre nouvelle se prépare dans la nuit du 5 au 6. Les ordres du Commandant en Chef n'arrivent au IIe corps, qui paraît avoir été prévenu le premier, *qu'à 3 heures 30 du matin*. Mais un événement extrêmement grave se jette à la traverse au moment de passer à l'exécution : l'armée française a attaqué.

Les ordres donnés sont les suivants : en hâte, les corps qui marchent sur le Grand Morin se replieront vers le nord, c'est-à-dire sur le massif de Seine-et-Marne, dans l'ordre suivant, d'abord le IIe corps, puis le IVe corps ; les autres corps resteront, pour le moment, sur le terrain ; pendant que les mouvements des IIe et IVe corps s'accompliront, ils seront protégés, au sud, par un rideau que formera la puissante cavalerie destinée primitivement à la percée : les quatre divisions de von der Marwitz et de Richthofen doivent combattre à la mort et se sacrifier pour arrêter l'ennemi. Cependant, au nord, le IVe corps de réserve luttera jusqu'au dernier homme pour ne pas laisser enlever les fortes positions du Multien. L'artillerie, après avoir protégé la retraite des deux corps repassant la Marne, se retirera, le plus rapidement possible, sur le centre du réduit à Crouy-Étrépilly et, de là, elle couvrira de ses feux les assaillants d'où qu'ils viennent.

En un mot : mouvement par les lignes intérieures ; entretien de la circonférence de combat par des troupes empruntées à tout le reste du front ; concentration de l'artillerie pour tenir en respect, de loin, les masses ennemies. L'artillerie va jouer, dans toute la bataille de la Marne, un rôle prépondérant.

Le IIe corps, nous l'avons dit, avait reçu le 5 au matin, les instructions signées du comte Schwerin lui ordonnant de marcher en avant, et d'investir le camp retranché de Paris par le sud-est. Il s'était donc avancé au plus loin dans cette direction faisant, en quelque sorte, la pointe du museau de la bête.

« Ainsi que vous le savez, dit un carnet de route, nous avions gagné le 5 M[ontceaux] près de C[hangis]. La région paraissait excessivement tranquille et nous nous étions même baignés le 4 à G[ermigny] dans les flots limpides de la Marne. Mais, soudain, LE 6, A 3 HEURES 30 du matin, nous sommes alertés *et il faut retourner en arrière* : « *Le corps de réserve est en bataille, depuis l'après-midi du 5 septembre, contre une force ennemie supérieure qui a fait une sortie de Paris et il ne peut tenir qu'avec des pertes très fortes.* »

Voilà donc le premier mouvement de retraite qui se produit (n'oubliez pas ce point) : pour le IIe corps, *le 6 à 3 heures 30 du matin.*

Un autre document confirme le fait précis pour une autre partie du corps (le 2e régiment de grenadiers appartenant à la 3e division). Ce régiment s'était avancé, pendant la journée du 5 septembre, jusqu'à Merry-Mouroux-Pommeuse, dans le voisinage de Coulommiers. Or, voici ce qu'écrit, sur son carnet, l'intelligent officier Kietzmann :

« 6 *septembre.* — Départ à 3 h. 30 *du matin.* On reprend la direction ouest *vers Paris.* On passe par Mouroux, Montceaux, Isles-les-Meldeuses, Mary-sur-Acy *pour se hâter de venir en aide au IVe corps de réserve...* »

Les régiments ont reçu l'ordre de se remettre en marche par les routes qu'ils viennent de parcourir en grande hâte ; avec une hâte non moindre, ils reviennent sur leurs pas pour être dirigés, leur dit-on, *vers Paris.*

Ces troupes n'ont pas combattu. Elles ont marché et elles se remettent à marcher en sens contraire. C'est qu'en effet, il n'est encore que 3 heures 30, quand les ordres leur parviennent ; or, les forces franco-anglaises n'ont l'ordre d'attaquer qu'à 6 heures.

Mais, voici d'autres forces allemandes qui sont restées un peu plus longtemps, par ordre, sur le terrain, et la journée prend tout à coup, pour elles, un aspect bien différent. Suivons encore, sur les carnets de route, cette image vivante de la manœuvre. Il s'agit, maintenant, de l'artillerie. Assurément, l'ordre lui a été donné de ne partir qu'en dernière analyse et de protéger la retraite des corps à coups de canon. De là vient qu'elle ne s'est pas décrochée à temps.

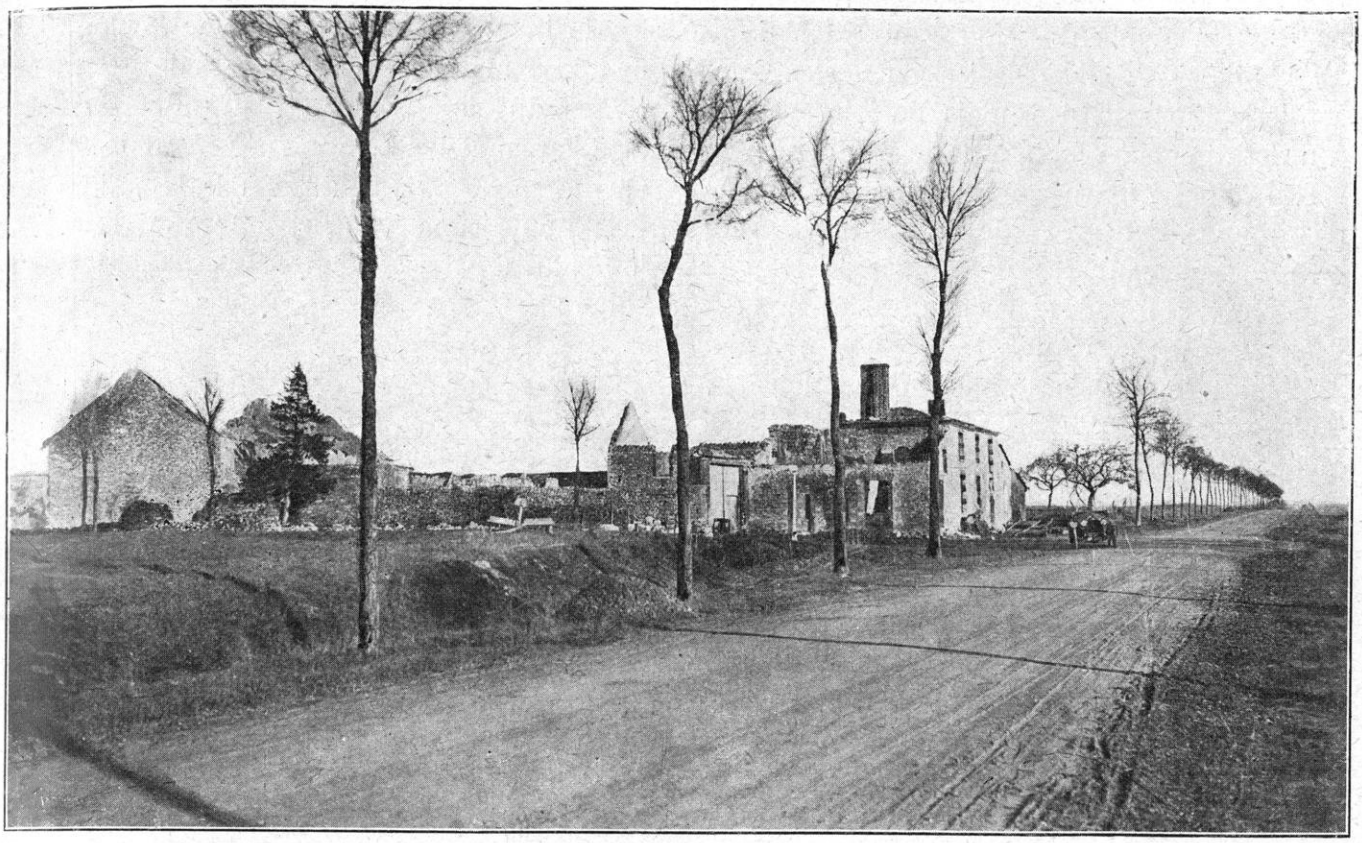
Six heures sont sonnées. Les forces alliées attaquent, et l'artillerie allemande est prise dans la bataille *qui monte du sud.*

La soirée du 5, au bivouac de Montceaux, avait été troublée par l'apparition de quelques patrouilles ennemies en marche et venant précisément du sud. Mais on avait cru à une fausse alerte :

« Le 6 septembre, écrit l'artilleur auteur du carnet, nous étions sur une hauteur découverte et nous n'avions pas encore dételé, que, soudain, les obus de l'artillerie française éclatent autour de nous. Vite, je mène la batterie au bas de la pente à l'abri ; je fais dételer et me tiens prêt à faire feu. Une grêle de mitraille provenant de canons de gros calibre couvre la hauteur que nous venons d'abandonner. Le village de M[aisoncelles], juste devant nous, était occupé par l'ennemi et dissimulait son artillerie. Nous n'étions qu'une brigade. L'ennemi paraissait beaucoup plus nombreux. Nous tirâmes sur l'infanterie, mais ne pûmes découvrir l'artillerie qui, heureusement, ne nous fit que peu de mal. Notre infanterie attaque le village, mais ne peut avancer sans, cependant, être obligée de reculer. Alors les deux artilleries adverses s'arrosent réciproquement avec une prodigalité extrême en tirant au jugé. Tard dans l'après-midi, notre aile gauche reçut du renfort. (C'est, sans doute, le IVe corps qui se met en mouvement.) Un gros brouillard tombe et la nuit vient.

Ainsi le combat s'engage vers le sud, tandis que le gros du corps (que nous allons suivre), bat en retraite et s'élance à marches forcées pour aller se battre au nord.

Mais quel était l'ennemi qui venait de se



LA FERME DU PETIT-ÉTRECHY SUR LA ROUTE DE MONTMIRAIL

découvrir soudain ? A qui avait-on affaire ? Suivons encore le récit de notre artilleur. C'est la vérité prise sur le fait :

« A minuit (le 6) l'adjudant de service vint apporter l'ordre d'envoyer une patrouille volontaire d'officiers pour savoir à quelle distance se trouvait l'artillerie ennemie cachée par le village. Je grimpai sur mon cheval, pris avec moi le sous-officier E. et nous nous dirigeâmes vers le village en décrivant une courbe. Passant devant une tranchée, nous apprîmes que le village était tenu par notre infanterie. Nous avançâmes avec prudence et nous vîmes deux voitures de munitions allemandes entièrement détruites par le feu ennemi. Je voulais descendre de cheval à l'ombre de deux grandes meules de paille quand, pendant que nous faisions les trente pas qui nous en séparaient et éclairés en plein par la lune, une voix s'élève : « *Who you !* » Le pauvre E. dans son émotion, répond le mot de passe : « *Brandebourg !* » Aussitôt, les fusils partent; je vois tomber le cheval de E., puis le cavalier se relever et courir à toutes jambes. Moi-même, j'avais pris le galop ; mon cheval, déjà atteint, fait encore quelques bonds, puis me projette en tombant. Une fois à terre, consciemment ou non, je reste étendu sans mouvement et j'entends une voix, à trente mètres à peine, disant, en parlant de nous : « Ils ont leur affaire ! » Et les autres de rire... Aujourd'hui encore, je ne parviens pas à comprendre pourquoi aucun d'eux n'est sorti pour venir voir qui ils avaient pincé. Ils doivent avoir vu, cependant, qu'il y avait un officier et ils auraient pu supposer qu'il était porteur de papiers intéressants. Je savais maintenant qui j'avais devant moi. Derrière, sur le chemin conduisant au village, j'entendais des éclats de rire, des jurons et le départ des voitures. Tout cela était très intéressant. D'abord, là où nous supposions des Français, c'était à des Anglais que nous avions affaire. Ensuite, notre infanterie avait évacué le village... Mais qu'était-elle devenue ?... Nous apprîmes plus tard qu'elleavait dû se retirer.»

L'officier put se dérober en rampant et regagner sa batterie. Il termine cet épisode par ces lignes :

« ... J'arrivai à la batterie, très étonné moi-même de m'y retrouver sain et sauf. J'avais été absent plus de trois heures. Mon rapport intéressa vivement le colonel commandant. Notre nouvelle attaque n'aboutit à rien *puisque la I*re *armée était déjà en route sur Paris*, et que, par conséquent, notre division dut renoncer à cueillir des lauriers particuliers. »

N'est-ce pas la plus nette des descriptions du « décrochement » d'un des corps de l'armée von Kluck ? L'infanterie est partie, la première, à 3 heures 30, sans se douter que l'ennemi avançait; des groupes d''artillerie sont

restés en arrière entre Montceaux et Maisoncelles : ils s'y trouvent isolés, en flèche. Cette artillerie est attaquée, mais de loin et sans contact direct avec l'infanterie, à 6 heures du matin, le 6. La journée se passe en canonnades réciproques. Chacun garde ses positions. Dans la nuit seulement, les patrouilles allemandes s'aperçoivent qu'elles ont devant elles, non des Français, mais des Anglais.

Il suffit de rappeler que l'armée anglaise débouche de la forêt de Crécy, à 4 ou 5 kilomètres de Maisoncelles, le 6 au matin, pour que le contact pris avec cette armée par la gauche de l'armée von Kluck au moment où celle-ci décampe, ait son explication: mais nous reviendrons sur le rôle de l'armée anglaise.

Auparavant, il est intéressant de suivre l'exécution des ordres de von Kluck dans les autres corps qui se sont avancés jusqu'à la vallée du Grand Morin.

Le IVe corps (général Sixt von Arnim) est en train de déboucher par la trouée de Rebais : il s'est avancé jusqu'à Doue et même un peu plus loin, aux approches de Coulommiers. Ici, nous avons un document de premier ordre, le carnet du lieutenant Hermann Richter qui appartient à l'état-major du IVe corps. Il donne le texte même de l'ordre officiel. Quoi de plus précis ?

« Le 6 septembre, vers sept heures du soir, aux premières lueurs crépusculaires, comme nous avions confortablement allumé nos cigares et cigarettes, l'adjudant de section arrive et crie : « *Alarme ! Silence ! Ordre de la division. Les batteries prêtes immédiatement !* » En hochant la tête et supposant toutes sortes de choses, nous obéissons mélancoliquement à l'ordre. Va-t-on se battre, aujourd'hui même, pendant la nuit qui arrive ? S'agit-il de former le cercle autour de Paris, le plus rapidement possible ?

« Vers 8 heures du soir, ordre de départ. Notre chemin nous ramène vers le Nord. Eh bien, en avant SUR PARIS ! Courte halte à un carrefour. Là, on nous donne lecture de l'ordre de la division *lancé de Doue,* LE 6 SEPTEMBRE à 6 HEURES 30 : « *Le IVe corps de réserve est engagé, depuis le samedi* 5 *après-midi, dans de durs combats dans la région de Meaux contre des troupes françaises qui reçoivent de Paris des renforts continuels. Le IIe corps participe au combat depuis ce matin* (6 septembre) *comme renfort.* (C'est le corps Linsingen qui est parti à 3 heures 30 du matin.) *Maintenant, le IVe corps doit être amené comme nouveau renfort dans la région de Meaux.* »

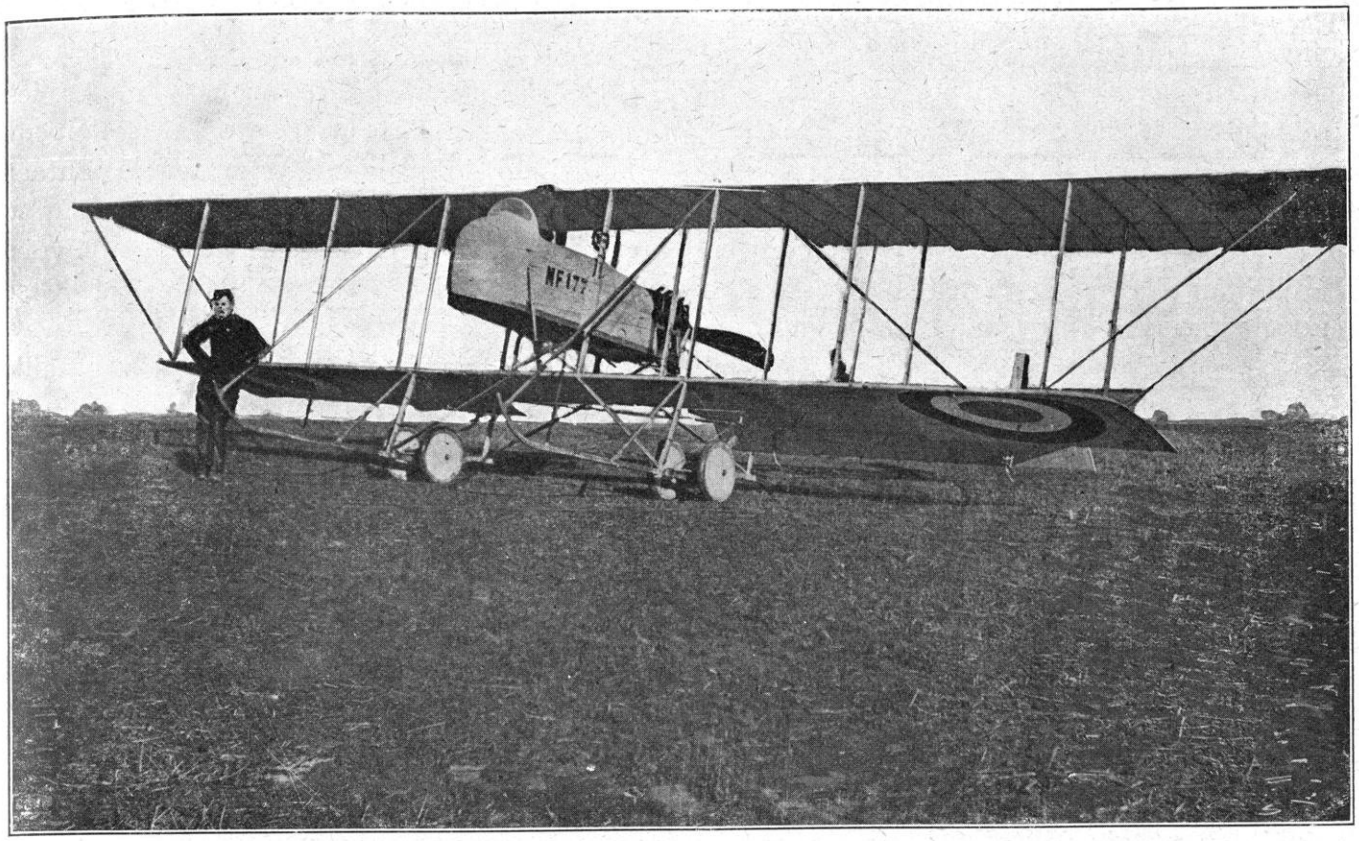
Ainsi, toujours l'idée répandue volontairement de marche sur Paris : mais, en même temps, angoisse croissante au sujet de cette attaque soudaine et imprévue venant de l'ouest. On ne cache plus cela aux États-Majors : il faut qu'ils comprennent pour qu'ils mettent le feu au ventre de leurs troupes. Richter continue :

« On cherche la carte. 60 kilomètres ! Devons-nous les faire encore cette nuit ? Ce sera une belle fin de dimanche ! En avant ! Trêve à nos sentiments personnels ! C'est qu'on a besoin de nous et qu'il faut se hâter : sans quoi, cet appel n'aurait pas eu un tel caractère d'alerte et d'émoi ; et cela en pleine nuit ! Et, au bout de notre marche, ce n'est pas le repos et le sommeil qui nous font signe, mais la bataille. Les Français veulent donc, encore une fois, livrer une bataille rangée devant Paris. Tant mieux ! Peut-être cela nous épargnera-t-il le siège de la ville.

« Le commandement est lancé. Deux minutes, et les obusiers roulent avec fracas sur les pavés raboteux d'une rue de village. *Devant nous, de l'infanterie ; derrière nous, de l'infanterie.* Les heures passent : il est environ 11 heures du soir. Pas de halte. Les fantassins pourront-ils résister à cela ? Ce matin, sept heures de marche ; et maintenant, déjà quatre heures ! Au cas où ils pourraient se traîner jusqu'au lieu de combat, ils seront trop éreintés pour pouvoir se battre. Il faut marcher, toujours marcher. Vers minuit, nous traversons La Ferté-sous-Jouarre, et nous franchissons la Marne : malgré l'obscurité, nous reconnaissons bien la petite ville. Sur les routes, se succèdent les colonnes d'infanterie, les colonnes de cavalerie, des convois du train en quantité prodigieuse.

A la sortie de la petite ville, nous allons *vers l'ouest.* Le pas est accéléré. On donne le signal du trot. Il n'y a plus d'infanterie devant nous : il a bien fallu lui accorder un repos de quelques heures. L'artillerie et la cavalerie apporteront donc le premier secours. A 2 heures et demie du matin, *le 7 septembre,* après avoir trotté tant qu'il fut possible, nous entrons dans la petite ville de Lizy-sur-Ourcq... »

Le mouvement est tout à fait clair sur le terrain : les deux corps qui sont à la pointe du museau se relèvent promptement en direction de Meaux : d'abord le IIe corps, qui est le plus à l'ouest ; il rentre un peu à l'intérieur tout en se relevant et son mouvement se fait vers la Marne en direction de Vareddes ; le IVe corps, qui est un peu plus près de l'articulation, se met en route un peu plus tard et son mouvement, plus intérieur encore, a lieu en direction de Lizy-sur-Ourcq. Pendant que l'infanterie



UN AÉROPLANE FARMAN, S'APPRÊTANT A PARTIR EN RECONNAISSANCE

est en marche, l'artillerie la protège d'abord de ses feux, puis les corps de cavalerie font rideau devant l'armée britannique qui se déploie. Mais, à la gauche de ces deux corps, c'est-à-dire à l'est, le IIIe corps qui forme l'articulation reste d'abord en place. Nous verrons bientôt qu'il n'a ni le loisir ni la possibilité de faire autrement. Ainsi que ses voisins de gauche, qui sont en liaison avec l'armée Bülow, il est pris à la gorge par l'armée Franchet d'Esperey et voici que le véritable sens de la manœuvre de Joffre se découvre à l'ennemi.

Mais il faut suivre, maintenant, le sort des IIe et IVe corps, et, pour cela, il faut reprendre, à la date du 6 au matin, le récit de la bataille de l'Ourcq.

LA BATAILLE DE L'OURCQ LE 6 AU MATIN

Nous avons vu la bataille de l'Ourcq s'engager, par surprise, le 5 à midi, entre le IVe corps de réserve déjà en marche et les divisions de réserve du général de Lamaze. Dans la nuit du 5 au 6, les premiers résultats de l'offensive vigoureuse entamée par l'armée Maunoury, se font sentir : l'infanterie française a débouché dans la plaine de la Marne ; elle a occupé la crête de Dammartin-Montgé, pris Saint-Soupplets, avancé aux portes de Penchard. Le travail de l'artillerie a été très efficace et la première ligne de hauteurs sur lesquelles se sont arrêtés le corps de réserve allemand et la division de cavalerie qui lui servait de couverture, est déjà intenable.

Pendant la nuit, les dispositions ont été prises par le général Gallieni et par le général Maunoury pour confirmer et consolider ces heureux débuts ; il faut reconnaître, cependant, que le courage des troupes, animé par l'importance de l'œuvre à laquelle elles participent et qu'elles comprennent parfaitement, les a grandement exposées : avec une ardeur extrême, elles se sont jetées sous le feu de l'artillerie ennemie : les pertes sont lourdes.

Malgré tout, l'attaque sera poursuivie avec tous les moyens dont on dispose, le 6 au matin. Les ordres généraux se résument en deux

mots : une offensive à fond en continuation de l'offensive prise, la veille, à l'aile droite.

Mais, à partir de ce moment, les conditions stratégiques de la bataille changent du tout au tout. Le 5, dans l'après-midi, l'engagement était local et partiel : les divisions de réserve s'étaient heurtées aux troupes allemandes en marche tandis qu'elles gagnaient elles-mêmes leurs emplacements : le contact avait été rude mais un peu prématuré. A partir du 6 au matin, c'est la bataille voulue par Joffre sur tout le front. A gauche, notamment, l'armée Maunoury n'est plus seule engagée : l'armée britannique marche aussi et dans la même direction, face à l'Est, sur la rive sud de la Marne. D'autre part, l'armée Franchet d'Esperey et l'armée Foch attaquent, face au nord, sur le Grand Morin et les Marais de Saint-Gond. C'est, exactement, la bataille d'angle telle que le dessein en était esquissé depuis le 25 août.

Cependant, von Kluck, de son côté, a repris, jusqu'à un certain point, l'initiative : il opère sur ses lignes intérieures en reportant vers le nord ses deux corps qui s'étaient le plus avancés vers le sud. L'armée Maunoury va poursuivre son attaque ; mais les troupes qu'elle a devant elle se renforcent de minute en minute. Von Kluck n'a pas perdu de temps et nous en avons perdu un peu. Il a été averti et il s'est retourné avant que nous ayions frappé un coup décisif. Les dispositions, si bien prises d'abord dans le camp français, ne portent pas leur plein et entier effet ; la victoire hésite. Après vingt quatre heures de combat, nous sommes loin du but assigné, Château-Thierry. La gauche de Maunoury, qui devait se refermer sur les derrières de l'armée von Kluck comme le battant d'une souricière, a pu se rapprocher légèrement de l'Ourcq, mais n'a même pas pu atteindre la rivière.

L'ennemi s'est consolidé, retranché, renforcé. Il nous faut des troupes nouvelles pour soutenir et reprendre la partie engagée.

L'ordre général du gouverneur de Paris (général Gallieni), daté du 4 septembre, à 20 heures 30, avait prescrit à toutes les forces rassemblées dans le camp retranché de prendre part à la bataille :

« Paris cessant d'être menacé, toutes les forces mobiles de l'armée de Paris doivent manœuvrer de manière à conserver le contact avec l'armée allemande et à la suivre pour se tenir prêtes à participer à la bataille à prévoir. L'armée anglaise a fait connaître qu'elle se préparait à agir dans le même sens... »

Mais, dans cet ordre général, la bataille n'avait pas été prévue pour le 5 : « Demain, 5, la 6e armée se mettra en mouvement dans la direction de l'Est en se maintenant sur la rive droite (Nord) de la Marne, de manière à amener son front à hauteur de Meaux et *à être prête à attaquer le 6 au matin*, en liaison avec l'armée anglaise qui attaquera le front Coulommiers-Changis. »

Puisque le mouvement en avant (insuffisamment éclairé peut-être) a engagé la bataille, le 5 et non pas le 6 au matin (avec une demi-journée d'avance non prévue), il entraîne les suites que nous avons indiquées : les troupes du front attendent un secours urgent et ce secours tarde un peu.

Cependant les marches, pressées par des ordres nouveaux, s'exécutaient pendant la nuit du 5 au 6, et Maunoury voit, arriver des troupes fraîches.

Tout d'abord, le groupe des divisions de réserve reçoit les éléments nouveaux qui lui étaient destinés. La 45e division (général Drude), débarquée récemment d'Algérie, était mise depuis le 4, à la disposition du général Maunoury. Elle s'avance, en très grande hâte, par les routes Dammartin-Brégy et Saint-Mard-Saint-Soupplets. Elle va jouer un rôle important.

Le 4e corps d'armée (général Boëlle), qui vient de l'Est, doit se tenir prêt, dès qu'il sera arrivé, à suivre le mouvement de la 6e armée ; au fur et à mesure qu'une division aura débarqué en totalité, chacune d'elles sera placée, immédiatement, sous les ordres du général Maunoury.

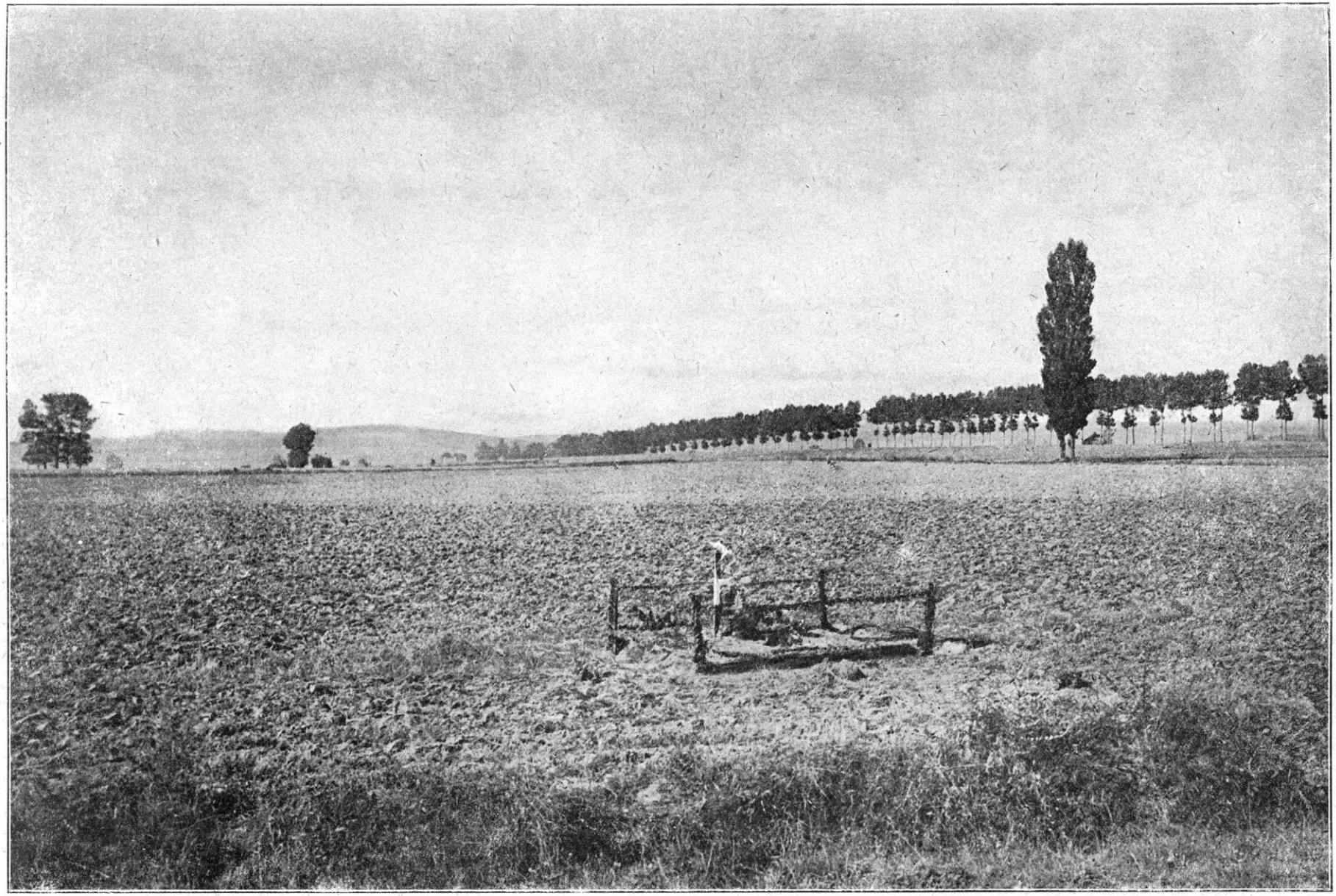


Photo Maurice Mays.

LA ROUTE DE SENLIS A LISY-SUR-OURCQ

Une division de réserve du groupe Ebener se porte sur la gauche de l'armée Maunoury ; la 92e division territoriale se tient dans le Nord-Est et surveille l'ennemi au cas où il tenterait de déboucher de cette direction.

Enfin, le corps de cavalerie du général Sordet, arrivant de la région de Versailles, doit se porter à l'est dans la région de Nanteuil-le-Haudoin pour chercher ensuite à former échelon avancé à l'aile gauche de l'armée.

Le dessein de la manœuvre se précise. Une fois qu'on aura soutenu et alimenté l'offensive de la veille qui cherche à décrocher l'articulation du IVe corps de réserve sur la Marne, un grand mouvement enveloppant va être tenté par le nord. La course aux communications allemandes s'esquisse.

Mais on n'en est pas encore là. La bataille pour le massif s'anime ; les Allemands, attaqués brusquement en un point où ils sont très forts, n'entendent nullement laisser céder leur articulation.

Dans la bataille de l'Ourcq, nous avons donc à suivre maintenant deux batailles, *celle du réduit ou de l'articulation* au centre, *celle des communications ou de l'enveloppement* au nord. Suivons leurs alternatives.

Le 6 au matin, le but général pour la 6e armée, est toujours de franchir l'Ourcq à Lizy et *au nord* de Lizy en attaquant vigoureusement tout ce qui se trouvera devant elle; la direction générale est toujours Château-Thierry.

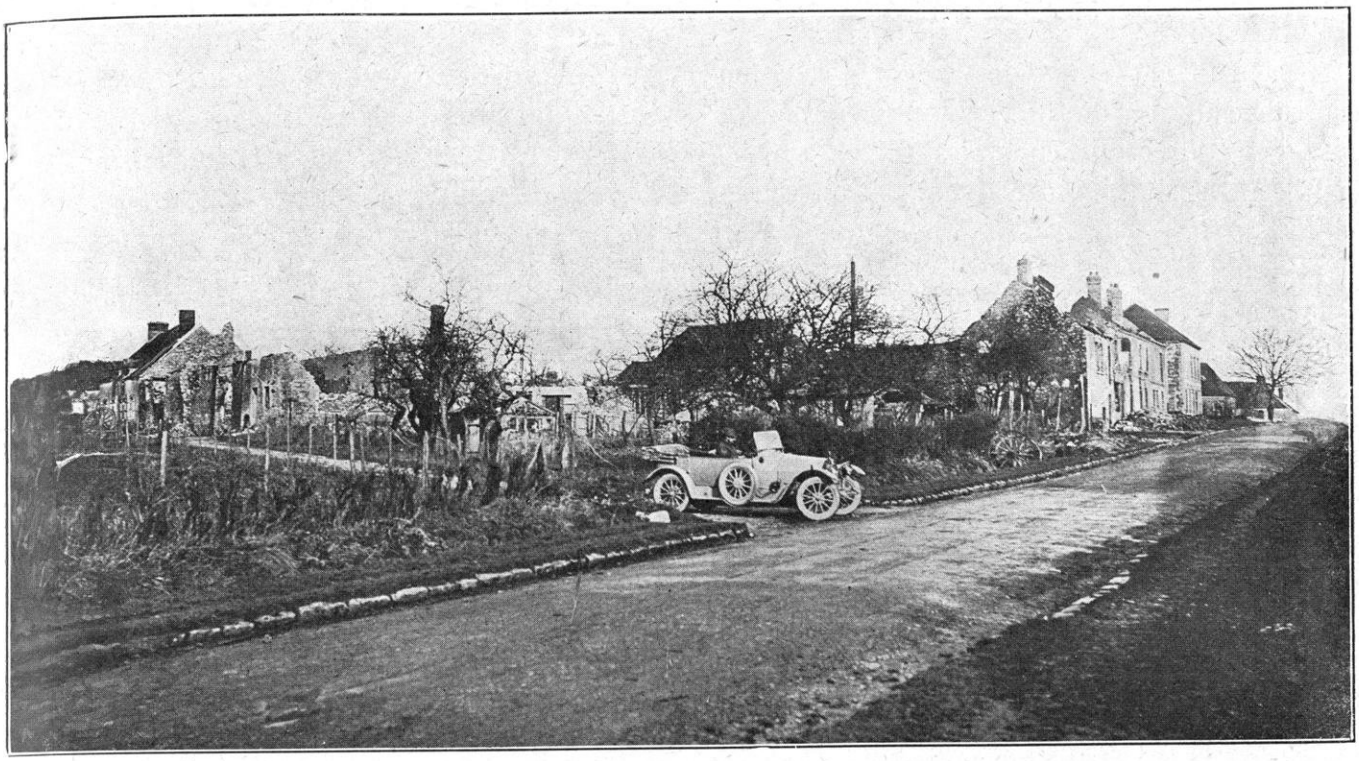
Le mouvement se poursuit par les deux divisions, en colonnes d'attaque, conformément au double objectif de la bataille. C'est le Groupe des divisions de réserve qui est chargé d'attaquer le *réduit*. Il se déploie, à cet effet, sur la route Saint-Soupplets-Forfry-Puisieux-Le Plessis-Vernelle-Dhuizy et dans la zone au sud. Quant au mouvement tournant visant les communications, il est confié au 7e corps actif (général Vauthier), qui doit franchir l'Ourcq entre Vernelle et Neufchelles inclus. Mais il est encore loin de ces objectifs. Les hauteurs du Multien, solidement fortifiées par l'ennemi, barrent la route.

Au point de jonction entre les deux batailles, et entre les deux groupes d'offensive, la 45e division qui arrive sur le terrain suit en deuxième ligne par les routes Dammartin-Brégy et Saint-Mard-Saint-Soupplets.

Au moment où l'on s'élance dans cet ordre, on apprend que l'armée anglaise a déclanché son mouvement à l'aile droite et qu'elle atteint le front Magny-le-Hongre, Tigeaux, Pezarches, tandis que toute l'armée de Joffre donne d'ensemble sur l'armée allemande surprise. Dans la nuit arrivée la proclamation du général Joffre donnant le dessein de la bataille générale, et il était lu et commenté aux troupes qui avaient l'honneur et la charge d'exécuter la principale manœuvre. Le général Maunoury adressait à la 6e armée un ordre du jour qui traduisait la pensée du chef et la grandeur des circonstances :

« Des renseignements et des instructions reçus du général en chef et du général commandant la 6e armée, il résulte que les opérations qui vont se dérouler demain et les jours suivants auront un résultat décisif pour nos armes et pour le pays. Toutes les armées françaises vont reprendre en même temps l'offensive qui a été commencée aujourd'hui par le 5e groupe des divisions de réserve. La 6e armée, en donnant dans le flanc de l'ennemi, peut non seulement sauver Paris, mais avoir une très grosse influence sur la suite des opérations. Devant un pareil but à atteindre, toute considération de fatigue et de ménagement doit momentanément disparaître ; tous les moyens doivent être mis en œuvre pour assurer le succès coûte que coûte. »

Le courage, la décision, l'entrain se répandaient de proche en proche dans les rangs. Ces réservistes, hommes faits et déjà endurcis aux terribles épreuves de la guerre, comprenaient ce que la patrie attendait d'eux. Ils répondaient à l'appel de leurs chefs. Cependant, ceux-ci devenaient soucieux ; le front se rembrunissait dans les États-Majors. En effet, le service de l'aviation de la 6e armée (commandant Bellenger) faisait savoir que des forces ennemies paraissaient en train *de repasser la Marne.*



LE VILLAGE DE MONTCEAU-LES-PROVINS

Malgré tout, on marche vaillamment à l'attaque.

La division de cavalerie devra éclairer vers Lizy-sur-Ourcq et dans la vallée de la Marne ; elle mettra ses canons en batterie pour seconder l'attaque de Penchard et de Chambry. L'attaque de Penchard et de Chambry (c'est-à-dire les deux points de la première ligne qui tiennent encore et qui sont les avancées du réduit) sera menée par la brigade de chasseurs indigènes (général Ditte) et les deux divisions du groupe, la 56e et la 55e divisions, monteront à l'assaut de la seconde ligne de hauteurs, toutes deux accolées, la 56e à gauche, la 55e à droite, séparées par la ligne rû du bois Collot, Marcilly, Étrépilly, Trocy, rû de Vernelle.

Au petit jour, le signal est donné. L'armée s'ébranle. La 55e division s'empare de Monthyon que l'on trouve encombré de blessés et de matériel de toutes sortes. La brigade de chasseurs indigènes enlève Penchard ; et la progression continue, facile d'abord. Jusqu'à la ligne Forfry, Gesvres, Pringy (c'est-à-dire sur la gauche), c'est seulement la poursuite d'éléments d'arrière-garde.

Mais, soudain, et selon un plan évidemment concerté, la résistance s'accentue. Il faut procéder méthodiquement pour gagner du terrain. Les fermes Nongloire (près de Puisieux), le moulin de La Fontaine-les-Nonnes, sur la Thérouanne, Marcilly, Barcy sont enlevés de haute lutte. On est, maintenant, devant la Thérouanne et au pied de la deuxième ligne des hauteurs, le massif d'Étrépilly.

Nous avons vu que l'artillerie ennemie commence à se masser à Trocy. Ce n'est encore que l'artillerie de campagne, pas encore l'artillerie lourde. Cependant, en raison de la proximité des fronts, l'offensive française est prise sous son feu. La 56e division ne peut dépasser la crête de la ligne des hauteurs (est de Marcilly) ; la 55e division gagne péniblement du terrain à l'est de Barcy et reste au pied de la ligne ; de même la brigade de chasseurs indigènes est arrêtée devant Chambry. A l'artillerie, il faut opposer l'artillerie. Notre 75 est hissé sur les hauteurs à l'est de Gesvres, à la ferme Fescheux et à Pringy.

L'orage s'amoncelle. Le général de Lamaze,

commandant le groupe des divisions de réserve, reçoit, en même temps, des rapports de reconnaissance et un ordre de l'armée, faisant savoir que deux divisions ennemies *venant du sud* repassent la Marne respectivement à Vareddes et à Isles-les-Meldeuses (7 kilomètres à l'est de Vareddes), et que leurs têtes de colonnes débouchent sur le champ de bataille. Ce sont les divisions du IIe corps allemand, qui, ayant marché depuis 3 heures 30, arrivent haletantes, mais arrivent au moment où le sort de la bataille pour l'Ourcq va se décider.

On aperçoit, maintenant, dans les États-Majors français le sens nouveau de la bataille allemande. Le IVe corps de réserve et la 4e division de cavalerie ont tenu avec acharnement pour donner à von Kluck le temps de manœuvrer. L'opération s'achève. La 6e armée aura affaire, non à des arrière-gardes plus ou moins fortes, mais aux forces principales de la Ire armée.

Le général Maunoury s'adapte rapidement à cette situation nouvelle. Le général Gallieni est venu à l'état-major de la 6e armée dans la matinée du 6 et s'est rendu compte de la situation. Il est décidé que, maintenant, il ne s'agit plus d'une simple marche en avant et d'une manœuvre proprement dite ; l'objectif de la veille et du matin même, le passage de l'Ourcq, n'est plus le but principal. Il s'agit, maintenant, de battre l'ennemi et de chercher à le rejeter dans la Marne.

C'est bien la bataille pour le « réduit ». En conséquence, les dispositions suivantes sont prises au 5e groupe des divisions de réserve qui, par suite de sa position, est spécialement affecté à cette tâche :

La brigade marocaine poursuivra énergiquement son attaque sur Chambry-cote 177 et gagnera, par les champs, les hauteurs à l'ouest de Vareddes, d'où elle dominera la vallée de la Marne et menacera les mouvements de l'ennemi à la boucle de Germigny-l'Évêque ; la 55e division de réserve, en liaison par sa droite avec cette brigade, devra attaquer à fond en prenant pour axe Barcy-cote 115 ; enfin, la 56e division de réserve, afin de libérer la 55e division de réserve de tout souci sur son flanc gauche, est chargée d'assurer la liaison avec le 7e corps qui commence la bataille du mouvement tournant, et en même temps, d'attaquer vigoureusement Étrépilly sur les deux rives de la Thérouanne.

En un mot, l'offensive évolue en pleine bataille ; elle est raccourcie. Les troupes du centre, au lieu de faire face au nord-est, font face à l'est et même au sud-est ; elles se rabattent, en quelque sorte, sur les points fortifiés qui ont résisté et sur la Marne d'où débouchent les troupes fraîches. Ce n'est déjà plus la bataille pour l'Ourcq, c'est la bataille pour la Marne. Mais si l'armée française ramasse sa droite sur un angle plus court, l'armée allemande s'est tassée précisément en face de cet angle. Vers le milieu de la journée, la lutte sévit sur tout le front, acharnée.

Chambry, la hauteur à l'est de Barcy, celle de la Raperie (cote 124), la ferme Champfleury sont enlevés, mais ne peuvent être dépassés. Non seulement les lignes d'infanterie allemandes pourvues de nombreuses mitrailleuses sont renforcées, mais le bombardement devient d'une violence extrême. Voici que l'artillerie prend, en quelque sorte, la direction du combat. Sur la hauteur de Trocy, l'artillerie du IIe corps, que nous avons vue défiler dans les rues de Montceaux, arrive au galop. Au tir des 77 vient s'ajouter celui de deux batteries établies vers Trocy et Gué-à-Tresmes que nos 75 ne peuvent contrebattre utilement ; les réserves sont atteintes comme les premières lignes ; les villages de Barcy et de Marcilly où les troupes françaises se massent pour poursuivre leur succès, sont couvertes de projectiles. On s'accroche au terrain ; on ébauche quelques tranchées ; on repousse plusieurs contre-attaques partielles.

Cette fois, le Commandement, malgré sa confiance en ses troupes, ne peut plus se dissimuler la difficulté de sa tâche. Le général Gallieni, d'accord avec le général Maunoury, sent

UN COIN DE VITRY-LE-FRANÇOIS DÉTRUIT

tout le prix d'une intervention vigoureuse de l'armée britannique. Il prévient le maréchal French en ces termes : « 6e armée a entamé, ce matin, offensive vers l'est, dans les conditions convenues. A 9 heures, son front arrivait à hauteur de Meaux sur ligne Chambry-Barcy-Gesvres-Forfry-Oissery. Général Maunoury rencontre sérieuse résistance et croit avoir devant lui tout le IVe corps de réserve. »

En outre, il signale que deux colonnes ennemies, chacune d'une division (ce sont les deux divisions du IIe corps), remontent du sud et atteignaient la Marne vers Vareddes et Lizy à 9 heures.

« Opération donc en bonne voie. »

« Pour étayer encore offensive, je donne, dès maintenant, au général Maunoury tous les moyens dont je dispose. *Mais indispensable que l'action de la 6e armée ne reste pas isolée et que les Allemands ne puissent pas ramener contre elle les éléments qui se trouvent devant l'armée anglaise.*

« En conséquence, je prie instamment le maréchal French de bien vouloir, de son côté, porter son armée en avant, conformément aux directives du général Joffre, de manière que l'offensive générale prévue aujourd'hui soit bien générale et pour qu'il y ait entre les diverses armées cette concordance qui, seule, peut assurer un succès définitif (1). »

Nous dirons, tout à l'heure, les difficultés en présence desquelles se trouvait l'armée anglaise.

Pour le moment, la 6e armée avait à supporter le poids principal de la lutte.

(1) *Courrière*, loc. cit. p. 111.

SECONDE PARTIE DE LA JOURNEE DU 6 A LA 6e ARMÉE

Il est facile de comprendre comment, à partir du 6 septembre, à midi, la bataille de Maunoury prend un aspect tout différent. La vigoureuse manœuvre de von Kluck produit ses effets. Les corps allemands arrivent, les uns après les autres, sur le champ de bataille : d'abord, l'artillerie, puis l'infanterie des deux divisions du IIe corps, puis l'artillerie et les premiers régiments du IVe corps, puis (mais dans la nuit) certains éléments du IIIe corps.

Maunoury, qui avait eu largement la supériorité numérique dans l'après-midi du 5 et dans la matinée du 6, perd peu à peu cet avantage. Bientôt il aura affaire à un ennemi qui a rétabli l'équilibre et qui, finalement, prendra, à son tour, la supériorité. Il est de règle, à la guerre, que cette supériorité, surtout à la fin d'un effort de plusieurs jours, soit un gage du succès. Mais la 6e armée veut vaincre et, par un exemple des plus rares, dans l'histoire militaire, la puissance croissante de l'ennemi est contenue et dominée par une armée épuisée, mais dont le courage grandit au fur et à mesure que la lutte se prolonge. Le sentiment qu'avait la troupe de se battre « pour Paris » met l'armée entière, composée pour la plus grande partie de soldats de réserve et arrivant pour la première fois sur le champ de bataille, « en état de grâce ».

A partir de 3 heures de l'après-midi (il y avait eu comme une sorte d'accalmie relative au milieu de la journée) l'offensive est reprise à corps perdu par la 6e armée aux deux extrémités du champ de bataille, c'est-à-dire au centre et près de la Marne (bataille de pivot ou d'articulation), à l'aile gauche et au nord de la Thérouanne (bataille d'enveloppement).

On a pris la première ligne de crêtes (Monthyon, Penchard) ; on occupe, en partie, la deuxième ligne (Forfry, Marcilly) ; on essaye de s'emparer de la troisième ligne, non pas de front, mais en l'abordant par le côté. L'assaut affecte sensiblement la forme d'un éventail dont la poignée est à Trilport et qui se rabat sur l'Ourcq par les hauteurs du Multien.

Mais, de l'autre côté, le comte Schwerin, commandant le IVe corps de réserve, a le sentiment très vif des responsabilités qui pèsent sur lui. Ayant établi la masse de son artillerie sur les hauteurs de Trocy, il échelonne ses régiments d'infanterie depuis le pivot de Vareddes dominant Trilport, jusqu'à l'extrémité de la troisième ligne de crêtes dans l'ordre suivant : le 27e régiment d'infanterie de réserve à l'ouest de Barcy ; le 32e régiment d'infanterie de réserve et le 82e régiment d'infanterie de réserve, qui ont, la veille, perdu Penchard sur les hauteurs de Trocy-Étrépilly, le 94e régiment d'infanterie de réserve à Trocy et le 71e à Étrépilly : ainsi se constitue la grosse masse, *la force* qui protège l'articulation et qui veille aux liaisons jusqu'à l'arrivée des divisions accourant du sud. En plus, pour assurer, en toute occurrence, la sauvegarde des lignes de communication vers le nord, les autres régiments sont répartis : le 72e d'infanterie de réserve à l'ouest de Plessis-Puisieux, le 66e à l'ouest de Plessis-Placy, le 36e régiment d'infanterie de réserve à Acy-en-Multien et le 11e bataillon de Jäger de réserve (qui a perdu Monthyon le 5), à Acy-en-Multien (1). Ainsi, de partout, la plaine est dominée et prise en écharpe.

Le Commandement allemand a eu une conception très juste du développement probable de la bataille et il a disposé ses forces comme s'il lisait dans le jeu de son adversaire.

Sur un front de 12 kilomètres, de Vareddes à Bouillancy, les deux extrémités sont appuyées par des masses d'infanterie tandis, qu'au centre, l'artillerie agit par rafales puissantes. Et il en sera de même pendant toute la durée de la bataille : l'artillerie se masse sur les sommets intérieurs ; les infanteries, au fur et à mesure qu'elles arrivent, sont portées aux deux extrémités, pour, d'une part, sauver les articulations et, d'autre part, protéger les lignes de communication : la 3e division (du

(1) Bircher, *loc. cit.* p. 120 et suivantes.

(Photo Maurice Meys).

CROISEMENT DES ROUTES DE SENLIS ET DE LA FERTÉ-MILON, SUR LE PLATEAU DE BARCY

IIe corps), qui débouche la première, sera maintenue au plus près et au plus urgent, c'est-à-dire entre Vareddes et Lizy-sur-Ourcq. A celle qui survient ensuite, (c'est-à-dire la 4e du même corps), on demande de faire, malgré une fatigue inouïe, une nouvelle étape et on la dirige vers l'extrémité de la ligne entre Rouvres et Acy-en-Multien pour empêcher le développement de tout mouvement tournant de ce côté.

Ainsi fortifiée, son courage soutenu par l'arrivée ininterrompue de nouveaux régiments et surtout de nouvelles batteries, la ligne allemande reconstituée, animée par la grandeur du péril et par l'orgueil des chefs qui, pour la première fois, sentent le frisson de la défaite, la ligne allemande se reprend et, au lieu de céder plus longtemps, elle contre-attaque : vers 16 heures, après s'être ramassée et réorganisée, elle s'ébranle, et une contre-offensive puissante descend des hauteurs, notamment au point d'articulation, dans la région Chambry-Barcy.

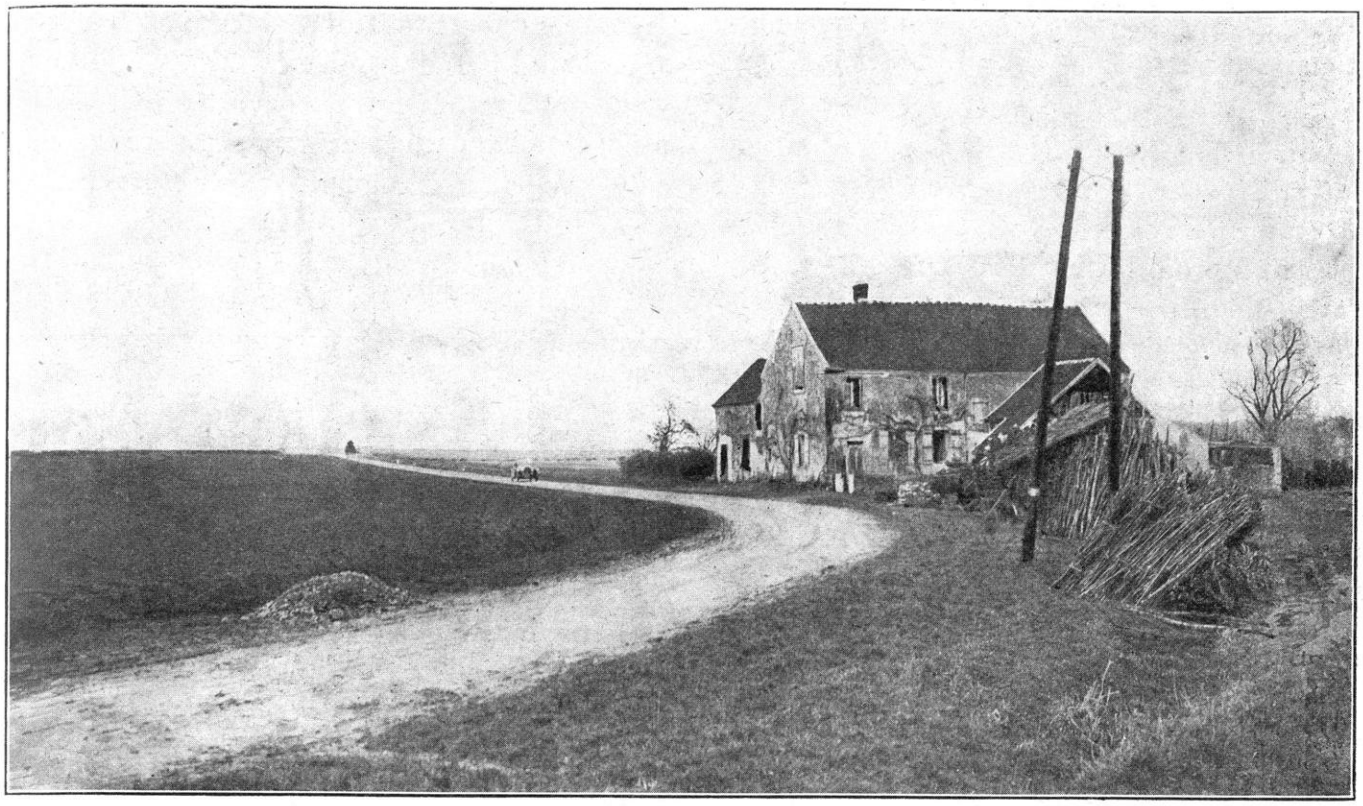
La ligne française est arrêtée dans sa poussée en avant. Bientôt, à son tour, elle recule.

Le général de Lamaze était alors à Barcy, d'où il avait chassé von Kluck ; il avait même établi son poste de commandement à l'extrémité est du village, c'est-à-dire à la pointe du terrain gagné dans la matinée. Il s'aperçoit du péril que le repli de ses troupes fait courir à sa propre articulation, alors qu'il espérait, au contraire, briser celle de l'ennemi. Il envoie les officiers de son état-major de tous côtés pour rallier et maintenir les éléments ébranlés ; il donne l'ordre au général Leguay, commandant la 55e division, de tout mettre en œuvre pour arrêter le reflux ; il prend le commandement personnel des fractions occupant encore Barcy, et fait savoir à tous qu'il gardera le village, quoiqu'il arrive. L'exemple donné est suivi et le général de Lamaze, groupant autour de lui les clairons du 246e régiment, fait sonner la charge. A la contre-offensive allemande sur Barcy, une contre-offensive française est immédiatement opposée. L'élan entraîne tout. Malgré le tir meurtrier des mitrailleuses ennemies, malgré les travaux de fortifications et la préparation du terrain, malgré la rafale de l'artillerie, les 204e, 276e, 289e, 246e régiments de réserve montent à l'assaut de la colline. L'ennemi est arrêté, il est fixé. Le terrain conquis est gardé ; l'articulation est maintenue.

Au fur et à mesure qu'on s'éloigne du pivot, la bataille a présenté diverses alternatives : à Chambry, la brigade de chasseurs indigènes, après des pertes énormes, avait dû céder le village et était hors d'état de livrer un nouvel assaut. On presse l'arrivée de la 45e division algérienne (général Drudde), qui avait été acheminée vers Pringy et Penchard pour servir de réserve d'armée : elle se trouve, en fin de journée, aux approches de la bataille ; mais, fatiguée par une longue marche, elle bivouaque aux pieds de la hauteur de Chambry ; la nuit étant tombée, la reprise de la lutte est remise au lendemain.

La 56e division (général de Dartein), pour aider à l'offensive de la 55e division, a l'ordre d'attaquer sur la croupe Champfleury, Étrépilly, en appuyant un peu au sud du côté de Barcy. L'objectif est de rejeter l'ennemi dans la Marne, s'il vient à en déboucher. Un violent combat est engagé par l'artillerie de la division contre l'artillerie ennemie qu'elle découvre sur les hauteurs d'Étrépilly ; l'ennemi riposte avec son artillerie lourde et force nos canonniers à se replier derrière Marcilly. On voit défiler une puissante attaque ennemie qui se porte dans la direction de Puisieux contre le 7e corps. Dans ces alternatives émouvantes, la 56e division, qui fait le lien entre la bataille d'articulation et la bataille d'enveloppement, se consolide sur le terrain. En fin de journée, elle occupe Barcy et les troupes stationnent sur le terrain conquis pour recommencer le lendemain.

A l'extrémité gauche de la bataille, le 7e corps (général Vauthier), a commencé sa grande randonnée. Vers Brégy, la 63e division (général Lombard) avait dessiné, dès la matinée, le mouvement d'enveloppement. Sous le feu de l'artillerie, la division était arrivée à la Fosse-Martin, c'est-à-dire au pied de la troisième ligne, celle du Multien.



UNE ROUTE DU MASSIF DE SEINE-ET-MARNE

Mais, au delà de ce point, la lutte prend un caractère d'acharnement qu'explique la présence de masses ennemies et le sentiment qu'elles ont de combattre pour leurs lignes de communication. La ferme Nogeon est prise et reprise jusqu'à trois fois par la 63e division de réserve. Acy-en-Multien et la crête au nord (c'est-à-dire le point culminant de la troisième ligne), sont le théâtre de plusieurs attaques et contre-attaques menées et soutenues par la 14e division (général de Villaret).

A 6 heures du soir, le 298e et le 305e accolés reprennent le mouvement contre la ferme Maulny. C'est seulement aux abords de la Fosse-Martin, c'est-à-dire entre Puisieux et Vincy-Manœuvre, quand on touche aux premières pentes de la troisième ligne, qu'un retour en force des divisions allemandes arrête le mouvement tournant. Ainsi se révèle l'entrée en ligne de la 4e division appartenant au IIe corps allemand.

Malgré tout, en fin de journée, le 7e corps tenait le front de Puisieux (où il est en liaison avec le 5e groupe des divisions de réserve) jusqu'aux abords d'Acy-en-Multien : il a mis le pied sur la crête.

Aprement disputée, la journée du 6 est encore un succès pour les armes françaises : l'éventail se referme lentement, mais il se referme.

Cependant, le succès n'a pas l'allure foudroyante sur lequel avait compté le général en chef. Dans la journée du 6, le général Joffre avait encore donné des ordres pour que le mouvement d'enveloppement fût accompli, par le nord-est. Mais la ténacité de Schwerin et la manœuvre de von Kluck s'étaient opposées à une si prompte réalisation. Deux éléments nouveaux : la concentration de l'artillerie et la préparation du terrain révélaient l'excellente éducation militaire des Allemands. Les états-majors savaient leur métier.

Il fallait donc frapper à coups redoublés pour briser la résistance, maintenant que l'élément surprise n'agissait plus. Aussi, de partout, les forces affluent pour alimenter l'offensive.

Le corps de cavalerie Sordet, qui avait encore, le 5, ses trois divisions à l'ouest de la Seine, la

5e à Versailles, les deux autres autour de Saint-Cyr-l'École, est transporté à l'Est de Paris ; la division de Versailles, par voie ferrée, jusqu'à Dammartin-en-Goële ; les 1re et 3e divisions traversant Paris vont coucher à Gonesse, et accomplissent ainsi un parcours de 120 kilomètres environ en trente-six heures. Le 7, dans l'après-midi, le corps de cavalerie sera reconstitué au nord de Maqueline, près Betz (1).

D'autre part, le général Maunoury a appelé à lui la 61e division de réserve du groupe Ebener qui est venue prolonger, à Villers-Saint-Genest, la gauche du 7e corps, pour étendre la ligne qui marche à l'enveloppement.

Dans la journée, l'une des divisions du 4e corps, qui vient, comme nous l'avons dit, de la 3e armée, arrive enfin à la gare de Pantin. Elle va rejoindre, à son tour, les éléments des tinés à la manœuvre d'enveloppement au delà de Nanteuil.

La manœuvre se poursuit donc, toujours la même, mais avec des forces croissantes de part et d'autre.

Voici que la bataille de gauche a pris sa forme générale : il ne s'agit plus seulement, pour la 6e armée, de tomber par surprise sur le flanc de l'ennemi ; il s'agit d'engager toutes les forces à la fois sur l'immense étendue du front ; il s'agit de vaincre ou de succomber : toutes les parties de la bataille sont désormais solidaires.

Avant d'en venir à exposer les journées décisives du 7 et du 8, il est nécessaire de suivre, tout autour du massif de Seine-et-Marne, l'effort des autres armées alliées et les conditions dans lesquelles l'action s'est engagéepartout à la fois, le 6 septembre.

L'ARMÉE BRITANNIQUE DANS LA JOURNÉE DU 6 Nous avon sdit, précédemment, quelles avaient été les hésitations du maréchal French à jeter ses troupes dans une reprise générale de l'offensive au sud de la Marne et nous avons indiqué les raisons de ces hésitations. Au moment où nous abordons la bataille elle-même, il faut préciser.

La publication des *Mémoires* du maréchal French nous permet, avec la comparaison des faits et des autres sources de renseignements, de pénétrer au plus près de sa pensée.

On se souvient de l'avis qu'avait formulé le maréchal French, dès le 1er septembre, d'organiser une ligne de défense sur la Marne et de s'y installer le 2 septembre. A cette date, le général Joffre avait pensé, comme nous l'avons indiqué, qu'il était préférable d'attendre et de donner, à l'ensemble du front allié, le temps de se constituer définitivement et de recevoir les renforts venant de l'Est.

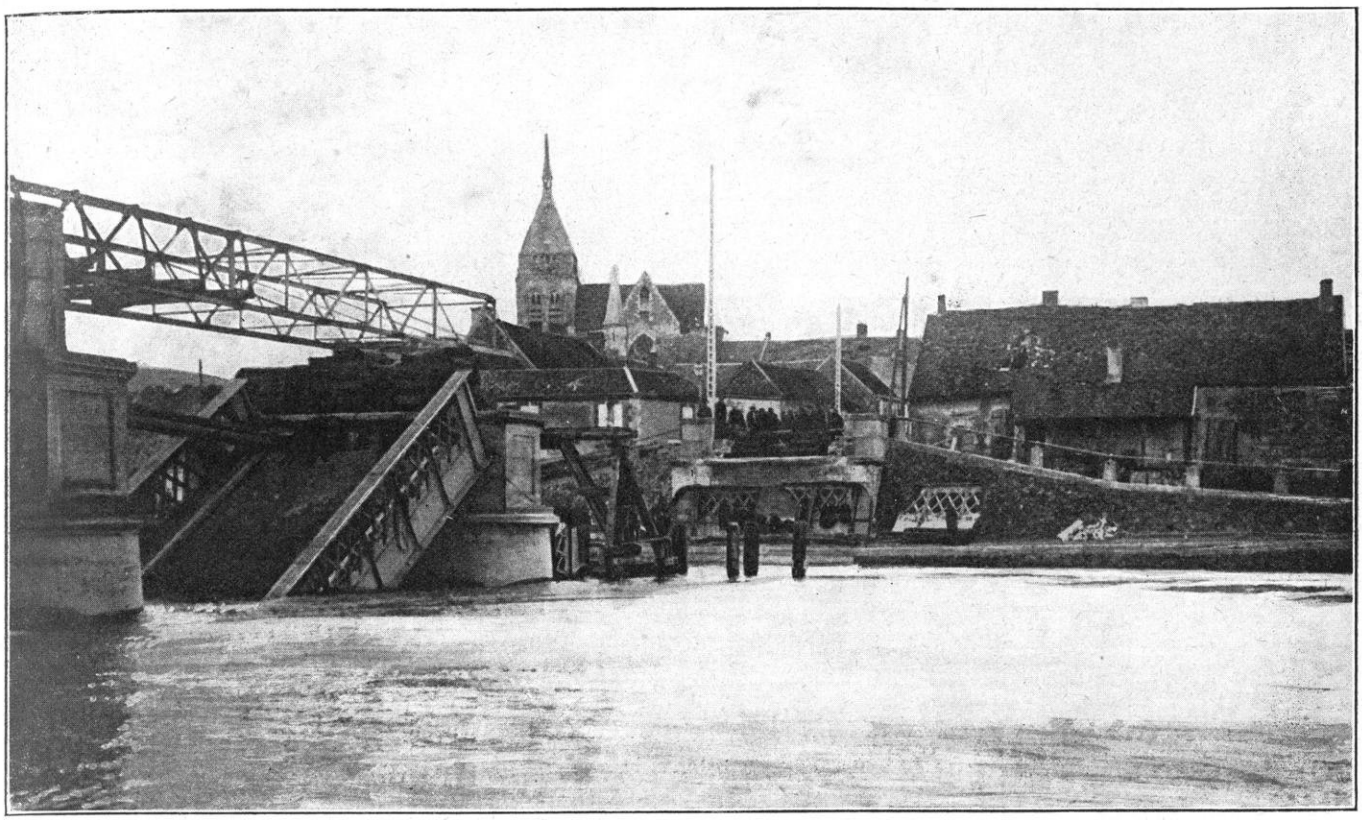
Mais, dès le 4 au soir, Joffre avait pris le parti de renoncer à la retraite jusque sur la Seine et d'attaquer sur les premiers gradins de l'hémicycle, c'est-à-dire entre Marne et Seine ; la raison déterminante de cette résolution était l'infléchissement de la marche de l'armée allemande vers le Sud-Est pour chercher le flanc gauche de l'armée française.

Grâce aux dispositions prises, l'armée de von Kluck n'avait pu trouver ce flanc et, tandis que la 5e armée s'arrêtait pour tenir tête à l'ennemi, le général Joffre avait demandé au maréchal French de rassembler, lui aussi, ses forces entre Marne et Seine et de prendre part à l'attaque. Cette offensive serait appuyée par les forces mobiles de la garnison de Paris agissant dans la direction de Meaux de manière à garantir contre toute crainte d'enveloppement.

Le maréchal French avait, dès le 4, promis son concours au général Joffre. Cependant, il semble qu'il y ait encore eu, dans le camp britannique, quelques divergences dans les vues, au moment de passer à l'exécution. En tous cas, le Gouvernement français avait insisté auprès du Gouvernement britannique pour assurer à l'offensive française le concours absolu de l'armée britannique.

Depuis le 1er septembre, lord Kitchener était à Paris. Il avait eu une conférence avec le maréchal French, M. Viviani et M. Millerand,

(1) Général F. Canonge. *La Bataille de la Marne*, p. 20.



LE GÉNIE FRANÇAIS CONSTRUIT UN PONT SUR LA MARNE

et lord Kitchener avait insisté, à diverses reprises, sur la nécessité instante d'arrêter la retraite et de combattre sur place.

Ce point de vue n'était pas absolument partagé par le maréchal French ; celui-ci avait réclamé, itérativement et par écrit, « sa complète liberté d'action et même, si les circonstances l'exigeaient, la latitude de se replier sur ses bases », c'est-à-dire, sans doute, à Saint-Nazaire.

Sur cette conférence de Paris, le maréchal French s'est expliqué avec beaucoup de franchise : nous ne pouvons que nous en référer à son exposé :

« J'aborde avec quelque hésitation, écrit-il dans ses *Mémoires*, les désagréables incidents qui marquèrent cette fameuse conférence de Paris.

Lord Kitchener arriva là en uniforme de maréchal : dès le début de la conversation, il prit des airs de général en chef et annonça son intention de partir pour le front et d'y inspecter les troupes.

A ces mots, l'ambassadeur britannique (Sir Francis, maintenant lord Bertie) s'y opposa tout de suite de la façon la plus formelle, et rédigea un télégramme au ministère des Affaires étrangères, exposant clairement et sans ambiguité possible sa manière de voir, et demandant des instructions. Il donna le télégramme à lire à lord Kitchener. Sur quoi, celui-ci me demanda mon avis, et je déclarai me ranger entièrement à l'avis de l'ambassadeur.

Après quelques instants de discussion, le Secrétaire d'État décida de renoncer à son projet, et le télégramme à Sir Edward Grey ne fut pas expédié. Dans la conversation générale qui suivit, lord Kitchener parut se séparer complètement de ma manière de voir sur certains points que j'avais exposée : par exemple, sur l'utilité de laisser la direction des opérations aux mains des chefs militaires qui exercent le commandement en campagne.

Il termina brusquement la discussion, et me pria de le suivre, dans une pièce voisine, pour un entretien privé.

A peine étions-nous seuls qu'il commença à me reprocher vivement le ton que j'avais pris. Là-dessus, je lui dis tout ce que j'avais sur le cœur. Je lui déclarai que le commandement des forces britanniques en France m'avait été confié par le gouvernement de Sa Majesté — que j'étais seul responsable *devant lui* pour tout ce qui pouvait survenir, et que, sur le sol français, mon autorité vis-à-vis de l'armée britannique devait être absolue, jusqu'au jour où mon commandement me serait enlevé par les mêmes pouvoirs qui m'avaient donné la responsabilité. En outre je fis remarquer à lord Kitchener que sa présence en France, en tant que soldat, ne pouvait qu'affaiblir et diminuer mon prestige vis-à-vis des Français et de mes propres compatriotes. Je lui rappelai nos

communs services de guerre depuis quelque treize ans, et lui dis que son avis et son concours me seraient toujours précieux, que je les accepterais avec joie, mais que je ne voulais admettre aucune ingérence dans l'exercice de mon commandement et de mon autorité, tant que le gouvernement de Sa Majesté croirait devoir me maintenir dans mes fonctions actuelles. Je crois que mes arguments commencèrent à l'ébranler, et finalement nous tombâmes amicalement d'accord.

« On m'apporta alors d'importants messages, et je dis à lord Kitchener qu'il m'était impossible de rester plus longtemps loin de mon Q. G., et j'y retournai en toute hâte.

« Il est très difficile à d'autres qu'à des soldats de comprendre la portée et le sens d'incidents comme celui qui venait de se passer à Paris. Si la confiance des troupes dans leur chef est ébranlée si peu que ce soit, si son influence, son pouvoir, son autorité sont affaiblis par un doute jeté sur son habileté professionnelle, si discrète que soit l'expression de ce doute, l'effet réagit immédiatement sur l'armée tout entière. Cela est vrai, surtout dans des moments comme celui-là, pour des troupes qui doivent donner tant et de si grandes preuves de leur courage, de leur endurance et, par-dessus tout, de *leur foi* en leurs chefs.

« Et quel effet la chose eût-elle pu faire sur les Français ? Des ministres, des généraux étaient présents à l'entretien, ils étaient témoins des prétentions déclarées de lord Kitchener d'exercer le pouvoir et l'autorité d'un général en chef en campagne.

Heureusement, l'incident se termina sans être fâcheusement ébruité. Lord Kitchener comprit son erreur et quitta Paris, dans la nuit.

Cependant, le maréchal French se rapprochait peu à peu des vues du général Joffre. Après qu'il eut reçu de nouvelles précisions sur les desseins du généralissime français, il lui avait écrit spontanément, le 3 septembre : « J'ai reçu votre Instruction nº 4 et votre Note pour les commandants d'armée en date du 2 septembre. *Je suis maintenant complètement et clairement renseigné sur vos projets et sur la part que vous désirez que j'y prenne.* VOUS POUVEZ COMPTER SUR MA PLUS CORDIALE COOPÉRATION EN TOUTES CHOSES. »

La journée du 5 s'était encore passée dans les alternatives que nous avons indiquées ci-dessus. Le maréchal French écrit :

« A mon retour à Melun, le 4 septembre, j appris que Murray (chef d'état-major de l'armée britannique,) avait reçu la visite du général Gallieni, gouverneur de Paris, qui lui avait communiqué les plans de Joffre pour mon édification. Son dessein était de faire repasser la Marne à la 6e armée entre Lagny et Meaux, de l'établir face à l'est sur l'Ourcq. Il me demandait de combler le vide entre la droite de la 6e armée (sur la Marne) et la gauche de la 5e (vers Provins). Il projetait ensuite une avance générale de toutes les armées alliées en direction du Nord, Nord-Est et de l'Est, pour chercher d'étrangler les corps allemands opérant contre nous.

« Le général Franchet d'Esperey avait remplacé le général Lanrezac à la tête de la 5e armée. Je lui avais, la veille, envoyé Wilson, mon sous-chef d'état-major. Il me revint le 4 au soir et m'annonça que Franchet d'Esperey préparait un plan analogue...

Finalement, les dispositions sont prises en commun par les états-majors. Les entretiens ont lieu dans la journée du 5, d'abord avec le général Maunoury, puis après le général Joffre. French a pris loyalement son parti. Mais il n'est pas inutile de le citer encore lui-même pour connaître exactement son état d'esprit au moment où il donne l'ordre de l'offensive pour le 6 septembre au matin :

« ... En terminant ce chapitre, je voudrais insister, avec une force particulière, sur un principe qui me semble de toute première importance : le danger d'une ingérence gouvernementale dans le commandement d'un général en chef en campagne. L'intervention de Stanton auprès de Mac Clelair pendant la guerre civile américaine, devrait être un avertissement suffisant.

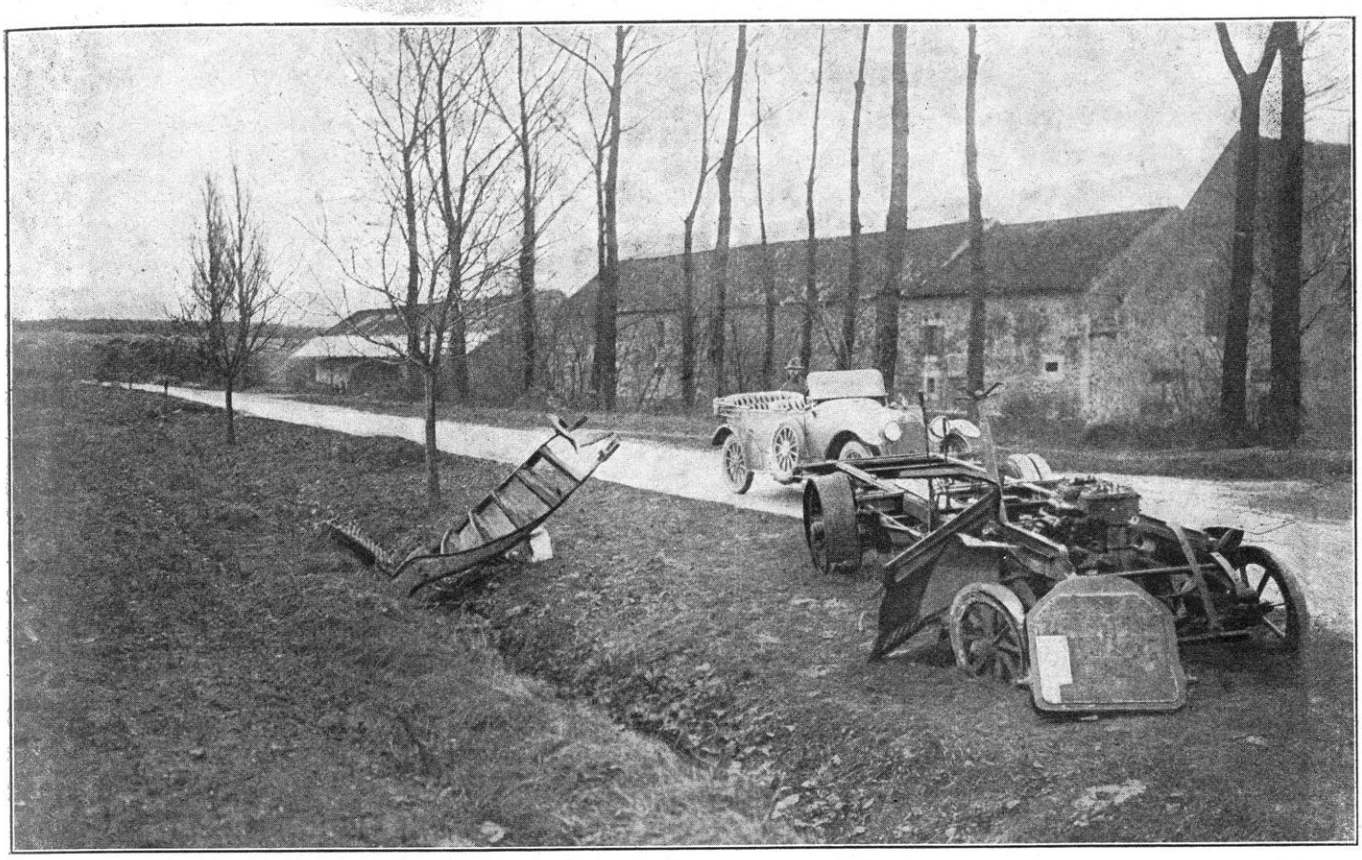
« J'ai fait allusion à l'inquiétude bien naturelle qu'éprouvaient si profondément le président de la République, le gouvernement et les généraux pour la sécurité de Paris. La plus vive pression fut exercée sur moi pour me faire modifier mes dispositions et m'amener à un dangereux arrêt sur des positions où, à mon avis, l'armée britannique eut été exposée au pire danger d'anéantissement.

« L'état d'accablement de mes troupes n'était pas *réalisé* par ceux qui me pressaient ainsi ; peut-être, d'ailleurs, cette pression était-elle naturelle et inévitable.

« D'après les instructions reçues avant mon départ pour la France, j'avais pleins pouvoirs pour accepter ou refuser ; et, dans tous les cas semblables qui se présentèrent, j'eus le bonheur de constater que mes camarades ne me tinrent jamais rigueur de mon attitude, quand, une fois, ils en eurent connu les véritables raisons.

« Mais lorsqu'au mépris des sérieuses représentations que je leur faisais de la véritable situation, le Secrétaire d'État à la Guerre lui-même et le Gouvernement avec lui, continuaient à me harceler, appuyés par l'autorité qu'ils possédaient pour faire adopter leur manière de voir, ma position était des plus difficiles.

« Lord Kitchener ne vint à Paris que pour insister auprès de moi pour que j'arrêtasse la retraite, alors qu'aucun signe d'arrêt ne se manifestait dans la ligne des Alliés. (Cependant, il y avait eu plus qu'un signe d'arrêt,



UN CAMION ALLEMAND INCENDIÉ SUR LA ROUTE DE MONTMIRAIL A LA FERTÉ-SOUS-JOUARRE

une véritable reprise dès la bataille de Saint-Quentin-Guise.)

« Il ne connaissait pas la condition des armées comme je la connaissais ; il se trompait en affirmant que les renforts en hommes et en matériel m'étaient déjà arrivés. L'impression laissée par sa visite était que j'avais grandement exagéré les pertes subies et le mauvais état des troupes.

« Il n'était pas aisé de résister à une telle pression. J'y réussis cependant par bonheur. »

Les considérations développées par le maréchal French sont assurément du plus haut intérêt. Mais si elles portent avec une grande justesse contre l'ingérence des Gouvernements dans le commandement des armées, elles portent avec une force plus grande encore dans le sens de la constitution d'un Commandement unique. Malheureusement, cette nécessité ne devait s'imposer qu'après de longues années de lutte et de sacrifices.

Quoi qu'il en soit, le maréchal French s'est résolu à attaquer, lui aussi, le 6 au matin, conformément aux vues du général Joffre. On ne dira jamais le service que celui-ci a rendu, par sa parfaite sagesse, son tact délicat, sa haute compréhension des susceptibilités internationales, à l'intérêt supérieur des deux pays, en prenant sur le loyal soldat l'ascendant qui arrache à celui-ci la parole décisive :

« Comptez sur moi ! »

La directive générale donnée à l'armée anglaise était la suivante : attaquer franchement l'ennemi *face à l'est*, de façon à prolonger la ligne de l'armée Maunoury et à participer ainsi à la bataille d'angle, l'armée britannique en occupant le sommet. Son objectif était de gagner la ligne Coulommiers-Changis.

Nous avons montré les positions de cette armée, à l'affût le long de la route de Coulommiers à Provins, guettant l'offensive ennemie et résolue à lui « tomber dessus », dès qu'il s'enfoncerait dans la *brèche*.

Il faut tenir compte de cette disposition et de cet état d'esprit. Le Commandement britannique était persuadé qu'il avait affaire à une armée résolue à l'offensive, sa propre attaque *ne devant être qu'une contre-offensive* :

convaincu qu'il avait devant lui des forces considérables et résolues, il devait s'entourer des plus grandes précautions pour ne pas tomber dans un piège. Le maréchal French écrit lui-même : « Je ne pouvais connaître la situation exactement dans tous ses détails. Par exemple, je ne pouvais savoir, comme je le sais maintenant, que les Allemands avaient renoncé à leur vigoureuse offensive vingt-quatre heures avant le déclanchement de la nôtre (ce n'est pas vingt-quatre heures, mais trois ou quatre tout au plus : l'ordre de rétrograder n'est arrivée au IIe corps de l'armée von Kluck que le 6, à 3 h. 30 du matin) *et je n'aurais, d'ailleurs, jamais cru possible qu'ils pussent agir ainsi.* »

D'après les renseignements de cavalerie et les reconnaissances aériennes, French pensait que la plus grande partie de l'armée von Kluck était parvenue au sud du Grand Morin, que l'aile droite avait passé la Marne vers Meaux et Trilport, laissant seulement une ou deux divisions au nord de la rivière et à l'ouest de l'Ourcq. L'apparition de la cavalerie ennemie, au sud du Grand Morin, le confirmait dans cette pensée ; il semble avoir eu le sentiment que l'effort principal de l'ennemi tomberait sur lui. Aussi, quelle que fut sa confiance dans l'ensemble des dispositions stratégiques prises par le général Joffre, il s'appliquait « à n'agir qu'avec prudence et en s'entourant des plus sérieuses précautions ».

D'après ce qui était convenu, la 6e armée et l'armée britannique *ne formant qu'un seul front*, devaient attaquer, le 6 au matin, sur une ligne de départ approximative, partant du Plessis-Belleville, passant au nord de la Marne par Cuisy, Iverny, Neufmontiers, Meaux, franchissant le Morin à Villers-sur-Morin et qui, jalonnée par Rozoy et La Chapelle-Iger, rejoignait Gastins au sud. Il est facile de voir sur la carte quelle large avancée l'armée britannique devait accomplir pour remplir ce programme et arriver sur la ligne Changis-Coulommiers.

Un tel résultat ne pouvait être obtenu que si l'ennemi n'offrait qu'une médiocre résistance ou, plus exactement, s'il n'attaquait pas pour pénétrer plus au sud. Or, tout faisait penser qu'il allait attaquer. Aux dernières heures de la nuit, on remarqua chez lui tous les préparatifs de l'offensive. « Je ne pensais pouvoir atteindre le Grand Morin le même soir, écrit le maréchal French ; car, de durs combats me paraissaient probables. »

Ainsi le combat va s'engager, mais dans des conditions assez différentes de celles que prévoit le Commandant britannique.

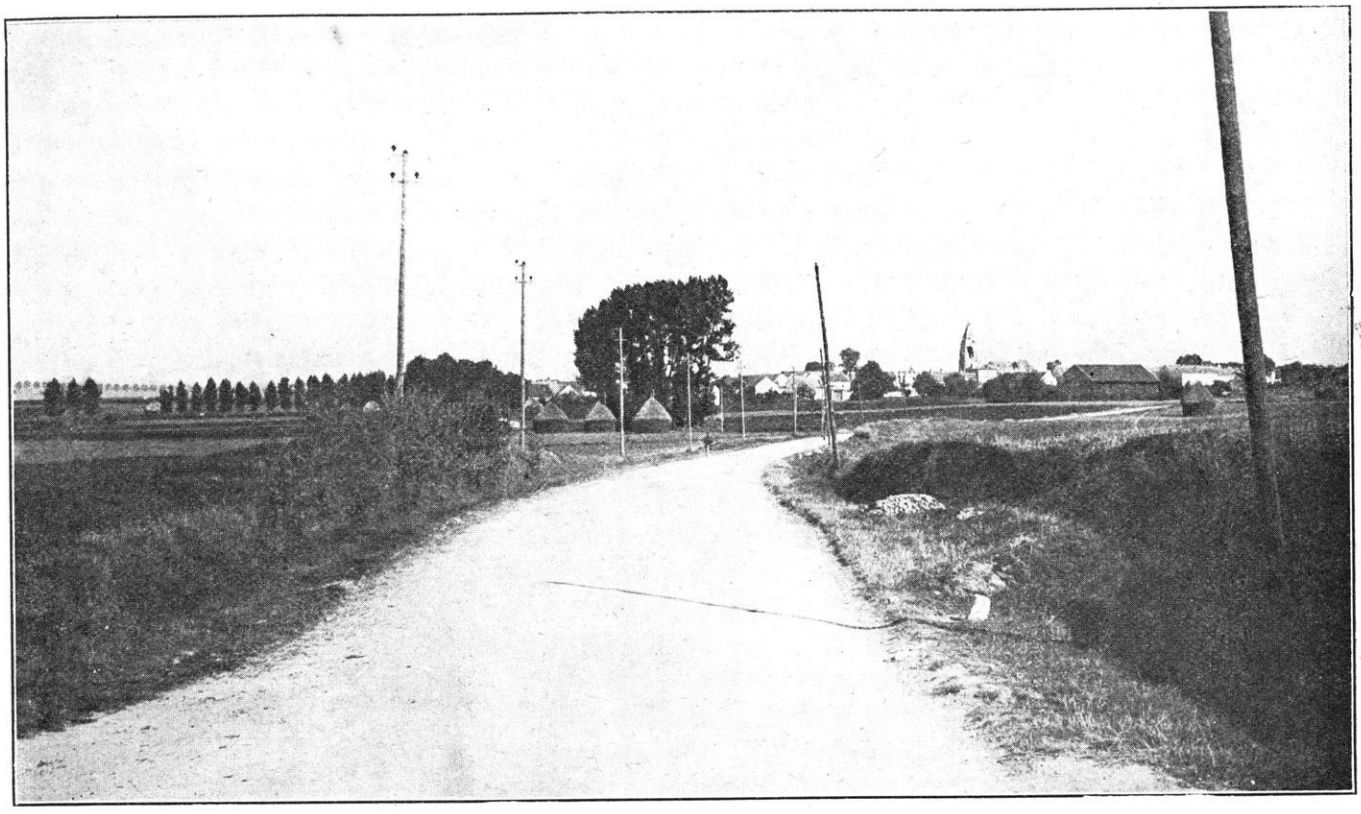
Dans la nuit du 5 au 6, l'armée britannique a pris ses dispositions pour la contre-attaque. Elle a entendu, depuis le 5, à midi, le canon de la bataille engagée par Maunoury au nord de la Marne. Elle sait que Franchet d'Espérey se mettra en mouvement le lendemain, 6 au matin. Et, malgré tout, elle regarde à droite et à gauche, de crainte d'être tournée : c'est toujours le grand souci du maréchal French.

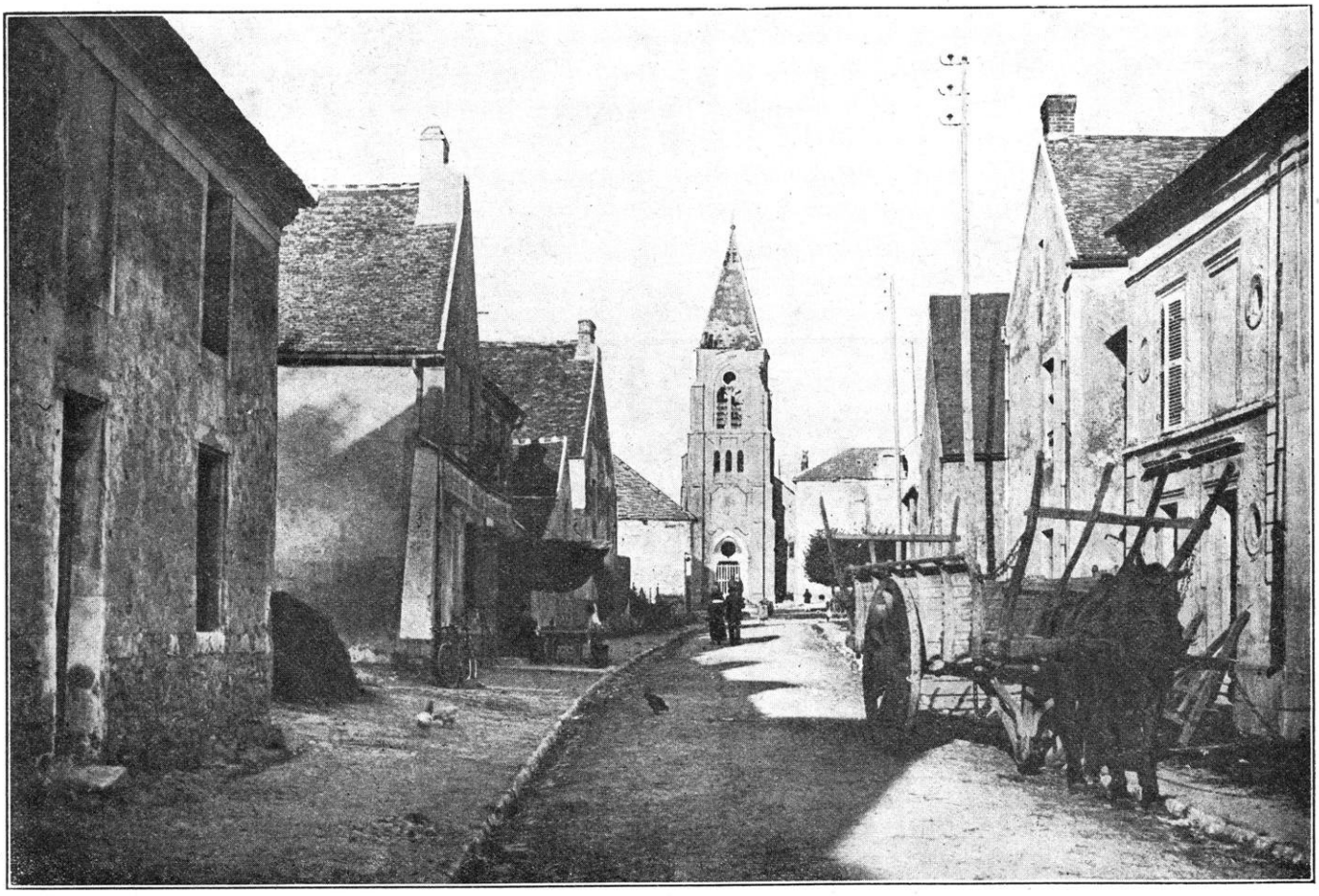
Les forces allemandes se mettent en marche *le 6 avant le lever du soleil*. Une forte colonne ennemie de toutes armes apparaît partant de Chailly et se dirigeant vers le sud en direction de Saint-Just. Une autre colonne entre à Vaudoy par le nord-ouest.

Il faisait à peine clair. Le pays est découvert. Pas de bois, quelques bosquets. Aucun obstacle aux passages de troupes. Des pentes assez douces, sauf à la chute des vallées ; de nombreuses routes bien entretenues, favorables aux convois, aux artilleries, à la cavalerie, dont les patrouilles, ainsi que les cyclistes, peuvent pénétrer et se répandre comme une nappe, donnant l'illusion d'une force considérable, sur toute la face du pays.

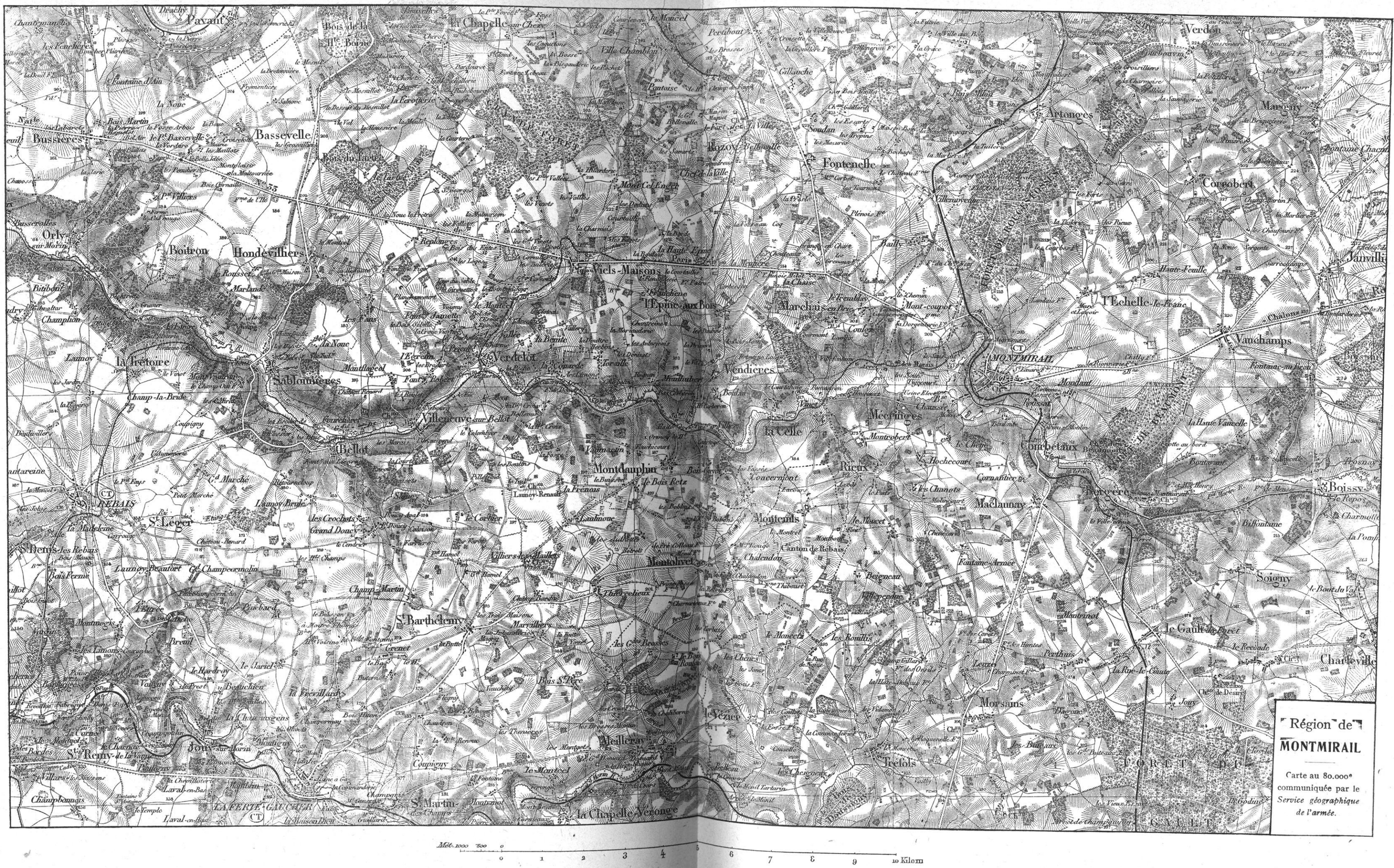
Et ce sont les cavaliers qui apparaissent, en effet, et qui sont chargés d'étendre le voile derrière lequel s'abritera la manœuvre de von Kluck.

A six heures, de part et d'autre, on marche, les Allemands droit au sud, les Anglais face à l'Est ; la rencontre « en croix » est inévitable, de même qu'elle a eu lieu, la veille, dans les mêmes conditions, à Monthyon-Penchard.





BARCY. — ROUTE CONDUISANT AU VILLAGE. — LA RUE PRINCIPALE


Région de
MONTMIRAIL
Carte au 80.000e communiquée par le Service géographique de l'armée.
Mèt. 1000 500 0
0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 Kilom

Mais un événement tout différent de ce qui était prévu se produit et, quoique cet événement soit favorable, il surprend plutôt les États-Majors anglais.

Au 1er corps, un engagement assez vif des Coldstream avait eu lieu dans le voisinage de Voinsles (1) un peu après six heures du matin. Ainsi que nous l'avons indiqué, l'artillerie lourde allemande était encore en position. Son tir, exactement réglé, jette le désordre dans le régiment anglais. « L'enthousiasme de la poursuite ne nous possédait pas encore, dit L. E. W. Hamilton ; au grand désappointement des hommes qui se sentaient très capables de s'emparer de ces batteries, l'ordre de se retirer est porté par des estafettes. On décide de répondre simplement à l'artillerie par l'artillerie. » Rappelons que cette disposition à s'en tenir à une canonnade est observée aussitôt dans le camp allemand.

Le 2e corps anglais est un peu en retard à la Houssaye. On trouvait l'ennemi partout dans la forêt de Crécy, dans la forêt de Malvoisine. On le tâtait, mais on n'enfonçait pas le « rideau » pour voir ce qui se passait derrière. Tout cela paraissait suspect.

French arrive auprès du général Douglas Haig, commandant le 1er corps, à 9 h. 30 du matin. Il donne l'ordre au 2e corps d'avancer à Hautefeuille, à Lumigny. L'armée anglaise avait en ligne peut-être 120.000 hommes.

Le 3e corps, il est vrai, était pratiquement maintenu en réserve : ce n'en était pas moins une force considérable, imposante, dans laquelle on comptait de nombreuses troupes fraîches et qui ne s'était pas battues depuis le Cateau.

French était encore auprès de Douglas Haig, c'est-à-dire vers dix heures, quand on observe combien l'ennemi est peu mordant. Nous savons, en effet, par les carnets de route allemands, que le IIe corps est en repli depuis 3 h. 30. Soudain, les aéros rapportent qu'une colonne ennemie, longue de quatre milles, quittant Coulommiers, SE DIRIGE VERS LE NORD. — Quoi ? C'est donc la retraite ? On ne pouvait y croire. Quant à penser à l'effet produit sur von Kluck par la reprise de l'attaque vers l'Ourcq, l'idée n'en venait même pas. Un témoin très bien renseigné dit : « Nous pensions que l'ennemi tâchait de nous accrocher pour que nous fussions ensuite dans l'impossibilité de rompre, s'il y avait lieu. »

C'était la hantise du piège. Les observations, pourtant, se précisent. « Bien que l'artillerie ennemie fut en action dès la première heure, une observation serrée, jointe à des renseignements constants nous prouva, avant midi, que cette offensive n'était pas poussée bien vigoureusement. Plus tard, ayant porté en avant, la 1re division d'infanterie vers Vaudoy, le reste de la 2e division à Ormeaux pour tenter d'en finir avec l'ennemi, nous nous aperçûmes qu'une retraite générale était en cours d'exécution, sous la protection d'arrière-gardes (1). » Il est environ 3 h. 1/2.

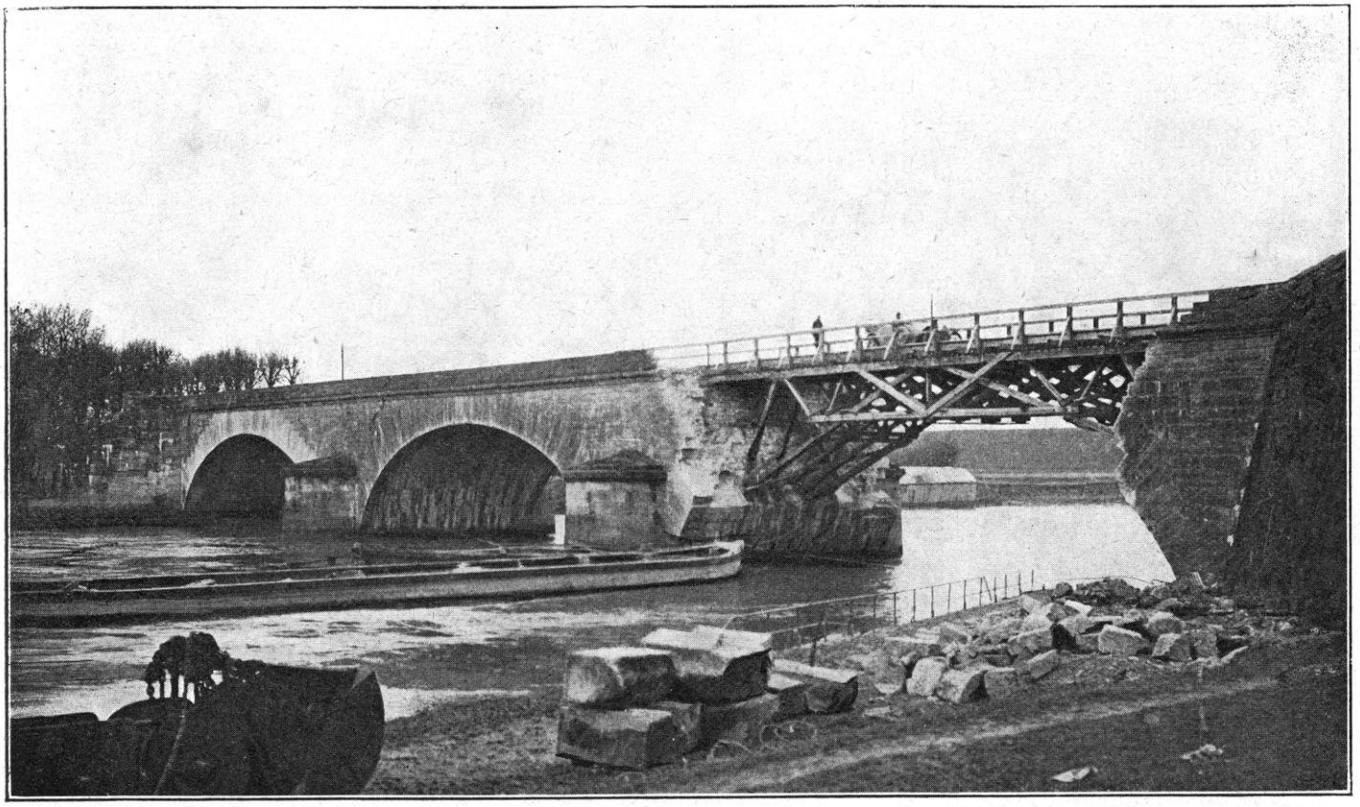
Disons, maintenant, ce qui se passait dans le camp allemand.

Von Kluck a commencé la manœuvre en retraite de son IIe corps dès 3 h. 30 du matin : l'artillerie elle-même a reçu l'ordre de quitter le terrain (en partie du moins) dès que l'infanterie sera dégagée, c'est-à-dire vers six heures ou sept heures. En fait, la droite de l'armée anglaise (1er corps), au lieu de trouver une masse formidable allemande s'enfilant sur la route de Saint-Just n'a plus à faire qu'à des troupes d'avant-garde ayant reçu l'ordre de couvrir le décrochement. Comme il est de bonne guerre, les artilleries ne tonnent jamais avec plus de violence et ne paraissent jamais plus redoutables que quand l'infanterie n'est plus là. Si l'on s'approchait d'elles, on s'apercevrait qu'elles sont à peine soutenues. Mais l'ennemi est invisible et il profite de cette invisibilité.

Le rideau qui voile la réalité est surtout composé de cavalerie. C'est à cette heure que le Commandement allemand dut se féliciter de l'idée qu'avait eu von Kluck de réunir à l'avant de grandes forces de cavalerie pour tenter la percée. Changeant de rôle, ces mêmes forces ont

(1) French dit près de Rozoy

(1) *Mémoires du maréchal French.*



LE PONT DE TRILPORT DÉTRUIT

maintenant pour mission de protéger le repli.

Nous avons dit la composition de ce « fer de lance » : c'était, à gauche, les deux divisions de cavalerie du général von der Marwitz, la 2e et la 9e (la 4e étant restée sur la rive droite de la Marne avec le IVe corps de réserve où elle subissait le choc de l'armée Maunoury) ; c'était, en outre, les deux divisions du corps Richthofen, c'est-à-dire la division de la Garde et la 5e division. Ce corps qui, depuis l'affaire de Guise, était sous les ordres du général von Bülow, commandant en chef de la IIe armée, paraît avoir été mis, à la veille de la bataille de la Marne, sous les ordres du général von Kluck. Ces quatre divisions sont renforcées, non seulement par les bataillons de chasseurs qui leur servent habituellement de soutien, mais aussi par des détachements d'infanterie appartenant au IIe corps et, sans doute, au IIIe et au IVe corps, car tous les éléments de l'armée sont prodigieusement emmêlés (1).

(1) Voir ci-dessus, la situation de la cavalerie Richthofen, p. 136.

Il n'y a rien d'exagéré à évaluer les forces qui s'attardent devant l'armée britannique à environ 12.000 sabres et une vingtaine de mille hommes d'infanterie au moins, sans parler de l'artillerie appartenant aux divers corps.

Dès l'aube du 6, la cavalerie allemande s'est portée en avant par les deux routes qui, du nord, descendent vers Provins. Peut-être les ordres généraux qui vont décider du caractère de la journée ne l'ont-ils pas encore atteinte ; car elle galope droit devant elle, comme si elle était assurée d'être soutenue.

Un fait singulièrement intéressant est révélateur : on se souvient que le Commandant en chef allemand avait donné l'ordre à von Kluck de procéder avec la plus grande rapidité possible à l'investissement de Paris, en détruisant les voies ferrées conduisant à la capitale. De ces lignes de chemins de fer, la plus importante, assurément, était celle de Paris-Lyon-Méditerranée qui, on peut le dire, est le cordon nourricier rattachant Paris au reste de la France. Or, la cavalerie de Richthofen a reçu l'ordre

de faire sauter les voies de la ligne P. L. M. entre Melun et Moret, entre Moret et Montereau. La distance à parcourir était de quarante à cinquante kilomètres. On avait une telle certitude qu'il existait une *brèche* entre la gauche de l'armée française et la droite de l'armée britannique et que le terrain était libre, que l'exécution du raid fut confiée tout simplement à quelques patrouilles de cavalerie. Ces patrouilles se heurtèrent au corps de cavalerie Conneau : deux purent échapper ; trois furent prises ; leurs chefs, les lieutenants von Wedemeyer, von Schierstaedt et comte Strachwitz passèrent ultérieurement devant un conseil de guerre français à Châlons-sur-Marne.

Ce qui importe, c'est de constater l'assurance dont font preuve les corps de cavalerie allemande dans cette journée du 6, alors que des mouvements destinés à les laisser seuls au péril sont déjà commencés.

Les deux divisions de von der Marwitz se sont déployées devant le gros de l'armée britannique dans la région de Crécy-Coulommiers. Nous avons indiqué, d'après les carnets de route allemands, comment, après de premiers contacts un peu rudes, le combat est, pour ainsi dire, suspendu de ce côté, et comment, pendant la plus grande partie de la journée, on s'en tient à un combat d'artillerie ; à la nuit, l'artillerie allemande est encore aux abords de Maisoncelles et une patrouille va reconnaître l'ennemi et s'aperçoit, non sans surprise, qu'elle est en présence de troupes anglaises.

A gauche, le corps de Richthofen est plus actif. Soutenu sans doute, par certains éléments du IVe corps, il s'est mis en route dès la première heure, partant de Chartronges en direction de Provins. Un culte a été célébré avant le départ et la cavalerie s'est mise en route pour le sud ; Hermann Richter, officier à l'état-major du IIIe corps contemple du haut d'une colline, son magnifique déploiement :

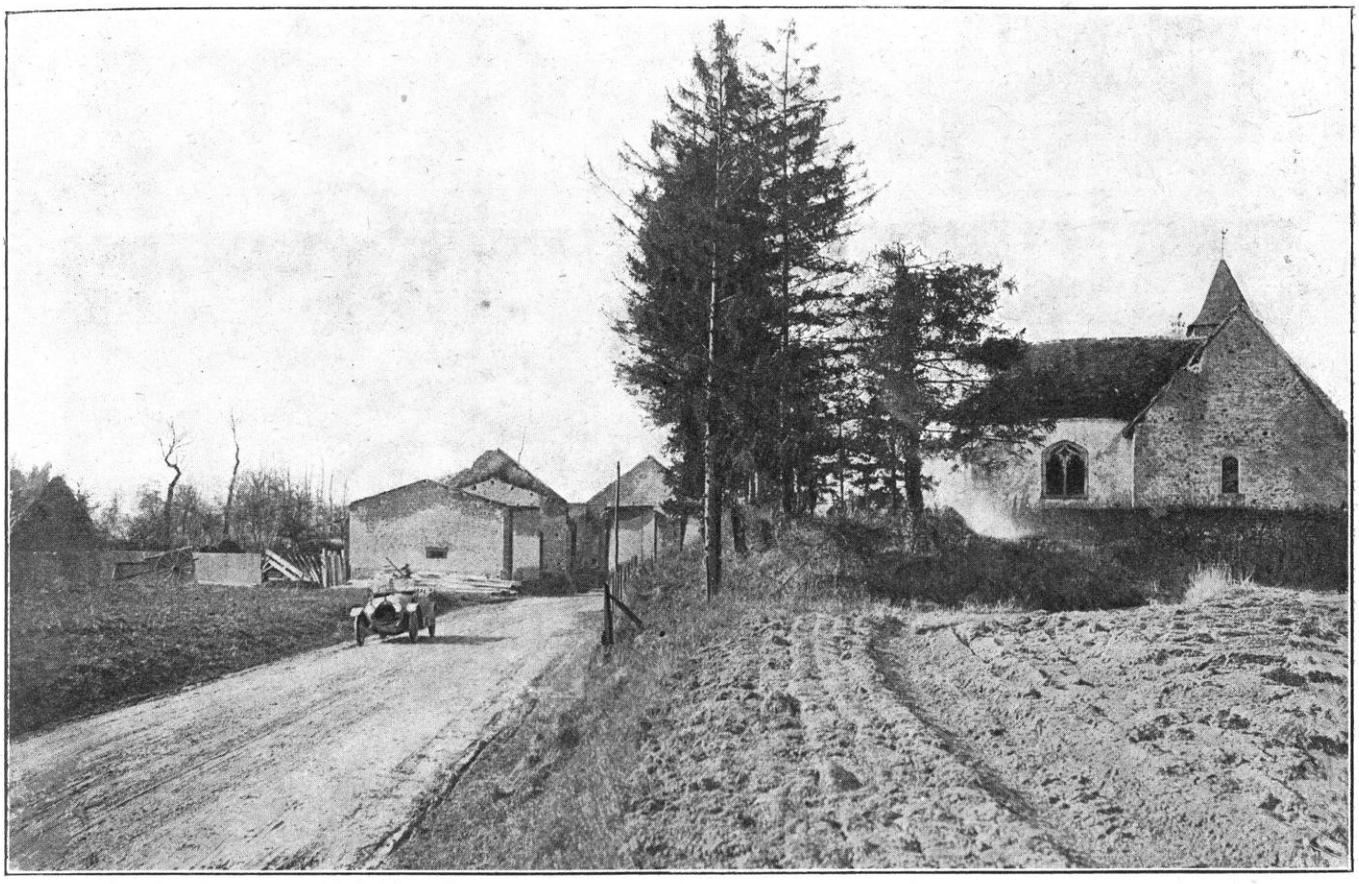
« Nous nous tenions debout derrière la grange d'une grande ferme, causant et nous réjouissant de la belle apparence de notre division de cavalerie qui se mettait en marche en bas dans la vallée, comme un interminable serpent bariolé, cherchant les endroits creux et se dirigeant vers le prochain village. Les escadrons de uhlans, de dragons, de cuirassiers, de hussards faisaient des tournants, des ondulations, paraissaient et disparaissaient, changeant ainsi continuellement l'aspect de la colonne en marche pour disparaître finalement derrière une hauteur. Le train et les convois allaient, à leur tour, disparaître quand, soudain, un obus passa au-dessus de nos têtes et éclata à environ 100 mètres derrière nous sur le sol. C'était un obus *français*. »

Nous sommes donc ici en présence de l'armée Franchet d'Espérey. Le corps Richthofen se heurte à la bataille française. Il n'a nullement à faire avec l'armée britannique. Celle-ci n'a devant elle, même comme corps de cavalerie, que les deux divisions de von der Marwitz, au plus une dizaine de mille hommes.

En fait, l'obus français vient, sans doute, de l'artillerie appartenant au corps de cavalerie du général Conneau. Nous sommes en mesure de préciser, en effet, le point exact où se fait la liaison entre l'armée britannique et la cavalerie française, c'est-à-dire le point où se trouve le sommet de l'angle qui constitue la charnière de la bataille de flanc avec la bataille de front : c'est exactement à Pecy, près Chenoise, donc à l'ouest de la route que suit la cavalerie de Richthofen. En effet, le corps de cavalerie du général Conneau barre cette route par sa 10e division, à Savigny : sa 8e division est aux Étangs-de-Parts dans la forêt de Jouy et à gauche, c'est-à-dire en liaison avec l'armée britannique, sa 4e division sur la route de Coulommiers à Provins ; le poste de commandement du général Conneau est à Chenoise.

C'est donc aux troupes françaises d'extrême-gauche qu'a affaire la cavalerie de Richthofen. Celle-ci marche de l'avant, persuadée qu'elle ne trouvera devant elle qu'une résistance sans importance. Un officier de haut grade n'a-t-il pas annoncé au départ que l'on souperait le soir à Fontainebleau ? C'est un dimanche de fête et de sport militaire, ce n'est pas un jour de drame et de combat.

On commence à recevoir quelques coups de fusil aux abords de ce village, que l'on apercevait de haut sur la colline : c'est Courtacon.



LA ROUTE CONDUISANT A LA GRAVELLE

Il abrite quelques cyclistes du corps Conneau ; mais ils disparaissent.

Les chasseurs de la Garde entrent dans le village, fusillent des habitants et mettent le feu aux maisons. Du village situé plus au sud, Les Murets, partent des coups de canons ; des fils de fer barbelés sont tendus en travers de la route. Les uhlans de l'avant-garde hésitent ; mais les forces françaises rompent encore. La cavalerie continue à avancer et s'empare de Champcenest. C'est le point extrême atteint vers le sud. La vague n'ira pas plus loin.

Nous avons publié l'extrait d'un carnet de route du corps von Storch, cavalerie de la garde : « *Le Ganz Halt* ! » est ordonné. Mais, alors, le sentiment d'une concentration nécessaire des deux corps de cavalerie se fait jour, — sans doute en vertu d'ordres supérieurs ; car le corps de Richthofen, tout en se maintenant sur la ligne de Champcenest par ses avant-gardes jusqu'à une heure assez avancée de la journée, replie ses gros au carrefour de Beton-Bazoches, où ils se fortifient. *Ganz Halt!*

Un mot encore, sur ce qui se passait au IIe corps et au IVe corps, en tant qu'ils étaient opposés à l'armée britannique.

Sûrement, les deux divisions du IIe corps (corps Linsingen) avaient été enlevées dans la matinée : c'est la 4e division (Bromberg) qui va courir à marches forcées pour être jetée à la droite du IVe corps de réserve à Acy-en-Multien avant la fin de la journée : c'est la 3e division (Stettin) qui reste un peu en arrière; elle ne fera que franchir la Marne pour se battre à Vareddes. La marche de ces deux divisions est signalée par les aéroplanes français aux abords de Lizy-sur-Ourcq vers dix heures. Elles ne représentent donc plus une force sérieuse devant l'armée anglaise après huit heures du matin : tout au plus, peut-on admettre, qu'avec l'artillerie, l'infanterie de soutien reste au sud de la Marne jusqu'à dix heures environ et c'est l'heure où le Haut État-Major anglais commence à se rendre compte du vide qui s'est

fait devant lui, non sans se demander encore s'il ne s'agit pas d'un piège.

Quant au IVe corps, il ne recevra, il est vrai, l'ordre de se transporter sur la rive droite de la Marne qu'un peu plus tard dans la journée du 6 ; mais nous allons voir ce qu'il reste de ses éléments sur la rive gauche du Morin, engagés à fond contre l'armée de Franchet d'Espérey, qui a attaqué avec violence, dès le matin du 6.

De même au IIIe corps; quoique certains éléments de ce corps aient été mis en mouvement pour remonter sur la Marne dès le 6 septembre au matin, on les retrouve encore combattant au sud, en face de Montceau-les-Provins, le 6 dans la journée. Ils ont affaire, eux aussi, à l'armée Franchet d'Espérey.

Il est donc permis de conclure que l'armée von Kluck, loin de peser sur l'armée britannique, avait nettement rompu le contact avec celle-ci dans des proportions extrêmement importantes dès la matinée du 6. On a évalué à 80.000 hommes le chiffre des forces qui ont remonté vers la Marne : le reste de l'armée est retenu dans un combat terrible où son infériorité se dessine très vite contre l'armée Franchet d'Espérey. French peut donc avancer : le vide s'est fait devant lui.

Une autre manœuvre de l'armée française lui apporte, au même moment, un concours extrêmement efficace. C'est celle de la 8e division du 4e corps qui débouche dans la soirée du 6 dans la région de la Marne, vers Chessy. Nous allons y revenir.

Toutes les données de la lutte, pour l'après-midi du 6, sont donc maintenant rassemblées. Au nord de la Marne, l'armée Maunoury soutient un rude combat et produit son effet de « ventouse » sur l'armée von Kluck tout entière : celle-ci remonte et passe la Marne par groupes compacts : d'abord, le IIe corps, puis une partie du IVe corps, puis des éléments du IIIe corps ; elle se couvre à gauche des deux divisions de cavalerie du général von der Marwitz ; ces divisions sont prises de flanc par la 8e division d'infanterie française, qui remonte la Marne le long de la rive sud ; elles sont prises de flanc et un peu de face par l'armée britannique, d'abord le 3e corps (placé en réserve), puis le 2e corps qui quitte lentement la forêt de Crécy pour entrer en ligne ; enfin, par le 1er corps qui a pris le contact par l'engagement de Voins-les-Rozoy aux approches de la route de Saint-Just.

Même avant que cette route ne soit dépassée, le corps de cavalerie Conneau, barrant effectivement cette route, a tendu son aile gauche vers l'armée britannique et a pris le contact à Pecy un peu au nord de Gastins où se trouve l'extrême-droite de l'armée anglaise. De Pecy à Chenoise, de Chenoise à Savigny (avec avant-gardes sur la route de Coulommiers à Provins, jusqu'à Courtacon) et de Savigny à Voulton et à Villiers-Saint-Georges, c'est la 5e armée française (corps de cavalerie Conneau, 18e corps et groupe des divisions de réserve) qui tiennent tête à l'offensive matinale du corps Richthofen et qui, bientôt, la font reculer sur le carrefour de Beton-Bazoches. Voyez la carte : de Beton-Bazoches à Chessy où se trouve la 8e division française à midi, il y a environ vingt-cinq kilomètres. C'est sur ce front, en somme, étroit, que doit agir l'armée britannique dans l'après-midi de la journée du 6 septembre, alors qu'elle s'est rendue compte qu'un vide se produit devant elle.

Le maréchal French eut certainement le sentiment de l'occasion à saisir. Quittant le 1er corps d'armée (général Douglas Haig), il se rend au 2e corps d'armée (général Smith-Dorrien) sur la gauche du 1er corps, et là, il se confirme dans son impression.

Il donna donc l'ordre de serrer l'ennemi de plus près et de faire tout le possible pour atteindre la ligne du Grand Morin avant la nuit. On ne sait si des ordres analogues furent donnés au 3e corps (général Pulteney) qui paraît être resté en réserve toute la journée.

Voici ce qui se passe au 1er corps :

Des avant-gardes de cavalerie sont avancées

par le général Maxse sur Vaudoy et des forces de la division de cavalerie se portent sur Pecy. L'ennemi plie partout. A trois heures de l'après-midi, la 3e division est suffisamment avancée pour forcer l'ennemi à se retirer vers le Grand Morin, mais au nord-est, c'est-à-dire vers ce carrefour de Beton-Bazoches, qui paraît être, en cas d'échec, le point de concentration des deux corps de cavalerie allemande. A cette heure, Hamilton, commandant la 5e division du 2e corps, promet de coopérer à l'ensemble du mouvement du 1er corps.

A 4 h. 30, les ordres généraux, donnés par le maréchal French en vue de l'emploi de cette fin de journée, parviennent aux corps.

Le 1er corps, qui marche sur Coulommiers, avancera à gauche vers les Perrichets et la droite à Marolles, se développant ainsi sur un front de cinq milles. On se met en route vers l'objectif. Mais la cavalerie allemande résiste pied à pied et, comme l'objectif est éloigné, il paraît impossible d'occuper les positions des alentours de Coulommiers avec des troupes non montées avant la fin de la journée.

Cependant, les renseignements continuent à signaler au corps le recul de l'ennemi. Les avions annoncent que, sur l'Aubetin, une brigade ennemie est à Dagny, c'est-à-dire en repli vers Coulommiers, une autre sur la ligne Amillis-Mauperthuis. Cette faible résistance paraît pouvoir être assez facilement culbutée. On se met donc en route sur Vaudois-Touquin et, ultérieurement, Marolles. La division de cavalerie, soit fatigue des chevaux, soit une autre cause, s'arrête le soir à Jouy-le-Châtel. L'avance était appréciable, mais ni Coulommiers, ni la ligne du Grand Morin, évacués par le IVe corps allemand, n'étaient atteints; et, pourtant, à la liaison du 1er corps, sur la droite, l'armée Franchet d'Espérey avait, comme nous allons le dire, singulièrement déblayé le terrain.

Quant au 3e corps britannique (général Pulteney), dont les avant-postes sont vers Villiers-sur-Morin et Crécy, il était resté « pratiquement en réserve » toute la journée, selon les termes des *Mémoires du maréchal French.*

Le général termine son récit d'ensemble, par ces mots : « En fait, l'objectif ne peut être atteint avant le lendemain; mais une avance considérable fut réalisée pendant la journée du 6. »

Il faut dire, maintenant, ce qui s'était passé à la 8e division. Ainsi, nous aurons relevé tout ce qui s'était passé au sud de la Marne et les événements militaires qui avaient pu aider à soutenir l'offensive de l'armée Maunoury qui, dans cette journée du 6, voyait s'accumuler devant elle les forces de l'armée von Kluck, peu à peu libérée vers le sud.

ENTRÉE EN LIGNE DU 4e CORPS (GÉNÉRAL BOELLE). LA 8e DIVISION

La 8e division faisant partie du 4e corps qui devait intervenir d'une façon si opportune pour relier l'armée du général Maunoury à l'armée du maréchal French et dont l'action énergique devait avoir de si heureux résultats sur le succès des batailles de gauche, avait rencontré bien des vicissitudes avant de déboucher sur le champ de bataille.

Le 4e corps (général Boëlle) avait appartenu, au début de la guerre, à l'armée de Ruffey-Sarrail : il avait obtenu un succès très appréciable à la bataille de Virton, et il avait agi non moins utilement à la bataille de la Meuse. Mais l'attention du général en chef s'était portée sur lui avant même que cette bataille fut terminée.

Une fois le pivot de Nancy-Verdun consolidé, le Haut Commandement français avait pris la résolution de déplacer son équilibre d'est en ouest et de reporter contre le mouvement tournant tenté par la droite allemande, les forces qui avaient été d'abord opposées à leur offensive par la gauche. Il inaugurait ainsi ce système de vastes transports de troupes en pleine bataille qui causa une surprise telle aux Allemands qu'ils ne firent rien pour y parer et qu'ils ne purent que l'imiter servilement quand ils l'eurent compris. Malgré les avertissements des avions signalant ces déplacements de troupes dans la direction de Paris, von Kluck se croyait

toujours à l'abri de ce côté. Or, déjà le 7e corps français (général Vauthier) avait été transporté de Belfort sur la Somme et c'était lui qui avait arrêté le débordement allemand à Proyart ; le groupe de divisions de réserve de Lamaze et le corps de cavalerie Conneau étaient également transportés vers l'ouest. Bientôt, le 21e corps allait être emprunté à l'armée Dubail et jeté à la fissure de Champagne, comme nous allons l'exposer. En même temps, le 15e corps, qui faisait partie de l'armée Castelnau, aux batailles de la Trouée de Charmes et du Grand-Couronné, renforçait la défense de Sarrail au sud de l'Argonne.

Dans cette vaste entreprise de rocade, le 4e corps avait à accomplir un rôle très important. Car c'était à lui qu'incombait la tâche de renforcer l'armée de Paris et de frapper, à la bataille de l'Ourcq, un coup décisif.

Le 4e corps avait reçu l'ordre de s'embarquer avec tous ses effectifs le 2 septembre ; le départ des premiers éléments par voie ferrée avait eu lieu à Vienne-la-Ville, ce même jour, à midi quarante. Mais, dès le lendemain, le recul de la 4e armée avait forcé de reporter les embarquements à Sainte-Menehould et plus au sud ; le débarquement devait avoir lieu autour de Pantin-Asnières-Bois-Colombes-Clichy-la-Garenne.

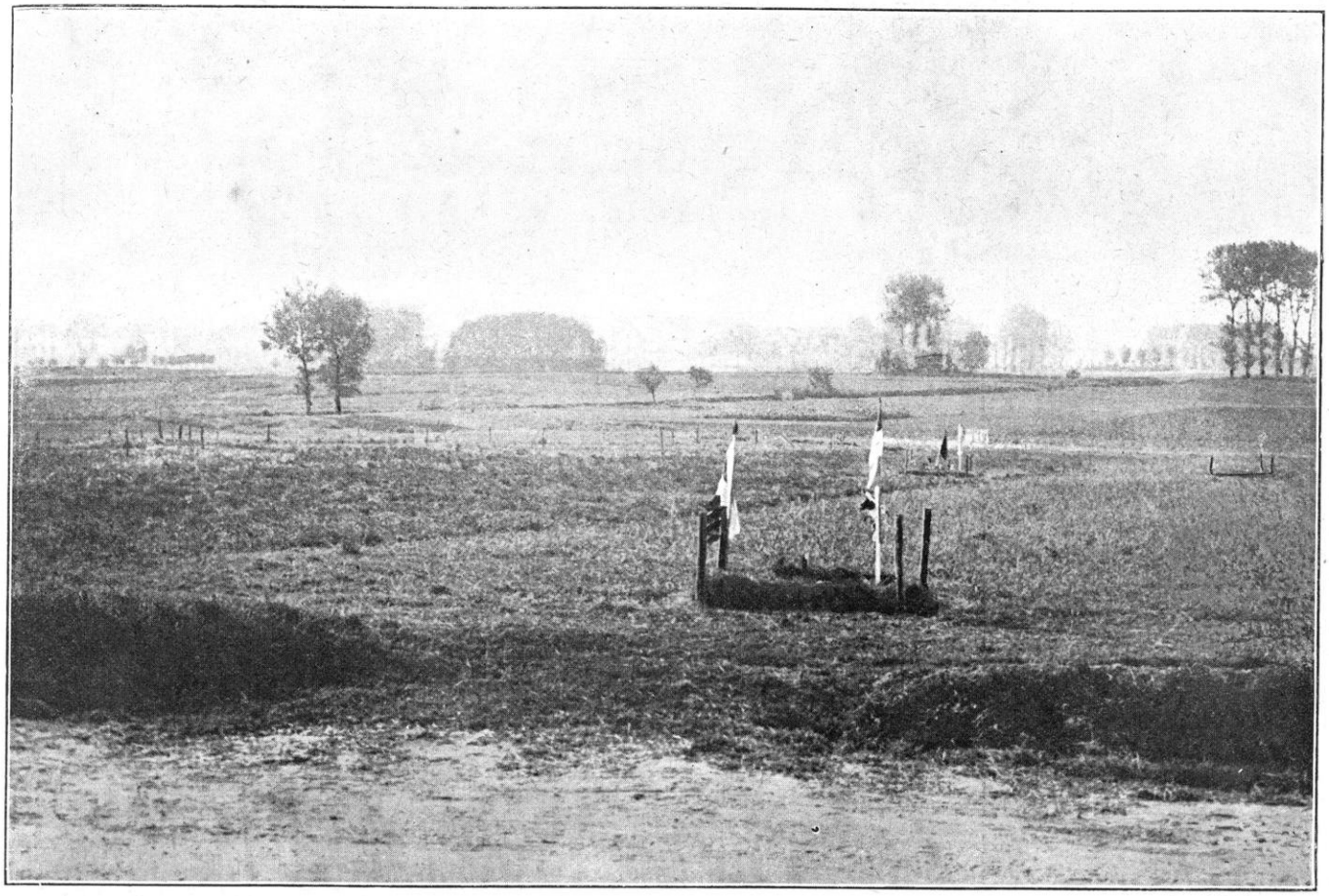
Le voyage par chemin de fer s'accomplit à peu près normalement, les 3 et 4, non, toutefois, sans de grandes fatigues pour les troupes. Mais, heure par heure, tout se complique. A Paris, les arrivées des troupes du 4e corps, assez régulières au début, s'espacent, par suite de la mise hors de service par les Allemands de plusieurs lignes et par suite de l'afflux d'éléments divers intercalés, troupes venant du sud-ouest, du midi, troupes belges, etc. A la fin, une seule ligne fonctionne pour tous les éléments, celle de Sens-Montereau-Noisy-le-Sec. Ceux qui tranchent du sort des batailles du fond de leur cabinet s'embarrassent peu de ces incidents. Malgré tout, la 8e division débarque dans la nuit du 4 au 5 et bivouaque sur le front est de Paris (quartier général à Asnières).

Mais le 5, tout est compromis par le fait d'un déraillement à Montereau : la voie est inutilisable pendant plus de dix heures. Avec la bataille pour le lendemain, quelle anxiété ! Au départ, les parties de l'artillerie et des convois qui ne sont pas encore embarquées ne peuvent plus le faire à Sainte-Menehould et sont obligées de refluer jusqu'à Saint-Dizier.

Enfin, dans la soirée du 5, les premiers éléments de la 8e division, commencent à débarquer à Pantin, mais dans quel état de fatigue !

Quels sont, maintenant, les ordres pour le lendemain ? La fameuse proclamation du général en chef est distribuée dans les cantonnements. On va se battre : mais où ? Le général Boëlle est averti, par une note du général Maunoury, qu'à partir du 6 septembre, le 4e corps est rattaché à la 6e armée. Il apprend, en même temps, que ce corps sera séparé pour agir en deux points différents, une division, la 8e (général de Lartigue), devant opérer à droite de la 6e armée, et se maintenir sur la rive gauche de la Marne par Gournay-sur-Marne, Champ et Lagny, avec, pour objectif, Chessy : de là, elle gagnera la rive droite du Grand Morin pour attaquer en liaison avec l'armée britannique. Quant à la 7e division (général de Trentinian), elle campera provisoirement dans la région de Villemomble pour être transférée éventuellement dans la région de Dammartin et de Nanteuil-le-Haudoin.

On reconnaît, à cette disposition, la nécessité où se trouve la 6e armée de renforcer immédiatement les deux points où son offensive est contenue ; d'une part, sur le pivot, c'est-à-dire dans la région de la Marne ; d'autre part, à l'aile marchante, c'est-à-dire au delà de Dammartin, vers Betz et Nanteuil-le-Haudoin : mais le 4e corps se trouvera ainsi coupé en deux. Le général Boëlle voudrait éviter ce morcellement ; il obtient, pour ses troupes, le retard d'une nuit dont elles ont tant besoin. Il n'a pas encore reçu un cavalier de ses divisions. La 6e armée lui prête une brigade qui assure les reconnaissances et la liaison avec l'armée anglaise dans la nuit du 6 au 7.



(Cl. Meys.)

LE PLATEAU DE L'OURCQ. — AU FOND LES HAUTEURS DE MONTHYON

Dans la journée du 6, l'armée anglaise n'ayant fait que des progrès limités, la 8e division s'est portée sur la rive droite de la Marne par Montfermeil-Pont-de-Chelles-Lagny-Chessy ; elle s'est établie en halte gardée en avant de Chessy, le 115e (colonel Gazan), faisant avant-garde et les gros, c'est-à-dire la 15e brigade, sous les ordres du général Desvaux. Elle est prête ainsi à se porter rapidement sur le Morin et à se saisir des ponts de Couilly-Saint-Libaire. La brigade de cavalerie est poussée au delà du Grand Morin, sur le plateau de Villemareuil. Il est à peine besoin d'indiquer que le simple fait de cette apparition, signalée, sans doute, par les renseignements ennemis, suffit pour révéler au commandement ennemi combien ses forces qui restent sur le Grand Morin y sont aventurées. L'une des deux routes qui les ramènerait de Coulommiers à Meaux, celle qui suit le Grand Morin, est directement menacée et l'autre, celle qui remonte les plateaux par Maisoncelles-Sancy-Coulommes est à la merci d'un raid de cavalerie : et, pour les protéger l'une et l'autre, aucune flanc-garde !

L'entrée en ligne de la 8e division est donc d'un puissant effet stratégique. Pour le lendemain 7, ce coup de pointe produira tous ses effets et déterminera, à la fois, le déclanchement décisif de l'armée anglaise et la retraite des dernières troupes allemandes qu'elle a devant elle.

Résumons la bataille du 6 dans la région d'Ourcq-Marne-Grand Morin : l'armée Maunoury et l'armée anglaise devant produire une offensive simultanée dans le flanc de l'ennemi qui marche vers le sud, la première a pris de l'avance dès le 5 à midi : par elle, la planchette du piège a commencé à se refermer. On peut espérer qu'elle se rabattra sur l'Ourcq d'abord et puis sur la Marne, de façon à

Région D'ESTERNAY

Carte au 80.000e communiquée par le *Service géographique de l'armée.*

Mèt. 1000 500 0

0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 Kilom.

enfermer l'armée von Kluck dans la souricière.

Mais l'ennemi a résisté sur place d'abord ; bientôt, il a remonté le long de la planchette et il l'a maintenue en deux points : en premier lieu, au pivot, où l'une des divisions du IIe corps s'est portée immédiatement, et, ultérieurement, à l'extrémité du battant. Dans la journée du 6, le battant a pressé plus fortement : la 6e armée a gagné du terrain à la fois au pivot et sur l'aile tournante ; mais l'armée anglaise n'ayant pas encore donné à fond, l'ennemi profite de ce retard pour grimper le long du massif de Seine-et-Marne et se dégager en se retranchant sur les hauteurs. La tête est sortie du piège et elle montre les dents au sud et au nord. Cependant, les dispositions sont prises pour frapper sur elle à coups redoublés dans la journée du 7, et, déjà, la 8e division lui saute à la gorge.

L'offensive de flanc n'est pas, bien entendu, à elle seule, toute la bataille. La bête est attaquée, en même temps, par le sud. Nous avons à suivre, maintenant, de ce côté, le travail de la 5e, puis de la 9e armée.

CHAPITRE XXXIX

MONTCEAUX-LÈS-PROVINS-ESTERNAY ET SÉZANNE

La 5e armée attaque le 6. — Le 18e corps et le 3e corps à Montceaux-lès-Provins. Le 1er corps et le 10e corps à Esternay-Sézanne. — La jonction du massif à la plaine. La liaison entre la 5e et la 9e armée.

DANS une disposition angulaire à l'égard de l'armée britannique, la 5e armée française se trouvait en face de la jonction des deux manœuvres allemandes, la manœuvre de von Kluck et la manœuvre de von Bülow, ce point de suture étant sur les routes qui débouchent de Coulommiers vers Provins et de Montmirail vers Esternay-Sézanne.

Tenons compte de ce fait que le Haut Commandement des troupes alliées n'était nullement renseigné, comme nous le sommes aujourd'hui, sur la divergence de vues régnant dans le camp allemand et ne pouvait supposer l'incohérence invraisemblable qui présidait aux opérations de la Ire et de la IIe armées. La surprise était à l'inverse de ce qu'elle est d'ordinaire : elle résultait, cette fois, de l'impéritie de l'ennemi, tandis qu'elle est, d'ordinaire, le fruit de ses réflexions et de son savoir-faire. Comment eût-on supposé que von Kluck, en attaquant sur Melun, Provins, n'était pas d'accord avec ses chefs pour suivre la manœuvre de rupture ? Comment eût-on supposé que von Bülow et von Hausen, en attaquant sur Fère-Champenoise et Mailly, avaient un autre objectif que de réaliser une opération connexe à la manœuvre d'enveloppement, tentée si visiblement par von Kluck ? C'est le champ de bataille lui-même qui va éclairer nos chefs : heureusement, ils sont les disciples dociles de la réalité !

Avant de prendre ses résolutions définitives, le général Joffre avait, dans la journée du 4 septembre, pris l'avis du général Franchet d'Espérey. Celui-ci, qui venait de succéder au général Lanrezac, s'était donné pour premier devoir de se mettre en communication étroite avec le Haut Commandement anglais. Selon le conseil du général Joffre, il s'était rendu à l'état-major du maréchal French, et, après un long entretien avec le général Wilson, il avait reconnu, avec celui-ci, que la bataille ne pouvait avoir lieu que le 6 septembre.

Pour cette date du 6, la direction de l'offensive combinée de l'armée anglaise et de la 5e armée serait Montmirail, tandis que celle de la 6e armée était Château-Thierry. Une fois l'accord ainsi précisé, le général Joffre avait donné ses ordres pour l'offensive le 6 au matin.

Le général Franchet d'Espérey prenait ainsi, dès la première heure, la situation éminente qu'il devait occuper jusqu'à la fin de la guerre.

Le nouveau Commandant en chef de la 5e armée avait, d'abord, commandé le 1er corps. Ce corps avait été toujours heureux. A Charleroi, il avait sauvé l'armée Lanrezac en con-

tenant l'armée de von Hausen au pont d'Hastières ; sa vigilance constante à droite de la 5e armée, avait assuré le sort d'une retraite si risquée. Nous avons vu, à la bataille de Guise, Franchet d'Espérey déboucher à l'heure opportune sur le champ de bataille, ramasser en un écheveau les fils dispersés de la manœuvre et en faire le nœud qui faillit étrangler deux des corps de l'armée Bülow. C'est que Franchet d'Espérey est un vrai soldat. Le champ de bataille l'inspire. Il est en pleine possession de lui-même quand il s'agit de décider et d'agir. Le front haut, le nez fortement aquilin, l'œil perçant, le teint hâlé des hommes de sport, les lèvres minces, le visage barré d'une fine moustache noire, Franchet d'Espérey respire la volonté et la décision. Il ne laisse rien à la traîne. On le voit partout où il faut être ; sa vigilance n'admet ni la lenteur ni la confusion ; elle sème l'ordre et la lumière. Franchet d'Espérey est Algérien et il sait, comme tous les coloniaux, le prix du temps et de l'assiduité. Plutôt que de rien négliger, il ramasserait les épingles. Nous allons le voir, dans ce commandement si important qui lui est confié à la minute suprême, provoquer la victoire, la talonner, la presser et, finalement la saisir au collet ; car c'est la récompense de ces ardents : ils recueillent le succès parce qu'ils le devancent.

Deux fois, l'intervention du général d'Espérey sera décisive dans la bataille de la Marne. Il a vu très clair et il a su se prononcer quand d'autres eussent hésité, peut-être. En plus, il a été subordonné loyal, voisin excellent et « bon camarade ». Le maréchal French n'a cessé de proclamer combien il avait eu à se louer de lui et Foch en a dit autant. C'est beaucoup d'être estimé de ses pairs ! Les hautes vertus militaires s'accompagnent volontiers de ces solides qualités morales : et, de tout cela, se fait *un caractère*.

OFFENSIVE DE LA 5e ARMÉE, LE 6

La 5e armée avait reçu, dès le 5, ses ordres particuliers dans l'ensemble des ordres donnés pour la bataille du lendemain 6 : « La 5e armée, resserrant légèrement sur sa gauche, s'établira sur le front général Courtacon-Esternay-Sézanne, prête à attaquer en direction générale sud-nord. Le corps de cavalerie Conneau assure la liaison entre la 5e armée et l'armée anglaise. »

D'autre part, la 9e armée (Foch) couvrira la droite de la 5e armée en tenant les débouchés sud des marais de Saint-Gond et en portant une partie de ses forces sur le plateau au nord de Sézanne. Le quartier général de la 5e armée est à Romilly-sur-Seine ; celui de la 9e armée est à Pleurs.

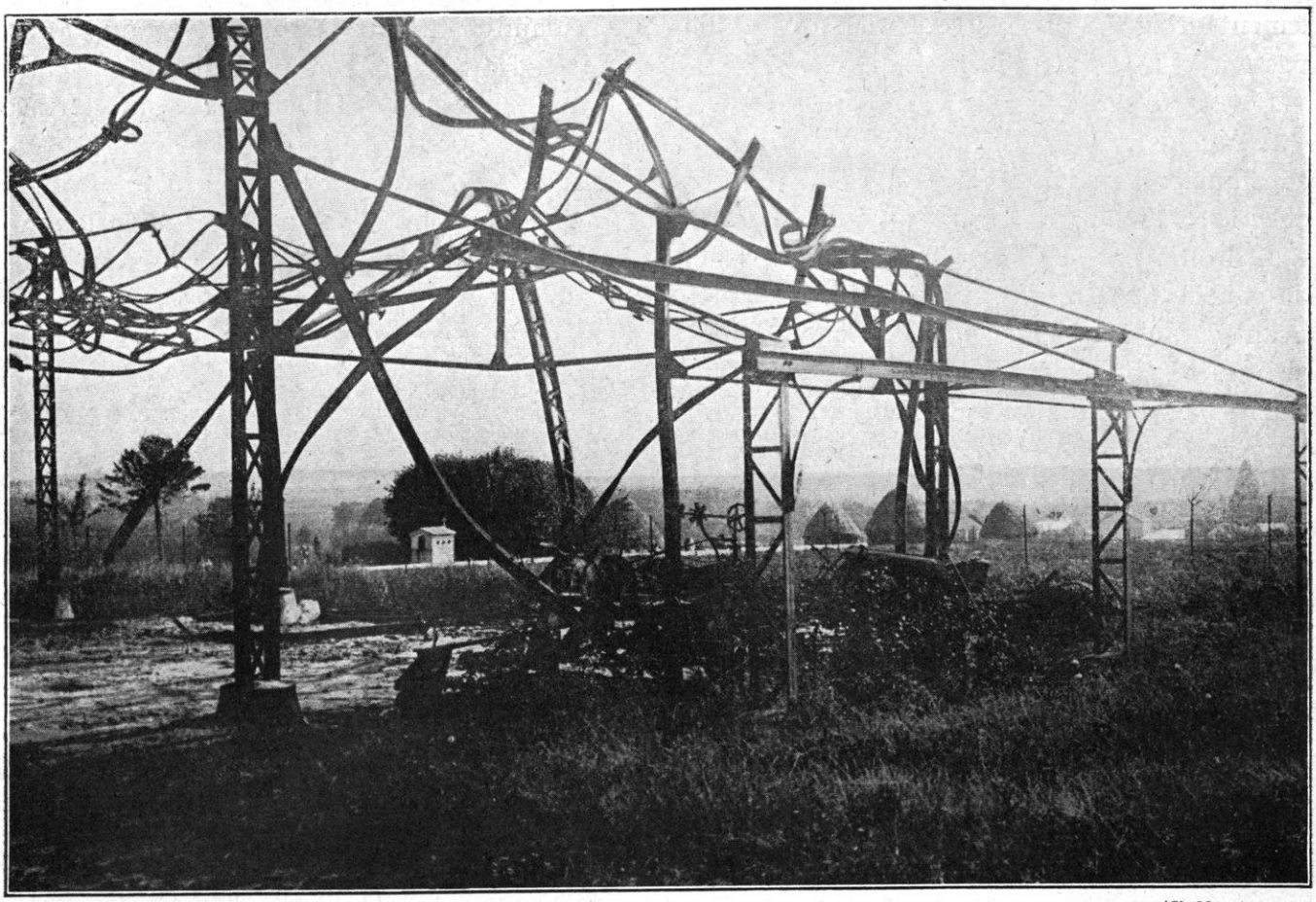
Voici donc l'offensive de gauche solidement conjuguée : mais observez que cette offensive, en se resserrant, tourne légèrement la face vers l'ouest, c'est-à-dire qu'elle se porte au siège du massif de Seine-et-Marne vers l'Est. Elle aide ainsi à assaillir l'armée von Kluck et elle vise particulièrement l'articulation très mal réglée, d'ailleurs, de la manœuvre de von Kluck et de celle de von Bülow ; elle tombe, un peu sans le savoir, sur la partie faible du front ennemi ; mais, par contre, elle laisse, jusqu'à un certain point, le champ libre à la manœuvre allemande si celle-ci dévie à l'est et vise notre fissure de Fère-Champenoise et de la plaine catalaunique.

On pourrait presque conclure logiquement que la victoire française doit être gagnée *à la jonction des deux armées Franchet d'Espérey et Foch*, à moins que la bataille ne soit perdue auparavant à la jonction des deux armées Foch et Langle de Cary. Mais, dores et déjà, la manœuvre française a l'avantage de l'ordre et de la clarté. Tout va dépendre, maintenant, de l'exécution.

La 5e armée installée à la défense du coude de Romilly-sur-Seine, partira donc le 6 septembre au matin de ses positions de base : Sézanne, Villiers-Saint-Georges, Courchamp.

L'ordre d'offensive pour le 6 est distribué, dans l'après-midi du 5, aux états-majors de la 5e armée, de façon à ce que les positions d'attaque puissent être occupées pendant la nuit :

« La 5e armée attaquera l'armée allemande sur son front, tandis que l'armée anglaise et la



(Cl. Meys.)

UN HANGAR INCENDIÉ A ÉTREPILLY

6e armée l'attaqueront sur son flanc et menaceront sa retraite.

La 5e armée se portera à l'attaque, échelonnée la droite en avant dans la direction générale de Montmirail, soutenue à droite par la 9e armée.

Les ordres généraux donnés aux corps d'armées le 5, à 18 h. 30, par le général Franchet d'Espérey sont les suivants :

Après avoir rappelé la mission confiée à cette armée entre l'armée anglaise et la 9e armée, il règle, ainsi qu'il suit, son dispositif général d'attaque :

Le 18e corps progressera la droite à la route Villiers-Saint-Georges-Baleine-Le Vézier, et marchera en direction générale : Sancy-Meilleray, Montolivet.

Le groupe des divisions de réserve suivra en deuxième ligne entre les 18e et 3e corps, appuyant sa gauche à la route Villiers-Saint-Georges-Baleine, prêt à s'employer à l'appui des corps voisins.

Le 3e corps marchera en direction générale : Courgivaux - Tréfols - Marchais-en-Brie ; une division suivra en deuxième ligne en réserve d'armée, en arrière, à droite du 3e corps.

Le Ier corps attaquera en direction générale : Les Essarts-le-Vicomte-Esternay-Champguyon-Montmirail.

Le 10e corps, en direction générale : Mœurs-Soigny-Vauchamps, se reliant sur la route Lachy-Charleville, à la 42e division (9e armée) ; mouvement par deux divisions accolées, la division de droite en échelon en avant, la 51e division de réserve suivant au début, en arrière, à droite.

Le mouvement offensif commencera pour tous les corps d'armée et pour le corps de cavalerie à six heures, pour le groupe des divisions de réserve à sept heures.

Si l'ennemi attaque en forces plus tôt, on résistera, avec la dernière énergie, sur place, c'est-à-dire sur les positions retranchées, actuel-

lement occupées par les têtes des gros et on passera à l'attaque à l'heure indiquée.

L'attaque sera appuyée :

A gauche, par le corps de cavalerie qui agira constamment en liaison *intime* avec le 18e corps et *qui coopérera effectivement* au combat ;

A droite, par la 9e armée, dont la division de gauche (42e) a, dès aujourd'hui, une forte avant-garde à la Villeneuve-lès-Charleville et qui est disposée pour agir demain sur Vauchamps, et dont le 9e corps est prêt à agir vers Baye.

Les corps d'aile devront se tenir constamment en liaison, l'un (le corps de cavalerie) avec l'armée anglaise, dont la cavalerie sera le 6, à huit heures, vers Jouy-le-Châtel (18 kilomètres nord-ouest de Provins), l'autre (10e corps) avec la 9e armée.

Le général Franchet d'Espérey termine ces instructions, qui sont un modèle de précision et de netteté, en faisant appel à l'autorité de la discipline et au moral de l'officier et du soldat :

Il importe que chaque soldat sache avant la bataille que l'honneur de la France et le salut de la Patrie dépendent de l'énergie qu'il va apporter dans le combat de demain.

Le pays compte que chacun fera son devoir. Les faiblesses seront punies immédiatement par les rigueurs de la loi martiale ; les actes de courage et d'énergie seront signalés sans délai, de façon à pouvoir être récompensés sur place.

La 5e armée sait qu'elle a affaire en partie à des forces de la Ire armée allemande, en partie peut-être à des forces de la IIe armée. Elle sait que de la vigueur de sa propre offensive dépend le succès de la bataille d'angle, puisqu'elle attaque les gros allemands face au nord, tandis que la 6e armée et l'armée anglaise les attaquent face à l'est ; mais elle ne sait pas encore que les résultats de l'offensive française du 5 après-midi, sur l'Ourcq, ont dores et déjà allégé sa tâche par le désordre jeté dans le camp allemand. Von Kluck a commencé à se « décrocher » devant elle pour remonter vers le nord : mais il ne faut pas qu'elle se laisse tromper maintenant par la manœuvre du *rideau* que le Haut État-Major allemand a tendu devant elle comme il l'a fait devant l'armée britannique.

En gros, il y a déjà, le 6 au matin, une grande angoisse au camp allemand et il y a, au camp français, un magnifique entrain. Pour comprendre l'effet stratégique de l'offensive, relevons les progrès tactiques dans chacun des corps.

Le corps de cavalerie Conneau. — Nous avons indiqué déjà que le corps de cavalerie soutient, dans la matinée du 6, l'effort du corps Richthofen sur la route de Courtacon-les-Murets, à la hauteur de Savigny.

A gauche, la liaison avec l'armée anglaise le fixe dans la région de Pecy-Chenoise. L'armée anglaise demande à la 8e division de cavalerie, qui a passé la nuit aux Étangs de Parts, de la seconder dans l'attaque de Villegagnon et Jouy-le-Châtel.

Mais, de l'autre côté, à 15 h. 30, le 18e corps, qui a atteint Rupereux-Villiers-Saint-Georges et attaqué la 5e division du IIIe corps allemand à Augers, demande au corps de cavalerie de l'aider pour cette offensive.

La marche générale en avant se déclanche. Mais le corps de cavalerie Richthofen qui a, comme nous l'avons dit, débouché de Courtacon, au cours de la matinée, s'est fortifié sur la route de Provins ; le corps de cavalerie ne peut, dans cette journée du 6, qu'enrayer l'attaque ennemie. Il cantonne, le soir, sur les mêmes emplacements que la veille pour avoir de l'eau. Son quartier général est à Longueville (sud de Provins). Cependant, il se sent dégagé et le terrain libre devant lui.

Offensive du 18e corps, le 6. — Le 18e corps (général de Maud'huy) était, comme nous l'avons dit, installé le 5 au soir, en travers des deux routes qui conduisent, l'une de Coulommiers à Provins, l'autre de Montmirail à Provins, et il barrait ces deux routes sur une ligne Courchamp - Rupereux - Villiers - Saint - Georges

(Cl. Meys.)

LE RAVIN DE CHAMBRY

en liaison, à gauche, avec le corps de cavalerie Conneau, par Saint-Hilliers et, à droite, avec le 3e corps, par Saint-Genest. Le 18e corps a reçu l'ordre, le 5 au soir, d'agir dès le 6 au matin, par divisions accolées : la 35e (général Marjoulet) à l'est, sur la ligne d'attaque principale ; la 36e division (général Jouannic) à l'ouest, pour seconder l'offensive. Et, en arrière, la 38e division (troupes d'Algérie, général Schwartz) restant en réserve au début.

Le 18e corps (Bordeaux) s'est battu à Charleroi ; il a soutenu le poids de la retraite à gauche de la 5e armée, toujours menacé par l'offensive de von Kluck visant notre aile gauche. A Saint-Quentin, il a été engagé à fond, attaquant victorieusement le matin et écrasé le soir par l'intervention des deux corps nouveaux jetés sur l'aile droite par von Bülow. Depuis il a, sans cesse, combattu et il a eu de nouvelles et rudes échauffourées dans la région de Soissons et de Château-Thierry. Il a dû prendre, à gauche de l'armée, la place du Groupe des divisions de réserve ; un instant, à la fin de la retraite, sa constitution intime a paru s'altérer. Mais les officiers, avec un dévouement admirable l'ont repris bien en main. L'ordre de l'offensive est donné et tout se ranime, tout se réveille. Sous les ordres d'un soldat incomparable comme est le général de Maud'huy, le 18e corps entre en ligne avec la volonté de vaincre. Depuis Charleroi, le 18e corps a eu le soutien de cette admirable division d'Afrique (général Muteau, blessé) qui a toujours combattu à l'arrière, montrant les dents à l'ennemi.

Voici donc que le sort de l'armée repose une fois de plus sur la solidité du 18e corps. Si von Kluck eut accompli son dessein et s'il n'eut pas été arrêté, dès le 5, par l'offensive de Maunoury, le 18e corps eut été pris à partie par deux corps au moins de l'armée ennemie, les IIe et IVe corps. Heureusement, le IIe corps est en

retraite sur la Marne. Le IVe corps s'est à demi retourné. Le 18e corps français a donc, en face de lui, ce qu'il reste du IVe corps et le IIIe corps allemand et, peut-être, quelques éléments du IXe corps, qui s'est allongé de ce côté pour soutenir la manœuvre du rideau confiée aux deux corps de cavalerie. Il semble que le IIIe corps (von Lochow) ait déjà reçu lui-même l'ordre de se décrocher et de se porter « sur Paris ». Mais il est trop tard, et la bataille va le surprendre. C'est donc surtout à lui que le 18e corps doit avoir affaire.

Le général de Maud'huy a ses troupes bien en mains ; il confie l'offensive principale à sa 35e division (général Marjoulet) sur les deux routes allant de Provins à Montmirail entre Rupereux, autour du petit bois de Flaix (château de Flaix), Courchamp, Rupereux, Villiers-Saint-Georges, avec ses avant-gardes sur le plateau d'Écoublay, en face de Sancy et Montceaux-les-Provins, où le IIIe corps allemand s'est installé le 5, dans la journée, avec la 5e division (von Wichura) à Sancy et la 6e division à Montceaux-lès-Provins.

A gauche, le général de Maudhuy a prescrit à la 36e division (Jouannic) de marcher sur Orvilliers, et à la 38e division (Schwartz) de se tenir un peu en retrait vers la Houssaye-Saint-Martin-des-Champs. La cavalerie du corps est lancée vers Courtacon pour surveiller une offensive que l'on attend de ce côté. A l'heure dite, l'artillerie tire en rafales d'après les nouveaux règlements et la 35e division (Marjoulet) s'élance allègrement sur les rives de l'Aubetin qu'elle a ordre de franchir au plus tôt. Cette attaque était combinée avec celle du 3e corps, à droite.

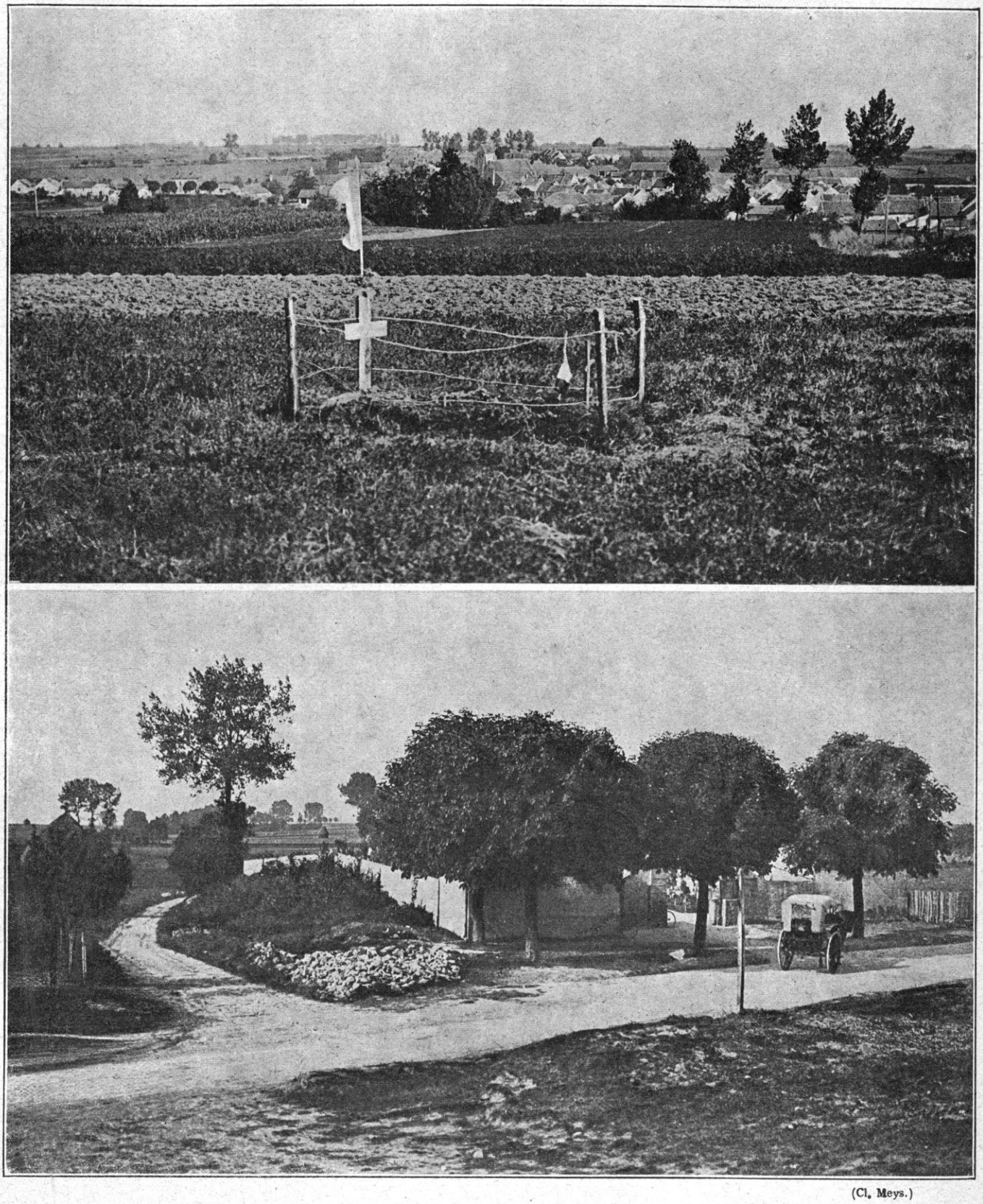
Ce fut une terrible surprise dans le camp allemand. Nous connaissons l'effet produit par la lecture des carnets de route, notamment ceux du IIIe corps ; ils donnent l'impression de l'émotion et de l'effroi tombant sur des éléments pleins de confiance et qui comptaient sur un dimanche de repos, par une belle journée d'automne.

Voici ce qui se passe à la 6e division allemande qui, à Montceaux, est attaquée par la division Marjoulet du 18e corps à l'ouest et par la division Pétain du 3e corps, à l'est :

« Nous pensions ne rien avoir à craindre de l'ennemi, quoique sur la fin de la journée du 5, on eut aperçu quelques colonnes isolées en marche. Mais, nous étions loin de croire que le lendemain, 6 septembre, qui était un dimanche, nous aurions encore à nous battre. Bien remise par une bonne nuit de sommeil, la brigade *devait se mettre en marche sur Paris* par une claire matinée de dimanche, à six heures. Notre bataillon s'était justement rassemblé derrière la grange d'une grande ferme, ...lorsque soudain, un obus français passa au-dessus de nos têtes et éclata à environ deux cents mètres derrière nous sur le sol. Plusieurs le suivirent, qui se rapprochaient toujours, et c'est ainsi que commença, *à neuf heures*, un feu d'artillerie qui compte parmi les plus terribles, mais aussi parmi les plus grandioses souvenirs de ma vie militaire. Chacun de ceux qui ont vu le jour de *Montceaux* et qui en est sorti la vie sauve, sera ému d'entendre prononcer ce nom et jamais las d'en parler.

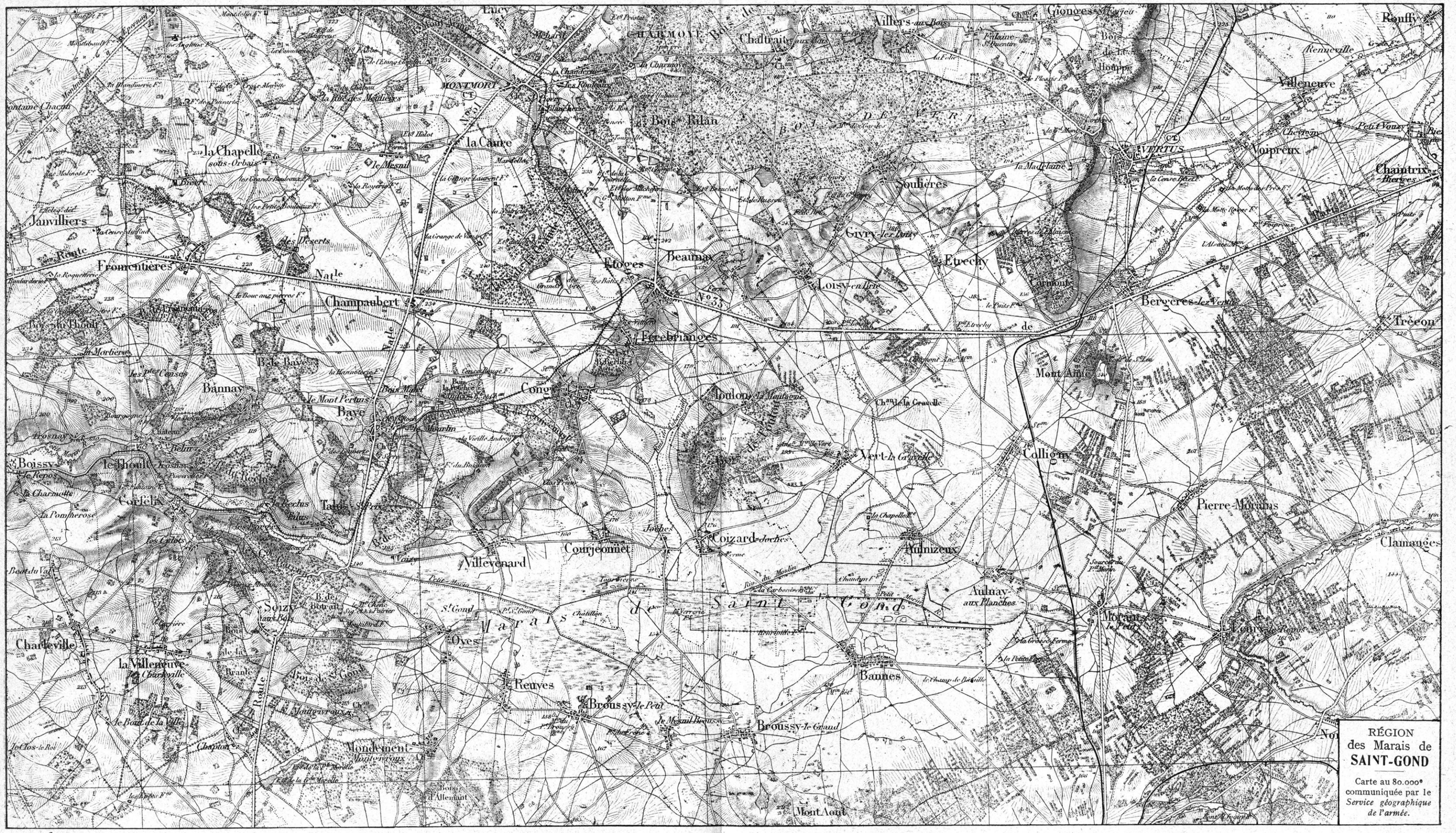
« La ferme derrière laquelle nous étions était située derrière le village ; à sa droite (c'est-à-dire sur le plateau de Sancy), plusieurs batteries avaient pris position ; à sa gauche, une grand'route s'enfonçait tout droit, s'inclinant seulement un peu en longeant le mur d'un parc. De cette route, partait tout de suite derrière la ferme (peut-être à la côte 169) un petit chemin qui conduisait à travers terre vers ce village où se portait la division de cavalerie et où on avait vu disparaître les convois (sans doute vers Champcenest). Le feu de l'artillerie française et anglaise (il est douteux que l'artillerie anglaise tirât jusque-là), devenant de plus en plus violent, non seulement il imposa silence à notre artillerie, mais encore il nous força à nous abriter derrière la ferme et derrière le mur du parc. Le feu augmentait de plus en plus ; il s'éleva jusqu'à une sauvage grandeur et nous y étions toujours exposés sans défense. Une partie de ma compagnie s'était étroitement resserrée derrière la grange, la tête tournée vers la muraille ; les chevaux de notre compagnie de mitrailleuses s'énervaient de ce feu et devenaient dangereux. L'artillerie, hommes et attelages, cherchaient le même abri... Après avoir entendu, pendant plusieurs heures, le terrible concert des obus et des schrapnells éclatant devant, derrière, à côté et au-dessus de nous, je me trouvai dans un tel état de tension nerveuse que je me couchai sur la paille et, malgré l'effroyable vacarme, je m'endormis.

Tout autour de nous, dans les hangars et les bâtiments de la ferme, les obus tombaient. Heureusement, tous n'éclataient pas, mais plusieurs faisaient de grandes brèches dans les lignes de nos hommes. C'est vers cinq heures que le feu de l'artillerie ennemie atteignit son maximum d'intensité. Notre abri reçut des obus qui y mirent le feu : il fallut chercher autre chose. Bientôt, l'infanterie ennemie, protégée par son artillerie en forces considérables s'avança sur Montceaux-les-Provins, que nous occupions. Les circonstances étant telles, la brigade



(Cl. Meys.)

CHAMBRY. — LE CIMETIÈRE ET L'ENTRÉE DU VILLAGE



RÉGION
des Marais de
SAINT-GOND

Carte au 80.000e
communiquée par le
Service géographique
de l'armée.

reçut à cinq heures l'ordre d'évacuer le village, qu'il était impossible de tenir plus longtemps et de se replier sur le village voisin. Ce furent alors les plus cruels moments de cette terrible journée. Il fallait marcher à découvert à travers les projectiles ennemis. Aussi ne pouvait-il être question d'une marche ordonnée. Chacun n'avait qu'à se tirer d'affaire du mieux possible. Ce fut une véritable débandade jusqu'au village en arrière, assigné comme point de ralliement. Les pertes furent considérables.

« L'infanterie française occupa le village. Mais, quand la nuit fut arrivée, une force importante d'artillerie allemande et, notamment, notre artillerie lourde prit, de son côté, le village sous un feu terrible qui en chassa, à son tour, l'infanterie française. Nous eûmes encore bien des pertes à déplorer. De la lisière de la forêt, nous assistâmes au splendide spectacle d'un grand duel d'artillerie au sujet du malheureux village de Montceaux. Situé sur une hauteur, il était maintenant tout en flammes et éclairait au loin, la plaine. Ajoutez le bruit de la bataille du corps voisin (IXe corps sur Esternay), engagé à notre gauche contre des forces infiniment supérieures, avec les échos de l'artillerie, des tirs d'infanterie se répercutant au loin. Enfin, vers neuf heures, le calme se rétablit peu à peu. Nous pûmes manger et prendre un peu de repos (1).»

Cette page nous donne l'exacte impression des résultats obtenus par l'offensive combinée du 18e et du 3e corps ; ils sont loin d'être négligeables.

A quinze heures, après la violente préparation d'artillerie, dont les effets viennent d'être relatés, le 18e corps avait reçu l'ordre de franchir l'Aubetin et de se porter à l'attaque de la ligne Montceaux-lès-Provins-Sancy-Cerneux, en concentrant l'effort sur Montceaux-les-Provins. A dix-huit heures, la 35e division (Marjoulet), débouchant de Villiers-Saint-Georges avait franchi la petite rivière. A vingt et une heures, le 123e était arrivé en tête de colonne à Montceaux-lès-Provins et s'en était emparé après une lutte très vive, tandis que des éléments du 3e corps y pénétraient à l'ouest. Malgré un violent retour de l'ennemi, on avait maintenu la position.

Nous avons dit que le village de Sancy était tenu par la 5e division (général von Wichura) du IIIe corps allemand. La division est venue de Villers-Cotterets par Boursonne, Citry et Bellot ; le carnet du capitaine Bloem avoue qu'elle est très déprimée par les marches ; on est soucieux à l'état-major ; et, tout à coup, arrivent les ordres de repli vers l'Ourcq pour secourir von Kluck : « Le régiment (12e grenadiers) se rassemble à sept heures du matin dans le ravin au nord de Sancy *face au Nord*. Vers le Nord ? Alors nous sommes tournés. Curieux ! » Le régiment reprend la marche vers le Nord ; il traverse des villages déjà connus quand survient un contre-ordre : « Le régiment se remet en marche sur Sancy. *Tout le* IIIe *corps est séparé du gros de la* Ire *armée et passe sous les ordres de la* IIe *armée, l'armée Bülow*. Nous restons à Sancy en position d'attente pour entrer dans le combat de la IIe armée... Nous sommes dans le ravin de Sancy... Bientôt, le 52e régiment est attaqué au sud de Sancy, ordre de lui porter secours. Nous nous portons à l'ouest du village, en direction d'Augers. Devant nous, le champ de bataille. Le champ de bataille ? Non, un paisible paysage d'été tardif, ensoleillé, perdu, vide... » (1).

Ce simple carnet donne l'image du désordre qui commence à se propager à la jonction des deux armées allemandes.

Près de là, un peu à l'ouest, la 36e division française (général Jouannic) avait suivi le mouvement de la 35e division, en échelon à gauche en se couvrant vers Champenest, d'où l'on croyait toujours voir surgir l'attaque du IVe corps allemand, alors qu'il était parti dès les premières heures de la journée ; cependant la division de cavalerie de la Garde, du corps Richthofen, était entrée dans Courtacon, avait mis le feu au village et, le soir, avait même pénétré dans Champcenest.

Enfin, la 38e division (général Schwartz), toujours maintenue en réserve générale (sans doute en raison de cette même préoccupation) avait fait un léger bombardement et s'était établie dans la région de Voulton.

Au cours de ces engagements, les pertes ont été sensibles, surtout à la 35e division. Le carnet de route de Roger de la Crompe note : « Dimanche 6. Reprise du mouvement en avant. Grande bataille d'artillerie ; le capi-

(1) Carnet de route d'Henri Heubner, capitaine de réserve appartenant au IIIe corps.

(1) Walter Bloem, *Vormarsch*, p. 247.

(Cl. Meys.)

ÉTRÉPILLY — LE VILLAGE ET LA ROUTE DE SAINT-SOUPPLETS

taine est blessé. Les Allemands reculent. Le commandant est blessé. On bivouaque et on fait des tranchées. »

Il reste encore quelque hésitation. Pourtant, un premier résultat a été obtenu. Non seulement, la retraite est terminée, mais l'ennemi cède à son tour. Dans la nuit, les nouvelles venues des autres points du front et, notamment de l'Ourcq, se préciseront. Au matin, on verra clair et les avions auront renseigné sur les véritables forces de l'ennemi. La confiance change de camp.

4e groupe des divisions de réserve, le 6 septembre. — Le groupe Valabrègue a, comme nous l'avons dit, changé de place avec le 18e corps. Il est un peu en arrière vers Nogent-sur-Seine. Mais il doit, cependant, prendre part à la bataille et se mettre en mouvement à 7 heures, pour renforcer la liaison entre le 18e corps à sa gauche et le 3e corps à sa droite.

Les instructions du groupe lui prescrivent de s'installer sur la ligne Brasseaux-Villiers-Saint-Georges-Château-de-Flaix. Cette ligne sera organisée soigneusement et on la défendra jusqu'au dernier homme. Les prescriptions sont intéressantes en elles-mêmes par leur caractère pratique et la juste appréciation du terrain.

Le général Valabrègue prévoit deux secteurs de défense : 1° le secteur de droite, de Brasseaux à Villiers-Saint-Georges, sur les pentes descendant vers le ruisseau de l'Aubetin qui permettra le combat aux grandes et aux petites distances; la 69e division de réserve défendra ce secteur et, avec toute son artillerie, prendra à partie le plateau du Haut Charmoy, flanquant ainsi le débouché du 3e corps; 2° Le secteur de gauche, de Villiers-Saint-Georges au château de Flaix ; en s'installant, de même, sur les rives de l'Aubetin, la 53e division, sauf les troupes laissées en réserve, viendra en aide à l'offensive du 18e corps et emploiera son artillerie pour aider à cette offensive.

On comprend la puissance d'une manœuvre ainsi combinée. En somme, le 18e corps, le groupe des divisions de réserve et une division du 3e corps, attaquent ensemble Montceaux-lès-Provins. Quand les troupes allemandes qui occupent, en face, sur l'autre rive de l'Aubetin, les plateaux de Sancy, de Montceaux-lès-Provins et de Charmoy, auront à subir la formidable rafale de ces artilleries combinées, on comprend qu'elles en soient absolument accablées.

Dans le cours de la journée du 6, le groupe des divisions de réserve a agi surtout par son artillerie ; l'infanterie se met en mouvement seulement dans l'après-midi pour gagner le point qui lui a été spécialement assigné, Villiers-Saint-Georges, d'où elle chassera l'ennemi.

Voici quelques lignes d'un carnet de route déterminant exactement la forme de la bataille en ce point :

« Tandis que notre artillerie fait feu de toutes ses pièces (258, paraît-il) et que les 155 et les 120 longs, plus en arrière, mêlent leurs grosses voix à la chanson des 75, les régiments se reforment et se préparent à l'offensive. L'artillerie boche semble répondre rageusement, mais l'éclatement de leurs fusants et de leurs percutants ne nous émeut plus. Tranquillement, comme à l'exercice, on va en colonne par quatre, prendre nos nouvelles positions. Le duel d'artillerie a commencé vers sept heures; nos artilleurs reçoivent de rudes coups, mais eux aussi tiennent bon. Ils précipitent leurs coups; enfin, vers trois heures, ce duel gigantesque tourne à notre avantage ; les coups de l'ennemi arrivent plus saccadés, moins précis: on le devine désorienté; leurs obus, maintenant, s'éloignent de nous, de plus en plus. Nous en profitons pour avancer légèrement et creusons des tranchées où nous passons la nuit tandis que le canon continue à tonner. Au petit jour, l'ennemi bat franchement en retraite. Nous n'avons pas malheureusement la joie d'être en première ligne et ne recevons que vers dix heures l'ordre de nous porter en avant. A ce moment, les Boches ont reculé de 20 kilomètres. Nous passons aux emplacements occupés la veille par nos batteries. La route que nous suivons a été jalonnée par nos obus et on s'aperçoit qu'ils ont été tirés avec une précision déconcertante. Toute la journée, sous un ciel radieux, nous traversons ces champs de carnage; ce ne sont que cadavres, caissons et pièces démolies, casques à pointe, lances, équipements, disposés dans tous les sens... Au soir, nous bivouaquons à l'entrée de Montceaux-lès-Provins. Une immense ferme (peut-être celle derrière laquelle s'était abritée Henri Heubner), incendiée par nos artilleurs, achève de brûler. Un troupeau de moutons entier était rôti et répandait une odeur infecte. Le jour pointe à peine quand nous traversons Montceaux » (1).

(1) Carnet de route du caporal René Bossuet.

(Cl. Meys.)

ROUTE DE MEAUX A CHAMBRY

Offensive du 3e corps, le 6 septembre. — Combats de Montceaux et Courgivaux. — Le 3e corps (général Hache) a reçu une double mission : d'une part, il doit conjuguer son action avec celle du 18e corps pour rejeter l'ennemi sur la route de Montmirail à Provins ; d'autre part, il doit suivre la ligne du chemin de fer qui s'élève en direction de Neuvy pour seconder le 1er corps marchant à l'attaque d'Esternay. Le 3e corps a, en quelque sorte, pour office de cimenter l'offensive des divers corps de la 5e armée : c'est en face de lui que se trouve exactement la suture des deux manœuvres divergentes de l'armée von Kluck et de l'armée von Bülow. De ce chef, son action trouve certaines facilités, mais, en même temps, elle est rendue plus dure : car l'ennemi, une fois qu'il se sera aperçu du danger qu'il court, fera le possible et l'impossible pour ne pas se laisser rompre en ce point. Nous le verrons revenir à la charge à diverses reprises. Dès le 6 au soir, les combats en retour de l'ennemi deviennent particulièrement acharnés.

Heureusement, le général Hache n'est pas homme à se laisser émouvoir et il a des divisionnaires incomparables, Pétain et Mangin.

Pétain (6e division) attaque à gauche en étroite liaison avec le 18e corps, de telle sorte que le combat de Montceaux est commun aux deux corps. Mangin (5e division) attaque à droite. Comby (37e division, troupes d'Algérie) est un peu en arrière, et il est gardé, au début de la journée, en réserve d'armée. Le 3e corps est ramassé, le 5 au soir, sur le Haut Charmoy, le Haut Gré, Bouchy-le-Repos, dominant le plateau qui s'étend, au nord du ravin de l'Aubetin, depuis Montceaux-lès-Provins jusqu'au bois de Près-du-But.

Les ordres de l'armée, le 5 au soir, sont les suivants, et les dispositions ont été prises en conséquence :

La cavalerie (7e chasseurs et 6e chasseurs

d'Afrique), sera groupée à 6 heures, à Bouchy-le-Repos pour chercher à s'ouvrir les routes vers le Morin le plus vite possible.

La 6e division (général Pétain), attaquera à gauche en étroite liaison avec le 18e corps, soutenu en arrière par une division de réserve pour forcer l'ennemi campé sur les hauteurs de Montceaux-lès-Provins et de là, poursuivre, si possible, par Villouette, Champlong, lisière du bois de Meaux.

La 5e division (général Mangin), laissant une brigade à la disposition du général commandant le corps d'armée, partira de Chomme dans la direction du Haut d'Escardes, d'Aulnay et de l'embranchement de Neuvy.

La 37e division (général Comby), gardée à la disposition du général Hache, sera en mesure de soutenir, à l'heure opportune, l'offensive de la 5e division.

Le quartier général du corps est à Fontaine-sous-Montaiguillon.

Dans le cours de la nuit, l'attaque en commun avec le 18e corps en direction de Montceaux-lès-Provins est réglée avec le général de Maud'huy. Une liaison parfaite et une solidarité absolue des efforts est ainsi assurée.

Le combat d'artillerie s'engage, avec une violence extrême, dès 6 heures du matin. L'artillerie de la 6e division combine ses feux avec ceux du 18e corps et, un peu plus tard, avec ceux des divisions de réserve sur les hauteurs de Montceaux-lès-Provins où l'aviation française a signalé de fortes concentrations d'artillerie ennemie.

Le général Pétain a prononcé, dès lors, la fameuse parole qui devint une règle de conduite pour toute la suite de la guerre : « C'est le canon qui conquiert : l'infanterie occupe. »

Dès 6 heures 30, la 6e division tient avec une forte avant-garde, le Haut Charmoy et le Haut Gré.

Mais, aussitôt, on voit l'ennemi réagir. On a affaire au IIIe corps de l'armée von Kluck et au IXe corps qui fait la liaison avec l'armée von Bülow.

Le IIIe corps avait déjà reçu l'ordre de remonter vers le Nord. Mais il est retenu sur place avant d'avoir pu exécuter les ordres reçus, et, tandis que le IXe corps est averti d'avoir à s'étendre vers Courgivaux pour couvrir la fissure, les éléments du IIIe corps restent engagés. Nous dirons tout à l'heure à quel point ces deux corps vont avoir à souffrir de l'offensive de Franchet d'Espérey.

Nous n'en sommes pas là. Tout au contraire, l'ennemi réagit dès que l'offensive française s'est déclanchée aux premières heures de la matinée, et tandis que l'artillerie et les gros du IIIe corps tiennent Montceaux-lès-Provins-Bel-Air et les bois au nord d'Escardes, on voit une puissante colonne allemande appartenant sans doute au IXe corps, qui se dirige de Courgivaux sur les bois au nord de Villouette.

Cette colonne est accueillie par une rafale d'artillerie venant des feux convergents de nos corps. En effet, la 69e division de réserve a reçu, à 11 heures, l'ordre d'avancer vers Villiers-Saint-Georges pour venir en aide au 18e corps ; la division Comby (37e) a été appelée vers 10 heures et quitte Fontaine-sous-Montaiguillon pour remonter vers le Nord ; d'autre part, la 5e division (général Mangin), tient la lisière du bois au sud du Haut d'Escardes et se prépare à marcher sur Escardes. Enfin, un peu plus à droite, le 1er corps tient le Haut d'Escardes et Pont-à-Sec. Autour des colonnes ennemies qui débouchent, c'est un cratère de feux. Elles fondent à peine apparues. Le général Rouquerol, qui commande l'artillerie du corps, avait disposé des batteries sur la crête 209 (la Soucière). De là, il est maître de tout son horizon sur la rive nord de l'Aubetin.

A 11 heures, l'ennemi a évacué Courgivaux. On signale même qu'il se replie d'Esternay en direction du Nord. Nous avons vu que Montceaux-lès-Provins lui est devenu intenable. La 6e division avance ; soutenue par une importante force d'artillerie, elle suit de ses feux l'ennemi qui continue à se replier sur Champfleury et le bois à l'est des Châtaigners. L'artillerie ennemie est réduite au silence.

Cependant Mangin, avec sa 5e division, s'est

L'OURCQ — UN VILLAGE — LES HAUTEURS DE PENCHART

assuré, dès 9 h. 30, qu'Escardes et le Haut d'Escardes ne sont pas occupés par l'ennemi. Il fait avancer son infanterie. Un combat violent s'engage entre Courgivaux et Esternay. La 9e brigade, qui s'est emparée d'Escardes, continue sur Courgivaux.

L'ennemi va-t-il céder ?

Non. C'est de l'Est, maintenant — à savoir de la direction de l'armée Bülow — qu'une résistance nouvelle intervient. Il est évident, comme les faits vont nous permettre de l'établir, que le Commandement en Chef de l'armée allemande s'est aperçu du péril que fait courir, au flanc de l'armée Bülow, l'attaque que la 5e armée déclanche vers le sud et qui balaie le terrain entre la Ire et la IIe armée allemande. Il prend ses mesures pour boucher, à tout prix, cette fissure qui n'est, en somme, que la suite fatale de l'initiative prise par von Kluck.

A 16 heures, une nouvelle contre-attaque allemande se produit sur Courgivaux. La compagnie du génie divisionnaire qui s'y était portée pour organiser le terrain, se retranche dans le cimetière et, par un fait d'armes digne de mémoire, s'y maintient. Un bataillon du 129e accourt et chasse l'ennemi de Courgivaux.

A 17 heures 30, l'ennemi ramène ses troupes qui se sont ralliées à l'abri de la forêt et ont reçu de nouveaux renforts. Débouchant soudainement des bois, elles refoulent les troupes de la 9e brigade. Mais Mangin paraît sur le terrain. Il se porte sur la ligne des tirailleurs, et, impassible sous le feu, la pipe à la bouche, maintient tout son monde. Le combat se prolonge jusqu'à la tombée du jour ; l'ennemi est rejeté ; la division couche sur le champ de bataille entre Escardes et Courgivaux.

Quelques jours après (18 septembre) le *Journal officiel* publiait la citation suivante :

« Cité à l'ordre de l'armée : GÉNÉRAL MANGIN, COMMANDANT LA 5e DIVISION D'INFANTERIE. Belle conduite pendant la journée du 6 septembre; grâce à son énergie, à sa présence au milieu des troupes aux endroits les plus exposés et à l'influence qu'il a su acquérir, cet officier général est parvenu à maintenir sa division devant une contre-attaque très violente poussée par l'ennemi de 17 heures à 19 h. 30. »

A gauche, la 6e division (général Pétain) lutte avec non moins de courage ; elle est non moins bien commandée.

Nous l'avons laissée au moment où le succès de la préparation d'artillerie a forcé l'ennemi à abandonner, devant elle, Montceaux-lès-Provins. La 11e brigade française a pénétré dans le village. Mais, de ce côté aussi, l'ennemi réagit. Il bombarde l'agglomération qui prend feu, et, profitant du désordre, il attaque.

De même que nous avons perdu Courgivaux, nous perdons Montceaux-lès-Provins. Mais, ici également, il y a un chef : Pétain.

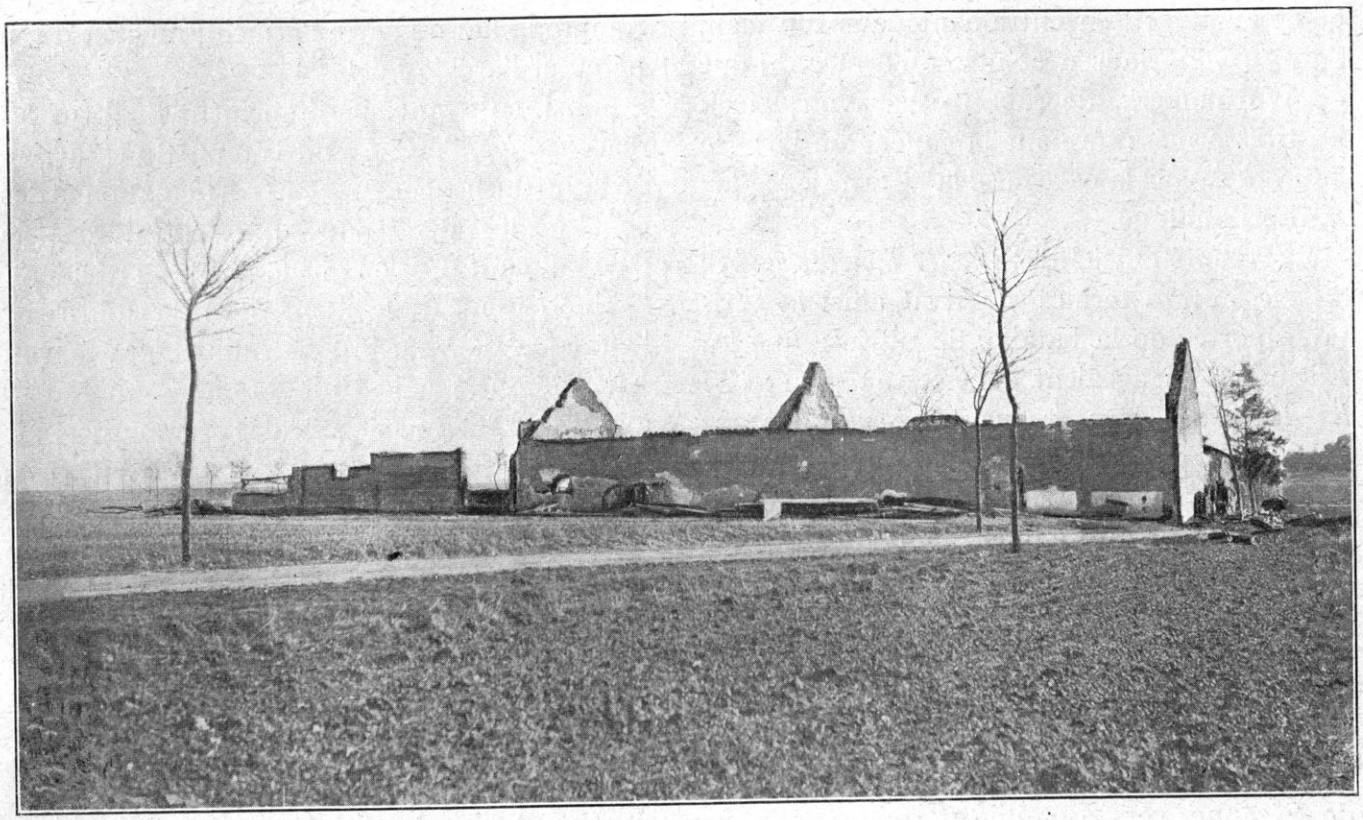
« Le général Pétain voit son infanterie hésitante devant les barrages de 105 dont l'ennemi couvre la crête de Saint-Bon qu'il faut franchir. Il s'avance seul, à pied, à travers champs, précédant ses troupes et marche, ainsi, jusqu'à la lisière du village de Saint-Bon où il maintient toute la journée son poste de commandement sous un bombardement intense.

« Un des officiers qui le suivaient alors a écrit : « Nous « qui venions de passer de si terribles journées depuis « le 22 août et qui avions encore au cœur l'angoisse de la « retraite poursuivie sans répit, jour et nuit, depuis la « Sambre jusqu'à la Seine, nous qui venions de lire l'ordre « du jour du général en chef pour la bataille qui s'enga- « geait, il nous apparut que cette marche en avant, froide, « résolue, droit vers l'objectif, avait quelque chose de « symbolique, de grand, et nous sentions tous au cœur, « l'espoir, la certitude de vaincre... »

« La 6e division, le soir du 6 septembre, était maîtresse de Montceaux-lès-Provins et couchait victorieuse sur le champ de bataille, n'ayant engagé, grâce à la sagesse du chef que trois bataillons sur douze. En fait, l'ennemi était chassé de toute la région dès le soir, c'est par mesure de sûreté que le général Pétain, prêt à reprendre l'offensive à la première heure le lendemain, la fait bivouaquer sur la ligne Saint-Bon-Champfleury-Villouette. »

Le succès n'est pas considéré, dans le camp camp français, comme aussi complet qu'il l'est en réalité. Après de si longues angoisses, on ne s'habitue pas encore à la victoire. Le soir, dans les États-Majors, une version très réservée, très modérée circule. Nous la donnons d'après un témoin :

« Vers six heures, très grosse canonnade venant de Courgivaux et puissante concentration de feux sur le Grand Morin. Un combat d'infanterie très violent s'est engagé dans les bois aux environs de Nogentel. Le général Mangin était à Escardes. Il demande des renforts pour l'aider à se maintenir à Courgivaux. Cependant,



UNE FERME INCENDIÉE SUR LA MARNE

Pétain avançait sur Montceaux. Mais on pouvait craindre une progression de l'ennemi cherchant à se glisser à travers les bois pour séparer les deux divisions. Notre cavalerie battait en retraite. De nombreux blessés et isolés gagnaient les arrières. Le général Hache était présent. Il envoie un de ses officiers avec ordre d'activer l'arrivée de la brigade de réserve. Cette brigade débouche de la côte 208 vers sept heures du soir; mais elle n'a pas besoin de s'engager. Le tir cesse et la bataille finit d'elle-même (en réalité les Allemands se repliaient). Impossible de se faire une opinion, ajoute le sage officier supérieur qui nous expose ces souvenirs. En somme, plutôt un succès, mais qu'il faudra reprendre le lendemain. On s'était emparé de Montceaux et de Courgivaux : c'était un bon début, mais on n'avait pas atteint la rivière. On reprendra la marche en avant, le lendemain dès la première heure, mais avec la plus grande prudence, car l'ennemi, maintenant, est sur ses gardes. »

Nous avons donné la citation du général Mangin. Voici celle du général Pétain visant son rôle pendant toute la bataille de la Marne :

« PÉTAIN, GÉNÉRAL COMMANDANT LA 6e DIVISION D'INFANTERIE. A, par son exemple, sa ténacité, son calme au feu, son incessante prévoyance, sa constante intervention aux moments difficiles, obtenu de sa division pendant quatorze jours consécutifs de bataille, un magnifique effort, résistant à des attaques répétées de jour et de nuit et repoussant victorieusement les attaques furieuses de l'ennemi... »

Comme les figures de ces chefs de haute valeur morale et de loyale discipline mutuelle, s'opposent admirablement à celles d'un Moltke, d'un Kluck et d'un Bülow se querellant au détriment de leurs troupes jusque sur le champ de bataille !

Offensive du 1er corps, le 6 septembre.—Combats d'Esternay. — Nous voici devant l'offensive de Bülow et nous approchons de ce qui doit être, pour le Haut État-Major allemand, le véritable nœud de la bataille.

Rappelons, en deux mots, ce que nous avons dit de la conformation des lieux et de l'objectif que se propose von Moltke, à savoir de rompre le front français dans la région où le massif de Seine-et-Marne tombe sur la plaine catalaunique.

Tandis que l'armée von Kluck devait rester en arrière d'une journée, procéder à un premier investissement de Paris et attendre, l'armée Bülow avait pour mission de marcher en avant, de contourner le massif de Seine-et-Marne par l'est, de le déborder par les routes de Sézanne

et de Mailly et, en entraînant dans son élan, l'armée von Hausen et même l'armée du duc de Wurtemberg, de rabattre sur von Kluck les trois armées formant la gauche de l'armée Joffre, à savoir la 9e armée, la 5e armée et l'armée britannique.

Le résumé officiel des *Quatre mois de guerre* dit en propres termes, donnant ainsi la véritable portée de la bataille de rupture que les Allemands engageaient dans cette région : « *Si les Allemands nous avaient percé entre Sézanne et Mailly, la situation créée par l'action de la 6e armée sur l'Ourcq aurait été renversée à leur profit.* »

Cela revient à dire que, tandis qu'au point, de vue français, la manœuvre était sur l'Ourcq, au point de vue allemand, elle était entre Esternay et Mailly. Or, nous croyons avoir démontré que, de ce côté, *la plaine* ne pouvait se passer du *massif*, c'est-à-dire que l'on ne pouvait empêcher l'ennemi de déboucher par la route de Sézanne vers Romilly-sur-Seine, qu'à la condition que nous fussions en mesure de lui « tomber dessus » des hauteurs. Il fallait donc à tout prix nous installer solidement dans la région d'Esternay et nous trouver assez dégagés de ce côté pour pouvoir disposer, le cas échéant, d'une partie de nos forces pour nous en servir en direction de la plaine.

Or, cette mission, à savoir de marcher sur Esternay-Montmirail et de protéger, en même temps Sézanne, est spécialement celle attribuée au 1er corps et au 10e corps de l'armée Franchet d'Espérey. On comprend, dès maintenant, toute l'importance de leur rôle pendant la journée du 6 septembre.

Mais, si les choses sont ainsi entrevues dans le camp français, elles sont perçues avec plus d'acuité encore, dans le camp allemand. On y sent la grandeur du péril, on veut y parer à tout prix. Tel est le sens de la manœuvre *extensive* qui va y être tentée pendant les trois journées décisives de la bataille. La gauche de von Kluck, la droite de Bülow, les IIIe, IXe corps, Xe de réserve, VIIe corps, Xe corps, vont être successivement jetés dans la bataille, pour tâcher de sauver la suture et, par contre, de rompre la liaison entre l'armée Franchet d'Espérey et l'armée Foch.

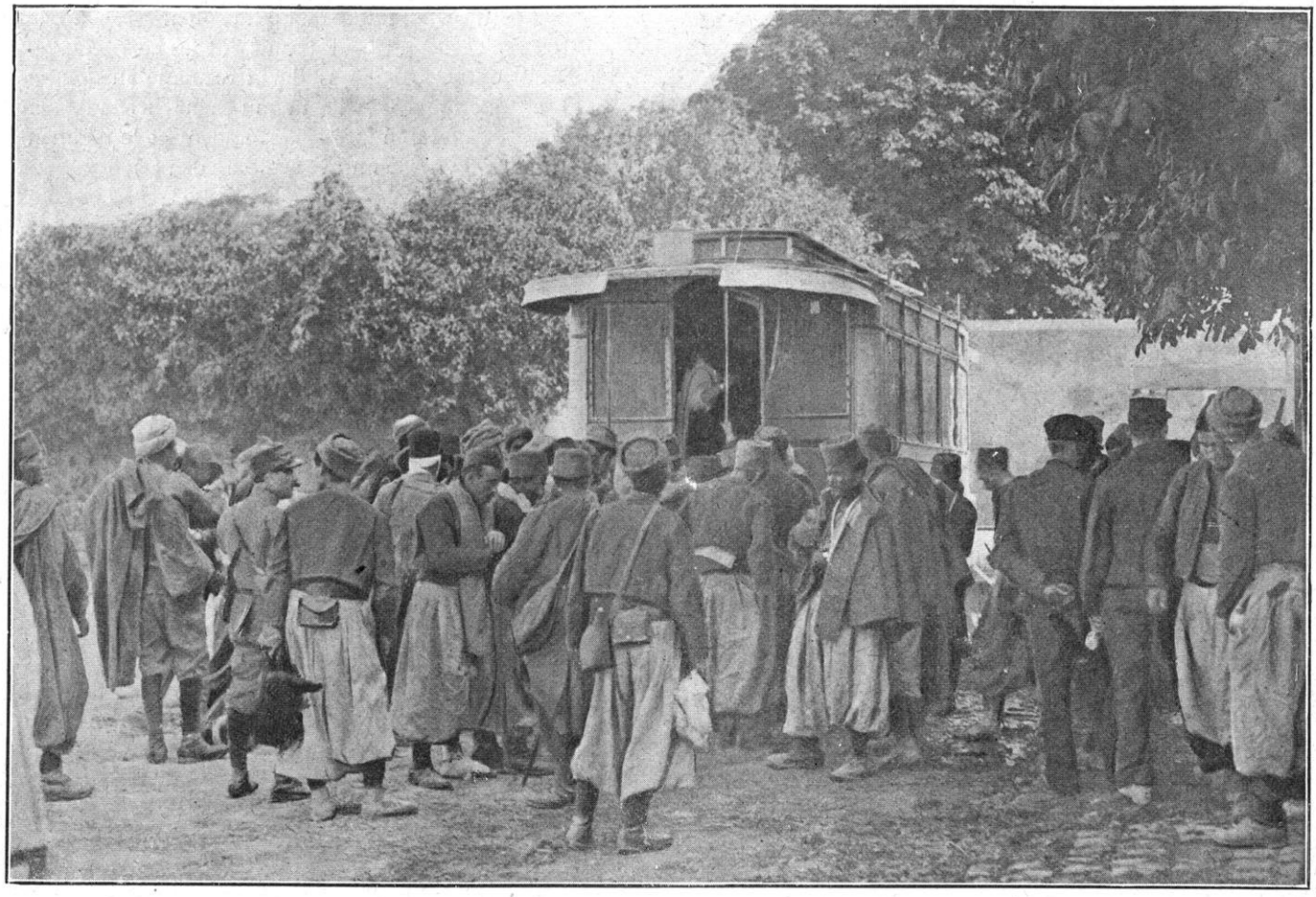
Ainsi, en ayant simultanément l'œil sur les deux camps, l'on se rend compte du caractère de la lutte engagée pour cette articulation et des conséquences désastreuses qui s'en suivront, de part ou d'autre, selon que le succès en décidera.

Heureusement, la manœuvre de Joffre sur l'Ourcq a déjà porté ses fruits. L'armée von Kluck étant partie trop tôt, a dû se replier avant que Bülow (en retard d'une journée) ait pu frapper son coup. Von Kluck, attaqué dans son flanc et sur ses communications, retire ses corps, au fur et à mesure que von Bülow amène les siens. La bataille allemande est aussi mal faite que possible.

Par contre, celle de Franchet d'Espérey est parfaitement réglée. Il sent sa gauche s'alléger au fur et à mesure que sa droite est plus lourdement prise à partie : il profite de cette situation qui s'éclaircit d'un côté tandis qu'elle paraît s'assombrir de l'autre. Tout en remontant et en chassant l'ennemi devant lui, vers Montmirail, il fait glisser son axe vers Sézanne, de façon à résister d'abord, puis à se dégager; enfin, à prêter main-forte à son voisin de droite, le général Foch.

Telle est, en deux mots, la belle et manœuvrière bataille du 1er corps et du 10e corps qui forment la droite de Franchet d'Espérey : pénétrant dans la fissure entre la Ire et la IIe armée allemandes, ils cherchent à prendre Bülow de flanc et finalement à tomber du haut du massif sur la plaine. Ainsi, ils achèveront, par la victoire *d'en bas* le succès que la fausse manœuvre de von Kluck et l'habile manœuvre de Joffre ont commencé à dessiner sur les terrains *d'en haut.*

Combats d'Esternay. — Tout dépendra donc de la façon dont, sur le terrain, von Moltke sauvera l'erreur résultant de l'incohérence dans le plan général d'attaque. Sûrement le Haut Commandement allemand n'a plus qu'une idée : parer, par la brutalité de son attaque et par la supériorité du soldat allemand, aux difficultés inouïes de la situation où il se trouve



TROUPES COLONIALES. — LA DISTRIBUTION DES VIVRES

engagé. Coûte que coûte, il faut rompre le front de Joffre et gagner l'Aube et la Seine.

Mais que vaut, maintenant, ce soldat allemand tant vanté ? Dans quel état aborde-t-il le formidable effort de marche et de combat qui lui est demandé en cette crise suprême. Ici, encore, le Commandement allemand est comme frappé de folie. Il ne s'aperçoit pas qu'il a brisé, d'avance, l'instrument sur lequel il comptait. Le physique et le moral sont au plus bas, précisément quand l'incohérence de la manœuvre commence à sauter aux yeux du moins avisé des combattants. Tenons-nous-en encore aux témoignages allemands.

Löhrisch raconte « qu'au IXe corps (le corps qui allait être chargé de soutenir, avec le Xe corps de réserve, la lutte contre la droite de l'armée Franchet d'Espérey), les pertes avaient été si considérables, qu'au 1er septembre, dans son régiment, chaque compagnie ne comptait plus que deux officiers. Au Xe corps de réserve, la chaleur, la poussière, les distances et le manque d'abris avait épuisé tout le monde. »

Bernatzki, parlant des pionniers du IXe corps, à la date du 4 septembre, dit : « Beaucoup d'entre nous ne pouvaient plus que sautiller à cause des ampoules et des blessures qu'ils avaient aux pieds. Le jour prévu pour le repos (le 6 septembre) était absolument nécessaire. Or, c'est ce jour qui fut soudainement troublé par l'éclatement des premiers obus français. »

A la IIe armée, c'est-à-dire à l'armée von Bülow, — celle qui est appelée à sauver la situation par un effort surhumain, — même lassitude, même découragement, mêmes dispositions lamentables. Kutscher écrit : « Nous sommes des pièces sur un échiquier. On joue avec nous. Le soldat ne doit rien savoir ; les sous-officiers non plus... On ne saurait trop exalter la transformation de l'âme, l'influence profonde que chacun éprouve par la pensée de la mort et la fin de tout... Entièrement fatigués, abattus !

Toute pause d'une minute est utilisée pour se coucher sur la route dans la poussière, dans la boue, sur les pierres, sur l'herbe, dans les betteraves, exactement à l'endroit où l'on se trouve... De l'énergie!... On est exténué ! Les hommes, les uns après les autres, tombent dans les fossés de la route... On n'a plus qu'un seul sentiment, l'insouciance de tout. Que vaut une telle vie ? On n'a pas grand'chose à y perdre ?... »

Nous pourrions multiplier ces témoignages.

C'est à une troupe ainsi surmenée que l'on demande un nouvel effort surhumain. Elle a tant peiné déjà ! Or, elle n'est qu'à pied d'œuvre et le travail commence seulement. Pense-t-on que les soldats soient aveugles et qu'ils ne s'aperçoivent pas du désordre général : les troupes du IIIe corps mêlées avec la cavalerie du corps Richthofen, celles de la IIe armée mêlées avec celles de la Ire ; le IVe corps et le IIIe corps appelés en arrière le matin (soi-disant pour marcher sur Paris) et fixés sur place par l'artillerie ennemie; une journée de repos, annoncée par les chefs, transformée en une terrible journée de bataille ; le IIIe corps obligé de s'allonger sur sa droite quand le Xe corps de réserve réclame du secours à gauche ; des va-et-vient, des incohérences invraisemblables, ordres et contre-ordres, l'ennemi, que l'on donnait comme épuisé, revenant à la charge avec une vigueur inouïe. « Il fuyait, disait-on : et le voilà qui, de près, envoie la mort ; c'est son artillerie qui prend la supériorité ! Et toujours cet affreux 75 !... »

Le parallèle avec les dispositions morales et physiques de l'armée française s'impose. Un seul témoignage, pour rappeler cette joie, ce réveil, cet entrain qui suivent. dans le camp français, l'ordre donné par le généralissime :

« La retraite est finie. On marche de l'avant, on attaque ! »

« Mais voici le signal du départ. Les hommes sont fous de joie à la pensée de poursuivre un adversaire jusqu'alors invisible et néfaste. Les traînards d'hier, eux-mêmes, ne sentent plus leur dos écorché ni leurs pieds enflés. Tous ont hâte d'atteindre les Boches devant lesquels sans combat, « par ordre supérieur », ils ont dû si longtemps reculer sans comprendre. Enfin, l'affreuse retraite a pris fin. On nous a permis de nous battre, on nous a montré ces Boches qui nous ont fait tant de mal et que nous n'avions point vus ! En cette minute de grande offensive, si ardemment désirée et attendue, disparaissent les horribles souffrances morales et physiques de la reculade incomprise. Les affres douloureuses du talonnement irritant sont effacées, les fatigues endurées s'estompent et le régiment, dans sa marche vers l'ennemi, semble voler (1). »

Ces traits — généralisés d'ailleurs dans les deux armées, — s'appliquent spécialement à ce nœud de la bataille qu'est la jonction entre la Ire et la IIe armée allemandes, entre la 5e et la 9e armée françaises. D'une part, c'est à des troupes épuisées que l'on impose un travail de marche effroyable et une lutte à mort : et, par contre, ce sont, des troupes pleines d'élan et de foi que l'on appelle à la victoire.

Au 1er corps français, le général Deligny a pris le commandement en remplacement du général Franchet d'Espérey.

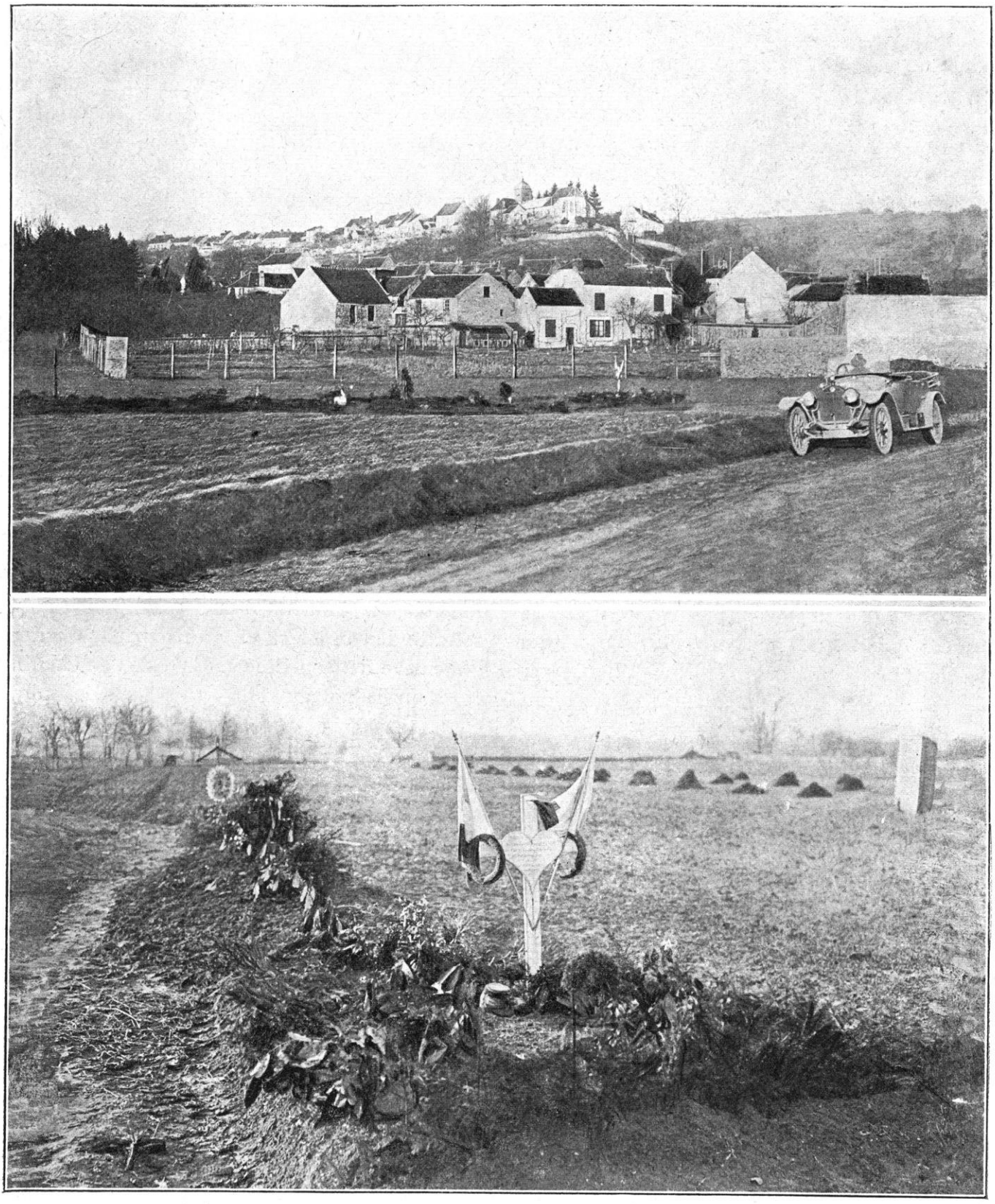
Le 1er corps est en liaison, à sa gauche, avec le 3e corps (c'est-à-dire avec la division Mangin, qui marche sur Courgivaux-Neuvy) et, à sa droite, avec le 10e corps, qui a pour objectif général Boissy-le-Repos, c'est-à-dire le point où le *massif* tombe sur la *plaine*.

Le 1er corps, qui a soutenu très énergiquement la retraite depuis la bataille de Guise, est en contact étroit avec l'ennemi. Il le connaît, il l'a battu à diverses reprises. Son chef de la veille, le général Franchet d'Espérey, ayant reçu le commandement de l'armée, le corps tout entier est fier de cette distinction et y trouve une récompense : ce qu'il a fait la veille, il le fera demain. Pour ne pas perdre la main, les arrière-gardes de la Ire division viennent de repousser deux bataillons ennemis débouchant à la ferme de la Pommeraye, le 4, vers midi.

Le 5 septembre au soir, les stationnements que nous avons indiqués ci-dessus (2), sont dans la région Nord de Villenauxe. Ils sont légèrement modifiés et reportés un peu vers l'ennemi dans la nuit du 5 au 6. La ligne de

(1) Maurice d'Hartoy. *Le Guébarré-Esternay. Épisode véridique de la Bataille de la Marne*, dans *Correspondant* du 10 août 1916.

(2) V. p. 164.



MONT-SAINT-PÈRE

contact est jalonnée, le 6 septembre au matin, par les avant-gardes du corps occupant le Haut-d'Escardes, Seu, Bricot-la-Ville, jusqu'à l'ouest de la forêt de La Traconne. La 1re division (général Gallet) est à gauche et combine son attaque vers Esternay avec celle de la division Mangin ; la 2e division (général Duplessis), à droite, vise, en particulier, la région de La Noue.

A sept heures du matin, un avion signale, en face, aux approches d'Esternay, un groupe d'artillerie ennemie, à l'ouest de la cote 200 (carrefour de la route de Paris), des paquets de cavalerie le long de cette route, et un gros d'infanterie près du bourg d'Esternay.

Nous savons que ces troupes font partie du IXe corps (général von Quast), qui appartient encore à la Ire armée, quoique certains ordres paraissent venir de l'armée Bülow. Le Haut Commandement allemand trouve ici la punition de la faute qu'il a commise de ne pas tenir bien exactement toute sa manœuvre en mains. Le désordre commence à se répandre entre les armées, qui mêlent leurs corps et les corps, qui gardent mal leurs liaisons. Nous allons voir ce désordre croissant en avançant vers l'Est.

« La contrée, excessivement plate, consistait de bois de hêtre clairsemés avec de grands intervalles de champs moissonnés. » Ce texte est emprunté à un carnet de route allemand. Nous venons de citer un carnet de route français disant « qu'enfin, on voyait l'ennemi ». Donc, les deux camps se dévisageaient face à face. Bataille de l'ancien style : pantalons rouges et capotes bleues en mouvement contre des casques à pointe et des feld-grau.

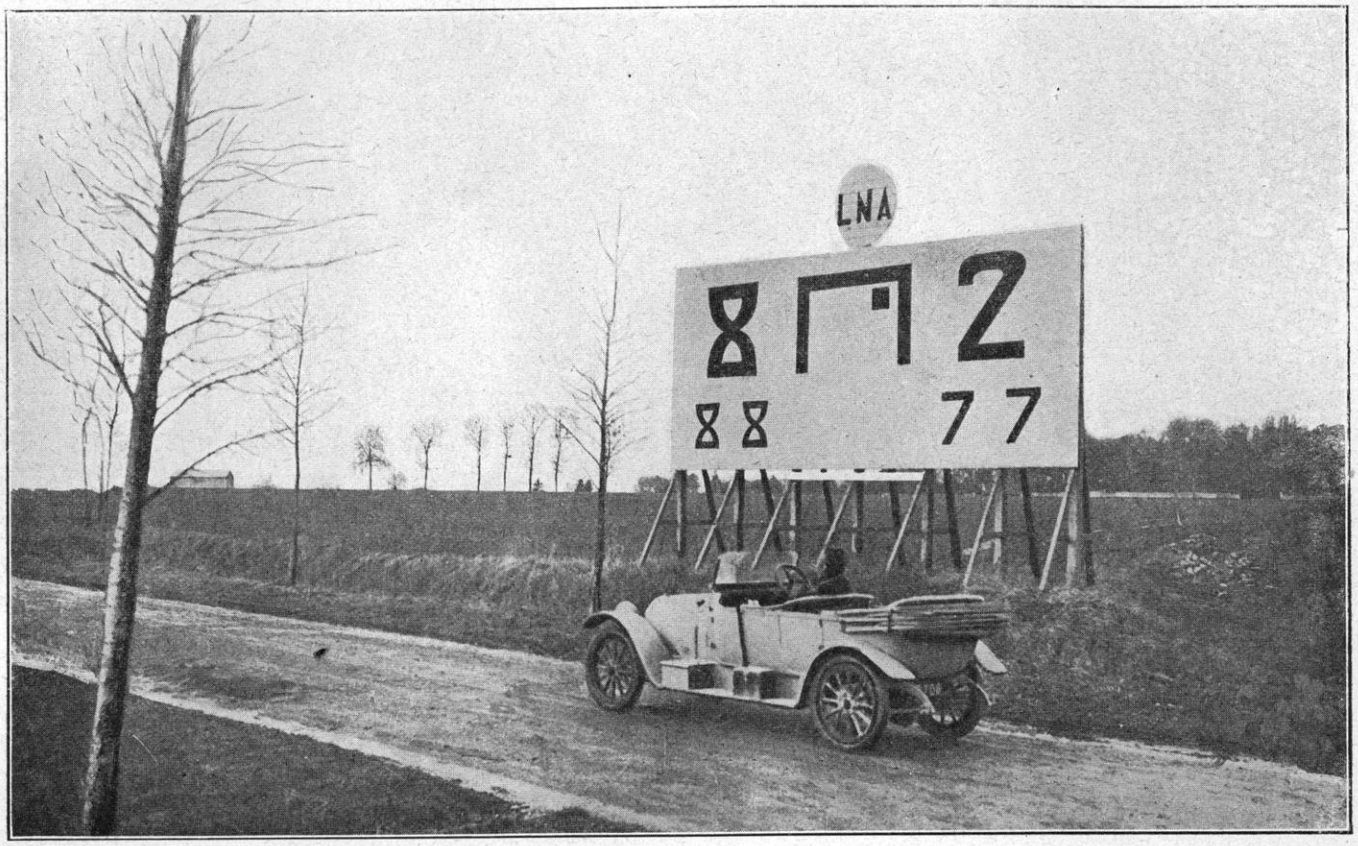
A 7 h. 30, tandis qu'à gauche la division Mangin se porte à l'attaque d'Escardes, la 1re division (général Gallet) se déploie dans les conditions suivantes : un régiment sur la côte 200 (Retourneloup) ; un régiment sur le Haut d'Escardes ; un régiment sur Châtillon-Château d'Esternay. L'artillerie de la division appuie l'attaque de Seu jusqu'à Châtillon. L'artillerie du corps et les réserves sont à la Pimbaudière.

A droite, la 2e divison (général Duplessis) commence son mouvement, qui part de la forêt de la Traconne et s'engage, sans obstacle sérieux, dans la forêt de la Loge-à-Gond. A 8 h. 15, le 110e régiment appartenant à cette division, occupe Bricot-la-Ville. Au début tout semble facile ; mais bientôt l'on s'apperçoit que l'ennemi est décidé à opposer une forte résistance sur la côte au sud d'Esternay. En effet, il a ramassé toutes ses forces sur le plateau que couronne, au sud-ouest d'Esternay, l'arbre de la cote 200. Ayant pris là, dès l'abord, une attitude défensive, il s'est installé sur : cote 200 — Retourneloup-Château d'Esternay ; ses avancées sont, cependant, maintenues en avant, à Châtillon, jusqu'assez tard dans l'après-midi.

Cette côte devient ainsi un véritable fortin retranché tout autour et dont le Commandement allemand entend faire le pivot de la manœuvre que les événements lui imposent. En tenant la côte d'Esternay le plus longtemps possible, il pourra, d'une part, couvrir la retraite de von Kluck et, d'autre part, préparer l'offensive de von Bülow. Châtillon-sur-Morin est donc le poteau d'arrêt que l'on défendra coûte que coûte.

Le débouché de l'infanterie de la 2e division dans la région de La Noue est accueilli par de terribles rafales d'artillerie. Notre artillerie réplique et canonne tout le plateau occupé par l'ennemi. Le combat n'avance pas : nos chefs, impatients du succès, ne peuvent deviner quels sont les effets de la préparation d'artillerie dans le camp adverse. Ils sentent la distance et ne peuvent deviner les effets de leur offensive. Mais les premiers effets se révèlent bientôt, terribles à l'ennemi. Ils nous sont dépeints dans les carnets de route allemands (IXe corps) :

Le 6 septembre devait être pour nous un jour de repos après nos grandes fatigues. Et ce fut, en effet, un fameux jour de repos ! Des aviateurs avaient apporté la nouvelle que de grandes masses de troupes, d'une force de trois à quatre corps d'armée, *venant de Paris*, marchaient vers nous. Vers dix heures, il y eut alerte avec ordre, pour nous, de tenir dans tous les cas, *jusqu'à ce que la IIe armée ait pu arriver à notre secours avec le VIIe corps* (voici la ma-



UN POTEAU INDICATEUR POUR AÉROPLANE SUR LA ROUTE DE LAGNY

nœuvre de von Bülow qui se dessine). Vers une heure, nous arrivâmes à Esternay. Tandis qu'en compagnie de l'état-major du régiment, nous traversions un champ à cheval et que je cherchais où organiser un poste de secours, nous arrivâmes à l'endroit où se tenait le commandant de la brigade. A peine les premières paroles échangées, les obus ennemis volaient autour de nous ; en même temps, le 24e régiment d'artillerie passait à notre droite pour se mettre en batterie et répondre. Nous avions à galoper de toute la vitesse de nos chevaux pour traverser la ligne de feu et rejoindre le 2e bataillon du 90e régiment de fusiliers qui se déployait à cinq cents mètres en avant de nous sur la lisière d'un petit bois. A peine arrivés, un effroyable feu d'obus et de shrapnells nous accueille de nouveau. Le petit bois où les fusiliers cherchaient un abri était pris à partie. Impossible de retourner en arrière... Je ressens une terrible brûlure dans la région des reins : j'avais été frappé par un éclat d'obus. J'espérais toujours que le feu allait cesser : mais non ; il fallut rester de une heure à sept heures. Mes chevaux, mon ordonnance, tous étaient blessés ou disparus. Le feu effroyable durait toujours. L'attaque des Français *sur notre aile gauche* (1er et 10e corps français) où se battirent nos régiments 89e, 90e, 75e et 76e (17e *division*), était acharnée. Il était évident que les corps français voulaient forcer le passage par le point que nous occupions : alors, nous étions perdus. *Nous attendions toujours l'intervention du VIIe corps, de l'armée von Bülow,* qui nous avait été promise. Mais le secours tant désiré n'arrivait pas. Les 75e et 76e régiments qui se battaient à notre gauche furent sur le point d'être tournés (c'est l'entrée dans la fissure et l'armée Bülow prise de flanc ; voir ci-dessous les combats du Guébarré et de Charleville). Heureusement, ils tinrent, non sans de grandes pertes... Quand le feu se ralentit, je m'appuyais sur un bâton et, soutenu par un soldat, je gagnai le village de Champignol, situé non loin d'Esternay et où l'on avait établi une ambulance de campagne... *L'artillerie du VIIe corps,* que nous avions si impatiemment attendue, traversait justement le village au galop de ses chevaux écumants, pour ouvrir le feu contre l'ennemi. (Donc, le secours vient de l'armée Bülow, c'est à ce moment que le front français hésite.) Ainsi, nous avions réussi à tenir tête à la puissance infiniment supérieure de l'ennemi. Mais la journée d'Esternay était chèrement achetée.

Le poème de Pechel sur la bataille d'Esternay la dépeint admirablement :

LA JOURNÉE D'ESTERNAY

O jour d'Esternay, jour d'horreur !
La terre crachait l'Enfer
O nom écrit en lettres sanglantes :
Un corps unique presque entouré
Et cent mille de l'autre côté !

. . . . . .

Entourés du tonnerre de la bataille,
Combien cette journée nous semble longue.
Ah ! Dieu ! comme l'ennemi est fort !
O hâtez-vous, frères de la Mark !

Et vous qui venez de la terre des Guelfes !
Ils approchent. Tenez ferme
Dans l'effroyable rafale, vous IXe corps !
Tenez ferme autour des drapeaux
En lambeaux. Tenez ferme !

Dieu est avec vous, vous vous battez pour l'Empire,
L'Empire du monde aux Germains !

Le soir vint, la nuit aussi.
La gloire des Étoiles éclairait
Ce qui se passe en bas. Le dernier écho du canon
Résonnait à travers les champs ;
La bataille commençait à mourir.

L'ennemi, ô moment suprême !...
Voyez ! ! !... Son flot recule,
L'ennemi commence à chanceler.
O jour d'Esternay, ô gloire !
O vrai héroïsme allemand !
Nous avons gagné ! (1)

La vérité est que le IXe corps décampait dans la nuit. Un autre carnet de route explique très bien la manœuvre en retraite :

« On semblait accepter l'idée d'une retraite : car, à six heures et demie du soir, nous fûmes précipitamment appelés à l'état-major de la division où nous reçûmes l'ordre de nous retrancher derrière notre propre division à droite et à gauche de la route de Montmirail à Esternay et *de nous sacrifier si cela était nécessaire pour rendre possible la retraite des troupes en bon ordre avec leurs canons.* Tandis que nous creusions avec la plus grande peine des tranchées dans le sol pierreux, le salut tant désiré nous arriva à sept heures et demie. Tout un régiment d'artillerie du VIIe corps débouchait, attelages fumants, le long de la route et se mettait immédiatement en batterie à quelques cents mètres devant nous. Les villages en face flambèrent et parurent comme des fusées dans l'air du soir. L'ennemi recula... Nous regrettâmes bien que des points de vue stratégiques, d'un ordre plus élevé ne nous aient pas permis de couronner le succès du jour par la poursuite. Mais la fameuse retraite de l'armée von Kluck avait commencé à notre droite... Après avoir passé cette douce nuit de septembre sur nos positions, nous partions le lendemain matin, 7 septembre, à neuf heures, *marchant lentement vers le nord.* Après plusieurs arrêts, nous nous retrouvions, à deux heures, à Montmirail. Nous recevions encore l'ordre d'établir des positions retranchées sur les hauteurs à l'ouest de la ville. Mais notre séjour ne fut pas encore de longue durée. Le général en chef von Kluck, avait ordonné au IXe corps qui, jusqu'à présent avait été à l'aile gauche de la Ire armée un peu en arrière, de se porter immédiatement à l'extrême-droite pour se défendre, de ce côté, contre la manœuvre française d'encerclement. »

En combinant ces deux textes, nous saisissons la manœuvre telle qu'elle se dessine dans le camp allemand. En présence de l'offensive française, le Haut Commandement allemand dégage comme il peut sa droite, obligée de remonter sur l'Ourcq ; pour protéger cette manœuvre, il prend, dans la matinée du 6, une position défensive sur les hauteurs qui dominent Esternay au sud. En même temps, il allonge l'armée Bülow sur la droite de celle-ci, pour couvrir le vide ou la fissure qui menace de se créer. Esternay est le point avancé qui protège toute la combinaison. Si Esternay succombe, l'opération est impossible. Ordre est donné de défendre Esternay. Rien donc d'étonnant à ce que cette côte où convergent tous les corps allemands disponibles devienne, pendant quelque temps, la pierre d'achoppement de l'offensive française.

Rentrons, maintenant, dans le camp français. La situation exacte n'est encore qu'entrevue : elle est devinée par l'action plutôt que perçue par le raisonnement.

Vers le milieu de la journée, on a bien compris, au 1er corps, que l'ennemi n'était pas mordant. La 2e division (général Duplessis) en a profité pour occuper La Noue et le moulin de La Noue ; mais, à un moment, ces succès assez faciles s'arrêtent ; la 1re division (général Gallet) est contenue par l'ennemi : son aile droite ne parvient pas à enlever Châtillon-sur-Morin. Or, Châtillon, c'est, comme nous l'avons indiqué, la clef d'Esternay. Si la 1re division, ayant progressé sur La Noue, laisse la 2e division en arrière, la position peut devenir inquiétante. A 15 heures, ordre est donné à la 2e division de se retourner, en quelque sorte et de prendre coûte que coûte de flanc et à revers, les défenseurs de Châtillon et de Château d'Esternay. A dix-huit heures, Châtillon est enlevé.

Mais le 1er corps tout entier est arrêté de nouveau aux portes d'Esternay ; c'est que l'armée von Bülow a commencé de *s'étirer à droite* pour combler le vide produit par la disparition des corps de von Kluck. On remet donc au lendemain l'assaut décisif d'Esternay.

(1) *Mecklenburges Söhne* Dr W. Harloff, 90e. Fus. Reg. p. 117.

UN PARC D'ARTILLERIE DANS UNE FORÊT

Mais, le lendemain, les choses seront changées encore. L'heure de la surprise est passée et von Kluck étant dégagé, la manœuvre de Bülow sera en pleine exécution.

Stegemann expose, en ces termes, le point de vue allemand :

« Les armées d'Espérey et Foch avaient, suivant l'ordre de Joffre, ouvert le combat le 6 septembre au matin. La 5e armée s'était avancée des collines de la Brie vers le grand triangle de route d'Esternay où le Grand Morin avait été franchi par le IXe corps de l'armée von Kluck. Elle devait attaquer par un mouvement d'aile droite en direction de Montmirail. A gauche, Conneau couvrait son flanc et, à droite, Foch appuyait son mouvement.

« Aux premiers rayons du soleil de ce dimanche sanglant, le combat s'alluma. Les Français prirent Montceaux, mais ils furent arrêtés à Châtillon-sur-Morin. Finalement, ce village nous fut enlevé par la manœuvre d'une division française qui, débouchant de la forêt de La Noue, prit les défenseurs à revers (1).

(1) La précision du renseignement au sujet de la manœuvre qui enlève Châtillon-sur-Morin prouve que Stegemann a eu entre les mains les documents de l'État-Major allemand.

« A la nuit, le *Xe corps de l'armée Bülow* a pris racine dans la forêt de Gault, qui commande les passages de Montmirail, et il tient inébranlablement. Les combats se prolongent surtout au pont d'Esternay, défendu par des arrière-gardes allemandes et, finalement, enlevé par le 10e corps de d'Espérey. Il avait été tenu assez longtemps *par Bülow* pour donner le temps à *l'aile gauche de Kluck et à son propre corps de l'aile droite* de se dégager, de se retourner sur Rebais-Montmirail et de s'y organiser. *A quel moment et dans quelle mesure le projet d'offensive allemande* vers le sud fut-il entravé par les événements de l'Ourcq, déterminant la retraite stratégique du IIe et du IVe corps allemands ? c'est ce que nous ignorons. Mais ce qui est clair, c'est que, le 6 au soir, *le IIIe corps et le IXe corps eux-mêmes ont reçu du Haut Commandement l'ordre de la retraite* et qu'ils ont progressé en échelons pour repasser le Grand-Morin. »

Ce que Stegemann feint d'ignorer, nous le savons très bien : la retraite de von Kluck, le 6 au matin, fut stratégique, d'accord ; mais, le 6 au soir, la retraite du IIIe et du IXe corps eut un autre caractère. On retirait du front des éléments épuisés après une journée de lutte et

la bataille pour Esternay-Montmirail devait recommencer le lendemain sur nouveaux frais. Voyons comme elle se lie avec la bataille pour la jonction du Massif avec la Plaine. Cette partie de la bataille est spécialement celle du 10e corps français. Le sort de toute la région y compris la côte d'Esternay dépend, en effet, de l'offensive menée sur la droite de l'armée Franchet d'Espérey et en liaison avec l'armée Foch par le 10e corps.

Offensive du 10e corps français. Les combats des Essarts-Le Guébarré-Charleville. — Le 10e corps français est sous les ordres du général Defforges. Il a combattu à Charleroi et à Guise. Très éprouvé dans ces deux grandes batailles, il a fait une magnifique retraite après son intervention victorieuse à Guise, où il avait comme principal adversaire, la Garde. Il va la retrouver, bientôt, sur le champ de bataille de la Marne.

Arrivé le 5, dans la région de Montmirail-Sézanne, le 10e corps avait stationné sur une ligne Mœurs-Launat-Barbonne (où se trouvait le Quartier Général) Saudoy-Sézanne ; arrière-gardes aux Essarts-lès-Sézanne.

Regardez la carte : cette ligne est précisément à cheval sur la route nationale 51, de Givet à Orléans, celle qui contourne le massif de Seine-et-Marne et qui, comme nous l'avons dit, grimpe aux pentes de ce massif quand il tombe lui-même sur la plaine. Le 10e corps forme, en ce point, la droite de la 5e armée, et il est en contact immédiat avec la 42e division, qui appartient à l'armée Foch.

C'est le travail du 10e corps et de la 42e division qui formera, à une heure donnée, le nœud de toute la bataille de gauche ; 5e armée et 9e armée se serreront les coudes en ce point pour déjouer la grande offensive de rupture combinée par le Haut Commandement allemand.

Dans les intentions du général Joffre, le 10e corps, au début de la bataille, a plutôt les yeux tournés vers le nord-ouest que vers le nord-est. C'est lui qui, dans le mouvement tendant à l'enveloppement de l'armée von Kluck, doit faire office d'aile marchante et rabattre sur l'armée britannique. Mais il va être obligé bientôt de se retourner sur le terrain et de rabattre, dans le sens contraire, c'est-à-dire sur l'armée Foch. Tel est l'effet de la manœuvre de Bülow, qu'il rencontre inopinément devant lui. N'oublions pas que la bataille de la Marne est, comme nous l'avons dit et répété, une bataille de rencontre et que les deux manœuvres *s'enferrent*.

Pour dessiner le mouvement initial d'aile marchante vers le nord-ouest, les dispositions prises, le 5 au soir, sont les suivantes :

En liaison avec le 1er corps, par sa gauche, l'une des divisions du 1er corps, le 19e (général Bonnier) occupe la zone Mœurs-Launat-Vindey : la liaison se fait à La Noue, par un régiment qui bivouaque à la cote 200, dans les boqueteaux au sud de la ferme du Guébarré et sur la grand'route de Montmirail. En arrière de la 19e division, se tenait, en deuxième ligne, la 51e division de réserve (général Boutegourd) dans la zone Le Plessis-Saudoy-Barbonne.

A la droite de la 19e division, l'autre division du corps, la 20e (général Rogerie) stationne dans la zone Verdey-Chateau de Frécul et Sézanne : elle avait un régiment en avant à Lachy et ses avant-postes à l'Étang de la Grande-Morelle.

Cette division avait, à sa droite, la 42e division (général Grossetti), qui, faisant la gauche de la 9e armée, s'est portée, comme nous l'avons dit, jusqu'à Soisy-aux-Bois. Il était entendu que la 9e armée, tenant les Marais de Saint-Gond, seconderait le mouvement tournant qui devait être tenté vers le haut du massif par le 10e corps, dès le 6 au matin.

D'après ces positions, il est évident que le 10e corps, même avant la bataille, fait saillie sur la ligne générale : il s'est mis en marche, en quelque sorte, dès le 5.

Il a, devant lui, à la jonction de l'armée von Kluck et de l'armée von Bülow, le IXe corps et le VIIe corps actifs, que nous avons vus s'engager successivement, dans la journée du 6, pour la défense d'Esternay et, un peu plus

TERRITORIAUX FRANÇAIS RAMENANT DES PRISONNIERS ALLEMANDS

tard, le Xe corps de réserve. Esternay reste le clou de la bataille et le 10e corps, même dans sa marche rapide en avant, a toujours l'œil tourné vers ce point, où la progression générale reste, pour ainsi dire, accrochée.

Nous avons dit la facilité relative avec laquelle la 2e division du 1er corps (général Duplessis) s'est avancée vers le château de La Noue au début de la journée du 6. Nous constatons une avancée également rapide de la 19e division, qui forme la liaison entre les deux corps et qui progresse à l'est du château de la Noue.

C'est, qu'en fait, la partie de l'armée Bülow, à laquelle le 10e corps doit avoir à faire, c'est-à-dire le VIIe corps actif et le Xe corps de réserve *n'est pas encore arrivée sur le terrain.*

Ce retard de l'armée Bülow a déjà été signalé à diverses reprises, ainsi que l'espèce d'incohérence qu'il révèle dans l'exécution de la manœuvre adoptée, en fin de compte, par le Grand État-Major allemand. Celui-ci avait décidé que l'armée Bülow prendrait une avance d'une journée et attaquerait la première, en vue de rompre le front français. Mais, pour réussir, une opération de cette nature doit compter, avant tout, sur le bénéfice de la surprise. Or, Bülow est en retard ; c'est von Kluck qui a pris de l'avance et l'armée française, saisissant l'occasion, a pris l'avantage de l'initiative dès le 6 au matin. Elle gagne du terrain avant même que la gauche de l'armée Bülow, qui doit grimper, par le col de Soisy-aux-Bois, sur le plateau de Sézanne, soit arrivée : au lieu de surprendre, Bülow est surpris.

Il n'y a pas de manœuvres, fussent-elles « géniales », qui tiennent contre de tels impairs dans l'exécution.

D'une part, von Kluck, lancé en flèche, est coincé dans l'angle des armées Maunoury-French et obligé de se replier sur le massif : ainsi, la manœuvre d'enveloppement échoue.

D'autre part, Bülow, pris en flagrant délit, avant même d'être sur les lieux, et sentant sa manœuvre lui échapper, se trouve dans la nécessité de s'étirer à gauche, tant pour

BATAILLE DE LA MARNE

(Partie Ouest)

Positions le 6 Septembre 1914 soir.

Altitudes + 100 + 200

Echelle: 1/320.000

0 1 2 3 4 5 10 Km

SENLIS

Fère-en-Tardenois

CH.TO THIERRY

EPERNAY

PARIS

MEAUX

CORBEIL

MELUN

COULOMMIERS

PROVINS

NOGENT-s-Seine

NANGIS

Mormant

Montmirail

Vertus

Anglure

Villenauxe

Arcis-s-A.

Mery-s-Seine

Romilly

Esternay

Sezanne

Fère-Champenoise

Dormans

Chatillon-s-M.

Dizy-Mag.

Ay

Avize

Oiry

Mareuil

Bisseuil

Tours

Avenay

Plivot

Chouilly

Moussy

Vinay

Cuis

Gramant

Les Istres et Bury

Flavigny

St Mard

Rouffy

Villeneuve

Voipreux

Chaintrix

Pt Voipreux

Trécon

Bergères

Colligny

Pierre M.

Clamanges

Somme

Ecury

Normée

Lenharrée

Connantray

Montepreux

Mailly

Villiers-le-M.

Corroy

Gourgançon

Semoine

Ognes

Fleurs

Vaure

Maurienne

Chichey

Gaye

Barbonne

Queudes

Aggluzelles

Faux

Salon

Courcemain

Champfleury

Herbisse

Allibaudières

Vouarces

Plancy

Viâpres

Champigny

Pt

Ormes

Villette

Nozay

Pierre M.

Aulnay

Aulnizeux

Coizard

Vert

Courjeonnet

Villevenard

Marais de St Gond

Oyes

Reuves

Broussy

Montdement

Lachy

Broyes

Allemant

Peas

St Loup

Linthes

Connantre

Euvy

Linthelles

St Remy

Mœurs

Laupat

Verdey

Les Essarts

Soizy

Charleville

Soizy

Baye

Congy

Courjeonnet

Villevenard

Aulnizeux

Coizard

Vert

Toulon la Mne

Etoges

Beaunay

Champaubert

Fromentières

Janvillers

Corrobert

Montmort

Montmirail

Vauchamps

Boissy

le Thoult

couvrir la retraite de von Kluck que pour couvrir la fissure créée entre les deux armées ; mais, ce faisant, il épuise deux de ses corps devant Esternay, le 6 ; et, quand il se retournera, le 7, pour en venir à sa propre offensive et qu'il voudra se saisir du plateau de Sézanne, ces deux corps lui manqueront ; malgré tous les renforts qu'on lui envoie et qu'on va lui envoyer, malgré le concours de l'armée von Hausen, il ne peut enfoncer Foch. Alors, sa manœuvre glisse vers l'Est, cherchant un couloir, une issue jusqu'à Mailly. C'est le suprême espoir.

Tandis qu'il cherche et « tâte », non seulement Esternay a plié, mais Montmirail a plié. D'Espérey a avancé et prend Bülow de flanc ; si celui-ci ne se retire pas en hâte, il sera pris de dos. La bataille est perdue. Il ne reste que la fuite.

Telle est, en deux mots, le schéma de la bataille de gauche. On voit combien il importe de suivre attentivement les engagements des corps faisant la liaison entre les deux armées. Ils décident du sort de la manœuvre. La liaison des armées von Kluck et von Bülow, d'une part, la liaison des armées Franchet d'Espérey et Foch, d'autre part, se fait à la jonction du *massif* et de la *plaine*. C'est sur ce point de la bataille que vont se répercuter, par une continuelle alternative, les contre-coups de la bataille de l'Ourcq.

Voici donc, les deux divisions du 10e corps, toujours préoccupées, à leur gauche, du gros incident d'Esternay, sollicitées, à leur droite, par ce qui se passe sur la route N° 51.

Suivons-les, à partir du 6 au matin.

La 19e division (général Bonnier), envoie, dès six heures quarante-cinq, sa 38e brigade occuper le Clos-le-Roi. Elle le fait sans coup férir, en même temps que le 1er corps, à sa gauche, enlève le château de La Noue. Observez, sur la carte, à quel point le Clos-le-Roi est en pointe, au nord, relativement à Châtillon-sur-Morin, où une division du 1er corps se trouvera arrêtée pendant toute la journée.

Quant à l'autre division du 10e corps, la 20e division (général Rogerie), elle a débouché, à six heures, comme il était prescrit : 39e brigade à gauche, 40e brigade à droite, son artillerie en batterie sur la ligne Les Essarts-Lachy. On a, devant soi, un coteau assez rude, qui grimpe à la cote 213 (sud de Charleville). Le régiment de tête de la 40e brigade s'empare de la cote 213 ; à gauche, la 39e brigade progresse parallèlement et atteint, vers dix heures vingt, la transversale Charleville-Le Clos-le-Roi.

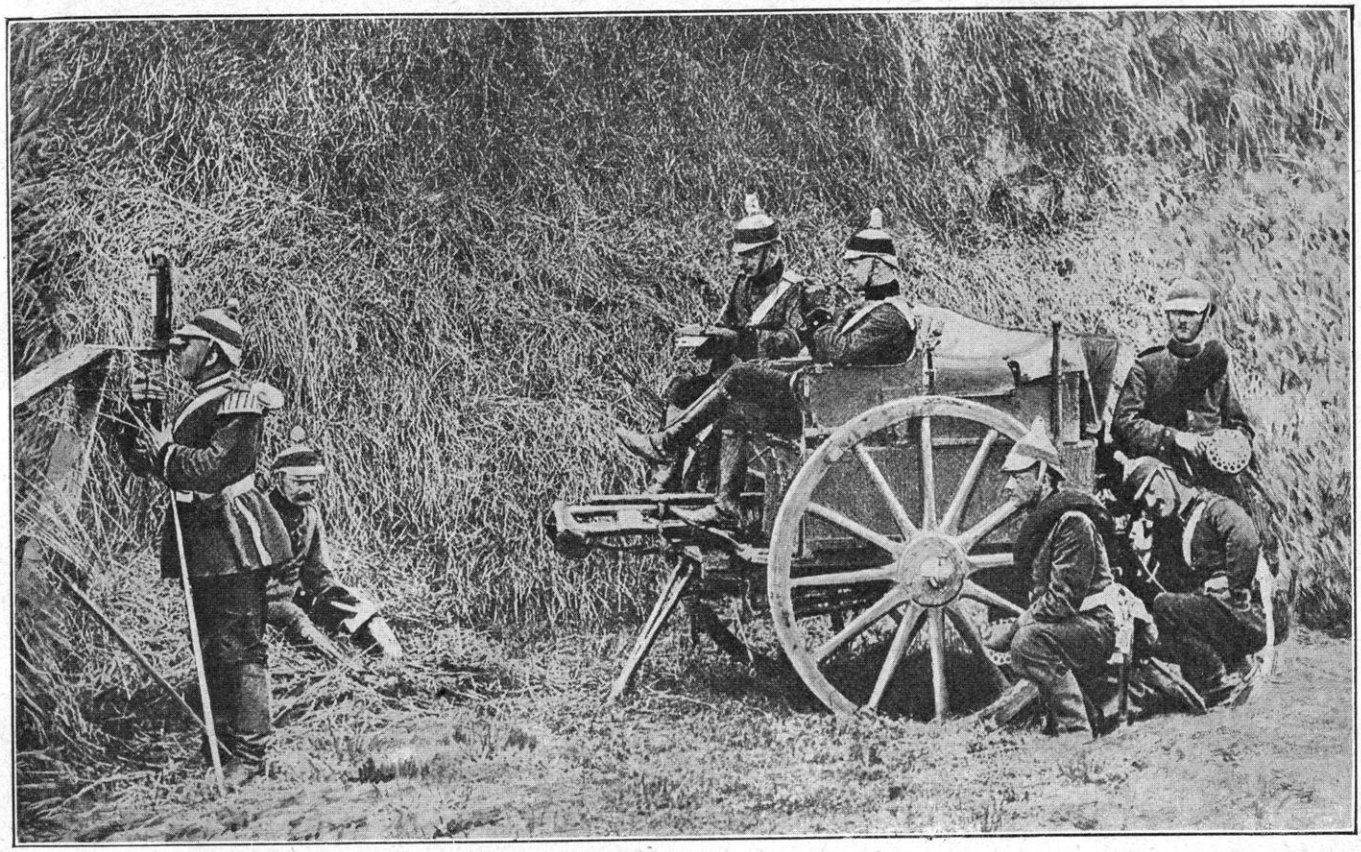
Donc, sur tout le front, par une matinée claire et que l'espoir illumine, avance rapide ; bientôt, on dominera les larges vues qui s'ouvrent sur la plaine de Champagne.

Mais, voici que le ciel s'assombrit : on sent la résistance s'affirmer à la fois à gauche et à droite. A droite, une attaque violente des ennemis enlève à la 42e division le village de Charleville, qui est justement le débouché sur la plaine (ce sont les premiers éléments de la grande armée von Bülow qui débouchent) ; à gauche, c'est-à-dire à l'Ouest, le 1er corps étant arrêté devant Châtillon-sur-Morin et ne pouvant franchir la distance qui sépare ce village d'Esternay, le 10e corps est bien obligé de s'arrêter.

Jusque-là, il n'avait eu devant lui que des éléments d'infanterie retranchés faiblement et ne disposant pas de renforts. Mais, vers treize heures, tout change. Les Allemands reçoivent sans cesse des troupes fraîches ; une lutte d'artillerie s'engage, très violente ; une nouvelle attaque allemande, venant de la direction générale de Montmirail, se dessine.

Il faut que la partie soit liée très fortement pour que le front ne fléchisse pas.

A partir de ce moment, et en présence du danger commun, les deux armées Foch et Franchet d'Espérey, par un sentiment très vif de la solidarité militaire, n'en font qu'une. Le 10e corps envoie du secours à la 42e division, et la 20e division détache, à cet effet, un bataillon du 47e. Il est temps. L'ennemi marche sur Villeneuve-Charleville. Après une lutte ardente, il est contenu ; la 42e division se maintient dans le village qui, finalement, reste en son pouvoir.



UN OFFICIER ALLEMAND DONNANT DES ORDRES PAR TÉLÉPHONE

On dirait que, des deux côtés, on a deviné que la domination du massif sur la plaine et, par conséquent, le sort final de la bataille, dépend de ce point. Observez bien la concorde et la mutuelle confiance s'affirmant entre les chefs français dès la première heure. C'est un gage du succès, tandis que la discorde règne au camp allemand.

Franchet d'Espérey se rend compte que la décision n'est plus à sa gauche, mais à sa droite. Il se retourne ; il vient en aide à son voisin de droite, Foch. C'est ainsi que le champ de bataille suggère les solutions à un chef digne de ce nom. Par ce mouvement s'inaugure la belle manœuvre finale qui dégagera Foch à l'heure suprême : au fond, c'est le geste qui s'est esquissé dans l'envoi d'un bataillon du 47e à l'aide de la 42e à La Villeneuve-Charleville, dès le 6.

Le général Franchet d'Espérey n'en a pas moins un autre souci et un autre devoir : le sort de sa droite peut être décisif ; mais il faut aussi avoir l'œil sur la gauche : le 10e corps peut-il poursuivre son mouvement en avant, tandis qu'il est en flèche des deux côtés à la fois ? En effet, la gauche de la 19e division reste toujours en l'air car, le 1er corps ne parvient pas à s'emparer d'Esternay. Il faut intervenir ici encore. Franchet d'Espérey envoie, sur le château de La Noue, sa 37e brigade, pour donner un coup de main au 1er corps, dont une belle manœuvre de flanc, décrite ci-dessus, finit par enlever Châtillon-sur-Morin.

Le combat se soutient donc aux deux ailes : c'est le tour du centre, maintenant, à supporter le poids de la lutte : « la flèche », que fait le 10e corps, est prise à partie par les forces, toujours croissantes de l'ennemi et qui débouchent de deux côtés à la fois : les unes, venant de l'est (c'est le VIIe corps) ; les autres, venant de l'ouest, c'est-à-dire de Montmirail (c'est le Xe corps de réserve).

La 19e division subit le choc. L'attaque ennemie arrive vers Clos-le-Roi jusqu'à la lisière sud-est de la forêt de Gault, forçant l'infan-

terie de la 38e brigade à rétrograder pour ne pas être tournée. Clos-le-Roi est évacué. On s'installe, pour la nuit, sur la ligne : cote 212-ferme le Guébarré-cote 200 (1). Le succès du début de la journée paraît compromis. D'autre part, la gauche de la 19e division reste en l'air ; et il en sera ainsi tant que le 1er corps ne se sera pas emparé d'Esternay. A première vue, le milieu de de journée n'est pas des plus satisfaisants.

A droite, la 20e division, fortement pressée par l'ennemi, a esquissé, elle aussi, un mouvement de recul, enrayé aussitôt, il est vrai, par une brillante contre-attaque d'un bataillon du 47e. Mais, vers quinze heures trente, l'ennemi revient à la charge. Nouvelle contre-attaque, cette fois, d'un bataillon du 136e. En fin de journée, la situation est à peu près rétablie localement. Charleville et les bois, à l'ouest, restent en notre possession, malgré les pertes très lourdes subies par le 2e régiment. Le soir tombe : la 20e division, quoiqu'elle se trouve toujours en flèche, est en mesure de garder le terrain conquis. Elle se retranche sur cette position et y passe la nuit sans incidents.

Dans le camp allemand, en face du 10e corps français, la confusion est telle qu'il est difficile de se débrouiller au milieu des changements de direction, des ordres et des contre-ordres qui se succèdent au cours de cette journée d'affolement.

D'une part, les corps de droite, c'est à-dire le IVe corps de réserve, le IIe corps et le IVe corps actif, appelaient au secours pour résister à la pression de Maunoury sur l'Ourcq. Hermann Richter, qui appartient au IVe corps, écrit sur son carnet, aux environs de Trocy, le 6 au osir : « Le général commandant pense que si le IXe corps, qui se trouve à l'est, *arrive à temps demain matin*, nous pourrons reprendre le combat avec avantage. »

(1) Sur la façon dont la ferme du Guébarré fut enlevée dans la nuit du 6 au 7, voir le récit paru dans le *Correspondant* du 10 août 1916. Maurice d'Hartoy, *Au front, Le Guébarré*, p. 522

Donc, on attendait avec impatience le IXe corps.

D'autre part, von Kluck, voulant répondre à cet appel, demande du secours pour dégager ce qu'il lui restait de troupes au sud de la Marne.

D'autre part, enfin, Bülow, obligé de préparer la grande offensive qui devait rompre le front français en direction de Sézanne, jetait ses corps en ligne au fur et à mesure qu'ils arrivaient sur le champ de bataille. Il n'avait pas un homme de trop.

On avait besoin de monde, par ailleurs, pour résister à la pression de l'armée Franchet d'Espérey et de l'armée Foch à la jonction du *massif* et de la *plaine* et, de ce côté aussi, les corps épuisés demandaient du secours.

Le Haut Commandement allemand, écartelé entre ces nécessités diverses, ne sait où donner de la tête ; il râcle les fonds de tiroir, fouette ses réserves, commande et supplie. Il tient, à tout prix, à Esternay ; mais il sent aussi qu'entre Esternay et Sézanne, il se forme un trou, un gouffre où ses troupes se précipitent et tourbillonnent comme à la face d'un abîme.

Après qu'on y a jeté le IIIe corps (bientôt rappelé vers le nord), puis le IXe corps actif (bientôt rappelé vers le nord), puis le Xe corps actif (bientôt retiré du front), puis les éléments du VIIe actif, que nous avons vus se déployer au galop, les chevaux fumants, voici, maintenant, le Xe corps de réserve, qui accourt de l'Est, c'est-à-dire de Janvillers. C'est lui qui supportera, l'après-midi, le poids de la bataille, au sud de la forêt de Gault. Un soldat de ce corps écrit : « Par notre gauche, venait le Xe corps actif, par notre droite, la Ire armée (le corps était donc à la jonction des deux armées). Et *nous, Xe corps de réserve, nous attaquions par devant.* (Carnet d'un mitrailleur, 7 septembre.) »

Nous avons un récit très complet du combat sur la Recoude et la forêt de Gault, entre Montmirail et Sézanne, c'est-à-dire devant notre 19e division, par le capitaine Henri Kutscher. Dans ce récit, nous constatons le désordre profond qui règne dans le camp allemand.

Le corps vient de l'Est ; il a bivouaqué à Janvilliers, dans la nuit du 5 au 6 :

« Aujourd'hui, c'est encore dimanche, le 6 septembre. Déjà, deux fois de suite, le dimanche nous a valu des batailles et des victoires. Peut-être en sera-t-il de même aujourd'hui. On se met en marche dès le matin. Il paraît que nous ne ferons que peu de kilomètres aujourd'hui : car nous bivouaquerons à Montmirail. Soudain, on s'arrête. On trouve de la résistance. Il faut faire front devant l'ennemi (c'est l'attaque du Xe corps vers la forêt de Gault, au nord de Clos-le-Roi...) A Goué (sans doute Jouy, au nord de la forêt de Gault, près de Le Recoude), nous nous déployons et nous recevons le feu auquel nous répondons. *Nous rencontrons des soldats appartenant aux compagnies les plus diverses...* L'ennemi, que nous ne voyons pas, mais dont nous entendons siffler les balles venant d'un bois au loin, cède. Nous faisons des bonds en avant ; *le front glisse du sud vers l'est...* (c'est-à-dire qu'il plie.) Au bout d'un temps assez long, nous remarquons que l'ennemi se tait : on entre dans le château (probablement le château de Désiré) que l'on traverse et que l'on pille. Nous trouvons des Français, morts et blessés... A la sortie du bois, nous voyons, à cinquante mètres, des Français qui détalent... Mais, plus tenace que l'ennemi des premiers jours, les fuyards se couchent et tirent. Voici le canon. Nous croyions que c'était notre propre artillerie qui nous tirait dessus. Mais pas du tout : c'est bien l'artillerie ennemie. Un capitaine et des hommes sont frappés... Nous descendons au village Le Recoude et cherchons notre régiment. La bataille s'est généralisée, *tout en désagrégeant l'ordre particulier. J'ai, le soir, autour de moi, des hommes de toutes les compagnies.* Notre artillerie lourde devra tirer pendant toute la nuit vers le sud... Vers minuit environ, nous nous étendons avec l'espérance de trouver un peu de repos... L'artillerie ne tire pas. Mais, à peine suis-je endormi, que la Garde crie : « Alarme » ! Le tir reprend. Nous avançons jusqu'au sud du village, où nous recevons l'ordre de nous retrancher immédiatement. On ne peut songer à attaquer : l'ennemi a reçu des forces très supérieures en nombre. Nous espérons être soutenus A TEMPS par nos propres troupes *pour ne pas être écrasés.* Les soldats creusent avec zèle. Le feu continue. Et, vers cinq heures du matin (le 7), il devient insupportable. Alors, l'ordre arrive de nous retirer. Nous partons. Sans paroles, nous laissons nos tranchées, nous qui, jusqu'à présent, avions toujours été vainqueurs (1)... »

Donc, le Xe corps de réserve, arrivé le dernier, est lui-même écrasé. Nous trouvons, dans d'autres carnets, la suite de l'histoire. Ce sont des éléments du IIIe corps, APPARTENANT A L'ARMÉE VON KLUCK, qui viennent dans la nuit du 6 au 7, remplacer une partie de l'armée von Bülow sur le Grand Morin. Vous voyez l'enchevêtrement !

On constate donc, comme le fait Kutscher lui-même, un mélange de toutes les formations au moment même où les efforts désespérés sont nécessaires. C'est une incertitude affolante dans les ordres et dans les exécutions à l'heure où la clarté et la suite dans les idées seraient si nécessaires. Le soldat est accablé de marches et de contre-marches, tandis que ses forces sont à bout. Un soldat du IIIe corps qui, certes, n'est pas un aigle et qui ne comprend rien à ce qui se passe, écrit sur son carnet de route :

« A neuf heures, « Tout le monde dort ! », dit le capitaine. Oui, tout le monde dort ; mais, à dix heures, on repart (le 6). On arrive bientôt au prochain village (au sud de la Marne). Après avoir marché une heure, on tourne à droite (c'est-à-dire vers l'armée von Kluck). Puis, après avoir marché encore une heure, on tourne à gauche (c'est-à-dire vers l'armée Bülow). On suit un sentier à travers champs et, après une nouvelle heure de marche, arrêt dans un champ de blé. Pendant que nous suivions ce chemin, nous croisons tout le temps des brancardiers, portant des blessés. Tout autour, les villages étaient en flammes. (Il s'agit, sans doute, de la région de Charleville, car le carnet ajoute :) « Là, nous creusâmes des tranchées. A cent mètres devant nous, pendant trois jours, le Xe corps avait campé là, dans des tranchées. Ce corps avait beaucoup souffert et tenu avec peine. » (Il s'agit de cette substitution du IIIe corps au Xe corps, dont il est question par ailleurs (1). »

Voici donc, en deux mots, le résultat de cette terrible journée d'Esternay-Sézanne. L'ennemi est surpris en flagrant délit, tandis qu'il procède à une double et délicate opération : d'une part, dégager von Kluck et, d'autre part, amener sur le terrain, les corps de von Bülow, pour procéder à la grande offensive de rupture sur le front de Joffre.

(1) *Carnet de route d'Arthur Kutscher*, chez Beck, à Munich, p. 88.

(1) *Journal de campagne d'un mitrailleur* (du Xe corps de réserve), communiqué par M. de Dampierre. — Une partie du Xe corps de réserve ne peut même pas prendre part au combat par suite de son état d'épuisement, après les combats du 4 et du 5. « Nous avons, aujourd'hui, un peu de repos. Nous marchons en arrière par suite de nos grosses pertes. Elles proviennent de ce que le VIIe et le Xe corps actifs n'ont pu marcher de l'avant et que nous avons eu tout seuls affaire à l'ennemi... Si les Français avaient été un peu braves et énergiques, ils auraient pu deux fois nous passer sur le corps... » Nouvelle preuve que ces corps se sentaient battus, quand ils arrivaient sur la Marne.

La pierre d'angle de cette double opération est devant Esternay. Le Haut Commandement entend garder Esternay à tout prix, ne fût-ce que pendant une journée, — cette journée du 6. Donc, tandis que les corps de von Kluck se relèvent à droite, comme la branche d'un éventail, pour regagner la Marne et l'Ourcq, von Bülow précipite ses corps, venant de l'Est, pour couvrir la ligne d'Esternay-Sézanne. Mais, au fur et à mesure que ces corps s'engagent dans ce mouvement et débouchent sur le terrain, ils sont pris de flanc par les corps de droite de l'armée Franchet d'Espérey, qui les canonnent et les écrasent sous leurs feux : le IIIe corps et le Xe corps de von Kluck, le VIIe corps et le Xe corps de réserve de von Bülow sont successivement jetés dans la fournaise. Après les rudes combats de Châtillon-sur-Morin, d'Esternay, du Clos-le-Roi, du Guébarré, de la forêt de Gault, de Villeneuve-lès-Charleville, de Charleville, ils arrivent à peine à contenir, pendant quelques heures, l'offensive française : et ils se sont épuisés pour ce mince résultat.

Il est vrai, la manœuvre de von Kluck a, en partie, réussi et , pour le 7, la plupart de ses forces seront transportées au nord de la Marne. Mais la réussite toute relative de la manœuvre en retraite a pour effet, en sens contraire, de laisser le terrain à peu près libre, pour le lendemain, devant l'offensive des armées alliées, et, notamment, de l'armée britannique au sud de la Marne.

Quant à Bülow, ses troupes sont, maintenant, sur le terrain : mais, dans quel état ? Il les a *étirées* d'une façon telle, vers sa droite (précisément pour couvrir la retraite de von Kluck) que sa puissance d'offensive est fortement altérée à l'heure où il va tenter de frapper le coup de massue sur le front de l'armée Foch. Non seulement sa position stratégique est médiocre, mais ses troupes, mises à bas de forces par les marches et les combats qui ont précédé la grande rencontre, subissent, dès le 6, une telle *diminutio capitis* physique et morale que toute action énergique leur devient, pour ainsi dire, impossible.

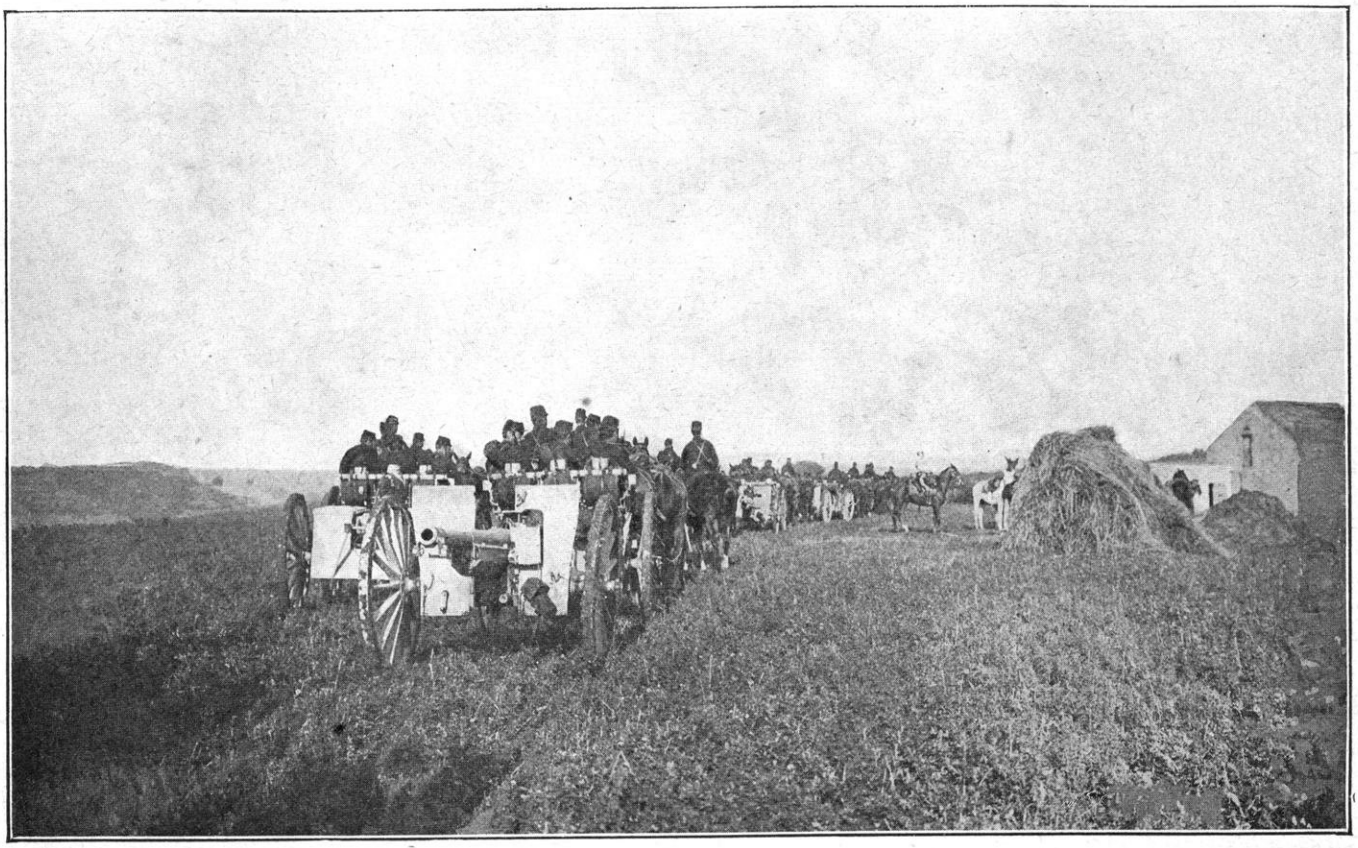
De l'aveu même des officiers allemands, les compagnies sont « mêlées », cela veut dire (en langage de rapports militaires), qu'il y a eu désagrégation des régiments par la panique et la fuite.

Sur cet état de nos ennemis, nous fûmes, d'abord, mal renseignés, et cette ignorance, qui fut la nôtre pendant toute la première partie de la guerre, ne contribua pas peu à la prolonger. Il ne faut pas se lasser de le répéter : « Nous n'avons pas su le mal que nous faisions à l'ennemi. »

Cependant, quelques indices tangibles commençaient à le révéler, même aux yeux des soldats les moins avertis. Dans la région où opérait le 1er et le 10e corps, malgré la dure affaire d'Esternay, l'émotion de la victoire se répandit dès le 6 au soir. Nous signalerons, maintenant, d'après des notes et des carnets de route français, ce sentiment du *dessus*, pris par nos troupes, confirmant, mais en sens contraire, les aveux recueillis dans les carnets de route allemands :

« *Dimanche, 6 septembre.* — A quatre heures du matin, branlebas de combat... A cinq heures, la canonnade commence au nord-est de Les Essarts-lès-Sézanne. Les trois bataillons du 41e prennent leur formation de combat. C'est le lieutenant-colonel Delmas, qui commande le régiment, en remplacement du colonel Passaga, qui dirige la brigade... A sept heures, l'ordre d'offensive de la brigade est arrivé ; c'est le 70e (faisant brigade avec le 41e) qui marche sur la route de Montmirail ; le 41e évolue à gauche de cette route, vers la forêt de Gault. Au nord, la forêt de Gault peut offrir à l'ennemi un abri caché de nos vues. Le 2e bataillon est envoyé au carrefour de l'Étoile. La suite du bataillon est rassemblé aux environs de la ferme de Guébarré. Cette ferme devait jouer un rôle important, comme nous le verrons plus loin.

« Un bataillon du 71e, sous les ordres du commandant Jeanpierre, a pris position derrière le même mamelon... Le 70e a progressé le long de la grand'route de Montmirail. Au Châtelot, la 7e compagnie (Roubichou) signale des forces ennemies venant de la direction du village de l'Ermite (c'est-à-dire de l'ouest, sans doute du IXe corps). Une section de la 7e est tout à fait en avant-garde sur la route. Nos hommes sont abrités dans le fossé et tirent les Allemands comme des lapins, à quarante mètres... Au moment où l'ennemi débouche de L'Ermite, il est accueilli par un feu d'enfer ; aussitôt, les Boches s'aplatissent et, par bonds, ils réussissent à aborder les petits boqueteaux,



CONVOI D'ARTILLERIE FRANÇAISE

situés à cinq cents mètres au nord-ouest du Guébarré (V. le carnet de Kutscher)... Les Allemands se replient sur L'Ermite... Vers dix heures du matin, une canonnade effroyable se produit au niveau d'Esternay *et, en arrière de nous, ce qui nous inquiète...* Heureusement, le feu se ralentit à Esternay. Nous apprenons que la petite ville a été reprise par les 33e et 73e d'infanterie. (En fait, c'est Châtillon-sur-Morin).

« ...Le 70e a fait une attaque très énergique et a beaucoup progressé, trop même : car les deux ailes n'ont pas suivi et nous sommes en pointe avancée par rapport au 1er corps... Il paraît que tout va bien ; nous ne demandons qu'à avoir confiance... Pendant ce temps, le 41e organise ses positions ; la 7e compagnie devait passer une nuit fort agitée dans le hameau du Châtelot... Deux compagnies du 71e, de Saint-Brieuc, occupent des positions à côté de la ferme du Godiné et sont aussi avancées que la 7e compagnie du 41e au Châtelot... » Le lendemain, le 41e, qui avance, a le spectacle de ces fameuses tranchées allemandes, où les hommes ont été massacrés en file par les mitrailleuses du 71e.

« Nous nous rendons à la tranchée allemande. Ici le spectacle est affreux et défie toute description... Sur une longueur de cinq cents mètres, il y a plus de six cents morts et cent cinquante blessés... Dans la tranchée, on recueille 1.100 fusils, cinq mitrailleuses, des casques tant qu'on en veut. Nous relevons les blessés... » (1).

(1) Dr G. Veaux. *En suivant nos soldats de l'Ouest*, p. 125. V. la carte pour le combat du Guébarré, *ibid.*

Un autre carnet, dû à un étranger, auxiliaire dans nos ambulances, s'exprime ainsi :

« Le lendemain (c'est-à-dire le 7), nous retournons aux Essarts-lès-Sézanne. Là, tout est à la joie. *Les Allemands sont en pleine déroute et, de notre côté, c'est la marche en avant dans toute sa splendeur...* Libres pendant quelques heures, nous allons visiter, à trois kilomètres, des tranchées qu'occupaient les Allemands *pris en enfilade par nos mitrailleuses. Ils n'ont pu en sortir. Trois cents cadavres y sont alignés.* En revenant de notre lugubre excursion, nous croisons un convoi de quatre cents prisonniers... Nous passons la soirée tranquillement aux Essarts, tandis qu'au loin, le canon tonne toujours, mais, cette fois, *chantant pour la victoire...*

« Le 7 septembre, nous nous installons en ambulance dans cette grande ferme de Clos-le-Roi... On s'est battu dans la ferme. Les tourelles, les toits, la ferme elle-même portent de larges brèches faites par les deux artilleries... Plus loin, dans les champs, dans les bosquets, d'autres cadavres, tant Français qu'Allemands. Sur l'herbe, sur la terre labourée, sur le bord de la route comme sous la forêt, partout des bouteilles de champagne vides portant l'étiquette des meilleures maisons de Reims, Ay, etc., ont été laissés par les Allemands. Cet abus de la boisson n'a-t-elle pas été un des facteurs nombreux de leur défaite ?... La figure déjà noircie et le boursouflement des cadavres allemands permet de supposer que *ces troupes*

devaient être fatiguées et surmenées, mais peut-être aussi alcoolisées à l'excès » (1).

Le sentiment de la victoire court donc, déjà, dans les rangs, puisqu'il gagne jusqu'aux services des ambulances, où la tristesse de la bataille se révèle, par l'afflux des blessés et le spectacle des grandes souffrances humaines.

D'autres notations, plus sobres, sont non moins significatives. Le spectacle de la tranchée allemande, pleine de morts, au Guébarré, est frappant : or, nous avons le tableau, en deux lignes, de la main de l'officier qui commandait le feu : le capitaine de la Crompe de La Boissière du 71e (19e division), écrit sur son carnet : « 6, *dimanche.* — Préparatifs de la bataille au nord-ouest de Launat ; feu, au nord-ouest, à la ferme du Guébarré. *Tué des Allemands dans une tranchée avec mes mitrailleuses.* » Et le commandant de l'autre bataillon du même régiment, le commandant Jeanpierre, passant, le lendemain, sur le terrain, écrit, à son tour : « Combat près de Guébarré. Les Allemands, retranchés cette nuit, *ont été pris d'enfilade par une section de mitrailleuses de mon régiment, qui a détruit entièrement un bataillon du 74e régiment de landwehr* (1). *La tranchée est littéralement remplie de morts. Sept à huit cents hachés!* »

(1) Eugène Bahier. *Une ambulance militaire française pendant la guerre* de 1914-1915. Copenhague, 1915, p 15

(1) Ce régiment est cité comme ayant pris part aux combats de la forêt de Gault, par les différents carnets de route allemands et par Bircher

FIN DU NEUVIÈME VOLUME

TABLE DES MATIÈRES

Pages

CHAPITRE XXXIII

L'INVASION

Caractères généraux de l'invasion. — La volonté et les responsabilités du Haut-État-Major allemand. — « Nous sommes des barbares ». — L'invasion dans l'Est, dans le bassin de la Seine, en Picardie 1

CHAPITRE XXXIV

LE GOUVERNEMENT A BORDEAUX
LA FRANCE ET LE MONDE EN SUSPENS
(30 AOUT-5 SEPTEMBRE 1914)

Les premières batailles et l'invasion vues de Paris. — Paris menacé. — Le Gouvernement à Bordeaux. — Le pacte de Londres. — A la veille de la bataille de la Marne : les alliés. — Les neutres 21

CHAPITRE XXXV

LA MANŒUVRE DE LA MARNE
(25 AOUT-5 SEPTEMBRE 1914)

Principes de la manœuvre. — Le plan allemand. — Plan primitif de l'État-Major français. — La bataille en deça ou au delà des frontières. — Unité de vues du général Joffre. — Il choisit le terrain. — Il choisit l'heure. 60

CHAPITRE XXXVI

LA BATAILLE DE LA MARNE

Journée du 5 septembre. — Premiers engagements sur toute l'étendue du front. — La bataille de marche et la bataille d'articulation. — La bataille de l'Ourcq.. 99

CHAPITRE XXXVII

EMPLACEMENT DES ARMÉES ALLIÉES DE GAUCHE
(6 SEPTEMBRE 1914)

L'armée britannique : dispositions prises pour qu'elle attaque de flanc. — L'armée Franchet d'Espérey : dispositions prises pour qu'elle attaque de front. — L'armée Foch. — La route N° 51. — Liaisons des deux batailles de gauche et de droite.. 145

TABLE DES MATIÈRES

Pages

CHAPITRE XXXVIII

SUITE DE LA BATAILLE DE L'OURCQ

La Manœuvre en retour du Haut Commandement allemand — Conception allemande de la bataille de gauche. Belle riposte du général Maunoury. — Lutte pour le massif de Seine-et-Marne. — La Bataille de l'Ourcq, le 6 septembre. — L'armée britannique, le 6 septembre 184

CHAPITRE XXXIX

MONTCEAUX-LES-PROVINS-ESTERNAY ET SÉZANNE

La 5e armée attaque le 6. — Le 18e corps et le 3e corps à Montceaux-lès-Provins. Le 1er corps et le 10e corps à Esternay-Sézanne. — La jonction du massif à la plaine. — La liaison entre la 5e et la 9e armée 225

TABLE DES GRAVURES

	Pages
Soldats du génie réparant une voie ferrée.	2
Bar-le-Duc. — Tour de l'Horloge, Préfecture et Palais de Justice	3
Populations civiles fuyant à l'approche de l'ennemi	5
Aspect de la Meuse dans la région de Verdun	7
Senlis. — La vieille porte de Paris	8
Senlis. — La Cathédrale	9
Convois de camions sur la route Amiens-Paris	11
Soissons. — Ancienne abbaye Saint-Jean-des-Vignes.	12
Reims. — La ville vue du haut de la Cathédrale	13
Chantilly. — Le Château	15
Spahis et zouaves dans la forêt de Compiègne	17
Compiègne. — Le Château et le Parc	19
Bétail pour le ravitaillement de Paris sur l'hippodrome de Longchamp.	22
Compiègne. — Un coin de la forêt : turcos au repos.	23
Le Fort du Mont-Valérien vu de Marly.	27
M. Millerand sortant du Ministère	28
Les Parisiens regardant un Taube survolant Paris	29
Montmorency. — L'Hôtel de Ville.	30
MM. Viviani, Delcassé, Millerand, A. Briand	31
MM. Thomson, Bienvenu-Martin, Augagneur, G. Doumergue	33
Les Parisiens attendent les nouvelles	34
MM. J. Guesde, M. Sembat, Ribot, R. Renoult	35
MM. Malvy, A. Sarraut.	37
M. Fernand David	39
Le général Galliéni, gouverneur militaire de Paris.	43
Fac-similé de l'affiche apposée sur les murs de Paris, sur l'ordre du général Galliéni.	45
Un appel de volontaires sur une place de Londres	47
Réservistes russes quittant Moscou	49
Le marquis de San Giulano	50
M. Giolitti	51
M. Dato, chef du Cabinet espagnol	53
M. Herrick, ambassadeur des États-Unis à Paris.	54
Sa Sainteté le Pape Pie X sur son lit de mort	55
M. Théodore Roosevelt.	56
Sa Sainteté le Pape Benoît XV.	57
Sa Sainteté le Pape Benoît XV, alors qu'il était cardinal	58
Sur la colline de Noyon. — Monument élevé par les Allemands à leurs morts	61
Musique militaire allemande dans une ville envahie	65
Esternay. — La foule devant l'église	67
Cantonnement de dragons. — Fantassins blessés.	69
Dragon en estafette sur la route de Meaux	71
Troupes allemandes entrant dans une ville du Nord	73
Meaux. — Vieilles maisons sur la Marne	75
Gondrecourt. — Vue sur l'Ornain	77
Tombe de soldats bavarois dans les Vosges	79
Environs de Saint-Mihiel. — Le camp des Romains	81
Amiens. — Le Canal de la Somme. — La Cathédrale	83
Lizy-sur-Ourcq. — Panorama.	85
Les Bords de la Marne à Mary, près de Meaux.	87
La Vallée de la Marne à Nogent-l'Artaud.	89
Château-Thierry. — Le Quai des Filoirs	91
La Vallée de la Marne à Dormans.	93
Colonne commémorative de la bataille de Champaubert et maison où Napoléon passa la nuit du 10 au 12 février 1814.	95
L'Argonne. — La Vallée de la Biesne.	97
Le Village de Chauconin, près de Meaux.	101
La Ferté-sous-Jouarre. — La Marne et un coin de la ville.	105
Prisonniers allemands ramenés par des dragons.	107
Provins. — La Voulzie et la rue des Marais.	111
Une Ambulance dans une église.	115
Melun. — La Préfecture	117
Un Départ de fantassins.	119
Goumiers marocains sur la route de Meaux.	121
Prisonniers allemands ramenés à l'arrière.	127
Troupes allemandes assistant à un service religieux	129
Le Général von Elsa, commandant le XIIe corps	132
Le Général von Kirbach, commandant le XIIe corps de réserve.	133
Luzarches. — Rue de Paris et Église	135
Inspection de troupes allemandes.	137
Vitry-le-François. — Vue panoramique et vieux port.	139
Montgé-sous-Dammartin. — Entrée du village.	141
Dammartin. — Vue générale et avenue de Meaux.	143
Châlons-sur-Marne. — L'Hôtel de Ville	144
Le Lord-Maire de Londres passe en revue des soldats prêts à rejoindre l'armée du maréchal French.	147
Coulommiers. — La Caserne d'infanterie	149
Châlons-sur-Marne. — La Place de la République.	151
Pont de bois construit sur la Marne.	155
Epernay. — Vue générale.	157
Les Bords de la Marne à Epernay.	159
Blessé allemand porté par des prisonniers.	161
Arrivée à Paris de réfugiés de la Marne.	163
L'Empereur Guillaume remet des décorations.	165
Le Village de Sommesous, près de Châlons-sur-Marne, brûlé par les Allemands.	169
Les Marais de Saint-Gond.	171
Fère-Champenoise. — L'Hôtel de Ville	172
La Fère-Champenoise. — Place de l'Hôtel de Ville. — Après le combat du 7 septembre	173
Vitry-le-François. — La Porte de Paris.	174
Cavaliers marocains.	175
Une Pièce du Château de Baye, après le passage des Allemands	177
Canal de la Marne et du Rhin à Vitry-le-François.	179

TABLE DES GRAVURES

	Pages
Le Général Joffre s'entretient avec ses officiers.. ..	181
Vue de Coulommiers.	187
Intérieur de l'église de Montceaux-lès-Provins	189
Fantassins allemands au repos	191
Le Ferme du Petit-Étrechy sur la route de Montmirail	193
Un Aéroplane Farman, s'apprêtant à partir en reconnaissance	195
La Route de Senlis à Lizy-sur-Ourcq	197
Le Village de Montceaux-lès-Provins	199
Un Coin de Vitry-le-François détruit	201
Croisement des routes de Senlis et de la Ferté-Milon sur le plateau de Barcy..	203
Une Route du Massif de Seine-et-Marne..	205
Le Génie Français construit un pont sur la Marne..	207
Un Camion allemand incendié sur la route de Montmirail à la Ferté-sous-Jouarre..	209
Barcy. — Route conduisant au village. — La rue principale..	211
Le Pont de Trilport détruit..	215
La Route conduisant à la Gravelle..	217
Le Plateau de l'Ourcq. — Au fond les hauteurs de Monthyon..	221
Un Hangar incendié à Étrépilly..	227
Le Ravin de Chambry	229
Chambry. — Le Cimetière et l'entrée du village ..	231
Étrepilly. — Le Village et la route de Saint-Souplets	235
Route de Meaux à Chambry..	237
L'Ourcq. — Un Village. — Les Hauteurs de Penchart..	239
Une Ferme incendiée sur la Marne..	241
Troupes coloniales. — La Distribution des vivres.. ..	243
Mont-Saint-Père.	245
Un Poteau indicateur pour aéroplane sur la route de Lagny..	247
Un Parc d'artillerie dans une forêt	249
Territoriaux Français ramenant des prisonniers allemands..	251
Un Officier allemand donnant des ordres par téléphone..	255
Convoi d'artillerie Française..	259

CARTES

Camp retranché de Paris et armée Maunoury (5 septembre 1914)..	24
Avant la bataille de la Marne (positions le 5 septembre au soir)	62
Champ de bataille de l'Ourcq (partie Nord)..	102
La Petite Suisse de Seine-et-Marne	109
Champ de bataille de l'Ourcq (partie Sud)..	112
Le Grand Morin (région de Coulommiers)	122
Combat du 5 septembre 1914..	131
Le premier jour de la bataille de la Marne (partie Ouest : positions le 6 septembre 1914 au matin)..	152
Positions de la 9e armée (6 septembre, matin)	185
Région de Montmirail (carte au 80.000e)	212
Région d'Esternay (carte au 80.000e)..	222
Région des Marais de Saint-Gond..	232
Bataille de la Marne (partie ouest) positions le 16 septembre 1914 au soir..	252

G. de Malherbe et Cie, Imprimeurs, 12, passage des Favorites, Paris.